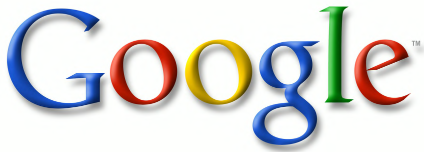
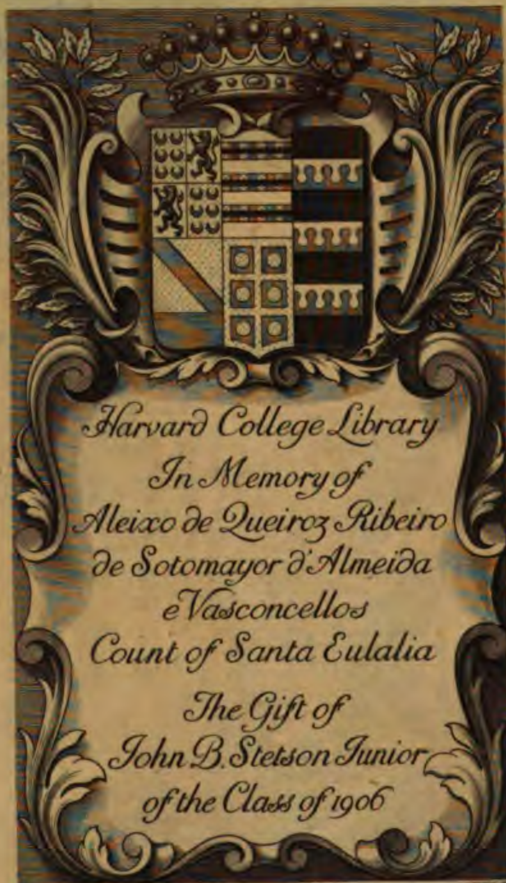
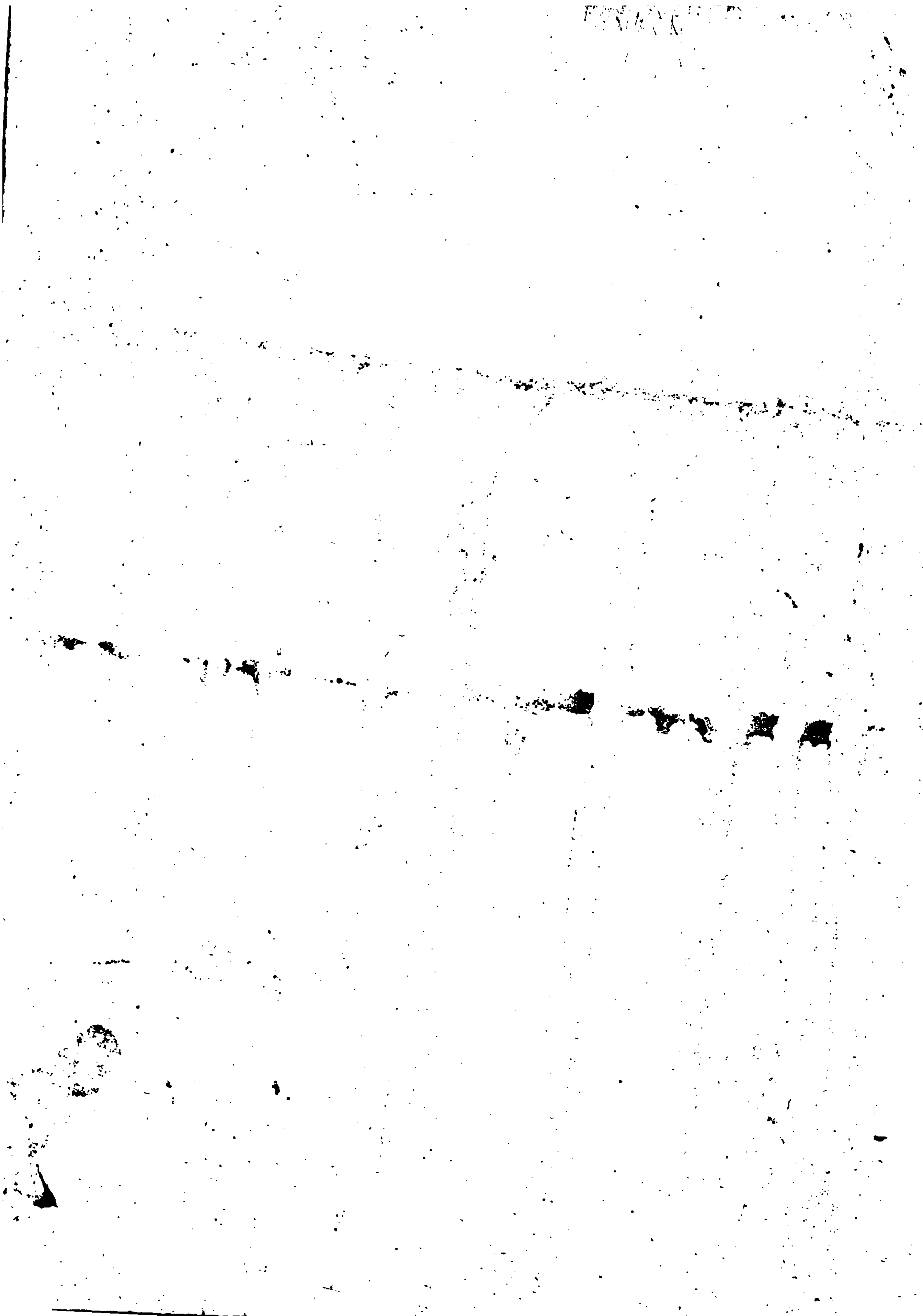



NEDL TRANSFER
HN 69ZD H


Harvard College Library
In Memory of
Aleixo de Queiroz Ribeiro
de Sotomayor d'Almeida
e Vasconcellos
Count of Santa Eulalia
The Gift of
John B. Stetson Junior
of the Class of 1906





4351

LES VIES
DES
HOMMES ILUSTRES
DE
PLUTARQUE.
TOME NEUVIÉME.



J. v. Schley fecit 1734.

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES OMISES PAR PLUTARQUE,

TOME NEUVIE'ME.

CONTENANT

ANNIBAL, *par Mr.* DACIER,

ENE'E, TULLUS HOSTILIUS, ARISTOMENES, TARQUIN l'Ancien, L. JUNIUS BRUTUS, GELON, CYRUS, JASON.

TRADUITES DE L'ANGLOIS DE THOMAS ROWE,

Par Mr. l'Abbé BELLENGER.



A AMSTERDAM,
Chez *ZACHARIE CHATELAIN.*
M. DCC. XXXV.
Avec Privilege.

PREFACE.

RIEN n'eſt plus juſte que de tranſmettre à la poſterité les vies des Hommes illuſtres qui ſe ſont diſtinguez ou par leur amour pour les ſciences, ou par leur zêle pour la défenſe de la liberté & des intérêts de la Patrie. On rend ainſi à leur mémoire les honneurs qui lui ſont dûs, & on excite dans les autres la noble ambition d'égaler, s'il eſt poſſible, de ſi parfaits modéles. La vertu n'a pour nous que de foibles attraits quand on ſe contente de nous la peindre ou de nous en tracer ſes préceptes : mais quand nous la voyons agir dans l'homme de bien, dans le Philoſophe, dans le défenſeur de la Patrie, l'exemple nous frappe & nous porte naturellement à imiter ce que nous admirons.

La *Biographie* eſt donc d'une grande utilité quand les ſujets ſont bien choiſis & que les portraits ſont faits avec jugement. Plutarque excelle dans ce genre : ſa plume a immortaliſé les Hommes illuſtres dont il a écrit les vies ; leurs défauts même, comme leurs vertus, ſervent à nous inſtruire.

Mr. Thomas Rowe voyant que Plutarque a omis les vies de pluſieurs grands hommes de l'Antiquité, avoit entrepris d'y ſuppléer ; il poſſedoit toutes les qualitez néceſſaires pour y

réüssir; Doué d'un discernement exquis, il sçavoit distinguer dans l'Histoire ancienne le réel d'avec le fabuleux; Par une étude assiduë il avoit acquis une connoissance universelle de l'Histoire Grecque & Romaine & de toutes les parties de la belle litterature, dans un âge où les autres commencent à peine leurs premieres recherches de l'Antiquité.

Les huit Vies qu'il nous a laissées & que nous donnons au public traduites de l'Anglois, ne sont qu'un foible essai de ce qu'il avoit dessein de faire. Ce qu'on en peût dire de moins, est qu'elles ne sont pas indignes d'accompagner l'ouvrage de Plutarque. Elles sont interessantes, soit par la grandeûr des caractéres de ses Heros, soit par les differentes situations dans lesquelles il nous les représente. On y voit avec plaisir les plus zêlez Patriotes comblez d'honneurs; on les compare avec les Heros modernes, & on remarque que l'Antiquité ne recompensoit que la vertu solide & l'amour du bien public.

Si Mr. Rowe eût exécuté son dessein, nous aurions aujourd'hui un recueil complet des Vies des anciens Heros que Plutarque a omises, ou qui ont été perduës, supposé qu'il les ait écrites. Mais tandis qu'il se préparoit à enrichir de ce travail la République des Lettres, une mort prématurée l'a enlevé à l'âge d'environ vingt-huit ans, & l'a empêché de rendre à sa Patrie le service important qu'elle en attendoit.

Jusqu'ici je n'ai fait que traduire, en quelque sorte ce qui est à la tête de l'Edition Angloise des huit Vies composées par Mr. Rowe & publiées pour la premiere fois en Anglois in 8°. à Londres 1728.

Il paroît par cette espéce de Préface que les huit Vies dont il s'agit, sont des œuvres posthumes, & que l'Auteur n'y avoit pas mis la derniere main. Quoiqu'écrites avec goût, il y avoit quelques fautes que j'ai cru devoir corriger. J'ai reformé, par exemple, cet endroit de la vie de Gelon page 203 de l'Anglois, *La seule réparation que Gelon demanda aux Carthaginois, fut qu'ils lui rendissent les frais de la guerre qui montoient à deux mille Talens, & qu'ils lui fournissent* DEUX VAISSEAUX NEUFS: l'Auteur devoit dire, *& qu'ils fissent bâtir deux chapelles pour y mettre le traité*: Voyez dans la vie de Gelon page 497. Ce fait est pris de Diodore de Sicile, livre XI, page 21. de l'Edition Grecque Latine, où il dit: *Pacem eâ conditione illis concessit, ut duo millia talentûm in belli impensas solverent; duo etiam Sacella Pœnos exstruere jussit, in quibus fœderis tabellæ consecrarentur*, καὶ δύο ναὺς προσέταξεν οἰκοδομῆσαι, καθ' οὓς ἔδει τὰς συνθήκας ἀνατεθῆναι. Mr. Rowe a cru sans doute lire dans le texte Grec de Diodore ναῦς (*des Vaisseaux*) au lieu de ναὺς, des Temples ou Chapelles. Il est surprenant qu'on fasse des bévues de cette espéce. C'est le texte Grec mal lû qui l'a trompé, & non pas la Traduction Latine.

Voici une autre faute que l'Auteur Anglois a

faite dans la vie de Cyrus) page 243 de l'Anglois. *Cyrus*, dit-il, *étoit au milieu de la ville de Babylone long-tems avant que ceux qui en habitoient les extremitez, sçussent qu'elle étoit prise.* Ici il a suivi la version Latine de Laurent Valle, *cùm capti essent qui media urbis incolebant Babylonii, propter urbis tamen magnitudinem non sentiebatur ab iis qui circa extrema urbis habitabant,* au lieu de suivre le Grec d'Herodote qui dit l. 1. c. 191, *cùm capti essent qui extrema urbis incolebant Babylonii, non sentiebant qui circa medium habitabant, eos captos esse,* τῶν περὶ τὰ ἔσχατα τῆς πόλιος ἑαλωκότων, τοὺς τὸ μέσον οἰκέοντας τῶν Βαβυλωνίων οὐ μανθάνειν ἑαλωκότας. C'est ce dernier sens que j'ai suivi, *Vie de Cyrus page* 550.

Je serois trop long si je voulois rapporter tous les autres endroits que j'ai rectifiez & où j'ai ajouté. Il suffit d'avertir que j'ai traduit l'original Anglois aussi fidélement & aussi literalement que notre langue le permet. Je n'y ai rien ajoûté que je n'aie tiré des anciens Historiens où l'Auteur Anglois a puisé lui-même, & j'ai eu recours aux Ecrivains Grecs & Latins pour verifier la plûpart des faits: je ne les ai pourtant pas vérifiez tous, & peut-être y ai-je laissé quelques fautes.

La vie d'Aristomene est presque toute prise de Pausanias. Il paroît depuis deux ou trois ans une traduction Françoise de cet Auteur: *le stile en est très-agréable* (a); *& le Traducteur joint à la fidélité la*

(a) Observations de Mr. le Chevalier Follart sur la traduction Françoise de Pausanias Tom. I. pag. 11.

plus ſcrupuleuſe toute l'élegance de la (b) *diction.* Si l'on compare quelques endroits de cette traduction avec la vie d'Ariſtomene contenuë dans ce neuviéme Tome, on y trouvera pluſieurs differences, qui paroiſſent même eſſentielles; il eſt bon d'en avertir, afin qu'on ne condamne pas Mr. Rowe comme ayant mal entendu certains endroits de Pauſanias.

Page 331 de la vie d'Ariſtomene, je traduis ſuivant l'original Anglois & le Grec de Pauſanias, *de l'eau de la riviere de* NEDA. Le Traducteur de Pauſanias page 366 & 367. dit *l'eau du* NEDES, peut-être parce qu'il y a dans le Grec de Pauſanias chap. 20. Νέδης ὕδωρ, & dans le Latin, NEDES *alta fluenta*, comme s'il étoit difficile de voir que νέδης eſt un genitif, & non pas un nominatif; Νέδα ou νέδη, Genit. νέδης. Le Traducteur repete la même choſe pag. 368, 397 &c. Peut-être quelque Tribunal a-t'il décidé que dans la ſuite on nommera en François les anciens fleuves ſuivant leur Genitif Grec. Si Amaſée dont la verſion Latine eſt à côté du Grec de Pauſanias, eût traduit *Neda* (au lieu de *Nedes*) *alta fluenta*, on ne connoîtroit point aujourd'hui de riviere appellée *Nedès*; on connoîtroit ſeulement *la Neda* ou *la Nedé*, comme l'ont connuë les Anciens.

Page 323. Ariſtomene fut ſurpris par un gros

(b) Extrait des Regiſtres de l'Academie Royale des Inſcriptions à la fin du Tom. I. du Pauſanias François.

détachement de l'armée ennemie, qui s'étoit posté en embuscade ; ce détachement *faisoit plus de la moitié de l'armée des Lacedémoniens, & étoit commandé par les deux Rois.* Dans le Pausanias François page 363 & 364 : *ayant été surpris par un détachement des ennemis* DE MOITIE' PLUS NOMBREUX QUE LE SIEN *& commandé par les deux Rois &c.* Le Traducteur Latin : *Lacedæmoniorum manipulos dimidiâ parte plures, cum ambobus Regibus nactus &c.* Ces mots Latins peuvent absolument avoir le sens que leur donne le Traducteur François, *un détachement de moitié plus grand que le sien.* Mais répondent-ils au texte Grec de Pausanias? Le voici : Messen. c. 18, Λακεδαιμονίων λόχοις πλέον ἢ τοῖς ἡμίσεσι καὶ τοῖς βασιλεῦσιν ἀμφοτέροις συμβαλών, ce qui signifie, *Lacedæmoniorum manipulos qui erant plusquam dimidia pars exercitûs Lacedæmoniorum &c.* C'est le sens que leur donne Kuhnius dans sa note sur cet endroit : *plusquam dimidia pars exercitûs Laconici fuit cum quo pugnavit Aristomenes, nam non solebant facilè totum exercitum educere Spartani, quin domi relinquerent qui, ubi necessitas id exigeret, urbi præsto essent.* Je ne voi pas que le Grec puisse avoir un autre sens, πλέον ἢ τοῖς ἡμίσεσι, *plusquam dimidiis*, & non pas *dimidiâ parte pluribus.*

Page 347, *Aristomene maria sa sœur & deux de ses filles.... Bien-tôt après les Dieux donnerent un mari à la troisieme ; ce fut Damagete d'Ialyse, qui étoit une ville de l'Isle de Rhodes.... Le Prince Rhodien s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille.* Le

Traducteur de Pausanias page 377 dit : *Aristomene avoit deux filles qu'il établit.* Ne sembleroit-il pas qu'il n'avoit que deux filles à marier ? Cependant il en avoit une troisieme, dont il est parlé dans la même page, *Aristomene avoit encore une fille à marier.*

Dans la même page de la traduction Françoise de Pausanias on lit : *Damagete Rhodien qui étoit Roi de Ialyse.* Sur cet endroit le Traducteur fait une note Géographique : *Ialyse*, dit-il, *ville de l'Isle* DE CRETE ; quoiqu'il paroisse manifestement par Pausanias dans le même chapitre que c'étoit une *ville de l'Isle de Rhodes*, & qu'Homere Il. 2. *v.* 656 le dise formellement, de même que tous les Géographes ;

Τληπόλεμος δ' Ἡρακλείδης, ἠΰς τε μέγας τε,
Ἐκ Ῥόδου ἐννέα νῆας ἄγεν Ῥοδίων ἀγερώχων,
Οἳ Ῥόδον ἀμφενέμοντο διάτριχα κοσμηθέντες,
Λίνδον, Ἰηλυσόν τε, καὶ ἀργινόεντα Κάμειρον.

Dans la même page de la vie d'Aristomene, *il se disposoit à faire un voyage à Sardes capitale de Lydie.... Son dessein étoit d'aller de là à Ecbatane.... Mais une maladie qui l'emporta, mit obstacle à tous ses desseins : Damagete son gendre lui érigea un superbe tombeau, & les Rhodiens ne témoignerent pas moins d'empressement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.* Le Traducteur François de Pausanias page 377. dit : *Aristomene conduisit lui-même sa fille à Rhodes, d'où en-*

suite il PASSA *à Sardes.... Son dessein étoit d'aller ensuite à Ecbatane*, ET DE NEGOCIER QUELQUE ENTREPRISE AVEC *Phraorte Roi des Medes, mais il tomba malade* A SARDES *& y finit ses jours*. Le Grec, Ἀριστομένης δὲ ἐς μὲν τὴν Ῥόδον ἀφίκετο σὺν θυγατρὶ, ἐκεῖθεν δ᾽ ἔς τε Σάρδεις ἐνενόει παρὰ Ἄρδυν τὸν Γύγου, καὶ ἐς Ἐκβάτανα τὰ Μηδικὰ ἀναβῆναι παρὰ τὸν βασιλέα Φραόρτην, ἀλλὰ γὰρ πρότερον τούτων συνέπεσεν ἀποθανεῖν αὐτὸν νοσήσαντα. Le Traducteur Latin : *Et ipse-quidem-met Aristomenes filiam Rhodum ad virum deduxit; inde quum Sardes ad Ardyn Lydorum regem, Gygæ filium ; & Ecbatana in Medos ad Phraortem regem transmittere cogitaret, morbo oppressus diem suum extremum obiit*. Le Traducteur François a cru sans doute, comme on le peut voir par sa traduction, qu'après ces mots *inde quum Sardes ad Ardyn Lydorum Regem Gygæ filium*, le Latin sousentendoit le verbe *transmisisset* ou quelqu'autre semblable, d'autant plus qu'après *filium* il y a un point & une virgule dans le Pausanias de l'Edition de Kuhnius : d'où il a conclu que dans cette phrase le verbe étoit sous-entendu, & que ces mots *& Ecbatana in Medos ad Phraortem regem transmittere cogitaret*, commençoient une nouvelle phrase dont le *transmittere cogitaret* ne tomboit pas sur *Sardes* mais seulement sur *Ecbatana*; c'est ce qui l'a trompé ; & c'est pour cela qu'il traduit, *ensuite il passa à Sardes... Mais il tomba malade à* SARDES *& y finit ses jours*. Le Traducteur Latin lui auroit épargné ce contresens s'il avoit traduit mot à mot & simplement,

ment, *& ipse quidem-met Aristomenes filiam Rhodum deduxit: inde Sardes transmittere cogitabat, ad Ardyn.... Gygæ filium, & Ecbatana in Medos, ad Phraortem regem; sed ante hæc* (c'est-à-dire, *antequam Sardes & Ecbatana transmitteret*) *morbo oppressus diem suum extremum obiit.*

C'est un malheur que les Traducteurs Latins des Auteurs Grecs ayent été quelquefois un peu négligens dans le choix & l'arrangement des termes, & qu'ils n'ayent pas prevû que plusieurs Traducteurs en langue vulgaire suivroient leurs versions Latines.

Au reste ce petit nombre de remarques sur le Pausanias François ne m'empêche point de rendre justice au louable travail de Mr. l'Abbé G. ce n'est que pour éloigner le soupçon que j'aurois moi-même fait des fautes après Mr. Rowe, que j'ai cru devoir relever les siennes, me bornant à celles qui ont rapport à la vie d'Aristomene.

AVIS AU LECTEUR.

La Vie d'Aristippe écrite en Grec par Diogene & mise en François par Mr. le Fevre, ayant été inserée dans l'Edition des Vies des Hommes illustres de Plutarque de Mr. Dacier, faite en Hollande en petits Volumes, & le Public nous ayant paru satisfait de l'y trouver; nous avons cru devoir aussi la lui donner dans la Réimpression que nous venons de faire, & qu'elle pouvoit être placée à la fin de ce Tome, pour ne point deranger l'ordre des Vies des Hommes illustres que le sçavant Mr. Dacier nous a laissées, ni celles que Monsieur l'Abbé Bellenger vient de traduire sur l'Original Anglois.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *Les Vies des Hommes Illustres de Plutarque traduites en François par Mr. Dacier, & augmentées de plusieurs notes, & d'un Tome neuvieme contenant la Vie d'Annibal écrite par Mr. Dacier; avec celles d'Enée, de Tullus Hostilius, d'Aristomenes, de Tarquin l'Ancien, de L. Junius Brutus, de Gelon, de Cyrus, & de Jason, traduites de l'Anglois de Thomas Rowe par Mr. l'Abbé Bellenger.* Fait à Paris le 12. Fevrier 1734.

FERNEX.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS GOSSELIN, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *les Vies des Hommes Illustres de Plutarque traduites par M. Dacier, nouvelle édition corrigée & augmentée de plusieurs notes, & de la Vie d'Annibal par l'Auteur, avec celle d'Epictete, Oeuvres de feu Me. Bonaventure de Fourcroy, Ancien Avocat au Parlement, contenant ses Consultations, ses Memoires, Playdoyers & Traitez de Droit*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & en beaux caractéres, suivant la feüille imprimée & ci-attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES voulant traitter favorablement ledit Exposant: Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus specifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractére conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *dix années* consécutives, à compter du jour de la datte desdites présentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposez, en tout ou en partie, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque

prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en langue Latine, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notament à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier, ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le 30. jour du mois de May l'an de grace 1732. & de notre Regne le dix-septiéme. Par le Roi en son Conseil,

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 367. fol. 349. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 31. Mai 1732. P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

J'ai fait part du présent Privilege pour ce qui regarde les Vies des Hommes Illustres de Plutarque, seulement, *à Messieurs* EMERY, DAVID l'aîné, HUART & CLOUZIER, *pour en joüir suivant leur part & portion.*

ANNIBAL



ANNIBAL.

ROME & Carthage fondées presque dans le même temps, & parvenuës toutes deux par les armes à un haut degré de réputation & de gloire, sembloient avoir été destinées par la nature à être rivales & à se disputer l'Empire de l'univers. Carthage étoit énorgüeillie par ses conquêtes; car elle avoit soûmis l'Afrique, la plus grande partie de la Sicile, la Sardaigne & plu-

ſieurs autres Iſles ; & Rome étoit fiere de la conquête de toute l'Italie, qu'elle avoit aſſujetie juſqu'au détroit de Sicile. Elles ne cherchoient donc l'une & l'autre que les moyens de s'agrandir. Les Romains voyant devant eux la Sicile pleine de richeſſes, qu'il ſembloit que la violence des flots avoit détachées de leur continent, voulurent comme la réünir à leur domaine : mais ils manquoient d'un prétexte juſte. Les prétextes ſpecieux ne manquent guére à une ambition qui ne veut point reconnoître de bornes. Meſſine leur alliée ſe plaignoit des vexations & de la Tyrannie des Carthaginois. Les Romains embraſſent cette occaſion, & paſſent en Sicile ſous ombre de ſecourir leurs alliés, & en effet pour ſe mettre en poſſeſſion de cette Iſle qui ouvroit la porte à tous leurs projets ambitieux. Ce fut là le commencement de la premiere guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans ſans aucune diſcontinuation, & qui fut féconde en évenemens extraordinaires & merveilleux. Les Romains remporterent de grandes victoires & reçurent de grands échecs. Polybe aſſure que pendant cette guerre, ils perdirent ſept cens vaiſſeaux, ou dans les combats, ou par les tempêtes. La facilité avec laquelle ils réparoient ces pertes eſt digne de memoire. Sous le conſulat de Duellius ils conſtruiſirent une Flotte de 160. vaiſſeaux, qui ſe trouva toute prête à faire voile en ſoixante jours, à compter du jour que les

arbres eurent été coupez. Trois ans aprés, sous le consulat d'Atilius Regulus, ils en bâtirent encore une de 200. vaisseaux en trois mois. Homere ne s'éloigne donc pas de la vraisemblance, quand il écrit qu'Ulysse abattit vingt arbres, les tailla, & les dressa, & en bâtit sa nacelle, qu'il y fit un bon mât, & des antennes, la munit d'un bon gouvernail, & que tout l'ouvrage fut fait en quatre jours. Enfin les Carthaginois réduits à l'extrémité, par la perte d'une grande bataille navale contre le Consul Lutatius, furent obligez de demander la paix, & de la recevoir aux conditions qu'il plût aux Romains de leur imposer. Odyss. Liv. v.

De tous les Generaux Carthaginois qui avoient servi à cette guerre, celui qui avoit fait le plus de peine aux Romains, étoit Amilcar Barca pere d'Annibal; c'étoit un homme d'une prudence consommée, & d'une valeur si heroïque, qu'on l'appelloit un autre Mars. Polybe lui donne ce grand éloge, que les soldats Romains l'emportoient pour la valeur sur les soldats Carthaginois, mais que pour les Capitaines, Amilcar étoit superieur à tous ceux de son temps, & en valeur & en prudence. Il en donna de nouvelles marques dans la guerre qu'il eut à soûtenir en Afrique contre les Afriquains, que les soldats étrangers avoient fait soulever. Il remporta plusieurs grandes victoires, & finit glorieusement cette guerre,

Il paſſa enſuite en Eſpagne avec une armée pour y établir la domination des Carthaginois ; mais il ne bornoit pas là ſes vûës ; il cherchoit à tirer de là des ſecours & des forces pour renouveller la guerre contre les Romains ; car il avoit toûjours ſur le cœur, cette paix onereuſe & honteuſe que ſes citoïens avoient eû la baſſeſſe d'accepter.

Avant que de s'embarquer, il fit un ſacrifice, & le ſacrifice fini, il fit retirer tout le monde, & prenant par la main ſon fils Annibal qui n'avoit que neuf ans, il lui demanda s'il vouloit venir avec lui en Eſpagne. Le jeune enfant ravi, lui répondit, non ſeulement qu'il le vouloit, mais qu'il le conjuroit de l'emmener avec lui. Sur cela Amilcar l'approcha de l'autel, le fit jurer que toute ſa vie il ſeroit l'implacable ennemi des Romains, & l'emmene ſelon le rapport de Polybe. Tite-Live paroît avoir ſuivi de faux memoires, quand il a écrit qu'Annibal ne paſſa en Eſpagne que treize ans après, & âgé de vingt-deux ans. Polybe eſt plus croïable & d'autant plus que ſon témoignage eſt confirmé par Annibal lui-même, qui dit long-temps après, qu'il étoit ſorti de Carthage à neuf ans, & avant que de pouvoir être inſtruit des loix & des uſages de ſa patrie. Amilcar paſſa ainſi en Eſpagne où il fit la guerre pendant près de neuf ans, ſoûmit aux Carthaginois pluſieurs peuples, & mourut glorieuſement dans une bataille contre le Roy Oriſſon.

Après sa mort, les Carthaginois donnerent le commandement de l'armée à son gendre Asdrubal, qui commandoit la Flotte. Il gouverna pendant huit ans avec beaucoup de sagesse & de prudence, fit beaucoup de grandes choses, moins par la force que par l'insinuation, & par les liaisons qu'il avoit contractées. Il rendit surtout un très-grand service à son païs, en bâtissant Carthage la neuve, qui augmenta considerablement la puissance des Carthaginois, & qui leur servit de boulevart pour la défense de l'Espagne & de l'Afrique.

Les Romains voïoient avec un œil d'envie les grands progrès que les Carthaginois faisoient en Espagne; mais la guerre des Gaulois dont ils étoient menacez, les empêcha de s'y opposer & de leur déclarer la guerre. Ils envoyerent seulement des Ambassadeurs à Asdrubal pour conclure avec lui un nouveau traité, qui ne seroit que comme une explication de celui qu'ils avoient déja fait avec Lutatius. Il fut dit dans ce traité que les Carthaginois ne passeroient pas l'Ebre, & qu'on *laisseroit libres les Sagontins.*

Voici le temps où Tite-Live a placé le voïage d'Annibal en Espagne. Il rapporte qu'Asdrubal qui ignoroit le serment qu'Amilcar avoit éxigé de son fils encore enfant, & qui vouloit lui inspirer la même haine que son pere avoit euë pour les Romains, & qu'il conservoit lui-même, écrivit à Carthage pour demander qu'on

lui envoïât Annibal, qui n'avoit pas encore vingt-deux ans, afin qu'il apprît le métier de la guerre, & qu'il se rendît capable de lui succeder.

Dès que ces Lettres furent arrivées à Carthage, on les porta au Senat. Hannon s'opposa de toute sa force à cette demande par des raisons de morale & de politique. Il dit que le commerce d'Asdrubal seroit aussi dangereux pour ce jeune Prince, que celui d'Amilcar l'avoit été pour Asdrubal qu'il avoit corrompu; qu'ils ne devoient nullement permettre que leurs jeunes gens, sous prétexte d'apprendre le métier de la guerre, allassent s'exposer à la brutalité de leurs Generaux. Craignons-nous, ajoûta-t'il, qu'Annibal ne voye trop tard cette puissance immense, & cette espece de Roïauté qu'Amilcar a laissée, & que nous ne soyons pas assez-tôt soûmis au fils de celui qui a donné à son gendre nos armées comme un heritage paternel? Pour moi je suis d'avis que nous gardions ici Annibal, & que nous lui apprenions à vivre dans l'égalité avec ses citoyens, & à obéïr à nos Loix & à nos Magistrats, de peur que cette étincelle ne cause un jour un furieux embrasement.

Les plus gens de bien étoient de son avis; mais le plus grand nombre fut contre Hannon. Annibal fut envoïé en Espagne. Dès qu'il y fut arrivé, il attira sur lui les yeux de toute l'armée. Tous les vieux soldats croïoient voir Amilcar même qui leur étoit rendu. Ils remarquoient le

même feu dans ses yeux, & les mêmes traits sur son visage. Bien-tôt la consideration de son pere n'eût plus de part à la faveur qu'on lui porta. Jamais on n'a vû un esprit plus propre à deux choses aussi differentes que l'obéïssance & le commandement ; aussi ne pouvoit-on remarquer à qui il étoit plus cher à son General, ou à toute l'armée. Quand il y avoit quelque grande action à faire, Asdrubal ne la confioit qu'à lui, & il n'y voit point d'Officiers avec lequel les soldats fussent plus assûrez & osassent d'avantage. Sa prudence & son sang froid égaloient son intrepidité & son audace au milieu des plus grands périls, & il n'y avoit point de travaux au-dessus de ses forces & de son courage. Il étoit également fait à supporter le froid & le chaud Dans son boire & dans son manger, il se bornoit au seul besoin de la nature, & ne donnoit rien à la volupté ; ni le jour ni la nuit, il n'avoit aucun temps reglé pour ses veilles & pour son sommeil. Il ne donnoit au repos que le temps que lui laissoient les affaires dont il étoit chargé, & il ne cherchoit ni un bon lit ni le silence. On l'a souvent vû coucher à terre, couvert de sa seule cotte d'armes au milieu des Gardes & du bruit du camp, toûjours aussi simplement vêtu que le moindre de ses camarades ; il ne se distinguoit que par la magnificence de ses armes & de ses chevaux. Il alloit toujours le premier au combat, & se retiroit le dernier. Ses grandes vertus

étoient accompagnées de vices qui n'étoient pas moins grands, une cruauté atroce, une perfidie plus que Punique, rien de vrai ni de ſain dans ſon procedé ; aucune crainte des Dieux, ſans foi & ſans religion. Avec ce mêlange de vertus & de vices, il ſervit trois ans ſous Aſdrubal, & pendant ce temps-là, il donna tant de marques de capacité & de courage, qu'Aſdrubal ayant été tué une nuit dans ſa maiſon par un Gaulois à qui il avoit fait quelque injure, que malgré ſa jeuneſſe, car il n'avoit pas encore vingt-cinq ans, on lui donna le gouvernement de l'Eſpagne. Il ne ſe vit pas plûtôt à la tête des troupes, que ſans perdre un moment, il fit connoître qu'il ſeroit plus fidele au ſerment qu'il avoit fait à ſon pere, qu'au traité fait avec Lutatius & enſuite avec Aſdrubal. Il paſſa l'Ebre & ſe jetta dans la Province des Olcades, peuples de l'Eſpagne Tarraconoiſe, aſſiégea Althea qui en étoit la capitale, ville très-riche, la prit de force & la pilla. Les villes voiſines effraïées ſe rendirent par compoſition, & Annibal ramena ſes troupes chargées de butin, paſſer l'hyver à Carthage la neuve. Là il partagea le butin à ſes ſoldats, & leur païa tout ce qui leur étoit dû de leur ſolde ; & aïant affermi par ce moyen la fidelité de ſes troupes & celle de ſes alliez, dès que le printemps fut venu, il ſe jetta dans la Province des Vaccéens. D'abord il ſe rendit maître de la ville d'Elmantique, & alla mettre le ſiége devant Albucare, place très-

forte

sorte qui fit une vigoureuse résistance, & qui lui donna beaucoup de peine, mais enfin il la prit d'assaut. Les Carpetiens qui étoient les peuples les plus aguerris de cette contrée, s'étant joints à ceux qui avoient été chassez des Olcades, & à ceux qui étoient sortis d'Elmantique, l'attaquerent à son retour. Ils étoient plus de cent mille hommes; de sorte que si Annibal leur eût donné bataille, il auroit été en grand danger. Mais comme il n'avoit pas moins de prudence que de valeur, il fit sa retraite en grand Capitaine, & profitant d'une nuit obscure, il passa le Tage qu'il mit devant lui pour se couvrir, & s'éloigna du bord pour donner aux ennemis l'audace de le passer. En effet les ennemis prenant cet éloignement pour un effet de sa crainte, & croïant qu'il n'y avoit que cette riviere qui mît un obstacle à leur victoire, ils se jettent en foule dans l'eau sans attendre d'ordre. Annibal revient sur eux, tuë tous ceux qui sont passez, lâche sa Cavalerie dans l'eau contre ceux qui passent encore, dont les uns sont emportez par la rapidité du fleuve, les autres sont mis au fil de l'épée, ou regagnent leur bord. Annibal les suit, passe la riviere, fait main basse sur tous ceux qui s'opposent à ses efforts, acheve leur défaite, & en très-peu de jours il reçoit les Carpetiens à composition.

Après ce grand succès, il n'y avoit au-delà de l'Ebre que Sagonte qui pût s'opposer à ses ar-

mes : mais Annibal avant que de l'attaquer, & de donner aux Romains un juste prétexte de lui déclarer la guerre, voulut achever de soûmettre tout ce qui étoit aux environs. Il retourne à Carthage la neuve, il y trouve les Ambassadeurs des Romains qui lui demandent qu'il n'entreprenne rien contre Sagonte leur alliée, & qu'il ait à s'abstenir de passer l'Ebre selon un des articles du Traité fait avec Asdrubal. Annibal leur répondit avec fierté, que bien loin qu'ils eussent regardé Sagonte comme leur alliée, ils l'avoient traitée comme leur ennemie, puisqu'aïant été appellez pour y calmer une sedition qui s'y étoit émûë, ils avoient fait mourir injustement un grand nombre de citoyens; qu'il ne laisseroit donc point sans punition cette perfidie & qu'il suivroit les maximes de ses ancêtres, qui ne souffroient point qu'on fît injure à personne, & moins encore à leurs voisins.

Ces Ambassadeurs vont porter leurs plaintes à Carthage. Cependant Annibal part de Carthage la neuve à la tête d'une redoutable armée, & s'approche de Sagonte. Cette place étoit la plus forte & la plus riche de tout le païs. Elle est située à mille pas de la mer, au pied des montagnes qui séparent l'Espagne de la Celtiberie. Annibal en forme le siége qui fut long & difficile, & où il courut de grands dangers. A un assaut, comme il s'exposoit le premier sans aucun ménagement, il eut la cuisse percée d'un trait. Sa

blessure rallentit les attaques : mais bien-tôt après il la pressa plus vivement.

Sur ces entrefaites, on lui rapporte qu'il arrive de nouveaux Ambassadeurs des Romains pour l'obliger à abandonner le siége. Annibal envoïe au-devant d'eux sur le rivage de la mer leur dire, qu'il n'y a pas de sûreté pour eux de s'avancer au travers de tant de nations feroces qui ont les armes à la main, & que pour lui, au milieu de si grandes affaires, il n'a pas le temps de les écouter ; & se doutant bien que ces Ambassadeurs iroient à Carthage, il écrivit à ceux de sa faction, pour les prévenir & pour les préparer à faire tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne leur accordât leurs demandes.

Ces Ambassadeurs introduits dans le Senat, se plaignirent d'abord de l'infraction des Traitez, & demanderent qu'on leur livrât Annibal avec tous les Officiers qui avoient été de son avis. Hannon qui étoit de la faction opposée à Annibal, parla avec beaucoup de force pour appuïer la cause des Romains. Il dit qu'Annibal ne cherchoit à continuer & à étendre la guerre, que pour s'ouvrir un chemin à la Monarchie ; qu'il avoit rejetté l'Ambassade de leurs alliez qui étoit envoyée pour des alliez, lorsqu'il est inoüi qu'on ait jamais rejetté une Ambassade d'un ennemi même. Que s'ils n'y prennent garde, les ruines de Sagonte tomberont sur Carthage, & que les Legions Romaines viendront assiéger cette vil-

le, ſous la conduite des mêmes Dieux, qui dans la guerre précedente, ont déja puni ſi ſeverement & d'une maniere ſi viſible l'infraction des Traitez; qu'on livre donc Annibal aux Romains qui le demandent, & quand perſonne ne le demanderoit, je conſeillerois de releguer au bout de la terre ce monſtre qui, s'il n'eſt puni, cauſera enfin notre entiere ruine. Je ſuis d'avis qu'on envoye une Ambaſſade à Rome pour faire ſatisfaction au Senat, une autre à Annibal pour lui ordonner d'abandonner le ſiége de Sagonte, & une troiſiéme pour faire rendre aux Sagontins tout ce qu'on leur a enlevé.

Ce diſcours fut inutile; le ſenat prévenu pour Annibal, renvoya les Ambaſſadeurs avec cette réponſe, *que les Sagontins étoient la cauſe de la guerre, & nullement Annibal, & que les Romains commettroient une très-grande injuſtice, s'ils préferoient les Sagontins à l'ancienne alliance des Carthaginois.*

Cependant Annibal pouſſe le ſiege avec plus d'ardeur; il fait offrir des propoſitions aux Sagontins, qui les trouvant trop dures, & réduits au dernier deſeſpoir, allument un grand feu au milieu de la place, y jettent leur or & leur argent, & tout ce qu'ils ont de plus précieux, & la plûpart s'y précipitent eux-mêmes. Annibal profitant du tumulte & du deſordre que cette fureur excite dans la ville, donne un aſſaut, & s'en rend maître après huit mois de ſiége, fait paſſer au fil de l'épée tous ceux qui ſont en âge

de porter les armes, s'en retourne à Carthage la neuve, & met ses troupes en quartier d'hyver.

Les Ambassadeurs de retour à Rome, y annoncent la prise de Sagonte & la guerre qui se prépare. Les Romains consternez de cette nouvelle, & plus honteux encore d'avoir laissé périr Sagonte, & de n'avoir pas secouru leurs alliez, se préparent à se défendre ; mais avant que de déclarer la guerre, ils envoyent à Carthage quatre Ambassadeurs, à la tête desquels étoit Quintus Fabius. Leur instruction portoit de demander aux Carthaginois, si Annibal avoit détruit Sagonte de son propre mouvement, ou par l'ordre de ses Superieurs ? Fabius introduit à l'audience, s'acquitte de sa commission. Les Carthaginois répondent qu'il ne s'agit pas de sçavoir par quels conseils & par quels ordres Sagonte avoit été détruite, mais seulement si c'est avec justice ou contre les Traitez. Que dans le traité fait avec Lutatius, où l'on n'avoit fait aucune mention des alliez de part & d'autre, il n'étoit nullement parlé des Sagontins, qui n'étoient pas encore leurs alliez ; que veritablement par le traité fait avec Asdrubal, les Sagontins avoient été nommément exceptez ; & qu'à cela ils ne feroient d'autre réponse que celle qu'ils avoient apprise des Romains eux-mêmes : car comme les Romains n'avoient pas crû devoir se tenir au traité de Lutatius, parce qu'il n'avoit pas été ratifié &

autorisé par le Senat & par le peuple, eux de même ne se croyoient point obligez à se tenir au Traité fait avec Asdrubal, parce qu'il avoit été fait sans leur autorité. Qu'ils ne parlassent donc point ni de l'Ebre ni de Sagonte, & qu'ils déclarassent nettement le dessein qu'ils couvoient dans leur cœur.

A ces mots Fabius rassemblant un pan de sa robe, *Je vous apporte*, leur dit-il, *la paix ou la guerre, choisissez*. Les Carthaginois répondirent avec la même fierté : *Donnez-nous celle que vous avez choisie vous-mêmes*. Et Fabius dépliant le pan de sa robe, comme s'il en avoit versé la guerre, *je vous donne donc la guerre*, leur dit-il. *Nous la recevons*, s'écrierent les Carthaginois, *& nous la ferons avec le même courage que nous l'acceptons*. Cette déclaration de guerre parut plus digne de la majesté de Rome, que de s'amuser à disputer sur les termes des Traitez. Quoiqu'à ne regarder même que ces termes, la justice parût toute entiere du côté des Romains : car dans le traité de Lutatius, on avoit exprimé cette clause, *qu'il ne seroit valable qu'étant ratifié par le peuple*; au lieu que dans celui d'Asdrubal, on n'avoit fait aucune mention de cette clause, & qu'il paroissoit avoir été assez ratifié par le silence de plusieurs années pendant la vie d'Asdrubal, & qu'après sa mort on n'avoit point parlé d'y rien changer. Que d'ailleurs quand on ne consulteroit que le premier traité fait avec Lutatius, les Sagontins y paroissoient compris sans

être nommez, puisque dans ce traité, on exceptoit tous les alliez des deux nations, & on n'avoit point distingué ceux qui l'étoient alors, de ceux qui le deviendroient dans la suite. Car puisqu'il a toûjours été permis de faire de nouveaux alliez des peuples qui ont rendu de grands services, quelle justice y auroit-il à les abandonner après les avoir reçus ? Que l'esprit de ces Traitez étoit de ne pas solliciter les alliez des Carthaginois à changer de parti, & de ne pas les recevoir, s'ils vouloient changer d'eux-mêmes.

Ces Ambassadeurs ayant si mal réussi à Carthage, allerent, suivant leurs ordres, en Espagne pour tâcher d'attirer les Villes, ou de les détourner de l'alliance des Carthaginois. Ils gagnerent d'abord les Burgusiens, déja las de la domination de ce peuple, mais ils furent mal reçus des Volscianiens qui leur répondirent qu'ils allassent chercher des alliez dans les lieux où le bruit de la ruine de Sagonte n'auroit pas retenti; que cette ruine étoit pour tous les Espagnols une leçon triste, mais sensible; qu'on ne devoit point se fier à la foi & à l'alliance des Romains. De là ces Ambassadeurs passent dans la Gaule pour demander aux Gaulois qu'ils ne donnassent point passage dans leurs terres aux Carthaginois. Cette demande fut reçuë avec un ris mêlé de colere & d'indignation: car ils trouvoient qu'il y avoit de la folie & de l'impudence à leur demander que, pour empêcher la guerre de passer en Italie, ils

la reçûssent dans leur païs, & que pour épargner les terres des Romains, ils exposassent les leurs au pillage.

Tous les grands succès qu'Annibal avoit eus en Espagne ne remplissoient pas son ambition, & satisfaisoient encore moins la haine implacable qu'il avoit voüée aux Romains. Pendant qu'il hyverne à Carthage la neuve, il fait ses préparatifs pour porter la guerre en Italie & attaquer Rome dans Rome même. Il assemble d'abord tous les Espagnols qu'il avoit dans ses troupes, leur permet d'aller passer l'hyver dans leurs maisons, à condition qu'ils se rendront auprès de lui au printems, & va à Cadix pour s'acquitter de quelques vœux qu'il avoit faits à Hercule. Après son retour, avant que de s'engager dans une expedition si longue & si difficile, il pourvut avec beaucoup de prudence à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne, en faisant passer en Espagne des soldats Afriquains, & en Afrique des soldats Espagnols; & laissant en Espagne son frere Asdrubal avec cinquante-sept galeres pour y commander, il se mit en marche avec ses troupes qui s'étoient renduës auprès de lui.

De toutes les entreprises des grands Capitaines, il n'y en a point de plus merveilleuses & de plus dignes de memoire, que les grandes marches pour porter la guerre en des païs fort éloignez: car là se réunissent d'ordinaire tous les obstacles qu'on a à surmonter dans toutes les autres actions

de la guerre les plus perilleuses ; & il y en a une infinité d'autres qui ne se trouvent point dans celles-ci. Il ne suffit pas de vaincre la résistance des hommes , il faut vaincre encore celle des lieux & des élemens.

Celle d'Annibal en Italie, est une des plus surprenantes qui ayent jamais été faites. Elle a paru si étonnante aux historiens , qui avant Polybe avoient entrepris de la décrire, que pour la rendre croyable , ils ont eû recours aux miracles à la maniere des anciens historiens , qui pour divertir davantage les Lecteurs , mêloient la fable avec l'histoire. Polybe a blâmé avec raison l'impertinence de ces historiens , & a fait voir que l'histoire ne doit nullement recourir aux fictions qui ne sont propres qu'à la poësie. Malgré cette grave censure, Tite-Live n'a pas laissé de rapporter un de ces miracles comme un bruit de la renommée , en nous disant , qu'Annibal arrivé à la ville d'Etovissa & sur le point de passer l'Ebre, *vit une nuit en songe un jeune homme d'une figure toute divine , qui lui dit, qu'il étoit envoïé par Jupiter pour lui servir de guide & pour le conduire en Italie ; qu'il eût donc toûjours les yeux attachez sur lui*. C'est ainsi qu'Homere feint que Mercure se presente à Priam, &lui dit qu'*il est envoyé par Jupiter pour lui faire traverser secretement le camp des Grecs & pour le conduire jusqu'à la tente d'Achille*. Ce que Tite-Live ajoûte, encherit encore sur cette fiction : car il dit qu'*Annibal effraïé d'abord de cette vision ; suivit ce jeune homme sans regar-*

ce, il fit ſemblant de les avoir congediés, & en renvoya encore ſept mille de ceux qui lui parurent les plus découragez & les plus capables de décourager les autres.

Avec cinquante mille hommes de pied & neuf mille chevaux qui lui reſtoient, il paſſa les Pyrenées & prit le chemin du Rhoſne. Pour traverſer toutes les terres des Gaulois il fallut gagner les uns par argent & réduire les autres par la force. Après divers combats, il arriva au bord du Rhoſne à quatre journées de la mer. Les Gaulois qui habitoient au delà, s'aſſemblerent & ſe preſenterent de l'autre côté pour lui diſputer le paſſage.

Annibal voïant qu'il ne pouvoit paſſer ce fleuve devant une armée ſi nombreuſe, ni demeurer là long-tems ſans être enveloppé, détacha la nuit du troiſiéme jour la moitié de ſes troupes, avec ordre de remonter le long du Rhoſne & de chercher un paſſage, pendant que par ſa préſence il amuſeroit les Gaulois, & feroit travailler à des barques.

Ces troupes détachées ſous la conduite d'Hannon fils de Bomilcar, remonterent cinq ou ſix lieuës; & ayant trouvé quantité de bois, ils creuſerent une infinité d'arbres ſur leſquels elles paſſerent le Rhoſne. Après s'être repoſées un jour, elles deſcendirent de l'autre côté, & donnerent à Annibal le ſignal qu'elles approchoient du camp des Gaulois. En même temps Annibal embar-

qua ſes troupes & paſſa ſans beaucoup de peine. Les Gaulois ne pouvant reſiſter tout à la fois à Annon qui les attaquoit par les derrieres & à Annibal qui étant paſſé, mettoit ſes troupes en bataille à meſure qu'elles debarquoient & les envoyoit à la charge, prirent la fuite.

Annibal fit paſſer trente-ſept Elephans qu'il menoit avec lui, & envoya cinq cent Cavaliers Numides apprendre des nouvelles de la Flotte des Romains, qui ſous la conduite de Scipion étoit arrivée à l'embouchure du Rhoſne. Scipion détache en même temps trois cent Cavaliers choiſis & les envoye contre ces Numides ſous la conduite de quelques Marſeillois & de quelques troupes auxiliaires des Gaules. Il y eut là un grand combat entre cette cavalerie. Les Numides furent défaits & pouſſez juſques dans leur camp. Annibal après avoir harangué ſes troupes, dont la hauteur des Alpes qu'elles avoient à paſſer, avoit preſque glacé le courage, decampa, n'ayant plus que huit mille chevaux & trente-huit mille hommes d'Infanterie, & le quatriéme jour il arriva au confluant de la Saone & du Rhoſne. Là il trouva deux freres qui diſputoient le Roïaume, & qui alloient décider de leur ſort par une bataille. Il ſe joignit à l'aîné & lui fit remporter la victoire, comme Polybe l'écrit. Mais Tite-Live a ſuivi d'autres memoires qui portoient que les deux freres prirent Annibal pour arbitre de leur differend, & qu'Annibal jugea en faveur

de l'aîné qui avoit tout le droit, & le mit en possession du Royaume. Ce Prince pour lui témoigner sa reconnoissance, lui fournit toutes sortes de provisions de bouche, donna à ses troupes des armes & des habits dont elles avoient grand besoin, & l'escorta jusqu'aux Alpes pour le défendre contre les Allobroges, sur les frontieres desquels il étoit obligé de passer.

Annibal fit cent milles en dix jours de marche le long du Rhosne en tirant vers sa source, & arriva au pied des Alpes sans aucun obstacle, selon Polybe; mais Tite-Live écrit qu'il fut très embarrassé au passage d'une riviere des Alpes qu'il appelle Druentia. Les Interprêtes, pour dire cela en passant, ont crû que c'étoit le Fleuve des Gaules appellé la Durance: mais ce fleuve n'étoit pas sur le chemin d'Annibal. Tite-Live parle assûrement du Fleuve appellé Druentius, qui est une des deux Dunes, & qui se jette dans le Rhosne.

Quand Annibal fut arrivé au pied des Alpes, les Allobroges qui n'avoient osé l'attaquer dans la plaine à cause de sa Cavalerie & des Gaulois qui l'escortoient, l'attendirent dans les défilés des montagnes. Annibal étoit perdu s'ils avoient bien gardé ces passages: mais ils ne les gardoient que le jour, & ils se retiroient la nuit dans une ville prochaine. Annibal en ayant été averti, decampa en plein jour, s'approcha des ennemis, & sur la premiere veille de la nuit, aprés avoir fait al-

lumer beaucoup de feu dans son camp, il choisit ses meilleurs soldats, & alla s'emparer des lieux que les Allobroges avoient quittez. Le lendemain matin les Allobroges bien surpris de trouver Annibal maître de ces postes, ne sçavoient à quoi se déterminer. Enfin voyant que sa Cavalerie ne pouvoit se déployer dans ces passages étroits, que ses bagages causoient un embarras horrible, & que ses troupes ne marchoient qu'avec beaucoup de peine, ils l'attaquerent de toutes parts. Les Carthaginois perdirent là beaucoup de monde, quantité de Chevaux; & grand nombre de bêtes de somme qui furent prises ou tuées, ou qui tomberent dans les précipices.

Annibal qui vit qu'il n'y avoit plus de salut pour ceux qui échapperoient, s'il laissoit entierement perir ses bêtes de charge, & ses bagages, quitta les hauteurs dont il s'étoit emparé, marcha à leur secours avec ses troupes d'élite, tailla en piéces une grande partie des Allobroges, & mit les autres en fuite. Son armée passa alors sans danger, mais avec des peines infinies.

Après ce grand péril, Annibal sans perdre un moment, alla assiéger la place où les ennemis se retiroient, & la prit. Il recouvra là beaucoup de bêtes de somme & de bagages qui lui avoient été enlevez, & y trouva un assez grand amas de provisions. Il campa là un jour. Le lendemain il poursuivit sa route, & marcha trois jours sans autre obstacle que la difficulté des chemins. Mais le

quatriéme jour il tomba dans le plus grand danger qu'il eût encore couru. Tous les peuples qui étoient sur son passage, ayant complotté ensemble, vinrent au devant de lui avec des couronnes & des branches d'Olivier en signe d'amitié & de paix. Annibal, quoiqu'il se défiât d'eux, n'osa pas les rebuter de peur de les irriter par cet affront, & les reçût dans son alliance. Mais bientôt leur maniere d'agir qui parut franche & sincere, les ôtages qu'ils lui donnerent, & les vivres qu'ils lui fournirent abondamment, le jetterent dans une telle confiance, qu'il les prit même pour guides. Ces traîtres après avoir conduit son armée pendant deux jours, & l'avoir engagée dans une vallée étroite & environnée de rochers escarpés, se jetterent sur elle tout d'un coup. Il n'en seroit pas échappé un seul homme, si Annibal par une sage précaution qui n'abandonne jamais entierement les grands Capitaines, n'avoit mis à l'avant-garde sa Cavalerie & ses bagages, & à son arriere-garde sa meilleure Infanterie. Cela fit que sa perte bien que très-considerable, fut beaucoup moins grande qu'elle n'auroit été. Annibal soûtenant tout l'effort des barbares, passa la nuit sur un rocher pour donner le temps à sa Cavalerie & à ses bagages d'avancer. Le lendemain l'armée se trouva hors de cette vallée, & le neuviéme jour elle arriva au sommet des Alpes.

Annibal campa deux jours pour faire reposer ses

ſes troupes, & pour attendre ceux qui étoient demeurez derriere. Beaucoup de bêtes de ſomme & quantité de chevaux qu'on croïoit perdus, arriverent au camp en ſuivant la piſte.

L'armée affoiblie par tant de fatigues, tomboit dans le dernier découragement à l'aſpect des nouveaux dangers que lui préſentoit la deſcente des Alpes couvertes de neige. Mais Annibal ralluma le courage de toutes ſes troupes, & leur inſpira une nouvelle force en leur montrant du haut de ces monts l'Italie & Rome même comme le prix aſſûré de leurs travaux, & en leur faiſant valoir les intelligences qu'il diſoit avoir avec les peuples des environs du Pô, qui las de la domination Romaine, n'attendoient que leur préſence pour ſe déclarer en leur faveur.

Dès le lendemain il commença à deſcendre, & il n'eut plus ſur les bras que des ennemis qui cherchoient plûtôt à voler qu'à combattre. Mais il perdit autant de monde en deſcendant, qu'il en avoit perdu en montant : car comme le chemin étoit fort étroit & fort penchant, le ſoldat ne voyant pas où il marchoit à cauſe des neiges, tomboit dans les précipices pour peu qu'il s'écartât du grand chemin.

Les troupes ſupporterent ces maux avec quelque ſorte de patience ; mais on ne ſçauroit exprimer leur deſeſpoir, quand elles ſe virent dans un lieu où ni hommes ni bêtes ne pouvoient paſſer ; car à droite & à gauche on n'avoit que des

rochers inſurmontables, & on ne voyoit devant ſoi qu'un précipice de cent quatre-vingt-dix pas de profondeur; le chemin qui le bordoit, & qui étoit naturellement très-étroit, étoit devenu encore plus étroit par la chûte des terres que les neiges avoient entraînées; & il étoit ſi gliſſant, qu'il étoit impoſſible de s'y ſoûtenir.

Dans cette extrêmité, Annibal vouloit d'abord faire le tour de ces roches: mais les neiges ne lui permettant pas de prendre ce parti trop dangereux, il ſe reſolut à s'ouvrir un chemin au travers de ces roches mêmes. Les hiſtoriens dont j'ai déja parlé, ſe laiſſant aller au penchant qu'ils avoient pour les choſes extraordinaires & merveilleuſes, ont écrit qu'il fit entaſſer ſur ces roches une quantité prodigieuſe de bois, qu'il y mit le feu; que quand ces roches furent bien embraſées il les amolit & les fendit par le vinaigre qu'il y verſa; qu'enſuite il les ouvrit avec le fer, & y pratiqua un chemin: car c'eſt ainſi que l'écrit Tite-Live, en ſuivant la tradition de ces hiſtoriens; & c'eſt ſur la foi de ces témoins que Pline le naturaliſte n'a pas fait difficulté d'aſſûrer, que la force du vinaigre eſt telle, qu'il fend les rochers que la force du feu n'a pas entierement ſeparez & rompus.

Mais on peut raiſonnablement douter de cette prétenduë vertu du vinaigre, & je ſuis perſuadé que les bons Naturaliſtes n'en conviendront point. D'ailleurs quelle grande quantité n'en auroit-il point fallu pour fendre & pour calciner

des roches ſi grandes & ſi hautes, & pour y pratiquer un chemin pour des chevaux & pour des Elephans.

J'ai voulu examiner ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable, & j'ai trouvé que c'étoit une tradition que le penchant de ces hiſtoriens pour le merveilleux, avoit fait mal expliquer. On diſoit ſimplement qu'Annibal étoit venu à bout avec du vinaigre de *s'ouvrir* un chemin dans des rochers impraticables, & ſur cela, ſans approfondir davantage le fait, ces hiſtoriens ont imaginé cette prétenduë vertu du vinaigre, au lieu d'avoir recours à la diſcipline même des Carthaginois qui leur en auroit fait découvrir le veritable ſens. Nous ſçavons par le témoignage de Platon & d'Ariſtote, que les Carthaginois avoient une Loi qui défendoit de boire du vin à l'armée. Les ſoldats ne bûvoient que de l'eau; mais dans les occaſions extraordinaires, lorſqu'on exigeoit d'eux des travaux penibles, on leur donnoit un peu de vinaigre : car le vinaigre eſt rafraîchiſſant, comme Pline l'a reconnu; c'eſt pourquoi dans la ſuite le vinaigre devint une des proviſions ordinaires pour les armées. L'Empereur Julien en parlant de ſon expedition contre les Perſes, écrit dans ſon Epitre XXVIII. à Libanius, *On remplit les vaiſſeaux de froment, ou plûtôt de biſcuit & de vinaigre.*

Annibal donc pour ſoûtenir ſes ſoldats dans ce travail ſi penible de fondre ces roches, leur

donna du vinaigre ; & c'eſt ainſi, à mon avis, que devoit être expliquée cette tradition, & nullement comme l'ont expliquée ces hiſtoriens plus amoureux de la fable que de la verité. C'eſt comme nous diſons tous les jours qu'un General a emporté une demi-Lune ou un autre ouvrage à force d'eau-de-vie, pour faire entendre qu'il l'a emportée en faiſant boire à ſes troupes de l'eau-de-vie pour enflammer leur courage, & pour leur faire fermer les yeux au peril. Auſſi Polybe hiſtorien fort ſage, n'a eu garde de corrompre ſon hiſtoire par cette fable du vinaigre. Au contraire il écrit qu'Annibal fit pratiquer ce chemin dans ces roches à force de bras, avec beaucoup de peine & de travail ; & il ajoûte que le premier jour il fit un ſentier pour les chevaux, & qu'enſuite les Numides en ſe relevant tour à tour, travaillerent ſi bien, qu'en trois jours ils ouvrirent un chemin aux Elephans.

Annibal ſorti de ce mauvais pas, fut trois jours à faire paſſer ſes Elephans demi-morts de faim. Il continua de deſcendre encore pendant trois jours, & le ſeptiéme il arriva dans la plaine aux environs du Pô. Il emploïa cinq mois à aller de Carthage la Neuve juſqu'aux Alpes, quinze jours à paſſer ces monts, & arriva en Italie après le coucher des Pleïades, c'eſt-à-dire, vers la mi-Novembre.

Il fit d'abord la revûë de ſon armée. Les hiſtoriens ne conviennent point du nombre des

troupes qui lui restoient. Les uns disent qu'il se trouva cent mille hommes de pied, & vingt mille chevaux; ce qui ne peut être : puisqu'Annibal n'en avoit pas un si grand nombre quand il partit même de Carthage la Neuve, & qu'il n'avoit que cinquante mille hommes de pied, & neuf mille chevaux quand il passa les Pyrenées. Les autres ne lui donnent que six mille chevaux & vingt mille hommes de pied. Il semble qu'Annibal devroit être plûtôt crû que ces *historiens*: car en quittant l'Italie il laissa à Lacinium une colomne où il avoit marqué qu'après qu'il eut passé les Alpes, il ne lui resta que huit mille Espagnols, six mille chevaux, & douze cens Afriquains. Mais il y a bien de l'apparence qu'Annibal par un rafinement d'orgueïl, diminua le nombre de ses troupes pour augmenter sa réputation & pour ravaller la gloire des Romains. La tradition la plus vraisemblable est celle de Polybe qui rapporte, qu'Annibal en quittant le Rhosne, avoit trente-huit mille hommes de pied & plus de huit mille chevaux, & qu'il en perdit *la moitié en passant les Alpes.* Mais tous ceux qui se sauverent, étoient si défigurez par les grandes fatigues qu'ils avoient souffertes, qu'ils ressembloient plûtôt à des spectres qu'à des hommes. Le premier soin d'Annibal fut de faire rafraîchir ses troupes & de rétablir les forces & des hommes & des chevaux. Quand son armée fut réfaite, il proposa aux Tauriniens de se joindre

à lui : mais ces peuples qui le méprisoient dans le miserable état où ils le voyoient, rejetterent ses propositions ; ce qui l'obligea à attaquer leur Capitale qu'il prit en trois jours. Ce succès intimida si fort les Gaulois d'autour du Pô, qu'ils ne cherchoient qu'un moment favorable pour abandonner les Romains & pour se joindre à lui ; mais l'arrivée de Scipion qui marchoit à Plaisance, les retint dans le devoir. Scipion se hâta de passer le Pô, & s'avança sur le Tesin où il fit jetter un pont. Annibal s'avança à sa rencontre. Ces deux Généraux étoient prévenus d'une grande admiration l'un pour l'autre. Les grandes choses qu'Annibal avoit faites en Espagne, la prise de Sagonte, & les Alpes qu'il venoit de passer avec tant d'audace, le faisoient regarder par Scipion comme un homme extraordinaire, & Scipion avoit excité une grande estime pour lui dans l'esprit d'Annibal, puisque les Romains l'avoient choisi pour le lui opposer, & pour remettre entre ses mains la fortune de Rome.

Avant que d'en venir au combat ils haranguerent chacun leurs troupes. Scipion dit aux siennes : Soldats, si j'étois à la tête de l'armée que j'avois en arrivant dans la Gaule, je m'épargnerois la peine de lui parler. Car à quoi bon exhorter des troupes qui sur les bords du Rhosne ont renversé la Cavalerie des ennemis, & qui en leur ôtant l'assûrance de m'attendre & d'en venir aux mains avec moi, ont rendu leur fuite

un aveu de ma victoire. Mais comme cette armée a été envoïée à mon frere Scipion en Espagne, où elle combat sous mes auspices, selon les ordres qu'elle a reçûs, je suis venu me présenter à ce combat, afin que vous ayés à votre tête un Consul qui vous mene contre les Carthaginois. Il est donc necessaire de parler en peu de mots à des troupes que leur Général ne connoît point, & qui ne connoissent pas leur Général. Soldats, les ennemis que vous allez combattre, sont les mêmes que vous avez vaincus sur la terre & sur mer dans la précédente guerre, qui ont été vos Tributaires pendant vingt ans, & sur lesquels vous avez pris la Sardaigne & la Sicile. Je suis sûr que vous aurez, vos ennemis & vous, les sentimens que doivent avoir les vaincus & les vainqueurs. Ce n'est pas l'audace qui les pousse contre vous, c'est la necessité. Car pourriez-vous penser que ceux qui ont refusé le combat avec leurs forces entieres, auront repris courage & conçu de meilleures esperances après avoir perdu au passage des Alpes les deux tiers de leurs troupes parmi des rochers. Dira-t'on qu'ils sont veritablement en petit nombre, mais des corps vigoureux pleins de courage, & dont rien ne pourra soûtenir les efforts? Au contraire ce sont des Spectres & des Ombres d'hommes. Ils sont presque consumez par la faim, par le froid, & par toutes les miseres qu'ils ont souffertes. Leurs membres sont gelez, leurs armes presque en piéces, & leurs che-

vaux hors d'état de servir. Ce ne sont pas les ennemis, mais les malheureux restes des ennemis. Ma seule crainte, Soldats, c'est que l'on ne dise que les Alpes les avoient défaits avant que vous les eussiez combattus. Et c'est peut-être un effet de la justice des Dieux. Ils ont voulu vanger leur injure particuliere en détruisant sans vous la plus grande partie de l'armée de ce Général & de ce peuple perfide. Et comme après eux nous sommes les seuls qu'attaque leur infidelité, ces mêmes Dieux ont voulu vous laisser achever leur défaite. Essaïons si la terre en vingt ans a produit de nouveaux Carthaginois, ou si ce ne sont que les mêmes que nous avons déja vaincus, qui ont été nos Tributaires, & que nous avons laissé échapper après les avoir mis à rançon. C'est pourquoi, Soldats, je ne vous demande point que vous combattiez contre eux avec ce même courage que vous témoignez contre vos autres ennemis, je veux que vous marchiez contre eux avec la colere & l'indignation dont vous seriez animez, si vous voyïez vos propres esclaves prendre les armes contre vous. Plût aux Dieux que nous eussions à combattre seulement pour la gloire & que ce ne fut pas pour notre propre salut. Il ne s'agit plus de conserver la Sardaigne & la Sicile. C'est pour l'Italie que nous combattons. Si nous ne remportons la victoire, nous n'avons pas derriere nous d'autre armée qui puisse s'opposer à vôtre ennemi, il n'y a point d'autres

Alpes

Alpes dont le passage retarde Annibal & nous donne le tems d'assembler de nouveaux secours. C'est ici qu'il faut s'opposer à ses efforts, comme si nous combattions devant les murailles de Rome. C'est entre nos mains que le Senat & le peuple ont remis tout leur salut. Pensez donc que telle que sera notre valeur, telle sera la fortune de Rome & de l'Empire. Voilà ce que Scipion dit aux Romains.

Annibal de son côté harangua aussi les Carthaginois ; mais comme il étoit persuadé que ce que l'on voit, fait plus d'impression que ce que l'on ne fait qu'entendre, avant que de leur parler, il voulut leur remettre devant les yeux une image sensible de leur fortune. Il fit donc venir quelques prisonniers chargez de chaînes & tout défigurés par les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus. Il ordonna que l'on mît devant eux des armes Gauloises & des chevaux de bataille, & leur fit demander par un Truchement s'il y en avoit parmi eux qui eussent le courage de combattre d'homme à homme, pour gagner la liberté avec ces prix qu'il leur offroit. Ils se présenterent tous, & il n'y en eut pas un qui ne brigât avec empressement l'honneur d'être choisi. On jetta le sort, & ceux sur qui il tomba, s'armerent avec une extrême allegresse. Il y eut plusieurs couples qui combattirent, comme autant de paires de Gladiateurs ; & toute l'armée qui étoit spectatrice de ces combats, ne loüa pas

moins la fortune des vaincus que celle des vainqueurs ; car si ces derniers s'étoient délivrez de leurs miseres par leur victoire, les autres s'en étoient affranchis par leur mort. Annibal les voyant ainsi animez, leur parla en ces termes : Soldats, si vous appliquez à votre fortune présente l'exemple que vous venez de voir, nous avons vaincu. Car je ne vous ai pas donné un simple spectacle, c'est une image sensible de votre état que j'ai étalée à vos yeux. Je ne sçai même si les liens & la necessité dont la fortune vous a liez, ne sont pas plus forts que ceux de vos prisonniers ; à droit & à gauche vous avez la mer sans un seul vaisseau qui puisse aider votre fuite. Vous êtes environnez du Pô, plus violent & plus rapide que le Rhosne. Derriere vous, vous avez les Alpes que vous avez eu tant de peine à passer lorsque vos forces étoient entieres. C'est ici, Soldats, qu'il faut vaincre ou mourir. La même fortune qui vous impose la necessité de combattre, vous présente les prix que vous devez mériter par votre victoire, prix les plus grands que les hommes puissent demander même aux Dieux. Quand nous ne ferions que recouvrer par notre valeur la Sicile & la Sardaigne enlevées à nos peres, ne seroit-ce pas beaucoup ? Mais toutes les richesses que les Romains ont accumulées par tant de triomphes, vont tomber en votre pouvoir avec leurs Maîtres mêmes. Courez donc à cette riche proïe, & prenez les ar-

mes, bien sûrs de la protection des Dieux. Il est temps que vous sassiez des Campagnes qui vous enrichissent. La fortune a marqué ici le terme de vos travaux, & elle va vous donner la récompense de vos services. Vous allez combattre contre une armée, qui a déja été vaincuë cet esté & assiégée par le Gaulois, aussi inconnuë à son Capitaine que son Capitaine lui est inconnu. Car je suis sûr que si l'on présentoit à Scipion l'armée des Romains & celle des Carthaginois sans les distinguer par leurs enseignes, il ne sçauroit de laquelle il seroit le Chef. Me compareriez-vous donc à un Général de quatre jours, & après les grandes choses que vous avez exécutées, vous compareriez-vous à des troupes déja vaincuës? Vos ennemis peuvent mettre leur esperance dans la fuite, car leur païs leur offre partout des retraites sûres. Mais pour vous, c'est une necessité que vous vous montriez gens de cœur, & que le desespoir vous pousse à la victoire ou à la mort. Il faut vaincre, ou si la fortune balance, mourir plûtôt dans le Combat que dans la fuite. Si vous vous mettez cela fortement dans l'esprit, je vous le dis encore, Soldats, nous avons vaincu. Je ne vous ferai pas le tort de croire que vous ayez moins de courage que vos prisonniers.

En mêlant dans son discours beaucoup d'autres choses semblables, il leur inspira les sentimens dont il vouloit qu'ils fussent animez. Ils

témoignerent tous leur allegreſſe par leurs cris.

L'allegreſſe fut moins grande dans l'armée des Romains troublez par des prodiges qui venoient d'arriver. Un Loup étoit entré dans leur Camp, avoit déchirez tous ceux qu'il avoit rencontrez ſur ſon paſſage, & s'étoit retiré ſans danger. Et un Eſſaim d'Abeilles s'étoit poſé ſur un arbre qui ombrageoit le Pretoire. Scipion après avoir expié ces prodiges, s'avança & rangea ſes troupes en bataille. Il mit à la premiere ligne ſes gens de traits avec la Cavalerie Gauloiſe, & fit ſa ſeconde ligne de ſes Romains, & de ſes alliez. Annibal mit à ſon Corps de bataille ſa Cavalerie qui avoit des freins, & plaça ſes Numides ſur les aîles.

Les gens de traits de Scipion n'eurent pas plûtôt tiré leurs premiers coups, qu'effraïez de la furie avec laquelle la Cavalerie d'Annibal fondoit ſur eux, ils lâcherent le pied, & ſe mirent à couvert ſous leur ſeconde ligne. Le combat de la Cavalerie fut opiniâtre & long-tems douteux. Mais enfin le deſordre ſe mit dans celle de Scipion : elle fut pouſſée, & les Numides profitant de ce moment favorable, s'avancerent, la prirent par derriere ; ce qui jetta l'effroi parmi les Romains. Cet effroi fut augmenté par la bleſſure de Scipion qui auroit été tué, ſi ſon fils Scipion qui remporta dans la ſuite le glorieux ſurnom d'Afriquain, ne fût couru à ſon ſecours, & ne lui eût ſauvé la vie. Sa Cavalerie ranimée

par la honte, le mit au milieu, & le couvrant de ſes armes, le ramena dans le Camp en faiſant une retraite qui ne tenoit point de la fuite. Ce combat fit connoître à Scipion que les Carthaginois étoient plus forts en Cavalerie, & que par cette raiſon les plaines qui ſont entre le Pô & les Alpes, lui étoient deſavantageuſes. Il ſe hâta de décamper, repaſſa le Pô, & ſe retira à Plaiſance, Colonie Romaine. Annibal l'y ſuivit peu de jours après, mit ſes troupes en bataille, & lui préſenta le combat. Mais Scipion obligé de ſe faire pancer de ſes bleſſures, ne faiſant aucun mouvement, il campa à ſix milles de Plaiſance. Une nuit les Gaulois qui étoient dans l'armée de Scipion, prirent les armes, & aïant tué les Gardes qui étoient aux portes du camp, allerent ſe rendre aux Carthaginois au nombre de deux mille hommes de pied & de deux cent chevaux. Annibal leur fit un très-bon accueil, les anima encore davantage par les grandes promeſſes qu'il leur fit, & les renvoïa dans leurs villes afin qu'ils y répandiſſent la nouvelle de ce qui s'étoit paſſé, & qu'ils portaſſent leurs citoyens à ſuivre leur exemple. Scipion jugeant bien que tous les Gaulois prendroient le parti des Carthaginois, décampa la nuit ſuivante, & alla camper ſur la riviere de Trebie dans un poſte ſûr, & où il ſeroit appuyé par un grand nombre d'Alliés qui étoient aux environs.

Annibal le ſuivit ſans perdre tems, & campa

à cinq milles des Romains. Et comme il ne pouvoit se maintenir long-tems dans ce poste faute de vivres, il envoya quelques troupes à Clastidium où les Romains avoient un magasin de bled, & le prit par intelligence, ayant gagné par quatre cent pieces d'or Dasius qui en étoit Gouverneur.

Cependant Sempronius qui venoit à grandes journées, étoit arrivé à Rimini. De là il alla avec son armée joindre Scipion qui avoit passé la Trebie. Quand les deux armées furent ensemble, il n'y eut personne qui ne vît que si l'Empire Romain n'étoit défendu par de si grandes forces, il n'y avoit plus d'esperance de le sauver. Sempronius qui avoit plus d'ambition que de prudence, se hâtoit de donner le combat avant que Scipion fut remis de sa blessure, afin de remporter seul la gloire du succès qu'il se promettoit. Scipion n'oublioit rien pour le détourner de cette résolution. Il lui représentoit que leurs troupes étoient de nouvelles levées & par conséquent peu agueries. Qu'en les exerçant pendant l'hyver, on les mettroit en état de mieux servir au printemps prochain ; que pendant ce tems-là les Gaulois naturellement legers, pourroient abandonner Annibal, & que lui-même étant gueri de sa blessure, il seroit en état de le seconder. Mais malgré ces remontrances, Sempronius persiste dans son dessein. Un heureux succès qu'il eut peu de jours après contre deux

mille chevaux Numides & Gaulois qu'Annibal avoit envoyé faire le degât entre le Pô & la Trebie, qu'il battit & poussa jusques dans leur camp, augmenta cette ardeur de précipiter la bataille, & le remplit d'une si grande opinion de lui-même, qu'il regardoit déja Annibal comme vaincu. Annibal de son côté se hâtoit d'en venir à une bataille par les mêmes raisons qui portoient Scipion à la differer. D'ailleurs il pensoit que quand un Général entre dans le païs ennemi avec une armée, le seul moïen de s'y maintenir, c'est de renouveller incessamment par des actions éclatantes l'esperance de ses alliez.

La plaine qui étoit entre les deux camps, étoit une Campagne rase, mais traversée par un ruisseau dont les bords étoient élevez & remplis d'arbres & de buissons. Annibal jugea ce lieu d'autant plus propre à une embuscade, que les Romains ne s'en défieroient point : car ils n'avoient pour suspects que les bois & les lieux couverts, ne faisant pas reflexion que l'on peut quelquefois se cacher plus aisément dans les plaines que dans les forêts ; parce qu'on y trouve d'ordinaire des éminences & des lieux creux où l'on peut être couvert, & où ceux qui y sont cachez, peuvent mieux découvrir ce qui se passe autour d'eux, & saisir le moment favorable pour exécuter le[illegible] ordre.

Annibal ayant tenu un conseil avec les principaux Officiers de son armée, donna à son fre-

re Magon mille hommes de pied & mille chevaux, lui indiqua le lieu où il devoit se placer pour l'embuscade, & lui marqua le tems où il se leveroit pour faire son attaque. Le lendemain dès le point du jour il ordonna à ses Numides de passer la Trebie, de s'approcher du camp des ennemis, & quand ils les verroient sortir de leurs retranchemens, de reculer peu à peu, & de repasser la riviere pour les attirer après eux. Sempronius voyant ces Numides aux portes de son camp, fit sortir contre eux toute sa Cavalerie, la fit soûtenir par six mille hommes de pied, & sortit enfin avec toutes ses troupes. Les Numides font leur retraite comme il leur étoit ordonné, & les Romains passent après eux la riviere, qui étoit fort enflée par les neiges & par la pluïe qui étoit tombée toute la nuit. Le tems étoit si froid que ce passage incommoda extrémement les Romains, qui d'ailleurs étant sortis de leurs retranchemens sans avoir repû, ne purent soûtenir les travaux de cette journée. Ulysse dit fort bien à Achille dans Homere ; ne menez pas vos troupes à jeun attaquer l'ennemi, le pain & le vin font la force du Soldat. Il est impossible que des troupes qui n'ont pas vécu, combattent toute une journée ; car si leur courage ne les abandonne pas, leurs forces les abandonnent. Au lieu que celles qui ont pris de la nourriture, combattent tout le jour & leurs forces répondent à leur courage. Annibal avoit obéï à ce precepte ; car il

Iliad. Liv. XIX.

il avoit eu ſoin de faire repaître ſes troupes, & non ſeulement de les faire repaître, mais encore de les faire frotter d'huile, afin qu'elles puſſent reſiſter au froid. Il envoya d'abord contre les Romains ſes Baleares & le reſte de ſon armée legere au nombre de huit mille hommes pour les ſoûtenir. Il fit une ligne de vingt mille Eſpagnols, Gaulois, & Africains; il mit ſur les aîles ſa Cavalerie qui *conſiſtoit* en dix mille hommes, & plaça ſes Elephans à la tête de ſes deux aîles.

Sempronius rangea ſon armée ſelon la coûtume Romaine. Il avoit ſeize mille hommes de pied Romains, & vingt mille des alliez; il mit à ſes aîles ſa Cavalerie qui conſiſtoit en quatre mille chevaux, & marcha fierement contre l'Ennemi. Le combat commença par l'armure legere. Les gens de trait de Sempronius furent pouſſez d'abord, & ſa Cavalerie ne put ſoûtenir le choc de la Cavalerie Carthaginoiſe qui avoit bien repû avant que de ſortir de ſon camp. Ses deux aîles étant donc découvertes, les piquiers Carthaginois & les Numides les attaquerent avec tant de furie qu'ils les firent plier, & les pouſſerent juſqu'à la riviere. Alors Magon s'étant levé de ſon embuſcade, chargea en queuë le corps de bataille des Romains, qui ranimé par la neceſſité & par la honte, fit des efforts inoüis, battit les Gaulois & une grande partie des Africains, & enfonça le bataillon des Carthaginois.

Mais enfin voyant la défaite de ses deux aîles & pressé de tous côtez avec grand meurtre, il s'abandonna à la fuite. Ils se retirerent à Plaisance au nombre de dix mille, le reste fut passé au fil de l'épée, à la reserve de quelques Cavaliers qui n'ayant pû repasser la riviere, se retirerent aussi à Plaisance. Les Carthaginois perdirent peu de monde, la plûpart des morts étoient Gaulois : mais un grand nombre d'hommes & de chevaux moururent de froid & presque tous leurs Elephans.

Sempronius, pour déguiser cet échec, écrivit au Senat, que le mauvais tems lui avoit arraché des mains la victoire; ce déguisement ne trompa pas longtems les Romains. Les suites leur firent bientôt connoître la grandeur de leur perte : mais leur courage paroissoit ne jamais si grand ni si invincible, que dans leurs malheurs. Ils firent de nouvelles levées, penserent à s'assurer des villes voisines de l'ennemi; & le tems de l'élection des Consuls étant arrivé, ils nommerent Consuls Cn. Servilius & C. Flaminius qui leverent des troupes chez les alliez, & envoyerent des vivres à Rimini & dans la Toscane. Servilius alla à Rimini. Flaminius traversa la Toscane avec ses Legions, & alla camper à Arretium.

Cependant Scipion la nuit même qui suivit le combat, passa la Trebie sur des radeaux avec ses troupes pour aller joindre Sempronius, sans que les Carthaginois s'aperçussent de son passage,

soit que le mauvais tems & une pluye violente qui tomboit, leur en eût dérobé la connoissance; soit que la fatigue & les blessures les eussent mis hors d'état de s'y opposer. Quand il fut arrivé à Plaisance, il ne jugea pas à propos de fouler cette seule Colonie par les quartiers d'hyver de deux armées, il passa le Pô, & mena son armée à Crémone

Annibal, qui avoit pris ses quartiers dans la Gaule Cisalpine, n'y demeura pas oisif. Il y avoit près de Plaisance un Château très bien fortifié & muni d'une bonne garnison, il résolut de s'en rendre maître. Il part avec sa cavalerie & son armure legere, & va l'attaquer pendant la nuit.

Les Gardes qui virent son approche, jetterent un si grand cri, qu'il fut entendu de Plaisance. Le Consul marcha aussi-tôt à leur secours avec sa Cavalerie, après avoir donné ordre aux Legions de le suivre en bataille. Il y eut là un grand combat de cavalerie, où Annibal fut blessé & obligé de se retirer. Peu de jours aprés sans attendre sa guérison, il marcha contre un autre Château que les Romains avoient fortifié pendant la guerre des Gaules, & où plusieurs peuples des environs s'étoient refugiez. Cette multitude ramassée, jalouse de la gloire que la Garnison du Château voisin avoit acquise par sa défense, sortit au-devant d'Annibal au nombre de plus de trente mille hommes; mais comme cette multitude marchoit sans ordre & sans disci-

pline, elle fut facilement mise en déroute par Annibal qui la suivit, la força à rendre la place, & à livrer leurs armes. Ce qui ne fut pas plûtôt éxecuté, qu'Annibal l'abandonna au pillage. Les Carthaginois y commirent les plus grands excés, & les cruautez les plus grandes qui ayent jamais été éxercées dans une ville prise d'assaut.

Voilà les seules expeditions qu'Annibal fit pendant l'hyver dont la rigueur étoit extrême. Aux premieres approches du printemps il sortit de ses quartiers pour aller dans la Toscane; mais il ne fut pas plûtôt entré dans l'Apennin qu'il essuya un temps si affreux & des tempêtes si violentes, que le passage des Alpes ne l'avoit pas jetté dans un plus grand danger. Après avoir perdu beaucoup d'hommes & de chevaux, & sept Elephants qui lui restoient du combat de la Trebie, il fut obligé de retourner sur ses pas; il alla camper à dix milles de Plaisance; & dès le lendemain il sortit à la tête de douze mille hommes de pied & cinq mille chevaux. Sempronius ne chercha pas à eviter le combat. Les deux armées étant en présence à trois milles l'une de l'autre, le combat commença avec une égale animosité. Les Romains eurent d'abord l'avantage & pousserent les Carthaginois jusques dans leur camp qu'ils attaquerent avec furie. Annibal après avoir reçu les fuyards & disposé des troupes aux portes & devant ses retranchemens, leur ordonna d'être attentives au signal qu'il leur

donneroit pour une ſortie à la neuviéme heure du jour. Sempronius voyant que tous ſes efforts étoient inutiles, & qu'il étoit impoſſible de forcer le camp, fit ſonner la retraite. Dans ce moment Annibal donne le ſignal, lâche ſa Cavalerie à droite & à gauche, & ſort à la tête de ſon Infanterie. Le combat recommença avec une nouvelle fureur : il n'y en auroit pas eu de plus meurtrier, ſi le tems eût permis de le continuer : mais la nuit vint ſeparer les combattans. La perte fut égale des deux côtez & plus grande pourtant du côté des Romains ; parce qu'ils y perdirent pluſieurs Chevaliers, cinq Tribuns de Soldats, & trois Généraux des alliez.

Sempronius ſe retira à Luques, & Annibal paſſa dans la Ligurie. Comme c'étoit le plus ruſé de tous les Généraux, il étoit auſſi le plus défiant ; car la défiance eſt la compagne ordinaire de la ruſe. La legereté naturelle des Gaulois, lui rendoit leur fidelité ſuſpecte. Pour ſe garantir donc des attentats qu'ils pourroient faire ſur ſa perſonne, voici la ruſe Africaine qu'il imagina, ruſe très-comique & pourtant ſerieuſe, & dont on n'avoit jamais vû d'exemple. Il fit faire differentes perruques & differens habits, dont il changeoit continuellement ; de maniere que ceux qui venoient de le voir, ne pouvoient le reconnoître un moment aprés ainſi déguiſé. On ne ſçait ſi ce fut cette précaution qui le ſauva.

Après un court ſejour dans la Ligurie, il re-

prit son premier dessein de passer dans la Toscane pour attaquer Flaminius qui étoit à Aretium. Pour y arriver il y avoit deux chemins, l'un facile & fort long ; l'autre fort court, mais très dangereux & très-difficile : car il falloit traverser de grands marais très-profonds, & que l'inondation de la riviere d'Arne rendoit encore plus impraticables ; mais les difficultez ne faisoient qu'enflammer davantage le courage d'Annibal, & irriter son impatience. Il fit donc ses dispositions pour passer ces marais. Il mit à la tête les Espagnols & les Africains avec ses bagages, les fit suivre par les Gaulois ; après les Gaulois il fit marcher sa Cavalerie ; il mit à la queuë son frere Magon avec ses Numides les plus dispos, afin que si les Gaulois rebutez par les difficultez, vouloient reculer, ils en fussent empêchez par la Cavalerie & par ces Numides qui les forceroient de marcher. Il n'y a point d'exemple d'une si longue marche au travers des marais. L'armée fut quatre jours & trois nuits dans l'eau. Il y perit beaucoup de monde ; les uns étoient engloutis dans des fondrieres, d'où ils ne pouvoient se relever ; les autres mouroient de fatigue & de défaillance. Il y mourut aussi beaucoup de chevaux & de bêtes de somme. Encore tiroit-on de cette perte une grande commodité ; c'est que ces chevaux & ces bêtes de somme paroissoient au-dessus de l'eau, & que ceux qui pouvoient s'en saisir, s'en servoient comme de lit,

pour s'y reposer & pour y dormir quelques momens. Annibal paroissoit au milieu monté sur un Elephant qui étoit le seul qui lui restoit ; par son courage toûjours invincible, il soûtenoit seul ses troupes qui voyant sa constance, avoient honte de se décourager. Il étoit travaillé d'un mal d'yeux que les fatigues & l'humidité du marais augmenterent si considerablement, qu'il perdit un œil. Dès qu'il eut traversé ces marais, & qu'il eut gagné un lieu sec, il y fit reposer son armée ; après quoi il continua sa marche entre la ville de Cortone à sa gauche & le Lac de Trasymene à sa droite. Un des principaux devoirs d'un Général d'armée, c'est de connoître l'esprit & le caractere du Général qui lui est opposé. C'est à la connoissance qu'Annibal avoit du genie de Flaminius qu'il deut le succès qu'il eut contre lui. Il sçavoit que c'étoit un homme très-éloquent, mais très-incapable de conduire une guerre ; d'ailleurs si plein d'ambition & de temerité, & si enflé de quelques succès qu'il avoit eus dans son premier Consulat, qu'il se douta bien que jamais il ne souffriroit patiemment les dégâts qu'il feroit sur son passage, & qu'il se hâteroit de venir seul contre lui sans attendre son Collegue pour avoir seul la gloire de l'avantage qu'il se flatteroit de remporter. Il ne se trompa pas dans sa conjecture. Flaminius n'écouta point les remontrances qu'on lui faisoit, qu'il devoit attendre Servilius & ne rien hazarder contre un ennemi très-aguerri,

ſuperieur en Cavalerie, & dont les victoires qu'il venoit de remporter, avoient extrémement élevé le courage. Il ne fut pas même ému des ſignes qui arriverent dans ce tems-là, & qu'il regardoit comme des choſes frivoles, parce qu'il n'avoit pas la crainte des Dieux ; car ſon malheur fut précedé & annoncé par des prodiges épouvantables. En Sicile les dards des Soldats, & en Sardaigne le bâton d'un Cavalier furent vûs en feu, tout le rivage de la mer parut éclairé par des flammes. On vit des boucliers tout couverts de ſang. Quelques ſoldats furent frapez de la foudre : le globe du Soleil parut diminué à Preneſte : il tomba du Ciel des pierres embraſées. A Arpi on vit quantité de boucliers couvrir le Ciel, & la Lune combattre contre le Soleil. A Capouë on vit en plein jour deux Lunes. A Cere les eaux parurent mêlées de ſang. On moiſſonna des épics ſanglans dans les champs d'Antium. Au-deſſus de la ville de Phalere, on vit le Ciel ſe fendre & s'entr'ouvrir, & une grande lumiere remplir ce grand vuide. A Preneſte les ſorts s'appetiſſerent, & il en tomba un où on lut ce mot : *Mars prépare ſes armes.*

Ces prodiges qui remplirent d'effroi la plûpart des eſprits, n'étonnerent pas Flaminius. Il dit *qu'il ne ſouffriroit point que la guerre s'avançât juſqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendroit point à combattre pour elle au dedans de ſes murailles, comme avoit fait autrefois Camillus.* Auſſi-tôt il ordonna à ſes troupes

de

de ſe mettre en marche : comme il montoit à cheval, il arriva que ſans aucune cauſe apparente, ſon cheval s'effaroucha, & le jetta par terre la tête la premiere. Cet accident ne le fit point changer de deſſein ; il pourſuivit Annibal qui avoit déja paſſé au-delà de ſon camp, & rangea ſon armée en bataille près du Lac de Thraſymene.

Le chemin que tenoit Annibal entre ce Lac & la ville de Cortone, eſt fort étroit : il aboutit à une aſſez grande plaine bordée d'un côté par des montagnes, de l'autre par le Lac ; & terminée par une colline. Annibal que la ruſe n'abandonnoit jamais, profita habilement de cette ſituation. Il mit en bataille dans la plaine ſes Africains & ſes Eſpagnols, envoya ſes Baleares & ſon armure legere derriere les montagnes, & plaça ſa Cavalerie à couvert ſous le côteau. Flaminius entre inconſidérément dans la plaine ſans l'avoir fait reconnoître, va attaquer les troupes qu'il voit en bataille ſans ſe défier de celles qu'il ne voïoit point. On combattit de part & d'autre avec tant d'animoſité & d'acharnement, qu'aucun des combattans ne ſentit la violence d'un tremblement de terre qui ſe fit pendant le combat, & qui fut ſi terrible, que des villes entieres furent renverſées, que les rivieres changerent leur cours, & que les montagnes furent entr'ouvertes & leurs fondemens découverts. Annibal ayant donné le ſignal, l'embuſcade ſe leva &

enveloppa les Romains qui, attaquez de front en queuë & par les flancs, se virent livrez à une cruelle boucherie. Flaminius aprés avoir fait des actions d'une force prodigieuse, & d'une audace encore plus étonnante, fut tué avec les plus braves de l'armée. Plusieurs périrent dans le lac où ils avoient cherché leur salut. Il y eut plus de quinze mille morts sur la place, & quinze mille prisonniers. Annibal ne perdit que quinze cens hommes & la plûpart Gaulois. Son premier soin fut de faire chercher parmi les morts le corps de Flaminius pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à son courage ; mais il fut impossible de le trouver, & l'on ne sçût point ce qu'il étoit devenu. La nouvelle de cette défaite jetta la consternation dans Rome. Cette consternation fut même extrêmement augmentée trois jours aprés par la nouvelle qu'un corps de quatre mille chevaux, que Servilius avoit envoïé au secours de son Collegue, sous la conduite de Centronius, avoit été défait, & pris par Maharbal. Alors le trouble & l'effroi furent si grands, que personne ne pouvoit ni donner ni prendre conseil. Mais ils convinrent tous que leur unique ressource étoit la Dictature ; qu'il falloit choisir un homme capable de l'exercer avec autant de courage que d'autorité, & qu'il n'y avoit que le seul Fabius Maximus en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette charge. Il fut donc nommé Dictateur,

& il choisit pour Général de la Cavalerie L. Minucius.

D'abord il travailla à se rendre les Dieux favorables par des vœux & par des sacrifices. Après avoir représenté au peuple que la défaite de Thrasymene ne venoit point de la lâcheté des soldats, mais de la négligence de leur Général, & du mépris qu'il avoit eu pour les auspices, il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis, à honorer les Dieux & à désarmer leur colere, en quoi faisant il ne cherchoit pas à remplir leur esprit de superstitions, mais à rassurer par la pieté leur courage, & à dissiper leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du Ciel.

Alors les Decemvirs eurent ordre de consulter les Livres Saints, qu'ils appellent *les Livres des Sibylles*. Ils rapporterent *que le vœu qu'on avoit fait à Mars, n'avoit pas été fait selon les cérémonies requises; qu'il falloit le renouveller & l'augmenter; qu'on devoit voüer à Jupiter les grands Jeux, & consacrer un Temple à Venus Erycine, & un autre à la Déesse qui préside au bon esprit.* A la Déesse Mens. *Qu'il falloit faire des prieres publiques, & étaler dans les Temples les Lits avec les Statuës des Dieux; qu'enfin on devoit voüer le Printemps sacré, si leurs armes étoient heureuses, & que la République fût rétablie dans l'état où elle étoit avant la guerre.* Le peuple fut consulté sur le premier article, le peuple le ratifia, & tout fut exécuté.

Annibal après le combat de Thrasymene, se mit en marche. Il arriva le dixiéme jour à la

ville d'Adrie où il fit rafraîchir son armée. Comme ses chevaux avoient passé l'hyver à découvert, & qu'ils avoient beaucoup souffert par des longues marches & dans le passage des marais, ils avoient contracté une espece de galle & de farcin qui les avoient mis hors d'état de servir; il les guérit, en les faisant laver plusieurs fois le jour avec du vin vieux qu'il avoit en abondance. Cette particularité ne m'a pas parû indigne d'être rapportée dans une vie, puisque Polybe l'a jugé digne de l'histoire. Homere même a crû orner sa poësie, en décrivant legerement les soins qu'Andromaque avoit des chevaux d'Hector. Annibal approcha de Spolete qu'il esperoit de prendre facilement; mais elle fit une résistance si opiniâtre, qu'il fut obligé de se retirer avec une grande perte. Cela lui fit concevoir quelle devoit être la force des Romains, puisqu'une de leurs moindres Colonies avoit eu l'audace de s'opposer à ses armes victorieuses. Une chose encore qui l'étonna & qui le remplit d'admiration, ce fut de voir que bien qu'il eût remporté trois grandes victoires, aucune des villes de leurs alliez ne lui ouvrit ses portes & n'embrassa son parti.

Iliad. Liv. VIII.

Il entra dans les terres de Picenum, païs abondant en toutes sortes de fruits, & rempli de richesses. Après qu'il y eut fait rafraîchir ses troupes il alla faire le dégât dans le païs des Marses, des Marrucins, des Pelignes, & autour d'Arpi &

de Lucerie frontiere de la Poüille. Delà il passa dans les terres des Samnites, fourragea tout le territoire de Benevent, prit la ville de Telesie; enfin il n'oublia rien pour tâcher d'irriter le Dictateur, & de l'obliger à en venir à un combat par la honte de souffrir tant d'indignitez, & le pillage de tant de villes ses alliées. Mais rien ne fut capable d'ébranler Fabius & de lui faire abandonner la résolution qu'il avoit prise de ne point combattre, & de miner la vigueur de l'armée d'Annibal par la longueur du tems, de la réduire à la derniere disette par son abondance, & de consumer le petit nombre de ses troupes par ses nombreuses Legions.

Dans cette vûë il campoit toûjours sur les hauteurs dans les lieux les plus inaccessibles. Il ne bougeoit quand Annibal se tenoit en repos; & quand Annibal marchoit, il le suivoit & le côtoyoit, paroissant toûjours aux environs sur le haut des montagnes dans une distance assez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui, & aussi assez commode pour faire craindre aux ennemis qu'il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & les prendre à son avantage.

Cette conduite le décria dans son camp & dans Rome même. On l'appelloit communément le Pedagogue d'Annibal; & Minucius se moquant ouvertement de ses campemens, alloit disant, *que leur Dictateur leur choisissoit au moins de*

beaux Théatres pour leur faire voir commodément les ravages & les incendies de l'Italie. Et il demandoit aux amis de Fabius, *si se défiant de la terre, comme d'un poste peu sûr, il n'iroit pas camper dans le Ciel avec son armée, ou si c'étoit pour se dérober aux ennemis qu'il alloit se cachant dans les broüillards & dans les nuës.*

Ces railleries rapportées à Fabius, ne l'émûrent point : il dit, *que quand on ne craignoit que pour sa patrie, on craignoit sans honte ; que s'il s'étonnoit pour l'opinion des hommes & qu'il se laissât abbattre par leurs calomnies, ce seroit alors qu'il se montreroit indigne de ce commandement sans bornes qu'on lui avoit confié, & l'Esclave de ceux dont il devoit être le Maître.*

Annibal fut le seul qui jugea bien de l'habileté de Fabius, & qui comprit qu'il attaquoit Annibal avec les ruses & les artifices d'Annibal. Il passa dans la Campanie esperant de se rendre maître de Capouë. Là il tomba dans une grande méprise. Il ordonna à un guide de le mener à Casinum ; parce qu'en occupant ce poste il fermeroit le chemin aux Romains, & les empêcheroit de secourir leurs alliez. Mais comme les Carthaginois prononçoient mal les mots Latins, Annibal prononça la seconde syllabe de *Cassinum* en traînant : ce qui fit que le guide entendit *Casilinum*, & qu'il le mena au travers du pays d'Allipha, de Calalia, & de Calonum dans le territoire de Stellate. Annibal se voyant enfermé entre des montagnes & des rivieres, appella le guide, & lui demanda où il l'avoit mené, le

guide lui repondit qu'il l'avoit mené à Casilinum. Alors Annibal connoissant l'erreur du guide, le fit mettre en croix, & le punit de la faute qu'il avoit faite lui-même. Cependant il fortifia son camp, & envoya dans les terres de Falerne Maharbal avec sa Cavalerie. Maharbal fit le dégât jusqu'à Sinnesse. Annibal alla camper sur le fleuve du Vulturne, & mit en feu le plus beau païs de l'Italie. *Fabius le suivoit toûjours*, campé sur les sommets du mont Massique ; & pour fermer le retour à Annibal, il fit occuper par des troupes le mont Callicula, mit une bonne garnison dans Casilinum, & envoya Hostilius Mancinus avec quatre cent chevaux reconnoître l'Ennemi. Mancinus tomba d'abord sur quelques Numides répandus dans la Campagne, en tua une partie : mais s'étant engagé trop avant contre les ordres de son Général, il est poussé & tué avec la plûpart de ses Cavaliers par Cartalon Général de la Cavalerie Carthaginoise. Ceux qui échapperent, arriverent à Cates, & par des chemins impraticables ils se rendirent auprès de Fabius, qui *ce jour-là même fut joint* par Minucius envoyé pour occuper le poste de Terracine, & pour empêcher Annibal de passer dans le territoire de Rome comme il auroit fait, s'il avoit trouvé la voye Appienne sans défense.

Le Dictateur & le Géhéral de la Cavalerie aïant joint leurs armées, vont camper sur le chemin par où Annibal devoit passer. Ce Général étoit campé

à deux milles des Romains, qu'il harcela avec ſa Cavalerie legere. Il y eut là un combat où il perdit huit cens hommes, & les Romains n'en perdirent que deux cent. L'hyver approchoit : Annibal qui voïoit que la retraite par Caſilinum lui étoit fermée, & qu'il ſeroit réduit à hyverner entre les rochers de Formies, les ſables de Lixternum & d'affreux étangs, où il ne pourroit ſubſiſter, imagina ce ſtratagême. Il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevez, qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de ſarments & de broſſailles ſeches, & qu'à l'entrée de la nuit ſur un ſignal qu'il feroit donner, on allumât ces torches, & qu'on chaſſât ces bœufs vers les ſommets des montagnes.

Pendant qu'on prépare tout ce qui eſt néceſſaire pour l'exécution de cet ordre, il met ſon armée en bataille ſur la brune, & la fait avancer à petits pas. Ces bœufs, tandis que le feu qu'ils portoient à leurs cornes fut petit, & ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les paſteurs & les bouviers qui gardoient les troupeaux ſur les collines, étoient émerveillez de voir ces feux qui éclairoient tous les environs, & ils penſoient que c'étoit une armée qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux. Mais ſi-tôt que les cornes brûlées dans la racine, porterent le feu juſqu'au vif, & que les bœufs agitez par la douleur & ſecoüant leurs têtes, ſe

furent

furent tout couvert de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang ni de route certaine ; effarouchez & pleins de rage, ils se mirent à courir comme furieux à travers ces montagnes la tête & la queuë enflammées, & mettant tout en feu sur leur chemin. Ce fut un terrible spectacle pour ceux qui gardoient les détroits ; car ces torches leur paroissoient des flambeaux portez par des hommes. Ils s'effraïent & se troublent, pensant que les ennemis viennent les assaillir & les enfermer de tous côtez. Pas un n'a le courage de garder son poste, ils s'enfuïent tous vers leur camp, & abandonnent les passages. L'infanterie legere d'Annibal s'en saisit en même tems, & donne le loisir au reste de l'armée de défiler sans crainte & sans danger avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius sentit dès la nuit même que c'étoit une ruse d'Annibal : car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartez, étoient tombez entre ses mains ; mais parce qu'il craignoit quelque embuscade, il se contenta de tenir toute la nuit ses troupes sous les armes : & à la pointe du jour il tomba sur les derniers bataillons de cette infanterie legere qui avoit été envoïée pour occuper les hauteurs. Ces bataillons sont mis en desordre. Annibal s'en étant apperçu, fit passer du front à la queuë quelques troupes d'Espagnols accoûtumez à gravir sur les rochers, & sur les montagnes. Ces Espagnols chargerent si à propos les Ro-

mains pesamment armez, qu'ils en tuerent un fort grand nombre, & obligerent Fabius à se retirer.

Cette nouvelle portée à Rome donna plus de prise à la cabale qui s'étoit formée contre lui & plus de force à la calomnie. On tira encore un nouveau prétexte de le décrier, sur ce qu'Annibal mettant tout en feu aux environs, avoit ordonné qu'on épargnât les terres de Fabius, & y avoit mis lui-même des Gardes, afin que ce menagement parût la récompense d'un traité fait avec lui contre les interêts de Rome. Cependant Fabius rappellé à Rome pour les sacrifices, laissa son armée à Minucius, & ne se contenta pas de lui ordonner comme son Dictateur, de ne combattre en aucune maniere, il prit encore la voye du conseil comme son ami, & eut même recours aux prieres. *Minucius*, lui dit-il, *ne vous fiez pas tant à la Fortune qu'au conseil: imitez plutôt ma conduite que celle de Sempronius & celle de Flaminius; & ne pensez pas que nous n'ayons rien fait, puisque nous avons amusé l'ennemi pendant tout l'esté. Les Medecins avancent souvent plus par le repos que par le travail & par les remedes. Ce n'est pas un petit avantage que d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi toûjours vainqueur, & que d'avoir respiré après tant de pertes.*

Cependant Annibal étoit campé devant la ville de Gerunlum qu'il avoit prise, & où il avoit fait son magasin. Minucius, qui avoit marché par le haut des montagnes où il étoit en sûreté,

descendit dans la plaine, & campa dans les terres de Larinum sur une colline appellée Celete, épiant l'occasion de tomber sur les fourrageurs d'Annibal, ou d'attaquer son camp affoibli par leur absence. En effet quelques jours après Annibal aïant envoïé au fourrage la troisiéme partie de son armée, Minucius avec sa Cavalerie & son armure legere, tombe sur les fourrageurs, en fait un grand carnage, & les pousse jusques dans leur camp. Annibal sorti de ses retranchemens, le repousse, & l'auroit entierement défait, sans l'arrivée de Numerius-Decimus un des principaux des Samnites, qui menoit aux Romains huit mille hommes de pied, & cinq cent chevaux. Annibal voïant paroître à son dos cette troupe, crut que c'étoit Fabius lui-même qui revenoit de Rome avec un nouveau renfort; & craignant quelque embûche, il se retira. Minucius le suivit, & avec le secours de Numerius il prit deux Châteaux à sa vûë. Il y eut en cette occasion six mille Carthaginois tuez & près de cinq mille Romains.

Aussi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage qu'on exageroit en des termes fort pompeux dans des Lettres plus remplies de vanité que de verité. Rome nageoit dans la joïe, & on ne parloit partout que de cet exploit de Minucius. Fabius seul disoit *qu'il ne falloit pas croire si facilement ces premiers bruits; qu'on devoit se défier de ces Lettres, & que quand même tout ce qu'elles*

annonçoient seroit vrai, il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius. Metilius, Tribun du peuple & proche parent de Minucius, crioit au contraire que *c'étoit une chose insupportable que le Dictateur n'eût pas seulement empêché les troupes de profiter des occasions de rendre quelque grand service pendant qu'il étoit à l'armée, mais qu'absent même il fit tous ses efforts pour contredire & décréditer une action glorieusement éxécutée. Qu'il ne traînoit la guerre en longueur que pour satisfaire son ambition, & pour avoir seul plus long-tems un Empire absolu & à Rome & à l'armée. Qu'il avoit retenu comme en prison le Général de la Cavalerie pour l'empêcher de voir l'ennemi, & de faire quelque action d'éclat; qu'il n'avoit pas plutôt quitté le camp, que ses troupes délivrées de cette dure captivité, étoient sorties de leurs retranchemens, & avoient mis l'ennemi en fuite. Que si le peuple Romain avoit encore son ancien courage, il lui proposeroit hardiment de dépoüiller Fabius de la Dictature; mais qu'il se contentoit de faire une proposition plus douce & de demander qu'on lui égalât le Général de la Cavalerie, en le nommant second Dictateur.*

Tite-Live assûre que Fabius n'assista point à ces assemblées; parcequ'il ne se trouvoit pas assez patient, ni assez populaire pour répondre avec douceur. Il se contenta de dire en plein Senat, *qu'il alloit partir pour châtier la temerité de Minucius qui avoit combattu contre ses ordres, & qu'en peu de jours il feroit voir que ce n'est pas la fortune qu'il faut considerer dans un Général, mais le bon sens & la bonne conduite; que pour lui il tenoit à plus grande gloire*

d'avoir conservé son armée sans aucun échec dans des tems si terribles, que d'avoir tué en bataille plusieurs milliers d'ennemis.

Il partit la nuit suivante, & en chemin il reçut des Lettres qui lui apprirent que Minucius avoit été créé second Dictateur. Il reçut cette nouvelle avec cette fermeté d'ame qui lui avoit fait soûtenir avec tant de magnanimité toutes les calomnies que l'on avoit semées contre lui; bien sûr que les Romains en lui égalant Minucius en autorité, n'avoient pû le lui égaler en capacité & en habileté pour commander des armées.

Etant arrivé au camp il trouva Minucius plein de fierté & d'arrogance. Ils s'aboucherent tous deux. Minucius lui proposa de commander chacun leur jour; ou s'il l'aimoit mieux, de partager le commandement pour un plus long terme. Fabius qui vit sagement que par ce partage toute la fortune de Rome seroit au pouvoir de la temerité de son Collegue, dit qu'il ne partageroit point avec lui le tems du commandement; mais qu'il partageroit l'armée : afin que ne pouvant conserver le tout, il conservât au moins ce qui seroit sous ses ordres.

Annibal informé de tout par ses espions & par des rendus, sentit une double joïe : car d'un côté il voïoit l'un des Dictateurs affoibli de moitié; l'autre il le voïoit libre, & en état de s'abandonner à sa folle temerité qui lui offriroit quelque occasion favorable dont il profiteroit sans beau-

coup de peine. Cela arriva plûtôt qu'il n'avoit esperé.

Minucius alla camper dans un lieu separé à quinze cent pas de Fabius. Entre son armée & celle d'Annibal, il y avoit une petite colline, dont il n'étoit pas bien difficile de se rendre maître, & qui étant occupée, pouvoit fournir à une armée un camp très-commode & très-sûr. La plaine d'alentour à la voir de loin, paroissoit toute unie ; parce qu'elle étoit nuë & entierement découverte : mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes, & autres creux assez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas se saisir de cette hauteur à la dérobée : mais il la laissa comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Dès qu'il eut vû que Minucius s'étoit separé de Fabius, il jetta la nuit dans ces creux & dans ces ravins, cinq cent chevaux & cinq mille hommes d'Infanterie. Le lendemain dès que le jour fut assez grand, il envoya à la vûë de l'armée ennemie un petit détachement s'emparer de ce poste, pour engager l'ennemi à le disputer.

Cela réussit comme il l'avoit prévu, Minucius détacha d'abord son Infanterie legere ; il la fit soûtenir par sa Cavalerie, & enfin voïant qu'Annibal marchoit lui-même au secours de ceux qui étoient sur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ses forces, & attaqua vigoureusement ceux qui combattoient sur la hauteur. Le com-

bat fut fort opiniâtré, & la victoire long-tems douteuse, jusqu'à ce qu'Annibal voïant que Minucius avoit donné dans le piege, & qu'il prétoit le dos aux troupes qu'il avoit mises en embuscade, qui pouvoient le prendre en queuë, il leur donna le signal. Elles se levent brusquement, & jettant de grands cris, elles fondent de tous côtez sur les Romains avec tant de furie, qu'elles renversent & taillent en piéces les derniers rangs, & jettentdansles autres un desordre & un effroi qu'on ne sçauroit décrire Pas un n'osa faire ferme, ni soûtenir la vûë de l'ennemi, tout prit la fuite.

Fabius qui avoit prévû ce qui arriveroit, tenoit ses Legions sous les armes en attendant le succès du combat qu'il regardoit lui-même de dessus une hauteur qui étoit près de son camp. Voyant donc l'extrémité où les Romains étoient réduits, il marcha à leur secours, arracha la victoire aux ennemis, & les mit en fuite. Annibal voyant la fortune changée, fit cesser le combat, commanda aux trompettes de sonner la retraite, & ramena ses troupes dans son camp, disant à ses amis qui étoient autour de lui : *ne vous l'avois-je pas bien dit très-souvent, que le gros nuage qui étoit sur ces montagnes creveroit enfin, & verseroit sur nous quelque grand orage ?*

Après le combat Minucius assembla son armée ; & après lui avoir fait un beau discours, & commandé qu'on levât les aigles, il marcha

vers le camp de Fabius, fit planter devant lui les enſeignes, l'appella ſon pere, & lui dit : mon Dictateur, *je vous ai appellé à bon droit mon pere ; parce qu'il n'y a point de nom plus venerable que je puiſſe vous donner, quoique l'obligation que je vous ai, ſoit beaucoup plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a donné le jour ; car je ne lui dois que la vie moi ſeul ; au lieu qu'avec la vie je vous dois auſſi le ſalut de tous ces vaillans hommes. Je caſſe donc & j'abroge dès ce moment le decret du peuple, dont j'ai été plûtôt ſurchargé que honoré, & je me remets ſous vos ordres. Je vous rends vos Enſeignes & vos Legions. Je vous ſupplie ſeulement qu'appaiſé envers moi, vous me conſerviez le titre & le rang de Général de votre Cavalerie, & que vous conſerviez à tous ces Officiers le grade qu'ils ont eû juſqu'ici.* Tout le camp fut rempli d'allegreſſe, & on ne voyoit partout que des larmes que la joïe & la tendreſſe faiſoient verſer.

L'action de Fabius eſt grande ; mais celle de Minucius ne l'eſt pas moins. Je ne ſçai même ſi les ſages ne la trouveront pas plus grande encore. On a vû aſſez ſouvent des Généraux ſauver une armée défaite, & redonner la victoire aux vaincus ; mais il eſt rare de voir un Général orgueilleux & ſuperbe, dépoüiller ſon amour propre, renoncer à un grand commandement, avoüer hautement qu'il eſt incapable de commander, & qu'il doit obéïr à celui à qui il a voulu s'égaler, & même ſe preferer. Fabius partage ſa gloire avec ſes troupes, & Minucius ne

doit

doit la sienne qu'à lui seul. Fabius a vaincu dans un combat ordinaire, & où il n'y a rien de surnaturel; & Minucius est sorti vainqueur d'un combat qui paroît au-dessus des forces humaines.

Avant que de passer plus avant, il est juste de faire honneur à la magnanimité des Romains. Les Napolitains leurs envoïent des Ambassadeurs pour présenter au Senat quarante coupes d'or, & pour lui offrir tous leurs biens qu'ils étoient prêts de sacrifier pour leur service. Le Senat les refuse, & ne prend qu'une seule coupe, & encore choisit-il celle qui étoit du moindre poids. Peu de jours après il témoigna la même generosité aux Ambassadeurs de Pastum qui lui présentoient aussi grand nombre de coupes d'or.

On créa à Rome de nouveaux Consuls. On nomma Paul-Emile & Varron. On leva quatre nouvelles Legions, & on assembla une armée de quatre-vingt-huit mille combattans. Cette excessive levée jetta les gens sages dans une très-grande crainte; parce qu'ils ne voyoient aucune ressource pour Rome, si elle perdoit une si nombreuse jeunesse qui étoit la fleur & l'élite des Romains.

Cependant de nouveaux prodiges avoient plongé Rome dans d'extrêmes allarmes. A Rome & à Aricia il étoit tombé une pluïe de pierres. Dans le païs des Sabins, des statuës avoient paru toutes degoutantes de sang. A Cere une fontaine avoit rendu des eaux chaudes, & près du champ

de Mars il y eut plusieurs hommes tuez de la foudre. Les Livres des Sibylles furent consultez ; on expia ces prodiges selon les regles prescrites, & on se prépara au départ. Varron tint des propos pleins de ferocité & d'insolence. Il dit, *que la guerre que les nobles avoient attirée en Italie, n'en sortiroit jamais, quand même on auroit plusieurs Généraux comme Fabius ; que pour lui il la termineroit le jour même qu'il verroit l'ennemi.* Son Collegue Paul-Emile parla plus sagement, mais moins agréablement pour le peuple. Il dit, *qu'il s'étonnoit comment un Général avant que d'avoir vû son armée & celle des ennemis, & que d'avoir examiné la situation & la nature des lieux, étant encore au milieu de Rome, pouvoit sçavoir ce qu'il auroit à faire quand il auroit les armes à la main, & annoncer le jour où il combattroit en bataille rangée. Pour moi*, ajoûta-t'il, *je suis persuadé que les hommes prennent conseil des choses, & non pas les choses des hommes. Je souhaite de tout mon cœur que ce que l'on entreprendra avec précaution & avec prudence, ait un heureux succés. La temerité est toûjours insensée, & elle a été malheureuse jusqu'à ce jour.*

Par ces paroles Emilius fit assez connoître qu'il préfereroit des conseils sûrs aux conseils précipitez ; & Fabius pour le confirmer dans cette résolution, lui parla en ces termes : *Paul-Emile, si vous aviez un Collegue semblable à vous, ou si vous étiez semblable à votre Collegue, je m'épargnerois la peine de vous parler. Car deux bons Consuls n'auroient pas besoin de mes avis, & deux mauvais ne daigneroient pas*

les entendre. Mais connoissant le caractere de votre Collegue & le vôtre, je parle à vous seul. Vous vous trompez infiniment, Paul-Emile, si vous croyez avoir moins à combattre contre Varron que contre Annibal. Je ne sçai même si Varron n'est pas pour vous un ennemi plus redoutable. Vous n'aurez affaire à Annibal que dans le combat; au lieu que vous aurez à faire à Varron en tout tems & en tous lieux. Vous combattrez Annibal avec vos Legions, & c'est avec vos Legions que Varron vous combattra. S'il va livrer bataille en arrivant comme il nous en menace, ou je suis très-mal habile dans l'art militaire, & j'ignore absolument la nature de la guerre que nous avons sur les bras, & le caractére de cet ennemi, ou il y aura bien-tôt un lieu que notre défaite rendra encore plus célébre que le Lac de Thrasymene. Croïez moi, la seule maniere pour combattre Annibal avec succés, c'est celle que j'ai suivie. Les mêmes raisons qui m'ont déterminé, subsistent encore, & subsisteront toûjours pendant que les choses seront au même état. Nous faisons la guerre en Italie & nous sommes environnez de Citoïens & d'Alliez fideles qui nous fournissent & nous fourniront toûjours des hommes, des chevaux, & des convois. Annibal au contraire combat dans un païs ennemi. Il est éloigné de sa patrie; il n'a la paix ni sur la terre ni sur la mer. Aucune de nos villes ne l'a reçu, & il ne voit rien qu'il puisse dire à lui. Il ne vit que de rapines au jour la journée. Il ne lui reste pas la troisiéme partie des troupes qu'il a amenées d'Espagne. Douterez-vous donc que nous ne venions facilement à bout d'un homme qui déperit, qui se consume tous les jours, & qui n'a ni argent, ni convois, ni re-

cruës ? Varron & Annibal auront les mêmes vûës. Ils demanderont le combat avec le même empressement. Varron, parce qu'il ne connoit pas assez ses forces, & Annibal parce qu'il connoit trop sa foiblesse. Il faut que vous résistiez à ces deux ennemis, & vous leur résisterez si vous demeurez toûjours ferme contre les rumeurs & contre les bruits de la Renommée, & si vous n'êtes ému ni de la vaine gloire de votre Collegue, ni de la fausse infamie dont on voudra vous couvrir. On voit assez souvent la verité souffrir quelque éclipse; mais elle n'est jamais entierement éteinte, & elle perce enfin les nuages qui la cachoient. Celui qui méprise la gloire, en trouve enfin une veritable & solide. Souffrez qu'on vous appelle timide, lent, paresseux, & méchant Capitaine. J'aimē mieux que vous soyez craint par un ennemi sage, que loüé par des amis insensez. Quand vous oserez tout, Annibal vous méprisera, & il vous craindra quand vous n'entreprendrez rien qu'avec sagesse & avec prudence. Ce n'est pas que je veüille que vous demeuriez les bras croisez sans rien faire; je veux que ce soit la raison, non la fortune, qui guide toutes vos actions & tous vos desseins. Soïez toûjours maître de toutes vos démarches, toûjours armé, & toûjours attentif à ce qui se passera, afin que vous puissiez profiter de toutes les occasions favorables sans en donner aucune à votre ennemi. Quand vous ne précipiterez rien, vous verrez clair partout & vous serez en sûreté. La précipitation est toûjours imprudente. Paul-Emile répondit : *Fabius, je ne vois pas quelles forces & quelle autorité je pourrai avoir contre un Collegue seditieux & temeraire. Mais je suivrai vos avis & je n'oublierai rien pour vous*

paroître sage Capitaine, plûtôt à vous seul, que de le paroître à tous les autres qui voudroient me forcer à prendre un autre parti.

Les Consuls étant arrivez à l'armée, Annibal en fut ravi ; car il étoit réduit à l'extrémité, n'ayant plus de vivres que pour dix jours. Ses Espagnols pensoient déja à aller se rendre aux Romains, & lui-même il avoit déja résolu d'abandonner ses gens de pied & de s'enfuir en Gaule avec sa Cavalerie. La seule folie de Varron le tira de ce mauvais pas ; la fortune aïant servi sa temerité dès le lendemain de son arrivée. C'est la coûtume des Romains, que les Consuls commandent l'armée chacun leur jour. Varron n'eut pas plûtôt le commandement, qu'il décampa malgré son Collegue, & s'approcha des ennemis. Annibal alla à sa rencontre avec sa Cavalerie & son armure legere, & l'attaqua vivement. Il y eut là un grand combat qui dura jusqu'à la nuit. Annibal eut du désavantage, parce que le corps de bataille n'avoit rien qui le soûtint, & que les Romains avoient mêlé dans le leur des Cohortes de leur armure legere qui servirent fort utilement. Annibal perdit dix-sept cens hommes, & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

Ce succès acheva de perdre Varron en lui remplissant la tête d'une telle opinion de lui-même, qu'il regardoit déja Annibal comme vaincu. Il alla camper sur la riviere d'Aufide près du bourg

de Cannes, & le lendemain dès la pointe du jour il fit exposer le signal de la bataille. D'abord les Carthaginois furent épouvantez de voir l'audace de ce nouveau Capitaine, & le grand nombre de ses troupes qui surpassoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur commanda de prendre leurs armes, & alla à cheval avec une petite suite sur une éminence d'où il voyoit les ennemis déja en bataille. Là un de ceux qui le suivoient, nommé Giscon, homme d'aussi grande consideration que lui, s'étant approché, lui dit d'un air effraïé *que le nombre des ennemis lui paroissoit fort étonnant.* Annibal fronçant le sourcil, lui répondit : *Mais il y a une chose plus étonnante encore, Giscon, & à laquelle tu ne prends pas garde* ; Giscon lui demanda ce que c'étoit. *C'est*, dit Annibal, *que dans ce prodigieux nombre d'hommes il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giscon comme toi.* Tout le monde se prit à rire, & cette plaisanterie fit plus que n'auroit fait la harangue la plus pathétique, elle redonna le courage & la confiance aux Carthaginois qui se persuaderent que leur Général n'auroit pas plaisanté à la vûë d'un si grand peril, s'il n'avoit bien vû qu'il pouvoit sûrement mépriser ses ennemis.

Varron avoit quatre-vingt mille hommes de pied & six mille chevaux. Il mit son armée en bataille, prit pour lui l'aîle gauche, donna la droite à Paul-Émile, & fit commander le corps de bataille par M. Servilius & Cn. Attilius qui

avoient été Consuls l'année précédente.

Annibal ayant passé l'Aufide, se mit aussi en bataille. Il avoit quarante mille hommes de pied & dix mille chevaux. Asdrubal commandoit l'aîle droite, Hannon la gauche, & lui il se plaça au corps de bataille avec son frere Magon. L'armée Romaine étoit tournée vers le midi & les Carthaginois vers le Septentrion.

Annibal dût le succès de cette grande journée à deux ruses qu'il emploïa. La premiere pour gagner l'avantage du poste ; car il trouva moïen de faire que son armée tournât le dos à un vent impetueux & brûlant qui soufloit alors, & qui élevant de cette campagne rase & sablonneuse une poussiere embrasée, la portoit par dessus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains, qui ne pouvant la soûtenir, étoient obligez de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

La seconde fut dans l'ordonnance de ses troupes : car ayant mis dans les aîles ce qu'il avoit de meilleur, il se plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu, & le disposa de maniere que le corps de bataille s'avançoit en pointe, & débordoit extrêmement les deux aîles. En même tems il ordonna aux aîles, que lorsque les Romains auroient enfoncé ce front, & que le poussant vivement, ils l'auroient renversé au-delà de leur ligne jusqu'au centre, elles enfonçassent brusquement des deux côtez, & enve-

loppassent ainsi l'ennemi en le prenant par les flancs & par derriere. Ce fut ce qui contribua davantage au grand carnage qu'on fit des Romains : car le front n'eut pas plûtôt plié, & les Romains n'eurent pas plûtôt enfoncé ce corps de bataille, de maniere qu'au lieu d'une pointe il présentoit un croissant, que les Officiers des troupes choisies firent fermer l'ouverture du croissant par les deux aîles ; ce qui exposa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppez.

Il arriva à la Cavalerie des Romains un autre accident imprévû & très-funeste. Paul-Emile fut jetté à terre par son cheval qui vraisemblablement avoit été blessé. Les Cavaliers qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à son secours. Toute la Cavalerie s'étant apperçuë de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre ; c'est pourquoi ils quitterent leurs chevaux, & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal, il s'écria : *je les aime mieux de cette maniere, que si on me les livroit pieds & poings liez*.

Une troisiéme ruse d'Annibal acheva la perte des Romains. Pendant le combat il envoïa cinq cent Numides se rendre aux Romains. Les Consuls les reçûrent, & les firent passer à la queuë des troupes. Mais ces Numides voyant les Romains pressez de tous côtez, prirent dans le champ de bataille des boucliers & des armes, se jettent sur eux en les prenant par les derrieres, & en

en font un carnage horrible.

Varron se sauva à cheval dans Venuse avec peu de gens, & Paul-Emile entraîné par l'impetueux torrent de cette déroute, tout couvert de blessures, & l'ame encore plus pénétrée de douleur, s'assit sur une pierre. La quantité de sang qui lui ensanglantoit tout le visage, l'avoit si fort défiguré qu'il n'étoit pas reconnoissable, & que ses amis & ses Domestiques passoient près de lui sans s'arrêter. Il n'y eut que Cornelius-Lentulus, jeune homme de maison Patricienne, qui l'ayant reconnu, s'approcha, mit pied à terre, lui offrit son cheval, le pressant de s'en servir, & de se conserver pour ses Citoyens, qui avoient alors plus besoin que jamais d'un bon Consul.

Paul-Emile rejetta ses prieres, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il versoit en abondance, & quand il le vit remonté, il lui sa main dans la sienne, & en se soulevant un peu, il lui dit : *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui seras témoin que Paul-Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui a donnée ; mais qu'il avoit été vaincu premierement par son Collegue, & ensuite par Annibal.* Ces paroles finies, il le congedia, se jetta parmi la foule qu'on massacroit, & fut tué avec les autres.

Voilà quel fut le succès de la journée de Cannes. Les amis d'Annibal lui conseilloient de donner le reste du jour & la nuit suivante pour faire

reposer ses troupes ; mais Maharbal Général de la Cavalerie s'y opposoit. Il dit à Annibal : *Il ne faut pas perdre un moment. Et afin que vous connoissiez toute la consequence du combat que vous venez de gagner, en cinq jours vous souperez au Capitole ; suivez-moi seulement, je vais m'avancer avec la Cavalerie ; afin que les Romains vous voyent à leurs portes avant que d'avoir même soupçonné que vous avez dessein d'y marcher.* Annibal lui répondit *qu'il falloit du tems pour déliberer sur une entreprise si importante.* Alors Maharbal lui dit ce mot qui a été si célébre : *Annibal, les Dieux n'accordent pas toutes leurs faveurs à un même homme ; vous sçavez vaincre, mais vous ne sçavez pas profiter de la victoire.*

Le lendemain Annibal alla attaquer les deux camps qui se rendirent plutôt qu'il n'avoit esperé, & où il fit encore dix mille prisonniers.

Cependant on étoit à Rome dans la derniere consternation. Fabius proposa dans une assemblée, d'envoïer quelques Cavaliers pour apprendre des fugitifs des nouvelles veritables de tout ce qui s'étoit passé, & dont on ne sçavoit encore rien de certain, & pour découvrir ce que faisoit Annibal, & les desseins qu'il pouvoit former.

Sur ces entrefaites arrive un courier de Varron, qui rend au Senat une Lettre, par laquelle le Consul leur apprend, que l'armée a été défaite, & Paul-Emile tué. Que lui il étoit à Venuse où il rassembloit le débris de ce terrible nau-

frage. Qu'il avoit déja rassemblé dix mille hommes, & qu'Annibal étoit dans Cannes, où il s'amusoit à rassembler son butin, & à supputer la rançon des soldats, plutôt en marchand, qu'en vainqueur & en grand Capitaine.

Toutes les maisons particulieres apprirent par-là leur perte, & le deüil fut si grand dans toute la ville, qu'on remit le sacrifice annuel que l'on faisoit à Cerés ; parce que ce sacrifice ne pouvoit être fait par des personnes en deüil, & que dans toute la ville il n'y avoit pas une femme qui en fût exempte. Et afin que tous les autres sacrifices publics & particuliers ne fussent pas interrompus, on ordonna que tout deüil seroit fini en trente jours. Comme dans les grands malheurs les esprits abbattus tournent en prodige les choses les plus ordinaires, l'effroi de Rome fut augmenté par l'accident de deux Vestales Opinia & Floronia, qui s'étant laissé corrompre, l'une fut enterrée toute vive à la porte Colline, & l'autre se tua elle-même ; & le Corrupteur de Floronia fut battu de verges jusqu'à la mort par le souverain Pontife.

Fabius Pictor fut envoïé à Delphes consulter l'Oracle, pour sçavoir par quelles prieres & par quels sacrifices ils pourroient appaiser les Dieux, & quelle seroit la fin de toutes leurs miseres. On consulta les Livres sacrez, & par leur ordre on fit des sacrifices extraordinaires. On enterra tout vivans un Gaulois & une Gauloise, un Grec

& une Grecque dans le marché aux bœufs, où l'on avoit déja fait un pareil ſacrifice peu conforme à l'eſprit Romain. Mais que ne peut la ſuperſtition ſur le peuple, qui dans ſes calamitez attend bien plutôt ſon ſalut de tout ce qui eſt extraordinaire & inſenſé, que de ce qui eſt ordinaire & conforme à la raiſon & à la ſageſſe.

Il n'y a point de peuple qui n'eût été accablé ſous de ſi grandes ruines. Voilà quatre grandes batailles perduës; voilà l'Italie preſque entiere livrée à Annibal; comment les Romains ſe tireront-ils de cet abiſme? La plus grande & la plus ſûre reſſource des Etats, c'eſt la magnanimité, la conſtance, & la ſageſſe des conſeils. C'eſt par-là que ce peuple qui pouvoit à peine eſperer de conſerver une petite partie de ſon Empire, non ſeulement le conſerva entier; mais ſe rendit encore maître de toute la terre. Dans cette extrémité les Romains conſerverent un courage ſi fier, ſi invincible, & ſi ſuperieur à tous les revers de la Fortune, que perſonne n'oſa ſeulement propoſer de faire la paix, & que quand Varron s'en retourna à Rome après cette malheureuſe journée, le Senat & tous les autres ordres allerent au-devant de lui pour lui faire honneur, & pour le remercier de ce qu'il n'avoit pas déſeſperé de la République. Quelle grandeur dans cette démarche, & que ne doit-on pas attendre d'un peuple qui penſe ſi noblement? Si un pareil malheur fût arrivé à un Général Car-

thaginois, il n'y auroit pas eu pour lui assez de supplices.

Annibal après cette grande victoire étoit passé de la Poüille dans le païs des Samnites, & delà dans le païs des Hirpins, où il se rendit maître de la ville de Compse par intelligence; & comme une ville maritime lui étoit nécessaire pour ses desseins, il s'approcha de Naples pour l'attaquer. Il plaça ses Numides dans des ravins & dans des chemins creux, & fit passer devant la place quelques troupes chargées de butin. Les Napolitains voyant ces troupes en petit nombre marcher en desordre, firent une sortie avec leur Cavalerie. Ces troupes se laisserent pousser pour attirer l'ennemi dans l'embuscade. Il y eut là un combat où les principaux des Napolitains furent tuez, ou pris. Annibal s'étant approché des murailles, & voyant que leur hauteur ne lui permettoit pas de brusquer la place, se retira; & tourna sa marche vers Capoüe. La dissention regnoit dans la ville. Les uns vouloient qu'on ouvrît les portes à Annibal, & les autres faisoient leurs efforts pour l'empêcher. Ils disoient même que si l'on recevoit la garnison Carthaginoise, il falloit la passer au fil de l'épée, & laver par-là le crime d'avoir abandonné avec une si noire infidelité leurs parens & leurs alliez. L'avis le plus mauvais l'emporta: Annibal fut reçu dans Capoüe. Là il fut dans le plus grand danger qu'il eût couru de sa vie. Il étoit logé

dans la maiſon de Stenius & de Pacavius, les principaux & les plus riches de la ville. Pacavius avoit un fils nommé Parolla, qui avoit toûjours été du parti oppoſé à Annibal. Il l'avoit enfin retiré, & avoit fait ſa paix plus par ſes prieres que par ſes juſtifications. Annibal l'avoit même prié à ſouper avec ſon pere Pacavius, Stenius & Jubellius Taureas, homme d'une grande réputation dans les Troupes. On ſe mit à table en plein jour. Pacavius s'étant levé de table, ſon fils le ſuivit, le tira en particulier, & lui dit: *Je vais vous découvrir un deſſein que j'ai formé, & qui non ſeulement nous procurera le pardon de notre crime, mais élevera notre nation à un plus grand crédit & à une plus grande fortune.* Le pere étant étonné, & ne ſçachant quel étoit ce grand deſſein, le fils rejette ſa robe, lui découvre ſon épée, & lui dit: *Je vais ſceller un nouveau Traité avec les Romains par le ſang d'Annibal, & j'ai voulu vous en avertir, afin que vous vous retiriez ſi vous ne voulez pas être préſent à cette exécution.* A ces mots Pacavius ſaiſi de frayeur, *Ah!* mon fils, lui dit-il, *par tous les droits qui uniſſent les enfans aux peres, je te conjure de ne pas commettre à mes yeux un ſi noir attentat qui va t'expoſer à ce qu'il y a de plus horrible. Il n'y a que peu d'heures que nous avons donné notre foi à Annibal avec tous les ſermens dont les Dieux ont été témoins. Il nous a appellé à ſa table, & nous armerons notre main contre lui? Tu vas enſanglanter cette table où tu as été reçu & immoler ton hôte. J'aurai donc pû fléchir Annibal pour mon fils,*

& je ne pourrai fléchir mon fils pour Annibal ? N'y-a-t'il rien de sacré pour toi, & foules-tu aux pieds la pieté & la Religion ; ose les plus grands attentats, si en nous couvrant d'opprobre ils ne nous font pas périr. Mais quoi, mon fils, tu vas seul attaquer Annibal ? Que deviendront tous ces braves Guerriers & ces Gardes qui l'environnent, & qui ont toûjours les yeux attachez sur lui ? Se laisseront-ils désarmer par ta folie ? Les bras leur tomberont-ils de peur ? Cet Annibal dont les armées les plus aguerries ne peuvent soûtenir les regards, & qui fait trembler Rome même, tu le soûtiendras seul ? Mais je veux que tout autre secours lui manque, avant que d'aller jusqu'à lui, il faut que tu perces ce corps dont je le couvrirai. Voilà le seul chemin que tu as à prendre : au nom des Dieux, mon fils, renonce à ton dessein plutôt que d'aller succomber malheureusement dans cette salle. Que mes prieres ayent autant du force sur toi pour Annibal, qu'elles en ont eu sur Annibal pour toi. En finissant ces mots, il voit ce jeune homme s'attendrir & fondre en larmes. Il l'embrassa, & le baisant tendrement, il ne le quitta point qu'il ne l'eût obligé à jetter son épée Il la jetta par-dessus les murs du Jardin, & rentra dans la salle.

Le lendemain Annibal reçu dans le Senat, tint des propos très-gracieux, remercia les Capoüans de ce qu'ils avoient préferé son amitié à l'alliance des Romains, & entre autres magnifiques promesses qu'il leur fit, il les assûra que Capoüe seroit bien-tôt la capitale de toute l'Italie, & que les Romains lui seroient soû-

mis, comme tous les autres peuples.

Pendant que ces choses se passent en Italie, Magon dépêché par son frere Annibal, arrive à Carthage; on lui donne audience. Il étale en termes magnifiques les exploits d'Annibal. Il dit *qu'il a vaincu cinq Consuls Romains, un Dictateur, & un Genéral de la Cavalerie; qu'il leur avoit tué deux cent mille hommes, & fait cinquante mille prisonniers; qu'il étoit maître de presque toute l'Italie, & qu'il falloit rendre graces aux Dieux pour tant de victoires.* En même tems il fait verser à terre les anneaux de tous les Chevaliers qui avoient été tuez. Beaucoup d'Auteurs assûrent qu'il y en avoit trois boisseaux & demi. Mais ceux qui parlent avec plus de vraisemblance, n'en mettent qu'un. Il ajoûta que plus on voyoit la guerre près d'être heureusement finie, plus on devoit faire ses efforts pour secourir Annibal. Qu'il falloit lui envoïer un renfort de troupes, du bled, & de l'argent, pour ne pas laisser périr des soldats qui avoient rendu de si grands services.

Ce discours de Magon ayant rempli de joïe & d'esperance tous les esprits, Himilcon qui étoit de la faction d'Annibal, crut avoir trouvé une occasion favorable de confondre Hannon qui étoit de la faction contraire, & qui s'étoit toûjours opposé à cette guerre. Lui adressant donc la parole; *eh bien*, *Hannon*, lui dit-il, *êtes-vous encore affligé de cette guerre que nous avons entreprise contre les Romains? Ordonnez qu'on leur livre Annibal,*

Annibal, & défendez qu'on rende aux Dieux les graces que nous leur devons. Introduisons dans notre Senat un Senateur Romain, pour obéir à ses ordres. Alors Hannon dit : *J'aurois volontiers gardé le silence, pour ne pas troubler votre joïe par des discours importuns & peu agréables ; mais puisque Himilcon m'interpelle, je me défendrai. Mon silence me feroit paroître superbe, ou timide & bas, & il sembleroit que j'oublierois votre liberté ou la mienne. Je suis affligé de cette guerre, & je ne cesserai d'accuser notre Général, tout victorieux qu'il est, que quand je verrai cette guerre finie à des conditions supportables. Il n'y a qu'une nouvelle paix qui puisse me consoler de l'ancienne paix que nous avons rompuë. Les nouvelles que Magon nous annonce avec tant de faste, peuvent être agréables à Himilcon, & aux autres Satellites d'Annibal. Elles ne peuvent l'être pour moi qu'en ce que, si nous profitons de notre fortune presente, elles pourront nous procurer une paix raisonnable. Mais si nous laissons échapper cette occasion, où nous pouvons plutôt donner la paix que la recevoir, je crains bien que cette joïe trop excessive ne soit vaine. Encore quelle est-elle cette joïe, & sur quoi est-elle fondée ? Annibal nous mande :* J'ai défait les armées des Romains ; envoïez-moi de nouveaux soldats. *Que demanderiez-vous davantage, Annibal, si vous étiez vaincu ?* J'ai pris les deux camps des ennemis, où j'ai trouvé un riche butin, & des provisions infinies, envoïez-moi des convois de bled & d'argent. *Quelles demandes nous feriez-vous donc si vous aviez perdu votre camp ? mais vous, Himilcon, ou vous Magon, souffrez que je vous*

interroge à mon tour. Vous dites que l'armée Romaine a été entierement défaite à la bataille de Cannes, & que toute l'Italie est revoltée. Y-a-t'il quelque peuple Latin qui se soit rendu à nous ? Des trente cinq tribus dont le peuple Romain est composé, y-a-t'il un seul homme qui se soit retiré vers Annibal ? Vous n'oserez le dire. Il ne nous reste donc encore que trop d'ennemis sur les bras. Quelle esperance raisonnable peut donc concevoir cette multitude que je vois si remplie de joie ? Vous n'en sçavez rien, dites-vous, cela est pourtant aisé à sçavoir. Quels Ambassadeurs les Romains ont-ils envoïé à Annibal pour traiter de la paix ? Vous mande-t'on que le nom de paix ait été seulement prononcé dans Rome ? Vous avoüez que non. Nous avons donc la guerre aussi entiere que le premier jour qu'Annibal passa en Italie. Nous sommes ici plusieurs qui nous souvenons des grands succez que nous eûmes dans la premiere guerre, vainqueurs sur terre & sur mer avant le Consulat de Lutatius & de Postumius. Sous ce Consulat nous fûmes vaincus aux isles Egéates. Si aujourd'hui la Fortune toûjours inconstante vient à changer de même, ce que les Dieux veüillent empêcher, quand nous serons vaincus, osez-vous vous flatier d'une paix que personne ne vous offre quand nous sommes vainqueurs ? Pour moi, si l'on me consulte, s'il faut offrir ou recevoir la paix, je suis tout prêt à dire mon avis. Mais si vous ne me consultez que sur les demandes de Magon, je ne crois nullement à propos d'envoyer de nouveaux secours à une armée qui se dit victorieuse. Et si elle nous abuse par de fausses esperances, je suis encore moins d'avis de les envoyer.

Ce discours d'Hannon ne toucha presque per-

ſonne ; car outre qu'il étoit décrédité par l'ancienne animoſité d'Himilcon contre Annibal, tous les eſprits étoient ſi aveuglez par la joïe, qu'on refuſoit d'entendre tout ce qui pouvoit la combattre ou la diminuer, & ils ſe flattoient tous que pour peu qu'ils vouluſſent faire d'effort, la guerre ſeroit bien-tôt glorieuſement finie, par l'entiere défaite des Romains. On envoïa à Annibal un renfort de quatre mille Numides, & quarante Elephans, avec des ſommes conſidérables.

Cependant à Rome on avoit créé un Dictateur M. Junius, & nommé Tib. Sempronius Gracchus Général de la Cavalerie. On fit de nouvelles levées, dont on compoſa quatre Legions & mille chevaux. On enrolla la jeuneſſe au-deſſus de dix-ſept ans. Pour les armer, on prit les armes qui étoient conſacrées dans les Temples ou reſervées dans les Portiques publics, & on acheta huit mille Eſclaves. On eût pû racheter les priſonniers à meilleur marché, mais on aima mieux cette milice que de reprendre des ſoldats, qui, les armes à la main, avoient mieux aimé devenir la proye de l'ennemi, que de ſe ſauver par leur courage.

Annibal ayant aſſemblé ſes priſonniers, renvoïa les alliez ſans rançon, & dit aux Romains, *qu'il n'avoit point avec eux une guerre qui ne pût finir que par la mort ; qu'il ne combattoit que pour la gloire & pour l'Empire. Que ſes peres avoient cedé à la vertu Romaine, & qu'il tâchoit de les réduire à leur tour à ceder*

à ſa fortune & à ſa vertu. Qu'il leur permettoit de ſe racheter ; que le Cavalier donneroit cinq cent drachmes, le fantaſſin trois cens, & l'Eſclave cent. Et il leur permit de choiſir parmi eux dix hommes pour les envoyer au Senat, n'éxigea d'eux d'autre gage que leur ſerment, & envoïa avec eux un Officier Carthaginois nommé Carthalon.

Ces dix priſonniers étant ſortis du camp, il y en eut un qui indigne du nom Romain, pour ſe dégager de ſon ſerment, y rentra comme s'il y avoit oublié quelque choſe, & rejoignit ſes camarades avant la nuit. Quand on apprit à Rome qu'ils arrivoient, le Dictateur envoïa un Licteur au-devant de Carthalon lui ordonner de ſortir avant la nuit des terres de Rome. On donna audience à ces priſonniers. Les avis furent partagez dans le Senat, mais enfin l'avis de T. Manlius Torquatus l'emporta ; le Senat répondit qu'on ne racheteroit point les priſonniers, & les renvoïa. Celui qui étoit rentré dans le camp, s'étoit déja retiré dans ſa maiſon, comme quitte de ſon ſerment par ſa ſupercherie. Cela ayant éclaté, l'affaire fut portée au Senat, & tout d'une voix on ordonna qu'il ſeroit repris & renvoyé à Annibal.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, Annibal maître de Capoüe, s'approcha de Nole. Il n'y fit d'abord aucun acte d'hoſtilité, parce qu'il eſperoit qu'elle ſe rendroit volontairement. En effet le peuple qui craignoit le ravage de ſes ter-

res, & qui ne voyoit aucun ſecours, étoit porté à ouvrir ſes portes. Mais le Senat voyant qu'il étoit difficile de réſiſter à la multitude, fit ſemblant d'entrer dans ſes vûës & d'être tout prêt à embraſſer le parti d'Annibal. Mais il repréſenta qu'avant que de renoncer à leur ancienne alliance avec les Romains, il falloit ſçavoir les conditions qu'Annibal voudroit leur impoſer. Par ce moyen il gagna du tems, & envoïa ſecretement à Marcellus qui étoit à Caſilinum, lui apprendre l'état où il ſe trouvoit, & l'impoſſibilité qu'il y avoit à retenir le peuple, s'il n'étoit promptement ſecouru. Marcellus après avoir loüé le Senat, lui ordonna de gagner du tems juſqu'à ſon arrivée, part de Caſilinum, paſſe le Vulturne & s'approche de Nole. Annibal ſe retire, prend ſa marche vers la mer inferieure, & s'approche de Naples pour tâcher encore de la gagner: car cette ville maritime lui donnoit un paſſage ſûr pour ſes convois d'Afrique. Mais voyant que les Napolitains avoient appellé M. Junius Silanus, & ayant été refuſé à Naples, il alla à Nucerie, la prit par famine, la brûla, & ſe rapprocha de Nole. Il y avoit dans cette place un jeune homme nommé L. Bandius d'une des plus nobles familles & très-brave. Après la bataille de Cannes il avoit été trouvé tout couvert de bleſſures au milieu d'un monceau de morts. Annibal l'avoit fait pancer & l'avoit renvoyé comblé de préſens. Ce jeune homme pour lui marquer ſa reconnoiſ-

ſance, ne cherchoit que l'occaſion de lui livrer la place. Marcellus, averti de ſon deſſein, vit qu'il falloit ou le punir, ou ſe l'attacher, il prit le dernier parti; & l'ayant fait venir, il lui dit : *Il eſt aiſé de juger que tu as ici beaucoup d'envieux, puiſqu'aucun de tes Citoyens ne m'a parlé des grandes actions que tu as faites. Mais quand un brave homme a porté les armes dans un camp Romain, ſa valeur ne peut être cachée. Pluſieurs Officiers avec leſquels tu as fait des campagnes, m'ont dit ce que tu es, & tous les grands périls auſquels tu t'es expoſé pour le ſalut & pour la gloire de Rome. Ils m'ont rapporté qu'à la bataille de Cannes, tu ne ceſſas de combattre, qu'après qu'accablé par le nombre, tu fus tombé preſque ſans vie ſur un monceau de morts. Redouble, s'il ſe peut, ton courage. Tu me trouveras toûjours prêt à te combler d'honneurs & de préſens. Et plus tu ſeras aſſidu auprès de moi, plus tu t'appercevras que ton attachement te ſera glorieux & utile.* En même tems il lui fait donner un beau cheval de bataille, cinq cent drachmes, & ordonna à ſes Licteurs de le laiſſer entrer chez lui auſſi ſouvent qu'il le voudroit. Par cette genéroſité il gagna tellement ce jeune homme, qu'il n'y eut point d'allié, qui par la ſuite ſervît les Romains avec plus de fidelité & de zéle.

Nole qui voïoit Annibal à ſes portes, en étoit encore plus portée à la revolte. Marcellus entra dans la place avec ſes troupes. Les deux armées étoient tous les jours en bataille ; celle de Marcellus dans la place, & celle d'Annibal devant

ſes portes ; il y avoit ſouvent de petits combats avec differens ſuccez. Marcellus fut averti par Bandius, que toutes les nuits ceux de Nole avoient des pourparlers avec les Carthaginois ; qu'ils avoient réſolu que dès qu'il ſeroit ſorti avec ſes troupes pour marcher aux ennemis, ils pilleroient ſes bagages, lui fermeroient leurs portes, & recevroient Annibal. Cet avis fit que Marcellus ſe hâta d'en venir à un combat. Il range ſes troupes en bataille dans la ville même, vis-à-vis des trois portes qui regardoient le camp ennemi. Il place le bagage à la queuë, & fait publier à ſon de trompe des défenſes à tous les habitans de paroître ſur les murailles. Cette ſolitude trompa Annibal, qui voïant les murailles deſertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande ſédition dans la ville, & plein de confiance il s'en approchoit avec moins d'ordre & de précaution. Dans ce moment Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui eſt devant lui, & ſortant avec ſa meilleure Cavalerie, il charge de front l'ennemi & l'enfonce. Un moment après on ouvre une ſeconde porte, l'infanterie ſort rapidement avec de grands cris, & comme Annibal veut partager ſes troupes pour faire tête à ces derniers, on ouvre la troiſiéme porte, tout le reſte des troupes Romaines ſort en même tems & tombe ſur les ennemis étonnez de cette ſortie imprévûë, & qui ſe défendoient mollement contre les premiers à cauſe de ceux qui en ſecond lieu

leur étoient tombez ſur les bras. Ce fut en cette occaſion que les troupes d'Annibal plierent pour la premiere fois, & qu'elles ſe laiſſerent pouſſer juſques dans leur camp, avec beaucoup de fraïeur & avec une grande perte. Car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hommes, & que les Romains n'en perdirent que cinq cent.

Annibal déſeſperant de ſe rendre maître de Nole, marche à Acerres. Après avoir tout tenté inutilement pour la porter à lui ouvrir ſes portes, il en forme le ſiége. Les habitans qui avoient plus de courage que de forces, l'abandonnent la nuit; Annibal la pille & la brûle, & mene ſon armée à Caſilinum. Il envoye devant ſes Getuliens ſous la conduite d'un Officier nommé Iſalca, qui s'étant approché de la place, tâcha d'abord d'enfoncer les portes. Dans ce moment la garniſon de Caſilinum fait une furieuſe ſortie, où elle tuë beaucoup de monde. Maharbal arrive au ſecours d'Iſalca avec un gros corps de troupes, & eſt auſſi repouſſé. Annibal plante ſon camp devant la place, & l'aſſiége dans toutes les formes. Il employe les galeries à clayes & les mines. Les aſſiégez n'oublient rien de tout ce que l'art ordonne contre ces attaques. Ils ſe défendent contre ces galeries par des ouvrages qu'ils leur oppoſent, & font des contremines. Annibal honteux de cette longue réſiſtance, laiſſe quelques troupes pour bloquer ſeulement la ville, & va hyverner à Capoüe. Ce ſéjour fut funeſte

funeste à Annibal ; & fait voir qu'Homere connoissoit bien les dangers de la volupté, lorsqu'il feint que Minerve donne à Diomede ce conseil très-sage : *Gardez-vous de combattre contre ces immortels, si ce n'est contre la seule fille de Jupiter, contre la belle Venus, si elle se hazarde à venir dans les combats, tirez hardiment sur elle sans la ménager.* Iliad. Lib. V.

Tous les maux & tous les travaux de la guerre, n'avoient pû vaincre les Carthaginois, & ils furent vaincus par les délices & par les voluptez de Capoüe. Ce ne furent pendant l'hyver que festins, que bains, que débauches avec les femmes, & qu'une molle oisiveté que l'habitude rend tous les jours plus charmante & par-là plus invincible. Les plus habiles dans le métier de la guerre, trouverent cette derniere faute d'Annibal beaucoup plus grande que la premiere, lorsque après la bataille de Cannes il n'avoit pas marché contre Rome. Car cette premiere faute auroit pû ne faire que differer sa victoire, au lieu que la derniere avoit entierement abbattu & lié ses forces, & l'avoit mis hors d'état de pouvoir vaincre. Aussi quand il sortit de Capoüe à la fin de l'hyver, on auroit crû que c'étoit une autre armée. Il n'y avoit plus aucun ombre de l'ancienne discipline, & quand il fallut camper & reprendre ses travaux militaires, ses soldats n'avoient plus ni force ni courage ; la plûpart abandonnerent même leurs drapeaux ; & l'idée pleine de leurs maîtresses qu'ils venoient de quit-

ter, ils retournerent à Capoüe pour joüir de leur commerce. On rapporte qu'Annibal dit en cette occasion, que jusques-là il avoit eu une armée d'hommes, mais qu'il n'avoit plus qu'une armée de femmes. Cependant le blocus avoit réduit Casilinum à une disette extrême. Gracchus qui étoit campé près delà avec un corps de troupes pendant que le Dictateur étoit allé à Rome pour les Auspices, apprenoit tous les jours que les habitans ne pouvant supporter la famine, se précipitoient des toits, ou montoient sur les murailles, & offroient leurs corps sans armes aux traits des assiégeans. Il étoit d'autant plus affligé de leur état, qu'il ne pouvoit y apporter aucun remede. Car d'un côté de vouloir mener en plein jour des convois dans la place, cela ne se pouvoit sans combat, & le Dictateur lui avoit défendu absolument de combattre ; de l'autre côté il n'étoit pas possible d'y en faire passer secretement, tant toutes les avenuës étoient exactement gardées. Enfin voici l'expedient qu'il imagina : Il remplit de bled plusieurs tonneaux, & après avoir fait avertir les Casilins, il abandonna la nuit ces tonneaux au courant de la riviere qui les portoit dans la place avant le point du jour. Cela fut repeté le lendemain, & le jour d'après avec le même bonheur. Mais le troisiéme jour, la riviere enflée par les pluïes se déborda, & le courant poussa ces tonneaux par le travers sur la rive où étoient les ennemis qui les apper-

çûrent parmi les ſaules & les roſeaux. Cela fut rapporté à Annibal qui ordonna que l'on veillât avec plus de ſoin à empêcher que la riviere ne portât aucun ſecours aux aſſiégez. Les Romains ne ſe rebuterent point ; ils jetterent dans le fleuve une grande quantité de noix, que les courans portoient dans la ville, & que l'on ramaſſoit avec des clayes. Mais enfin la famine devint ſi grande, qu'on mangeoit les cuirs & les couvertures des boucliers après les avoir fait boüillir, qu'on ſe nourriſſoit des rats, & de tous les autres animaux les plus étranges, & des herbes & des racines qu'on alloit chercher au pied des murs & des maſures. Comme les Carthaginois avoient labouré autour de la ville tout le terroir qui pouvoit porter de l'herbe, les aſſiégez y ſemerent une grande quantité de graine de raves ; ce que voïant Annibal : *Eh quoi*, dit-il, *je ſerai donc réduit à demeurer devant cette place juſqu'à ce que ces raves ſoient venuës* ? Cela le diſpoſa à écouter des propoſitions. Il fut convenu que les Caſilins rendroient la place, & qu'ils retireroient leurs priſonniers moyennant ſept onces d'or pour chaque homme libre. Annibal mit dans la place une garniſon de ſept cens hommes pour la défendre, ſi les Romains l'attaquoient après que ſon armée ſeroit partie.

Delà il alla attaquer Petelie, qui envoya demander du ſecours aux Romains. Le Senat répondit qu'il n'étoit pas en état de ſecourir des

alliez si éloignez ; qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner & à pourvoir à leur salut comme ils le jugeroient nécessaire. Ces pauvres malheureux accablez de douleur, prirent le parti de se défendre. Ils resisterent quelques mois, mais enfin plus affoiblis par la famine que par le fer ennemi, ils furent emportez d'assaut par Himilcon qui commandoit au siége.

Annibal Maître de Petelie, alla attaquer Consenze qui se rendit en peu de jours.

Sur ces entrefaites, Philippe fils de Demetrius II. envoya des Ambassadeurs à Annibal pour faire alliance avec lui ; ces Ambassadeurs éviterent les ports de Brunduse & de Tarente où il y avoit des Escadres de vaisseaux Romains, & allerent descendre au Cap de Lacinium à six milles de Crotone. Mais en traversant la Poüille pour arriver à Capoüe, ils tomberent au milieu des garnisons Romaines, & ils furent menez au Préteur M. Valerius Levinus qui étoit campé près de Nucerie. Là Xenophane chef de l'Ambassade dit hardiment & avec une perfidie plus digne d'un Carthaginois que d'un Ambassadeur des Macedoniens, *qu'il étoit envoïé par Philippe pour traiter amitié & alliance avec les Romains, & pour leur offrir toutes ses forces. Mais que ses instructions ne devoient être communiquées qu'au Senat & au peuple.* Levinus ravi de l'alliance d'un Roi si puissant, reçut cet ennemi comme un allié, lui donna une escorte pour l'accompagner, pour lui montrer les

chemins les plus sûrs, & pour lui faire voir les lieux que tenoient les Romains, & ceux qu'occupoient les Carthaginois. Xenophane traversant la Campanie au milieu des garnisons Romaines, ne se vit pas plûtôt près du camp d'Annibal, qu'il s'y jetta, & fit avec lui son traité qui portoit que Philippe envoyeroit à son secours une flotte qui seroit au moins de deux cent vaisseaux; qu'il ravageroit les côtes, & que la guerre finie, Rome & l'Italie entiere seroient la proïe d'Annibal avec tout le butin; & que l'Italie étant subjuguée, ils navigeroient en Grece & feroient la guerre aux Rois que Philippe voudroit attaquer : que toutes les villes du continent & les isles qui étoient à la bienséance des Macedoniens, seroient le partage de ce Prince.

Ce traité signé, Annibal envoïa des Ambassadeurs à Philippe pour le faire ratifier. Ces Ambassadeurs étant arrivez à Lacinium, où étoit le vaisseau qui avoit porté les Macedoniens, s'embarquerent. Mais dans leur route ils furent apperçûs par la Flotte des Romains qui gardoit les côtes de la *Calabre*. Valerius Flaccus qui la commandoit, envoya quelques vaisseaux legers après eux. Leur vaisseau fit tous les efforts possibles pour échapper, mais n'ayant pû en venir à bout, ils se rendirent. Xenophane sans s'étonner continua son mensonge, & dit qu'il étoit envoyé aux Romains par Philippe; qu'il étoit arrivé en toute sûreté au camp de Levinus, & qu'il n'a-

voit pû traverser la Campanie à cause des garnisons des ennemis. Mais leurs habits Carthaginois les ayant rendu suspects, & eux-mêmes s'étant coupez dans leurs réponses, ils furent separez. Les menaces les obligerent enfin à avoüer la verité. On trouva les Lettres qu'Annibal écrivoit à Philippe, & le traité qui avoit été conclu. On jugea donc à propos de les envoyer au Senat, ou aux Consuls. On les mit séparément sur cinq vaisseaux que commandoit Valerius Antias, à qui l'on ordonna d'empêcher qu'ils n'eussent ensemble aucune communication.

Cependant les peuples de la Campanie, qui étoient dans les interêts d'Annibal, entreprirent de se rendre maîtres de Cumes pour la lui livrer. Mais ne pouvant esperer d'y réussir par la force, ils eurent recours à la ruse. Ils avoient accoûtumé de faire toutes les années un sacrifice dans la ville d'Hames, qui est à trois milles de Cumes. Quelques jours avant la fête ils envoïerent avertir les Cumains qu'un tel jour le Senat de la Campanie se rendroit à Hames pour y célébrer les sacrifices, & prier le Senat de Cumes, de s'y trouver pour déliberer avec eux sur le parti qu'ils avoient à prendre. Les Cumains se douterent de la fraude, mais comme ils esperoient d'en tirer avantage, ils accepterent le rendez-vous. Ils envoyent d'abord des deputez au Consul Sempronius Gracchus pour lui donner avis de tout ce

qui se passoit, & pour lui apprendre que la Fête seroit dans trois jours, & que tout le Senat de la Campanie seroit à Hames avec des troupes. Sempronius profitant de cet avis, ordonne aux Cumains de retirer dans leur ville tous les biens de la Campagne, & de se tenir renfermez dans leurs murailles : la veille de la Fête il s'approcha de Cumes avec son armée. Déja l'Assemblée étoit formée à Hames. Marius Alfius qui étoit le souverain Magistrat, campoit près delà avec un corps de quatorze mille hommes. Il étoit bien plus occupé à préparer les sacrifices & à assûrer le succès de sa ruse, qu'à fortifier son camp, & qu'à se mettre à couvert de toute surprise. On fit à Hames des sacrifices pendant trois jours, & le dernier jour la Fête devoit finir par une veille que l'on faisoit à l'honneur des Dieux. Sempronius jugea que c'étoit le tems le plus propre pour l'éxécution de son dessein. Il ordonne à ses troupes de repaître sur la dixiéme heure du jour, & de se reposer jusqu'à l'entrée de la nuit ; à la premiere veille il se met en marche, arrive à Hames sur le minuit, trouve le camp fort négligé ; tout le monde étant occupé à cette veille religieuse, entre par toutes les portes, & surprend les uns endormis, & les autres qui revenoient sans armes après la veille finie. Il leur tua plus de deux mille hommes avec leur Général Marius Alfius, & ne perdit pas plus de cent des siens. Il leur prit trente-quatre En-

ſeignes ; & s'en retourna la nuit même à Cumes, craignant Annibal qui étoit campé ſur le mont Tifate au-deſſus de Capoüe.

En effet Annibal n'eut pas plûtôt appris cet échec, qu'il partit pour arriver promptement à Hames, dans l'eſperance qu'il ſurprendroit cette armée victorieuſe, qui n'étoit compoſée que de nouvelles milices & d'Eſclaves ; & qu'il la trouveroit occupée à dépoüiller les morts & à ramaſſer le butin. Mais il ſe trompa ; il trouva le camp vuide, & toutes les ruës jonchées de morts. La plûpart de ſes Officiers le preſſoient d'aller incontinent à Cumes & de l'attaquer. Mais comme ſes ſoldats n'avoient apporté que leurs armes, il s'en retourna à ſon camp de Capoüe, & dès le lendemain touché des prieres des peuples de la Campanie, il partit pour ce ſiége, & après avoir ravagé tous les environs, il campa à mille pas des murailles. Sempronius n'oublia rien pour ſe bien défendre. Annibal battoit la place avec une haute tour qu'il avoit élevée. Sempronius en éleva ſur ſes murailles une plus haute, & jetta tant de feu ſur celle de l'ennemi, qu'il l'embraſa. Ceux qui la défendoient, étoient obligez de ſe précipiter pour éviter les flammes. Sempronius profitant de ce deſordre, ſort par deux portes, renverſe les ennemis, & les pouſſe juſques dans leur camp ; de ſorte qu'Annibal étoit plûtôt aſſiégé qu'aſſiégeant. Il périt dans cette occaſion treize cent Carthaginois. Il y en eut cinquante

cinquante-neuf de pris, & avant que les troupes d'Annibal pussent revenir de leur frayeur, Sempronius fit sonner la retraite, & rentra dans sa place.

Annibal esperant que ce succès donneroit au Consul l'audace d'en venir à un combat, se présenta en bataille devant les murailles; mais voïant que personne ne sortoit, & que le Consul ne vouloit rien hazarder temerairement, il se retira à Capoüe.

Sur ces entrefaites, les cinq vaisseaux qui portoient à Rome les Ambassadeurs des Macedoniens & des Carthaginois, passerent devant Cumes. Sempronius détache quelques vaisseaux pour les reconnoître. Ceux qui conduisoient ces Ambassadeurs, aïant appris que le Consul étoit à Cumes, y aborderent pour lui remettre leurs prisonniers. Sempronius aïant lû les Lettres de Philippe & d'Annibal, les envoïa au Senat par terre, & ordonna que l'on conduisît les prisonniers par mer. Le Senat aïant lû ces Lettres & vû le traité, se trouva dans un grand étonnement; car lorsqu'ils ne pouvoient qu'à peine résister aux Carthaginois, ils voyoient qu'ils alloient encore avoir les Macedoniens sur les bras. Leur courage les soûtint en cette rencontre: ils donnerent tous les ordres, & prirent toutes les mesures nécessaires pour empêcher Philippe de sortir de ses Etats.

Fabius Maximus passe le Vulturne, reprend quelques places qui avoient quitté l'alliance des

Romains, va camper au-dessus du Vesuve entre Capoüe & le camp d'Annibal, & envoye Marcellus à Nole pour contenir cette place, où le peuple ne cherchoit que l'occasion de se rendre à Annibal. De-là ce Proconsul faisoit tous les jours des courses dans les terres des Hirpins & des Samnites où il mettoit tout à feu & à sang. Les Samnites envoyent des députez à Annibal lui représenter leur état, & combien il lui étoit honteux après tant de batailles gagnées, de laisser périr ses alliez lorsqu'il pouvoit les sauver, en leur envoïant seulement une partie de ses Numides. Annibal leur répondit *qu'il alloit mener ses troupes dans les terres des alliez des Romains pour attirer sur lui l'ennemi & les en délivrer.* Il ajoûta, *que si la bataille de Trasymene avoit été effacée par la bataille de Cannes, il feroit bien-tôt en sorte que cette derniere seroit effacée par une victoire plus signalée & plus éclatante.* Le lendemain laissant dans son camp quelques troupes pour le garder, il marche à Nole avec le reste de son armée. Là il fut joint par Hannon qui lui amena le renfort & les Elephans qu'on lui avoit envoyez d'Afrique. D'abord il essaïa d'ébranler la fidelité de Nole, mais n'ayant pû y réussir, il enveloppa la place comme pour donner un assaut general. Marcellus fit une furieuse sortie & renversa tout ce qui osa lui faire tête, jusqu'à ce qu'un grand orage vint separer les combattans.

Deux jours après Annibal envoya une partie

de ſon armée fourrager tous les environs. Marcellus profitant de cette occaſion, ſort à la tête de ſes troupes, & va l'attaquer bruſquement. Après un combat fort rude, les Carthaginois furent battus. Marcellus leur tua plus de cinq mille hommes & quatre Elephans, fit ſix cent priſonniers, prit dix-huit Enſeignes, & deux Elephans; & après le combat près de treize cent Cavaliers Eſpagnols ou Numides vinrent ſe rendre à lui, & lui furent toûjours fidéles; il n'y eut pas mille morts de ſon côté,

Après cet échec Annibal envoïa Hannon dans le païs des Bruttiens avec les troupes qu'il lui avoit amenées, alla hyverner dans la Poüille, & campa autour d'Arpi. Il y eut là divers combats pendant l'hyver. Annibal preſſé par les inſtantes prieres des peuples de la Campanie de s'approcher de Capoüe que les Romains menaçoient d'attaquer, leva ſon camp d'Arpi, & alla ſe loger dans ſon ancien camp de Tiſate au-deſſus de Capoüe. De-là il deſcendit au Lac d'Averne comme pour y faire un ſacrifice; mais en effet pour tâcher d'attirer Putéoles dans ſon parti.

Pendant qu'il étoit là, il arriva dans ſon camp cinq jeunes hommes des plus nobles de Tarente qui avoient été pris à la bataille de Traſymene, & à celle de Cannes, qu'Annibal avoit renvoïez ſans rançon. Ces jeunes gens pour lui témoigner leur reconnoiſſance, avoient porté la plus grande partie de la jeuneſſe de Tarente à

préferer son alliance à celle des Romains ; ils lui dirent qu'ils venoient de leur part le prier de s'approcher de Tarente avec son armée, & l'assûrer qu'on ne l'auroit pas plûtôt apperçu de dessus les murailles, que la place lui ouvriroit ses portes. Annibal souhaitoit avec passion de se voir Maître de Tarente, ville très-puissante & très-riche, & d'ailleurs ville maritime, qui ouvroit à Philippe un port assûré s'il vouloit passer en Italie, Brunduse étant au pouvoir des Romains. Annibal après avoir achevé son sacrifice, fit le dégât dans toutes les terres de Cumes jusqu'au Cap de Misene, & tomba sur Putéoles pour la surprendre. Mais la place étoit forte & par la nature & par l'art, & il y avoit une garnison de six mille hommes. Annibal ayant tâté la place pendant trois jours sans aucun effet, alla ravager les terres de Naples, & s'approcha de Nole pour profiter de la disposition du peuple qui étoit entierement pour lui. Mais Marcellus prévint & empêcha les effets de cette bonne disposition, en y envoyant six mille hommes de pied & trois cent chevaux.

Cependant le Consul Fabius s'approche de Casilinum où il y avoit garnison Carthaginoise, pour tâcher de surprendre cette place & de s'en emparer. Dans le même tems Hannon vient du païs des Bruttiens avec un gros corps d'infanterie & de Cavalerie pour se rendre maître de Benevent, & Tiberius Gracchus y arrive de Luce-

rie, & entre dans la place. Il eſt informé qu'Hannon eſt campé à trois milles de-là ſur le fleuve Calore, & qu'il fait le dégât aux environs. Il ſort de Benevent, s'avance juſqu'à mille pas d'Hannon, aſſemble ſes troupes, les harangue, & promet la liberté à tous ceux qui lui apporteroient la tête d'un ennemi. Cette promeſſe qui devoit lui aſſûrer la victoire, penſa la lui ravir d'entre les mains. Car ſes ſoldats après avoir fait un grand carnage, s'amuſerent à couper les têtes des Carthaginois, & ceſſerent de combattre. Les Tribuns ayant rapporté cela à Gracchus, il fit publier qu'on jettât les têtes, que l'on continuât le combat, & que l'on n'eſperât de liberté, ſi ce jour-là l'ennemi n'étoit défait & mis en fuite. Celà enflamma tellement le courage des troupes, qu'elles ſe jetterent ſur l'ennemi, en firent un grand meurtre, & le pouſſerent dans ſon camp, où ils entrerent avec lui. Dans ces retranchemens le combat recommença avec une nouvelle furie, & devint encore plus ſanglant. De toute l'armée d'Hannon il ne ſe ſauva pas deux mille hommes, la plûpart Cavalerie, qui prirent la fuite avec leur Général. Tout le reſte fut tué ou fait priſonnier, & on prit trente-huit Enſeignes. Gracchus ne perdit pas deux mille hommes, il donna la liberté à tous les ſoldats ſans diſtinction. Il ne laiſſa pas d'en punir quatre mille qui avoient mal fait leur devoir. Mais pour ne pas ternir par une trop grande ſeverité une

si heureuse journée, il se contenta d'ordonner, que pendant toutes leurs campagnes, ils ne pourroient jamais repaître que de bout, excepté en cas de maladie. Les troupes victorieuses toutes chargées de butin, rentrerent dans Benevent, en dansant & en folâtrant. On eût dit que c'étoient des gens qui, un jour de fête, revenoient d'un festin, & non d'une grande bataille.

Cependant Annibal après avoir fourragé les terres de Naples, s'étoit rapproché de Nole. A son approche, Marcellus rappella Pomponius qui étoit avec un corps de troupes au-dessus de Suessule, & se prépara à marcher à l'ennemi. Dans ce dessein il fit sortir la nuit Claude Neron avec la Cavalerie par la porte opposée au chemin par où Annibal venoit à lui, & lui ordonna de faire un grand circuit, de suivre la marche d'Annibal, & de tomber sur lui par les derrieres, dès qu'il verroit le combat engagé. On ne sçait si Neron s'égara la nuit, ou s'il n'eût pas assez de tems pour éxécuter cet ordre. Mais s'il fût arrivé à point nommé, Annibal étoit entierement défait.

Marcellus seul l'avoit déja battu, mais n'aïant pas assez de Cavalerie, il n'osa le poursuivre & fit sonner la retraite. Annibal perdit plus de deux mille hommes, & les Romains n'en perdirent que quatre cent. Neron après avoir inutilement fatigué ses troupes sans avoir vû l'ennemi, rentra le soir dans Nole. Marcellus lui fit une severe reprimande, & lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à

lui que les Romains n'eussent rendu ce jour-là à Annibal l'échec qu'ils avoient reçu à la bataille de Cannes. Le lendemain il se présenta encore en bataille : mais Annibal se tint dans son camp, avoüant par-là sa défaite ; & deux jours après désabusé de l'esperance de se rendre maître de Nole, il décampa la nuit, & s'approcha de Tarente où il avoit des intelligences qui lui promettoient un plus heureux succès. Il planta son camp à mille pas de la place, & voyant qu'on ne faisoit rien de tout ce qu'on lui avoit fait esperer, après avoir attendu inutilement quelques jours, il décampa & alla à Salapie qu'il remplit de toute sorte de provisions, comme un lieu où il pourroit hyverner commodément, & sans s'éloigner de Tarente, dont il esperoit que le peuple lui ouvriroit enfin les portes. Son espérance ne fut pas vaine. Treize jeunes hommes des plus nobles familles, à la tête desquels étoient Nicon & Philemene, entreprirent de lui livrer la place ; & voici comment la trame fut conduite : avant que de rien commencer ils voulurent s'aboucher avec Annibal. Ils sortent donc de Tarente la nuit sous prétexte d'aller à la chasse, car ils étoient grands chasseurs. Quand ils furent assez près du camp d'Annibal, ils demeurerent cachés dans les bois ; & Nicon & Philemene s'étant approchez des Gardes avancez, furent pris & menez à Annibal ; ils lui communiquerent leur dessein, & Annibal les renvoya

comblez de loüanges, & plus encore de promesses. Et afin qu'ils pussent plus facilement gagner la confiance de leurs Citoïens, il leur permit d'emmener avec eux quelques troupeaux qui paissoient assez loin du camp. Les Tarentins ravis de cette proïe qui fournissoit abondamment & à leurs sacrifices & à leurs festins, loüerent leur fidelité, & s'accoûtumerent à les voir sortir sans entrer dans aucune défiance. Ils repeterent cela plusieurs jours, & ils rentroient dans la place toûjours chargez de butin & de gibier, dont ils faisoient part au Gouverneur & aux Officiers qui étoient aux portes. Dans une de ces sorties ils conclurent leur traité avec Annibal. Les conditions furent, que les Tarentins demeureroient libres, qu'ils conserveroient leurs loix & leurs privileges, qu'ils ne seroient obligez à aucun tribut, & qu'ils ne recevroient aucune garnison que de leur consentement.

Quand Philemene eut si bien gagné la confiance des Gardes des portes, qu'ils le laissoient entrer à toute heure au premier coup de sifflet, Annibal jugea qu'il pouvoit exécuter son entreprise. Il choisit dans ses troupes dix mille hommes les plus déterminez & les plus dispos, tant Cavalerie qu'Infanterie, leur fait prendre des vivres pour quatre jours, & à la quatriéme veille de la nuit il se met en marche & va camper à quinze milles de Tarente. On étoit convenu que pendant qu'il iroit gagner la porte

Temenide

Temenide, Philemene se présenteroit à l'autre porte, par laquelle il avoit accoûtumé d'entrer. Cela fut éxécuté. A l'entrée de la nuit Annibal se met en marche, & sur le minuit il arrive à la porte Temenide dans un grand silence. Nicon qui étoit resté dans la place avec les autres conjurez, s'approche de cette porte, trouve les Gardes endormis, les poignarde, & ouvre la porte. Annibal entre avec son Infanterie, & laisse dehors sa Cavalerie, qui consistoit en deux mille chevaux, afin qu'il pût avoir un secours tout prêt s'il paroissoit quelque ennemi, ou s'il arrivoit quelque autre chose qu'on n'auroit pas prévûë. Philemene de son côté suivi de deux mille Africains, se présente à l'autre porte avec un grand Sanglier qu'Annibal lui avoit fourni. Au premier signal le Garde lui ouvre le guichet. Philemene qui tenoit un bout de la Civiere sur laquelle étoit le Sanglier, entre avec un chasseur homme de main, & deux jeunes hommes qui tenoient l'autre bout de la Civiere. Pendant que le Garde admire la grandeur du Sanglier, Philemene le perce de son épieu. Trente Africains qui marchoient les premiers, entrent après eux, & ouvrent la grande porte. Les troupes qui les suivoient, entrent en même tems, & étant arrivées à la place, elles se joignent à Annibal qui étoit en bataille.

Le lendemain Annibal fit publier à son de trompe, que tous les Tarentins se rendissent

ſans armes à la place. Là il leur fit un diſcours qui fut ſuivi des acclamations de toute l'Aſſemblée, leur ordonna de ſe retirer dans leurs maiſons, & d'écrire chacun ſur leur porte *Tarentins*, avec défenſes ſur peine de la vie d'écrire ce mot ſur aucune porte des maiſons des Romains.

La ville étant priſe de cette maniere, il reſtoit encore la Citadelle qui étoit très-forte, où le Commandant Romain C. Livius s'étoit rétiré avec tous les Tarentins qui avoient ſuivi ſon parti. Annibal pour aſſûrer ſa ville contre la Garniſon Romaine, creuſa devant la citadelle un grand foſſé qu'il accompagna d'un rempart garni de paliſſades. Les Romains firent une furieuſe ſortie ſur les travailleurs. Il y eut là un grand combat, où les Romains perdirent beaucoup de monde.

Annibal après avoir fortifié la ville, y laiſſa une forte garniſon, & alla camper à cinq milles ſur le fleuve du Galeſe que la plûpart des Auteurs nomment *Eurotas*, du nom de la riviere de Lacedémone; parce que les Tarentins étant Colonie des Lacedémoniens, ont conſervé beaucoup de noms de Lacedémone, & les ont donnez à differens lieux de leur païs.

Pendant qu'Annibal ſe prépare à faire le ſiége de la Citadelle, il arriva par mer aux Romains un grand ſecours de Metaponte, qui fit perdre aux Carthaginois l'eſpérance de ſe rendre maîtres de la Citadelle par la force, & qui rele-

va si fort le courage des Romains, qu'ils firent la nuit même une sortie où ils renverserent ou brûlerent les ouvrages des ennemis.

Annibal assembla les principaux de Tarente, & leur dit *qu'il ne voyoit aucun moyen de forcer la Citadelle pendant que les ennemis seroient maîtres de la mer. Que s'il pouvoit avoir des vaisseaux pour leur couper les convois, & tout autre secours, il les réduiroit bientôt à se retirer ou à se rendre.* Les Tarentins tomboient d'accord de tout ce qu'il disoit. Mais ils lui représentoient qu'il falloit renoncer à toute espérance d'avoir des vaisseaux, à moins qu'on ne fît venir la Flotte qui étoit en Sicile, ce qui étoit impraticable, & qu'il étoit également impossible de faire passer dans la haute mer les vaisseaux qu'ils avoient dans un petit Golfe: car comment ces vaisseaux pourroient-ils sortir pendant que la Citadelle étoit maîtresse du port?

Annibal répondit: *ce que la Nature semble rendre impossible, devient souvent facile par l'art & par les bons conseils. Heureusement votre ville est située dans la plaine, elle est traversée par de grandes ruës. Il y en a une très-large qui aboutit à la place le long du mur entre la Citadelle & la ville, & qui mene depuis le port jusqu'à la mer. Je ferai voiturer par charroi vos vaisseaux par ce chemin au côté de la ville qui regarde le midi, & je vous rendrai maîtres de la mer sans beaucoup de peine.*

Les Tarentins admirerent cette invention & crurent qu'il n'y avoit rien d'impossible à son esprit & à son courage. On prépara les chariots &

les machines néceſſaires pour ce tranſport, & en peu de jours ces vaiſſeaux firent le tour de la Citadelle, parurent à l'ancre devant le port, & ôterent aux aſſiégez toute eſpérance de ſecours. Annibal après avoir encore fortifié la garniſon de la ville, ſe retira avec le reſte de ſes troupes dans ſon camp qui étoit à trois journées de Tarente, & y paſſa tranquillement l'hyver.

Cependant les deux Conſuls Fulvius Flaccus & Appius Pulcer étoient dans le païs des Samnites, & ſe préparoient à faire le ſiége de Capoüe. Les Capoüans preſſez déja par la famine, députent à Annibal, pour le prier de leur envoïer du bled, avant que les Conſuls arrivent avec leurs Legions, & que tous les chemins ſoient occupez par les troupes Romaines. Annibal ordonne à Hannon de paſſer du païs des Bruttiens dans la Campanie, & d'envoyer à Capoüe des Convois avec des eſcortes ſuffiſantes. Hannon ſe met en état d'éxécuter cet ordre. Les Conſuls en étant avertis, Fulvius ſe rend la nuit à Benevent avec ſon armée. Il apprend là qu'Hannon eſt allé avec la plus grande partie de ſes troupes pour ramaſſer le bled qu'on avoit ſerré pendant l'été, & qu'il a déja aſſemblé deux mille chariots pour un grand Convoi. Il ordonne à ſes ſoldats de ſe tenir prêts pour la nuit ſuivante. Ils partent ſur la quatriéme veille, laiſſant à Benevent tous les bagages, & arrivent avant le point du jour devant le camp des Carthaginois, qu'ils at-

taquent avec furie. Les Carthaginois ſont une ſi vigoureuſe défenſe, que le Conſul ſe préparoit à ſe retirer. Mais Vibius qui commandoit une Cohorte de Peligniens, ayant pris l'Etendard à ſon Enſeigne, le jette dans le camp avec des éxécrations horribles contre lui-même & contre ſa troupe, ſi on laiſſe cet Etendard au pouvoir des ennemis, & en même tems il ſe lance dans les retranchemens. D'un autre côté T. Pedanius qui étoit le premier des Centurions ayant auſſi arraché l'Etendard à ſon Enſeigne, *cet Etendard*, dit-il, *& le Centurion vont être bien-tôt dans le camp. Me ſuive qui voudra empêcher que les ennemis n'en demeurent les maîtres.* Il le jette & s'élance au-delà des Paliſſades & du foſſé; ſa compagnie ſe jette après lui, & toute la legion le ſuit. Cela donna une ſi grande émulation à tous les ſoldats & ralluma tellement leur courage, qu'ils ſe jetterent en foule ſur les retranchemens, & les forcerent. Il y en eut beaucoup de bleſſez à cette attaque, mais ils n'en étoient que plus animez, ceux même dont le ſang qu'ils perdoient, épuiſoit entierement les forces, faiſoient de nouveaux efforts pour aller au moins mourir dans les retranchemens. Le camp étant forçé, ce ne fut plus un combat, ce fut un carnage horrible. Les Romains tuerent plus de ſix mille hommes, firent plus de ſept mille priſonniers, prirent tous les fourrageurs, tous les chariots, & toutes les bêtes de ſomme, & emporterent un très-grand butin.

Capoüe apprit cet échec le jour même, & envoya de nouveaux députez à Annibal lui annoncer que les deux Consuls étoient à Benevent, à une journée d'elle, que la guerre étoit à ses portes ; & que s'il ne la secouroit promptement, elle alloit tomber au pouvoir des Romains. Annibal répondit qu'il auroit soin de sa conservation, & envoya avec ses députez deux mille chevaux, afin qu'avec ce secours les Capoüans pussent empêcher le pillage de leurs terres.

Les deux Consuls persuadez que, s'ils se rendoient maîtres d'une ville aussi riche que Capoüe, ils rendroient leur Consulat celebre, & effaceroient la honte dont le nom Romain étoit couvert pour avoir laissé pendant trois ans sa désertion impunie, partent de Benevent pour aller faire ce siege. Avant leur départ ils font venir à Benevent Sempronius Gracchus avec la Cavalerie & l'armure legere, afin que si Annibal vouloit tenter le secours de Capoüe, comme il le feroit sans doute, ce Proconsul pût s'y opposer avec ce corps de troupes, & ils lui ordonnent d'établir un Commandant sur les Legions qu'il laisseroit dans la Lucanie. Le sort de ce Proconsul & les signes qui l'annoncerent, méritent d'être rapportez. Avant son départ de la Lucanie il fit un grand sacrifice ; le sacrifice achevé, deux serpens se glisserent secretement & devorerent le foye de la victime. Les Aruspices étonnez de ce prodige, ordonnerent que le sa-

crifice fût recommencé. La seconde victime ne fut pas plutôt immolée, que les mêmes serpens revinrent & devorerent le foye. La même chose arriva une troisiéme fois, & les serpens se retirerent. Les Aruspices assûrerent que ce prodige menaçoit le Proconsul, & l'avertissoit de se précautionner contre des traîtres qui étoient cachez, & contre leurs pernicieux desseins. Mais nulle prévoïance ne peut détourner le destin de Gracchus. Il y avoit dans la Lucanie un Officier nommé Flavius qui étoit à la tête du parti demeuré fidéle aux Romains, & cette année-là il étoit Préteur. Ce traître voulant se faire un mérite auprès d'Annibal, & attirer sa faveur par quelque grand service, crut que ce n'étoit pas assez pour lui de passer dans son camp, & d'y entraîner les Lucaniens, il voulut encore sceller son Traité par le sang de son Général qui étoit même son hôte. Il va trouver Magon dans le païs des Bruttiens, & s'abouche secretement avec lui. Magon lui promet que s'il lui livre le Général, les Lucaniens auroient amitié & alliance avec Annibal, seroient libres, & conserveroient leurs privileges & leurs Loix. Flavius le mene dans le lieu qu'il avoit choisi, & où l'on pouvoit cacher un grand nombre de troupes. Le jour de l'éxécution venu, ce traître va dans la tente de Gracchus & lui dit *qu'il avoit fait une entreprise très-importante, mais qu'il ne pouvoit l'achever sans lui, qu'il avoit porté les Lucaniens rebelles à rentrer dans leur de-*

voir, sur ce qu'ils voyoient eux-mêmes que les Romains étoient revenus du grand échec qu'ils avoient reçu à la journée de Cannes, & qu'au contraire les forces des Carthaginois déperissoient tous les jours. Qu'il leur avoit représenté que les Romains ne seroient pas implacables, & qu'il n'y avoit jamais eû de nation si portée & si prompte à pardonner. Combien de fois leurs ancêtres avoient-ils éprouvé cette humanité & cette clemence dans leur rebellion? Que les Lucaniens déja persuadez par ses paroles, ne demandoient qu'à entendre les mêmes choses de sa bouche pour avoir ce gage de sa foi; qu'il leur avoit marqué un lieu peu éloigné du camp Romain où ils ne manqueroient pas de se rendre, & que l'affaire seroit concluë en peu de mots.

Gracchus ne se doutant d'aucune fraude, sort de son camp avec ses Licteurs, & un petit nombre de Cavaliers, suit ce traître & se précipite dans l'embuscade. Tout d'un coup les Lucaniens se levent, Flavius se met à leur tête, ils l'enveloppent & l'accablent de traits. Gracchus descend de cheval, exhorte sa petite troupe à honorer par leur courage le seul parti qui leur restoit, & de vendre cherement leur vie. Il leur ordonne de ne s'attacher qu'à Flavius pour punir sa perfidie, & leur dit que celui qui envoïera cette victime devant lui dans les enfers, acquerra une gloire immortelle, & se procurera la seule consolation qu'il puisse avoir dans sa mort. En même tems il entortille sa cotte d'armes autour de son bras gauche, car ils n'avoient point apporté

apporté de boucliers, & se jette au milieu des ennemis. Le combat fut plus long & plus opiniâtré qu'on ne devoit l'attendre d'un si petit nombre. Les Carthaginois font tous leurs efforts pour le prendre en vie, mais aux grands coups de main qu'il faisoit pour joindre Flavius, ils virent bien-tôt qu'ils ne pouvoient l'épargner, sans s'exposer à perdre beaucoup de monde, ils l'accablent de traits, Gracchus tombe sans vie. Magon fait enlever son corps & l'envoye jetter devant la tente d'Annibal avec ses faisceaux. Annibal ordonne qu'on éleve un grand bucher devant le camp, on y place le mort, toute l'armée fait des courses tout autour, les Espagnols dansant chacun à la maniere de leur païs, on célébre ses funerailles avec beaucoup de magnificence, & on les accompagne de grands éloges.

Annibal s'approche ensuite de Capoüe, & trois jours après il se met en bataille & attaque les Romains. Pendant le combat, on voit arriver l'armée de Gracchus conduite par son Questeur. Les deux partis crurent que c'étoit un secours qui venoit à leur ennemi, ce qui les obligea à se séparer.

La nuit suivante les Consuls, pour éloigner Annibal de Capoüe, firent semblant d'abandonner le siege, & prirent leur marche, Fulvius vers les terres de Cumes, & Claude vers la Lucanie. Annibal informé de leur départ dès le matin, ne sçait d'abord lequel il doit suivre.

Enfin il ſe détermine à ſe mettre aux trouſſes de Claude. Mais Claude ayant amené Annibal où il vouloit, tourne tout court, & prenant un autre chemin, il retourne devant Capoüe. Annibal trompé de cette maniere, ſe conſole en profitant d'une occaſion favorable que la Fortune lui offrit. Il y avoit à Rome un Officier nommé Centenius Pſenula qui avoit achevé ſes campagnes, Capitaine de la premiere Compagnie des Triaires, & qui s'étoit rendu célébre par ſa force & par ſon courage. Il ſe fait introduire dans le Senat par le Préteur P. Cornelius Sylla. Il dit aux Senateurs *qu'il avoit une grande connoiſſance des lieux, & de l'ennemi, & que s'ils vouloient lui donner ſeulement cinq mille hommes, il leur promettoit que bien-tôt il leur rendroit un ſervice ſignalé, & qu'il ſe ſerviroit contre Annibal des mêmes ruſes dont Annibal s'étoit ſi heureuſement ſervi contre leurs troupes.* Cette promeſſe fut auſſi follement cruë, que follement faite. Car quelle folie à un ſimple Capitaine de ſe croire capable de s'oppoſer à Annibal, comme ſi les qualitez d'un ſoldat étoient celles d'un grand Capitaine, & quelle folie aux Romains de croire l'affaire douteuſe entre Annibal & ce Capitaine, entre une armée compoſée de vieux ſoldats aguerris, commandée par un Général de cette réputation, & une armée preſque toute compoſée de milices levées tumultuairement, & qui même manquoit d'armes? Au lieu de cinq mille hommes, les Senateurs lui en donnerent huit mille, Romains

ou alliez, & en chemin il ramassa un pareil nombre de volontaires. Il arriva bien-tôt dans le lieu où Annibal avoit suivi Claude. Dès que les deux armées furent en présence, elles se mirent en bataille. Le combat dura plus de deux heures, & plus qu'on ne devoit attendre d'une si grande inégalité. Centenius voyant ses troupes mal menées, & ne voulant ni trahir sa réputation, ni survivre à un malheur où il avoit engagé les Romains par sa folle temerité, prit le seul parti digne de son courage, il se jetta au milieu des ennemis & se fit tuer; son armée est passée au fil de l'épée, il n'en échappa pas deux mille hommes.

Cependant les Consuls pressent le siége de Capoüe, & n'oublient rien de ce qui peut en assûrer le succès. Annibal, averti que les troupes qui étoient aux ordres du Préteur Cn. Fulvius, après avoir repris quelques places qui avoient abandonné l'alliance des Romains, enflées de ce succès, & chargées de butin, vivoient dans une grande licence, & qu'il n'y avoit ni ordre ni discipline dans leur camp, & voyant une belle occasion de profiter de l'incapacité de Fulvius, comme il avoit déja fait de celle de Centenius, il mena son armée dans la Poüille. Fabius étoit campé près d'Herdonia. Dès que ses troupes eurent appris l'approche d'Annibal, elles furent sur le point d'arracher leurs Enseignes & de marcher à lui sans attendre l'ordre du Préteur. On

eut beaucoup de peine à les retenir & à calmer leur impatience. La nuit ſuivante on rapporta à Annibal qu'il y avoit un grand mouvement & un grand tumulte dans le camp ennemi, & que les Soldats preſſoient Fulvius de prendre les armes. Sur cet avis il fait cacher trois mille de ſes meilleurs ſoldats dans des bois & dans des buiſſons, leur donne ordre de ſe lever de leur embuſcade au premier ſignal qu'il donneroit, envoye Magon avec deux mille chevaux occuper tous les chemins par où les ennemis pouvoient prendre la fuite, & met ſon armée en bataille à la pointe du jour. Fulvius ne refuſe pas le combat. Mais la même témérité qui le fit ſortir de ſes retranchemens, préſida à ſon ordonnance de bataille; il la rangea avec tant d'incapacité, que ſes troupes ne purent ſoûtenir le premier choc des Carthaginois; & pour lui il imita bien la folie de Centenius, mais il n'imita pas ſon courage: car dès que ſes troupes eurent commencé à lâcher le pied, il prit un cheval, & s'enfuit avec deux cent cavaliers qui le ſuivirent. Toute ſon Armée fut taillée en piéces; de dix-huit mille hommes il ne s'en ſauva pas deux mille.

Les nouvelles de ces deux grandes pertes étant portées à Rome, toute la ville fut remplie de deüil & d'effroy. Mais comme ſon courage étoit invincible, elle ſe raſſeura bientôt & donna tous les ordres néceſſaires. Les Conſuls qui

étoient devant Capoüe, envoyerent ordre à Neron, qui avoit un camp à Suessule, de venir les joindre avec ses troupes, & de ne laisser à Suessule qu'une Garnison suffisante pour maintenir ce poste. Il y eut ainsi trois armées devant la place. On commença à l'envelopper d'un double fossé, & d'une palissade avec des forts d'espace en espace. Les assiégez firent plusieurs sorties pour renverser les travaux, mais ils furent continuez avec tant de succès, que les assiégez furent obligez de se tenir renfermez dans leurs murailles.

Annibal qui ne voyoit aucun jour à rien tenter pour le secours de Capoüe, étoit parti d'Herdonia, & s'étoit rapproché de Tarente dans l'esperance qu'il se rendroit maître de la Citadelle ou par la force ou par la ruse. Mais n'ayant pû y réussir, il avoit marché à Brunduse pour tâcher de le surprendre. Pendant qu'il perdoit là son tems, il reçut les députez de Capoüe, qui lui représenterent le malheureux état où ils étoient réduits, & qui le presserent de leur donner un prompt secours. Annibal leur répondit, *qu'il avoit déja fait lever le siége de Capoüe; qu'il alloit marcher contre les Consuls, & qu'ils n'attendroient pas son arrivée.*

A Rome on créa de nouveaux Consuls, & on prolongea le commandement à Fulvius & à Claude, qui étoient devant Capoüe, dont le siége alloit fort lentement, la place étant plus resserée

que pressée. Annibal se trouvoit dans un grand embarras. Il ne sçavoit s'il devoit continuer le siége de la Citadelle de Tarente, ou marcher au secours de Capoüe. Enfin il prit ce dernier parti : car il vit que cette place ne pouvoit résister long-tems, & que sa prise entraînoit la désertion de toutes les villes qui avoient abandonné les Romains pour se rendre à lui. Il laisse donc ses gros bagages dans le païs des Bruttiens; & avec ses troupes pesamment armées, & l'élite de sa Cavalerie & de son infanterie, & trente-trois Elèphans il entre dans la Campanie, & va camper sur le mont Tifare au-dessus de Capoüe. Dès le lendemain il trouve moyen d'avertir les assiégez de son arrivée, & leur ordonne que lorsqu'il attaquera les Romains, ils sortent de leur côté par toutes les portes. Cela fut éxécuté. Il y eut là un furieux combat, où le Proconsul Claude fut blessé. Les Espagnols & les Numides entrent dans le camp des Romains avec leurs Elephans qui y causent un grand désordre, renversent les tentes, & remplissent tout d'effroi. Annibal profitant de ce désordre, a recours à la ruse. Comme il avoit dans ses troupes des gens qui parloient fort bien la Langue Latine, il en envoïa quelques-uns parmi les ennemis avec ordre de crier à haute voix, *que les Consuls voïant leurs camps perdus, leur ordonnoient de se retirer sur les montagnes voisines*; mais cette ruse fut découverte dans le moment & détruite par le grand meurtre que

les Romains firent des Carthaginois. Annibal fut rechaſſé & les aſſiégez renfermez dans leurs murailles. Les Carthaginois perdirent huit mille hommes & quinze Enſeignes, & du côté des aſſiégez, il y eut dix-huit Enſeignes priſes & trois mille hommes tuez.

Annibal déſeſperant donc de forcer le camp des Romains, & de délivrer Capoüe, & craignant d'ailleurs que les nouveaux Conſuls ne vinſſent par les derrieres l'aſſiéger lui-même, ou lui couper du moins ſes convois, réſolut de ſe retirer. Mais il étoit combattu ſur le parti qu'il devoit prendre. Capoüe eſt priſe s'il s'en éloigne, & ſes alliez vont l'abandonner. Dans cette extrémité il ſe détermine en grand Capitaine : il ne voit d'autre reſſource pour lui que de marcher à Rome avec toutes ſes forces. Car il obligera les Proconſuls, ou à lever le ſiége pour venir au ſecours de la Capitale de l'Empire, ou à ſe partager ; & ce partage les affoibliſſant tous deux, lui livrera quelque occaſion favorable de faire un grand coup contre le Conſul qui marchera à Rome, ou mettra les Campaniens en état d'avoir bon marché de celui qui ſera demeuré devant Capoüe pour continuer le ſiége. Il fait prendre à ſes troupes des vivres pour dix jours, & paſſe le Vulturne. Mais avant ſon départ, il oblige à force de préſens un Numide des plus déterminez à ſe hazarder de traverſer le camp ennemi, & à tenter de porter aux aſſiégez ſes

Lettres, par lesquelles il leur mandoit *qu'il marchoit à Rome pour attirer après lui les Proconsuls. Qu'ils ne perdissent donc point courage, bien sûrs qu'en tenant encore quelques jours, ils acquerroient une gloire immortelle, & se procureroient une entiere liberté.*

Le Proconsul Fulvius averti du dessein d'Annibal par un transfuge, écrit sur le champ au Senat qui s'assemble d'abord sur cette terrible nouvelle. Là Cornelius Asina fut d'avis d'écrire aux Proconsuls pour leur ordonner de lever le siége, & de venir défendre Rome. Mais Fabius Maximus s'opposa à cet avis. Il trouvoit que ce seroit une honte horrible de lever le siége, & de se laisser tellement effraïer par les menaces d'Annibal, que l'on reglât toutes ses démarches sur le premier mouvement de cet ennemi. *Quoi,* dit-il, *celui qui, vainqueur à la bataille de Cannes, n'a osé regarder Rome, repoussé de Capoüe, aura l'audace de s'en approcher ? Ce n'est pas là son dessein. Il ne pense nullement à entreprendre le siége de Rome ; son unique but est de faire lever celui de Capoüe. Rassûrez-vous. Jupiter témoin des traitez violez, défendra Rome avec les seules troupes qui restent dans ses murailles.* Valerius Flaccus prit un milieu entre ces deux avis ; il dit *qu'il falloit rappeller un des deux Proconsuls, & laisser l'autre continuer le siége*, & cet avis fut suivi. Fulvius qui devoit marcher, parce que son Collegue étoit retenu dans le camp par sa blessure, choisit dans les trois armées quinze mille hommes de pied & mille chevaux & passa le Vulturne.

Annibal

Annibal arrivé à Fregelles ſur le fleuve du Liris, trouve que les Fregellaniens ont rompu le pont pour retarder ſa marche. Fulvius avoit auſſi été retardé de ſon côté au paſſage du Vulturne, parce qu'Annibal avoit brûlé tous les batteaux qui étoient ſur cette riviere; mais aïant aſſemblé des radeaux avec beaucoup de diligence, il avoit paſſé ce fleuve & continué ſon chemin.

Les Fregellaniens n'eurent pas plûtôt vû Annibal, qu'ils dépêcherent un courier, qui ayant marché tout le jour & toute la nuit, arriva à Rome, & y annonça la terrible nouvelle de l'approche d'Annibal. Tout eſt rempli d'effroi. Toutes les maiſons retentiſſent de cris & de lamentations. Les ruës ſont pleines de femmes qui toutes échevelées, vont remplir les Temples, où elles balaïent les Autels avec leurs cheveux, & ſe mettant à genoux & levant les mains au Ciel, elles prient les Dieux d'arracher Rome à un ſi cruel ennemi, & de les délivrer elles & leurs enfans des épouvantables malheurs qui les menacent.

Dans ce moment on apprend que le Proconſul Fulvius arrive de Capoüe avec une armée, & comme ſon pouvoir ceſſeroit dès qu'il ſeroit à Rome à cauſe de la préſence des Conſuls, le Senat ordonna que le commandement lui ſeroit continué, & qu'il auroit le même pouvoir que les Conſuls. Fulvius entre par la porte Capene, traverſe Rome & va camper entre la porte Eſquiline & la porte Colline.

Annibal après avoir fait le dégât sur son passage, va camper sur l'Anio à trois milles de Rome ; & à la tête de deux mille chevaux, il s'avance jusqu'à la porte Colline près du Temple d'Hercule, & reconnoît la place. Fulvius ne crut pas devoir le laisser ainsi approcher des murailles avec tant de securité & d'audace ; il envoïe contre lui quelque Cavalerie, qui après un assez long combat, l'oblige à se retirer.

Le lendemain Annibal passe l'Anio avec toute son armée, & se met en bataille. Fulvius & les Consuls ne refusent pas le combat. Cette journée va décider de la fortune de l'Empire, & Rome va être le prix du vainqueur. Le signal n'est pas plûtôt donné, que voilà une horrible pluïe mêlée de grêle & de vents impetueux. Les deux armées ne peuvent y résister, & sont forcées de rentrer dans leurs retranchemens, pouvant à peine conserver leurs armes. Le lendemain elles se remettent en bataille, un nouvel orage aussi violent les separe, & elles ne sont pas plûtôt retirées, qu'une admirable serenité succede à cette furieuse tempête. Les Carthaginois superstitieux prennent cet accident pour un effet de la colere des Dieux, & Annibal dit : *Après la bataille de Cannes mon imprudence m'empêcha de me rendre maître de Rome, & aujourd'hui c'est la fortune ennemie qui me l'arrache des mains.*

Deux choses rabattirent encore son courage & ses esperances. La premiere, c'est que dans le

tems même qu'il tenoit Rome assiégée, les Romains envoyoient un nouveau renfort en Espagne ; & la seconde, qu'ayant fait publier la vente des comptoirs des Banquiers qui étoient à la place Romaine, il ne s'étoit pas présenté un seul acheteur, & que les Romains n'eurent pas plûtôt mis à l'encan les terres qu'occupoient ses troupes, qu'on ne pouvoit suffire à recevoir les encheres. Quel peuple que le peuple Romain ! Et les Dieux pouvoient-ils refuser leur secours à des hommes qui joignoient à un si grand courage, une confiance si entiere dans leur protection ; à des hommes qui menacez de perdre l'Italie, continuoient la guerre en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, & qui assiégez dans leur Capitale, livroient de grands combats devant ses murailles, & envoïoient de nouveaux renforts en Espagne ?

Cette magnanimité & cette constance firent renoncer Annibal au vain espoir de se rendre maître de Rome. Il leva son camp, & retourna dans la Campanie. Le Proconsul Fulvius reprend en même tems le chemin de Capoüe.

Comme Annibal ne tentoit plus rien pour secourir cette place, les Capoüans assemblerent leur Senat. On jugera de leur désespoir par l'avis que proposa Vibius Virius, un des principaux Citoïens & celui qui avoit été le premier auteur de leur revolte. Sur ce que le plus grand nombre représentoit que dans l'extrémité où ils étoient réduits, & n'ayant plus aucune esperance de secours, ils

n'avoient d'autre parti à prendre que d'envoyer des députez aux Généraux Romains pour convenir d'une Capitulation ; Vibius fit un long discours où il dit entre autres choses : *Tout ce que nous avons attenté contre Rome, doit nous faire desesperer de notre pardon. Les Romains encore plus irritez contre Capoüe que contre Carthage, nous feront souffrir tout ce qu'il y a de plus cruel ; pour moi, je suis résolu de me dérober à leur fureur par une mort honnête & douce. Je ne subirai ni la honte du triomphe, ni l'infamie du supplice qui nous est préparé. Ceux qui auront le même courage, n'ont qu'à venir chez moi. J'ai fait préparer un grand festin, où après que nous nous serons remplis de vin & de viande, on nous présentera à tous à la ronde une coupe que je boirai le premier, & qui nous délivrera de la terrible nécessité de voir, d'entendre, & de souffrir toutes les choses atroces qui nous attendent. L'ennemi ne sera pas même maître de notre corps : car j'ai ordonné qu'on éleve devant ma porte un grand bucher où l'on nous jettera dès que nous serons expirez, & qui fera tout l'appareil de nos funerailles. C'est le seul chemin honnête & libre qui nous reste pour courir à la mort. Les Romains seront forcez d'admirer notre courage, & Annibal de rougir d'avoir abandonné des alliez si fidéles & si dignes d'être secourus.* Ce discours de Vibius fut reçu avec plus d'applaudissement qu'on ne témoigna de résolution à lui obéir. Il n'y eut que vingt-sept Senateurs qui le suivirent, & qui s'étant mis à table avec lui, bûrent la coupe. Après s'être embrassez, & s'être dit les derniers adieux, en déplorant leur mal-

heureux sort & celui de leur patrie, les uns resterent dans la salle du festin pour être brûlez tous ensemble sur le même bucher, & les autres se retirerent chez eux. Les viandes dont ils s'étoient remplis, affoiblirent la force du venin, ils résisterent le reste de la nuit, & une partie du lendemain : mais ils eurent tous le bonheur d'expirer avant que la place fût renduë.

Le lendemain les assiégez livrent aux Romains la porte de Jupiter, & le Lieutenant C. Fulvius entre avec une Legion & deux aîles de Cavalerie. On punit les principaux autheurs de la rebellion. La plûpart vouloient que l'on rasât la ville, mais on se contenta de lui ôter ses loix & ses privileges ; on la priva du droit de s'assembler & de faire aucune délibération publique, & on résolut qu'on y envoyeroit de Rome toutes les années un Magistrat pour y rendre la justice au nom des Romains.

Cet exemple fit perdre courage à la plûpart des autres villes qui avoient embrassé le parti des Carthaginois : car Annibal ne pouvant les tenir en bride par des garnisons, ce qui auroit épuisé toute son armée, les abandonna après les avoir saccagez, & elles se rendirent aux Romains.

Cependant la Citadelle de Tarente étoit fort pressée par la disette, car elle ne pouvoit recevoir des vivres que de la Sicile ; & une flotte de vingt vaisseaux commandée par Démocrate, croisoit sur cette mer pour couper les convois.

Quintius, homme d'une naissance obscure, mais qui s'étoit rendu celébre à la guerre par plusieurs grandes actions, ayant assemblé à Rhege un pareil nombre de vaisseaux, menoit un convoy à la Citadelle. Ces deux flottes s'étant rencontrées, donnerent un furieux combat. On en vint d'abord à l'abordage. Le combat le plus remarquable se passa entre le vaisseau de Quintius & celui de Nico qui commandoit un vaisseau Tarentin. Celui-ci aïant percé d'un coup de lance Quintius qui combattoit sur la proüe avec beaucoup de valeur, saute dans son vaisseau & chasse les Romains de la prouë. Ceux de la pouppe se défendent encore & font tous leurs efforts pour le repousser. Mais un vaisseau Tarentin s'étant approché, le vaisseau Romain pressé par la pouppe & par la proüe, fut pris, les autres vaisseaux prirent la fuite & le convoi fut dissipé.

Cet échec que les Romains reçurent par mer, fut compensé par un avantage qu'ils remporterent sur terre. La ville de Tarente avoit envoyé au fourrage quatre mille hommes qui s'étoient répandus dans la campagne. Livius, qui commandoit dans la Citadelle, fit sortir contre eux deux mille hommes sous les ordres d'un brave Officier nommé Persius, qui battit les fourageurs, & en tua un grand nombre, les autres se retirerent dans la ville avec précipitation, de peur qu'elle ne fût prise, & ils n'emporterent aucun fourrage.

Le Consul Marcellus après s'être rendu maître de Salapie par la trahison de Blasius, un des principaux de cette place, étoit passé dans le païs des Samnites, où il prit de force les villes de Maronée & de Meles, & trois mille hommes qu'Annibal y avoit mis en garnison. Il avoit fait un grand butin, & il avoit trouvé dans ces places deux cent quarante mille mesures de bled, & cent dix mille mesures d'orge.

La joïe de ce grand succès fut bien-tôt troublée par ce qui arriva à Herdonée. Le Proconsul Cn. Fulvius s'en étoit approché dans l'espérance qu'elle se rendroit bien-tôt, car il sçavoit qu'elle n'étoit plus ferme dans le parti d'Annibal, depuis qu'il s'étoit retiré dans le païs des Bruttiens après la perte de Salapie. Cette confiance l'avoit empêché d'en presser le siége, quoiqu'elle ne fût ni forte d'assiete ni pourvuë d'une bonne garnison, & faisoit qu'il vivoit avec beaucoup de négligence & sans aucune discipline.

Annibal averti par ses Espions, part du païs des Bruttiens, marche à grandes journées à Herdonée pour prévenir le bruit de son approche, & pour surprendre le Proconsul, & se présente en bataille devant lui. Fulvius qui lui étoit fort inférieur en prudence & en forces, mais qui l'égaloit en audace, ne refuse pas le combat, & range ses troupes à la hâte. Annibal avant que de charger, donne ordre à sa Cavalerie que lorsqu'elle verra le combat engagé avec l'infanterie,

elle tourne les ennemis, & qu'une partie attaque leur camp, & que l'autre partie leur donne en queuë. Cela fut éxécuté. Les Romains qui avoient déja perdu beaucoup de monde, n'eurent pas plûtôt entendu à leur dos les cris de ceux qui étoient entrez dans leur camp, & de ceux qui les pressoient par les derrieres, qu'ils prirent la fuite. Fulvius fut tué avec onze Tribuns, & treize mille hommes de ses meilleures troupes, & le camp fut pris. Marcellus qui étoit dans le pays des Samnites, reçut les débris de cette armée, & écrivit au Senat la grande perte qu'on avoit faite à Herdonée, & il finit sa lettre par ces paroles : *C'est moi qui ai arrêté la fureur d'Annibal aprés la bataille de Cannes, je vais marcher à lui, & en peu de jours je rabattrai la joye excessive que lui donne ce succès.*

Annibal qui sçavoit qu'Herdonée avoit été sur le point de se rendre aux Romains, & qui ne doutoit point qu'elle n'abandonnât son parti dès qu'il se seroit retiré, fit passer ses habitans à Thuries & à Metaponte, la brûla, & fit mourir les principaux qui avoient eû des conferences secretes avec Fulvius.

Marcellus pour accomplir la grande promesse qu'il venoit de faire au Senat, passe dans la Lucanie, & va camper près de la ville de Numistron, à la vûë d'Annibal, qui occupoit les hauteurs ; & pour marquer une plus grande confiance, il se mit en bataille le premier. Annibal s'y

s'y met auſſi de ſon côté. Il y eut là un grand combat qui dura depuis la troiſiéme heure juſqu'à la nuit avec un égal avantage ; la nuit ſepara les combattans. Le lendemain à la pointe du jour Marcellus ſort de ſes retranchemens, ſe remet en bataille parmi des monceaux de morts, y demeure la plus grande partie du jour, & voïant qu'Annibal ne paroît point, il dépoüille les morts des ennemis & fait brûler les ſiens.

La nuit ſuivante Annibal leva ſon camp avec un grand ſilence, & tira vers la Poüille. Le lendemain dès que le jours eut découvert ſa fuite, Marcellus laiſſa à Numiſtron ſes bleſſez avec un détachement, ſe mit à ſes trouſſes & l'atteignit près de Venuſe. Ils camperent là en préſence quelques jours, & il y eut pluſieurs rencontres qui furent plûtôt des eſcarmouches que des combats. Les deux armées paſſerent dans la Poüille ſans aucun combat qui mérite d'être rapporté. Annibal décampoit la nuit pour chercher quelque endroit propre à une embuſcade ; mais Marcellus évita tous ſes piéges : car il ne le ſuivoit qu'en plein jour, & ne marchoit que par les lieux qu'il avoit fait reconnoître.

Cependant les Romains envoyent à la Citadelle de Tarente un grand convoi de vivres & un renfort de mille hommes.

Dans le même tems Valerius Meſſala qui commandoit la Flotte, eut ordre de paſſer en Afrique avec cinquante vaiſſeaux pour y faire le dé-

gât, pour s'éclaircir de ce que faisoient les Carthaginois, & des desseins qu'ils pouvoient former, Messala aborde près d'Utique, fait une descente, ravage toutes les terres des environs, enleve un grand nombre de Carthaginois, fait un grand butin, & retourne à Lilybée le troisiéme jour après qu'il en étoit parti. Par le rapport des prisonniers, on apprit que Massinissa fils de Gala, jeune homme d'une grande valeur, avoit assemblé cinq mille Numides; qu'il faisoit de nouvelles levées par toute l'Afrique pour les envoyer en Espagne à Asdrubal, afin qu'il allât joindre Annibal en Italie avec une grosse armée, comme la victoire dépendant de cette jonction, & que d'ailleurs on préparoit une grande Flotte qui passeroit bien-tôt en Sicile.

Ces nouvelles épouvanterent extrêmement le Senat: car l'Italie pouvant à peine résister à Annibal seul, que deviendroit-elle si Asdrubal l'avoit joint? Cette fraïeur redoubla leurs soins & leur vigilance. Sans attendre le tems des Comices, on nomma Consuls Fabius Maximus pour la cinquiéme fois, & Q. Fulvius Flaccus pour la quatriéme. Et on continua à Marcellus le commandement de son armée. Fabius eut ordre de marcher à Tarente pour en faire le siége, & Fulvius fut destiné à passer dans le païs des Brutiens. On prit dans le Temple de Saturne tout l'or du vingtiéme qui y étoit gardé pour les dernieres extrémitez. Il s'y en trouva quatre mil-

le livres pesant. On en donna cinq cent livres aux Consuls & aux Proconsuls. On en remit cent livres de plus à Fabius pour la Citadelle de Tarente, & on emploïa le reste à habiller les troupes qui faisoient la guerre en Espagne avec beaucoup de succès.

Les Consuls avant que de partir de Rome, travaillerent à expier les prodiges qui venoient d'arriver en differens lieux. Sur le mont d'Albe la statuë de Jupiter, & l'arbre qui étoit près du Temple ; A Ostie le Lac ; A Capoüe les murailles de la ville & le Temple de la Fortune ; A Sinuesse le mur & la porte avoient été frappez de la foudre ; le Lac d'Albe avoit parû tout de sang ; & à Rome au dedans du Sanctuaire du Temple de la Fortune, une petite statuë qui étoit sur la couronne de la Déesse, lui étoit tombée sur les mains. A Privernum un bœuf avoit parlé, & un vautour s'étoit rabattu dans une boutique au milieu de la place toute remplie de monde ; & à Sinuesse il étoit né un Androgyne & un enfant qui avoit la tête d'un Elephant, & il avoit plû du lait. Pour l'expiation de ces prodiges, on immola les plus grandes victimes, on ordonna un jour de prieres publiques dans tous les Temples, & on celébra les jeux en l'honneur d'Apollon.

Les Consuls partirent ensuite. Fulvius partit le premier & marcha à Capoüe. Fabius le suivit peu de jours après, & l'ayant joint il lui remontra de quelle importance il étoit qu'il occupât

Annibal, pendant que de son côté il feroit le siége de Tarente. Que si on pouvoit lui enlever cette place, il n'auroit plus de retraite sûre en Italie, & seroit obligé de l'abandonner. Il écrivit la même chose à Marcellus qui se mit en campagne dès que le Printems fut venu, & alla rencontrer Annibal qui étoit devant Canuse, & qui sollicitoit cette place d'abandonner les Romains. Annibal averti de son approche, leve son camp, & se retire dans des lieux couverts; Marcellus le suit, & campant toûjours à sa vûë, il paroît tous les matins en bataille devant lui. Annibal se contentoit d'engager de legers combats, & évitoit d'en venir à une bataille generale, mais il y fut attiré malgré lui : car Marcellus l'ayant joint dans une grande plaine, tomba sur ses troupes qui travailloient à se retrancher. Annibal fit soûtenir ses travailleurs, & enfin le combat devint general, & comme la nuit approchoit, les deux armées se retirerent avec un égal avantage, & se retrancherent à la hâte dans leur camp. Le lendemain à la pointe du jour Marcellus parut en bataille. Annibal étonné & affligé, assemble ses troupes & leur dit : *Le souvenir de la bataille de Trasymene & de celle de Cannes doit animer votre courage, & vous porter à faire tous vos efforts pour reprimer la ferocité de cet ennemi, qui ne nous donne le tems ni de camper, ni de faire tranquillement une marche. Tous les matins le Soleil levé éclaire son audace, & le trouve déja armé. Après tant de batailles gagnées il ne nous est pas per-*

mis de respirer, & dans le sein même de la victoire nous ne pouvons joüir d'aucun repos. Il faut chasser cet homme, ou vous résoudre à ne voir point de fin à vos travaux. Reveillez donc votre courage, & déployez aujourd'hui toute votre valeur dans ce dernier combat pour vous assûrer le fruit de tous les autres.

Les Carthaginois enflammez par ces exhortations, & honteux d'avoir tous les jours l'ennemi sur les bras sans aucun relâche, chargent avec furie; on combattit deux heures avec beaucoup d'acharnement. Enfin l'aîle droite des Romains & les troupes d'élite vivement pressées, lâchent le pied. Marcellus pour les soûtenir, fait passer sa dix-huitiéme Legion de la queuë à la premiere ligne; comme cette premiere ligne cede sa place en desordre & que la Legion s'avance mollement & avec lenteur, Annibal profite de leur trouble, redouble ses efforts & répand partout la terreur & la fuite. Les Romains perdirent en cette occasion deux mille sept cens hommes tant citoyens qu'alliez, quatre Centurions, deux Tribuns de soldats & six Enseignes.

Marcellus rentré dans son camp, fit à ses troupes un discours terrible; il leur dit *qu'il voïoit bien devant lui des armes Romaines & des corps d'hommes, mais qu'il ne voïoit pas un Romain.* Ce mot les piqua vivement, & les affligea plus que leur défaite. Ils jettent tous de grands cris, & le prient avec larmes de leur pardonner leur malheur & d'éprouver encore leur courage. *Je l'éprouverai aussi*, leur

dit-il, *& dès demain je vous ramenerai au combat, afin que vous deviez votre pardon à votre victoire.* Il fait donner de l'orge aux cohortes qui avoient abandonné leurs Enſeignes, condamne les Centurions qui les avoient perduës, à ſe tenir debout tout le jour ſans ceinture, l'épée à la main, leur ordonne de ſe ranger le lendemain ſous leurs drapeaux, & congedie l'Aſſemblée. Ils avoüent tous que ſa colere eſt juſte, & que dans toute l'armée Romaine, ils n'ont vû d'homme que leur Général.

Le lendemain ils ſe trouvent tous à l'ordre. Marcellus les loüe de leur ardeur, & leur dit qu'il va mettre à la premiere ligne les troupes qui avoient fuï & les cohortes qui avoient perdu leurs Enſeignes, afin qu'elles lavent leur honte dans le ſang ennemi. Il leur déclare qu'il faut vaincre ou mourir, & *qu'il n'y a point de pardon pour eux, ſi Rome ne reçoit plûtôt la nouvelle de leur victoire que celle de leur fuite.* Il leur ordonne d'aller repaître, afin que leurs forces puiſſent ſuffire à un long combat, & les met enſuite en bataille. Quand cela fut rapporté à Annibal, il s'écria : *Nous avons donc à faire à un ennemi qui ne peut ſupporter ni la bonne ni la mauvaiſe fortune. Quand il a vaincu, il pourſuit vivement les vaincus, & quand il eſt vaincu lui-même, il revient au combat & diſpute aux vainqueurs la victoire.* Il ſort de ſes retranchemens & ordonne aux Trompettes de ſonner la charge. On ſe bat avec encore plus d'acharnement que la jour-

née précédente ; les Carthaginois n'oubliant rien pour assûrer la gloire qu'ils avoient remportée, & les Romains faisant les plus grands efforts pour effacer leur honte. Le combat est long-tems douteux. Annibal qui voit la Fortune balancer, fait avancer ses Elephans à la premiere ligne ; ces animaux jettent d'abord la terreur & le desordre dans les premiers rangs. La fuite auroit été generale, si un des Tribuns nommé Decimius Flavius ayant pris l'Enseigne d'une des premieres Compagnies, & ordonné à cette Compagnie de le suivre, ne se fût porté dans l'endroit où ces Elephans causoient le plus grand desordre. Là il enfonça la hante de son Enseigne dans le corps du premier Elephant. Ses soldats lancent leurs épieux sur ces animaux, qui se sentant presque tous blessez, car il n'y avoit point de coup perdu, se jettent sur leurs troupes & mettent en déroute des corps entiers. En même tems l'infanterie Romaine charge impetueusement ces corps que le passage de ces Elephans avoit dérangez, & les renverse. Marcellus profite de ce moment & lâche sur eux sa Cavalerie, qui acheve la défaite. On poursuivit l'ennemi jusques dans son camp, où l'on fit un grand meurtre. Annibal perdit huit mille hommes & cinq Elephans, & les Romains en perdirent trois mille. Mais de ces derniers, il n'y en eut presque pas un qui ne sortit blessé de ce combat. Ce qui donna le tems à Annibal de se retirer la nuit.

Marcellus ne ſe trouva pas en état de le pourſuivre à cauſe du grand nombre de ſes bleſſez, il ſe retira à petites journées, & alla paſſer l'été dans la ville de Venuſe pour refaire ſes troupes.

Cependant Fabius après avoir pris d'aſſaut la ville de Mandurie, & fait quatre mille priſonniers, étoit campé devant Tarente. Ce ſiége auroit été long & difficile, ſans une intelligence qu'il eut dans la place & qui lui en facilita la priſe, comme nous l'avons écrit dans ſa vie. La ville fut pillée, on y prit treize mille Eſclaves, une quantité prodigieuſe d'argent monnoïé ou en maſſe, quatre-vingt-ſept mille livres peſant d'or, & preſque autant de ſtatuës & de tableaux que Marcellus en avoit pris à Syracuſe. Mais Fabius uſa avec plus de magnanimité de ce dernier butin que n'avoit fait Marcellus : car le Greffier lui ayant envoyé demander ce qu'il vouloit qu'on fît des ſtatuës des Dieux, qui étoient toutes d'une grandeur prodigieuſe, & en poſture de combattans, il dit : *Laiſſons aux Tarentins leurs Dieux irritez.* Annibal avoit marché nuit & jour pour ſecourir la place, & comme on lui rapporta qu'elle étoit priſe, il dit : *Les Romains ont donc auſſi leur Annibal ?* Mais pour ne pas paroître avoir pris la fuite, il campa à cinq milles de Fabius, & après s'être tenu là quelques jours, il ſe retira à Metapont, où il eut recours à ſes ruſes ordinaires. Il ſuppoſa des Lettres des principaux de la place, qui mandoient à Fabius que s'il s'appro-
choit

choit, ils se rendroient à lui & lui livreroient la garnison Carthaginoise. Fabius trompé par ces Lettres, leur marqua le jour qu'il y arriveroit. Annibal ravi que Fabius même donnât dans ses piéges, place son embuscade devant Metapont. Mais Fabius avant son départ ayant consulté les Auspices, les oiseaux le refuserent par deux fois, & à l'inspection des entrailles de la victime qu'il immola, l'Aruspice l'avertit de prendre garde à lui, & l'assûra qu'il étoit menacé de quelques embûches. Comme cela lui avoit fait perdre du tems, Annibal voyant qu'il n'étoit pas venu le jour qu'il avoit marqué, lui envoya les mêmes Metapontins avec de nouvelles Lettres qui le pressoient de se hâter. Ces envoyez furent arrêtez sur l'heure, on les menaça de les appliquer à la question, & ils découvrirent l'embuscade.

L'année suivante Marcellus fut nommé Consul pour la cinquiéme fois, & on lui donna pour Collegue T. Quintius Crispinus. Ce dernier passa dans la Lucanie pour faire le siége de Locres; mais il abandonna le siége pour aller joindre Marcellus sur la nouvelle qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium. Les deux Consuls s'étant joints, camperent separément entre Venuse & Bantia à trois milles l'un de l'autre. Annibal qui ne se voïoit pas en état de hazarder une bataille contre les deux Consuls, voulut devoir à la ruse ce qu'il désesperoit d'obtenir par la force, & cherchoit un moyen de dresser quelque em-

Marcellus ne se trouva pas en état de le poursuivre à cause du grand nombre de ses blessez, il se retira à petites journées, & alla passer l'été dans la ville de Venuse pour refaire ses troupes.

Cependant Fabius après avoir pris d'assaut la ville de Mandurie, & fait quatre mille prisonniers, étoit campé devant Tarente. Ce siége auroit été long & difficile, sans une intelligence qu'il eut dans la place & qui lui en facilita la prise, comme nous l'avons écrit dans sa vie. La ville fut pillée, on y prit treize mille Esclaves, une quantité prodigieuse d'argent monnoïé ou en masse, quatre-vingt-sept mille livres pesant d'or, & presque autant de statuës & de tableaux que Marcellus en avoit pris à Syracuse. Mais Fabius usa avec plus de magnanimité de ce dernier butin que n'avoit fait Marcellus : car le Greffier lui ayant envoyé demander ce qu'il vouloit qu'on fît des statuës des Dieux, qui étoient toutes d'une grandeur prodigieuse, & en posture de combattans, il dit : *Laissons aux Tarentins leurs Dieux irritez.* Annibal avoit marché nuit & jour pour secourir la place, & comme on lui rapporta qu'elle étoit prise, il dit : *Les Romains ont donc aussi leur Annibal* ? Mais pour ne pas paroître avoir pris la fuite, il campa à cinq milles de Fabius, & après s'être tenu là quelques jours, il se retira à Metapont, où il eut recours à ses ruses ordinaires. Il supposa des Lettres des principaux de la place, qui mandoient à Fabius que s'il s'approchoit

choit, ils se rendroient à lui & lui livreroient la garnison Carthaginoise. Fabius trompé par ces Lettres, leur marqua le jour qu'il y arriveroit. Annibal ravi que Fabius même donnât dans ses piéges, place son embuscade devant Metapont. Mais Fabius avant son départ ayant consulté les Auspices, les oiseaux le refuserent par deux fois, & à l'inspection des entrailles de la victime qu'il immola, l'Aruspice l'avertit de prendre garde à lui, & l'assûra qu'il étoit menacé de quelques embûches. Comme cela lui avoit fait perdre du tems, Annibal voyant qu'il n'étoit pas venu le jour qu'il avoit marqué, lui envoya les mêmes Metapontins avec de nouvelles Lettres qui le pressoient de se hâter. Ces envoyez furent arrêtez sur l'heure, on les menaça de les appliquer à la question, & ils découvrirent l'embuscade.

L'année suivante Marcellus fut nommé Consul pour la cinquiéme fois, & on lui donna pour Collegue T. Quintius Crispinus. Ce dernier passa dans la Lucanie pour faire le siége de Locres; mais il abandonna le siége pour aller joindre Marcellus sur la nouvelle qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium. Les deux Consuls s'étant joints, camperent separément entre Venuse & Bantia à trois milles l'un de l'autre. Annibal qui ne se voïoit pas en état de hazarder une bataille contre les deux Consuls, voulut devoir à la ruse ce qu'il désesperoit d'obtenir par la force, & cherchoit un moyen de dresser quelque em-

faisoit que les allarmer davantage : car des signes très-favorables & très-heureux survenant après des signes très-malheureux & très-funestes, ce changement subit est suspect, & doit être regardé comme une marque de la colere des Dieux; l'évenement justifia leurs craintes.

Marcellus sort du camp & mene avec lui son Collegue Crispinus, son fils Marcellus & Manlius Tribuns des soldats, L. Arennius & M. Aulius deux Généraux des alliez, & quelques deux cent vingt chevaux, tous Toscans, excepté quarante Fregellaniens qu'il avoit toûjours trouvé fidéles & affectionnez, & qui en toute occasion lui avoient donné des marques de leur courage.

Tout l'espace entre les retranchemens des Romains & la Colline étoit découvert. Dès que les Consuls se furent avancez, Annibal les fit couper par les derrieres, & les Numides qui étoient en embuscade s'étant levez en même tems, selon l'ordre qu'ils avoient reçu, cette petite troupe se trouva enveloppée. Les Consuls ne pouvant gagner la Colline occupée par l'ennemi, n'attendirent leur salut que de leur courage, & combattirent en désesperez. Les Toscans prirent d'abord la fuite. Les Fregellaniens seuls soûtenoient encore le combat avec beaucoup de valeur; mais enfin voïant le Consul Crispinus dangereusement blessé, & le Consul Marcellus percé d'une lance & tombé mort aux pieds de son cheval, ils enleverent le jeune Marcellus qui

étoit dangereusement blessé, & se sauverent à bride abattuë dans leur camp.

Jamais il n'étoit arrivé aux Romains un pareil desastre, car jamais ils n'avoient perdu, non pas même dans les plus grandes batailles, les deux Consuls, & ici les deux Consuls perirent non dans un combat, mais dans une escarmouche comme de simples avanturiers, laissant la République comme orpheline. Grand exemple, qui apprend aux Généraux à ne pas se commettre avec si peu de précaution, & à ne pas commettre avec eux le salut des peuples qui leur est confié.

Annibal ayant sçû que Marcellus avoit été tué, se transporta à l'heure même sur le champ de bataille, & se tenant auprès du mort, il considera long-tems avec admiration sa bonne mine, sa taille, sa force, sans laisser échapper aucune parole insolente, & sans donner la moindre marque de joïe de se voir défait d'un ennemi si redoutable: mais seulement étonné d'une mort si étrange & si peu digne d'un homme comme lui qui avoit plus de soixante ans, & dont tant de grandes & glorieuses actions avoient nourri & fortifié l'experience. Il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses Lettres, & après avoir enseveli magnifiquement son corps, & l'avoir couvert d'étoffes précieuses, il le fit brûler, recüeillit ses cendres, les enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, & les envoïa à son fils qui la fit enterrer avec beaucoup de magnificence.

Criſpinus effraïé de la mort de ſon Collegue, & affoibli par ſes bleſſures, dont il mourut à la fin de l'année, profita de la nuit, ſe retira ſur les montagnes voiſines, & mit ſon camp en ſûreté. Les deux Généraux tournerent toute leur application, l'un à trouver quelque nouvelle ruſe, & l'autre à l'éviter. Criſpinus écrivit d'abord à toutes les villes voiſines pour les avertir qu'Annibal étoit maître du cachet de Marcellus, & qu'ils ne devoient ajoûter nulle foi aux Lettres qui ſeroient écrites en ſon nom. Les couriers étoient à peine arrivez, qu'on reçût à Salapie des Lettres qu'Annibal avoit écrites ſous le nom de Marcellus, par leſquelles il les informoit qu'il arriveroit la nuit ſuivante à leurs portes, & leur mandoit de ſe tenir prêts à obéïr à ſes ordres. Les Salapiens heureuſement avertis, connurent la fraude, & ſe préparerent à en profiter. Sur la quatriéme veille de la nuit, Annibal arrive devant Salapie. A la tête étoient les Transfuges Romains, qui, parlant Latin, appellent les Gardes, leur diſent que le Conſul eſt là, & qu'ils n'ont qu'à ouvrir la porte. Les Gardes levent la herſe. Les Transfuges ſe jettent en foule dans la place. Dès qu'il en fut entré environ ſix cent, les Salapiens abattent la herſe, & font main-baſſe ſur ceux qui ſont entrez. Annibal déçu par ſa propre faute, & tombé dans le piége qu'il avoit tendu, s'en retourne tout confus & marche à Locres pour en faire lever le ſiége.

Magon qui commandoit dans la place, ayant appris la mort de Marcellus, ne douta point qu'il ne pût la défendre & la garder. A l'approche d'Annibal il fait une furieuse sortie sur les Romains, qui, après avoir soûtenu long-tems le combat, enfin effraïez par l'arrivée des Numides, prirent la fuite, & se jetterent dans leurs vaisseaux.

Le Consul Crispinus informé qu'Annibal marchoit vers le païs des Bruttiens, ordonna au jeune Marcellus de mener à Venuse l'armée que commandoit son pere, & lui avec ses Legions il se retira à Capoüe, pouvant à peine souffrir l'agitation de la litiere à cause de ses blessures.

Le même été Valerius passa de Sicile en Afrique avec une Flotte de cent vaisseaux, fit une descente à Clupea, ravagea tous les environs, & ayant appris que les Carthaginois venoient à lui avec quatre-vingt-trois vaisseaux, il se rembarqua promptement, & alla à leur rencontre, les battit, leur prit dix-huit vaisseaux, dissipa le reste, & retourna à Lilybée avec un grand butin.

Cependant les deux armées Romaines étoient demeurées sans chef presque en présence de l'ennemi, & on recevoit des nouvelles qu'Asdrubal se préparoit à passer les Alpes avec de grandes forces pour se joindre à Annibal ; & que comme il portoit avec lui de grosses sommes pour acheter des secours, on ne doutoit point que les

Gaulois attirez par cet appas, ne marchassent sous ses Enseignes. On créa donc de nouveaux Consuls, & on nomma Claude Neron & M. Livius pour la seconde fois. Claude Neron eut ordre de marcher dans la Lucanie, & dans le païs des Bruttiens contre Annibal ; & afin que M. Livius s'opposât au passage d'Asdrubal, on lui décerna la Gaule.

Avant que les Consuls partissent de Rome, on ordonna des sacrifices pour expier des prodiges qui étoient arrivez. A Vejes il étoit tombé une pluïe de pierres ; à Minturnes le Temple de Jupiter, & le bois de Marica avoient été frappez de la foudre, & on avoit vû près de la porte un ruisseau de sang. La foudre avoit aussi frappé la muraille & la porte de la ville d'Atella. A Capoüe un Loup étoit entré dans la ville, & avoit déchiré la sentinelle ; mais le prodige le plus terrible, ce fut un enfant qui nâquit à Frusinone aussi grand qu'un enfant de quatre ans, & qui n'étoit pas si étonnant par sa grandeur, que parce qu'il étoit sans sexe. Les Aruspices appellez de la Toscane déclarerent que c'étoit un prodige des plus funestes, & qu'il falloit empêcher qu'il ne soüillât la terre. On l'enferma tout vivant dans un coffre, & on alla le jetter dans la mer.

Tous ces prodiges furent expiez par des sacrifices de neuf jours, & par une procession de vingt-sept jeunes filles, qui traverserent la ville

en

en dansant & en chantant un Cantique composé par le Poëte Livius Andronicus. Elles étoient précédées par deux Genisses blanches & par deux Statuës de Junon faites de bois de Cyprès, & suivies par les Decemvirs couronnez de branches de laurier, & vêtus de leurs robes bordées de pourpre. Cette procession arrivée en bel ordre dans le Temple de Junon, les deux Genisses furent immolées par les Decemvirs, & on plaça les deux Statuës dans le Temple.

Quand toutes ces cérémonies pour appaiser les Dieux, furent finies, les Consuls s'appliquerent à faire de nouvelles levées avec plus de soin & plus de vigueur qu'on n'avoit jamais fait, & on n'eut égard à aucun privilege : car on reçut des Lettres du Préteur L. Porcius qui mandoit qu'Asdrubal passoit les Alpes, & qu'il y avoit un corps de huit mille Liguriens en armes, tout prêts à se joindre à lui. Cette nouvelle obligea les Consuls à partir pour se rendre dans leurs provinces & y arrêter chacun l'ennemi de son côté, afin qu'ils ne pussent se joindre. Et c'est à quoi servit très-utilement l'opinion où étoit Annibal, qui, se souvenant de toutes les peines qu'il avoit euës à passer ces montagnes, & des divers combats qu'il avoit été forcé de livrer pendant cinq mois de marche, étoit persuadé que son frere Asdrubal n'arriveroit pas si-tôt en Italie, & dans cette pensée il quitta plus tard ses quartiers d'hyver. Mais Asdrubal trouva plus de facilité qu'il

n'avoit cru ; car outre que les Alpes étoient ouvertes depuis son passage, les esprits s'étant apprivoisez pendant les douze années qu'avoit duré cette guerre, & n'étant plus si effarouchez de la vûë des Etrangers, les peuples d'Auvergne, les Gaulois, & tous les Montagnards reçurent Asdrubal à bras ouverts, & grossirent ses troupes. Mais le siége de Plaisance, auquel il s'attacha mal-à-propos & sans succès, lui fit perdre tout le fruit de sa diligence.

Pendant que Claude Neron marche à grandes journées, Annibal qui menoit son armée par le païs des Salentins, est attaqué par Hostilius Tubulus, qui, tombant sur lui avec quelques cohortes legeres, lui tua quatre mille hommes, & prit huit drapeaux. Annibal se retire la nuit dans le païs des Bruttiens. Claude Neron s'avance dans celui des Salentins & Hostilius le joint à Venuse avec ses troupes. Là on choisit dans les deux armées quarante-deux mille hommes de pied, & cinq cent chevaux, que Claude Neron mene contre Annibal, & Hostilius conduit le reste à Capoüe.

Annibal leve tous les quartiers qu'il avoit dans le païs des Bruttiens, & s'approche de la ville de Grumentum dans la Lucanie. Le Consul Neron y arrive presque dans le même tems de Venuse, & campe à cinq cent pas de l'ennemi. Pendant quelques jours il y eut plusieurs escarmouches dans la plaine qui séparoit les deux ar-

mées, & enfin on en vint à un combat général, où Annibal fut battu & perdit huit mille hommes, neuf Enseignes, & six Elephans tuez ou pris. Neron ne perdit que cinq cens hommes tant Romains qu'Alliez. Le lendemain Annibal se tenant renfermé dans son camp, Neron recüeillit les dépoüilles des ennemis qui avoient été tuez, & fit brûler ses morts.

Quelques jours après Annibal fit allumer pendant la nuit quantité de feux dans la partie de son camp qui regardoit le camp des Romains, & laissant quelques troupes Numides aux portes & le long des retranchemens, sur la troisiéme veille de la nuit il marcha vers la Poüille, & à la pointe du jour il fut rejoint par ses Numides. Au lever du Soleil, Neron étonné du silence qui regnoit dans le camp ennemi, ne voyant plus paroître les Numides qu'on avoit vûs le matin, envoya deux Cavaliers le reconnoître; ayant appris qu'il étoit abandonné, il y entra, & après avoir donné à ses soldats le tems de le piller, il fit sonner la retraite avant la nuit. Le lendemain il se mit aux trousses d'Annibal, & après deux marches forcées, il le joignit près de Venuse, l'attaqua en arrivant, & lui tua deux mille hommes.

Annibal marcha nuit & jour par le chemin des montagnes pour n'être pas forcé à combattre, & arriva à Metapont, où ayant joint les troupes de Magon aux siennes, il retourna par le

même chemin à Venuse, & s'avança jusqu'à Canuse sans s'arrêter.

Cependant Asdrubal forcé d'abandonner le siége de Plaisance, avoit dépêché quatre Cavaliers Gaulois & deux Cavaliers Numides avec des Lettres pour Annibal. Ces Cavaliers ayant traversé toute l'Italie au milieu de tant de postes ennemis, tomberent près de Tarente entre les mains de quelques fourrageurs Romains qui les menerent à Q. Claudius qui commandoit dans Tarente. Ils furent interrogez, & la peur des tourmens les ayant obligez de dire la verité, ils déclarerent qu'ils portoient à Annibal des Lettres d'Asdrubal son frere. On les remit avec leurs Lettres cachetées entre les mains de L. Verginius Tribun des soldats qui les mena au Consul Neron.

Ces Lettres ayant été lûës devant lui, & les prisonniers interrogez, il pensa que le tems ne demandoit pas qu'on observât rigidement les regles, & que chaque Consul se tînt dans les bornes de son département pour ne faire la guerre qu'à l'ennemi contre lequel le Senat l'avoit destiné; qu'il falloit oser quelque chose d'extraordinaire & d'inopiné, qui étant entrepris, causeroit d'abord autant de terreur parmi les Citoïens que parmi les ennemis, & qui étant heureusement éxécuté, convertiroit la terreur des Romains en une grande joïe. Il écrit donc au Senat ce qu'il a projetté, leur marque les mesu-

res qu'ils doivent prendre, & envoye des ordres dans tous les lieux par où il doit mener son armée, qu'on ait à faire trouver sur son chemin les vivres nécessaires, & les chevaux & les voitures pour soulager ceux qui seroient fatiguez. Après ces précautions il choisit dans son armée six mille hommes de pied & mille chevaux; & laissant son camp sous les ordres de son Lieutenant Q. Catius, il se mit en marche sans bruit comme pour aller dans la Lucanie, & tout d'un coup il tourne à gauche vers le Picentin.

Cette nouvelle répanduë à Rome, y causa autant de consternation & d'allarme qu'en avoit causé deux ans auparavant l'arrivée d'Annibal devant ses portes. On ne sçavoit si on devoit loüer ou blâmer cette marche de Neron, &,ce qui est très-injuste, il paroissoit qu'on n'en jugeroit que par le succès. *Voilà donc*, disoit-on, *le camp Romain laissé sans chef en présence de l'ennemi, & d'un ennemi comme Annibal, & avec une armée dont on a emmené toute la force & toute la fleur; le voilà sans autre sûreté que l'erreur même d'Annibal, qui ignore que le Consul est parti avec la meilleure partie de ses troupes. Que deviendra-t'on, s'il vient enfin à être désabusé, & qu'il prenne le parti, ou de se mettre avec toute son armée à poursuivre le Consul qui ne marche qu'avec sept mille hommes, ou de tomber sur son camp qui lui est abandonné?* Cela est accompagné de beaucoup d'autres réfléxions que la terreur leur inspire.

Quand le Consul se vit assez avancé, il crut

qu'il pouvoit ſûrement découvrir ſon deſſein à ſes ſoldats. Il leur parle donc en peu de mots, & leur dit *que jamais Général n'avoit formé de projet plus hardi & plus téméraire en apparence, & plus ſûr en effet que le ſien; qu'il les menoit à une victoire ſûre, car ils alloient joindre une armée aſſez forte pour réſiſter ſeule même à Annibal; que quelque petit que fût le renfort qu'ils lui amenoient, il feroit aſſûrément pancher la balance, & que la nouvelle de l'arrivée de l'autre Conſul, ne laiſſeroit pas un ſeul moment la victoire douteuſe; qu'à la guerre la rénommée fait tout, & que la moindre choſe arrivée de ſurcroît ſuffit pour jetter dans les eſprits la terreur ou la confiance, & qu'ils auroient ſeuls la gloire de ce grand exploit. Car pour l'ordinaire c'eſt le renfort amené à propos, qui paroît avoir tout entraîné, & on lui impute les plus grands ſuccès, ſans que perſonne les lui diſpute. Vous voyez vous-même*, ajoûta-t'il, *de quelle foule, de quelle admiration, & de quelle faveur votre marche eſt accompagnée.*

En effet tous les chemins étoient remplis d'une affluence d'hommes & de femmes, qui venoient de tous les environs, qui faiſoient retentir les airs de benédictions, de vœux & de loüanges, qui les appelloient *le ſoûtien de la République, & les Liberateurs de Rome & de l'Empire*, & qui publioient que leur ſalut & leur liberté étoient en leurs mains, & qu'ils ne les attendoient que de leur courage. *Que les Dieux beniſſent votre marche*, lui diſoient-ils, *afin que comme nous vous accompagnons aujourd'hui pleins d'inquiétude,*

nous puissions en peu de jours courir pleins de joïe au-devant de vous pour vous feliciter de votre victoire. En même tems chacun les pressoit avec de grandes instances de prendre plûtôt de lui que des autres tout ce dont ils avoient besoin, sans les épargner. Cette liberalité, ou plûtôt cette prodigalité des peuples fut combattuë par la moderation des soldats, qui ne voulurent que ce dont ils ne pouvoient se passer. Pour faire plus de diligence ils repaissoient sous leurs Enseignes, & marchoient jour & nuit sans donner à leur repos que ce que la nature demandoit nécessairement.

Livius étoit campé devant la ville de Sene à cinq cent pas d'Asdrubal. Neron s'arrêta sous quelques montagnes, & envoya lui donner avis de son arrivée, & lui demander s'il vouloit qu'il entrât dans son camp en plein jour ou la nuit. Livius jugea à propos que ce fût la nuit; & pour n'être pas obligé d'étendre son camp, ce qui auroit découvert l'arrivée du Consul, il envoya un ordre que chaque Tribun logeât un Tribun, chaque Centurion un Centurion, que chaque Cavalier prît avec lui un Cavalier, & chaque fantassin un fantassin. Ces troupes étant entrées la nuit avec un grand silence, il y eut dès le lendemain un grand Conseil, où le plus grand nombre fut d'avis que Neron devoit donner à ses troupes fatiguées le tems de se refaire, & prendre quelques jours pour reconnoître l'ennemi.

Neron s'opposa à cet avis avec beaucoup de

force, & dit qu'il ne falloit pas par le retardement rendre vain & téméraire un dessein que la diligence avoit rendu sûr; qu'on pouvoit défaire l'armée d'Asdrubal, & regagner la Poüille avant qu'Annibal se fût reconnu; qu'il falloit donc se mettre en bataille sur l'heure même, donner le signal du combat, & profiter de l'erreur des deux Généraux Carthaginois, en les empêchant l'un de s'appercevoir qu'il avoit à faire à un moindre nombre d'ennemis qu'il ne pensoit, & l'autre à un plus grand.

Le Conseil fini, on arbore le signal du combat. Asdrubal se met aussi en bataille devant ses retranchemens, mais avant que de faire sonner la charge, il s'avance avec quelques chevaux pour reconnoître la posture de l'ennemi. Là il remarque de vieux boucliers qu'il n'avoit pas encore vûs, il voit des chevaux plus maigres, & il lui paroît que le nombre des ennemis est fort augmenté. Cela lui est suspect. Il soupçonne ce qui en est, fait battre la retraite & envoye quelques Cavaliers à la riviere où les Romains allerent abreuver leurs chevaux, afin qu'ils tâchent de faire quelque prisonnier, ou qu'au moins ils rapportent s'ils n'ont pas vû des visages plus brûlez comme de gens qui ne sont que d'arriver après une longue marche. En même tems il en envoye d'autres faire le tour du camp de Livius pour voir s'il n'est point augmenté, & si on y donne le signal une seule fois, ou deux fois.

Les

Les coureurs lui ayant fait leur rapport, ce qui contribua le plus à le tromper, c'eſt l'aſſûrance que le camp n'avoit pas plus d'étenduë qu'auparavant. Mais d'un autre côté ce qui confirma & qui augmenta même ſes ſoupçons, ce fut ce qu'on lui dit que dans le camp du Préteur Porcius, on ne battoit le ſignal qu'une fois, & que dans celui de Livius on le battoit deux fois. Cela lui fit juger que les deux Conſuls étoient dans ce dernier camp. Ne pouvant donc concevoir comment cela avoit pû ſe faire, ni démêler les diverſes penſées que ſes craintes lui ſuggeroient, il fit éteindre les feux dans ſon camp la nuit ſuivante, & ſur la premiere veille il ordonna qu'on marchât pour gagner le Metaure qu'il avoit deſſein de paſſer. Mais le lendemain il fut joint d'abord par Neron avec la Cavalerie, enſuite par Porcius qui menoit l'armure legere, & enfin par Livius à la tête de l'infanterie toute prête à combattre.

Les deux armées étant donc en préſence, les Romains ſe mirent d'abord en bataille. Neron prit l'aîle droite, Livius ſe plaça à la gauche, & Porcius eut le corps de bataille. Aſdrubal ordonna ſon armée de cette maniere : Il mit ſes Elephans devant ſon corps de bataille, donna aux Gaulois l'aîle gauche où ils étoient protegez par une colline; il ſe plaça à l'aîle droite avec ſes Eſpagnols, & rangea ſes Liguriens au corps de bataille derriere ſes Elephans.

Le combat commença entre l'aîle gauche des Romains commandée par Livius, & l'aîle droite des Carthaginois commandée par Asdrubal, & il fut très-sanglant de part & d'autre; car les deux corps de bataille y furent mêlez. Neron qui étoit à la droite, ayant tenté de gagner la colline qui partageoit la gauche des ennemis, pour tomber de-là sur les Gaulois de cette aîle, & n'ayant pû en venir à bout, prit quelques cohortes, & les menant derriere son corps de taille, il alla tomber par sa gauche sur la droite où étoit Asdrubal. Cela décida de la victoire, ce fut une boucherie horrible. Les Carthaginois pris de front, en queüe & en flanc, furent enfin obligez de ceder. Asdrubal donna des marques d'une valeur héroïque; toûjours exposé au plus grand péril, il soûtient ceux qui combattent, & rallume le courage de ceux qui sont fatiguez ou rebutez, ramene à la charge ceux qui ont plié, & rétablit par-tout le combat. Mais enfin voïant que la Fortune se déclare pour l'ennemi, il dédaigne de survivre à une si grande armée qui a suivi sa réputation, & poussant son cheval au milieu d'une cohorte Romaine, il meurt en combattant comme devoit mourir un fils d'Amilcar, & le frere d'Annibal. Jamais les Romains n'avoient tué tant d'ennemis dans un seul combat. Il y eut cinquante six mille hommes de tuez du côté d'Asdrubal, cinq mille quatre cent de pris. Quatre mille Romains qui étoient

prisonniers dans le camp des Carthaginois, furent délivrez. Cet échec des Carthaginois à ce combat du Metaure, égale celui des Romains à la bataille de Cannes. Cette victoire ne laissa pas de coûter cher au vainqueur. Il perdit près de huit mille hommes tant Romains qu'Alliez. Neanmoins Polybe écrit, que du côté d'Asdrubal il ne demeura que dix mille hommes tant Carthaginois que Gaulois, & que les Romains n'en perdirent que deux mille. Mais il faut nécessairement qu'il y ait une faute de nombre dans ce texte de Polybe; & une marque sûre de cette erreur, c'est que le lendemain quelques coureurs ayant rapporté à Livius, qu'un corps de Liguriens & de Gaulois échapez du combat, se retiroit sans chef, & qu'une seule troupe de Cavalerie suffiroit pour le défaire, répondit, *Souffrons qu'il reste quelques couriers qui aillent annoncer la nouvelle de notre victoire.* Ce mot seroit ridicule, s'il n'y avoit eû que dix mille hommes tuez du côté des Carthaginois.

La nuit suivante Neron partit & s'en retourna dans la Poüille avec une diligence plus grande que celle qu'il avoit faite pour venir; car le sixiéme jour il arriva dans son camp. On ne conçoit pas comment Annibal peut ignorer si long-tems son absence. La faute qu'il fit en cette occasion paroît encore plus grande que celle qu'il avoit faite à la bataille de Cannes; car il pouvoit facilement enlever le camp de Neron,

dont on avoit amené toute la force, se mettre ensuite avec toute son armée aux trousses du Consul, qui avec sept mille hommes n'auroit pas fait une longue resistance, & s'étant joint avec son frere Asdrubal, il est visible que tous deux ils auroient défait l'autre Consul Livius, qui n'auroit pû tenir contre ces deux Armées, & contre deux Generaux de cette réputation; ainsi l'Italie étoit perduë & la guerre finie. Mais quelque Dieu favorable aux Romains détourna la pensée d'Annibal de tout ce qui auroit pû le desabuser & l'instruire.

La nouvelle de la défaite d'Asdrubal causa dans Rome une joye d'autant plus grande, que l'entreprise de Neron avoit paru très-hardie, & l'évenement très-douteux. On ordonna des prieres publiques de trois jours, & pendant ces trois jours tous les Temples furent remplis d'une foule d'hommes & de femmes, qui avec leurs enfans remercioient les Dieux de cette protection toute puissante qui les avoit arrachez à la cruelle servitude dont ils étoient menacez.

Neron en arrivant dans son camp, fit jetter dans celui d'Annibal la tête d'Asdrubal qu'il avoit apportée, fit paroître devant ses retranchemens plusieurs Africains chargez de chaînes, & en envoya deux à Annibal pour lui apprendre tout ce qui s'étoit passé. Annibal frappé de ce malheur public & domestique, dit : *Je reconnois le malheureux sort de Carthage*, & levant son

camp & tous ſes quartiers, il ſe retira dans le païs des Bruttiens, où il emmena avec lui tous ceux de Metapont & les Lucaniens qui étoient ſous ſon obéiſſance.

Sur la fin de l'Eté le Senat ordonna au Conſul Livius de revenir à Rome avec ſon armée, & envoya ordre en même tems à Neron l'autre Conſul de s'y rendre auſſi ; mais ſeul ſans ſes Legions pour faire tête à Annibal. Les deux Conſuls arriverent le même jour à Preneſte, & de-là à Rome au milieu d'une foule innombrable qui étoit ſortie au-devant d'eux, & qui s'empreſſoit pour les ſaluer, & pour toucher ces mains victorieuſes qui avoient ſauvé la République & redonné à l'Italie ſes beaux jours, en écartant les épaiſſes tenébres dont elle étoit couverte.

Ils furent introduits dans le Senat aſſemblé au Temple de Bellone. Là après avoir rendu compte de tout ce qu'ils avoient fait, ils demanderent qu'on remerciât les Dieux en leur nom, & qu'on leur décernât le Triomphe; ce qui leur fut accordé. Voici comment on regla l'ordre & la maniere de leur Triomphe. Comme cette grande action s'étoit paſſée dans la Province de Livius, que le jour du combat c'étoit Livius qui avoit les Auſpices, & que ſes troupes étoient à Rome, on ordonna qu'il triompheroit ſur un char à quatre chevaux ſuivi de ſes troupes; & que ſon Collegue Neron ne triompheroit qu'à cheval & ſans aucunes troupes. Cet-

te difference, bien loin de diminuer la gloire de Neron, servoit à l'augmenter. Tout le monde fut charmé de voir que celui qui étoit supérieur en mérite, cedoit à son Collegue le plus grand honneur ; & on relevoit d'autant plus le service qu'il venoit de rendre. *C'est lui*, disoit-on, *qui en six jours a traversé à cheval toute l'étenduë de l'Italie & a défait Asdrubal ; c'est lui qui a combattu en même tems les deux Généraux ennemis, l'un dans la Poüille par la seule terreur de son nom, & l'autre en personne dans la Gaule. Que son Collegue triomphe donc comme l'on voudra sur un char à plusieurs chevaux, le véritable triomphe c'est celui que l'on voit passer sur un seul cheval, & quand même Neron ne triompheroit qu'à pied, il seroit toûjours plus célébre & par la gloire qu'il a acquise par ce grand exploit, & par celle qu'il mérite par sa modestie.* Comme c'est la coûtume des Romains d'accompagner les Triomphateurs avec des chansons toutes remplies de brocards, on remarqua qu'il y en eut beaucoup plus sur Neron que sur son Collegue. J'ai quitté un moment Annibal pour rapporter une chose mémorable & singuliere, qui fait voir que les grands hommes n'ont qu'à se reposer de leur gloire sur le jugement public, qui les dédommage toûjours avantageusement de ce que leurs Supérieurs ou leur modestie leur font perdre.

On nomma de nouveaux Consuls pour l'année suivante, & on élut L. Veturius Philo, & Q. Cœcilius Metellus, qui eurent ordre d'al-

ler contre Annibal dans le païs des Bruttiens. Mais ils n'entreprirent rien contre lui dans toute leur année. Annibal consterné de l'échec qu'il avoit reçu, ne donna lieu à aucune occasion, & les deux Consuls ne jugerent pas à propos de l'inquiéter, ce qui est pour lui un très-grand éloge; en effet quelle idée ne falloit-il pas qu'ils eussent de lui seul, puisqu'ils n'osoient l'attaquer, lors même que toutes ses affaires alloient en décadence, & que tout paroissoit lui être contraire? Aussi ne sçauroit-on dire, si Annibal n'étoit pas plus grand & plus admirable dans l'adversité que dans la prosperité. Car faisant la guerre dans un païs ennemi, loin de sa patrie, & avec une armée composée d'un ramas de toutes les nations, qui n'avoient ni les mêmes Loix, ni les mêmes Coûtumes, ni le même langage, ni les mêmes sacrifices, ni presque les mêmes Dieux, de les avoir contenuës pendant tant d'années & de les avoir tenuës si obéïssantes & si bien unies, que jamais il ne se soit élevé le moindre mouvement entre elles, ni la moindre revolte contre leur Général, sur-tout après tant de pertes, & lorsque les convois & l'argent pour leur solde manquoient absolument, & que chassées du reste de l'Italie, elles étoient poussées à l'extrémité du païs des Bruttiens, c'est un sujet digne de l'admiration de tous les hommes.

Les Romains, dont tant de pertes n'avoient pû abattre le courage, ranimez par ces grands

ſuccez, prirent toutes les meſures que la magnanimité & le courage pouvoient ſuggerer, pour achever de chaſſer Annibal de l'Italie.

Quand Homere décrit la déroute des Troïens pouſſez par Achille, il la met devant nos yeux par cette comparaiſon : *Comme on voit des Legions de Sauterelles chaſſées d'une Campagne par la violence du feu qu'on allume de toutes parts, ſe retirer vers un fleuve, & ſi le feu les pourſuit toûjours, s'enſevelir dans ſes ondes, on voit de même les Troyens chaſſez par le divin fils de Pelée ſe précipiter dans les eaux profondes du Xanthe avec leurs chars & leurs chevaux.* Cette image repréſente parfaitement la fuite des Carthaginois, qui chaſſez de tous côtez par les Legions Romaines, ſe retirent à l'extrémité de l'Italie tout prêts à ſe jetter dans leurs vaiſſeaux pour regagner l'Afrique.

Iliad. Liv. XXI. au commencement.

Scipion nommé Conſul malgré ſa grande jeuneſſe, eut ordre de paſſer en Sicile, & Licinius Craſſus qu'on lui avoit donné pour Collegue, fut envoïé dans le païs des Bruttiens. Mais l'Eté il s'éleva une ſi grande peſte dans le camp des Romains & dans celui des Carthaginois, & ces derniers furent de plus ſi abattus par la famine qui ſe joignit à la peſte, que ni les uns ni les autres ne furent en état de rien entreprendre de conſidérable. Ce n'étoit plus tant une guerre que des courſes de partis qui ſortoient plutôt pour piller que pour combattre. La Garniſon Romaine qui étoit à Rhege,

ge, profita de ce tems-là pour recouvrer la ville de Locres qui avoit embrassé le parti d'Annibal. Sur quelque intelligence qu'elle avoit dans la place, elle s'approcha de nuit d'une de ses deux Citadelles, escalada ses murailles, & s'en empara après un grand meurtre. La Garnison Carthaginoise qui la défendoit, se retira dans l'autre Citadelle. Annibal en étant averti, & voïant de quelle importance il étoit pour lui de conserver cette place, marcha au secours, & fit tous ses efforts pour reprendre la Citadelle qu'il avoit perduë. Cette nouvelle portée à Scipion en Sicile, il partit sans differer avec une Flotte & entra dans la place avant le coucher du Soleil. Annibal avoit déja appliqué les échelles. Les Romains ranimez par l'arrivée de Scipion, font une furieuse sortie. Annibal sçachant que Scipion étoit présent, fit sonner la retraite, & la garnison abandonna l'autre Citadelle, & le suivit. Scipion punit les principaux auteurs de la revolte, laissa dans la place Pleminius pour Commandant, & s'en retourna à Messine.

Pendant que ces choses se passoient, les Romains allarmez de ce que cette année-là il étoit tombé plusieurs fois une pluïe de pierres, consulterent les Livres des Sibylles où ils trouverent cette prophetie : *Que comme un ennemi étranger avoit porté la guerre en Italie, le seul moïen de le vaincre & de l'en chasser, c'étoit de faire venir de Pessinonte la Déesse qu'on appelloit la mere Idéene.* On consulta l'Oracle

de Delphes qui répondit conformément à la prophétie : *Qu'ils obtiendroient cette Déesse par le moïen du Roi Attalus, & que lorsqu'ils l'auroient conduite à Rome, il falloit la faire recevoir par le plus homme de bien de la ville.* On envoya des Ambassadeurs à Pergame au Roi Attalus qui les mena à Pessinonte, & leur fit délivrer une pierre que les Phrygiens adoroient comme la mere des Dieux. Ces Ambassadeurs dépêchent à Rome Valerius Falto pour leur annoncer l'arrivée de la Déesse.

Cependant on élit à Rome de nouveaux Consuls, & on nomme Cornelius Cethegus & Sempronius Tuditanus. On décerne la Toscane à Cornelius, & les Bruttiens à Sempronius. Alors on reçoit à Rome la nouvelle que la Déesse est déja à Terracine ; & voilà le Senat très-embarrassé à choisir le plus homme de bien pour la recevoir. Tous les principaux aspiroient à cet honneur, & préferoient la gloire d'être choisis à tous les honneurs & à tous les commandemens qui pourroient leur être accordez par le Senat & par le peuple. Enfin le choix tomba sur P. Scipion, fils de Cneus qui avoit été tué en Espagne, jeune homme qui n'étoit pas encore en âge d'être Questeur. Quelle gloire pour un homme de cet âge, de remporter le prix de la sagesse dans une ville pleine de personnages recommandables par leur vertu !

Scipion s'étant rendu à Ostie avec les principales Dames de la ville qui furent nommées

pour cette honorable commission, s'avança en pleine mer, reçut la Déesse des mains des Prêtres qui la conduisoient, & la remit entre les mains de ces Dames, qui se relayant, la porterent à Rome & la placerent dans le Temple de la Victoire. Toute la ville étoit sortie au-devant; dans les ruës où elle devoit passer, il y avoit des encensoirs à toutes les portes, l'air étoit embaumé de l'encens qu'on y brûloit, & retentissoit d'acclamations & de prieres. On la conjuroit de venir de son bon gré habiter la ville de Rome & de lui être favorable. Cette procession entra à Rome le quatorze d'Avril. Ce jour-là fut une fête solemnelle, & on célébra des Jeux qui furent appellez *Megalesia*.

Les Romains qui avoient déja recouvré la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & chassé Annibal de presque toutes les places qu'il occupoit en Italie, éxécuterent le grand dessein qu'ils avoient déja formé, de faire passer Scipion en Afrique malgré l'opposition de Fabius Maximus, qui n'oublioit rien pour l'empêcher, qui protestoit que c'étoit la ruine sûre de l'Italie; & qui alloit criant dans les Conseils & dans les Assemblées du peuple: *Qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuïr Annibal, s'il n'emmenoit encore toutes les forces qui leur restoient en Italie; repaissant la jeunesse de vaines esperances, en leur persuadant d'abandonner leurs peres, leurs femmes, leurs enfans, & leur ville, aux portes de laquelle il voyoit un puissant ennemi jusques-là toûjours invincible.*

Malgré cette opposition Scipion partit, passa à Carthage, & transporta dans le sein de cette ville ennemie la guerre qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome.

Le Consul Sempronius qui marchoit vers le païs des Bruttiens, eut une rencontre avec Annibal sur les terres de Crotone. Ce ne fut pas une bataille, mais un combat tumultueux fait par des troupes separées. Le Consul fut battu, perdit douze cens hommes & se retira avec précipitation dans son camp, où les ennemis n'oserent le suivre.

La nuit suivante il envoïa ordre à Licinius qui commandoit près de-là un corps de troupes, de lui amener ses Legions. Les deux Armées étant jointes, Sempronius donna une grande bataille à Annibal, & avant que de commencer la charge, il adressa ses prieres à la Fortune appellée *Primigenia*, & lui voüa un Temple si elle lui accordoit la victoire. La Déesse agréa son vœu, les Carthaginois furent battus & mis en fuite. On leur tua quatre mille hommes, on fit trois cent prisonniers & on prit onze Enseignes. Annibal déconcerté par cet échec, retira son Armée & la mena à Crotone. Le Consul profitant de sa retraite, attaqua la ville de Clampetia & la prit d'assaut. Toutes les autres villes moins considérables se rendirent volontairement.

L'année suivante eut pour Consuls Cn. Ser-

vilius Cœpio, & C. Servilius. Magon frere d'Annibal, qui étoit passé dans les Gaules avec des troupes pour se joindre à Annibal, & qui avoit fait soulever presque toute la Toscane, fut battu & fort blessé dans un combat que lui donnerent Quintilius Varus & le Proconsul M. Cornelius.

Scipion ne fut pas plûtôt passé en Afrique, que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires, qui obligerent les Carthaginois à envoyer à Annibal & à Magon des députez, pour leur ordonner d'abandonner l'Italie & de venir au secours de leur Patrie déja réduite à l'extrémité.

Quand Annibal reçut ces ordres, il venoit encore d'être battu à Crotone par le Consul C. Servilius. On ne comprend point comment ce combat a échappé à la diligence des Historiens. Valerius Antias est le seul qui en parle, & qui assure que les Carthaginois perdirent cinq mille hommes en cette occasion. Toutes ces grandes pertes avoient si peu abattu le courage d'Annibal, qu'ayant entendu les ordres que ces députez lui apportoient, il en fremit de rage jusqu'à verser des larmes. *Il y a long-tems*, dit-il, *qu'on me rappelle par des voyes détournées en refusant de m'envoïer des recruës & de l'argent. Aujourd'hui on me rappelle par des ordres formels. Annibal n'est point vaincu par les Romains qu'il a si souvent battus & mis en fuite; il ne l'est que par l'envie & par l'opposition opiniâtre du Senat de Carthage. Ce ne sera pas tant Scipion qui se*

réjoüira & qui s'énorgueillira du retour plein de honte au quel je suis forcé, que Hannon qui n'ayant pû abbattre ma maison par d'autres voïes, a trouvé moïen de l'accabler sous les ruines de Carthage.

Annibal sans differer un moment, fit embarquer son armée. Avant son départ il fit passer au fil de l'épée quelques troupes du païs qui avoient refusé de le suivre, & qui s'étoient refugiées dans le Temple de Junon Lacinienne. La sainteté de cet asile ne put les sauver de sa fureur ; & pour laisser un monument durable de ses actions, il éleva dans ce Temple un autel, sur lequel il fit graver une magnifique inscription où tous ses exploits furent détaillez en Lettres Grecques & Puniques.

Jamais homme n'a marqué tant de douleur en quittant sa patrie pour aller en éxil, qu'Annibal en témoigna quand il quitta cette terre ennemie. Et ce qui est encore plus singulier, les Romains ne furent pas plus affligez de l'arrivée des Carthaginois en Italie, qu'ils le furent de leur départ, & ils se plaignoient de leurs Généraux qui ne les avoient pas retenus selon les ordres qu'ils leur en avoient donnez : car ils craignoient l'issuë d'une guerre, dont tout l'effort alloit tomber sur une seule armée & sur un seul chef. *C'est la scene qui est changée*, disoient-ils, *& non pas le danger. Fabius Maximus, ce grand personnage qui vient de mourir, a prédit mille fois le grand combat qui se prépare. Il a publié & avec raison, qu'Annibal*

seroit plus redoutable dans son propre païs qu'il ne l'avoit été aux portes de Rome. Ce ne sera ni un Syphax homme d'une barbarie sans conduite, ni un Asdrubal qui ne sçait que fuïr, ni une armée ramassée à la hâte & composée de païsans mal armez que Scipion aura à combattre. Il aura en tête Annibal né presque dans le camp de son pere, dont la valeur a été si célébre, Annibal nourri & élevé dans les armes dès son enfance, parvenu à commander en chef avant que d'être devenu homme, qui a vieilli dans le sein de la victoire, & qui a rempli des monumens de ses grandes actions les Espagnes, les Gaules & toute l'Italie, depuis les Alpes jusqu'à la mer; qui mene une armée endurcie à souffrir ce qui avant lui paroissoit au-dessus des forces humaines, une armée cent fois teinte du sang Romain, & qui remporte des dépoüilles sans nombre. Scipion trouvera devant lui dans le combat une infinité de Chefs qui ont tué de leurs mains nos Généraux, & parcouru en vainqueurs nos camps & nos villes. Aujourd'hui tous nos Magistrats ensemble ne font point porter devant eux tant de faisceaux qu'Annibal en pourroit faire marcher devant lui, s'il produisoit tous ceux qu'il a gagnez par le meurtre de nos Capitaines.

Après toutes ces tristes refléxions, la peur d'offenser les Dieux par leur ingratitude, les porta à ordonner des fêtes & des sacrifices, pour les remercier de ce qu'ils se voïoient possesseurs de l'Italie après seize années d'une si cruelle guerre.

Cependant Annibal porté par un vent favorable, approchoit du rivage d'Afrique. Il or-

donna à un matelot de monter au haut du mât pour reconnoître l'endroit où ils alloient prendre terre. Le matelot étant monté, lui cria que la prouë étoit tournée vers un lieu où il y avoit un tombeau ruiné. Annibal regardant cela comme un présage funeste, lui commanda de passer outre, & alla descendre à la petite Leptis, d'où il mena son armée à Adrumette, & après l'avoir laissé reposer quelques jours, il marcha en diligence à Zama, qui est à cinq journées de Carthage. Là ayant appris les grands progrez que Scipion avoit déja faits, & ne voyant aucune apparence de pouvoir rétablir les affaires par les armes, il envoya demander une conference à Scipion qui ne la refusa point. On convient d'un lieu entre les deux camps; & les deux Généraux avec une troupe d'élite qu'ils laissent à une égale distance, s'avancent au milieu suivis chacun de leur Trucheman.

Annibal parla le premier, & par un long discours il tâcha de porter Scipion à accorder la paix aux Carthaginois : *Scipion*, lui dit-il, *souvenez-vous de l'inconstance de la Fortune qui renverse souvent ceux qu'elle a le plus élevez, & qui, aïant beaucoup de pouvoir sur toutes les choses humaines, le déploïe avec plus d'insolence dans les affaires de la guerre. Il ne faut pas en aller chercher des exemples bien loin, ni dans les anciennes histoires, vous en voyez un bien sensible devant vos yeux. Je suis cet Annibal, qui après la bataille de Cannes m'étant rendu maître de presque toute l'Italie,*

l'Italie, portai mes armes victorieuses jusqu'aux portes de Rome, & campai à cinq milles de vos murailles. Là je m'arrêtai pour déliberer ce que je devois faire de vous & de votre patrie. Et aujourd'hui je me vois en Afrique, moi Africain réduit à venir vous demander la paix à vous Romain, & traiter avec vous de mon salut & de celui de Carthage. Si vous considerez bien ce grand revers, vous compterez moins sur vos prosperitez présentes, & pour ne pas vous exposer à perdre le nom que vous avez acquis dans une si florissante jeunesse, vous accepterez nos offres & vous nous accorderez la paix. La Sicile, la Sardaigne & les Espagnes seront au peuple Romain, sans que nous puissions jamais les repeter par nos armes. Toutes les isles qui sont entre l'Italie & l'Afrique vous demeureront. Qu'est-ce que la guerre pourra vous donner davantage ? En faisant par ce Traité la sûreté des Carthaginois, vous assûrerez votre gloire & celle du nom Romain.

Scipion répondit à Annibal par un long discours, dont la fin fut : *que ce n'étoit pas au vaincu à faire le partage du vainqueur, & qu'il falloit que les Carthaginois se remissent entierement à la discretion des Romains, ou que dès le lendemain on décidât par les armes, laquelle des deux villes de Rome ou de Carthage seroit la maîtresse du monde, & donneroit la Loi à toutes les nations.*

Après cette conference ils se retirerent chacun dans leur camp, & le lendemain à la pointe du jour ils mirent leurs troupes en bataille, avec tant de capacité & d'art, que, comme dit Ho-

mere, si Mars & Bellone avoient parcouru les deux armées, & visité tous les rangs, ils n'auroient pû y trouver la moindre chose à reprendre. Scipion lui-même donna de grands éloges à la disposition qu'avoit fait Annibal.

Le combat fut long, fort opiniâtré, & diversifié par des accidens étranges & singuliers: mais enfin la victoire se déclara pour les Romains. Les Carthaginois perdirent vingt mille hommes tuez sur la place. On fit autant de prisonniers, & on leur prit cent trente-trois Enseignes & onze Elephans. Scipion ne perdit pas plus de quinze cens hommes. Annibal après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre du plus grand capitaine, se retira à Adrumette & de-là à Carthage où il déclara en pleine assemblée, qu'il n'y avoit pour eux de ressource que dans la paix.

Il y eut sur cela plusieurs assemblées. On envoya par deux fois à Scipion des députez en état de supplians. Scipion leur dicta les conditions qu'il leur imposoit, & leur ordonna d'aller les déclarer à Carthage. La lecture en étant faite, Giscon qui avoit toujours été opposé à Annibal, voulut empêcher le peuple de les recevoir, & il étoit favorablement écouté de la multitude. Annibal indigné de cette opposition si imprudente, & qui alloit achever l'entiere ruine des Carthaginois, s'approcha de lui, le prit par le corps, & le tira par force de la Tribune. Cette action

violente faite dans une ville libre, parut très-insolente, & excita un grand murmure dans l'Assemblée. Annibal étonné de cette liberté du peuple, que la guerre ne connoissoit point, dit pour calmer les esprits: *Je suis sorti de Carthage à l'âge de neuf ans; j'y suis revenu trente-six ans après; j'y crois sçavoir passablement l'art de la guerre, ses Loix & ses usages, dont la Fortune tant publique que particuliere m'a instruit depuis mon enfance; mais j'ignore les Loix, les mœurs & les Coûtumes de vos Assemblées de ville, & c'est à vous à me les enseigner.* Ainsi aïant excusé son imprudence, il fit un long discours pour faire voir que la paix qu'on leur offroit, n'étoit point injuste; que ses conditions étoient même plus douces qu'ils ne devoient l'esperer dans l'état où ils se trouvoient, & qu'elle étoit nécessaire.

Les deputez qu'on avoit envoyez à Rome, étant revenus avec la ratification du Traité, lorsqu'il fut question de faire le premier payement des dix mille talens qui avoient été imposez, & qu'ils devoient payer en cinquante années deux cent talens par an, voilà toute l'assemblée qui se met à pleurer & à jetter de grands cris. Annibal s'étant pris à rire, Asdrubal surnommé Hœdus lui en fit un crime; il dit qu'il étoit étonnant qu'il pût rire dans ce deüil public, lorsque tout le monde fondoit en larmes, lui sur-tout qui étoit la cause de tous ces pleurs. Annibal repoussa cette insulte par des paroles pleines de

sens : *Ces ris que vous blâmez*, dit-il, *ne sont point si fort hors de saison que vos larmes impertinentes. Quand on nous a ôté nos armes, qu'on a brûlé nos vaisseaux, qu'on nous a interdit toute guerre étrangere, c'étoit alors qu'il falloit pleurer : car voilà le coup mortel qu'on nous a porté. Mais nous ne sentons des maux publics que ce qui touche nos fortunes particulieres, & rien ne nous afflige que la perte de notre argent. Quand on a dépoüillé Carthage, & qu'on l'a mise toute nuë & sans armes au milieu de ces nations d'Afrique toutes armées, personne n'a gémi, personne n'a versé une seule larme ; & aujourd'hui parce qu'il faut que chacun contribuë au premier païement du Tribut qui a été imposé, vous pleurez tous comme dans des funerailles publiques. Ah que je crains que vous sentïez bien-tôt que vous avez pleuré pour des maux très-legers !*

Tite-Live assûre qu'il y des Auteurs qui ont écrit, que d'abord après la bataille Annibal s'embarqua pour aller à la Cour d'Antiochus. Cela étoit fondé apparemment sur ce que Scipion ayant fait demander aux Carthaginois qu'on lui livrât Annibal, les Carthaginois répondirent qu'Annibal n'étoit plus en Afrique. Mais c'étoit un mensonge : car Annibal après la ratification du Traité de paix & le départ de Scipion, demeura encore six années à Carthage jusqu'au Consulat de Caton & de L. Valerius Flaccus. Ce ne fut que cette année-là, que, pour se dérober à la haine de ses Citoïens qu'il avoit offensez par des nouveautez qu'il avoit introduites, & en-

core plus pour éviter d'être livré aux Romains qui avoient envoïé des Ambaſſadeurs à Carthage le demander, ſur ce qu'on avoit appris à Rome qu'il s'étoit lié avec Antiochus, & qu'il avoit fait un traité avec lui pour leur faire la guerre, il réſolut de s'évader. Mais comme il étoit obſervé, il uſa d'une grande prudence. Le jour qu'il avoit pris pour ſa fuite, il fut tout le jour à la place publique pour éloigner tout ſoupçon de ſon deſſein. A l'entrée de la nuit il ſortit ſecretement ſuivi ſeulement de deux de ſes domeſtiques, & ſe rendit dans un lieu où il avoit fait préparer des chevaux. Là il monta à cheval & fit tant de diligence, que le lendemain matin il arriva à la Tour qui porte ſon nom, & qui eſt ſur le bord de la mer entre Acholla & Thapſe. Il y avoit là un vaiſſeau tout prêt ſur lequel il paſſa le jour même à l'iſle de Cereina, où il trouva pluſieurs vaiſſeaux chargez de marchandiſes. Dès qu'il fut deſcendu, les Marchands & les Patrons allerent en foule pour le ſaluer. Comme un autre Ulyſſe, il leur fit une fauſſe confidence, & leur dit que Carthage l'envoyoit Ambaſſadeur à Tyr. Mais craignant que quelqu'un de ces vaiſſeaux ne partît la nuit & n'allât annoncer à Thapſe ou à Acholla qu'on l'avoit laiſſé à Cereina, il fit préparer un ſacrifice & un grand repas auquel il pria tous ces marchands & ces pilotes; & afin qu'on pût ſouper à l'ombre, car on étoit alors au cœur de l'Eté, il ſe ſervit des

voiles & des mâts de quelques vaisseaux, & fit une tente fort spatieuse sur le rivage. La chere fut aussi grande que l'avoit pû permettre le peu de tems qu'on avoit eu pour se préparer. On but jusques bien avant dans la nuit. Annibal trouvant un moment favorable pour se dérober sans être vû, fit voile & arriva heureusement à Tyr, où il fut reçu par les Fondateurs de Carthage comme dans une autre patrie. Il n'y séjourna que peu de jours, & navigea à Antioche. Il trouva que le Roi en étoit parti, & il apprit que son fils étoit à Daphné où il célébroit des jeux solemnels. Il alla l'y trouver. Le jeune Prince le reçut avec beaucoup de politesse. Il ne s'arrêta point, & alla à Ephese où il trouva Antiochus encore incertain & flottant sur la guerre contre les Romains. Son arrivée acheva de le déterminer. Pendant qu'il fut à Ephese, il arriva une avanture qui mérite d'être rapportée.

Les Ephesiens avoient chez eux un philosophe Peripateticien nommé Phormion, pour lequel ils avoient une estime très-singuliere. Ils crurent ne pouvoir mieux regaler Annibal qu'en lui faisant entendre leur Philosophe. Ils lui proposerent d'aller à son auditoire : ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de peuple. Phormion fit un discours de plusieurs heures sur le devoir du Général d'Armée & sur tout l'art de la guerre. Les Ephesiens charmez, demanderent à Annibal ce

qu'il pensoit de ce personnage. Annibal s'expliquant assez mal en Grec, mais avec une franchise digne de lui, dit : *qu'il avoit bien vû en sa vie des vieillards radotter, mais qu'il n'avoit jamais vû un plus parfait radotteur que leur Philosophe.* En effet quelle arrogance, ou plutôt quelle démence & quelle démangeaison de parler dans ce Grec, qui n'avoit jamais vû l'ennemi, ni même un camp, qui toute sa vie avoit été éloigné de toute fonction publique, de se mêler de parler de l'art de la guerre devant Annibal, qui avoit disputé tant d'années l'Empire aux Romains vainqueurs de toute la Terre ?

Antiochus faisoit toute sorte d'honneurs à Annibal, comme au Capitaine le plus propre à lui procurer de grands succez dans la guerre qu'il méditoit, & il avoit avec lui de frequentes conferences. Annibal fidéle à la haine qu'il avoit jurée aux Romains, le pressoit de porter la guerre en Italie, qui lui fourniroit les convois nécessaires pour la subsistance de ses troupes & des recruës dont il avoit besoin. Il lui représentoit que s'il donnoit le tems aux Romains de faire la guerre hors de l'Italie, il n'y avoit point de Roi, point de nation qui pût leur résister. Il lui demandoit cent vaisseaux couverts, dix mille hommes de pied & mille chevaux, & l'assûroit qu'avec cette Flotte il passeroit en Afrique, & feroit revolter les Carthaginois, ou que s'ils refusoient de l'écouter, il passeroit en Italie, & y exciteroit quelque guerre contre les Romains.

Antiochus admirant ſes grandes vûës, donna les mains à tout. Annibal avant que de rien entreprendre, crut qu'il étoit néceſſaire de préparer les eſprits de ſes Citoïens. Pour cet effet il ſe ſervit d'un certain Ariſton de Tyr, qui étoit alors à Ephéſe, & dont il avoit éprouvé l'habileté & l'adreſſe dans pluſieurs emplois dont il l'avoit chargé. Il le prend en particulier, lui explique tout ce qu'il méditoit, & l'envoye à Carthage. Il n'oſa le charger de Lettres, de peur qu'étant interceptées, elles ne découvriſſent tout ce qu'il tramoit. Mais il lui donna ſes ordres, lui nomma ceux avec leſquels il devoit s'aboucher, & l'inſtruiſit de pluſieurs ſecrets qui feroient connoître à ſes amis qu'il venoit de ſa part, & qui lui tiendroient lieu de Lettres de créance.

Ariſton ne fut pas plutôt arrivé à Carthage, que les ennemis d'Annibal ſe douterent de la commiſſion dont il étoit chargé. On ne s'entretenoit d'autre choſe & en public & en particulier. Enfin on porta la choſe au Senat, & ſur le rapport qui fut fait, Ariſton eut ordre de comparoître. Il ſe défendit d'abord aſſez bien; & la principale de ſes défenſes fut qu'il n'avoit porté aucune Lettre à aucun des Citoïens. Mais il n'alleguoit nulle bonne raiſon ſur le ſujet de ſon voïage; auſſi fut-il très-embarraſſé à répondre au reproche qu'on lui fit, qu'il n'avoit eû des conferences qu'avec les amis d'Annibal. Sur cela il s'éleve un grand tumulte parmi les Senateurs. Les

uns

uns veulent qu'on le traite en espion & qu'on l'envoye à Rome; & les autres crient que de traiter ainsi un étranger sans aucune preuve, c'étoit donner un exemple pernicieux, qui auroit de terribles conséquences: car on traiteroit de même les Carthaginois & à Tyr & dans les autres lieux où ils alloient pour leur commerce. L'affaire fut remise au lendemain; mais Ariston qui craignoit les suites, s'embarqua secretement la nuit même, après avoir affiché au haut du Tribunal un Placard où il déclaroit, *qu'il n'avoit eu aucun ordre de traiter avec aucun particulier; mais qu'il avoit été envoyé pour traiter avec le Senat.* Ce Placard plein de malice étoit fait à deux fins; l'une pour rendre les principaux de la Noblesse suspects au Senat, & pour rendre le Senat suspect au peuple; l'autre pour donner des soupçons aux Romains & pour les irriter contre Carthage.

Le lendemain les Magistrats appellez *Suffetes* s'étant assemblez, ils trouverent ce Placard, le lurent, & trouvant le crime averé, ils jugerent à propos d'envoyer des Ambassadeurs à Rome déclarer tout ce qui s'étoit passé. Ces Ambassadeurs ayant été entendus, le Senat se trouva dans de grandes allarmes, & craignit que Rome n'eût incessamment la guerre avec Antiochus & avec les Carthaginois. Mais ce qui augmenta ses soupçons contre ces derniers, c'est que bien loin qu'il y eut eû des avis pour envoïer Ariston à Rome, non seulement ils ne les avoient pas suivis, ils ne

l'avoient pas même retenu, & ne l'avoient pas empêché de prendre la fuite.

Les Romains envoyerent à Ephése deux Ambassadeurs P. Sulpicius & P. Villius chargez d'instructions secretes, & d'un ordre de passer à Pergame à la Cour d'Eumenes qui ne demandoit qu'une occasion de faire la guerre à Antiochus. Sulpicius demeura malade à Pergame & Villius arriva à Ephése dans le tems qu'Antiochus étoit occupé à la guerre de Pisidie.

Les Courtisans de ce Prince jaloux d'Annibal, & qui craignoient qu'il ne s'élevât à leur préjudice au premier degré d'autorité & de crédit, l'avoient déja rendu très-suspect. Antiochus ne se servoit plus de lui, & ne l'appelloit plus à ses Conseils. Cette mauvaise disposition fut encore augmentée par l'arrivée de Villius qui eut de frequentes conferences avec Annibal; ce qui ralluma les soupçons d'Antiochus & fortifia les impressions que ses Courtisans lui avoient déja données.

L'Historien Claudius, qui a traduit en Latin les Annales Grecques d'Acilius, & qui les a suivies, écrit que pendant qu'Antiochus étoit dans la Pisidie, Scipion l'Africain se trouva à Ephése, qu'il y vit souvent Annibal, & qu'un jour qu'il s'entretenoit avec lui, la conversation étant tombée sur les Généraux d'Armée, Scipion lui demanda *quel étoit le Capitaine qu'il préferoit à tous les autres.* Annibal répondit *Alexandre* : *Et le*

second, continua Scipion ; *c'est Pyrrhus sans contredit*, repliqua Annibal. *Et le troisiéme*, reprit Scipion ; *c'est moi*, repartit Annibal sans balancer ; que sur cela Scipion se prit à rire, & lui dit : *Que seroit-ce donc si vous m'aviez vaincu ? Oh*, répondit Annibal, *si je vous avois vaincu, je me mettrois avant Alexandre, avant Pyrrhus, & avant tous les autres.* Scipion fut agréablement flatté de cette réponse fine, & de cette politesse peu attenduë du Carthaginois, qui ne l'avoit point compris parmi les Généraux, comme le jugeant infiniment supérieur à tous les autres, & hors de toute comparaison.

Antiochus ayant appris que les Ambassadeurs des Romains arrivoient, quitta la Pisidie, & arriva à Apamée. Villius partit d'Ephése, & alla l'y joindre. Ils eurent là quelques conferences qui furent interrompuës par la mort d'Antiochus fils aîné du Roi, jeune Prince d'une grande esperance, & qui avoit déja donné des marques qu'il seroit un jour un grand Roi, c'est-à-dire, un Roi juste. Toute la Cour fut plongée dans le deüil, & l'affliction du Roi parut d'autant plus grande, qu'elle étoit feinte : car il fut soupçonné d'avoir fait empoisonner son fils pour se défaire d'un héritier qui talonnoit de trop près sa vieillesse, & qu'il accusoit à faux d'attendre avec trop d'impatience sa succession. Le Palais fut fermé pendant plusieurs jours, & Villius pour n'être pas incommode au Prince, alla à Pergame,

d'où il se rendit peu de tems après à Ephése avec Sulpicius qu'il trouva guéri. Le Roi y arriva peu de jours après. Il y eut là plusieurs conferences qui n'aboutirent à rien, & les Ambassadeurs furent obligez de s'en retourner à Rome sans avoir rien conclu de tout ce que portoient leurs instructions.

Après leur départ Antiochus assembla un grand Conseil pour déliberer sur la guerre contre les Romains. Là chacun se piqua d'autant plus de s'emporter contre eux, que c'étoit faire sa cour au Prince. Les uns relevent l'insolence des demandes de ce peuple ambitieux qui prétendoit donner la Loi à Antiochus, au plus grand Roi de l'Asie, comme il la donnoit à Nabis après l'avoir vaincu. Les autres disent que véritablement les deux places que les Romains demandoient, n'étoient pas bien considérables pour un aussi grand Roi qu'Antiochus, mais que c'étoit un essai qu'ils faisoient; qu'Antiochus ne se seroit pas plutôt relâché, qu'ils en demanderoient de plus importantes, & que c'étoit toûjours la coûtume de commencer par de petites choses, pour en éxiger ensuite de plus grandes & de plus injustes. Il y avoit dans ce Conseil un certain Alexandre d'Acarnanie, qui avoit été un des principaux amis de Philippe, & qui l'avoit quitté pour s'attacher à Antiochus, comme à un Roi plus puissant, & plus en état de récompenser ses services. Il avoit acquis beaucoup

de crédit auprès du Roi qui l'admettoit à ses Conseils les plus secrets, comme un homme qui connoissoit la Grece, & qui étoit parfaitement instruit des affaires des Romains. Quand ce fut à lui à parler, il dit *qu'il n'étoit pas question de déliberer si l'on feroit la guerre, mais qu'il s'agissoit de décider & où & comment on la feroit; qu'il promettoit une victoire sûre à Antiochus, s'il passoit en Europe, & s'il s'établissoit dans quelque coin de la Grece, comme dans une place d'armes; qu'il trouveroit les Etoliens déja armez; que Nabis ne manqueroit pas de faire soulever tout le Peloponése, & que le signal ne seroit pas plutôt donné, que Philippe accourroit du fond de la Macédoine; qu'il se souvenoit combien de fois il avoit entendu ce Prince demander aux Dieux d'avoir seulement le secours d'Antiochus, & qu'enfin il ne falloit pas user de remise, mais faire passer incessamment Annibal en Afrique pour y occuper les Romains.*

Annibal n'assistoit pas à ces Conseils, parce qu'il étoit suspect au Prince, & il n'avoit plus aucune considération à la Cour. D'abord il supporta cet affront sans se plaindre, mais enfin il crut devoir à sa gloire de se justifier, & de demander au Roi même la cause de son changement à son égard, sur-tout la conjoncture lui paroissant favorable. Il entre donc dans le Conseil & demande au Roi le sujet de ses froideurs, & l'ayant entendu de sa bouche, il lui dit: *Antiochus, je n'étois qu'un enfant lorsque mon pere Amilcar m'approcha de l'autel sur lequel il faisoit un sacrifice,*

& me força à faire un serment inviolable que je serois toûjours l'ennemi des Romains. C'est ce serment qui m'a obligé à leur faire la guerre pendant trente-six années sans aucun relâche. C'est ce serment qui m'a chassé de ma patrie, & qui m'a jetté dans vos Etats, & c'est ce même serment qui, si vous trompez mes esperances & que vous trahissiez votre gloire, me portera à aller par-tout où il y aura des armes & des troupes, & à courir les terres & les mers pour chercher des ennemis de Rome. C'est pourquoi si quelques-uns de vos Courtisans veulent s'élever en me calomniant auprès de vous, je les avertis de bâtir leur fortune sur tout autre que sur Annibal. Je haïs les Romains & j'en suis haï. Mon Pere Amilcar & tous les Dieux sont témoins de cette verité. Si vous pensez donc serieusement à faire la guerre aux Romains à qui j'ai voüé une haine implacable, servez-vous de moi comme du meilleur & du plus fidéle ami que vous puissiez avoir. Mais si vous faites la paix avec eux, aujourd'hui même je me déclare votre ennemi & je chercherai tous les moyens de vous faire à vous & à eux le plus de maux qu'il me sera possible.

Ces paroles pleines de sincerité & de force, prononcées avec beaucoup de feu, ne toucherent pas seulement le Roi, elles dissiperent tous ses soupçons & le porterent à redonner à Annibal toute sa confiance; Annibal fut mieux que jamais dans son esprit, & la guerre fut résoluë.

On ne parloit à Rome que des menaces d'Antiochus; mais les Romains n'avoient contre lui d'autres préparatifs que leur courage. Enfin aver-

tis de sa marche, ils levent de nouvelles Legions, assemblent le secours des Alliez, & envoyent des troupes dans tous les postes les plus exposez pour s'opposer à cet orage qui venoit fondre sur eux. Les nouveaux prodiges que l'on annonçoit de toutes parts, augmentoient encore leurs allarmes. Dans le Picenum une Chévre avoit eu six Chévreaux d'une portée; à Aretium il étoit né un enfant qui n'avoit qu'une main; à Amiterne il avoit plû de la terre; à Formies la porte & les murailles de la ville avoient été frappées de la foudre; à Rome le Tibre s'étoit débordé, & avoit fait de grands ravages; & du haut du Capitole il s'étoit détaché un grand rocher qui étoit tombé dans un quartier de la ville, & y avoit accablé plusieurs personnes, & cela, sans que l'on eût senti la moindre secousse d'un tremblement de terre, ni le moindre vent. Et ce qui les effraïoit encore plus que tout le reste, dans les terres du Consul Domitius, un bœuf avoit prononcé ces paroles: *Roma cave tibi. Rome prens garde à toi.* On fit des prieres publiques pour expier ces prodiges & pour appaiser la colere du Ciel, & les Aruspices ordonnerent que l'on gardât & que l'on nourrît avec beaucoup de soin le bœuf qui avoit parlé.

La réconciliation d'Annibal avec Antiochus bien loin d'appaiser l'envie, n'avoit fait que l'enflammer davantage: car l'envie devient toûjours d'autant plus forte, qu'on se sent plus incapable

d'égaler ceux qui en ſont l'objet. Quand il fut queſtion de faire paſſer Annibal en Afrique avec les vaiſſeaux qu'il avoit demandez & que le Roi lui avoit promis, il s'éleva dans le Conſeil de grandes conteſtations. Thoas qui étoit un des premiers de l'Etolie & un des plus grands flatteurs du Roi, fut celui qui s'y oppoſa le plus vivement, & qui parla avec le plus de force. Il ſoûtint *que l'on ne devoit point faire ce détachement de la Flotte, & que quand même on le feroit, Annibal étoit l'homme du monde à qui il en falloit le moins confier le commandement; que c'étoit un banni, & de plus un Carthaginois, à qui ou l'état préſent des affaires, ou la legereté de ſon eſprit ſuggeroient mille differens deſſeins. Que ſi l'on avoit quelque heureux ſuccès ſous ſa conduite, il en retireroit ſeul toute la gloire, ſans qu'Antiochus en eût la moindre part; & que ſi l'on finiſſoit heureuſement cette guerre, comment pouvoit-on eſperer qu'Annibal ſe reſoudroit à vivre ſoumis à un Roi étranger, lui qui n'avoit pû ſouffrir ſa patrie? Un homme qui dans ſa jeuneſſe a porté ſon ambition & ſes eſperances juſqu'à ſe promettre l'empire de l'univers, ſouffrira-t'il patiemment un maître dans ſa vieilleſſe? En un mot,* ajoûta-t'il, *Antiochus n'a que faire d'Annibal pour Général. Il peut le mener avec lui & ſe ſervir de ſes Conſeils; le fruit que l'on tirera de cet eſprit n'étant que leger, pourra être utile ſans être à charge. Mais ſi on lui donne le Commandement, il n'y a que malheurs à attendre ou de ſon infidelité ou de ſon audace.*

Antiochus touché de ce diſcours, renonça au

au dessein très-sage qu'il avoit fait d'abord d'envoïer Annibal avec une Flotte, & ne pensa plus qu'à passer en Grece sans differer. Dès ce moment Annibal n'eut plus aucune part aux affaires; mais peu de tems après le Roi étant passé de Chalcis à Demétriade pour déliberer sur la maniere dont il devoit se conduire pour attirer les Thessaliens dans son parti, il appella Annibal au Conseil. Annibal parla avec beaucoup de sens, & dit : *Il ne faut pas tant se mettre en peine de gagner les Thessaliens que leur propre foiblesse portera toujours à faire la cour à ceux qui seront à leurs portes. Ce qu'il y a de plus important & de plus pressé, c'est d'attirer le Roi Philippe dans votre alliance. Si nous avons Philippe, nous aurons les Etoliens & les Athamanes. Que s'il refuse d'écouter nos Ambassadeurs & de se joindre à nous, il faudra prendre des mesures pour l'empêcher de se joindre aux ennemis. Votre fils Seleucus est à Lysimachie ; il n'aura qu'à s'avancer par la Thrace avec ses troupes & à ravager les environs de la Macédoine. Par ce moyen il le mettra hors d'état de donner du secours aux Romains & le forcera à veiller à la conservation de son propre païs. Voilà ce que je pense sur Philippe. Pour ce qui est de toute la conduite de cette guerre, vous sçavez ce que j'en ai pensé dès le commencement. Si vous m'aviez cru, les Romains n'apprendroient pas présentement que vous avez pris Chalcis & forcé ce boulevart de l'Europe, mais ils apprendroient que la Toscane, la Ligurie & la Gaule en deçà des Alpes sont toutes en*

feu, & ce qui seroit pour eux le plus terrible, ils apprendroient qu'Annibal est au milieu de l'Italie. Je suis donc encore d'avis, que vous rassembliez toutes vos forces de terre & de mer; que vous fassiez suivre votre Flotte par des vaisseaux de charge remplis de bons Convois; que vous partagiez cette Flotte, que vous en placiez la moitié à Corcyre pour fermer ce passage aux Romains, & que de l'autre moitié vous en bordiez les côtes d'Italie qui regardent la Sardaigne & l'Afrique; & vous avec votre armée de terre, vous vous tiendrez à Byllis, d'où vous dominerez sur la Grece & sur l'Italie, & tiendrez en échec les Romains, qui vous verront en état de passer dans l'une ou dans l'autre à la premiere occasion favorable qu'ils vous donneront. Voilà mon avis; si je ne mérite pas d'être crû sur toute sorte de guerres, les malheurs & les succez que j'ai eus en Italie, me rendent au moins digne de l'être sur la guerre contre les Romains. Si vous prenez ce parti, je vous servirai avec autant de fidelité que de zele. Je prie les Dieux de faire prosperer le conseil qui vous aura paru le meilleur.

Cet avis d'Annibal fut plus approuvé que suivi. La seule chose que fit Antiochus, c'est qu'il envoya Polyxenidas pour faire venir d'Asie sa Flotte & ses troupes de terre; mais tout ce qui arriva bientôt après, le força d'admirer Annibal non simplement comme un homme d'un grand sens, mais comme un Prophéte qui avoit prévû & prédit tout ce qui étoit arrivé.

La guerre étant finie en Grece par la victoire que les Romains venoient de remporter aux

Thermopyles & par la prise d'Heraclée, & d'autres places qu'occupoient les Etoliens, Antiochus qui ne voïoit plus de ressource pour lui en Grece, abandonna l'Europe & passa à Ephése où il se croyoit en sûreté, abusé par ses flatteurs qui l'assûroient que jamais les Romains ne viendroient le chercher en Asie. Annibal fut le seul qui osa combattre cette securité du Roi; il lui dit en plein conseil: *Antiochus, bien loin de douter que les Romains viennent vous chercher en Asie, je suis sûr qu'ils y viendront très-promptement, & je suis surpris qu'ils n'y soient déja. Je connois leur maniere. Ils ne donnent jamais ni repos ni tréve ni aux vaincus ni aux vainqueurs. Le passage est bien plus facile & plus court de Grece en Asie qu'il ne l'étoit d'Italie en Grece, & Antiochus est pour eux un objet bien plus pressant que ne l'étoient les Etoliens. Les Romains ne sont pas moins fortes sur mer que sur terre. Ils ont depuis long-tems une flotte au Cap de Malée, & j'apprens qu'il en arrive une autre avec un nouveau Commandant. C'est pourquoi, Antiochus, cessez de vous repaître de vaines esperances, & de vous flatter que vous aurez la paix. Bien-tôt vous serez forcé de disputer aux Romains l'Asie dans l'Asie même, & il n'y a point là de milieu; il faut ou que vous leur ravissiez l'Empire & l'esperance de se rendre Maîtres de l'Univers, ou que vous perdiez vôtre Roïaume.*

L'évenement justifia bien-tôt cette prophétie & augmenta l'admiration que l'on avoit pour Annibal. Antiochus renonçant aux promesses de ses flatteurs, l'envoya en Syrie pour faire venir

les vaiſſeaux de Cilicie, & donna ordre à Polyxenidas de radouber ceux qui avoient été maltraitez dans le dernier combat, & d'en faire bâtir de nouveaux.

Bien-tôt après il y eut un ſecond combat entre la Flotte du Roi & celle de Rhodes près de la ville de Side ſur la côte de la Pamphilie. Eudamus commandoit la Flotte des Rhodiens compoſée de trente-deux vaiſſeaux à quatre rangs de rames & de trois à trois rangs, & s'étoit placé à l'aîle droite pour être oppoſé à Annibal qui commandoit la gauche de la Flotte d'Antiochus, compoſée de trente-ſept vaiſſeaux dont il y en avoit quatre à ſix rangs de rames & trois à ſept rangs. Annibal ayant pris le large, avoit enveloppé Eudamus qui étoit venu ſur lui avec cinq gros vaiſſeaux, & alloit s'en rendre maître, lorſque l'aîle gauche des Rhodiens après avoir battu l'aîle droite d'Antiochus commandée par Apollonius un des principaux de ſa Cour, vint lui arracher des mains la victoire.

La même année il y eut un troiſiéme combat à Myonnéſe entre la Flotte d'Antiochus commandée par Polyxenidas, & la Flotte des Romains & des Rhodiens. On ne voit point qu'Annibal ſe ſoit trouvé à ce combat qui fut plus conſidérable que les deux autres, par le nombre des vaiſſeaux qui combattirent, par la forme du combat qui fut très-divers, & par la perte qu'Antiochus y fit de tous ſes vaiſſeaux qui furent tous

pris ou coulez à fond. Antiochus chassé de la mer, retira sa garnison de Lysimachie, gagna Sardis, & après avoir inutilement envoïé faire des propositions de paix par Heraclide de Byzance, il passa dans la Magnesie où il assembla toutes ses forces, & s'y retrancha.

Les Romains commandez par Scipion l'Asiatique, dont Scipion l'Africain son frere avoit bien voulu être le Lieutenant, l'y suivirent, & se mirent en bataille devant lui. Antiochus sortit de ses retranchemens & mit toute sa fortune au hazard d'une seule journée. La bataille fut longtems disputée & fort sanglante. Antiochus prit la fuite après avoir perdu cinquante mille hommes de pied, quatre mille chevaux, un grand nombre de prisonniers & quinze Elephans. On peut inferer d'un passage de Tite-Live, qu'Annibal fut à ce combat.

Antiochus vaincu, & n'ayant d'autre ressource que la paix, envoya la demander par des Ambassadeurs qui ayant obtenu audience du Consul, dirent : *Romains, nous n'avons autre chose à vous dire qu'à vous demander à vous-mêmes par quels moïens nous pourrons expier la faute d'Antiochus, & obtenir de nos vainqueurs le pardon & la paix. Jusqu'ici avec une magnanimité digne de Rome, vous avez pardonné aux peuples & aux Rois que vous avez vaincus. A plus forte raison devez-vous témoigner aujourd'hui la même magnanimité & la même clemence dans cette victoire qui vous rend les Maîtres du monde. N'ayant plus d'ennemis à*

combattre, il ne vous reste que d'épargner le genre humain, & d'en avoir soin comme les Dieux mêmes.

Scipion voulut que son frere l'Africain répondît à ces Ambassadeurs. Il leur expliqua donc les conditions ausquelles ils pouvoient obtenir la paix, & une des principales fut qu'attendu que les Romains ne pouvoient jamais esperer de paix sûre par-tout où seroit Annibal, il falloit avant toutes choses qu'Antiochus leur livrât cet ennemi. Annibal informé de cette réponse, & voïant bien qu'Antiochus n'étoit pas en état de rien refuser aux Romains, se déroba la nuit. Il fut longtems errant de côté & d'autre. Il y a eu des Auteurs qui ont écrit qu'il se retira d'abord en Créte chez les Gortyniens, & que ne sçachant comment sauver son or & son argent, il imagina cette ruse digne d'un Carthaginois : Il remplit des pots de terre de piéces de cuivre qu'il avoit fait dorer, & les mit en dépôt dans le Temple de Diane, & qu'il mit son or & son argent dans des statuës de bronze creuses qu'il laissa nonchalamment dans sa cour pour tromper les Gortyniens par cette feinte négligence. Mais cette tradition me paroît fort mal appuyée & fort incertaine. Il y a plus d'apparence de vérité dans celle qu'ont suivie ceux qui ont écrit, qu'après la défaite d'Antiochus, Annibal se retira auprès d'Artaxe ou Artaxerce Roi d'Armenie, & qu'étant à sa Cour, il lui donna plusieurs conseils & plusieurs instructions très-utiles. Entre autres on

rapporte, qu'aïant remarqué une heureuse situation dans un païs très-agréable & très-fertile, dont on ne profitoit point, & dont on ne faisoit aucun compte, il y traça le plan d'une ville; qu'ayant mené Artaxe sur les lieux, il le lui montra, & que le Roi ravi, le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage. Ce qu'il fit & en peu de tems. On vit là une grande & belle ville qui fut appellée Artaxate du nom du Roi, & déclarée la Capitale de l'Armenie.

Annibal se déroba du camp d'Antiochus l'an de Rome 563. & il se retira à la Cour de Prusias Roi de Bithynie sept ans après, l'an 570. Il est étonnant que les six dernieres années de la vie d'un si grand personnage, qui avoit rempli la terre du bruit de son nom & sur qui la terre entiere avoit les yeux, soient entierement ignorées, & que l'on n'en sçache rien de certain. On écrit qu'il fut très-bien reçu à la Cour de Prusias, & que le Roi ravi de l'avoir, le fit Général de son armée. Annibal le servit très-utilement dans la guerre qu'il avoit contre Eumenes Roi de Pergame, & allié des Romains. On raconte un stratagême assez nouveau dont il se servit dans un combat naval. Il fit remplir de serpens plusieurs cruches de terre, & pendant que l'on étoit aux mains, il les jetta dans les vaisseaux des ennemis qui ayant à se défendre en même tems contre ces serpens & contre les vaisseaux qu'ils avoient en tête, furent battus.

Tout ce que l'on ſçait de plus certain, c'eſt qu'Annibal renonçant à toute eſperance de ſe relever, vivoit aſſez loin de la Cour dans une retraite qu'il s'étoit faite près du rivage de la mer. Là comme il ſe doutoit bien que les Romains ne le laiſſeroient pas en repos, & qu'ils l'envoyeroient demander à Pruſias dont il connoiſſoit la timidité & la foibleſſe, il avoit pratiqué ſous terre ſept conduits qui partant de ſa maiſon, & prenant tous de differens côtez, alloient aboutir fort loin par des iſſuës imperceptibles, & pouvoient lui donner le moïen de s'échapper en cas de néceſſité. Ses craintes ne furent pas vaines. Flaminius fut envoïé par les Romains à la Cour de Pruſias pour moyenner un accommodement entre Eumenes & lui. Mais on prétend que dans ſes inſtructions il y avoit un article ſecret qui lui ordonnoit de demander à Pruſias la mort d'Annibal.

Pruſias n'oublia rien pour adoucir Flaminius, & pour ſauver ſon ami, ſon ſuppliant & ſon hôte; mais Flaminius fut infléxible & Pruſias fut forcé d'obéïr. Il envoïa des Gardes environner la maiſon d'Annibal, de maniere qu'il ne pouvoit ſortir ſans être pris. Il voulut ſe ſauver par le ſoûterrain le plus caché, mais ayant trouvé que l'iſſuë en étoit auſſi gardée, il eut recours à la mort comme à l'aſile le plus ſûr & le ſeul inviolable; il prit du poiſon qu'il portoit toûjours avec lui pour une derniere néceſſité, & avant que de l'avaller

avaller il dit : *Délivrons les Romains de leur inquiétude & de leur fraïeur. Ils trouvent trop long & trop dangereux d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïssent. Flaminius ne remportera pas une grande gloire d'avoir atterré un ennemi trahi & désarmé ; & ce seul jour va faire voir combien les mœurs des Romains sont changées. Leurs Peres envoyerent avertir Pyrrhus leur ennemi qui avoit les armes à la main & une puissante armée en Italie, de prendre garde à lui parce qu'on vouloit l'empoisonner, & eux ils envoyent des Ambassadeurs à Prusias pour le presser de faire mourir par le plus grand des forfaits son hôte, qui est sans défense & à sa merci.*

Ainsi mourut Annibal. Il s'étoit toûjours flatté qu'il retourneroit à Carthage, qu'il y finiroit ses jours, & qu'il seroit enterré dans le sein de sa patrie. Il sembloit que cela lui étoit promis par un ancien Oracle qui portoit : *La terre Libysse engloutira le corps d'Annibal.* On ne doutoit point que l'Oracle ne parlât de la Libye & qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré à Carthage ; mais il faut toûjours se défier des Oracles qui paroissent trop clairs. Le sens qui paroît d'abord si évident, n'est presque jamais leur sens véritable. Un Oracle doit être obscur. Annibal fut enterré dans ce coin de la Bithynie qu'il avoit choisi pour sa retraite, où il y avoit une petite bourgade appellée Libysse, ainsi l'Oracle fut éclairci & justifié.

Ceux qui ont voulu laver les Romains de la honte d'une poursuite si odieuse, ont écrit qu'ils

n'ignoroient pas sa retraite, mais qu'ils faisoient semblant de l'ignorer, le méprisant à cause de sa foiblesse & de sa vieillesse; & que lorsque la nouvelle de sa mort fut portée à Rome, le Senat fut très-fâché que Flaminius eut fait mourir Annibal de sa seule autorité & sans en avoir reçu aucun ordre, seulement par une convoitise outrée de gloire, pour remporter dans tous les âges le grand titre d'Auteur de la mort d'Annibal. Mais cela n'est nullement vraisemblable par trois raisons.

La premiere, que Flaminius n'étoit pas seul Ambassadeur. On avoit envoyé avec lui Scipion l'Asiatique & Scipion Nasica. Or il n'y a nulle apparence que si Flaminius eût voulu entreprendre de son chef une action si cruelle, si atroce & si honteuse pour Rome, les deux Scipions ne s'y fussent pas opposez. Ils se seroient souvenus en cette occasion de la magnanimité de Scipion l'Africain, qui après avoir défait en Afrique cet ennemi jusques-là invincible, & encore si redoutable, ne le chassa point de son païs, ne le demanda point à ses Citoïens, & dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne proposa rien contre lui, & n'insulta point à son infortune.

La seconde, c'est que si Flaminius avoit agi sans ordre, le Senat n'auroit pas manqué de le punir, d'avoir imprimé au nom Romain une si horrible tache.

Et la troisiéme enfin, c'est que ce n'étoit nul-

lement la vieilleſſe d'Annibal qui devoit raſſurer les Romains : car il n'avoit que ſoixante-quatre ans quand il mourut ; & à cet âge il étoit encore en état de ſe faire redouter s'il eût trouvé les occaſions de ſacrifier à ſa haine. Auſſi cette action de Flaminius n'étoit-elle pas blâmée de tout le monde : on trouvoit des gens qui la loüoient, & qui diſoient *qu'Annibal pendant qu'il vivoit, étoit un feu caché qui n'attendoit que quelqu'un qui le ſoufflât ; que ce n'étoit ni ſon corps ni ſon bras qui étoient à craindre, mais que c'étoit ſa grande capacité & ſon expérience jointes à cette animoſité naturelle & à cette haine inveterée qu'il avoit contre les Romains, & dont la caducité ne diminuë jamais la violence : car le naturel perſevere & domine toûjours dans les mœurs ; que la Fortune ne demeure pas toujours la même, & que changeant continuellement, elle invite par de nouvelles eſpérances à de nouvelles entrepriſes ceux qui par la haine qu'ils nous portent, n'ont jamais ceſſé de nous faire la guerre dans leur cœur.* Combien d'exemples l'hiſtoire ne préſente-t'elle pas de gens qui après avoir été abattus par la Fortune, ſe ſont relevez de leurs défaites, & ſe ſont remontrez formidables à leurs ennemis.

Il n'eſt pas vrai même qu'Annibal fut ſi abbattu qu'on n'en pût encore rien craindre. Il avoit un grand Roi pour ami. Il tiroit de lui de groſſes penſions, & il avoit de grandes relations avec la Flotte & avec la Cavalerie & l'infanterie de ce Prince.

Il y a donc bien de l'apparence, & pluſieurs Au-

teurs même l'aſſûrent, que Flaminius ne fit pas cette action de ſa ſeule autorité, & que les Romains ſuivirent en cette occaſion les maximes de la plus exacte politique, qui veut qu'on ne laiſſe rien au pouvoir de la Fortune autant qu'on le peut, & que pour une plus grande ſûreté on outre les précautions de la plus timide prévoïance.

Mais ſi jamais les Romains avoient pû ou dû ſe relâcher de cette regle trop cruelle, on peut aſſûrer que c'étoit en cette occaſion. Tout étoit ſoumis. Les Romains vainqueurs de la Terre entiere, pouvoient-ils craindre un homme ſeul? Quand même ils auroient trouvé une plus grande ſûreté dans ſa mort, il eſt certain qu'ils auroient trouvé une plus grande gloire à le mépriſer & à le laiſſer vivre.

Fin de la vie d'Annibal.



ENÉE.



ON peut à juste titre mettre Enée à la tête des Héros Romains. Les Historiens de Rome l'ont toûjours regardé comme le fondateur de cette premiere ville du monde, parce qu'il érigea un petit empire dans cette partie de l'Italie où elle fut bâtie dans la suite par des hommes qui étoient presque tous descendus de lui & de ses compagnons. On peut donc dire avec vérité que l'histoire Romaine commence par lui. Tout ce que nous avons avant son tems, doit être compté pour rien :

les anciens Auteurs ne nous ont conservé de ces siécles reculez qu'un petit nombre de faits historiques, encore sont-ils tellement mêlez de fables, qu'il n'est pas facile de separer la vérité d'avec les faussetez qu'on y a ajoûtées mal à propos.

Il faut avoüer qu'il en est à peu près de même de l'histoire d'Enée. La premiere partie de sa vie est extrêmement stérile ; on y voit partout un trop grand mêlange de fables, à travers lesquelles il n'est pas possible de reconnoître la vérité. Mais les Historiens Romains ont fait de plus exactes recherches sur les dernieres actions de ce Héros, & nous en ont donné un détail plus particulier : nous trouvons même dans leurs écrits plusieurs faits racontez avec plus d'éxactitude & de clarté qu'on n'auroit pû l'attendre du siécle où vivoit Enée ; quoi que dans laplûpart de ces faits on ne voie ordinairement que les premieres lueurs de la fidélité de l'histoire.

La maison des Rois de Troye (a) d'où Enée étoit descendu, tiroit son origine des Dieux fabuleux de l'Antiquité. Assaracus arriere-petit fils de Dardanus qui fut le premier de cette famille, étoit un prince cadet de cette maison. Pendant qu'Ilus son frere aîné regnoit à Troye, ville alors nouvellement bâtie, il demeura dans la province de Dardanie où s'étoit d'abord établi Dardanus qui lui avoit donné son nom. As-

(a) *Homer. Il.* 20. 23. *Apollodor. l.* 3. 11. *Diodor. Sic. l.* 4 *p.* 191.

ſaracus laiſſa cette principauté à ſes deſcendans. Anchiſe ſon petit fils, fut pere d'Enée. La réputation de celui-ci fut ſi grande, que ſelon la coûtume de ces tems-là, il falloit en quelque ſorte qu'on le regardât comme un homme extraordinaire & deſcendu de quelque divinité. Tout le monde ſçait que Venus fut la Déeſſe que les Auteurs des fables lui choiſirent pour mere. Peut-être la beauté de ſa mere réelle donna-t'elle occaſion à ce choix. L'Auteur qui s'amuſa autrefois à rechercher (a) quelle étoit la véritable mere d'Enée, & qui publia un traité ſous ce titre, fut juſtement expoſé à la raillerie du public, & ce fut avec raiſon qu'on ſe mocqua de la vanité de ſon entrepriſe.

Tout ce que nous ſçavons de l'éducation d'Enée, c'eſt qu'il eut pour gouverneur le fameux Chiron, (b) ſous lequel la plûpart des grands hommes de ce tems-là furent élevez. Enée apprit de lui tous les exercices qui peuvent contribuer à former un Héros. Il paroît qu'entre ces exercices, celui de la chaſſe étoit le principal. Après s'être formé ſous un ſi habile maître, Enée épouſa Creüſe, qui étoit, dit-on, fille de Priam dernier Roi de Troye. Il vêcut pluſieurs années en Dardanie où il joüit d'une longue paix, auſſi-bien que tout le Royaume.

L'injuſtice & la violence de Paris mirent fin

(a) *Didymus, Sen. Ep.* 88. | (b) *Xenoph. Cyneget. c.* 1 §. 2.

à la félicité publique. Ce prince étoit un des fils de Priam. Il s'embarqua avec une nombreuse suite, & après de longs voyages, il arriva enfin à la Cour de Sparte. Menelas Roi de cette ville le reçut avec la derniere politesse & lui donna l'hospitalité. Paris lui marqua sa reconnoissance en entrant dans une intrigue avec la Reine. Helene, princesse d'une rare beauté, mais beaucoup moins célébre pour sa vertu, se montra si peu cruelle envers Paris, que ce jeune prince profitant de l'absence de Menelas que des affaires nécessaires avoient appellé ailleurs, la fit embarquer sur sa flotte & la mena à Troye. Une entreprise si inoüie répandit l'allarme par toute la Gréce, & on se souleva contre le ravisseur. D'abord les Grecs envoyerent des Ambassadeurs à Troye pour redemander Helene. Mais la faction du jeune prince étant la plus forte, ils ne furent point écoutez. Sur ce refus ils unirent toutes leurs forces pour se faire justice eux-mêmes; & afin de pousser la guerre avec plus de vigueur, ils donnerent le commandement de toute l'armée à Agamemnon Roi d'Argos & de Mycenes, qui étoit frere du prince dont Paris avoit enlevé la femme.

Une guerre entreprise pour de si justes raisons, ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès. Enée en prévit les tristes suites, & commença à craindre que le crime de Paris *(a)* n'en-

(a) Liv. l. 1. c. 1.

traînât

traînât la ruine totale du Royaume de Priam. Il eut le courage de se déclarer contre le ravisseur, & pressa vivement pour qu'on rendît Helene, quoiqu'il sçût bien qu'une probité si hors de saison devoit lui attirer les ressentimens du parti contraire, qui étoit le plus puissant. Cependant l'injustice de son Prince ne rallentit point en lui l'amour de la patrie & le zêle du bien public. Ne pouvant se resoudre à rester tranquille tandis que les Troïens étoient ménacez par les Grecs d'une ruine prochaine, pour des crimes qu'ils n'avoient point commis; quand il vit que la guerre étoit inévitable, il prit volontiers les armes & se joignit aux autres pour défendre la liberté. Il protesta néanmoins dans plusieurs occasions qu'il ne désiroit rien tant que de voir cette guerre heureusement terminée. Sa Province étoit située proche de la mer. Les Grecs en ravagerent une partiedès qu'ils furent entrez sur les terres des Troyens. Enée s'opposa de toutes ses forces à leurs entreprises, & n'abandonna jamais la cause commune. Mais ils étoient en trop grand nombre, & il n'étoit pas possible qu'il resistât longtems à une si puissante armée (*a*). Il prit donc avec lui toutes les forces qu'il put lever, & les mena à la capitale, qui fut assiegée bien-tôt après.

La longueur du siege procura à Enée mille occasions de se distinguer. Hector étoit le seul

(a) *Homer. Il.* 20. *v.* 90.

entre les Troyens (*a*) à qui on pût le comparer ; & si ce Prince avoit quelqu'avantage sur Enée du côté de la valeur, Enée l'emportoit sur lui du côté de la prudence. L'Histoire nous apprend qu'on avoit accoutumé d'appeller Hector le Bras, & Enée l'Ame de Troye, & que les Grecs déclarerent en plusieurs occasions que la prudence d'Enée étoit un plus grand obstacle à leurs desseins que le courage & la fureur d'Hector.

Homere est le plus ancien Auteur qui ait parlé d'Enée ; c'est de lui seul que nous pouvons apprendre quelque chose de son caractére & de ce qu'il fit pendant le siege de Troye. Il ne paroît pas que ce Poëte ait eu aucun interêt de flatter sa mémoire. Ainsi le portrait qu'il nous en fait dans son Iliade, est sans doute fondé sur la vérité. Ce portrait est extrémement à l'avantage d'Enée (*b*). Homere le met beaucoup au-dessus de tous les Troyens, si on en excepte Hector auquel il le joint souvent comme son égal en valeur & en prudence. Il releve son mérite, lorsqu'il nous le représente en même tems comme le plus aimé du peuple (*c*) & comme le plus constant objet de la haine d'une injuste (*d*) Cour, où chaque nouvelle preuve qu'il donnoit de son mérite, ne faisoit que l'exposer à de nouveaux mépris.

(a) *Philostr. Heroic. in Æneâ.*
(b) *Il. 6. v. 79. & 80. & alibi.*
(c) *Il. 5. v. 467 ; & 11. v. 57.*
(d) *Il. 13. v. 460. & 461.*

Il le fait combattre (*a*) en même tems contre plusieurs des plus célébres Capitaines Grecs, comme un Heros capable de tenir contre plus d'un ennemi à la fois ; & quand il le fait venir aux mains avec Achille (*b*) & Diomede les deux plus grands Heros de la Grece, quoiqu'il se croie obligé de donner l'honneur de la victoire à ses Compatriotes, il ne nous représente pas Enée comme prenant honteusement la fuite, mais il fait venir des Dieux à son secours, & par ce moïen il rend justice en même tems & à la valeur des Grecs & à la pieté du Troyen, qui lui attiroit la protection non seulement des Dieux qui favorisoient la cause des Troyens, mais encore de ceux qui étoient ennemis de sa Patrie.

L'Histoire du siege de Troye est assez connue ; tout le monde sçait quel en fut l'évenement. Après avoir tenu dix ans, la ville fut prise par une trahison que les Historiens rapportent diversement. Le Roi, la famille royale, la plûpart des Citoyens & des alliez de Troye, furent ou tuez ou faits esclaves. Enée perdit Créüse dans la confusion & le désordre que causa la prise de cette ville. On la chercha parmi les morts & parmi les prisonniers sans pouvoir la trouver. Le bruit se répandit que les Déesses Venus & Cybele l'avoient sauvée de la ruine commune (*c*) & la retenoient

(a) *Il.* 5. *&* 13. *&c.*
(b) *Il.* 5. *&* 20.
(c) *Pauſ. l.* 10. *c.* 28.

à leur ſervice. On le crut dans la ſuite, & il ne fut plus permis d'en douter. Enée lui-même échappa à la ruine de ſa Patrie: il n'étoit pas juſte en effet qu'il fût enveloppé dans la ruine de Troye, lui qui n'avoit point eu de part au crime de cette ville.

Les Grecs s'étant rendu maîtres de la baſſe ville, Enée (*a*) en fut aſſez-tôt averti pour s'emparer de la Citadelle de Pergame avec la plus grande partie des troupes qu'il commandoit. C'étoit une place des plus fortes. Les Troyens y avoient tranſporté des richeſſes immenſes pour les mettre à couvert des dangèrs ordinaires d'un ſiege. Ils y avoient auſſi retiré leurs Dieux Penates, c'eſt-à-dire, leurs Dieux domeſtiques, les Dieux protecteurs de Troye: ces Dieux étoient la plus précieuſe partie des Tréſors qu'on conſervoit dans cette fortereſſe. Pluſieurs Auteurs (*b*) aſſurent outre cela, qu'on y gardoit le *Palladium*, fameuſe ſtatuë de Pallas qui devoit préſerver les Troyens d'une ruine totale tant qu'ils la poſſederoient.

A peine y étoit-il entré, que les Grecs animez par leurs premiers ſuccès & regardant déja les Troyens comme vaincus, y coururent précipitamment pour le forcer à ſe rendre. Il ne lui

---

(a) *Dion. Halicarn. l. 1. p.* 28. & 29.

(b) *Pauſan. l. 2. c. 23. Enée eſt repréſenté ſur pluſieurs médailles emportant de Troye le* Palladium.

fût pas difficile de repousser (*a*) leurs premiers attaques. Connoissant parfaitement les avenues de la Citadelle, il faisoit de tems en tems des sorties, & recevoit toujours quelques nouveaux renforts de troupes, qui échappées à la fureur des Grecs, venoient se joindre à lui par des routes secretes & inconnues aux assiegeans. Avec ces secours il arrêta quelque-tems la fougue des vainqueurs, & empêcha que la place ne fût prise d'emblée. Mais jugeant qu'il lui seroit impossible de faire une longue resistance quand les Grecs l'attaqueroient en regle, il resolut enfin de se retirer. Il mit d'abord à couvert les enfans, les femmes, & les vieillards; il les fit sortir par des portes de derriere, & leur donna une bonne escorte pour les conduire au Mont Ida, dont quelques endroits étoient naturellement inaccessibles. Dégagé de cet embarras, il resta dans la Citadelle avec l'élite de ses troupes, où il fit toujours bonne contenance pour faciliter la retraitte de ceux qu'il avoit envoyez devant, tandis que l'ennemi occupé à donner l'assaut, étoit moins attentif à ce qui se passoit ailleurs. Enfin Neoptoleme ayant forcé une partie de la muraille, Enée prit avec lui son pere, ses enfans, les Dieux Penates, le *Palladium*, & tout ce qu'il put enlever des richesses immenses qu'on avoit retirées dans la Citadelle, & sortit par une porte de derriere.

(a) *Dion. Hal.*

Pendant ce tems-là les Grecs s'emparerent du reste de la ville & de la Citadelle, & tout occupez au pillage, ils donnerent aux fuiars le moien de s'évader en toute sureté. Enée & les siens trouverent en chemin ceux qu'ils avoient envoyez devant avec une escorte; ils se joignirent tous en un seul corps, & s'emparerent des postes les plus avantageux du Mont Ida. Les habitans de Dardanie apperçurent à la faveur de la nuit les tourbillons de flammes qui s'élevoient de l'embrasement de leur métropole; ils comprirent par là que les Grecs s'en étoient emparez, & vinrent joindre les autres sur la montagne. Les peuples d'Ophrynie & de quelques autres villes Troyennes, prirent le même parti par amour de la liberté; de sorte qu'en très-peu de tems il s'assembla une nombreuse armée sur la montagne. Enée à la tête de presque tous les Troyens qui avoient échappé à la ruine générale de leur nation, resolut de demeurer avec eux sur le Mont Ida jusqu'à ce que l'ennemi eût mis à la voile. Il esperoit qu'après le départ des Grecs il pourroit reparer les ruines de Troye, ou du moins s'établir dans la Troade aux environs de cette ville.

Cependant, après avoir pillé & saccagé la ville de Troye, porté la désolation dans toutes les places du Royaume, & partagé le butin & les prisonniers, les Grecs voulurent mettre le comble à leurs victoires par la défaite de ceux qui

avoient gagné les hauteurs. Au lieu de s'en retourner comme Enée s'y étoit attendu, ils se disposerent à attaquer le mont Ida, & à forcer ceux qui s'y étoient refugiez. Mais Enée, qui étoit bien éloigné de vouloir s'engager dans de nouveaux combats, prevint le malheur qui le menaçoit. Il leur envoya des Herauts pour les conjurer de ne point reduire ses troupes à la dure nécessité de combattre jusqu'au dernier soupir & de vendre cherement leur vie. Les Grecs ennuiez d'une si longue guerre, ne souhaittoient rien tant que de la voir terminée pour s'en retourner dans leur Patrie. Ils reçurent favorablement l'ambassade, & on fit un traitté à ces conditions: Qu'Enée livreroit aux Grecs les places fortes dont il étoit en possession; que dans un certain tems marqué par le traitté, il sortiroit de la Troade avec tous ceux qu'il commandoit ou qui étoient sous sa protection: Que les Grecs de leur côté donneroient aux Troyens un libre passage tant par mer que par terre, sans leur faire aucun mal en leurs personnes ou en leurs biens. Les Troyens accepterent ces conditions, persuadez que c'étoit le meilleur parti qu'ils pussent prendre dans la situation où ils se trouvoient alors.

Enée avoit beaucoup d'enfans de sa femme Créüse. Il envoya Ascagne l'aîné de ses fils en Phrygie avec quelques troupes Phrygiennes. Ce jeune Prince s'y établit dans un Canton appellé Dascylitis, où étoit le lac Ascanien. Plusieurs

années après que les Grecs furent partis, il retourna à Troye. Un petit nombre de Troyens qui avoient échappé à la fureur des Grecs parce qu'ils étoient dispersez dans differens endroits du pays, l'y accompagnerent. Il regna dans son petit Royaume, & le laissa à sa posterité, mais beaucoup plus étendu qu'il n'avoit été dans son commencement. Enée prit avec lui ses autres enfans, son pere, & les images des Dieux; & dès qu'il eut équippé une flotte & que la saison le permit, il mit à la voile pour aller chercher un nouvel établissement où il pût être plus heureux qu'il n'avoit été dans sa Patrie.

Voilà ce que l'Histoire nous apprend de plus particulier, de plus exact, & de plus vrai sur la fuite d'Enée après la ruine de Troie. D'autres Auteurs (a) attribuent uniquement sa délivrance à sa pieté. C'est un fait constant dans l'Histoire & généralement reçu, que tandis que les autres Troyens s'échappoient des mains des vainqueurs, chacun étant chargé de ses plus riches trésors, on vit Enée porter son pere & les images des Dieux; que les Grecs surpris d'une pieté dont on avoit si peu d'exemples, se firent un scrupule de le troubler dans sa retraitte, & que par respect pour lui ils épargnerent même ceux qui le suivoient.

(a) *Aurel. Vict. Or. Urb. Rom. c.* 9; *Sophocles ap. Dion. l.* 1. *c.* 30; *Ælian. l.* 3. *c.* 22; *Diod. Sic. Exc. Vales. l.* 6. *p.* 223; *Xenoph. Cyneg. c.* 1. §. 15.

Il y a des Auteurs qui parlent tout autrement de la difference de son sort & de celui du reste des Troyens. Ils l'attribuent (a) à ce qu'il s'étoit joint aux Antenorides pour livrer la ville aux Grecs; & selon eux, son salut fut la récompense de sa trahison. L'autorité de ceux qui rapportent ce conte, n'est pas assez grande pour nous obliger à les en croire sur leur parole. D'ailleurs la plupart des Historiens qui ont écrit après eux, n'ont pas jugé à propos de les suivre & de noircir la réputation d'un Prince qui dans tout le reste de ses actions connues ne fit jamais rien qui puisse donner quelque vraisemblance à un crime si énorme. Il paroît que cette fable n'a point d'autre fondement que la haine que Paris & ceux de sa faction avoient contre lui; haine si marquée, qu'il en ressentit des effets qui auroient pu porter une ame moins noble que la sienne à quelque espece de vengeance. Mais il est plus raisonnable de croire que leur injustice l'excita à faire des actions qui lui attirerent de plus en plus leur haine sans qu'il la méritât, que de supposer qu'il se soit livré à des ressentimens qui auroient ruiné pour jamais sa réputation, & justifié les plus affreuses accusations de ses ennemis. D'ailleurs l'inclination qu'il avoit toujours témoignée pour conclure une paix stable avec les Grecs & pour

(a) *Lutat. ap. Aur. Vict. c.* 9; *Menecrates ap. Dion. Halic.* *l.* 1. *c.* 40.

leur rendre Helene, ne pouvoit-elle pas les engager par un motif de reconnoissance à lui accorder plus facilement des conditions qu'ils n'accorderent qu'à lui, & à Antenor dont la famille est accusée d'avoir livré la ville par de meilleures autoritez que celles qui attribuent à Enée une si noire trahison?

Si les anciens Auteurs sont si differens dans ce qu'ils disent de la façon dont Enée se sauva de l'embrasement de Troye, ils le sont encore plus dans ce qu'ils rapportent de ses voyages. La Thrace, la Macedoine, l'Arcadie, la Phrygie même, disputent à l'Italie l'honneur d'avoir fixé ce Heros. Dans chacun de ces pays, & dans plusieurs autres que je passe sous silence, non seulement on a des preuves qu'il y a vêcu, mais on montre des tombeaux qui font voir qu'il y est mort; & quelques-unes de ces Provinces ont un Auteur ou deux qui appuient leurs prétentions. Il n'est pas fort difficile de rendre raison de ces differentes traditions & de les accorder ensemble. Enée laissa un de ses fils en Phrygie; il maria quelques-unes de ses filles en Arcadie; il passa par la Thrace, il y bâtit une ville qu'il appella de son nom; & fit un assez long séjour dans plusieurs autres pays. La plupart de ces Provinces conserverent des monumens de son arrivée: il y en eut même plusieurs qui après sa mort lui érigerent des tombeaux; marques de respect & de vénération qui étoient fort en usa-

ge dans ces tems-là. Quoique ſon corps ne fût pas renfermé dans tous ces tombeaux, les deſcendans de ceux qui les lui avoient érigez, ne laiſſerent pas d'en profiter en ſuppoſant qu'Enée s'étoit établi parmi eux. Leurs Auteurs, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux, n'avoient garde de manquer de faire honneur à leurs pays; & peut-être un petit nombre d'autres Ecrivains de moindre marque, par une folle démangeaiſon de faire des découvertes ou de contredire les opinions déja reçuës, eurent-ils la préſomption d'inſerer leurs fables dans les Hiſtoires qu'ils compoſoient. Mais ces Traditions incertaines, ne doivent pas être miſes en parallele avec celles des Romains & des Italiens, qui ſont & plus conſtantes & plus anciennes, & qui ont été confirmées par tous les Auteurs de l'Hiſtoire de Rome, auſſi bien que par les meilleurs Auteurs Grecs.

Il eſt vrai que quelques-uns aſſurent qu'Enée reſta en Phrygie. Ils s'appuient ſur un paſſage d'Homere qu'ils croient ſi poſitif qu'il n'y a rien à répondre. Il eſt dans le vingtiéme livre de ſon Iliade (a), où Neptune, après avoir délivré Enée qui étoit en danger de perdre la vie dans un combat inégal avec Achille, fait cette prédiction.

Ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Κρονίων,
Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
Καὶ παῖδες παίδων τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

(a) *Il.* 20. *v.* 306. 307. & 308.

„Le fils de Saturne hait la maison de Priam :
„cependant le courageux Enée regnera sur les
„ Troyens, lui & ses enfans, & les enfans de ses
„ enfans qui naîtront dans la suite.

J'avoue qu'il me paroît un peu surprenant qu'on regarde cette prédiction comme une preuve si décisive. En effet (& c'est la remarque que fait Denys (*a*) d'Halicarnasse) Enée ne pouvoit-il pas gouverner les Troyens en Italie, comme les Romains assurent qu'il le fit, de même qu'il les avoit gouvernez en Phrygie. On sçait qu'il laissa son fils en Phrygie ; que ce fils y érigea un petit Royaume des ruines de Troye, & qu'il le laissa à ses enfans. Cela suffit pour expliquer la prédiction de Neptune, s'il la faut nécessairement rapporter au pays & non aux habitans de Troye, quoique les termes dont se sert le Poëte, ne fassent mention que des Troyens, & non du territoire de Troye.

Enée après avoir passé l'Hellespont, débarqua en Thrace, à un port appellé Pallene. Ce fait est rapporté non seulement par les Historiens qui le font venir (*b*) en Italie, mais encore par d'autres. Les naturels du pays étoient d'anciens alliez des Troyens, & pendant le siege ils avoient envoyé quelques troupes à leur secours. Ils reçurent Enée avec beaucoup d'amitié,

(a) *L.* 1. *p.* 34. *Voyez Strabon l.* 13. *p.* 418.

(b) *Dion. l.* 1. *p.* 31 ; *Aur. Vict. c.* 9 ; *Conon narrat.* 46.

& il passa tout l'hyver dans ce pays. Il y bâtit un Temple à Venus, & une ville qu'il appella de son nom *Enea*. De Pallene il mit à la voile au Printems, & laissa dans la nouvelle ville ceux d'entre les Troyens qui n'étoient point en état de soutenir les fatigues d'un plus long voyage, ou qui pour d'autres raisons ne vouloient pas aller plus loin. Leurs descendans y demeurerent jusqu'au regne de Cassandre, qui lorsqu'on bâtit Thessalonique, les y fit (*a*) transporter.

Je ne m'arrêterai point ici à parler de tous les voyages d'Enée ; un si long détail seroit ennuieux. Il suffit de dire en général qu'il employa l'Eté à cotoier le long de la Grece & d'une partie de l'Italie; que de tems en tems il descendoit à terre, & qu'il laissa des monumens de son arrivée dans plusieurs pays, érigeant des temples dans un endroit, debarquant & établissant quelques-uns de ses compagnons dans un autre, ou enterrant ceux qui étoient morts sur sa flotte, & leur dressant de superbes tombeaux. A la fin de l'année il arriva en Sicile, & prit terre dans la patrie occidentale de cette isle près de Drepane.

Il trouva quelques Troïens déja etablis dans cette Isle. Laomedon pere de Priam, Prince decrié dans l'Histoire pour ses injustices & ses cruautez, étant irrité contre un Troïen de la

(a) *Dion. Halic. p.* 32 *&* 33; *Thucyd. l.* 6; *Aur. Vict. c.* 9 *&* 10.

premiere condition, le persecuta jusqu'à l'extremité & le fit mourir injustement. Ce Seigneur avoit plusieurs enfans. Laomedon les fit assassiner avec lui, de peur qu'un jour ils n'entreprissent de vanger sa mort. Le Tyran ne porta pas la Barbarie jusqu'à faire égorger ses filles; il se contenta de les mettre entre les mains de quelques marchands étrangers, qu'il chargea de les transporter dans un païs éloigné où il n'eût rien à craindre de leur ressentiment. Un jeune Sicilien de condition qui s'étoit embarqué dans le même vaisseau, conçut de l'inclination pour une d'entr'elles; il la prit avec lui dans son païs, l'épousa, & en eut un fils qu'il nomma Egeste. Tandis que Priam étoit sur le thrône, Egeste qui étoit devenu grand & qui avoit perdu ses parens, eut la curiosité d'aller voir le païs où sa mere étoit née. Il y fut pendant tout le tems que dura le Siége. Quand la ville fut prise, il se sauva avec Elyme & un petit nombre de compagnons, dans trois vaisseaux Grecs, qui avoient échoué au commencement de l'expédition, & qui arriverent heureusement aux côtes de la Sicile sa Patrie.

La joie qu'eut Enée de rencontrer cette colonie de Troïens, le fit determiner à passer l'hyver en Sicile. Il témoigna beaucoup d'amitié à Egeste & à Elyme; il leur bâtit deux villes, qu'il appella de leur nom, Elyma & Egesta; & il erigea un temple de Venus dans chacune. Au prin-

tems il se remit en mer, & laissa une partie de ses compagnons dans les deux villes qu'il avoit bâties. La plûpart étoient ennuïez des fatigues inseparables d'une vie inconstante ; leur patience étoit épuisée; ils n'envisageoient qu'avec peine les travaux d'une plus longue course, & n'aspiroient qu'à une paisible retraite. Enée la leur procura dans ces nouveaux etablissemens, & par ce moyen il les dedommagea des peines qu'ils avoient essuïées dans leurs voyages. Il eut peut-être des raisons indispensables de laisser ce détachement en Sicile. Car la plûpart des Historiens rapportent que les Troïennes enuïées de traverser les mers, brûlerent une partie de sa flotte, & que faute des vaisseaux, quelques uns de ses compagnons ne pouvoient plus se rembarquer.

Enée fit voile pour la seconde fois vers les cotes d'Italie, à travers la mer Tyrrhenienne. Il vint d'abord mouiller au port de Palinure, & ensuite en d'autres (a) endroits. Enfin vers le milieu de l'été, deux ans entiers après la prise de Troïe, il arriva à Laurente. Resolu d'y borner ses voyages, il fit débarquer (b) toutes ses troupes. On dit qu'elles ne montoient pas à plus de six cens hommes. Ce nombre ne paroîtra point déraisonnable, si l'on considére que pendant ses

(a) *Dion. l. 1. p. 39.*

(b) *L. Cassius Hemina ap. Jul. Solin.*

voyages il avoit disperſé en differens endroits la plûpart de ſes compagnons. Il ſe campa dans un lieu qui eſt environ à quatre ſtades de la mer (*a*), & qui depuis ce tems-là s'eſt appellé Troïe.

Pluſieurs raiſons nous portent à croire qu'Enée s'établit (*b*) dans ce Canton. L'opinion qui paroit la plus généralement ſuivie, eſt que les Troïens avoient reçu une réponſe de l'oracle qui leur ordonnoit de ſe fixer dans l'endroit où il leur arriveroit de manger leurs tables ; qu'etant à manger à la hâte ſur le bord de la mer, ils ſe ſervirent de leurs pains en forme de tables ; qu'après avoir mangé les viandes, ils mangerent auſſi les croutes de pain ſur leſquelles ils les avoient miſes ; qu'un d'entr'eux, ſoit Anchiſe, ſoit quelqu'autre Troïen, s'écria, *Nous mangeons auſſi nos tables* : que ſur cela il s'éleva un grand bruit par tout le camp ; & que ſe rappellant l'oracle ils ne douterent plus qu'il n'eût eu en vûe ce qui venoit d'arriver. Enée perſuadé que l'oracle étoit accompli, ordonna des ſacrifices ſolennels, fit porter à terre les images des Dieux, & érigea des autels avec une prompte devotion. Au milieu de la ſolennité des ſacrifices, une truie qu'on vouloit immoler, rompit ſes liens, quoique

(a) *Liv. l.* 1 *c.* 1 ; *Dion. l.* 1. *p.* 33.

(b) *Dion. Halic. l.* 1. *p.* 34 *&* 35 ; *Aur. Vict. c.* 11. *&* 12 ; *Strab. l.* 13 *p.* 418 ; Dio. *Caſſ. ap. Schol. in Lycophr. v.* 1240 ; *Varro Rer. Divinar. l.* 2. *ap. Serv. ad Æn.* 8. *v.* 43.

pleine

pleine & prête à faire ses petits, & s'échappa de l'autel sans qu'on pût l'arrêter. Enée dans ce moment se souvint d'un autre ordre qu'il avoit reçu des Dieux; c'étoit de prendre un animal pour guide & de bâtir une ville dans le lieu où il s'arrêteroit. Là-dessus il défendit qu'on ramenât la truie à l'autel; il la suivit lui-même avec quelques-uns de ses compagnons, mais d'un peu loin, de peur de l'effaroucher par trop de bruit & de la détourner de la voie marquée par les destins. La truie s'éloigna de la mer d'environ vingt-quatre stades, & gagna une colline où elle s'arrêta de lassitude. L'oracle paroissoit entierement accompli, mais le lieu étoit peu propre pour bâtir une ville. On dit qu'Enée se trouva fort embarassé sur le parti qu'il avoit à prendre. D'un côté il ne vouloit pas desobéïr aux Dieux; mais de l'autre il ne pouvoit se resoudre à fixer sa demeure dans un endroit peu avantageux, éloigné de la mer, & où il ne pouvoit esperer ni les commoditez ni les agrémens de la vie. Tandis qu'il étoit occupé de cette pensée, les Dieux Penates qu'il avoit apportés de Troïe, lui apparurent en songe; ils lui ordonnerent de bâtir au plûtôt une ville dans l'endroit même où il étoit, & de ne pas s'abandonner à son irrésolution; ils le consolerent en lui donnant des assurances qu'il alloit jetter les fondemens d'un vaste empire, que les destins portoient que les Troïens passeroient un jour d'un état modique à la fortune la plus

florissante ; que pour le présent ils devoient se contenter de cette demeure où ils travailleroient pour un bonheur à venir ; & qu'après autant d'années que la truie feroit de petits, leurs enfans bâtiroient dans ce même canton une autre ville plus grande & plus considérable. Le lendemain la truie mit bas trente petits : Enée les immola aux Dieux Penates avec leur mere ; & trente ans après, on bâtit Albe, qui fut par elle-même une ville célebre, mais plus célebre encore en ce qu'elle fut la mere de Rome la premiere ville du monde.

Ce fait est rapporté avec quelques legeres differences par les plus célebres Auteurs qui ont parlé de l'arrivée d'Enée en Italie, & on dit qu'il est confirmé en partie par d'anciens monumens. Mais il y a des Auteurs (*a*) qui ne paroissant pas persuadez de la verité de ces faits qui ont un air si fabuleux, cherchent d'autres raisons de l'établissement d'Enée. En effet, s'il est vrai, comme le rapportent plusieurs Historiens dignes de foi, que les Dames Troïennes brulerent tous ses vaisseaux dès qu'il fut débarqué sur les côtes de l'Italie, il n'est pas besoin de faire intervenir les Dieux dans une action qui étoit nécessaire, quand même les Dieux ne l'auroient pas prédite.

Ce qu'il y a de certain (*b*), c'est qu'Enée re-

(a) *Plutarque vie de Romulus* ; *Polyen. l. 8. c. 25. §. 2.*

(b) *Dion.* Halic. *p. 35 & 36* ; *Liv. l. 1. c. 1.*

ſolut de fixer ſa demeure dans ce canton. Il ordonna aux Troïens de venir camper ſur la colline où la truie s'étoit arrêtée, il mit ſes Dieux dans une petite chapelle qu'il fit ériger exprès pour eux, & ſans differer plus long-tems il commença à bâtir une ville. Mais après un ſi long voyage, ſes compagnons n'avoient, pour ainſi dire, que leurs armes. Il leur falloit des vivres, des inſtrumens, des materiaux pour bâtir leur ville & pour la fortifier. Ils furent donc obligez de faire des courſes ſur les terres voiſines, & d'enlever du fer, du bois, de la pierre, des grains, & les outils des laboureurs; ce qui ne pouvoit manquer d'irriter contr'eux les anciens habitans du païs.

Cette partie de l'Italie où Enée débarqua, étoit occupée par des peuples qu'on appelloit Aborigenes. On eſt partagé de ſentimens ſur leur origine (*a*); l'opinion la plus probable eſt celle de quelques Auteurs qui croient que c'étoit une colonie des Pelaſgiens. Ces Aborigenes faiſoient d'abord une nation peu nombreuſe, mais avec le tems leur puiſſance s'étoit augmentée, & ils étoient devenus formidables à leurs voiſins. Latinus étoit leur Roi dans le tems qu'Enée aborda en Italie. Il faiſoit alors la guerre aux Rutules, peuples dont la capitale étoit Ardée, ville ſituée environ à cent ſoixante ſtades de l'endroit où

(a) *Dion. Halicarn. L.* 1. *p.* 8 *&* 12.

Rome fut bâtie dans la suite. Tandis qu'il marchoit contr'eux, il reçut avis qu'un inconnu, à la tête d'une armée d'étrangers, avoit debarqué sur ses terres, & que ce nouvel usurpateur ravageoit toute la côte. Cette nouvelle jetta l'allarme dans l'esprit de Latinus ; il changea de dessein, & tourna toutes ses forces contre le danger qui lui parut le plus pressant.

On ne sçait pas avec certitude (*a*) si les Aborigenes & les Troïens en vinrent aux mains. Plusieurs Auteurs disent qu'il y eut quelques combats entr'eux, & que ce ne fut qu'après que Latinus eut été vaincu dans une bataille, qu'il consentit à faire la paix & une alliance avec Enée : mais le sentiment, le plus reçu, est qu'il n'y eut (*b*) point d'action. Selon ce dernier sentiment, Latinus fut surpris de voir que les Troïens étoient armez à la Grecque, qu'ils gardoient exactement leurs rangs, & qu'ils l'attendoient de pied ferme. Il n'y avoit pas moyen d'attaquer, avec des troupes grossieres & mal disciplinées, un ennemi qui faisoit si bonne contenance. C'est pourquoi, lorsque les deux armées furent sur le point de se livrer bataille, il envoya des Herauts pour demander une entrevûe avec le prince étranger.

On lui accorda sa demande sur le champ. Il commença par se plaindre des actes d'hostilité

(a) *Liv. l.* 1 *c.* 15 *Dio. ap. Schol, in Lyc.*

(b) *Liv. ibid. Dion. l.* 1. *p.* 36 *&* 37 ; *Aur. Vict. c.* 13.

qu'on avoit exercez dans son païs. Il pria Enée de lui dire qui il étoit ; quelles étoient ses prétentions, & pourquoi il pilloit les terres d'un Prince qui ne lui avoit jamais fait aucun tort : Qu'il ne pouvoit ignorer qu'il étoit contre le droit des gens de porter la guerre chez des peuples dont on n'avoit aucun sujet de se plaindre, & qu'il devoit être encore moins surpris qu'on s'unît de tous côtez pour repousser la violence ; que s'il avoit eu besoin de quelque chose, il l'auroit obtenu de bonne grace s'il l'avoit demandé, mais qu'il étoit contre toutes les regles de la justice & de l'humanité, d'employer les voyes de fait contre des peuples disposez d'ailleurs à lui faire plaisir : qu'au reste un procedé si irregulier n'avoit pas si fort indisposé les Latins contre lui, qu'ils ne fussent encore prêts d'en venir à un accommodement, & de lui accorder ce qu'il avoit voulu usurper par les armes.

Enée répondit avec moderation aux plaintes de Latinus. „ Nous sommes, lui dit-il, Troïens „ de nation, & nous venons d'une ville assez „ connuë chez les Grecs, qui l'ont détruite après „ dix ans de siége. Depuis la ruine de notre pa„ trie, errans de tous côtez nous cherchons un „ nouvel établissement : c'est par l'ordre des „ Dieux que nous sommes venus ici ; il n'y a que „ ce païs qui doive nous servir de port après tant „ de courses. Nous n'avons point de mauvaises „ intentions ; c'est uniquement l'extrême nécessi-

„té qui nous a obligez à commettre quelques ac-
„tes de violence envers vos sujets. Mais si nous
„avons moins écouté les raisons de bienséance
„que nos propres besoins, nous en avons un re-
„gret sensible, & nous sommes prêts à reparer
„le tort que nous vous avons pû faire. Nos corps,
„nos bras, nos armes sont à vous; vous pouvez
„en disposer. Endurcis aux travaux, accoûtu-
„mez aux fatigues de la guerre, intrepides dans
„les dangers, si vous voulez nous recevoir dans
„votre alliance, nous défendrons vos terres du
„pillage, & nous nous joindrons volontiers à
„vos sujets pour faire des conquêtes sur vos en-
„nemis. Nous vous conjurons donc d'oublier
„le passé, & d'être persuadez que la nécessité y
„a eu plus de part que le dessein de vous offen-
„ser: il n'est point de fautes plus pardonnables
„que celles qui sont involontaires; & dans l'état
„de supplians où nous nous présentons aujour-
„d'hui, il ne seroit pas juste de nous traiter avec
„la derniere rigueur. Sçachez au reste que si
„nous vous faisons réparation de nos fautes, &
„si nous vous demandons avec tant de soumis-
„sion un peu de terrain où nous puissions nous
„établir, c'est une soumission où la crainte n'a
„point de part; nous avons soûtenu des guerres
„plus terribles que celle qui nous menace au-
„jourd'hui; & si vous refusez d'écouter nos de-
„mandes justes & moderées, après avoir prié les
„Dieux & les Genies tutelaires de votre roïau-

„ me de nous pardonner des maux que nous ne
„ causerons qu'à la derniere contrainte, nous
„ nous défendrons jusqu'à l'extremité, si vous
„ nous attaquez les premiers.

Le Roi des Latins écouta Enée avec beaucoup de joie, & lui fit cette réponse obligeante. „ J'es-
„ time les gens de cœur, j'ai compassion des
„ malheureux, & je ne souhaite rien tant que
„ de trouver l'occasion de vous procurer une
„ meilleure destinée. Si j'étois convaincu que
„ vous ne fussiez venus ici que pour y chercher
„ une demeure, & que contens d'une portion
„ de mes terres vous voulussiez jouir en bons amis
„ de ce que je vous céderois, sans entreprendre
„ sur ma couronne, votre salut m'en deviendroit
„ plus cher. Si vous êtes véritablement dans cette
„ disposition, jurons nous une fidélité mutuelle,
„ & que nos sermens soient le nœud de notre al-
„ liance : je vous promets tout ce que vous pou-
„ vez raisonnablement souhaitter de nous, &
„ j'accepte votre secours dans la guerre où je
„ suis maintenant engagé contre les Rutules.

Rien ne pouvoit faire plus de plaisir au Prince Troïen qu'une réponse si favorable. Il accepta les offres de Latinus; on fit une alliance entre les deux nations, on la confirma par des sermens solennels, & on conclut un traité à ces conditions : que les Aborigenes donneroient aux Troïens autant de terres qu'ils en demandoient, sçavoir, environ quarante stades autour & de

chaque côté de la colline, où ils avoient commencé à bâtir une nouvelle ville; que les Troïens de leur côté se joindroient aux Aborigenes dans le présente guerre pour servir sous leurs étendards par tout où l'on auroit besoin de leur secours, & que les deux peuples s'aideroient mutuellement de conseils & de services en tout & par tout.

Les conditions acceptées de part & d'autre, ils donnerent réciproquement leurs enfans pour ôtages (*a*); & les Troïens laissant leur ville imparfaite, se joignirent aux Aborigenes contre les Rutules. Latinus jouit bien-tôt des avantages de sa nouvelle alliance. Il avoit été vaincu auparavant dans differens combats. Mais dans cette derniere campagne la fortune l'accompagna par tout. Il défit les Rutules en plusieurs occasions, prit leurs villes, & courut de victoire en victoire avec une rapidité surprenante; de sorte qu'on peut dire que la guerre fut presqu'aussi-tôt terminée que commencée. Après une si heureuse campagne, les deux nations s'attacherent avec une égale ardeur à achever les travaux des Troïens (*b*), qui étoient demeurez imparfaits.

La guerre des Rutules avoit donné au roi des occasions de connoître parfaitement Enée, & de faire avec lui une étroite amitié. Cette connoissance lui fit comprendre combien il étoit de

(a) *Dion. Hal. p.* 36 & 37; *Strab. l.* 5. *p.* 158.

(b) *Aur. Vict. c.* 10, 12 & 13; *Dion. Hal. l.* 1. *p.* 37; *Cato. apud Serv. Æn.* 1.

sen

son intérêt en toutes façons de se l'assûrer pour ami. Latinus avoit une fille unique, nommée Lavinie. Il avoit contracté quelques engagemens de la marier à Turnus, Prince qui étoit neveu ou du moins parent de la Reine Amate. Mais il crut que le mérite du Prince Troïen pouvoit le dispenser de garder trop religieusement ses promesses; & nonobstant toutes les oppositions que fit la Reine en faveur du Prince son parent, il maria sa fille à Enée. Cette alliance étoit si honorable & si avantageuse au Troyen, qu'il crut ne pouvoir se dispenser d'en témoigner une vive reconnoissance. Il donna donc le nom de la Princesse à la ville qu'il venoit de bâtir, & elle fut appellée Lavinium.

Les deux premieres années qu'il regna en Italie sur les Troyens, furent employées à bâtir cette ville, à l'orner de Temples (*a*) & d'édifices publics, & à mettre la derniere main à ces ouvrages. Il vêcut ensuite une année dans une paix parfaite, jouissant de la réputation qu'il s'étoit acquise, & donnant à ses sujets le repos dont ils avoient besoin pour se remettre de leurs longues fatigues. Mais la quatriéme année de son regne il se trouva engagé avec Latinus son beau-pere dans une nouvelle guerre contre les Rutules.

Turnus rival d'Enée avoit ressenti vivement l'affront que lui avoit fait Latinus (*b*) en préfe-

(a) *Dion. l.* 1. *c.* 39.

(b) *Dion. Hal. l.* 1. *c.* 39; *Liv. l.* 1. *c.* 2; *Aur. Vict. c.* 13; *Strab. l.* 5. *p.* 158.

rant un homme entiérement étranger à un allié, à un proche parent, au préjudice même des engagemens solennels. La Reine entra dans ses sentimens, on sçavoit à la Cour qu'elle étoit entêtée de Turnus & qu'elle l'aimoit beaucoup: ainsi il continuoit toûjours à vivre à la Cour de Latinus, où il avoit le même crédit qu'auparavant. Mais pendant ce tems-là il tramoit sourdement contre Latinus, & fit si bien qu'il excita les Rutules à un soulevement général. Quand ils furent prêts à commencer la revolte, il quitta la Cour par l'avis de la Reine; il fut suivi de plusieurs Latins qui étoient dans ses interêts; & ménant avec lui un corps considérable de troupes qu'il commandoit, il se mit à la tête des Rutules. Il fit d'abord irruption sur le territoire d'Enée & des Troyens, qui n'étoit pas d'une grande étenduë. Enée joignit ses forces avec celles de son beau-pere, & marcha sans differer pour présenter la bataille aux ennemis. Cette guerre fut sanglante de part & d'autre. Il se donna un rude combat, dans lequel Latinus fut tué avec plusieurs autres personnes de marque. Enée & les siens ne se découragerent point; ils continuerent le combat avec vigueur, Enée tua de sa main le Général des ennemis & remporta une victoire complete.

La mort du Roi (a) diminua beaucoup la joie

(a) *Aur. Vict. c.* 13; *Dion. Hal. l.* 1. *p.* 38 & 39; *Liv. l.* 1. *c.* 2.

de cette victoire; ses sujets qui l'aimoient fort, en parurent inconsolables. Enée lui succeda sur le thrône des Aborigenes sans aucune opposition; car la Reine son ennemie declarée, s'étoit étranglée sur la nouvelle de la mort de Turnus. Devenu Roi des deux nations il s'attira l'amitié du peuple, en ordonnant que tous ses sujets, soit Troyens, soit Italiens, s'appelleroient du nom commun de Latins. Une ordonnance si sage fit assez connoître qu'il aimoit tous ses sujets également, & qu'il ne vouloit point qu'il y eût de distinction entre les anciens & les nouveaux. Il mit tous ses soins à unir les deux nations. Le peuple seconda ses intentions du Prince. Les Latins & les Troyens s'alliérent par des mariages, ils se communiquerent les uns aux autres le droit de bourgeoisie; de sorte que peu à peu ils n'eurent plus que les mêmes Loix, la même religion, le même culte, les mêmes cérémonies, & que leur union fut si parfaite que la suite des tems ne put mettre la division parmi eux. Enée regna trois ans en paix. La derniere de ces trois années, son pere Anchise mourut (a) dans un âgé très-avancé, & il lui rendit les derniers devoirs.

Après la mort d'Anchise, Enée non content des avantages qu'il avoit déja remportez sur les Rutules, resolut d'achever (b) la conquête de

(a) *Dion. Halic. l. 1. p. 40.*
(b) *Aur Vict. c. 14; Liv. l. 1. c. 2; Dion. Halicarn. l. 1.*

cette nation rebelle. Cette entreprise lui suscita un plus dangereux adversaire, & lui coûta la vie. Les Rutules par un dernier effort, rassemblerent des troupes de toutes leurs villes, & toujours convaincus qu'ils n'étoient pas en état par eux-mêmes de resister aux forces des Latins & des Troyens réünis ensemble, ils engagerent Mezence dans leurs interêts. Mezence étoit Roi des Etruriens la plus puissante nation de toute cette partie de l'Italie. Il avoit toûjours regardé d'un œil jaloux l'Empire d'Enée; il étoit au comble de sa joie de trouver un prétexte pour ruiner dès ses commencemens une puissance qui ne pouvoit manquer de lui devenir bien-tôt formidable. Dans cette disposition il écouta favorablement la demande des Rutules, & se mit à la tête d'une nombreuse armée, qui jointe à la leur, étoit si superieure à celle des ennemis, qu'il regardoit déja Enée comme vaincu. Avant que de se mettre en marche, il engagea les Rutules à lui promettre qu'ils lui céderoient entiérement tout ce qu'on gagneroit sur les Latins. Ils lui accorderent tout ce qu'il demanda, parce qu'ils n'étoient pas en état de le lui refuser.

Enée n'avoit point de plus sûr moyen pour resister à des forces si inégales, que de se jetter dans Lavinium; mais d'un autre côté il crut qu'il ne se feroit pas d'honneur s'il paroissoit saisi de crainte. Il fit donc porter dans cette ville tout ce

qui étoit nécessaire pour soûtenir un siége ; il donna à son fils Euryleon, qui dans la suite fut plus connu sous le nom d'Ascagne, quelques troupes pour la défendre, & avec le reste de son armée il alla présenter la bataille aux ennemis. On se battit des deux côtez avec une ardeur incroyable : la nuit termina le combat, & la perte parut égale de part & d'autre. Mais le lendemain on connut que la fortune de ce jour avoit été plus favorable aux Toscans qu'aux Latins en ce que ceux-ci avoient perdu Enée.

Lorsque les Latins furent retirez dans leur camp, ils trouverent qu'il leur manquoit Enée, c'est-à-dire, leur Roi & leur Général. Toutes leurs recherches furent inutiles, on ne put jamais trouver son corps. Les uns crurent qu'il avoit été enlevé & mis au rang des Dieux; les autres (& c'est le sentiment le plus probable) qu'il étoit tombé dans le fleuve du Numicius, sur les bords duquel s'étoit donnée la bataille, sans que personne en eût rien vû, à cause de l'obscurité de la nuit & de la confusion de la retraite. Quelques personnes pieuses croïant que cette fin étoit trop peu honorable pour un si grand Heros, se persuaderent comme une verité certaine, qu'il avoit été enlevé au ciel, où il avoit mérité une place par la valeur dont il avoit donné des marques si éclatantes dans la derniere bataille. Il y en eut même qui assurerent qu'ils l'y avoient vû monter. On dit qu'Ascagne son fils fut de ce nombre ; il étoit de

ſon intérêt d'appuyer & de favoriſer cette créance. Quoiqu'il en ſoit, on lui rendit les honneurs divins, & on lui érigea un temple ſur les bords du fleuve, avec cette inſcription: „ Au Jupiter pere „ de la Patrie, qui gouverne & regle le cours du „ Numicius. " Enée mourut la quatriéme année de ſon regne ſur les Latins (a), qui étoit la huitiéme de la priſe de Troye.

Cependant Mezence pourſuivit avec vigueur l'avantage que lui donnoit la mort d'Enée, & aſſiégea ſi étroitement Aſcagne ſon ſucceſſeur dans Lavinium, qu'il lui fut impoſſible de recevoir le ſecours qu'il attendoit des autres villes Latines. Aſcagne réduit à une ſi fâcheuſe extrêmité, propoſa de conclure un traité ſous les conditions qu'il crut les plus convenables pour les deux nations. Enflé de ſon bonheur Mezence rejetta les propoſitions d'Aſcagne, offrant de ſon côté d'autres conditions de paix, mais des conditions extrêmement déraiſonnables; entr'autres choſes il éxigeoit que tout le vin qu'on récueilloit dans le païs des Latins, fût envoyé en Etrurie comme un tribut annuel. De ſi dures conditions ne pouvoient manquer de revolter les aſſiégez; ils réſolurent de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité & d'engager les Dieux dans leur cauſe. Ils firent même un décret par lequel ils conſacrerent à Jupiter le produit de leurs vignes; ce fut l'avis de

(a) *Aur. Vict. c.* 15; *Dion. l.* 1; *Macrob. Sat. l.* 3. *c.* 5.

leur Roi. Aſcagne leur conſeilla en même tems d'attendre l'occaſion favorable d'une nuit obſcure pour faire une ſortie, & tomber ſur l'ennemi. Les aſſiégeans qui étoient campez dans une ſituation avantageuſe, & qui ſe tenoient comme aſſurez de la victoire, étoient peu ſur leurs gardes contre un ennemi qu'ils mépriſoient.

Aſcagne & les ſiens reprirent un nouveau courage; ils s'exhorterent les uns les autres à la conſtance & à la valeur, & conjurerent les Dieux de favoriſer leur entrepriſe. Auſſi-tôt qu'ils trouverent l'occaſion qu'ils attendoient, ils ſortirent de la ville, & attaquerent le quartier des retranchemens où étoit Lauſus fils de Mezence, qui commandoit la fleur de la jeuneſſe Etrurienne; ils y donnerent l'aſſaut ſi bruſquement qu'ils y entrerent ſans beaucoup de peine. Pendant qu'ils prenoient ce poſte, la lueur des flambeaux & les cris des mourans jetterent la terreur parmi les troupes qui étoient campées dans la plaine. Le deſordre & la confuſion ſe répandirent par tout. Le trouble redoubloit à chaque moment; les ſoldats ne gardoient plus ni ordre ni rangs; la crainte jointe avec l'horreur des ténébres leur faiſoit croire que leur perte étoit aſſurée; ils ne ſongeoient qu'à abandonner le plat païs pour ſe ſauver ſur les montagnes, & ſans écouter la voix de leurs chefs, ils mettoient toute leur eſperance dans la fuite. Les Latins qui avoient déja emporté un des retranchemens des ennemis, pouſ-

ſerent plus loin leur avantage ; ils pourſuivirent les Fuyards à toute outrance, & en firent une horrible boucherie. Les ennemis ne penſoient plus à ſe défendre ; ils ne connoiſſoient pas même le danger où ils étoient. Ils couroient çà & là à l'avanture ; les uns tomboient dans des précipices, les autres ſe jettoient dans des ravins, dans des cavernes d'où ils ne pouvoient ſe retirer, & y attendoient la mort ou la ſervitude. Pour ſurcroît de malheur, pluſieurs ne pouvant reconnoître leurs camarades au milieu des ténebres, s'entretuoient comme ennemis, & augmentoient par ce carnage la défaite de leurs troupes. Le jeune Prince périt dans ce combat. Mezence qui s'étoit emparé d'une colline avec un petit nombre de ſoldats, n'eut pas plûtôt appris la nouvelle de la mort de ſon fils, qu'il la regarda comme une punition de ſon inſolence. La deroute de ſon armée & la mort de Lauſus, le jetterent dans un ſi grand embarras, que ne ſçachant quel parti prendre, il envoya ſans differer des Ambaſſadeurs à Lavinium pour demander la paix. Aſcagne perſuada aux ſiens d'uſer de leur victoire avec moderation. Mezence obtint ce qu'il demandoit, on lui accorda la paix à des conditions raiſonnables, & il ſe retira avec les troupes qui lui reſtoient. Depuis ce tems-là il mit bas toute inimitié, & vêcut dans une ſi parfaite intelligence avec les Latins, qu'ils n'avoient point de meilleur ami ni de plus fidéle allié.

Enée

Enée en mourant laissa la Reine enceinte (*a*). Dans les premiers troubles que sa mort causa par tout le roïaume, elle s'enfuit dans les bois, & confia sa destinée à la fidélité d'un certain Tyrrhenus qui avoit été intendant des bergers de son pere, & qui prenoit toujours soin des troupeaux du Roi. Elle continua à y vivre après qu'Ascagne fut monté sur le thrône, craignant la haine que les beaux-fils ont ordinairement pour leurs belles-meres. L'intendant des bergers la reçut, & en prit un soin particulier. Il lui bâtit une cabane connuë de peu de personnes, & lui garda un sécret inviolable. Dans sa retraite elle se délivra d'un fils, qu'elle appella *Silvius* parce qu'il étoit né dans les bois, & *Enée* du nom de son pere. Tout cela n'étoit connu que de peu de personnes, qui garderent inviolablement le secret. Cependant les Latins firent de grandes recherches de Lavinie; ils furent même assez injustes envers leur Roi pour l'accuser d'avoir fait mourir secrettement cette Princesse. Ses protestations les plus solemnelles furent une foible défense contre leurs soupçons. Ils le menaçoient de se soulever ouvertement, & sa vie même eût été en grand danger, si Tyrrhenus n'eût fait sortir la Reine de sa retraite pour la représenter au peuple. Ascagne traita honorablement Lavinie. Mais voïant

(a) *Dion. Hal. l.* 1; *Aur. Vict. c.* 16; *Serv. ad Æn. l.* 6.

qu'elle étoit fort aimée du peuple, pour prévenir à coup sûr toutes disputes, il lui abandonna la ville de Lavinium, & en bâtit une nouvelle beaucoup plus grande, où il transfera une partie des habitans de Lavinium & tous ceux d'entre les Latins qui voulurent s'y établir. Il l'appella Albe, & la surnomma La Longue; ses successeurs y regnerent pendant une longue suite de siécles.

Après la mort de ce prince (*a*), Enée Silvius monta sur le thrône; mais ce ne fut pas sans contestation de la part d'Iule fils aîné d'Ascagne qui prétendoit que le roïaume de son pere lui appartenoit. C'étoit au peuple à terminer ce différend. Il décida en faveur du fils d'Enée & de Lavinie qui avoit apporté le roïaume pour dot. Treize Princes descendus en droite ligne de Silvius, se succederent sur le thrône des Latins. Romulus fondateur de Rome, étoit petit fils du dernier. Il mourut sans enfans, & cette branche de la famille d'Enée fut éteinte en lui. Pour dédommager Iule de la préference qu'on avoit donnée à Silvius son Competiteur, on l'honora du souverain Sacerdoce, dignité préferable à la royauté, parce qu'elle est exempte de craintes & & d'inquiétudes. Elle passa à la posterité, & ses descendans la posséderent pendant une longue

(a) *Dion. Halicarn. Antiq. Vill.* l. 17.

ſuite des ſiécles. Jules Ceſar qui rapportoit ſon origine à ce prince, joignit à la prêtriſe tout l'Empire Romain. Cet Empire demeura dans ſa famille juſqu'à la mort de Neron, qui fut le dernier de cette maiſon.



TULLUS HOSTILIUS.

LES Hostilius (*a*) étoient une ancienne & illustre famille de Medullie, ville bâtie par les Albains & dont Romulus avoit fait une colonie Romaine après l'avoir reduite sous son obéïssance. Tullus Hostilius (*b*), ou comme d'autres l'appellent, Hostius Hostilius, alla dans ce tems-là s'établir à Rome, & y transporta tous ses effets qui étoient très-consi-

(a) *Dion. Halic. p.* 101. *Edit. Rob. Steph.*

(b) *Liv. l.* 1. *c.* 12; *Plin. l.* 16. *c.* 5.

dérables. Il étoit brave de sa personne, & aimoit la profession des armes. C'étoit la meilleure recommandation qu'il pût avoir auprès d'un Prince qui étoit naturellement guerrier & qui estimoit infiniment tous les hommes de ce caractére. Il servit sous Romulus dans les guerres qu'il eut avec les peuples voisins, & se distingua particulierement dans celles dont l'enlevement des Sabines fut suivi. Quelques Auteurs (*a*) nous apprennent qu'au siege de Fidenes, il entra le premier dans la ville; & que sur cette preuve de valeur il fut couronné par Romulus. Mais d'autres, & en plus grand nombre, disent (*b*) qu'il périt dans les guerres des Sabins, à un combat qui se donna dans la ville. Il épousa Hersilie fille d'un Sabin (*c*) de distinction: c'est la même qui dans la suite s'employa avec tant de succès à terminer la guerre entre ses compatriotes & les Romains. Il fut enterré (*d*) dans la place publique de Rome. Les deux Rois, Romulus & Tatius, lui érigerent un superbe tombeau, qui fut un monument de son rare mérite.

Il ne laissa qu'un fils (*e*) qui fut le pere de Tullus Hostilius troisiéme Roi des Romains. Les Auteurs (*f*) qui disent que ce Prince étoit de basse naissance, qu'il n'avoit point eu d'éducation,

(a) *Plin.*
(b) *Liv. & Dion. Plut. vie de Romulus.*
(c) *Dion. Plut.*
(d) *Dion. p. 102.*
(e) *Dion. l. 2.*
(f) *Val. Max. l. 3. c. 4.*

qu'il étoit né pauvre, & que ce ne fut qu'à travers mille difficultez qu'il parvint d'abord à un état de grandeur & enfin à la couronne, se sont sans doute trompez. Car il paroît certain qu'il descendoit d'une famille noble (a), & qu'il étoit si riche qu'on le distingua des autres Rois de Rome par cette Epithete. D'ailleurs, d'autres Historiens nous apprennent (b) qu'il s'étoit signalé dans la guerre avant que d'être élu Roi, & que la réputation qu'il s'étoit acquise par sa valeur, fût une des principales raisons qui porterent le peuple à fixer son choix sur lui. Si cela est vrai, il falloit qu'il eût donné des preuves de son courage dans des guerres que d'autres peuples d'Italie avoient eües ensemble, puisque tous les Historiens conviennent que le regne de son prédecesseur fut un regne de paix, & qu'à peine il étoit né avant la mort de Romulus. Mais il est parlé (c) des guerres des Sabins comme étant celles où Tullus Hostilius avoit signalé sa valeur. Ainsi il y a apparence que ces Historiens l'ont confondu avec son ayeul, par une ignorance qui ne peut être que très-pardonnable dans l'obscurité des premiers siecles de Rome. D'où il faut conclure que ce fut principalement à la reputation de ses Ancêtres, à son crédit, à sa

(a) *Horat. l. 4. Od. 7.*
Nos ubi decidimus
Quò pius Æneas, quò Tullus
dives, & Ancus;
Pulvis & umbra sumus.

(b) *Flor. l. 1. c. 3. Aur. Vict. in Tull. Host.*

(c) *Aur. Vict.*

naissance & à sa fortune qu'il dut son élection.

Mais, soit qu'il eût déja donné quelques preuves de son courage avant son élection, soit qu'il n'en eût point encore donné, il est certain qu'il attendoit avec impatience l'occasion de le faire. Il méprisoit souverainement le caractére pacifique de son prédecesseur (*a*); il n'estimoit point les établissemens, les Loix, les Ordonnances qu'il avoit faites : il avoit même plus d'inclination (*b*) pour la guerre que Romulus. Dès qu'il fut monté sur le thrône & que le peuple & les augures eurent confirmé son élection, il fit une action mémorable qui lui gagna les cœurs des pauvres & des artisans. Les deux Rois ses prédecesseurs avoient joüi d'une vaste étenduë de terres fertiles & abondantes, dont ils avoient employé les revenus aux frais des sacrifices & à la magnificence de leur table. Romulus, en établissant sa nouvelle ville, se les étoit reservées pour lui & pour ses successeurs. Ces terres n'appartenoient point au public; elles faisoient le domaine particulier des Rois. Tullus qui étoit riche par lui-même & dont le patrimoine étoit plus que suffisant pour la dépense des sacrifices & pour celle de sa maison, crut qu'il n'en avoit pas besoin pour soûtenir sa dignité. Il renonça à tout le droit qu'il pouvoit y avoir, & il permit aux pauvres Citoyens qui n'avoient aucun fond de terres,

(a) *Liv. l.* 1. *c.* 22. (b) *Dion.*

de

de les partager entr'eux. Par cette liberalité il ſoulagea ceux qui étoient dans l'indigence, & les mit en état de n'être plus obligez à ſervir les autres pour gagner leur vie.

De ſi beaux commencemens ne pouvoient manquer de lui gagner l'affection de ſes ſujets & de les diſpoſer à le ſervir avec zéle dans les guerres qu'il entreprenoit. Il ne fut pas long-tems ſans trouver l'occaſion d'exercer ſa valeur & d'éprouver combien les Romains étoient portez à exécuter ſes ordres & à le ſecourir dans toutes les occaſions. Cluilius (a) étoit alors Dictateur d'Albe. C'étoit un homme haut & ambitieux, qui ne voyoit qu'avec impatience la proſpérité des Romains dont la puiſſance s'augmentoit de jour en jour. Dominé par la jalouſie ſi naturelle aux eſprits ambitieux, il conçut le déteſtable deſſein d'allumer le flambeau de la guerre entre les deux nations. Il fit pluſieurs tentatives pour inſpirer aux Albains la même haine qu'il avoit contre Rome: mais il ne put y reuſſir d'abord. Il falloit quelque prétexte, ou juſte ou apparent, pour brouiller deux peuples qui étoient unis par les liens de la parenté. Cluilius mit tout en œuvre pour en faire naître. Il engagea ſous main quelques-uns des plus pauvres & des plus déterminez d'entre les Albains, à piller les terres du peuple Romain, & leur promit l'impunité de

(a) *Dion. l.* 3.

tous les actes d'hostilité qu'ils commettroient. C'étoit le moien le plus sûr pour faire réussir ses desseins. Il sçavoit que les Romains n'étoient pas d'humeur à souffrir qu'on fît le dégât sur leurs terres, & qu'ils prendroient infailliblement les armes pour se défendre; ce qui lui fourniroit un prétexte de les faire passer dans l'esprit du peuple pour d'injustes aggresseurs. Une troupe d'Albains qui ne cherchoient qu'à s'enrichir du bien de leurs voisins, profiterent de la permission que Cluilius leur avoit donnée; ils entrerent sur les terres de Rome, & les désolerent par leurs brigandages. Les Romains ne purent souffrir une insulte si manifeste. Ils prirent les armes pour défendre leurs campagnes, & s'étant mis à poursuivre les pillards, ils en tuerent un grand nombre; ils entrerent même sur les terres des Albains, & après avoir recouvré le butin qu'on leur avoit enlevé, ils s'en retournerent chez eux avec les effets qu'ils avoient perdus, & peut-être même avec ceux de leurs ennemis. Le Dictateur qui n'attendoit que cette occasion, convoqua une assemblée du peuple. Il y fit venir les blessez, & les parens de ceux qui avoient été tuez ou faits prisonniers dans les differentes escarmouches; & grossissant encore le mal, il détermina les Albains à envoyer des Ambassadeurs aux Romains pour demander justice ou pour leur déclarer la guerre s'ils ne leur donnoient une entiere satisfaction.

Du tems de Romulus (a) il s'étoit fait une convention entre le peuple Romain & celui d'Albe, que si dans la suite une des deux nations avoit quelque sujet de se plaindre, elle s'adresseroit à l'autre pour avoir justice, & que si on ne faisoit droit sur ses plaintes, elle se vengeroit par les armes. Les Ambassadeurs étant arrivez à Rome, Tullus à qui on avoit donné avis de ce qui se passoit, resolut de prévenir les Albains, afin qu'on fut en droit de rejetter sur eux l'infraction de l'alliance qui avoit été faite entre la Métropole & sa Colonie. Il chargea quelques-uns de ses amis de recevoir chez eux les Ambassadeurs d'Albe, & de les traitter avec beaucoup de politesse & d'amitié, tandis que sous prétexte de quelques affaires pressantes, il differoit toûjours de leur donner audiance jusqu'à ce qu'il eût pris de justes mesures. En même tems il envoya à Albe quelques-uns des plus illustres Citoyens, accompagnez de Herauts d'armes, pour demander justice du dégât qu'on avoit fait sur les terres du peuple Romain. Ces députez avoient ordre de faire diligence, & d'insister pour avoir une prompte réponse. Etant arrivez à Albe, ils trouverent Cluilius au milieu du peuple assemblé dans la place publique. Ils exposerent le sujet de leur députation, & demanderent justice de l'infraction que les Albains avoient faite au traitté d'al-

(a) *Dion. p.* 103 *&* 104. *Liv. l.* 1.

liance. Les Albains les reçurent assez mal, & leur reprochant que les Romains étoient eux-mêmes les violateurs de l'alliance, ils les renvoyerent. Le Chef de l'ambassade ne les trouvant pas disposez à donner au peuple Romain la satisfaction qu'il demandoit, leur dit qu'on voïoit bien qu'ils ne cherchoient qu'à éluder, & que puisqu'au lieu d'écouter les plaintes qu'on leur faisoit, ils ménaçoient de la guerre, il la leur déclaroit lui-même au nom du peuple Romain, à commencer dans trente jours. Pendant ce tems-là Tullus avoit soin que les envoyez d'Albe fussent reçus avec toute la civilité possible, ce n'étoient que festins, divertissemens, & visites des principales familles de Rome. C'est ainsi qu'il les amusoit, differant toujours de leur donner audiance, jusqu'à ce qu'il fût informé du succès qu'avoient eu ses Ambassadeurs à Albe. Quand les envoyez de Rome furent de retour & qu'ils eurent fait le rapport de ce qui s'étoit passé dans leur négociation, il manda les Ambassadeurs des Albains & leur donna audiance. Ceux-ci lui exposerent les ordres dont ils étoient chargez, & menaçerent de déclarer la guerre si on ne leur accordoit ce qu'ils demandoient. « Je me suis plaint avant „ vous, leur dit Tullus; & je n'ai rien obtenu de „ ce qui est ordonné par le traitté d'alliance. Ainsi „ il est évident que vous avez été les premiers à „ en violer les articles. Allez donc dire à ceux „ qui vous ont envoyez, que puisqu'ils n'ont

„ donné aucune satisfaction à mes Ambassadeurs „ & qu'ils les ont si mal reçus, je leur déclare „ une guerre qui ne peut être que très-juste, puis- „ que j'y suis contraint. Fassent les Dieux, té- „ moins de notre alliance, que tous les malheurs „ de cette guerre retombent sur ceux qui en sont „ les Auteurs.

Sur ces sujets des mécontentement, les deux nations (a) firent les préparatifs nécessaires, & on se mit en campagne sans differer. Les Albains s'y mirent les premiers, & leurs troupes s'avancerent sur les terres du peuple Romain. Le lieu où ils assirent leur camp, fut appellé dans la suite *Fossa Cluilia*, du nom de Cluilius leur Général. Les Romains se posterent à quelque distance du camp des Albains, dans l'endroit le plus avantageux qu'ils purent trouver. Cluilius s'étoit flatté qu'il engageroit facilement les siens à attaquer les Romains dans leurs retranchemens. Mais quand les deux armées furent en présence, & qu'elles eurent remarqué qu'elles étoient à peu près égales en nombre, également bien équippées, également fournies de toutes les choses nécessaires pour une longue campagne, l'ardeur qu'elles avoient fait paroître d'abord pour le combat, commença à se rallentir, & chaque Général songea moins à engager une action, qu'à se tenir sur la défensive & à se fortifier de plus

(a) *Dion. l. 3; Liv. l. 1. c. 23.*

en plus dans son camp. Déja l'officier & le soldat murmuroient contre les commandans, & se plaignoient de ce qu'on passoit le tems à de legeres esmarmouches. Le chef des Albains qui étoit le premier moteur de la guerre, ennuyé d'une si longue inaction, resolut de sortir de ses lignes, pour attirer l'ennemi au combat, ou pour l'attaquer dans son camp s'il refusoit le défi. Le jour étoit marqué pour en venir aux mains, & il avoit fait tous les préparatifs nécessaires. Mais s'étant retiré dans sa tente pour y passer la nuit environné de sa garde ordinaire, le lendemain matin on le trouva mort, sans qu'il parût sur son corps aucune marque ou de blessure ou de poison.

Un accident de cette nature (*a*), parut d'autant plus surprenant qu'il n'avoit été précedé d'aucune indisposition sur laquelle on pût le rejetter. Il fit beaucoup d'impression sur les esprits, & donna matiere à plusieurs réflexions. Les esprits accoutumez à attribuer à la providence tout ce qui se passe dans ce monde, furent persuadez que sa mort étoit un effet de la colere des Dieux, parce que contre toute justice & sans aucune nécessité il avoit allumé le flambeau de la division entre la ville d'Albe & sa Colonie; c'est ce que croyoient les plus pieux, mais particulierement les Romains: Tullus eut soin de les en-

(a) *Dion. l.* 3.

tretenir dans cette opinion. Ceux au contraire qui avoient regardé la guerre comme un moyen de s'enrichir & qui par sa mort se voyoient privez des plus grands avantages, n'attribuoient un accident si imprévu, qu'à l'envie, à la jalousie, aux embuches des hommes, & prétendoient que quelqu'ennemi caché l'avoit fait mourir par un poison secret dont il étoit difficile de s'appercevoir; tel étoit le sentiment de la plûpart des Albains. D'autres disoient qu'accablé de chagrin il s'étoit lui-même ôté la vie, desesperant de se tirer avec honneur d'une guerre qu'il avoit suscitée: mais on ne voyoit sur son corps aucune apparence ni de violence ni de poison. D'autres enfin qui n'étoient prévenus ni par l'amour ni par la crainte, n'attribuoient sa mort ni à la colere des Dieux, ni aux embuches des hommes, mais à la nécessité de la nature & au destin qui a fixé le nombre de nos jours dès le premier instant de notre naissance: ces derniers jugeoient plus sainement & étoient en plus grand nombre.

Tullus ne laissa pas échapper une occasion (a) si favorable. Profitant de la consternation générale que la mort de Cluilius avoit jettée par toute l'armée ennemie, il passa au-delà du camp des Albains, & marcha avec ses troupes sur les terres de la ville d'Albe. A la place de Cluilius, l'armée Albaine élut pour Dictateur Metius Fu-

(a) *Liv. l.* 1. *c.* 23.

fetius. C'étoit un homme entierement indigne d'un poste si élevé, aussi peu capable de conduire la guerre que de maintenir la paix, n'ayant ni courage, ni constance, ni sincerité, ni bonne foi; un homme enfin qui sembloit destiné à causer la ruine de sa Patrie. Dans les commencemens il avoit paru plus ardent qu'aucun autre à semer la division entre les deux villes, & ce fut pour cette raison qu'on lui donna le commandement de toutes les forces de la république. Dès qu'il fut revêtu de l'autorité souveraine, il se mit aux trousses de l'armée Romaine, & la poursuivit sur les terres d'Albe où elle étoit entrée. Mais quand il eut vû de plus près l'état des affaires, il changea de sentiment, & ne chercha qu'à temporiser, sur tout lorsqu'il eut appris que les Albains n'avoient plus tant d'ardeur pour le combat, que les entrailles des victimes ne lui promettoient pas une heureuse réussite, & que les deux villes étoient menacées d'une guerre étrangere, si elles ne se réunissoient promptement contre leurs ennemis communs par une paix solide & durable. Metius n'avoit ni assez de courage pour surmonter tant de difficultez, ni assez de prudence pour les prévenir. Du tems de Romulus les Veiens & les Fidenates avoient fait la guerre aux Romains pour leur disputer la primauté. Vaincus & défaits dans plusieurs combats & dépouillez d'une partie de leurs terres, ils avoient été contraints de ceder, & de se soumettre

mettre aux vainqueurs. Ensuite ils avoient joüi d'une paix profonde sous le regne de Numa, & leurs villes étoient devenues très florissantes. Cette prosperité les rendoit plus fiers & ranimoit leur courage; de sorte qu'ils ne cherchoient qu'à recouvrer leur liberté & à secoüer le joug de la domination Romaine. Jusqu'alors ils avoient dissimulé le dessein qu'ils avoient de se revolter. Mais la proximité des deux armées, qui n'étoient campées qu'à deux ou trois heures de Fidenes, donna occasion de le faire éclater. Les chefs de la conspiration envoyerent des ordres pressans à tous ceux qui étoient en état de porter les armes, de s'assembler à Fidenes, & d'y entrer les uns après les autres & à petit bruit, de peur de donner quelque soupçon. Leur intention étoit d'épier le moment favorable que les Romains & les Albains seroient sortis de leurs retranchemens pour se livrer bataille; ce qu'on attendoit de jour en jour. Quelques espions postez dans les montagnes devoient en avertir par un signal dont on étoit convenu. Les mesures étoient prises pour arriver au champ de bataille vers la fin de l'action, & il y avoit ordre de tomber également sur les vainqueurs & sur les vaincus. Tel étoit le projet des conjurez; s'il eût réussi, ils se seroient facilement défait & des Romains & des Albains.

Si les Albains eussent eu la temerité de hazarder contre l'armée Romaine un combat décisif,

rien n'eût empêché que les embuches de leurs ennemis communs ne fussent demeurées cachées (*a*) & que les deux armées n'eussent été taillées en piéces. Mais tandis qu'on differoit d'en venir aux mains, la conjuration fut éventée & le projet déconcerté. Fufetius averti de ce qui se passoit à Fidenes, en fut allarmé, & fit tous ses efforts pour porter les esprits à la paix. Tullus qui avoit aussi été informé de la conjuration par quelques Fidenates, ne balança point à écouter les propositions que lui fit le Général des Albains. Les deux chefs se rendirent dans la plaine qui étoit entre les deux camps, & après s'être fait les civilitez ordinaires, l'Albain parla en ces termes:
» Depuis que ma Patrie m'a honoré du titre de » Dictateur, j'ai examiné le sujet de nos divi- » sions, & il m'a paru si frivole & si leger, que » je n'ai point balancé à blâmer la conduite des » Albains aussi bien que la vôtre: plus je suis en- » tré dans cet examen, plus j'ai condamné notre » desunion & plus j'ai compris qu'elle ne peut » que nous faire tort aux uns & aux autres. Ces » pensées moderant l'ardeur qui me portoit d'a- » bord à vous présenter la bataille, j'ai tempo- » risé jusqu'à present, dans l'espérance que vous » feriez quelques avances pour conclure la paix. » Mais pendant que nous tardons & que nous » attendons à qui fera le premier pas pour termi-

(*a*) *Dion. p.* 106 & 108.

» miner cette guerre à des conditions raisonnables, la nécessité plus forte que les conseils & » les raisonnemens humains nous oblige à nous » réconcilier malgré nous. Il n'est plus tems de » reculer. Les Fidenates nos ennemis communs » profitent de nos divisions & conspirent contre » nous. C'est un feu rapide, c'est un torrent im- » petueux qui va nous ruiner de fond en comble » si nous ne nous reconcilions. J'en suis informé » de bonne part, & je vous en donne avis; écoutez » quelles sont les embuches qu'ils nous dressent, » & comment j'ai découvert leurs pernicieux des- » seins ». Aussi-tôt il fit lire par un de ses gens les lettres qu'il avoit reçûes de quelques Fidenates, & en même tems il fit paroître devant toute l'assemblée celui qui les avoit apportées. La lecture faite, l'étonnement fut général, & le Dictateur continua son discours. « Vous voyez, dit- » il, Romains, ce qui m'a engagé à vous faire » les premieres propositions de paix. C'est à vous » maintenant d'examiner si pour quelques trou- » peaux qu'on vous a enlevez, il est plus de vo- » tre intérêt de continuer une guerre injuste où » votre perte est inévitable, que de vous réünir » avec vos parens & vos fondateurs contre l'en- » nemi commun. Mais il est inutile de vous faire » de plus vives instances; je vous croi trop rai- » sonnables pour ne pas sacrifier vos inimitiez aux » intérêts des deux nations. Il ne s'agit plus que » de voir à quelles conditions on peut faire la

» paix. Il me paroît que l'accommodement le » plus honorable que puissent faire des amis & » des parens, est de se pardonner réciproque» ment les injures qu'on a reçûes de part & d'au» tre. Cependant, Tullus, si vous aimez mieux » qu'on livre les auteurs des injures pour être pu» nis, je vous déclare que les Albains sont prêts à » y consentir & à faire cesser tout sujet de plain» te. Si vous avez quelqu'autre moyen plus juste » & plus raisonnable, vous nous ferez plaisir de » nous le communiquer.

Le Roi des Romains qui avoit été informé en même tems que le Dictateur de la conspiration des Fidenates & des Veiens, & qui étoit convaincu que les Romains n'avoient pas moins d'intérêt que les Albains à conclure une paix solide & durable, lui fit cette réponse. » Nous sçavons, » Fufetius, que le danger dont nous sommes me» nacez, seroit inévitable, si nous étions obligez » de terminer cette guerre par un combat. Nous » avons été informez comme vous des pieges se» crets que nous dressent nos ennemis communs. » Toujours en garde contre les embuches qu'ils nous » tendent, & bien resolus de nous vanger de leur » perfidie, nous avons le même empressement » que vous de terminer amiablement tous nos dif» ferens. Ensevelissons donc dans un éternel ou» bli toutes nos plaintes, toutes nos querelles, » puisque vous le voulez. Mais il ne suffit pas de » remedier à nos inimitiez présentes; il faut pren-

» dre de justes mesures afin de n'avoir plus aucun
» demêlé à l'avenir. Car tandis que vous nous
» envierez des avantages que nous n'avons acquis
» qu'avec beaucoup de peines & de dangers,
» tandis que nous aurons sujet de nous défier de
» vous & que nous vous regarderons comme des
» ennemis secrets contre lesquels nous serons
» continuellement en garde, il n'y aura point
» de paix solide, point de véritable amitié ni
» d'intelligence entre les deux nations. Mais
» comment leverons-nous ces obstacles qui s'op-
» posent à la stabilité de notre alliance? Ce ne
» sera certainement pas par les clauses que nous
» insererons dans le traité, ni par les sermens les
» plus solemnels; ces précautions sont aussi foi-
» bles qu'elles sont faciles. Le seul moyen qui
» nous reste, est donc de n'avoir plus que la mê-
» me fortune & les mêmes intérêts. Pour parve-
» nir à cette union, il faut que les Romains fas-
» sent part aux Albains de tous les biens dont ils
» joüissent aujourd'hui & de ceux dont ils pour-
» ront joüir dans la suite; il faut d'un autre côté
» que les Albains recevant avec reconnoissance
» les offres que nous leur faisons, viennent tous
» s'établir à Rome, ou du moins la plus grande
» partie. Les Sabins & plusieurs Etruriens l'ont
» fait, & ne s'en sont pas répentis. Pouvez-vous
» refuser de suivre leur exemple, vous qui êtes
» nos amis, nos alliez, nos parens, nos fonda-
» teurs? Si cependant vous ne pouvez vous re-

» ſoudre à quitter votre Patrie pour venir à Ro-
» me, du moins établiſſons un conſeil public qui
» jugera des intérêts de l'une & de l'autre ville,
» & donnons l'autorité ſouveraine à celle des
» deux qui eſt la plus puiſſante & la plus en état
» de faire du bien à l'autre. Tel eſt mon avis; &
» je ſuis perſuadé que ſi vous le voulez ſuivre,
» nous verrons regner entre nous une paix ſolide,
» une union parfaite, une amitié qui ne ſera point
» ſujette au changement. Sans cela n'eſperez pas
» que nous puiſſions jamais nous accorder; deux
» villes également puiſſantes, telles que ſont au-
» jourd'hui Albe & Rome, ſeront toujours ja-
» louſes l'une de l'autre.

Tullus ayant parlé de la ſorte, le Dictateur demanda du tems pour déliberer; il ſortit de l'aſſemblée, convoqua le conſeil des Albains, mit l'affaire en déliberation, & après avoir recueilli les ſuffrages, il s'adreſſa au roi des Romains, & lui tint ce diſcours. » Non, Tullus, nous ne pou-
» vons nous reſoudre à abandonner notre Patrie,
» nos temples, nos maiſons. Mais nous approu-
» vons fort votre derniere propoſition, qui eſt
» d'établir un conſeil des deux nations, & de ce-
» der l'autorité ſouveraine à l'une des deux vil-
» les; faiſons entrer, ſi vous le voulez, ces con-
» ditions dans le traité de paix, & retranchons
» par ce moyen tout ſujet de diviſion. » La difficulté étoit de ſçavoir qui de Rome ou d'Albe auroit le commandement; on diſputa ſur la pré-

ference, & chacun fit valoir ses raisons. » C'est » à nous, dit le Dictateur, qu'il appartient de » commander. Le droit naturel & commun à tous » les hommes, veut que ceux qui ont donné l'o- » rigine à une nation, ayent la souveraineté sur » elle. Or Rome a été fondée par une colonie » d'Albains; & c'est ce qui nous donne de lé- » gitimes prétentions sur vous. D'ailleurs les Al- » bains, quoique beaucoup plus anciens que » vous, sont encore aujourd'hui tels qu'ils étoient » lorsqu'Albe fut bâtie; ils sont sans melange d'é- » trangers, & n'ont jamais accordé le droit de » Bourgeoisie qu'à des Grecs & à des Latins. Ro- » me au contraire est un composé de toutes sor- » tes de nations, d'Etruriens, de Sabins, de Bar- » bares, de Vagabonds, qui autrefois n'avoient » point de demeure fixe; & aujourd'hui il n'y » reste qu'un fort petit nombre de nos descendans. » Si donc nous vous cedions l'Empire, il faudroit » que les Grecs obéïssent aux Barbares, les natu- » rels du païs à des étrangers, les anciens aux » nouveaux venus, le sang le plus pur à un sang » mêlé. Enfin une troisiéme raison qui justifie nos » prétentions, c'est qu'Albe a encore aujourd'hui » les mêmes loix, le mêmes coutumes, la même » constitution, la même forme de gouvernement » qu'elle avoit d'abord. Rome au contraire, qui » est une ville nouvellement bâtie, & composée » de toutes sortes de nations, n'a pû parvenir à » cette police exacte, à ce bel ordre, à cette

» discipline qui ne peut être le fruït que d'une » longue suite d'années. Or peut-on disconvenir » qu'une république qui joint à une longue ex- » périence une constitution parfaite, ne doive » commander à celle qui manque d'expérience, » & qui n'a que la division, le trouble, & la foi- » blesse en partage ?

Telles étoient les raisons sur lesquelles le Dictateur appuioit le droit que les Albains prétendoient avoir à la souveraineté. Mais Tullus les détruisit sans peine, & fit valoir celles des Romains. » Les droits de la nature, dit-il, & le mé- » rite des Ancêtres, nous sont communs avec » vous, puisque nous descendons des mêmes pe- » res. Mais vous dites que les colonies doivent » obéïr à leurs Fondateurs, & que c'est une Loi » dont il n'est pas permis de se dispenser. Y pen- » sez-vous, Albains ? Ne sçavez-vous pas que La- » cedémone prétend commander non seulement » aux autres Grecs, mais encore aux Doriens » dont elle tire son origine ? Et vous mêmes qui » êtes une Colonie des Laviniens, reconnoissez- » vous vos Fondateurs pour vos maîtres ? En faut- » il davantage pour détruire la premiere raison » que vous avez fait valoir avec tant de confian- » ce ? Vous faites en second lieu une comparai- » son odieuse de nos deux villes, & vous préten- » dez que la République d'Albe a toûjours con- » servé sa noblesse, tandis que Rome a corrompu » & alteré la sienne par le mélange d'un sang étranger

» étranger. Il faut donc vous désabuser sur ce » point, & vous faire voir que vous avez tort » d'alleguer en votre faveur une si foible raison. » Nous ne rougissons point d'avoir accordé le » droit de bourgeoisie à tous ceux qui ont voulu » s'établir à Rome, au contraire nous en faisons » gloire. Les Athéniens nous en ont donné l'e- » xemple; & c'est par une conduite si sage qu'ils » se sont fait tant d'honneur parmi les Grecs & » qu'ils ont rendu leur ville si florissante. A Rome » nous donnons le commandement, les charges, » les honneurs de la magistrature, non pas à ceux » qui possedent de grands biens ou qui peuvent » montrer une longue suite d'ancêtres nez dans » le pays, mais à ceux qui en sont dignes; c'est » dans la vertu que nous faisons consister le mé- » rite, & non dans les avantages exterieurs, tels » que sont la naissance & les richesses. C'est par » cette conduite que vous blâmez, c'est par cette » douceur envers les étrangers, que Rome si pe- » tite dans ses commencemens, est parvenuë à » l'Empire que les Nations voisines n'osent au- » jourd'hui nous disputer. Albe au contraire, cet- » te ville autrefois si riche, si florissante, & si » fiere, se trouve aujourd'hui reduite à un fort » petit nombre de familles, tandis que par les » maximes que vous blâmez, la République Ro- » maine qui dans son origine étoit si peu de chose, » est devenue plus puissante que les autres Répu- » bliques d'Italie. Ce qui doit décider de la pré-

» ference d'une Nation ſur une autre, c'eſt la for-
» ce dans la guerre, c'eſt la prudence dans les
» conſeils; qualitez que vous devez reſpecter dans
» les Romains. Ce n'eſt point par oſtentation que
» je le dis: j'en appelle à l'expérience, & j'en
» prends à témoins pluſieurs villes Latines qui
» ſont vos colonies; elles ne vous ont abandon-
» nez pour ſe joindre à nous, que parce que
» nous ſommes en état de faire du bien à nos
» amis & de nuire à nos ennemis, ce qu'on ne
» peut ni attendre ni craindre de vous. J'aurois
» encore d'autres raiſons à oppoſer à vos préten-
» dus droits: mais comme vous êtes nos parties,
» vous voudriez encore y répondre, & nos con-
» teſtations ne finiroient jamais.

Il n'y avoit pas d'apparence qu'une affaire ſi importante pût ſe décider par des raiſonnemens. Les parties intereſſées en furent bien-tôt convaincuës, & chercherent d'autres voïes d'accommodement. On propoſa de décider le differend par les armes. Cet avis fut généralement approuvé. Mais on n'étoit pas d'accord ſur le nombre des combattans. Tullus vouloit qu'on choisît de part & d'autre les deux plus braves qu'on pourroit trouver dans chacune des deux armées, & qu'on leur remît la déciſion du ſort des deux Nations. Il prétendoit même que dans une affaire de cette importance, nul autre que lui ne devoit être chargé de défendre les interêts de la Patrie, & il invitoit le Général des Albains à un

combat ſingulier. Pour picquer de généroſité le Dictateur, il lui repréſentoit que ce ſeroit un honneur aux Chefs des deux Nations de combattre pour l'Empire, & qu'en pareille occaſion s'il étoit glorieux de vaincre, il ne pouvoit être honteux d'être vaincu. En même tems il lui apportoit l'exemple des fameux Généraux & de pluſieurs Rois qui avoient expoſé leurs vies pour le ſalut de leurs Républiques, perſuadez qu'ils ſe fuſſent rendu indignes des honneurs dont ils étoient revêtus, s'ils n'euſſent participé autant & plus que les autres aux périls de la guerre. Fufetius qui ne ſe ſentoit pas aſſez de valeur pour ſe meſurer contre Tullus, conſentoit que le différend ſe décidât par un petit nombre de combattans, mais il n'étoit point d'avis que ce fût par un duel. Il diſoit qu'il étoit glorieux à des généraux d'armée de ſe battre ſeul à ſeul lorſqu'il y alloit de leur autorité & de leur interêt particulier, mais que quand il s'agiſſoit de décider de l'Empire entre deux villes rivales, non ſeulement un combat ſingulier n'étoit pas néceſſaire, mais qu'il ne pouvoit tourner qu'à la honte du vainqueur & du vaincu. Il concluoit qu'il falloit choiſir de chaque côté trois champions pour combattre à la vûë des deux armées; & pour donner plus d'autorité à ſon ſentiment, il ajoûtoit que le nombre de trois étoit un nombre très-propre pour vuider toutes ſortes de conteſtations, parce qu'il comprend un commencement, un milieu, & une

fin. Cet avis ayant été approuvé, on vit aussi-tôt naître une noble émulation dans les deux camps. Chacun s'offroit à l'envi pour partager la gloire du combat. Tout ce qu'il y avoit de plus distingué par la noblesse, par la valeur, par la force, soit parmi les soldats, soit entre les Officiers, demandoit avec empressement d'être choisi le premier. Mais le destin y avoit pourvû, & la nature avoit fait naître à Rome & à Albe six jeunes champions d'illustres familles, bienfaits de leurs personnes, & d'une taille avantageuse.

Sequinius Citoyen d'Albe avoit eu deux filles jumelles. Il les avoit mariées en un même jour, l'une à un Citoyen Romain nommé Horace, l'autre à un Albain appellé Curiace. Elles devinrent enceintes toutes deux dans le même tems, & à leurs premieres couches elles mirent au monde chacune trois jumeaux. Les peres de ces enfans regardant leur naissance comme un heureux presage pour leur famille & pour leur Patrie, les éleverent tous avec beaucoup de soin. Ils avoient de la force, du courage, de la grandeur d'ame, & parmi toute la jeunesse des deux villes il n'y avoit personne de plus accompli. Ce fut sur ces jeunes gens que Fufetius & Tullus jetterent les yeux pour leur confier le sort des deux Nations. Il ne restoit plus qu'une difficulté; c'étoit de sçavoir si les liens de la parenté & de l'amitié ne rallentiroient point leur courage, & s'ils voudroient se battre ensemble. Le Dictateur

sonda les dispositions des Curiaces, & ils ne balancerent point à se devouer pour leur Patrie. Tullus fit la même chose à l'égard des Horaces. Ils lui témoignerent qu'ils étoient très-sensibles à l'honneur qu'on leur faisoit de les choisir pour décider de l'empire, mais qu'ayant encore leur pere, ils n'étoient pas les maîtres de leurs personnes, & qu'ils ne pouvoient rien faire sans son aveu; qu'ainsi ils le prioient de leur accorder un moment pour le consulter avant que de lui rendre une réponse décisive. Tullus charmé de leur respect filial, leur donna de grandes louanges, & leur dit qu'il approuvoit fort qu'ils ne s'engageassent à rien qu'ils n'eussent obtenu le consentement de celui qui leur avoit donné la vie. Ils partirent dans le moment, & lorsqu'ils furent arivez chez leur pere, ils lui rapporterent ce que Tullus leur avoit dit & la réponse qu'ils lui avoient faite. Horace transporté de joie, leva les mains au ciel, & ayant embrassé tendrement ses trois fils: » Allez, leur dit-il, généreux en» fans, je vous donne mon consentement; allez » porter à Tullus une réponse digne de vous.

On choisit pour le champ de bataille une large plaine (a) où les deux armées pussent voir l'action. Elle separoit les terres Romaines de celles des Albains. L'espace qu'on laissa aux combattans étoit de trois ou quatre stades. Le jour

(a) *Dion. p.* 115; *Liv. l.* 1. *c.* 24.

qui devoit assurer l'Empire à l'une des deux villes, on commença par immoler des victimes ; & tandis qu'elles brûloient sur les autels, les Romains & les Albains firent serment qu'ils s'en tiendroient à ce qui seroit décidé par le combat, & qu'ils garderoient inviolablement les conditions du traité, eux & leurs descendans. La céremonie des sacrifices étant achevée, les troupes mirent bas les armes, & sortirent de leurs rétranchemens pour voir le combat. Le Dictateur fit avancer les Curiaces, & Tullus les Horaces. Ils étoient tous revêtus de belles armes, & ornez comme des victimes destinées à la mort. Ils s'approchent d'abord, & ayant mis leurs épées entre les mains de leurs écuyers ; ils courent s'embrasser, il se saluent par les termes les plus tendres, & s'arrosent mutuellement de leurs pleurs. Un spectacle si touchant tire des larmes aux spectateurs, ils accusent leurs généraux de cruauté, & se reprochent à eux-mêmes d'avoir obligé des parens à s'égorger les uns les autres pour les interêts publics, tandis qu'ils auroient pû sans conséquence donner à d'autres une si triste commission. Après les embrassemens réciproques, les Horaces & les Curiaces réprennent leurs armes des mains de leurs écuyers, & les ayant fait retirer, ils se postent l'un contre l'autre selon leur âge, & commencent le combat.

Jusqu'à ce moment les deux armées avoient été tranquilles, & un profond silence regnoit par

tous les rangs. Mais dès qu'on les vit aux mains, on entendit de part & d'autre un grand bruit mêlé d'acclamations, de vœux, d'exhortations, d'applaudissemens, de gemissemens, & l'air rétentissoit de leurs cris militaires. Tantôt les combattans cédoient à leurs adversaires & sembloient lâcher pié, tantôt ils retournoient à la charge & prenoient le dessus; & cette alternative tenoit les esprits suspendus entre la crainte & l'espérance. Ils se battirent long-tems sans que la victoire se déclarât; l'égalité de leurs forces, la bonté de leurs armes défensives qui les couvroient depuis la tête jusqu'aux piés, la rendoient difficile, & retardoient la décision. L'aîné des Albains étant aux prises avec son adversaire, lui fit plusieurs blessures, & lui porta enfin un dernier coup dont il tomba mort sur la place. Un des deux Horaces qui étoit accouru pour soûtenir son frere, fond sur le vainqueur, & après lui avoir porté plusieurs coups & en avoir reçu lui-même, il lui enfonce son épée dans la gorge & le renverse par terre. Déja les Romains reprenoient courage, & la joie des Albains commençoit à se dissiper, lorsqu'un revers de fortune réplongea les Romains dans leur premier abbattement. L'Albain irrité par la mort de son frere, attaque le Romain qui en étoit l'auteur. Acharnez l'un contre l'autre, ils se percent réciproquement de plusieurs coups. Le Romain en reçoit un qui penétre jusqu'aux entrailles. Se sen-

tant blessé à mort il fait les derniers efforts ; il glisse son épée sous le bouclier de son ennemi, lui coupe le jaret, & tombe mort à ses piés. L'Albain tout boiteux qu'il étoit, se soutint encore quelque tems. Il s'appuie sur son bouclier, & va joindre son frere qui étoit aux prises avec le seul Romain qui restoit. Celui-ci attaqué par devant & par derriere, & desesperant de pouvoir tenir contre deux adversaires qui l'envelop-poient, resolut de partager leurs forces, afin de les combattre avec plus d'avantage. Il crut qu'il y réüssiroit en prenant la fuite, & qu'un des Curiaces ne s'aidant que d'une jambe, il ne seroit poursuivi que par un de ses ennemis. Plein de cette espérance il lâche pié, & se met à courir de toutes ses forces. L'artifice lui réussit. Celui des deux Curiaces qui n'étoit point encore blessé dangereusement, le poursuit de près, tandis que l'autre reste loin derriere. Alors les Albains poussent des cris de joie ; ils encouragent leurs Champions, ils leur applaudissent, & veulent déja les couronner comme vainqueurs. Les Romains au contraire consternez & abbattus, déplorent leur sort, & se plaignent de la lâcheté de leur combattant Au milieu des plus tristes regrets d'une part & des plus douces acclamations de l'autre, Horace se retourne contre son ennemi, & sans lui laisser le tems de se mettre en garde, il lui décharge un coup si terrible qu'il lui coupe le bras dont il tenoit son épée ; & à l'instant

l'instant il lui porte un autre coup & le renverse sur la place. Delà il revient contre le dernier des Albains qui étoit déja à demi mort : il l'acheve sans résistance, & met le comble à sa victoire. Voilà, je croi, ce que l'on dit de plus probable de ce combat ; quoique le plus grand nombre des Historiens rapportent que deux des Horaces furent tuez d'abord, & que le troisiéme qui restoit (a), voyant qu'il avoit seul à combattre les trois Albains qui étoient tous blessez, prit la fuite, & qu'ayant par cet artifice partagé leurs forces, ils les défit l'un après l'autre.

Les Romains reçurent leur Champion avec d'autant plus d'applaudissemens, que le desespoir où il les avoit jettez par sa fuite simulée, augmentoit la joie de sa victoire. Après avoir depouillé ses cousins (b), il courut promptement à Rome pour annoncer à son pere la nouvelle de son triomphe. Mais il étoit homme, & il falloit qu'il éprouvât qu'il n'est point dans cette vie de felicité parfaite. La fortune qui venoit de l'élever au plus haut point de gloire, le précipita le même jour dans le plus grand de tous les malheurs par un horrible parricide. A peine étoit-il arrivé aux portes de la ville, qu'au milieu d'une foule de peuple de toutes les conditions il apperçoit sa sœur qui venoit au-devant de lui. Il crut que c'é-

(a) *Voyez Liv. Flor. l.* 1. *c.* 3 ; *Plut. paral. p.* 309 ; *Aug. de Civ. Dei l.* 3. *c.* 14.

(b) *Liv. l.* 1. *c.* 25 ; *Dion. l.* 3. *p.* 116 *&* 117.

toit l'empressement de le complimenter sur sa victoire & d'apprendre les circonstances du combat, qui l'avoit fait passer par dessus les regles de la bienséance qui obligent une jeune fille à se tenir toujours sous les yeux de ses parens. Mais il se trompoit: c'étoit l'amour qu'elle avoit pour un des Curiaces, à qui son pere l'avoit promise en mariage, qui lui inspiroit la hardisse de sortir ainsi contre sa coûtume & de se mêler avec une populace inconnuë. Parmi les dépouilles dont son frere étoit chargé, elle reconnoit une cotte d'armes qu'elle avoit travaillée elle-même avec sa mere, & dont elle avoit fait présent à son futur époux. A la vûe de cette cotte d'armes teinte du sang de celui qu'elle aimoit, elle déchire ses habits, elle se frappe la poitrine, elle répand des torrens de larmes, & appelle son cousin; l'air retentit de ses gemissemens. Après avoir pleuré la mort de l'Albain qu'elle aimoit, elle arrête ses yeux sur son frere, & lui fait les réproches les plus sanglans. Horace trop fier de sa victoire, animé par les caresses de son roi & par les applaudissemens & les congratulations de sa Patrie, ne peut souffrir un traitement si peu attendu. Il entre en fureur, & se tournant vers sa sœur: « Ingrate, lui dit-il, ennemie jurée de » tes freres! Va joindre celui que tu préferes à » ton bonheur & à ta Patrie. Puisse toute Romai- » ne qui ose pleurer un ennemi, avoir le même » sort & périr d'une mort aussi tragique! » En

disant cela, il lui passe son épée au travers du corps, & tandis qu'elle se roule dans son sang, plein d'une indifference sauvage il va du même pas à la maison de son pere.

Les Romains de ces premiers siécles avoient tant d'horreur des mauvais cœurs, leurs mœurs étoient si severes & si rigides, on peut dire même si farouches, qu'à les comparer avec les nôtres elles pourroient passer pour barbares & feroces. Horace le pere, digne d'un tel fils, reçut le vainqueur & le parricide avec des transports de joie qu'on ne peut exprimer. Ayant appris la mort de sa fille, loin d'y paroître sensible, il trouva qu'elle avoit mérité un si triste sort, & que son fils s'étoit comporté en toutes choses comme un zêlé citoyen. Il ne permit pas même qu'on apportât son corps dans sa maison, ni qu'on l'enterrât dans le tombeau de ses peres; le corps resta étendu sur la place où elle avoit été tuée, & les passans le couvrirent de terre & de pierres comme un cadavre abandonné. On peut juger par-là de la severité de ce Romain. Mais ce que je vais dire en est une preuve encore plus convaincante. Insensible aux malheurs de sa maison & uniquement occupé du triomphe de sa Patrie, ce jour-là même il fit des sacrifices d'actions de graces, & invita ses parens, ses amis, & les plus illustres citoyens à un superbe festin, où tout se passa dans une joie extraordinaire. Pour parler sincerement de la grandeur Romaine, je dirai

en passant que ce caractére n'a en soi rien d'aimable, & même rien d'humain. Un amour pour la Patrie, un zêle pour le bien public, qui porte à de pareils excès, cesse d'être louable; & de la plus récommandable de toutes les vertus, il dégenere en une parfaite Barbarie. Nous trouvons dans les premiers siécles de Rome plusieurs exemples de cette nature, mais je n'en connois aucun qui soit aussi choquant que celui-là.

Les deux armées passerent (*a*) d'une maniere bien differente la nuit d'après le combat des Horaces & des Curiaces. Les Romains occupez à faire des sacrifices pour remercier les Dieux de la victoire qu'ils avoient remportée, étoient au comble de leur bonheur, & ne pensoient qu'à se réjoüir. Les Albains au contraire accablez de tristesse, & condamnant ouvertement la conduite de leur Dictateur, passerent cette soirée sans prendre de nourriture & sans pourvoir à leurs besoins. Les uns & les autres enterrerent leurs combattans dans le lieu même où ils avoient été tuez: leurs tombeaux y ont subsisté pendant plusieurs siécles, & l'Historien Romain (*b*) nous assure qu'il les avoit vûs. Le lendemain Tullus assembla les Albains, & leur fit un discours très obligeant: il leur promit qu'il ne leur commanderoit rien de dur ni de fâcheux, qu'il prendroit également les intérêts des deux nations, qu'il au-

(a) *Dion. l. 3. p. 118.* | (b) *Liv. l. 1. c. 25.*

toit toujours égard aux droits de leur parenté, qu'il ne feroit aucun changement à la constitution de leur république, qu'il conserveroit Fufetius dans la dignité dont il étoit revêtu, & qu'il n'useroit jamais du pouvoir que la fortune avoit donné à la ville de Rome, que pour le bien & l'avantage des uns & des autres: ce discours ne contribua pas peu à soulager leurs peines & leurs chagrins. Ensuite il fit décamper son armée pour retourner à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe par un décret du Senat.

La joie de cette solemnité fut beaucoup diminuée par la rencontre qu'il fit d'Horace, que quelques-uns des premiers de la ville lui amenerent pour lui demander justice du sang de sa sœur dont il s'étoit souillé. L'accusation fut vive, & soutenuë de fortes raisons. On cita les loix qui défendoient de tuer: elles étoient formelles; & à les suivre à la rigueur, Horace méritoit la mort. Cependant Tullus n'avoit nullement envie de prononcer; dans le cas dont il s'agissoit, il étoit dangereux de faire justice. D'un côté il ne pouvoit absoudre un criminel qui convenoit qu'il avoit tué sa sœur pour un sujet qui selon les loix ne méritoit point la mort; & il craignoit que s'il mollissoit en cette occasion, il n'attirât sur lui-même & sur la famille royale quelque malediction. Mais d'un autre côté il n'osoit condamner comme Parricide celui qui s'étoit exposé à la mort pour la gloire de la Patrie. Dans cet em-

barras il lui vint en penſée de renvoyer l'accuſé aux Duumvirs, qui étoient des juges établis pour ces ſortes de cauſes. Les Duumvirs ſuivirent les loix à la rigueur, & le condamnerent ſur le champ. Horace, par le conſeil de Tullus, en appella au peuple. Son pere plaida ſa cauſe avec vehemence. Il ſoûtint que l'action que ſon fils avoit faite, ne devoit point paſſer pour un meurtre, mais pour une juſte vengeance; qu'il étoit le pere de l'accuſé & de celle pour qui on demandoit Juſtice; que le malheur, s'il y en avoit, le regardoit lui ſeul; qu'il étoit le Juge le plus competent des affaires de ſa maiſon, & que s'il eût cru ſon fils coupable, il l'eût lui-même condamné & puni de ſon autorité paternelle, avant qu'il fût cité au tribunal des Duumvirs ou à celui du peuple: que ſa fille par les indignes reproches qu'elle avoit faits à un frere victorieux, à un liberateur de la Patrie, à celui qui avoit aſſuré aux Romains la puiſſance ſouveraine, s'étoit attiré le juſte châtiment qu'elle avoit eu; qu'il l'auroit lui-même punie de mort ſi ſon fils ne l'avoit pas fait; que ce fils avoit agi en cela comme ſon député, comme dépoſitaire de ſon pouvoir paternel, & qu'il ne pouvoit être repris de juſtice pour tout ce qu'il avoit fait en ce caractére contre une fille qui avoit mérité la plus rigoureuſe punition. Mais le mérite du fils & les ſervices importans qu'il avoit rendus à la République faiſoient infiniment plus en ſa faveur que tout ce que ſon pere

pouvoit dire. Pendant que ses accusateurs pressoient ses Juges de le condanner à mort, & lors même que sa sentence étoit déja prononcée, il étoit aussi tranquille que s'il se fût agi d'une chose indifferente. Le peuple regardoit avec admiration cet illustre vainqueur, il avoit toûjours présens les grands avantages que son courage invincible lui avoit procurez, il se représentoit en même tems ceux qu'il pouvoit s'en promettre dans la suite, & il avoit honte d'avoir si longtems balancé à le renvoyer absous. Enfin toute l'assemblée confirma le Jugement que le pere avoit prononcé, & Horace, quelqu'enorme que fût son crime, fut déclaré innocent.

Cependant Tullus (a) ne crut pas que dans une ville qui faisoit profession de craindre les Dieux, ce Jugement des hommes suffît pour calmer des esprits inviolablement attachez aux principes de la Religion; un parricide étoit un trop grand crime pour que le coupable ne subît pas au moins quelque espece de punition. Il fit donc venir les Pontifes, & leur ordonna d'appaiser la colere des Dieux & des Genies, en expiant le criminel par toutes les épreuves & par toutes les purifications que prescrivoient les Loix pour les homicides involontaires. Les Pontifes érigerent deux autels, l'un à Junon protectrice des sœurs, l'autre à Janus qui fut surnommé Curiace. Ils fi-

(a) *Dion. l. 3. p. 119.*

rent faire à Horace certaines cérémonies sur ces autels ; & afin que l'expiation fût parfaite & qu'il n'y manquât rien, il passa sous le joug la tête couverte (*a*). Il fut ordonné qu'on conserveroit ce joug à perpetuité, & que quand il auroit besoin de réparations, elles se feroient aux dépens du public. On l'appella *Tigillum Sororium* (*b*), *La Solive de la sœur.* Il consistoit en deux morceaux de bois plantez tout droits en terre à quelque distance l'un de l'autre, & traversez d'un troisiéme qui étoit appuié sur leurs bouts d'enhaut. Horace le pere fut obligé de payer les frais de l'expiation, mais on lui donna du trésor public la somme qu'il falloit pour cela. On fit à cette occasion une Loi par laquelle il fut ordonné que quand un pere auroit trois fils jumeaux, ils seroient élevez aux dépens du public.

Tullus mit un an entier à faire des préparatifs de guerre pour punir les Veiens & les Fidenates. Accusez d'avoir dressé des embuches aux Romains & aux Albains, il les avoit fait sommer de comparoître à Rome pour se justifier de ce crime. Mais se connoissant coupables, au lieu d'obéïr ils avoient pris les armes, levé des troupes, fermé leurs portes, & s'étoient revoltez ouvertement. D'abord on envoya des Ambassadeurs à Fidenes pour leur demander quel étoit le sujet de leur revolte ; ils répondirent qu'ils

(a) *Liv. l.* 1. *c.* 26. | (b) *Liv. l.* 1.

n'avoient

n'avoient plus de mesures à garder à l'égard des Romains ; qu'ils avoient juré fidélité & soumission à Romulus, mais que sa mort les avoit délivrez du joug de l'obéïssance. Sur cette réponse, Tullus arma toutes les forces de la République, & fit venir des secours des villes alliées. Le plus considérable fut celui que lui amenerent les Albains. L'injure ne les regardoit pas moins que le peuple Romain, & depuis le combat des Horaces & des Curiaces ils étoient obligez de suivre les étendars de la ville de Rome dont ils étoient alliez & sujets. Tullus avoit continué Metius dans sa Dictature qui ne devoit être qu'annuelle. Comptant entierement sur son zêle & sur son attachement aux interêts de la République, il lui donnoit d'illustres témoignages de son estime & lui communiquoit tous ses desseins. Mais cet ingrat ne paia toutes ces caresses que de la plus noire ingratitude. Accusé par ses Citoyens d'avoir mal conduit les affaires dans la derniere guerre, soupçonné de trahison parce que depuis près de trois ans il jouissoit de la Dictature par concession, & déja ennuié de dépendre d'une puissance superieure, il conçut la resolution la plus impie & la plus déteстable. Il députa secretement vers les ennemis du peuple Romain qui balançoient encore à se revolter, les exhorta à secouer au plûtôt le joug de l'obéïssance, & leur promit que lorsqu'on donneroit la bataille, il tourneroit toutes ses forces contre les Romains. Ses menées

furent si secretes, que quand on se mit en campagne on n'en avoit pas le moindre soupçon.

Les préparatifs de guerre étant faits, Tullus fit marcher ses troupes sans se défier de rien. Après avoir passé le Teverone (a), il alla se camper à la vûë de Fidenes, où il trouva les ennemis rangez en bataille devant la ville. Le premier jour il demeura tranquille dans son camp. Mais le lendemain il assembla le Conseil de guerre, & tout le monde étant d'avis qu'il falloit au plûtôt attaquer l'ennemi, il fit publier qu'on livreroit bataille le jour suivant. Jusque-là Fufetius avoit toûjours tenu son dessein caché, sans en rien découvrir à la plûpart de ses amis. Mais quand il vit que le tems pressoit, il assembla les principaux Officiers Albains, & leur dit, que Tullus lui avoit marqué son poste au pié de la montagne, & qu'il lui avoit donné le commandement d'une des aîles: qu'il se retireroit au commencement du combat sur le haut de cette montagne, & que là il attendroit en toute sûreté jusqu'à ce que la victoire se déclarât d'un côté ou de l'autre: que si les Romains consternez par la desertion de l'armée Albaine, pensoient plûtôt à fuir qu'à faire une vigoureuse resistance, ce qui probablement ne manqueroit pas d'arriver, pour lors il tomberoit sur eux, & que profitant de l'avantage du lieu il couvriroit la plaine de

(a) *Liv. l. 1. c. 27; Dion. l. 3. p. 120.*

morts & acheveroit de les défaire : que si au contraire les Romains par une espece de miracle & contre ses esperances, venoient à gagner le dessus, il se joindroit à eux pour avoir part à leur victoire, & qu'il leur feroit entendre qu'il ne se seroit retiré sur les hauteurs avec les troupes qu'il commandoit, que dans le dessein d'investir les Fidenates & leurs alliez ; & qu'on pourroit d'autant moins le soupçonner d'infidélité, que ses actions se trouveroient d'accord avec ses paroles : que de quelque côté que la victoire se déclarât, il étoit sûr de partager avec les vainqueurs la bonne fortune de cette journée ; & que si les Romains, malgré sa desertion, défaisoient l'armée ennemie, il attendroit une autre occasion pour secouer le joug de leur obéïssance. Ce projet étoit également lâche & impie. Cependant les Officiers de l'armée Albaine y donnerent les mains, tant ils avoient d'envie de secouer leur nouveau joug & de recouvrer leur ancienne liberté ! Ils promirent donc au Dictateur qu'ils suivroient ses ordres en toutes choses ; & après s'être engagez par les fermens les plus solennels à garder un secret inviolable, l'assemblée se retira.

Le lendemain au lever du Soleil les Fidenates & leurs alliez sortirent de leurs retranchemens & se rangerent en bataille. Les Romains de leur côté firent la même chose. Tullus commandoit l'aîle gauche de l'armée Romaine ; il

ſe poſta contre les Veiens qui faiſoient l'aîle droite de l'armée ennemie. Metius & ſes Albains étoient à l'aîle droite, poſtez contre les Fidenates à côté de la montagne. Quand les deux armées furent en préſence, avant qu'on en vint à la portée du trait, les Albains ſe ſeparant du reſte des alliez, gagnerent peu à peu la montagne ſans rompre leurs rangs. Les Fidenates qui s'en apperçurent, ne douterent point que ce ne fût là l'exécution des promeſſes que le Dictateur leur avoit faites : l'eſpérance d'un prompt ſecours animant leur courage, ils attaquent l'aîle droite de l'armée Romaine, & cherchent à l'envelopper. Les Romains qui ſe voient abandonnez, reſtent immobiles ſans avoir le courage de ſe défendre. Cependant leur aîle gauche combattoit avec ſuccès, & Tullus qui étoit à la tête avec l'élite de la cavalerie, ſe ſignaloit dans la mêlée, lorſqu'un cavalier étant accouru à bride abbatuë : » Notre aîle droite, s'écria-t'il, ne peut plus reſiſter, » les Albains abandonnent leur poſte, & ſe reti» rent ſur les hauteurs ; les Fidenates vont nous » envelopper. » A cette nouvelle les Romains prirent l'épouvante, & ſe croyoient déja inveſtis. Tullus lui-même en fut ébranlé (a) d'abord. Quelques auteurs diſent que dans cette occaſion il fit vœu de bâtir des temples à la Pâleur & à la Peur. Mais il revint bien-tôt de ſon

(a) *Liv. l. 1.*

épouvante, & par une présence d'esprit qu'on ne peut assez admirer, il appella à haute voix celui qui lui avoit apporté cette nouvelle. (*a*) & lui reprochant sa timidité: » Romains, dit-il, la » victoire est à nous; les Albains se sont emparez » de la montagne, c'est par mon ordre qu'ils l'ont » fait; ils vont investir les Fidenates & les char- » ger en queue: ayez soin de partager avec eux » la gloire de cette journée. » En disant cela, il marche contre les ennemis, qui avoient entendu une partie de son discours & qui en étoient allarmez. Il ordonne en même tems à sa cavalerie de lever les picques (*b*) pour cacher à son infanterie la retraite des Albains. La cavalerie Romaine animée par la voix de son Roi, se jette brusquement sur les ennemis. Les Fidenates à leur tour prennent l'allarme, & craignent que Fufetius ne les ait trahis, parce qu'ils ne lui voyent faire aucun mouvement pour attaquer les Romains. Tullus les enfonce, & les met en fuite. Il les poursuit d'abord; mais voyant qu'il n'avoit plus rien à craindre de leur part, & qu'ils étoient hors d'état de se rallier, il se tourne contre les Veiens qui demeuroient encore fermes dans leur poste. L'infanterie donne une rude attaque, & la cavalerie fait des prodiges de valeur. Les Veiens soutiennent le premier choc: mais à la fin, ils

(a) *Polyæn. l. 8. c. 5; Frontin. l. 7. c. 7; Val. Max. l. 7. c. 4. Ex. 2.*

(b) *Liv. l. 1.*

ſuivent l'exemple de leurs alliez, & cherchent leur ſalut dans la fuite. Tullus les pouſſe dans le Tibre, pluſieurs y périſſent au milieu des flots. Pour augmenter la déroute & le carnage, il envoye une partie de ſa cavalerie après les fuyars, & revient avec le gros de ſon armée attaquer leur camp; il s'en rend maître ſans beaucoup de peine.

Quand le Dictateur (a) qui s'étoit retiré ſur la montagne, vit que Tullus avoit remporté la victoire, il deſcendit dans la plaine, & pour faire croire aux Romains qu'il avoit fait ſon devoir, il ſe mit à pourſuivre les fuyars, & en défit un grand nombre. Tullus qui avoit penetré ſes deſſeins & qui étoit convaincu de ſa lâcheté, n'eut pas moins d'horreur de cette ſeconde trahiſon que de la premiere. Il reſolut d'en faire une punition exemplaire. Mais cette réſolution n'empêcha pas qu'il ne reçut avec une joie exterieure les complimens que lui fit Fuſetius ſur la victoire qu'il venoit de remporter. Il fit ſemblant d'être perſuadé qu'il ne s'étoit retiré ſur les hauteurs qu'à bonne intention, & loüa publiquement ſa prudence. Il lui envoya même une partie de ſa cavalerie, & le pria de donner encore une derniere preuve de ſon zêle en pourſuivant & taillant en piéces les Fidenates qui étoient diſperſez dans la campagne & qui n'avoient pas encore pû ſe

(a) *Dion. l. 3. p. 123 & 124.*

retirer ſous leurs murailles. Le Dictateur pleinement perſuadé que Tullus l'honoroit de ſa confiance & qu'il n'avoit rien découvert de ſes pernicieux deſſeins, parcourut la plaine, & fit main baſſe ſur tout ce qu'il rencontra. Sur le ſoir il revint au camp des Romains, où il paſſa la nuit avec les autres dans de grandes réjoüiſſances. Tullus pendant ce tems-là étoit dans le camp des Veiens. Il y reſta juſqu'à la premiere veille, & ayant interrogé les plus conſidérables d'entre les priſonniers de guerre ſur les auteurs de la revolte, il apprit d'eux que Metius avoit été un des plus ardens, & que l'eſperance qu'il avoit donnée aux alliez de les ſecourir, étoit un des principaux motifs qui leur avoient fait lever l'étendard. Il ne lui manquoit que ces dépoſitions pour être entierement certain de la perfidie du Dictateur. Auſſi-tôt qu'il en eut toutes les preuves qu'il pouvoit déſirer, il monta à cheval avec un petit nombre de ſes amis les plus affidez, & s'en alla droit à Rome.

Avant qu'il fût minuit il fit aſſembler les Senateurs, & leur découvrit la trahiſon des Albains. Dans une affaire de cette importance il ne voulut pas qu'ils l'en cruſſent ſur ſa parole; il fit comparoître les priſonniers de guerre qui l'en avoient informé, & leur raconta en même tems de quel ſtratageme il s'étoit ſervi pour déconcerter les meſures des Fidenates & de leurs alliez. Il conclut enfin en leur diſant qu'après avoir

heureusement terminé une guerre où la république avoit couru de si grands dangers, il leur laissoit à déliberer de quel supplice on puniroit les traitres, & par quels moyens on pourroit à l'avenir se précautionner contre les entreprises d'une ville dont on avoit tout à craindre. Il n'y avoit point de doute que les coupables ne méritassent les châtimens les plus rigoureux. Mais la difficulté étoit de sçavoir quelles mesures il falloit prendre pour les punir. Oter la vie au Dictateur & aux principaux officiers des troupes Albaines par des voies secrettes & par un jugement particulier, la chose ne paroissoit pas possible; le nombre des coupables étoit trop grand. Les condamner par un jugement authentique & les faire punir publiquement, ç'auroit été une entreprise dangereuse; les Albains ne l'auroient pas souffert sans prendre les armes, & Rome se seroit attiré une nouvelle guerre de la part des Fidenates, des Etruriens & de leurs alliez. Tullus voyant les senateurs dans l'embarras, leur présenta un moyen qu'il croyoit aussi sûr que facile; on l'approuva d'une voix unanime, & il fut suivi dans tous ses points.

Il n'y avoit que quarante stades de Rome à Fidenes; Tullus & ceux de la suite étant bien montez, firent ce chemin en très-peu de tems, & arriverent au camp avant que le jour parût. Le roi fait venir Horace, le seul qui restoit des trois freres jumeaux qui avoient combattu contre

tre les Curiaces: il lui donne l'élite de la cavalerie & de l'infanterie, & l'envoye à Albe, avec ordre de raser cette ville jusqu'aux fondemens, sans épargner aucun édifice, excepté les temples, & lui défend de maltraiter personne, de faire aucune insulte, & de piller les citoyens. Après avoir donné ces ordres, il assemble les Tribuns & autres officiers généraux de l'armée Romaine; il les informe du crime des Albains, leur expose l'arrêt du Senat, & leur commande de se tenir auprès de sa personne pour lui servir de gardes. A peine avoit-il donné les ordres nécessaires, que Metius vint lui faire de nouveaux complimens sur sa victoire. Tullus les reçut avec un visage gay, il le combla de loüanges, & s'étendit beaucoup sur la valeur des Albains. » Les services que » vous nous avez rendus, ajoûta-t-il, sont trop » importans; ce seroit une espece de crime de ne » les pas recompenser: faites moi donc donner » une liste des principaux officiers qui se sont » distinguez dans le combat, afin que je recon- » noisse leurs services. » Fufetius écrivit sur le champ le nom des principaux officiers de l'armée Albaine, & les présenta au Roi; il n'oublia pas ses fidéles amis, les complices de sa trahison.

Tullus muni de cette liste (*a*), convoqua une assemblée, & ordonna selon la coûtume, que

(a) *Liv. l. 1. c. 28; Dion. l. 3. p. 125, 126 & 127.*

chacun s'y rendît sans armes. Il fit mettre le Dictateur & les principaux officiers des Albains sur le tribunal où il étoit lui-même ; il plaça les autres Albains après eux, ensuite le reste des alliez, & les fit tous investir par les Romainsdont les plus braves & les plus resolus étoient armez de poignards ou d'épées cachées sous leurs habits. Quand il se vit maître de ses ennemis, en sorte qu'ils ne pouvoient pluséchapper, il se leva de son tribunal & parla en ces termes. » Romains » & Alliez, leur dit-il, graces aux Dieux nous » nous sommes vengez des Fidenates qui ont osé » se soulever contre nous ; & ceux qu'ils avoient » engagez dans leur ligue, ont aussi payé la pei- » ne qu'ils méritoient. Après un succès si heu- » reux il est tems de punir nos autres ennemis, » je veux dire ces alliez perfides, ces infames traî- » tres qui ont fait des complots odieux avec nos » ennemis pour nous perdre sans ressource. Ces » faux amis beaucoup plus dangereux que des » ennemis déclarez, méritent sans doute un plus » rigoureux châtiment. Il est aisé de prendre de » justes précautions contre les embuches de ceux- » ci ; on repousse la force par la force quand on » est attaqué : mais lorsqu'un ennemi se cache » sous les apparences d'une amitié feinte, on est » moins sur ses gardes, & prévenu que l'on est » en sa faveur on ne se défie point de ses artifi- » ces. Ces faux amis, Romains, sont ceux qu'Albe » a envoyez à notre secours, & qui sous prétexte

» de nous aider, ont travaillé à notre perte de
» concert avec les Fidenates & les Veiens. Ils a-
» voient fait une ligue secrete avec nos ennemis
» communs, ils leur avoient promis de tourner
» leurs armes contre nous dans le fort du combat;
» & dans ce dessein, quand les deux armées se
» sont approchées pour en venir aux mains, quit-
» tant le poste que je leur avois marqué, ils ont
» gagné la montagne voisine. Si leur entreprise eût
» réüssi, investis en même tems par les Fidenates
» & les Veiens & par nos perfides alliez, nous
» étions perdus sans ressource; le fruit de toutes
» les peines que nous nous sommes données pour
» établir notre empire, disparoissoit en un seul
» jour. Mais leurs mauvais desseins ont échoüé,
» & c'est l'effet d'une protection particuliere des
» Dieux, à qui nous sommes redevables de nos
» succès. Maintenant donc que nous sommes
» hors de danger, ne manquerions-nous pas à ce
» que nous nous devons à nous mêmes, si nous
» ne punissions rigoureusement ces traîtres qui
» ont violé la foi des traitez & la religion de
» leurs sermens. Je sçai, Albains, tout ce que
» vous pouvez apporter pour votre défense; je
» croi que la multitude n'a point eu connoissance
» de ce que Metius tramoit contre nous: je suis
» même persuadé qu'entre les principaux officiers
» il n'y en a que très peu qui soient complices
» de la trahison. Mais quand même vous auriez
» tous conçu depuis long-tems le dessein de nous

» perdre, les liens de la parenté nous engage-
» roient par bienséance & par une espece de né-
» cessité à vous pardonner le passé. Cependant il
» est bon que nous prenions des mesures pour
» l'avenir, de peur que les magistrats qui vous
» gouvernent, ne vous engagent encore, soit
» par leur autorité, soit par séduction & par sur-
» prise, à tramer quelque chose contre nous. Sça-
» chez donc que j'ai assemblé cette nuit les sena-
» teurs, & qu'il a été arrêté par un décret, qu'on
» rasera votre ville jusqu'aux fondemens, sans é-
» pargner aucun édifice, soit public, soit parti-
» culier, excepté les temples; que tous les habi-
» tans d'Albe seront transferez à Rome, mais
» qu'on ne leur ôtera ni leurs héritages, ni leurs
» esclaves ou autres biens; qu'on distribuera les
» terres du public aux Albains qui n'ont point
» d'héritage, excepté celles dont les revenus sont
» destinez pour la dépense des sacrifices; que
» je suis chargé de marquer les quartiers de Ro-
» me où vous devez bâtir, & de fournir aux plus
» pauvres d'entre vous les materiaux & autres
» choses nécessaires; qu'on doit incorporer le
» peuple d'Albe dans nos Tribus & dans nos Cu-
» ries, & recevoir vos plus nobles familles dans
» notre Senat & au nombre des Patriciens: mais
» que pour Metius & les complices de sa trahi-
» son, nous en ferons une justice exemplaire, &
» que par leur supplice nous apprendrons à la
» posterité la plus reculée à respecter la religion

» des sermens & à craindre les Dieux qui en sont
» les temoins.

Les Albains entendirent ce discours avec une surprise extrême, mais dans des sentimens bien differens. Tout ce qu'il y avoit de pauvres parmi eux, y applaudirent par des acclamations, fort contens de changer d'état, & de transferer leur demeure dans une ville où on leur promettoit de leur donner des terres en proprieté. D'un autre côté les nobles & les riches étoient inconsolables ; la seule pensée d'abandonner leur Patrie & les maisons de leurs Ancêtres pour aller s'établir dans une ville étrangere, où ils ne pouvoient s'attendre ni à joüir des mêmes honneurs ni à trouver les mêmes commoditez de la vie, leur faisoit horreur & les jettoit dans l'abbatement : mais ils n'osoient rien dire, & dans l'état présent des affaires, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Cette difference de sentimens excita quelques murmures ; mais Tullus y mit fin, & fit faire silence. Assuré des dispositions de la multitude, il dit à Metius de défendre sa cause s'il avoit quelques raisons à apporter pour sa justification. Mais le Dictateur confus & troublé par les remords de sa conscience, n'avoit rien à repliquer à ses accusateurs & aux témoins qui déposoient contre lui. Il dit seulement qu'il n'avoit rien fait que par des ordres secrets ; qu'avant que de se mettre en campagne, le Senat d'Albe lui avoit dit de prendre les me-

ſures néceſſaires pour ſe ſouſtraire à la domination Romaine ; & que s'il étoit coupable, toute la nation l'étoit auſſi. En même tems il conjura les Albains de ne le point abandonner dans un péril où il n'étoit tombé que pour avoir voulu rétablir leur puiſſance ; qu'ils ne devoient pas ſouffrir qu'on renverſât leur Patrie, qu'on demolît leur ville, ni qu'on trainât au ſupplice les plus illuſtres Citoyens qui n'avoient point d'autre crime que d'avoir cherché à ſecouer le joug d'une domination étrangere. Les Albains furent extrémement touchez de ce diſcours. Quelques-uns commençoient déja à ſortir de l'aſſemblée pour courir aux armes. Mais les Romains qui les avoient inveſtis, tirerent leurs épées au premier ſignal qu'on leur donna, & la terreur ſe répandit par tout. Alors Tullus ſe leva, & tout enflammé de colere : » Albains, leur dit-il, il n'eſt » plus tems de vous revolter, il n'eſt plus tems » de courir aux armes ; non, il n'eſt plus en votre » pouvoir de trahir vos alliez, ni de défendre » ceux qui nous ont trahis dans le dernier com- » bat. Si vous oſez ſeulement remuer, ceux-ci, » leur dit-il en montrant les Romains, vont faire » main baſſe ſur vous. Acceptez donc les propo- » ſitions que je vous fais, acceptez les avec re- » connoiſſance, & profitez de votre bonheur : » déja Albe n'eſt plus ; Horace eſt parti ce matin » pour la ruiner de fond en comble, & pour en » transferer les habitans à Rome ; l'affaire va ſe

» consommer, si elle ne l'est pas déja. Prenez donc
» le parti d'obéir, & ne courez point à votre
» perte ; Rome dans la suite sera votre Patrie
» comme la nôtre. Pour Metius qui a tâché de
» nous surprendre par la plus noire perfidie, &
» qui est encore assez hardi pour vous exciter à la
» revolte, c'est un fourbe, c'est un mauvais esprit ;
» il sera puni comme il le mérite ; & si quelqu'un
» ose songer à le défendre, il participera à sa puni-
» tion de même qu'à son crime.

A ces mots les rebelles saisis de crainte, rentrerent dans leur devoir, & se soumirent au vainqueur. Fufetius étoit le seul qui se livroit aux transports de sa colere ; la rage & le désespoir dans le cœur, il crioit à l'injustice, & reclamoit la foi des traittez, quoiqu'il fût atteint & convaincu d'en être lui-même l'infracteur. Cependant Tullus ordonna aux Licteurs de se saisir de lui ; ils lui dechirerent ses habits, & le battirent de verges jusqu'à ce qu'il fût tout en sang : ensuite il fut attaché par les piez & par les mains à des chevaux, qui poussez vers differens côtez, le mirent en piéces à la vûë de toute l'armée. Il y a quelque chose dans ce genre de supplice, qui paroît d'abord très choquant. Les Auteurs Romains, lorsqu'ils rapportent cette Histoire, défendent la réputation de leur Patrie aux dépens de leurs Rois. C'est le premier & le dernier (a) exemple que

(a) Voyez *Liv. l.* 1. *c.* 28.

nous ayons d'un pareil genre de mort parmi un peuple qui s'est toûjours fait remarquer au-dessus des autres par la douceur des punitions qu'il a exercées. Il n'y a qu'une seule chose qui puisse diminuer la barbarie de cette action : c'est le crime dont elle fut la punition ; crime le plus noir & le plus abominable qui se soit jamais commis, crime que tous les siecles & toutes les nations sont convenus de distinguer entre tous les crimes capitaux par les plus affreux supplices. Le Poëte Romain à employé tout l'art de la poësie à décrire la mort de Metius, il a judicieusement pesé son crime, il en a envisagé toute l'enormité, il nous le dépeint sous les couleurs les plus frappantes, il le repete même deux fois dans le peu de lignes où il fait la déscription du supplice de ce traitre

Haud procul (a) inde citæ Metium in diversa quadrigæ
Distulerant (At tu dictis, Albane, maneres)
Raptabatque viri mendacis viscera Tullus
Per sylvam, & sparsi rorabant sanguine vepres.

Pas loin de là, quatre chevaux vigoureux, poussez vers differens côtez, écarteloient Metius (ce malheureux Dictateur des Albains n'eût pas été ainsi traitté s'il eût gardé la foi & la Religion des sermens!) & Tullus traînoit les entrailles de ce perfide à travers le bois, ensorte qu'on voyoit son sang dégouter des ronces & des buissons.

(a) *Virgil. Æn. l.* 8. *v.* 642; voyez *Servius sur cet endroit,* & *A. Gell. l.* 20. *c.* 1.

Ainsi

Ainsi finit Fufetius par la mort la plus honteuse & la plus tragique. Après cela, Tullus établit des tribunaux pour juger les complices (*a*) de sa trahison, & ils furent tous condamnez à mort selon les Loix portées contre les traîtres.

Pendant (*b*) ce tems-là Horace que Tullus avoit envoyé pour détruire la ville d'Albe, s'y rendit en diligence, & trouvant les portes ouvertes & les remparts sans sentinelles, il s'en empara. Il fit aussi-tôt assembler le peuple, & après lui avoir rapporté ce qui s'étoit passé dans le combat & le danger où avoit été l'armée Romaine par la trahison du Dictateur, il lui lut le décret du Senat. Les Albains eurent recours aux prieres & aux supplications, & demanderent instamment qu'on leur accordât quelque tems pour envoyer une ambassade à Rome; mais ce fut inutilement. Horace sans leur accorder aucun délai, fit démolir les murailles, raser les maisons & autres édifices tant publics que particuliers, & conduisit à Rome tous les Citoyens de cette malheureuse ville, leur laissant emporter leurs meubles & autres effets. Tullus qui étoit de retour, les reçut avec toutes sortes de marques d'humanité & de bienveillance: il les incorpora dans les Tribus & dans les Curies Romaines; il leur fit bâtir des maisons dans les quartiers de la ville qu'ils choisirent eux-mêmes pour y établir leur

(a) *Dion. l. 3. p. 128.*

(b) *Liv. l. 1. c. 29. Dion. l. 3.*

demeure ; il donna une juste portion des terres du public à ceux qui jusqu'alors avoient été obligez de travailler pour gagner leur vie ; il associa au Senat quelques-unes de leurs plus nobles familles ; enfin il leur rendit tous les bons Offices qu'ils pouvoient esperer, & n'oublia rien pour les rendre contens de leur condition présente. Ce fut à cette occasion qu'on ajoûta le mont Celius (*a*) à la ville de Rome ; Tullus lui-même y bâtit un palais, & y alla demeurer. Il ajoûta aussi de nouvelles compagnies de cavalerie Albaine à celles qu'il avoit déja ; il recruta d'Albains ses anciennes legions, & en fit quelques nouvelles. Telle fut la destinée d'Albe, ville bâtie par Ascagne fils d'Enée & de Créüse. Elle avoit subsisté quatre cens quatre-vingt-sept ans : pendant cette longue suite d'années, elle étoit devenue très-florissante par ses richesses, par la multitude de ses habitans, par l'étendue de sa puissance : elle avoit fondé trente villes des Latins par ses colonies, & fut enfin détruite par la derniere de toutes.

Tullus (*b*) employa l'hyver à mettre le bon ordre dans Rome, & à regler les affaires du gouvernement. Au commencement du Printems il mit son armée en campagne, & marcha contre les Fidenates. Ces peuples ne reçurent aucun se-

(a) *Liv. l. 1. c. 30 ; Dion. l. 3. p. 102.*

(b) *Dion. p. 128.*

cours de leurs alliez. Il leur vint ſeulement des villes voiſines quelques troupes ſoudoiées, avec leſquelles ils eurent la témerité de ſortir de leurs murailles pour attaquer les Romains. Mais ils furent battus à platte coûture, & repouſſez dans leur ville avec beaucoup de perte. Tullus mit le ſiege devant cette place, & le preſſa ſi vivement, que reduits à la derniere extrémité ils offrirent de ſe rendre à diſcretion. Maître de Fidenes, il voulut qu'on lui livrât les auteurs de la revolte, & il les fit punir de mort. Sa vengeance n'alla pas plus loin; il pardonna aux autres, remit la ville en liberté & dans la poſſeſſion de ſes biens, ſans rien changer à la forme de ſon Gouvernement ni aux privileges dont elle avoit joui juſqu'alors. Après cette expédition il retourna à Rome, où il reçut pour la ſeconde fois les honneurs du triomphe.

Cette guerre étant terminée, il en eut une autre (a) à ſoutenir contre les Sabins. De tous les peuples voiſins de Rome, ils étoient les plus conſidérables en richeſſes & en puiſſance après les Etruriens. Ils attaquerent Rome dans ſa premiere origine, & après une longue guerre toujours douteuſe, ils firent la paix à des conditions qui leur étoient honorables, mais qui furent encore plus avantageuſes aux Romains. A l'occaſion de cette paix il y en eut un grand

(a) *Liv. l. 1. c. 30; Dion. l. 3. p. 128.*

nombre qui allerent s'établir dans la nouvelle ville; un de leurs Rois y alla aussi, & partagea la puissance souveraine avec Romulus; ils donnerent même pour second Roi à la ville de Rome le célébre Numa Pompilius qui étoit de Cures ville des Sabins & qui fut le successeur de Romulus. Une alliance si étroite & si ancienne devoit les unir pour toujours avec Rome. Cependant ils ne voyoient qu'avec jalousie le prodigieux accroissement de sa puissance par la destruction d'Albe, une prospérité si rapide les inquiétoit, & ils ne cherchoient qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre. Dans ces dispositions ils trouverent bien-tôt l'occasion de lever l'étendard. Il y avoit un fameux temple à l'usage des Sabins & des Latins, situé sur les terres des Sabins. Il étoit consacré à la Déesse Feronia que les Grecs appellent Proserpine. Dans certains jours de fêtes il s'y trouvoit une grande affluence de peuples de toutes les villes des Latins & des Sabins, les uns pour accomplir leurs vœux & pour offrir des sacrifices, les autres, comme les marchands, les artisans, les laboureurs, pour faire commerce; c'étoit une des plus belles foires de toute l'Italie. Quelques marchands Romains étant allez à cette solemnité, les Sabins les arrêterent, & les mirent dans les fers après leur avoir pris leur argent & leurs effets. On envoya des Ambassadeurs pour demander justice de cette insulte. Mais les Sabins, sous prétexte de repre-

ſailles, ne voulurent ni rendre l'argent ni relâcher les priſonniers, parce que les Romains avoient donné retraite à des Fugitifs qu'on avoit éxilez du païs des Sabins, & qu'ils leur avoient ouvert un Aſyle ſacré.

Sur ces plaintes réciproques la guerre s'alluma entre les deux nations. Les Sabins ſolliciterent fortement les villes Etruriennes de leur envoyer des ſecours, mais elles refuſerent conſtamment de s'engager dans cette guerre. Il fallut donc qu'ils ſe contentaſſent de leurs troupes domeſtiques; ils en leverent autant qu'ils pûrent, & y joignirent un grand nombre de volontaires qui vinrent des villes voiſines leur offrir leurs ſervices. Les Romains avoient auſſi des troupes très nombreuſes, & ne demandoient qu'à en venir aux mains. Dès que les deux armées furent en préſence, on livra bataille. L'ardeur fut égale des deux côtez, & la nuit termina le combat ſans que la victoire ſe déclarât. Le nombre des morts & des bleſſez, tant du côté des Romains que de celui des Sabins, fut ſi conſidérable, que les jours ſuivans ils n'oſerent haſarder un ſecond combat. Ils decamperent les uns & les autres dans le même tems, comme ſi c'eût été de concert, & s'en retournerent dans leurs villes.

Le reſte de l'année ſe paſſa ſans qu'on fît rien de mémorable. Mais l'année ſuivante on ſe remit en campagne avec des forces plus nombreuſes qu'auparavant. Il y eut une action générale

proche d'Erete, ville ſituée environ à cent ſept ſtades (a) de Rome. Le ſuccès de ce combat fut long-tems douteux. Mais Tullus leva les mains au ciel, & fit vœu que s'il en ſortoit victorieux, il inſtitueroit en l'honneur de Saturne & de Rhea une fête qui ſe célébreroit tous les ans ; c'eſt cette fête que les Romains ſolemniſoient après avoir fait la moiſſon : il fit vœu auſſi dans cette même occaſion d'augmenter de moitié le nombre des Saliens. Animez par l'exemple de leur Prince les Romains reprirent de nouvelles forces, & comptant que les Dieux ſeconderoient leurs efforts, ils tomberent comme des troupes toutes fraiches ſur les ennemis déja épuiſez de fatigues. La face du combat changea bien-tôt. Les Sabins s'ébranlerent, & leurs officiers furent les premiers à prendre la fuite pour ſe retirer dans leur camp. Les Romains à leurs trouſſes les menerent battant juſqu'à leurs lignes, où ils trouverent une vigoureuſe réſiſtance ; ils furent ſous les armes toute la nuit, s'acharnerent à forcer le camp, & le prirent enfin au point du jour. L'armée victorieuſe pilla les terres des ennemis ſans aucune reſiſtance, & chargée de butin & des dépouilles des Sabins elle s'en retourna quand elle n'eut plus d'ennemis à combattre. Tullus reçut alors pour la troiſiéme fois les honneurs du triomphe.

(a) *Dion. l. 3.*

La perte de cette bataille avoit convaincu les Sabins qu'ils étoient trop foibles par eux-mêmes pour tenir contre l'armée Romaine, & que tant qu'ils n'auroient point de secours de leurs alliez, ils ne seroient jamais en état de faire la guerre à une nation si puissante. Dans cette persuasion ils resolurent de ne point reprendre les armes qu'il ne se présentât une occasion favorable, & en attendant ils envoyerent des ambassadeurs à Rome pour demander la paix. Tullus la leur accorda à certaines conditions, dont les principales furent qu'ils rendroient les déserteurs & les prisonniers qu'ils avoient faits dans leurs courses; qu'ils restitueroient aussi les bestiaux & autres effets qu'ils avoient enlevez, & que pour entiere satisfaction ils payeroient une amende pecuniaire telle que le Senat l'ordonneroit. Les Sabins se soumirent à ces conditions sans hésiter; le traité fut confirmé par des sermens solennels, & ils en mirent les articles dans leurs temples. La paix concluë, ils demeurerent tranquilles, & garderent religieusement leurs traitez jusqu'à ce qu'ils crussent pouvoir les violer impunément, ce qui arriva bien-tôt.

Quinze ans après la destruction d'Albe (a), Tullus envoya des ambassadeurs aux trente villes Latines qui avoient été bâties par des Colonies de cette ville & qui l'avoient toujours re-

(a) *Dion. l. 3. p. 130.*

r les Romains, qu'ils formerent le pro-
orter leurs armes jusqu'à Rome. Dans ce
n ils léverent des troupes de tous côtez,
nciterent les Latins à se joindre à eux. Mais
toutes leurs intrigues ils ne purent engager
nation dans leur alliance, ni en obtenir
ours dont ils avoient besoin. Tullus infor-
leurs menées, les prévint, & conclut une
avec les villes Latines, pour se mettre en
agne contre les infracteurs du traité. Il ar-
utes les forces de la République, qui étoient
entées de moitié depuis que les Albains a-
t été transferez à Rome, & fit venir des
alliées autant de troupes qu'elles purent
n fournir. A la tête d'une armée si puissante,
lle que Rome n'en avoit jamais eu depuis
ndation, il se mit en marche, & alla au-de-
des Sabins, qui étoient campez auprès d'un
s appellé *Silva Malitiosa*, la forest* des mal-
teurs. Il ne laissa reposer ses troupes qu'une
it, & le lendemain matin il attaqua les enne-
is. On se battit long-tems avec un égal avan-
ge. Mais sur le soir les Sabins ne pouvant plus
nir contre la cavalerie Romaine qui avoit été
onsidérablement augmentée par celle des Al-
bains, se laisserent enfoncer, & on en fit un hor-
rible carnage. Les Romains profiterent de leurs
dépouilles, pillerent leur camp, ravagerent leurs
terres, & chargez de butin ils s'en retournerent
triomphans. Tel fut le succès de cette guerre,

gardée comme leur ſouveraine, pour leur dire que Rome avoit ſuccedé à tous ſes droits & qu'elle attendoit d'elles le même reſpect & la même ſoumiſſion. Il n'étoit pas difficile de prouver que Rome avoit & par ſes conquêtes & par les traitez le droit que Tullus prétendoit lui avoir été cedé par les Albains: mais les villes Latines ne paroiſſoient pas dans la diſpoſition de le reconnoître. Elles ne firent point de réponſe aux ambaſſadeurs: mais il ſe tint à Ferente une aſſemblée de députez de toutes les villes, où il fut décidé qu'on ne rendroit point aux Romains le reſpect qu'ils éxigeoient. En conſéquence de cette réſolution, on élut deux généraux, & on leva une nombreuſe armée.

Tandis que Tullus levoit des troupes & faiſoit des préparatifs de guerre pour reduire les villes Latines, les Sabins violant la foi des traitez, prirent les armes, ſans ſe mettre en peine de chercher du moins quelque prétexte pour colorer leur ſoulevement. Les conjonctures leur paroiſſoient favorables, & ils comptoient de retirer avec uſure l'argent que les Romains leur avoient fait payer par le dernier traité. Ils ſortirent d'abord en petit nombre, & firent quelque dégât ſur les frontieres. Peu à peu ils s'enhardirent, & s'attrouperent en plus grand nombre. Enfin voyant que leurs premieres tentatives avoient réüſſi, & qu'il ne s'étoit preſenté perſonne pour les repouſſer, ils conçurent un ſi grand mé-

pris pour les Romains, qu'ils formerent le projet de porter leurs armes jusqu'à Rome. Dans ce dessein ils léverent des troupes de tous côtez, & solliciterent les Latins à se joindre à eux. Mais avec toutes leurs intrigues ils ne purent engager cette nation dans leur alliance, ni en obtenir les secours dont ils avoient besoin. Tullus informé de leurs menées, les prévint, & conclut une tréve avec les villes Latines, pour se mettre en campagne contre les infracteurs du traité. Il arma toutes les forces de la République, qui étoient augmentées de moitié depuis que les Albains avoient été transferez à Rome, & fit venir des villes alliées autant de troupes qu'elles purent lui en fournir. A la tête d'une armée si puissante, & telle que Rome n'en avoit jamais eu depuis sa fondation, il se mit en marche, & alla au-devant des Sabins, qui étoient campez auprès d'un bois appellé *Silva Malitiosa*, la forest* des malfaicteurs. Il ne laissa reposer ses troupes qu'une nuit, & le lendemain matin il attaqua les ennemis. On se battit long-tems avec un égal avantage. Mais sur le soir les Sabins ne pouvant plus tenir contre la cavalerie Romaine qui avoit été considérablement augmentée par celle des Albains, se laisserent enfoncer, & on en fit un horrible carnage. Les Romains profiterent de leurs dépouilles, pillerent leur camp, ravagerent leurs terres, & chargez de butin ils s'en retournerent triomphans. Tel fut le succès de cette guerre,

La tréve que Tullus avoit faite avec les Latins étant expirée, il reprit les armes, & commença une nouvelle guerre. Elle dura cinq ans; mais elle ne fut point sanglante, & il ne s'y passa rien de mémorable. On ne vit point de nombreuses armées rangées en bataille pour repandre le sang, il n'y eut point de villes prises d'assaut ou reduites sous l'esclavage, ni de combats en forme. Ce fut une guerre à l'ancienne maniere, où l'on garda toujours beaucoup de modération, sans jamais porter les choses à la rigueur. On se contentoit de part & d'autre de faire tous les ans des courses dans les campagnes vers le tems de la moisson, on enlevoit les grains & on s'en retournoit chez soi, & à la fin de l'année on échangeoit les prisonniers. De toutes les villes Latines, Medullie fut la seule qui souffrit dans cette guerre. Sous le regne de Romulus les Romains y avoient envoyé une colonie, & depuis ce tems-là elle avoit toujours été soumise. Pour s'être soustraite à l'obéïssance & avoir refusé de reconnoître la souveraineté de Rome, Tullus l'assiegea, quoique sa famille fût originaire de cette ville; il en vint facilement à bout, & la fit si bien rentrer dans le devoir (*a*), qu'elle ne songea plus à se revolter dans la suite. Quant aux autres villes, soit des Latins, soit des Romains, il ne leur arriva pendant tout ce tems-là

(a) *Denys d'Halicarn. dit seulement ἔπεισε μηδὲν νεωτερίζειν.*

aucun des malheurs si ordinaires dans la guerre. La paix en fut d'autant plus facile à faire, les esprits n'étant point aigris, & s'y portant d'eux mêmes.

Rome étoit dans sa splendeur, & avoit porté sa puissance à un très-haut dégré (*a*), lorsque le peuple commença à être épouvanté par le bruit qu'on fit courir qu'il arrivoit d'étranges prodiges sur une montagne qui étoit proche des ruines d'Albe. On disoit qu'on avoit entendu sur le haut de la montagne des voix terribles & effrayantes, qui ordonnoient aux Albains de sacrifier à la maniere de leurs Ancêtres & de leur païs, ce qu'ils avoient négligé de faire depuis qu'ils s'étoient incorporez parmi les Romains & qu'ils avoient embrassé leurs cérémonies. On assûroit aussi qu'il avoit plu des pierres vers le même endroit. Ces contes ne trouverent que trop de créance. Les Aruspices eux mêmes les accréditerent en ordonnant des sacrifices de neuf jours, qu'on réïteroit sans cesse, comme remarque Tite Live, toutes les fois que le prodige recommençoit. Peu de tems après, la peste fit d'affreux ravages dans la ville, & acheva d'abbattre les esprits. On crut que les Dieux irritez de ce qu'on négligeoit d'observer les céremonies instituées par Numa, avoient envoyé ce fleau dans leur colere; & le roi même qui avoit rejetté la plû-

(a) *Liv. l. 1. c. 31.*

part de ces céremonies, fut forcé de consentir à leur rétablissement.

Tullus ne survêcut pas long-tems à ce changement des affaires, qui, après une si longue suite de prosperitez ne pouvoit que l'abbattre & le chagriner. La trente-deuxiéme année de son regne, le feu prit à son palais. On ne put jamais sçavoir comment. Quoiqu'il en soit, il y fut brulé lui-même, avec sa femme, ses enfans, & toute sa maison. Quelques-uns disent, & c'est l'opinion la plus commune, que ce prince étant tombé malade, donna dans les superstitions (a) qu'il avoit condamnées jusqu'alors; qu'il voulut faire quelques-unes des plus sacrées & des plus redoutables céremonies de Numa, par lesquelles il croyoit pouvoir faire descendre sur ses sacrifices *Jupiter Elicius* & d'autres Dieux; mais qu'il n'observa pas les céremonies dans toutes les regles, & qu'au lieu de faire descendre les Dieux sur ses sacrifices, il attira sur son palais le tonnerre & les éclairs, qui le consumerent lui & toute sa maison. Ce prétendu fait, auquel il paroit que toute la posterité a ajouté foi, n'eut pas autant de crédit dans le tems de la mort de Tullus. D'autres, & en plus grand nombre, attribuerent cet embrasement (b) à ses ennemis, & en re-

(a) *Dion. l.* 3; *Liv. l.* 1; *Plut. in Numâ*; *Plin. l.* 28. *c.* 4. *après Pison*, & *l.* 2. *c.* 54; *Val. Max. l.* 9. *c.* 2. *Ex.* 1.

(b) *Dion. l.* 3.

jetterent tout le crime ſur Ancus Marcius qui fut ſon ſucceſſeur. Marcius petit-fils de Numa, ne pouvoit ſe reſoudre à mener une vie privée. Il avoit beaucoup de crédit & de réputation, par rapport à ſon ayeul auquel on étoit perſuadé qu'il reſſembloit. Il voyoit que Tullus avoit des enfans, qu'il leur deſtinoit la couronne, & qu'à ſa mort ils ne manqueroient pas de s'en emparer. C'eſt pour cela que depuis long-tems il dreſſoit des piéges au Roi, & qu'il cherchoit les moyens de ſe frayer un chemin à la couronne par la perte de ceux qui étoient un obſtacle à ſon ambition. Il avoit beaucoup d'amis parmi les Romains; le roi même l'honoroit de ſa confiance, & lui facilitoit, ſans le ſçavoir, les occaſions d'exécuter ſes projets. Un jour que Tullus ſe diſpoſoit à faire dans ſon palais certains ſacrifices où il ne vouloit avoir pour témoins que ſa famille, il s'éleva une tempête affreuſe, qui couvrit l'air de ténébres ſi épaiſſes, que les gardes qui étoient devant le veſtibule, abandonnerent leur poſte. Marcius trouvant les portes ouvertes, profita de l'occaſion: il ſe gliſſa dans le palais avec ſes complices, armez de poignards qu'ils cachoient ſous leurs habits; il aſſaſſina le Roi, ſes enfans, & toute ſa famille; & après avoir mis le feu de tous côtez, il ſe retira ſans être apperçu. Cependant le bruit ſe répandit que c'étoit Marcius qui avoit tué le Roi & mis le feu à ſon palais. Mais comme on n'en a-

voit que des conjectures ſans aucune preuve réelle, & qu'Ancus monta ſur le thrône après la mort de Tullus, ce bruit ſe diſſipa peu à peu & on n'y penſa plus. Après tout, il eſt aſſez vraiſemblable que le feu prit au palais par le tonnerre ou par quelqu'autre accident, ſans que ni la vengeance des Dieux ni les embuches des hommes y euſſent aucune part.

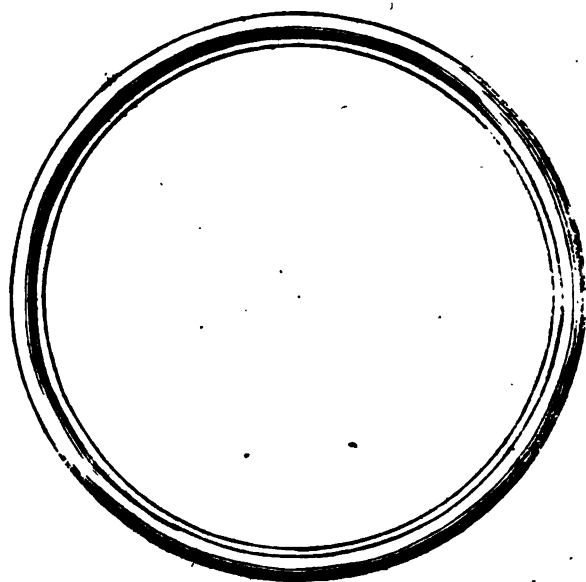
Telle fut la fin malheureuſe de ce Prince, qui ſans doute en méritoit une meilleure. Tullus étoit né pour remporter des victoires & pour faire des conquêtes; c'étoit un Prince d'un rare mérite, mais plus propre à accroître ſa puiſſance & celle de la République qu'à rendre ſon peuple heureux, toûjours prêt à faire la guerre, intrepide dans les combats, prudent dans les dangers, d'une conduite enfin & d'une valeur à être preſque ſûr du ſuccès dans toutes ſes entrepriſes. Jamais il ne fit la guerre qu'après une mûre déliberation: mais quand il l'avoit commencée, il la pourſuivoit avec une conſtance à l'épreuve juſqu'à ce qu'il eût réduit ſes ennemis. On peut dire qu'il ſurpaſſa la plûpart des Princes belliqueux, en ce que ſon ambition naturelle, le déſir de la gloire, & l'ardeur avec laquelle il couroit de conquête en conquête, ne lui firent jamais commettre d'injuſtices; & quoiqu'il eût toûjours les armes à la main, nous ne voyons point qu'il ait entrepris aucune guerre ſur des prétextes frivoles ou déraiſonnables. Mais d'un autre côté

il faut avouer qu'il n'avoit pas beaucoup de religion, & qu'il témoigna toûjours trop d'aversion pour les cérémonies instituées par Numa. C'est ce qui lui attira un si grand nombre d'ennemis, & ce qui lui fit perdre presqu'entierement l'affection de ses sujets, du moins dans les dernieres années de son regne. Fatiguez par de continuelles guerres & ne respirant qu'après les douceurs de la paix, ils parurent peu affligez lorsqu'ils apprirent sa mort.

Les Romains lui choisirent un successeur d'un caractére entierement different, & qui avoit autant d'inclination pour la paix que Tullus en avoit eu d'aversion. Mais ils furent extremement trompez dans ce choix, & bien-tôt ils regretterent la perte de Tullus. L'esprit de Numa & son caractére pacifique pouvoient avoir leurs avantages dans le premier siecle de la fondation de Rome, lorsque la puissance de cette ville n'étoit pas encore assez grande pour donner de la jalousie aux peuples voisins, & que ces peuples ne cherchoient point l'occasion d'arrêter ses progrès. Mais il étoit entierement hors de saison dans Ancus Marcius. Rome avoit considérablement étendu son Empire, elle étoit devenue formidable à ses voisins par les conquêtes de Tullus, & les petites Républiques des environs avoient trop d'interêt à affoiblir le pouvoir d'un peuple dont la prospérité leur donnoit de l'ombrage, pour ne pas profiter de l'occasion sous le regne

d'un Prince qui à l'exemple de Numa ſon ayeul, ne cherchoit qu'à mettre dans Rome la police & la reforme, à rétablir le culte Divin, & à paſſer le reſte de ſes jours dans la paix & dans la tranquillité. A peine eut-il achevé d'établir le bon ordre dans ſes états, que la plûpart de ces petites Républiques armerent contre Rome, perſuadées que l'éloignement qu'Ancus avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou d'experience. Il fut donc obligé, quelqu'inclination qu'il eût pour la paix & pour la tranquillité, de paſſer tout le tems de ſon regne dans des guerres néceſſaires & indiſpenſables. Il en eut entr'autres quelques-unes qui furent plus difficiles qu'elles n'auroient été ſi Tullus eût vêcu plus long-tems. Les troupes que ſon prédeceſſeur avoit formées & diſciplinées, combattoient avec ſuccès, & repouſſoient toûjours avec avantage ceux qui faiſoient irruption ſur les terres de la République: mais à peine avoit-on donné la chaſſe aux premiers aggreſſeurs, qu'il s'en préſentoit d'autres; de ſorte que ce fut une grande gloire pour Ancus d'avoir conſervé au milieu de tant de fatigues & de dangers les conquêtes de ſon prédéceſſeur.

ARISTOMENE.



ARISTOMENE.



ON a remarqué avec raiſon, que ceux qui ont écrit l'Hiſtoire de quelques-uns des grands hommes de l'Antiquité, leur ont ſouvent fait un tort qui ne ſe peut exprimer, en les repréſentant beaucoup plus grands qu'ils n'étoient. En effet, loin de s'en laiſſer impoſer à l'avantage du Heros, la poſterité a refuſé toute créance aux véritez mêmes, à cauſe des fauſſetez avec leſquelles elles ſe trouvoient mêlées; & ſur la moindre difficulté qu'il y avoit à diſcerner le vrai du faux, on a plûtôt pris le

parti de douter de tout, que de ſe donner les peines néceſſaires pour faire un Jugement plus exact. Cette façon de penſer eſt plus commune & plus aiſée que raiſonnable. Nous ſuppoſons comme une choſe reconnue de tout le monde, que les grands hommes dont nous ne nous ſentons point portez à imiter les vertus, étoient beaucoup moins éminens qu'ils ne l'étoient réellement; & pour flatter cette injuſte diſpoſition, nous ſommes ravis que leurs exploits fabuleux qui ſont en effet inimitables, nous ayent donné un prétexte de revoquer en doute ces glorieuſes actions que nous pourrions imiter & qui devroient nous ſervir d'exemples. Ces reflexions s'offrent naturellement à un Auteur qui écrit la vie d'Ariſtomene le Meſſenien.

Le ſiecle dans lequel vivoit Ariſtomene, étoit un ſiecle hiſtorique, mais peu éloignée de ces ſiecles qu'on appelle à juſte titre *Siecles Fabuleux*. Ce que l'Hiſtoire nous apprend de ſa vie & de ſes actions, nous le devons preſque entierement à ſes Compatriotes. La Meſſenie n'étoit pas fertile en grands hommes. De tous ceux à qui elle avoit donné naiſſance, Ariſtomene étoit preſque le ſeul dont la réputation fût univerſellement reconnue. C'eſt pourquoi les Meſſeniens qui n'avoient point d'autres Heros à qui ils puſſent partager leurs louanges, devoient être fort tentez de les réünir toutes dans ſon portrait, & de l'égaler du moins au plus grand nombre des

Heros que les autres peuples pouvoient se vanter d'avoir eus parmi eux. Ils n'ont pas été néanmoins si extravagans qu'on auroit pu le croire. La fable n'est pas souvent mêlée avec l'Histoire dans leurs écrits ; & il faudroit être extrémement porté au Scepticisme pour ne pas croire que dans tout ce qu'ils rapportent, il y a autant de vrai qu'il en faut pour nous convaincre qu'Aristomene étoit réellement un très-grand homme.

Les Messeniens étoient extraordinaires dans leur conduite & dans leur façon de penser, du moins quant à une chose. Ils ne se faisoient point un plaisir de croire que leur Liberateur fût fils de quelque Dieu, de quelque Genie, ou (*a*) Démon ; bien differens en cela des autres peuples de la Grece. La fable disoit que sa mere avoit été honorée des faveurs d'un Dieu sous la forme d'un dragon. Bien loin d'autoriser cette fable, ils la rejettoient expressément ; & dans le culte qu'ils rendoient à sa mémoire, ils ne le qualifioient point autrement que l'illustre fils de Nicomede & de Nicotelée. Or Nicomede & sa femme étoient Messeniens, & avoient toûjours mené une vie privée, quoiqu'ils fussent d'une famille qui étoit royale (*b*) avant la ruine de leur Patrie, & qu'ils descendissent indubitablement d'Hercule. Il y a beaucoup de bon sens dans cette prétendue humilité. Les Messeniens faisoient par-là un plus

(a) *Pauf. Mess. c.* 14. | (b) *Pauf. ibid. c.* 15.

grand éloge de leur Patrie. Ariſtomene étoit mortel, fils d'un homme mortel. Il avoit fait néanmoins de ces grandes actions pour leſquelles d'autres Heros avoient été regardez généralement comme étant de la race des Dieux. Le regarder comme mortel, c'étoit faire l'éloge de ſa Patrie, ſans lui faire deshonneur à lui-même.

La Meſſenie, c'eſt-à-dire, la partie du Peloponneſe la plus occidentale, & en même tems la plus méridionale, étoit un très-beau pays. Lorſque les Heraclides (*a*) partagerent le Peloponneſe au ſort, ce Canton étoit regardé comme beaucoup meilleur que les autres; de ſorte que Creſphonte le premier Roi de Meſſenie de cette famille, ſe l'aſſûra à lui-même par une impoſture, au préjudice des fils de ſon frere, qui auroient dû avoir un ſort égal au ſien, & qui là-deſſus furent faits conjointement Rois de Sparte. La fraude fut découverte, mais trop tard; & depuis ce tems-là les deux peuples eurent toûjours une haine mortelle l'un contre l'autre. Enfin ils ſe déclarerent une guerre ouverte (*b*), qui dura très-longtems, qui ſe fit avec une grande fureur de part & d'autre, & qui ſe termina enſuite par la conquête de la Meſſenie. Les Lacedémoniens furent toûjours regardez comme de

(a) *Pauſ. Meſſ. c.* 3; *Diod. Sic. l.* 15, *Olym.* 3. *an.* 4; *Apollod. l.* 3. *c.* 8. §. 4.

(b) *Pauſ. Meſſ. c.* 4-13; *Juſt. l.* 3. *c.* 4 & 5.

rigoureux maîtres (*a*). Ils obligerent les Messeniens qui restoient dans le pays, à faire serment que jamais ils ne se revolteroient contr'eux; en second lieu ils les condannerent à apporter tous les ans à Sparte la moitié des fruits & des grains qu'ils recueilleroient sur leurs terres, & cela par forme de tribut; troisiémement, & c'est ce qu'il y avoit de plus rude & de plus humiliant, ils exigerent d'eux qu'à l'avenir ils assisteroient tous sans distinction, hommes & femmes, en habits de deuil aux funerailles des Rois de Sparte & à celles des Magistrats.

Aristomene étoit né dans le tems que sa patrie gemissoit dans un état si misérable. Ainsi il n'étoit pas surprenant qu'il trouvât un grand nombre de Messeniens resolus de mourir genereusement avec lui pour la cause de la liberté, plûtôt que de vivre dans un si malheureux esclavage. Sa qualité lui facilita les moyens d'engager ses compatriotes dans ses sentimens, & leur inspira une parfaite déference pour tout ce qu'il désiroit. Quand la résolution de se revolter fut prise, il commença par envoyer aux Argiens & aux Arcadiens (*b*) quelques personnes qu'il honoroit de sa confiance & qu'il croyoit capables de bien conduire une négociation. Ces peuples avoient été autrefois alliez des Messeniens. Ils les avoient

(a) *Pauſ. Meſſ. c.* 14; *Ælian. Var. Hiſt. l.* 6. *c.* 1.

(b) *Pauſ. Meſſ. c.* 15.

ſecourus dans leur derniere guerre qui avoit eu un ſi malheureux ſuccès. Ils étoient toûjours dans la diſpoſition de prendre les armes contre les Spartiates qui étoient de très mauvais voiſins; ils ſe préparoient même dans ce tems-là à leur faire la guerre. Ils reçurent donc avec joie la nouvelle du deſſein des Meſſeniens, & leur promirent de les ſecourir en toutes manieres.

Sur ces aſſurances (*a*), Ariſtomene éclata par une guerre ouverte, & commença à faire des actes d'hoſtilité. Il ſe livra un combat la premiere année de la guerre, à Deres petit village de la Meſſenie. Ariſtomene n'avoit point encore reçu de ſecours de ſes alliez, les Lacedémoniens n'avoient point non plus de troupes auxiliaires; leurs forces étoient aſſez égales, & le ſuccès du combat le fut auſſi. On dit que dans cette jounée Ariſtomene fit des choſes qui paſſent toute créance, & qu'auſſi-tôt après ſa petite armée l'élut pour Roi; mais il refuſa modeſtement cet honneur, & prit ſeulement la qualité de Général, avec les pouvoirs qui en étoient une ſuite, c'eſt-à-dire, l'autorité abſoluë dans les affaires qui concernoient la guerre. Il étoit perſuadé que dans la guerre tout dépend des commencemens, & qu'il faut d'abord faire une vigoureuſe reſiſtance, & même quelque coup d'éclat, pour ſe rendre formidable à ſes ennemis. Dans ce deſ-

(a) *Pauſ. Meſſ. c.* 15.

sein il va à Sparte, il y entre de nuit, il attache de sa main un bouclier au temple de Minerve Chalciœcos (ainsi surnommée parce qu'elle avoit chez les Spartiates un temple dont presque tous les embellissemens étoient d'Airain) avec une inscription qui portoit que ce bouclier avoit été consacré à la Deesse par Aristomene, des dépouilles remportées sur Lacedémone. Cette action eut le succès qu'il s'en étoit promis. Les Lacedémoniens commencerent à redouter un ennemi si hardi, & il eut soin que leur crainte ne fût pas sans fondement.

Il est incertain (*a*) s'il eut quelque part à une action qui auroit mérité de grandes loüanges, si elle n'avoit pas été aussi impie que hardie. Deux jeunes Messeniens d'Andanie, ville où commença la revolte, où Aristomene étoit né, & où il avoit été élevé, tous deux d'une vigoureuse constitution, tous deux bien-faits & d'une beauté plus qu'ordinaire, alloient souvent à la petite guerre sur les terres de Sparte, d'où ils rapportoient toûjours quelque butin: l'un s'appelloit Panorme, & l'autre Gonippus. Un jour que les Lacedémoniens célebroient dans leur camp la fête des Dioscures, c'est-à-dire, de Castor & Pollux, & qu'après avoir fait des sacrifices aux Dieux, toute l'armée étoit en joie & ne pensoit qu'aux divertissemens, les deux jeunes

(a) *Polyæn. l. 2. c. 33. §. 4.*

Messeniens, vêtus de blanc, avec le manteau de pourpre sur leurs épaules, une pique à la main, & superbement montez, allerent se présenter au milieu des Spartiates. On ne douta point que ce ne fussent les Dioscures eux-mêmes, qui par une faveur extraordinaire venoient prendre part aux réjoüissances de cette solemnité. On les reçut avec respect, on se prosterna devant eux, on leur adressa des vœux & des prieres. Mais ces deux jeunes guerriers ayant laissé approcher les Lacedémoniens, firent aussi-tôt main basse sur eux, en tuerent & blesserent un grand nombre à coups de piques; & après avoir ainsi violé la solennité la plus sacrée, avant que les Spartiates fussent revenus de leur surprise, ils sortirent de leur camp, & s'en retournerent à Andanie sans qu'il leur arrivât le moindre mal. Quelques auteurs (a) disent qu'Aristomene étoit un des Messeniens qui firent une action si impie. Mais je croi qu'ils ont écrit cela un peu inconsiderément. Quoi qu'il en soit, il est probable qu'il les encouragea à exécuter ce dessein également impie & temeraire. L'entreprise étoit hardie, elle en convenoit mieux à son genie & à son caractere. Il est vrai qu'on y remarque une impieté visible envers les divinitez de Sparte: mais est-ce-là une raison suffisante pour assurer qu'il l'eût desapprouvée?

(a) *Polian.*

Aussi,

Aussi-tôt après (*a*), les Lacedémoniens consultant l'oracle de Delphes sur le succès de leurs armes, il leur fut ordonné de faire venir d'Athenes un Général pour commander dans cette guerre. Ils envoyerent des Ambassadeurs à cette ville pour lui demander un de ses Citoyens qui pût les aider de ses conseils. Les Atheniens, qui ne vouloient ni desobéïr à l'oracle, ni contribuer à accroître une puissance qui étoit déja plus grande qu'ils ne l'auroient souhaitté, furent assez embarrassez. Ils avoient parmi eux un maître d'école nommé (*b*) Tyrtée. C'étoit un homme aussi méprisable par sa condition que par sa figure, Il étoit boiteux, & ne passoit pas pour un grand esprit. Il est vrai qu'il se mêloit de poësie; mais ses vers ne servoient qu'à diminuer sa réputation, & qu'à le faire passer pour un fou. Ce fut là l'homme qu'ils jugerent à propos de donner aux Lacedémoniens, persuadez qu'il n'y en avoit point de moins propre à les aider dans la guerre où ils étoient engagez. Mais ils se trompoient extrêmement. Ce nouveau Général ne fut pas plûtôt arrivé à Sparte qu'il se mit à faire des vers. Il prit la valeur pour son sujet; il traita des actions des anciens Heros; il rappella dans l'esprit des Spartiates les belles actions de leurs Ancêtres, & leur fit voir qu'il étoit honteux pour eux d'être

(a) *Pauf. Mess.*
(b) *Just. l. 2. c. 5; Strab. l. 8. p. 250; Diog. Laert. l. 2. c. 43.*

descendus de si grands hommes & de se laisser abbatre par la peur à la vûe d'une guerre qui les menaçoit. Il s'en falloit plus de moitié que les Lacedémodiens ne fussent aussi polis qu'ils étoient braves & courageux. Les Elegies de Tyrtée furent autant admirées à Sparte qu'elles avoient été méprisées à Athenes. Peut-être aussi l'admiration que temoignoient les Lacedémoniens lorsqu'il les leur recitoit, contribua-t-elle à polir son genie, à lui donner une certaine élevation, & à le faire écrire mieux qu'il n'avoit fait auparavant. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils commencerent à le regarder comme un homme inspiré, & que les vers qu'il recitoit en toutes sortes d'occasions, tantôt aux Rois, aux Magistrats, & aux Nobles, tantôt au peuple & aux Citoyens de moyenne condition, leur inspirerent plus efficacement la valeur, que n'auroient fait probablement les commandans les plus braves & les plus exprimentez que les Atheniens auroient pû leur envoyer. Mais avant que de reconnoître l'autorité de leur nouveau Général, (*a*) ils jugerent à propos de le faire Citoyen de Sparte, afin qu'il ne fût pas dit dans les siécles futurs que jamais ils eussent eu besoin de Généraux d'un autre païs pour conduire leurs armées, ce qui ne leur auroit pas fait d'honneur.

On continua donc la guerre avec une égale vigueur (*b*) de part & d'autre. L'année suivante

(a) *Plut. Lac. Apopht. p.* 130. *Edit. Francof.*

(b) *Pauf. c.* 15.

on mit de nombreuses armées en campagne. Les Lacedémoniens & les Messeniens avoient reçu le renfort qu'ils attendoient de la part de leurs alliez. Il étoit venu aux Messeniens de puissans secours d'Argos, de Sicyone, d'Elide, d'Arcadie; & quelques-uns de leurs compatriotes dont les Ancêtres avoient quitté leurs païs après la prise d'Ithome, étoient revenus se joindre à eux. Les alliez de Lacedémone étoient les Corinthiens & les Lepreates, mais ces derniers étoient venus en petit nombre. Les deux armées se rencontrerent à un village appellé *Le monument du Sanglier*, parce qu'Hercule fit, dit-on, un traité avec les fils de Nelée, & que ce fut là qu'ils promirent de l'observer en jurant sur les entrailles d'un Sanglier. Aristomene (a) avoit auprès de lui quatre-vingt jeunes Messeniens, qui lui servoient comme de gardes; il les avoit choisis lui-même, & ils combattoient toûjours auprès de sa personne. A la tête de cette brave troupe il chargea cette partie de l'armée des Spartiates où Anaxandre un de leurs Rois combattoit en personne: Elle étoit composée de ce qu'il y avoit de plus braves Lacedémoniens. La résistance fut opiniâtre, & le combat dura plusieurs heures. Enfin les Spartiates commencerent à plier. En même tems Aristomene donna ordre à une autre partie de son armée d'achever de les enfoncer, & de les

(a) *Pauf. Mess. c. 16.*

poursuivre. Pour lui, à la tête de sa troupe d'élite il tomba sur d'autres corps qui tenoient encore ferme dans leurs postes. Il y trouva moins de résistance, & en peu de tems il mit toute l'armée des Lacedémoniens en deroute. On dit qu'il les poursuivit jusqu'à un poirier sauvage qui étoit au milieu de la plaine. Theoclus qui étoit un devin qu'il gardoit toûjours auprès de sa personne, lui dit de ne pas passer outre, parce que les Dioscures, c'est-à-dire, Castor & Pollux, protecteurs de la ville de Sparte qui leur avoit donné naissance, s'étoient autrefois reposez sous cet arbre. Aristomene se laissa emporter à son ardeur: il avança inconsiderément; il perdit son bouclier, & pendant qu'il le cherchoit, les Lacedémoniens lui échapperent. Cependant il retrouva enfin son bouclier; & dans la suite il le consacra au temple de Trophonius à Lebadée, où on l'a pû voir pendant plusieurs siécles: Pausanias dit qu'il l'y avoit vû lui-même, & qu'il étoit remarquable par la figure d'une aigle éployée, qui de ses aîles en embrassoit les deux extrémitez.

Après cette victoire, Aristomene se rendit à Andanie. Il y entra en triomphe. Les femmes & les vierges allerent au-devant de lui: elles joncherent de fleurs le chemin par où il devoit passer, & chantoient un distique dans lequel il y avoit plus de verité que de poësie; il a été conservé à la posterité, & étoit conçu à peu près en ces termes:

» Ariſtomene victorieux dans la glorieuſe plai-
» ne de Stenyclere, a mis en fuite les Lacedé-
» moniens, & les a pourſuivis juſqu'au haut de
» la montagne.

D'un autre côté les Lacedémoniens furent ſi découragez, qu'ils vouloient abſolument faire la paix à quelque prix que ce fût. Tyrtée eut beſoin de toute ſa poëſie pour les empêcher de ſe livrer au deſeſpoir. Il fut obligé de faire de nouvelles Elegies pour relever leur courage abbatu: elles eurent à la fin leur ſuccès ordinaire; & pour montrer qu'il étoit propre à autre choſe qu'à faire des vers, il rempla̧ça les ſoldats qui avoient été tuez dans le combat, en enrôlant autant d'Hilotes, qu'il incorpora au nombre (a) des Citoyens de Sparte, & auſquels il fit épouſer les veuves des Lacedémoniens qui avoient péri dans la derniere action.

Ariſtomene ne fut pas long-tems oiſif. Un ſoir prenant avec lui ſa garde, qui, comme nous avons dit, étoit toute compoſée de braves & jeunes ſoldats, & quelques-unes des meilleures troupes des Meſſeniens, il ſe met en marche, & va attaquer une ville de la Laconie, qu'Homere appelle Pharé, & que les Lacedémoniens & les peuples d'Alentour nommoient Phares. La garniſon étant ſurpriſe, ne fait qu'une foible réſiſtance. Il pille la ville, & en enleve un butin

(a) *Juſt. l. 2. c. 5.*

considérable. Mais comme il s'en retournoit avec sa proie, un gros de Lacedémoniens commandez par Anaxandre, tomba sur son arriere garde. Aristomene se met en défense, il les charge, & les oblige bien-tôt à prendre la fuite. Il fut blessé à la cuisse d'un coup de javelot lorsqu'il se disposoit à profiter de son avantage; ce qui l'obligea à revenir sur ses pas, mais sans avoir rien perdu de sa proie. Les Messeniens disent qu'il avoit dessein d'aller attaquer Sparte même: mais une vision dans laquelle Helene & les Dioscures lui apparurent, le détourna de cette entreprise. Il en fit bien-tôt une autre qui étoit d'une plus grande conséquence qu'elle n'étoit dangereuse. En passant par Caryes il trouva toutes les filles des plus riches & des plus nobles du païs, qui s'étoient assemblées pour célebrer une fête de Diane. Il les prit, & les mena jusqu'à un village de la Messenie où il fut obligé de passer la nuit. Les ayant mises sous la garde de quelques Messeniens de sa troupe, il alla se reposer. Pendant qu'il dormoit, quelques jeunes soldats échauffez par le vin, attenterent à l'honneur de leurs prisonnieres. Elles firent grand bruit; Aristomene se reveilla, il courut à leur secours: mais ni sa présence, ni toutes les raisons qu'il put alleguer, n'eurent pas tant de force que la passion brutale qui portoit sa soldatesque à des pareilles extravagances. Il entra dans une espéce de fureur; & en ayant tué de sa propre main quelques-uns

des plus coupables, il arrêta l'emportement des autres. Ensuite il mena toutes les Caryatides à Andanie; après quoi il les rendit à leurs parens pour une grosse rançon, sans qu'aucune eût été deshonorée.

Faire la guerre à des femmes, c'est une chose qui n'a jamais passé pour honorable. Aristomene fit une seconde entreprise de cette nature, (a) mais elle servit à le convaincre qu'il étoit peu sûr & même dangereux d'attaquer celles de Sparte. Il y a dans la Laconie un certain lieu nommé Egile. C'est un gros bourg, ou une espéce de ville sans murailles & sans fortifications. Ce lieu étoit célebre à cause d'un temple de Cerès fort ancien & où l'on s'assembloit très-frequemment. Aristomene sçut que quelques femmes du païs s'y étoient assemblées un certain jour solemnel pour offrir des sacrifices à la Deesse. Il resolut de les enlever, & dans ce dessein il se mit en marche avec sa troupe. Mais ces femmes appellant Cerès à leur secours, se défendirent courageusement, les unes avec des couteaux, les autres avec des broches dont on se servoit pour faire rôtir les victimes, d'autres avec des torches ardentes, ou autres armes que leur fournit l'appareil du sacrifice; de sorte qu'elles blesserent plusieurs des Messeniens, & forcerent le reste à se retirer. Aristomene lui-même blessé,

(a) *Pauf. Mess. c.* 17.

terrassé, & assommé à coups de torches, fut fait prisonnier. C'en étoit fait de lui, il eût perdu la vie, & la Messenie eût été reduite dans une honteuse servitude, si la prêtresse Archidamie n'eût eu plus de tendresse que ses compagnes. On dit qu'il y avoit un peu d'amour dans sa compassion. Quoi qu'il en soit, elle le mit en liberté la nuit suivante. Elle en fut quitte pour dire aux autres qu'il s'étoit délié lui-même en brûlant les cordes avec lesquelles il étoit attaché, & qu'après cela il ne lui avoit pas été difficile de trouver moien de s'enfuir. On l'en crut sur sa parole, & plusieurs Auteurs (*a*) rapportent qu'en effet il s'échappa de cette maniere.

Cependant les moiens qu'emploioient les Spartiates pour faire la guerre, étoient encore beaucoup plus inexcusables que ceux dont Aristomene s'étoit servi. Aristocrate étoit Roi des Arcadiens; il étoit aussi leur Général, & commandoit un gros corps de troupes qu'ils avoient envoyé au secours des Messeniens. Les Lacedémoniens tenterent toutes sortes de voïes pour le corrompre, & ils en vinrent à bout à force d'argent. Quand les armées furent en présence & sur le point de livrer bataille dans un lieu qu'on appelle le Grand Fossé, il prit ses Officiers à part, il feignit d'être dans une grande perplexité, leur dit que les entrailles des victimes ne lui promet-

(a) *Plin. l. 11. c. 70 Edit. Hard. Polyæn. l. 2. c. 33. §. 3.*

toient rien de bon, & qu'ils alloient combattre dans un lieu fort desavantageux où leur perte étoit inévitable; il leur exaggera les suites funestes de la perte de la bataille, & leur fit entendre qu'il leur seroit impossible de fuir après qu'on auroit livré le combat; enfin il ajoûta qu'il leur donneroit un signal, & qu'alors ils eussent à le suivre avec toutes leurs troupes. Il leur tint parole, & dès que le combat fut engagé, il fit retirer tous ses Arcadiens, laissant l'aîle gauche & le centre de l'armée des Messeniens tout dégarnis & à découvert. Les Messeniens qui ne s'attendoient à rien moins, furent dans la derniere consternation. Au lieu d'attaquer les ennemis, ils couroient après les Arcadiens, tantôt les conjurant les larmes aux yeux de ne point abandonner leurs Alliez dans cette extrémité, tantôt les chargeant d'injures & les appellant traîtres & perfides. Mais tout cela fut inutile : bientôt ils furent investis de toutes parts, & les Lacedémoniens remporterent une victoire plus facile que glorieuse. Aristomene fut le seul qui à la tête de ses gardes qui ne composoient qu'un très-petit corps, fit une vigoureuse resistance : il soûtint l'effort des ennemis; & dans l'endroit où il combattoit, la fortune de cette journée demeura incertaine durant quelque-tems. Mais que pouvoit faire un si petit nombre contre une armée entiere ? De nouvelles troupes vinrent fondre sur lui, ses plus braves Officiers tomberent morts à ses

côtez, & il fut enfin obligé de ceder. Il se retira néanmoins en assez bon ordre avec le peu de troupes qui lui restoient.

Après la bataille du Grand Fossé, Aristomene recueillit ce qu'il put du débris de son armée, & persuada aux Messeniens (a) d'abandonner Andanie avec tout le pays de terre ferme. Ils suivirent son conseil, & se retirerent à Ira, Château presqu'imprenable, & situé sur le haut d'une montagne, d'où ils trouverent aussi les moiens d'avoir communication avec la mer. Aussi-tôt les Lacedémoniens les y assiegerent, croiant emporter ce poste d'emblée. Mais ils trouverent des obstacles ausquels ils ne s'étoient nullement attendus, & demeurerent plus d'onze ans devant la place. Aristomene avoit ramassé un corps de trois cens hommes. A la tête de cette troupe il faisoit souvent des courses sur les terres de Sparte, & même sur celles des Messeniens, ne mettant plus de difference entre les unes & les autres. Il enlevoit tout ce qu'il trouvoit, bled, vin, bétail, meubles, esclaves. Les Lacedémoniens ne trouverent point d'autre moien pour arrêter ce pillage continuel, que de faire une ordonnance par laquelle ils defendirent d'ensemencer les terres de la Messenie & les frontieres de la Laconie. Mais le remede fut pire que le mal; car les terres n'étant plus ensemencées, il s'en

(a) *Pauf. Meff. c. 18.*

ſuivit une diſette de grains, & la diſette cauſa bientôt une ſédition, le peuple manquant de tout, & les riches ne pouvant ſe reſoudre à perdre le revenu de leurs terres. Cette emeute fournit à Tyrtée un nouveau ſujet pour exercer ſa veine; il ſe remit à écrire, & ne ceſſa de reciter des vers juſqu'à ce qu'enfin il eût calmé les ſeditieux, en leur inſpirant la généreuſe reſolution de continuer la guerre avec une nouvelle vigueur, & de ſupporter avec patience un mal néceſſaire.

Pendant que le Poëte ranimoit le courage des Lacedémoniens, Ariſtomene ſortit un ſoir avec ſa troupe. Il marche toute la nuit avec une diligence incroiable; il arrive aux portes d'Amycles à la pointe du jour; il ſurprend la ville, il la pille; & chargé de butin, il revient à Ira avant que les Spartiates envoyez pour le lui enlever, puiſſent le joindre. Mais il continua ces courſes trop long-tems, & il n'étoit pas poſſible qu'il les fît toujours avec le même ſuccès. Un jour qu'il alloit en parti, il fut ſurpris par un gros détachement des ennemis qui s'étoit poſté en embuſcade. Ce détachement faiſoit plus de la moitié de l'armée des Lacedémoniens, & étoit commandé par les deux Rois. La partie n'étoit pas égale: mais il n'y avoit pas moien de reculer. Ariſtomene combattit comme un lion; & quoique ſa troupe fût beaucoup moins nombreuſe que le détachement, il tenta de s'ouvrir un paſ-

ſage à travers l'armée ennemie. Mais après avoir reçu pluſieurs bleſſures, il fut atteint d'un coup de pierre à la tête, perdit entierement connoiſſance, & tomba comme mort. Les Lacedémoniens le voyant terraſſé, ſe jetterent ſur lui & le prirent. Cinquante hommes de ſa troupe eurent le même ſort, & furent faits priſonniers. On les conduiſit tous à Sparte avec leur Général; & après quelques déliberations, il fut reſolu qu'ils ſeroient jettez dans la Ceada (*a*). C'eſt le nom d'un gouffre ou foſſe profonde où l'on avoit coutume de précipiter ceux qui étoient condannez à mort pour les crimes les plus noirs; ſupplice à peu près ſemblable à celui dont on puniſſoit à Rome les plus grands criminels, en les précipitant du haut de la roche Tarpeïenne. Les autres Meſſeniens furent briſez par leur chûte, & pas un n'en rechappa. Il ne falloit pas moins qu'un miracle pour préſerver Ariſtomene du même ſort. La providence en fit un en ſa faveur; & le même Dieu qui l'avoit ſauvé tant de fois, le ſauva encore celle-ci, par l'avanture la plus ſurprenante dont on eût jamais oui parler.

Quelques Auteurs rapportent (*b*) qu'au moment qu'il fut jetté dans la Ceada, une aigle recevant ſon corps, le deſcendit doucement ſur

(a) *Plin. l.* 11. *c.* 70; *Polyæn. l.* 2. *c.* 31.

(b) *Pauſ. Meſſ. c.* 18.

ses aîles éploiées, jusqu'au fond du précipice; de sorte qu'il ne fut ni estropié ni blessé. D'autres disent (*a*) qu'on le jetta dans la fosse tout armé; au lieu que tous les autres y furent précipitez desarmez; que l'air soûtint un peu son bouclier, & que sa chûte en fut plus lente & plus douce. Il est certain qu'il y avoit une aigle gravée sur son (*b*) bouclier; d'ailleurs quelques Auteurs rapportent qu'il fut jetté tout armé dans le précipice. C'est ce qui paroît avoir donné occasion à d'autres de dire qu'une aigle vola à son secours, & rendit sa chûte & plus lente & plus douce, en le soûtenant sur ses aîles. Quoiqu'il en soit, on convient qu'il arriva au fond du précipice sans être estropié ni même blessé dangereusement. Il y resta deux jours étendu parmi les corps de ses compagnons, enveloppé dans ses habits, & attendant la mort avec une constance heroique. Le troisiéme jour il entendit du bruit; il découvrit son visage; & regardant de tous côtez à la faveur d'un peu de jour, il entrevit un renard qui cherchoit les cadavres. Il attend patiemment que cet animal s'approche de lui. Dès qu'il le voit à sa portée, il le saisit d'une main; & de l'autre, toutes les fois que cet animal se tourne pour le mordre, il lui présente son habit à la gueule pour se garantir lui-même. Il le suit sans lâcher prise, il se laisse conduire par tout où il

(a) *Polyæn. l. 2. c. 31.* | (b) *Pausf. Mess. c. 16.*

trouve un chemin large & facile; & dans les endroits où le passage est plus étroit, il se laisse traîner. Il arrive enfin à une ouverture qui donnoit un peu plus de lumiere, mais qui n'avoit de largeur qu'autant qu'il en falloit pour que le renard y passât. La lumiere qu'il apperçoit, lui inspire un nouveau courage. Il lâche son guide & le laisse en liberté. Le renard grimpe & se sauve par l'ouverture: Aristomene profite de son exemple; il rappelle toutes ses forces; il élargit le trou avec ses mains, & s'ouvre enfin un passage pour sortir du précipice. Aussi-tôt qu'il se voit délivré, il prend le chemin d'Ira; il fait la plus prompte diligence que ses forces lui permettent; il y arrive enfin, & les Messeniens le reçoivent avec des transports de joie inexprimables.

Aristomene ne fut pas plûtôt rentré dans le château d'Ira, que quelques transfuges en porterent la nouvelle à Sparte (*a*). D'abord les Lacedémoniens ne la trouverent pas plus probable que si on leur eût dit qu'un mort fût ressuscité. Mais quelques jours après ils en furent pleinement persuadez, Aristomene leur ayant appris lui-même ce qui en étoit. Il sçut par ses coureurs que les Corinthiens avoient envoyé quelques renforts à l'armée des Lacedémoniens qui étoit devant le château d'Ira; il apprit en même tems

(a) *Pauf. Mess. c.* 19.

la route que ces troupes avoient prise, & que n'observant aucune discipline dans leur marche, elles campoient à l'avanture, sans poser ni corps de garde, ni sentinelles. Il va se poster en embuscade sur leur chemin, il les attaque brusquement durant la nuit, les taille presque tous en piéces, leur tue quatre de leurs principaux officiers, pille leur camp, & retourne à Ira chargé de butin. Il n'y avoit qu'Aristomene qui eût pû faire un coup si hardi. A cette nouvelle les Lacedémoniens furent saisis d'horreur & d'étonnement. Il n'en falloit pas moins pour leur persuader qu'il vivoit.

A son retour il fit à Jupiter Ithomate un sacrifice appellé Hecatomphonie; c'étoit un sacrifice de cent victimes, & personne n'avoit droit de l'offrir qu'après avoir tué de sa main cent ennemis dans un combat (*a*). On dit qu'il fit trois fois en sa vie cette sorte de sacrifice : la premiere après la bataille qui se donna au Monument du Sanglier; la seconde après avoir défait les Corinthiens dans l'occasion dont je viens de parler; & la troisiéme après plusieurs excursions qu'il avoit faites avec un grand succès & où il avoit taillé en piéces un grand nombre d'ennemis. Plutarque dans la vie de Romulus (après avoir cité les Auteurs Romains, qui pour relever la gloire de ce Prince, disent que dans un combat

(a) *Plin. l.* 11. *c.* 70; *Pauf. Meff. c.* 19.

où il périt 14000. hommes du côté des ennemis, il en tua lui-même plus de 7000) remarque que les Messeniens donnent aussi un peu trop dans le merveilleux, lorsqu'ils rapportent que leur Général avoit tué de sa propre main 300. Spartiates. Pour moi j'avouë que je ne suis point du tout convaincu de la justesse de cette remarque. Ce que rapportent les Romains, est entierement fabuleux. Mais je ne voi pas la moindre ressemblance entre cette fable inventée à plaisir & ce que les Messeniens racontent de leur Heros. Qu'un homme tel qu'Aristomene, d'une valeur & d'une intrepidité connues, dans une guerre de près de vingt ans, dans une guerre pleine d'actions, ait tué lui-même trois cens hommes aux ennemis, il n'y a rien en cela que de probable. Si l'on revoque en doute ces sortes de faits, il n'y a presque rien de certain dans l'Histoire. On peut dire aussi que quand Aristomene faisoit ces sortes de sacrifices, qui donnoient à entendre qu'il avoit tué trois cens Spartiates, quoi qu'en effet il n'en eût pas tué de sa main un si grand nombre, c'étoit un trait de politique & de prudence d'un Général habile, qui employoit toutes sortes de moyens pour décourager l'ennemi & pour animer les siens dans une guerre si inégale. Mais comme le fait n'est pas incroyable, il n'y a nulle nécessité d'avoir recours à de pareils artifices. Saint Clement d'Alexandrie a amplifié cette Histoire, en disant qu'Aristomene

sacrifia

sacrifia 300. Lacedémoniens, entr'autres Theopompe Roi de Sparte, Prince qui malheureusement étoit mort avant qu'Aristomene fût né. C'est un conte fait à plaisir & qui n'a pas la moindre apparence de probabilité. Mais cela n'empêche pas qu'il n'ait été fidélement copié par Eusebe & autres Apologistes de la réligion chrétienne, tant anciens que modernes.

La fête des Hyacinthia approchoit; les Lacedémoniens se disposoient à la célébrer, & pour cet effet ils firent une trêve de quarante jours avec les Messeniens. Pendant ce tems-là quelques archers Cretois qui étoient venus au secours des Spartiates, ne se crurent pas obligez de s'abstenir de tout acte d'hostilité. Ils faisoient des courses continuelles sur les terres des Messeniens, & ne cessoient de ravager les environs du Mont Ira. Dans une de ces courses ils trouverent un plus gros butin qu'ils n'avoient esperé; ce fut Aristomene. Sur la foi d'une trêve jurée solennellement de part & d'autre, il s'étoit malheureusement écarté. Sept archers Crétois le trouvant seul, le prirent, & lui lierent les pieds & les mains. Aussi-tôt deux de la bande se détachent pour porter à Sparte l'agréable nouvelle de la prise d'Aristomene. Les autres gardent leur prisonnier, & le conduisent à une cabane d'un village de la Messenie; car ce fut le soir qu'ils le prirent, & ils étoient trop loin des terres de la Laconie pour y arriver cette nuit. La chau-

miere où ils le conduisirent étoit habitée par une veuve qui avoit sa fille avec elle. La nuit précedente cette fille avoit eu un songe extraordinaire. Elle avoit rêvé qu'elle voyoit des loups qui lui amenoient un lion enchaîné, auquel on avoit arraché les griffes; qu'elle l'avoit delié, & lui avoit donné des ongles dont il s'étoit servi dans le moment pour dechirer en piéces ceux qui le gardoient. Elle se souvint de ce songe lorsque les archers Cretois eurent amené Aristomene dans sa maison; & quand elle eut appris son nom, ne doutant point que le songe qu'elle avoit eu, ne fût prophetique, elle resolut de faire tout ce qu'elle pourroit pour l'accomplir. Elle observe attentivement les yeux du prisonnier, & comprend au moindre signe ce qu'il souhaite qu'elle fasse. Elle va tirer du vin, elle en verse largement aux Cretois, & les fait boire jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Alors elle prend l'épée de celui qui dormoit le plus profondément, elle en coupe les couroies dont ils avoient lié leur prisonnier; c'étoient les couroies de leurs carquois. Ensuite elle donne l'épée à Aristomene, & sur le champ il égorge les cinq Cretois qui l'avoient pris. Pour marquer sa reconnoissance à sa liberatrice, il la mene avec lui à Ira, & la marie à son fils Gorgus qui avoit environ dix-huit ans.

Il y avoit alors onze ans que le siége duroit; le terme fatal approchoit (a), & l'onziéme an-

(a) *Pauf. Meff. c.* 20.

née du siége d'Ira devoit être la derniere. Après la déroute des Messeniens au Grand Fossé, Aristomene & Theoclus allerent à Delphes pour consulter l'oracle sur le sort de leur Patrie. La Pythie leur répondit en ces termes.

Εὖτε τράγος πίνῃσι Νέδης ἑλικόῤῥοον ὕδωρ,
Οὐκ ἔτι Μεσσήνην ῥύομαι· σχεδόθεν γὰρ ὄλεθρος.

„ Quand un bouc alteré boira de l'eau de la
„ riviere de Neda, je ne conserverai plus Messe-
„ ne; car alors sa ruine sera proche.

La riviere de Neda a sa source au Mont Lycée; elle prend son cours par l'Arcadie; puis se repliant, pour ainsi dire, sur elle même, elle coule vers la Messenie, & la separe de l'Elide. Les Messeniens trompez par l'ambiguité de l'oracle, mirent toute leur attention à empêcher que les boucs ne bussent de l'eau de la Neda: mais le Dieu entendoit toute autre chose. Vers ce tems-là le devin Theoclus se promenant sur les bords de la riviere, vit un figuier sauvage, qui au lieu de pousser en haut, s'étoit plié du côté de la riviere, & panchoit tellement sur l'eau que quelques-unes de ses branches y touchoient. Il faut sçavoir que le mot Grec τράγος qui signifie *un bouc*, signifioit aussi chez les Messeniens *un figuier sauvage*. Or c'étoit là le mot dont l'oracle s'étoit servi dans sa réponse. Le devin ayant donc remarqué le figuier sauvage qui panchoit sur la

Neda ; comprit que ce que l'on entendoit d'un bouc, devoit peut-être s'entendre de cet arbre; d'où il jugea que la prédiction étoit accomplie, & que le moment fatal de la ruine de la Messenie étoit très proche. Il va trouver Aristomene, il le mene sur le lieu, il lui montre le figuier, lui dit ce qui lui est venu en pensée, & lui développe le sens de l'oracle. Aristomene n'eut pas de peine à le croire, & dès lors il commença à se préparer à un sort qu'il regardoit déja comme inévitable.

Les Messeniens (a) avoient certains gages sacrez qui leur étoient venus de main en main de l'Antiquité la plus reculée : ils étoient persuadez que la durée de leur Etat dépendoit de la conservation de ces précieux gages, & que la ruine ou le salut de leur Patrie y étoient attachez; de sorte que s'ils les laissoient perdre, ils étoient eux-mêmes perdus sans ressource & sans aucune espérance de pouvoir jamais se rétablir, & qu'au contraire s'ils avoient soin de les conserver, quelque bas qu'ils tombassent, ils devoient certainement se relever un jour & refleurir plus que jamais. Aristomene prit en une nuit ces gages sacrez, & les portant à Ithome, autrefois ville capitale de la Messenie, mais qui avoit été ruinée dans la premiere guerre des Spartiates, il les cacha sous terre dans l'endroit le plus dé-

(a) Pauſ. Meſſ. c. 20.

sert qu'il put trouver; puis s'adressant à Jupiter Ithomate & à toutes les Divinitez Tutelaires de la Messenie, il leur confia ce sacré dépôt, la derniere & l'unique espérance de sa Patrie qui étoit menacée d'une ruine prochaine.

Les Messeniens n'étoient pas assiegez fort étroitement dans Ira. Ils étoient encore maîtres non seulement de cette ville, mais encore de tous les environs, c'est-à-dire, de toute la vallée depuis le pied de la montagne jusqu'à la riviere de Neda; quelques-uns même habitoient dans des maisons qui étoient hors des portes de la ville. Mais il étoit arrêté qu'ils périroient, comme autrefois les Troyens, par un adultere. Un esclave d'Emperamus, homme distingué parmi les Spartiates, avoit coûtume d'amener tous les jours les troupeaux de son maître boire à la riviere. Un jour il rencontra la femme d'un Messenien qui demeuroit hors des portes de la ville, & qui alloit chercher de l'eau vis-à-vis de l'endroit où il faisoit boire ses troupeaux. Il entra avec elle en une conversation familiere, en devint amoureux, & sçut si bien profiter de l'occasion, qu'elle lui permit de la venir voir les nuits que son mari feroit la garde. Car tous les Citoyens tour à tour gardoient la citadelle, de crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville par cet endroit. Les fortifications en avoient été faites à la hâte, & il n'y avoit ni corps de garde ni aucun endroit où la garnison pût se mettre à couvert quand il

tomboit de la pluïe. Une nuit que le mari de cette femme étoit de garde, il tomba une pluïe affreuſe, & il fit un tems fort rude. Le Général étant alors abſent, les Sentinelles négligerent leur devoir, & abandonnerent leurs poſtes avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis entrepriſſent rien pendant une nuit ſi pluvieuſe. Ariſtomene avoit fait marché avec un Cephallenien, qui étoit ſon hôte & ſon ami, pour fournir aux Meſſeniens du bled & les autres proviſions néceſſaires. Le Cephallenien avoit été enlevé depuis quelques jours par une troupe de Lacedémoniens comme il venoit à Ira. Ariſtomene informé du malheur qui étoit arrivé à ſon ami, vouloit le délivrer à quelque prix que ce fût. Il ſortit de la ville, il attaqua le parti qui l'avoit enlevé, & l'ayant enfin délivré, il le conduiſit à Ira avec toutes les proviſions qu'il avoit avec lui: mais en rendant ſervice à ſon ami, il fut bleſſé lui-même dans le combat. Cette bleſſure l'obligeoit à reſter chez lui, & le mettoit hors d'état de faire ſa ronde à l'ordinaire. Les ſoldats qui étoient en faction dans la citadelle, crurent que pour ces deux raiſons, & à cauſe que leur Général étoit abſent & parce qu'il ne paroiſſoit pas qu'il y eût rien à craindre de la part de l'ennemi, ils pouvoient abandonner leurs poſtes & ſe retirer chez eux. Le mari de cette Meſſenienne qui avoit une intrigue avec l'eſclave d'Emperamus, étoit du nombre

de ceux qui devoient faire la garde cette nuit, & le galant de sa femme s'étoit rendu auprès d'elle cette même nuit, selon sa coûtume. Le Messenien abandonnant son poste, revient à sa maison, il frappe à la porte: sa femme surprise d'un si prompt retour, cache son amant du mieux qu'elle peut; elle court au-devant de son mari, elle le reçoit avec des grandes démonstrations de joie; elle fait semblant d'être agréablement surprise d'un retour si prompt, & lui demande par quel heureux hasard il revient sitôt. Le mari, qui ne se défie de rien, lui en dit la raison; qu'il n'a fait que suivre l'exemple de ses Camarades; qu'ils se sont tous retirez chez eux; & qu'il n'y a rien à craindre pour la citadelle, attendu le mauvais tems & l'obscurité de la nuit. Cependant l'esclave d'Emperamus entendoit tout: il n'eut pas plûtôt appris que la citadelle n'étoit point gardée, que se dérobant à la hâte, il courut promptement au camp pour en donner avis. Les deux Rois étoient alors absens, Emperamus tenoit leur place & commandoit les assiégeans. L'esclave s'adresse à lui; il lui apprend que le moment de prendre Ira est venu, que la citadelle est abandonnée, que les assiégez se sont retirez dans leurs maisons; qu'il seroit très imprudent de négliger une occasion si favorable, qui peut-être ne se représenteroit jamais; & qu'enfin il avoit appris de la bouche même d'un des Messeniens que les assiégez se croyoient en sureté & n'étoient point sur leurs gardes.

L'obſcurité de la nuit & l'orage affreux qui continuoit toûjours (a), favoriſa l'entrepriſe des Lacedémoniens. Les chemins étoient impraticables à cauſe de la pluïe & des ténebres. Leur courage cependant & l'eſpérance prochaine d'emporter une place qui les tenoit depuis ſi longtems, leur firent ſurmonter toutes les difficultez. Ils arrivent au pied des murailles, les uns y appliquent des échelles, les autres grimpent ou s'élancent, & ils entrent dans la citadelle ſans trouver aucune oppoſition de la part des Meſſeniens. Gorgus fils d'Ariſtomene fut le premier qui s'apperçut qu'ils étoient entrez dans la ville. Son pere, tout bleſſé qu'il étoit, ſortit de ſa maiſon, & fit tout ce qu'il put pour encourager les Citoyens: mais ils étoient ſi troublez & dans un ſi grand deſordre, qu'il ne fut pas poſſible de les raſſembler & d'en former un corps conſidérable. Ils combattoient néanmoins, non pas tous enſemble ni en bataille rangée, mais par troupes & en ſe ſervant de toutes les armes que le haſard leur préſentoit. Ariſtomene fut toute la nuit ſur pied. A la tête d'une petite troupe qu'il avoit ramaſſée au haſard, il ſoutenoit l'effort des ennemis, il couroit par la ville, il exhortoit les Meſſeniens à faire leur devoir en braves gens, & par ſes cris il tâchoit de reveiller ceux qui ignoroient encore que l'ennemi s'étoit emparé de la

(a) *Pauſ. Meſſ. c.* 21.

citadelle

citadelle & que tout étoit dans la confusion. Mais tous ses efforts étoient inutiles; c'étoit en vain qu'il exhortoit les Messeniens; à peine entendoient-ils ses ordres, & ils les exécutoient encore moins: ils n'avoient pû ni demander ni prendre le mot du Guet; & s'ils allumoient un flambeau ou quelque brandon, le vent & la pluïe l'éteignoient aussi-tôt. D'un autre côté les Lacedémoniens qui ne connoissoient point les lieux & qui craignoient Aristomene, se contentoient de conserver les postes dont ils s'étoient emparez. Ainsi la nuit se passa sans qu'il se fît rien de considérable de part ni d'autre.

Lorsque le jour parut, Aristomene n'oublia rien pour irriter le desespoir des siens; il les exhortoit à faire leurs derniers efforts pour sauver leur Patrie & chasser l'ennemi. Ses discours eurent tout l'effet qu'il pouvoit en attendre. Les Messeniens se raniment, ils se jettent en desesperez au travers des ennemis, & vendent cherement leurs vies. Les femmes de leur côté montent au haut de leurs maisons pour lancer des pierres & des tuiles sur l'ennemi. Elles auroient voulu monter sur les toits pour les renverser sur les Lacedémoniens. Mais la tempête étoit si violente & l'orage si affreux qu'elles ne pouvoient tenir contre. Enfin elles descendent, elles prennent les armes, elles fondent sur les Lacedémoniens, & raniment les hommes autant par leur exemple que par leurs paroles. Mais l'orage qui

continuoit toûjours, le bruit épouvantable du tonnerre, les éclairs dont ils étoient continuellement éblouis & qui étoient encore plus terribles pendant le jour qu'ils n'avoient paru pendant la nuit, étoient des obstacles qu'ils ne pouvoient vaincre. Les Spartiates au contraire tiroient un bon augure de ce qu'il tonnoit à leur droite; leur Devin les assuroit que c'étoit un heureux présage, & que Jupiter se déclaroit pour eux: tout cela ne contribuoit pas peu à leur inspirer une nouvelle ardeur. Ils étoient fort superieurs en nombre: mais ils croyoient qu'il étoit beaucoup plus prudent de fatiguer l'ennemi par de légeres escarmouches, que de l'attaquer brusquement & de le pousser à outrance. Ils se reposoient tour à tour, & il leur venoit continuellement de nouveaux renforts de leur camp: au lieu que les Messeniens n'avoient ni repos, ni relâche, ni le tems de prendre de la nourriture; de sorte que tout contribuoit à les accabler, & qu'ils étoient à demi morts de froid, de faim, & de soif. Leurs femmes épuisées de fatigue, étoient aussi aux abois; & peu accoûtumées à porter les armes & à combattre, il n'étoit pas possible qu'elles resistassent plus long-tems.

Il y avoit trois jours que les Messeniens combattoient ou qu'ils étoient sous les armes, lorsque Theoclus prenant Aristomene à part: « A quoi bon, lui dit-il, nous donner tant de » peines? Il faut que notre Patrie succombe: il y

» auroit une espéce d'impieté à s'opposer plus
» long-tems à ce que le ciel a ordonné. Je renon-
» ce donc à une vie qui ne peut plus être ni utile
» ni nécessaire à la Messenie. Pour vous, Aristo-
» mene, ayez soin de vous conserver pour vos
» Citoyens; veillez sur les ruines de votre Patrie;
» & tant que vous vivrez, ne souffrez pas que
» Sparte jouisse tranquillement des fruits d'une
» victoire trop facile. » Ayant ainsi parlé, il se jette tête baissée au milieu des ennemis, suivi de quelques autres; il combat comme un lion; il tue, il renverse tout ce qui lui resiste; mais à la fin, mortellement blessé, il tombe & rend le dernier soupir. Aristomene fait sonner la retraite, & rassemble les Messeniens; il leur commande de mettre leurs femmes & leurs enfans au milieu de leurs bataillons; il donne la conduite de l'arrieregarde à Gorgus son fils, & se mettant lui-même à la tête de ses troupes, il leur fait comprendre par quelque signe qu'il veut s'ouvrir un passage à travers les ennemis pour sortir de la ville. Les Lacedémoniens le voyant determiné à périr, s'ouvrirent eux-mêmes pour le laisser passer, persuadez qu'il étoit plus à propos de faire, pour ainsi dire, un pont à un ennemi forcené, que de le porter par une trop opiniâtre resistance à des entreprises qui auroient pû avoir des suites fatales.

Les Arcadiens (a) n'eurent pas plûtôt reçu la

(a) *Pauf. Meff. c. 22.*

nouvelle de la prise d'Ira, qu'ils déclarerent à leur Roi qu'ils vouloient marcher contre les Lacedémoniens, resolus de sauver leurs alliez ou de périr avec eux. Aristocrate vivoit encore, & étoit toûjours dans les intérêts de Sparte. S'étant laissé gagner par des présens, il refusa de mener les Arcadiens au secours des Messeniens, en leur disant qu'ils n'avoient plus d'alliez à secourir, & qu'ils avoient tous été ensevelis sous les ruines de leur ville. Peu de tems après ils furent mieux informez ; & ayant appris qu'à la verité les Messeniens avoient été obligez d'abandonner Ira, mais qu'ils avoient échappé pour la plûpart aux ennemis, ils envoyerent d'abord leur principale noblesse, puis ils se mirent tous en marche pour aller joindre au Mont Lycée les genéreux fugitifs. Ils leur firent toutes sortes de bons traitemens ; leur offrant de les distribuer dans leurs villes & de leur donner une partie de leurs terres (a) : ils donnerent même dès lors leurs filles en mariage à quelques jeunes Messeniens qui n'étoient point encore mariez.

Il n'étoit pas possible à Aristomene de demeurer tranquille après la ruine de sa Patrie. Il fit choix de cinq cens Messeniens qu'il connoissoit pour gens déterminez à tout entreprendre, & qui comptoient leurs vies pour rien lorsqu'il s'agissoit de se vanger. Ensuite il assembla les Ar-

(a) *Polyb. l.* 4. *c.* 33.

cadiens avec leur roi; car il ne le connoissoit pas encore pour un traître, & ne le soupçonnoit point d'autre crime que de lâcheté. Il demande à ses braves s'ils sont déterminez à mourir avec lui pour vanger leur patrie, & en présence des Arcadiens & d'Aristocrate il leur fait part de son dessein. » Actuellement, leur dit-il, les Lacedé-
» moniens tout occupez de leur nouvelle con-
» quête, ne pensent qu'à piller les richesses que
» nous avons laissées à Ira. Profitons de l'occasion,
» & dès ce soir partons pour aller attaquer Spar-
» te. » Trois cens Arcadiens lui offrirent volontiers leur secours, & voulurent partager la gloire de l'entreprise. Mais on fut obligé de differer l'exécution, parce que les entrailles des victimes ne promettoient pas un heureux succès. Pendant ce tems-là Aristrocrate découvrit aux Lacedémoniens le dessein d'Aristomene. Mais on reconnut bien-tôt sa trahison. Car l'esclave qu'il avoit depêché à Sparte pour informer Anaxandre de ce qui se passoit, fut arrêté à son retour par les Arcadiens qui tenoient leur roi pour suspect. On le fouilla, & on lui trouva une lettre d'Anaxandre, qu'on fit lire & examiner dans une assemblée de la nation. Le Roi de Sparte y remercioit le Roi d'Arcadie des anciens services qu'il avoit rendus aux Lacedémoniens, & l'assuroit qu'il pouvoit compter sur leur reconnoissance pour le dernier service qu'il venoit de leur rendre, aussi bien que pour les bons offices qu'il

leur avoit rendus auparavant. Il appuyoit beaucoup sur l'importance de la derniere découverte, & parloit de la perfidie de ce malheureux Prince dans les termes les plus clairs.

La justice des Arcadiens fut tout-à-fait prompte & expéditive. Sans déliberer plus long-tems, ils resolurent de lapider leur Roi, & exhorterent les Messeniens à se joindre à eux pour cette exécution. Ceux-ci se tournerent vers Aristomene, comme attendant ses ordres. Mais les yeux baissez contre terre, il se contentoit de verser des larmes, & ne leur répondoit rien. Les Arcadiens furent donc eux-mêmes les exécuteurs de leur Sentence (a); & après qu'ils eurent lapidé Aristocrate & jetté son corps hors de leurs terres sans sépulture, ils érigerent une colonne dans le Temple de Jupiter Lycéen, avec cette inscription:

» Les Rois parjures (b) sont punis tôt ou tard » avec l'aide de Jupiter. On a enfin découvert la » perfidie de celui qui à trahi Messene. Tant il » est difficile à un homme parjure d'échapper à » la vengeance des Dieux! Grand Jupiter, louan- » ges & actions de graces vous soient renduës: » protegez l'Arcadie.

Telle fut la fin malheureuse d'Aristocrate; & tels étoient les principes d'un peuple généreux, qui

(a) *Plut. de serâ num. vindictâ p.* 458; *Polyb. l.* 4. *c.* 33.

(b) *Pauf. & Polyb.*

ne s'étoit point laissé corrompre par de fausses subtilitez, qui n'obéïssoit point en esclave, & qui ignoroit toute autre puissance que celle qui étoit dirigée & limitée par les Loix. Il faut avouer néanmoins que, si ce que rapporte Polybe est vrai, qui est que non contens d'avoir lapidé Aristocrate, ils firent aussi mourir toute sa famille, la vengeance fut peut-être poussée un peu trop loin.

Sur la nouvelle de la prise d'Ira, les habitans de Pylos, de Mothone, & de quelques autres ports de mer de la Messenie (a), abandonnerent leur Patrie; & s'étant embarquez, ils passerent à Cyllene qui étoit un port des Eléens. De-là ils envoyerent prier leurs Compatriotes qui étoient en Arcadie, de se joindre à eux pour aller chercher de nouvelles terres, & conjurer Aristomene de vouloir bien être leur chef dans cette expédition. Aristomene leur fit réponse qu'il étoit dans la résolution d'employer le reste de ses jours à combattre contre les Tyrans de sa Patrie, & qu'il esperoit faire encore bien de la peine à Sparte: mais il leur donna pour chefs Manticlus fils de Theoclus, jeune homme d'un grand courage & qui promettoit beaucoup, & Gorgus son fils. Vers ce tems-là, Evergetidas son beau-frere vint se joindre à lui. Quand il eut appris le dessein qu'avoit eu Aristomene d'aller surprendre

(a) *Paus. Mess. c.* 23.

la ville de Sparte, & que la perfidie d'Aristocrate avoit fait échouer cette entreprise, il en eut beaucoup de chagrin. Il prit avec lui cinquante Messeniens qui s'offrirent d'eux-mêmes à le suivre dans ses expéditions; il les méne à Ira, il attaque les Lacedémoniens qui étoient toûjours occupez à piller & saccager la ville, il en fait un horrible carnage, & meurt glorieusement les armes à la main avec tous ses compagnons. Le reste des Messeniens allerent joindre leurs Compatriotes à Cyllene. Là Aristomene remit toute son autorité entre les mains des nouveaux Généraux qu'il leur avoit donnez. Il accorda en même tems une permission générale à tous ses soldats d'aller avec eux chercher un nouvel établissement; & la plûpart userent de cette permission, de sorte qu'il n'en resta presque point en Arcadie, à la reserve des vieillards, & de quelques miserables qui n'avoient pas de quoi faire les frais du voyage. Ainsi finit par la prise d'Ira la seconde guerre des Messeniens avec les Spartiates, Autosthene étant Archonte à Athénes, la premiere année de la vingt-huitiéme Olympiade.

La flotte des Messeniens passa l'hyver à Cyllene; & les Eléens leur fournirent généreusement de l'argent avec toutes les provisions nécessaires. La belle saison du Printems étant venue, il fut question de sçavoir où l'on iroit. On tint conseil là-dessus, & les sentimens des Généraux furent

sent partagez. Gorgus, héritier de la haine de son pere contre Sparte, étoit d'avis qu'on n'allât pas plus loin que Zacynthe: » Nous y serons, di» soit-il, à portée d'inquieter toute la côte mariti» me de la Laconie.» Manticlus au contraire croioit qu'il n'étoit plus tems de penser à troubler les Lacedémoniens: » Il faut, disoit-il, oublier tous » les maux qu'ils nous ont faits; nous ne sommes » plus en état de leur nuire, tout ce que nous pour» rions entreprendre contr'eux dans la suite, ser» viroit plûtôt à rendre nôtre condition plus mau» vaise, qu'à causer quelque dommage à nos en» nemis: allons donc droit en Sardaigne; c'est » une belle & grande isle qui nous fournira abon» damment toutes les choses nécessaires à la vie. Tandis que la dispute duroit encore & que chacun s'échauffoit pour faire valoir son avis, Anaxilas monarque de Rhegium, dont les Ancêtres étoient Messeniens & s'étoient établis dans ce pays après que leur Patrie eut été ruinée pour la premiere fois dans la premiere guerre de Sparte, les envoya prier de lui donner quelque secours. Il étoit en guerre avec les Zancléens, peuples établis dans cette partie de la Sicile qui étoit précisement vis-à-vis du territoire qu'il occupoit. La guerre étoit très-sanglante; & comme il n'avoit point de flotte à lui, l'avantage n'étoit pas toûjours de son côté. Il promit donc aux Messeniens qu'il leur céderoit tout ce qu'ils pourroient gagner sur les Zancléens, qu'il leur aideroit mê-

me à faire la conquête de leurs terres, & qu'il leur en feroit présent ; & pour les faire entrer plus efficacement dans ses vûës, il leur envoya une description du pays qu'il s'agissoit de conquérir.

Les Messeniens accepterent la proposition d'Anaxilas, & furent d'avis d'entreprendre l'expédition. Ils firent voile à Rhegium, prirent ce monarque sur leur flotte avec toutes ses troupes, & les débarquerent en Sicile. Là il se donna plusieurs combats. Anaxilas défit les Zancléens sur mer, & les Messeniens les battirent sur terre. Bientôt après on les assiegea & par mer & par terre. Le siege fut poussé vivement ; & lorsqu'ils virent que l'ennemi avoit déja abbatu une grande partie de leurs murailles, ils se refugierent dans les temples & aux pieds des autels où ils se tinrent en qualité de supplians. Anaxilas étoit d'avis qu'on les passât au fil de l'épée, & qu'on vendît les autres à l'encan avec leurs femmes & leurs enfans. Mais les Généraux des Messeniens s'opposerent à cette barbarie, & prierent Anaxilas de ne pas les obliger à traitter des Grecs comme les Lacedémoniens les avoient traittez eux-mêmes. L'asyle fut donc respecté ; on leur accorda la vie à tous ; & on fit un traitté avec eux : on permit à tous ceux qui ne vouloient point quitter leur Patrie, de rester dans la ville sous le gouvernement des vainqueurs ; mais Zancle changea de nom, & les Messeniens l'appellerent

Messene (a), en mémoire de leur ancienne Patrie.

Aristomene (b) après le départ de ses compatriotes, maria sa sœur, & deux de ses filles qui avoient atteint l'âge nubile, aux plus éminens du pays où il demeuroit. Bientôt après, les Dieux donnerent un mari à la troisiéme. Damagete Roi d'Ialyse qui étoit une ville de l'isle de Rhodes, alla en personne à Delphes pour consulter l'oracle sur le choix d'une femme. La prêtresse lui ordonna d'épouser la fille du plus brave homme, du plus noble, & du plus distingué qu'il y eût dans la Grece. Aristomene étoit dans le même tems à Delphes pour ses affaires particulieres. Le Prince Rhodien qui avoit oui parler de son rare mérite, comprit facilement qu'il n'avoit pas besoin de chercher plus loin, & qu'il n'y avoit point d'homme dans toute la Grece qui fût comparable à Aristomene. Il lui demande sa fille, & il l'obtient. Ensuite il s'en retourne à Rhodes, ménant avec lui & le pere & la fille. Mais Aristomene ne put pas y rester longtems. Il se disposa à faire un voyage à Sardes capitale de Lydie, qui étoit en ce tems-là gouvernée par Ardys fils de Gygès. Son dessein étoit d'aller de là à Ecbatane, à la cour de Phraorte Roi de Medie. Mais une maladie dont il fut pris & qui l'emporta en peu de tems, mit ob-

(a) *Aujourd'hui* Messine. | (b) *Paus. Mess. c.* 24.

ſtacle à tous ſes deſſeins. Damagete ſon gendre lui érigea un ſuperbe monument, & les Rhodiens ne témoignerent pas moins d'empreſſement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.

Il me ſemble que c'eſt là le récit le plus probable de la mort d'Ariſtomene. Mais il y en a un autre, que nous trouvons dans pluſieurs Auteurs (*a*), & qui eſt beaucoup plus commun. On dit qu'après s'être pluſieurs fois échappé miraculeuſement des mains des Lacedémoniens, il fut enfin repris & mis à mort, qu'on l'ouvrit tout vivant, & qu'on trouva ſon cœur tout velu. Quoique nous ne connoiſſions pas les premiers Auteurs de ce récit, ou plûtôt de cette fable, & que nous n'en puiſſions rien dire de particulier, il y a néanmoins beaucoup de raiſons qui nous empêchent de la croire. Ceux qui ont écrit le plus exactement l'hiſtoire des guerres des Meſſeniens & la vie d'Ariſtomene, ne parlent point de ce fait: d'un autre côté, ceux qui en parlent, ſont d'une réputation inferieure à celle des premiers, ils font des fautes intolerables dans ce qu'ils diſent, & il ſemble qu'ils n'ont rapporté ce prétendu fait, que parce qu'il contient quelque choſe d'extraordinaire & de ſingulier, ſans ſe donner la peine d'en examiner la verité ou la fauſſeté. Il eſt vrai que ceux qui le rapportent,

(a) *Plin. l.* 11. *c.* 70. *dit* qu'on l'ouvrit tout vivant; *Val. Max. l.* 1. *c.* 8; *Steph. de Urb.* &c *Ανδανία.*

disent des Auteurs plus anciens (*a*) afin de lui donner quelqu'apparence de verité. Mais il est certain que les anciens Auteurs sur le témoignage desquels ils prétendent s'appuyer, n'ont jamais rien écrit de semblable : & c'est ce qui nous donne lieu de croire que quelques-uns de ceux qui ont parlé de ce fait extraordinaire, sentoient eux-mêmes qu'ils rapportoient une fable.

Aristomene étoit brave de sa personne, bon soldat, excellent Général, bien fait de corps, & d'un genie superieur, propre à former les plus vastes projets & à exécuter les plus grandes entreprises; il supportoit aisément les fatigues, il étoit hardi & entreprenant, peut-être même temeraire; mais la prodigieuse inégalité de ses forces le mettoit dans la nécessité de tout hasarder & de tout entreprendre. Cette même inégalité rend excusable la hardiesse avec laquelle il exposoit si fort & si souvent une vie d'où dépendoient le succès de la guerre & le salut de tant de Citoyens. Cette raison seule est l'apologie de plusieurs autres de ses actions où il semble qu'il y avoit quelque chose de bas : par exemple, il faisoit quelquefois la guerre à des femmes, il alloit en parti, il pilloit, il ravageoit le païs ennemi, parce que n'ayant pas assez de troupes, il

(a) *Step.* cite *Herodote*, qui n'a jamais parlé d'*Aristomene*, & *Rhianus* que *Pausanias* suit expressément, mais sans parler de cette fable. *Aristomene* étoit le Heros du Poëme de *Rhianus*, & il n'est nullement croiable qu'il l'eût fait mourir si miserablement.

n'étoit pas toûjours en état de livrer bataille & de resister à une armée entiere. Mais il ne paroit pas avoir été fort réligieux ; & quoiqu'on puisse dire qu'il est probable qu'il n'eut aucune part à l'action des deux jeunes Messeniens qui sous la forme de Castor & de Pollux allerent dans le camp des Lacedémoniens troubler leurs ceremonies les plus sacrées, il est certain que l'on voit quelque chose d'impie dans celle qu'il fit en attaquant les femmes & les prêtresses dans le tems qu'elles étoient occupées au service des Déesses. Son amour pour la Patrie, son zêle pour la liberté qui étoit le mobile de toutes ses actions & qui ne l'abandonna jamais jusqu'aux derniers momens de sa vie, doivent couvrir bien des fautes : Si les portraits que nous avons de lui ne sont pas extrêmement flattez, & si ce que les Historiens rapportent de ses actions est bien vrai, on peut dire que si parmi les anciens Heros il y en a plusieurs qui ayent mieux réüssi dans les guerres qu'ils ont entreprises, il y en a peu qui ayent merité de plus heureux succès ; & si d'autres ont entrepris de délivrer leur Patrie avec une meilleure fortune, à peine s'en trouve-t-il un seul qui ait eu autant de difficultez à surmonter, qui ait été plus accablé d'affaires, ou qui ait fait paroître plus de grandeur d'ame lors même qu'il succomboit.

Sa mort assûra aux Lacedémoniens les con-

quêtes qui leur avoient tant couté (*a*). Maîtres de la Messenie, ils en partagerent les terres entr'eux, & pendant presque trois siécles ils traiterent comme des esclaves publics le peu d'habitans qui y étoient restez. Après que les Thebains eurent remporté à Leuctres une grande & mémorable victoire sur les Lacedémoniens, Epaminondas héritier de la haine d'Aristomene contre Sparte, aussi célébre par sa valeur que ce généreux défenseur de la Patrie, mais plus heureux que lui dans ses entreprises, resolut de rétablir les Messeniens dans leur païs & de les délivrer de l'esclavage. Il envoïa de tous côtez, en Italie, en Sicile, & même chez les Evesperites jusqu'au fond des deserts de la Libye, pour inviter ces malheureux exilez à revenir dans le Peloponnese. Il leur bâtit une ville qu'il appella Messene, & les y établit sous d'heureux auspices. On recouvra les gages sacrez qu'Aristomene avoit cachez, & on les plaça dans la nouvelle ville. Ils consistoient en des lames de plomb fort minces, qui formoient une espéce de rouleau, & sur lesquelles étoit écrit tout ce qui concernoit le culte & les céremonies des grandes Déesses. On dit que l'endroit où ils étoient cachez, fut découvert à Epaminondas dans un songe. Les os d'Aristomene (*b*) furent rapportez dans sa Patrie par un

(a) *Pauf. Mess. c.* 24, 25, 26, & 27; *Diod. Sic. l.* 15.

(b) *Pauf. Mess. c.* 32.

ordre de l'oracle de Delphes, & on les enterra dans la nouvelle ville. Les Messeniens lui sacrifioient un taureau avec des céremonies particulieres. Ils attachoient la victime à une colonne qui étoit auprès de son tombeau. Si à force de se débattre le taureau déplaçoit la colonne, c'étoit une marque que la victime étoit agréable, & ils en tiroient un bon augure: si au contraire il laissoit la colonne en l'état ou elle étoit sans la remuer & la déplacer, ils se croyoient ménacez de quelque malheur.

Ce fut ainsi que les Messeniens revinrent dans le Peloponnese, & qu'ils recouvrerent & leur Patrie & leur liberté, deux cens quatre-vingt dix-sept ans après (a) la prise d'Ira, Dyscinete étant Archonte à Athenes, la troisiéme année de la cent deuxiéme Olympiade. Après cela ils y vêcurent en paix pendant plusieurs années. Ils répousserent avec succès les fréquentes attaques des Lacedémoniens; ils échapperent à la ruine commune, & à l'échec que toute la grece reçut dans la bataille de Cheronée; ils se joignirent à la république des Achéens, qui les délivrerent de la Tyrannie de Nabis le Spartiate qui avoit surpris la ville de Messene. Ils eurent un peu après une guerre assez malheureuse avec les Achéens, firent prisonnier Philopœmen Général de leurs en-

(a) *Pausanias Mess. c. 27, 28, & 29. Plut. in Philopœm.*

nemis

nemis, & le mirent à mort. Les Auteurs de cette action ayant été punis, ils rentrerent dans l'alliance des Achéens, & bien-tôt après ils furent réduits avec eux & avec toute la Grece sous la puissance des Romains.



TARQUIN L'ANCIEN.

L'HISTOIRE de Tarquin l'Ancien est un exemple remarquable du pouvoir qu'on attribue ordinairement à la fortune sur les choses humaines ; pouvoir dont elle se plaît souvent à donner des marques, en faisant réüssir certains évenemens par les moiens qui paroissent les moins propres à les produire. Le bannissement de son pere qui fut chassé d'une ville où il tenoit un des premiers rangs, les disgraces qu'il eut dans le pays de sa naissance, son exclusion de toutes les charges & dignitez de sa

Patrie, furent autant de pas qui le conduisirent à la couronne. Mais d'un autre côté toute sa grandeur & toute sa prudence ne purent le garantir d'une fin aussi imprevûë & aussi surprenante que l'avoit éte son élevation.

Les Bacchiades dont ce Roi descendoit, furent pendant plusieurs siecles (*a*) la famile royale de Corinthe. A la fin ils dévinrent si nombreux & si puissans, qu'à la mort d'un de leurs Princes ils se trouverent en état de changer la Monarchie en une espece d'Aristocratie. Comme ils étoient plus de deux cens, ils retinrent pour eux toute l'autorité du gouvernement, & tous les ans ils élisoient un Magistrat souverain qu'ils prenoient toûjours d'entr'eux. Sur-tout ils avoient grand soin de ne se jamais allier par les mariages que dans les familles les uns des autres. Mais après s'être assuré, à ce qu'ils croyoient, une tyrannie stable & perpetuelle (*b*), ils s'abandonnerent à l'oisiveté, au luxe, à la débauche; ce qui les conduisit enfin à leur ruine. Un des Bacchiades avoit une fille qui étoit très difforme. Il la maria à un Corinthien d'une autre famille & d'une condition fort au-dessous de la sienne. Cypsele nâquit de ce mariage. Dans son enfance les parens de sa mere entreprirent sur sa vie: mais il leur échappa par une espece de miracle. Quand il fut grand, il resolut de se vanger, & sçut si

(a) *Herod. l.* 5; *Pauf. Cor.* l. (b) *Ælian. V. Hist. l.* 1. *c.* 19.

bien conduire ses entreprises qu'il se rendit maître de Corinthe. Ce fut un des meilleurs tyrans de l'Antiquité. Il gouverna son peuple avec tant de douceur, que quelque-tems après son avenement à la couronne, il se vit en état de se passer de gardes & de se maintenir par lui-même dans la puissance souveraine, sans rien craindre de la part de ses sujets.

Il fut néanmoins obligé au commencement de son regne d'user d'une grande severité envers les Bacchiades. Il ne pouvoit pas s'attendre à avoir ni repos, ni joie, ni sûreté, jusqu'à ce qu'il les eût entierement extirpez ou chassez de la ville; ce qu'il fit en effet par la mort de quelques-uns & par le bannissement des autres, n'en laissant aucun à Corinthe, excepté ceux qui étoient dans le mépris, pauvres, & reduits à la derniere misere. Demarate fut du nombre des exilez (*a*). C'étoit un gros marchand; il faisoit son principal commerce sur les côtes de Toscane, & comme il avoit un grand nombre de correspondans dans ce pays, ce fut là qu'il se retira. Ses richesses étoient considérables; il avoit à sa suite un grand nombre d'esclaves, de domestiques, de cliens (*b*), & d'amis: il prit même avec lui plusieurs ouvriers & artisans de Grece qu'il mena en Etrurie; de sorte qu'il fit fleurir en Italie quelques-uns des

(a) *Dion. Hal. l.* 3. *p.* 137; *Liv. l.* 1. *c.* 34.

(b) *Strab. l.* 5. *p.* 152.

arts de son pays, qui auparavant n'y avoient été connus que très-imparfaitement.

Tarquinie étoit alors une des principales villes de la Toscane. Demarate s'y établit, & peu de tems après il s'y maria fort avantageusement. Il eut deux fils de ce mariage, ausquels il donna des noms Etruriens, à l'un le nom d'Aruns, & à l'autre celui de Lucumon. Il les maria tous deux dans les meilleures familles du pays. Mais l'aîné mourut quelque tems après, dans la fleur de son âge, laissant sa femme enceinte. Demarate eut tant de chagrin de la mort de son fils aîné qu'il en mourut. Il ne lui survêcut pas même assez long-tems pour être certain de la grossesse de sa belle-fille; de sorte qu'il laissa Lucumon seul héritier de ses biens. Le fils Posthume d'Aruns (a) nâquit donc sans biens, sans patrimoine, & dépourvû de toutes choses; ce qui lui fit donner le surnom d'Egerius, c'est-à-dire, pauvre.

Seul héritier de tant de biens, Lucumon se prévalut de sa bonne fortune, & voulut faire une figure qui répondît à ses richesses. Il avoit eu une très-bonne éducation, Demarate ayant eu soin de les faire instruire son frere & lui dans toutes les sciences & de la Tyrrhenie où il s'étoit établi & de la Grece d'où il avoit été banni. Il croyoit avoir toutes les qualitez nécessaires pour remplir une des premieres charges de Tarquinie

(a) *Dion. Hal. l. 3. p. 139.*

& pour entrer dans le gouvernement de la République. Il les avoit en effet : mais ses Compatriotes au lieu de lui rendre justice, le rebuterent indignement. Ils étoient si mauvais politiques, qu'ils ne pouvoient souffrir le mérite d'un homme qu'ils regardoient comme étranger. Ils affectoient même d'ignorer ou de mépriser ses excellentes qualitez, & ils traittoient comme le dernier des hommes celui qui méritoit une des premieres places de la ville. Lucumon souffrit avec peine cet affront, & sa femme le confirmoit dans ses ressentimens.

Tanaquil étoit d'une (a) des plus nobles familles de Tarquinie : mais son cœur etoit beaucoup au-dessus de sa naissance & de son sexe ; la fierté & l'ambition faisoient son caractere distinctif. Ces qualitez néanmoins étoient accompagnées d'une prudence mâle, qui sembloit lui assurer la fortune à laquelle elle aspiroit. Une femme de ce caractere pouvoit-elle se resoudre à mener une vie privée ? Elle avoit épousé un homme riche, dans l'esperance que par ce mariage elle s'éleveroit encore au-dessus de sa condition ; & cependant elle se voyoit au-dessous de l'état pour lequel elle étoit née. Le mérite de son mari étoit un obstacle à son élevation : on l'avoit exclus de toutes les charges par jalousie, & il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût jamais y par-

(a) *Liv. l.* 1. *c.* 34.

venir. Lucumon devoit être assez disposé par lui-même à sortir de Tarquinie, & sa femme naturellement ambitieuse n'avoit garde de manquer de l'entretenir dans cette pensée. » Sortons, lui » disoit-elle, de ce pays ingrat : abandonnons » une ville qui n'est pas digne de vous. Puisque » votre mérite est si mal récompensé à Tarquinie, » je renonce volontiers à l'amour que j'ai natu» rellement pour le lieu de ma naissance. Je veux » vous accompagner dans votre généreux exil. » Je serai pleinement récompensée du sacrifice » que je fais aujourd'hui, en partageant avec vous » les honneurs où vous ne pouvez manquer de » parvenir. On reçoit à Rome tous les étrangers, » on leur accorde avec bonté le droit de bour» geoisie, & la vertu y est honorée. Cette ville » florissante connoit trop bien ses interêts pour » ne pas récompenser le mérite par tout où il se » trouve. Les Romains ne cherchent qu'à com» bler d'honneurs les hommes illustres qui se re» tirent chez eux. Ils leur donnent le comman» dement de leurs armées, ils les reçoivent dans » le Senat, le thrône même leur est ouvert. Nu» ma dont la mémoire est respectée à Rome au» dessus de celle de tous leurs autres Princes, » étoit un étranger ; & le Roi qui les gouverne » aujourd'hui, n'est tout au plus qu'à moitié » Romain.

Lucumon l'écoutoit (a) avec plaisir ; & com-

(a) *Dion. Hal. Liv.*

me

me il avoit beaucoup moins d'habitudes à Tarquinie & moins d'attachement pour cette ville que Tanaquil dont toute la famille en étoit originaire, il ne fut pas long-tems à se déterminer à en sortir. Outre sa femme, il prit avec lui quelques-uns de ses amis, un grand nombre d'esclaves, de domestiques, & tous ses effets, & s'en alla droit à Rome. Quand il fut arrivé au Janicule d'où l'on commence à appercevoir la ville de Rome en venant de Tyrrhenie, une aigle fondant tout d'un coup sur sa tête, lui enleva son chapeau, & après avoir voltigé autour du chariot où étoit Lucumon, elle s'élança si haut qu'on la perdit de vûë. Un moment après elle reparut, & lui remit son chapeau sur la tête dans le même état où il étoit auparavant. Alors Tanaquil qui avoit été élevée dans la connoissance des auspices, embrassa son mari, & lui donna de bonnes esperances, en l'assûrant qu'un jour il seroit assis sur le thrône de la ville où ils alloient entrer; que si les regles de l'art des augures qu'elle avoit appris dans son pays, étoient certaines, elle ne pouvoit pas se tromper; qu'au reste c'étoit à lui de travailler à se rendre digne de la couronne, & qu'il ne devoit rien oublier pour mériter l'estime des Romains, afin qu'ils exécutassent en sa faveur les ordres du destin, & qu'ils le forçassent pour ainsi dire à accepter la royauté. Ces heureux présages le remplirent de joie, & fondé sur les prédictions de Tanaquil, il pensa serieuse-

ment à se rendre digne des honneurs qui lui étoient destinez. Il s'arrêta aux portes de la ville pour remercier les Dieux des augures favorables qu'ils lui avoient envoyez, & après ces actions de graces il entra dans Rome avec une joie proportionnée à la grandeur de la dignité qui lui étoit promise.

Ancus Marcius étoit alors Roi de Rome. Il étoit petit-fils de Numa, marchoit sur les traces de son ayeul, & lui ressembloit de caractére. Sous le regne de son prédecesseur on avoit négligé les cérémonies réligieuses instituées par Numa, & la plûpart des Romains s'appliquant uniquemement aux exercices de la guerre, n'avoient cherché qu'à s'enrichir des dépouilles des ennemis. Ancus à son avenement à la couronne, assembla le peuple, & l'exhorta à reprendre les exercices de la réligion comme du tems de Numa. Il étoit pieux comme son ayeul maternel, & aimoit la réligion. Il n'aimoit pas moins la paix, & ses sujets avoient conçu de grandes espérances de jouir sous son regne de la même tranquillité dont ils avoient goûté les douceurs sous celui de Numa dont la mémoire leur étoit chere. Les villes voisines mirent obstacle à ses bonnes intentions, & trouverent des prétextes pour recommencer la guerre. Elles se promettoient un heureux succès de toutes leurs entreprises, parce qu'elles sçavoient que Marcius n'étoit pas d'un caractére guerrier. Mais elles y

furent trompées. Si Ancus aimoit la paix, il n'en étoit pas pour cela moins capable de faire la guerre quand il s'y voyoit contraint; d'ailleurs il avoit de bonnes troupes, bien disciplinées par son prédecesseur, accoûtumées à vaincre, & animées par une suite constante d'heureux succès. Les Latins persuadez que l'éloignement qu'il avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou de peu d'expérience, firent le dégât sur les terres des Romains. Il leur envoya une ambassade pour les sommer de rendre tout ce qu'ils avoient enlevé; & sur leur refus, il assiégea la ville de Politorie & en transfera les habitans à Rome. Il prit aussi les villes de Tellêne & de Fidene. Après la prise de ces places, les Romains & les Latins se battirent en deux differentes occasions. Dans la premiere, l'action dura long-tems sans que la victoire se déclarât, & les deux armées se retirerent avec un égal avantage : mais dans la seconde les Romains gagnerent la bataille, & poursuivirent les ennemis jusque dans leur camp. On continua dans la suite à faire des actes d'hostilité, & l'on en vint souvent à des escarmouches, où les Romains eurent presque toûjours l'avantage, parce qu'ils avoient posté des troupes en embuscade sous le commandement de Tarquin le Tyrrhenien. Ancus n'avoit d'abord pris les armes que pour se défendre. Mais quand il se vit victorieux, il poussa son avantage, & la fortune l'accompagna toûjours;

de ſorte qu'après les Latins, il fit ſentir ſa puiſſance aux Fidenates, aux Veiens, & aux Sabins. Son regne fut donc troublé par de frequentes guerres, mais il ne fut pas malheureux ; & l'on peut dire que quoiqu'il ne procurât point à ſes ſujets autant de tranquillité & de repos qu'il le déſiroit, les troubles ne furent pas aſſez grands ni leurs infortunes aſſez conſidérables pour les impatienter.

Ce fut ſous le regne de ce Prince que Lucumon vint à Rome. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il demanda à parler au Roi ; il lui dit qui il étoit, qu'il venoit à Rome pour y établir ſa demeure ; qu'il apportoit avec lui toutes les richeſſes que ſon pere lui avoit laiſſées, & que comme ces biens étoient trop conſidérables pour un ſujet, il lui en faiſoit offre, tant pour ſes dépenſes particulieres que pour les beſoins de la République. Un pareil compliment ne pouvoit être que très-agréable. Marcius le reçut avec beaucoup d'amitié, lui & tous ceux de ſa ſuite ; il lui permit de choiſir tel quartier de la ville qu'il lui plairoit pour y bâtir, & lui donna une portion conſidérable des terres du public. Lucumon pour ſe conformer aux manieres des Romains, changea ſon nom en celui de Lucius, & de la ville où il étoit né il prit le ſurnom de Tarquin. Dans la ſuite on l'appella toûjours de ce dernier nom ; & dans les ſiecles ſuivans, pour le diſtinguer de ſon petit-fils, on lui donna le ſurnom de *Priſcus*, c'eſt,

à-dire, l'*Ancien*. Il est assez probable que sa femme changea aussi son nom en celui de *Caïa Cæcilia*. Mais ce fait est contesté, & il est certain que les Historiens l'appellent ordinairement *Tanaquil*.

On suppose ordinairement que Tarquin vint à Rome vers la huitiéme année du regne d'Ancus, quoique quelques Auteurs croient qu'il y vint plûtôt. En effet, nous voyons dans l'Histoire qu'immédiatement après la huitiéme année de Marcius, il commandoit déja quelques garnisons Romaines sur les frontieres des Latins. Les Romains étoient alors en guerre avec les villes Latines. Tarquin qu'ils avoient mis à la tête d'une partie de leurs troupes, faisoit de continuelles excursions dans tout le païs des ennemis, & les tourmentoit beaucoup; il avoit soin en même-tems d'empêcher que les Latins ne fissent aucun dégât considérable sur les terres Romaines. Ces belles actions lui acquirent une si grande réputation, que l'année suivante il fut fait général de la cavalerie dans la guerre contre les Sabins.

Marcius informé par ses espions & par quelques déserteurs, que les ennemis avoient envoyé la plus grande partie de leur armée dans les campagnes pour les ravager, & qu'il n'étoit resté qu'une foible garnison dans leur camp, ordonna à Tarquin d'aller avec la cavalerie attaquer les pillars. Pendant ce tems-là il courut lui-même à la tête

de son infanterie au camp des Sabins, & le força dès la premiere attaque. Les Sabins voïant que la cavalerie Romaine venoit fondre sur eux, abandonnerent tout leur butin, & ne penserent qu'à se retirer en bon ordre dans leurs retranchemens. Quand ils y furent arrivez, l'ennemi s'en étant emparé ils tâcherent de s'enfuir dans les bois & dans les montagnes. Mais Tarquin à la tête de sa cavalerie legere, ne leur en donna pas le tems; il les poursuivit si vivement qu'il n'y en eut que très-peu qui échapperent. Cette déroute obligea les Sabins à envoyer une ambassade à Rome pour demander la paix, qu'on leur accorda sans peine. Nous ne sçavons point d'autres particularitez des actions que fit Tarquin dans la guerre avant son avenement à la couronne. L'Histoire nous apprend seulement en général qu'il se distingua par ses exploits dans toutes les occasions.

Les Historiens ont pris plus de plaisir à nous informer de sa conduite dans la ville. Il gagna bien-tôt les bonnes graces du Roi par les secours d'argent qu'il lui fournissoit à propos, soit pour ses dépenses particulieres, soit pour les frais de la guerre. Marcius le fit Patricien, Senateur & enfin premier Ministre. Mais la faveur dont le Prince l'honoroit, ne diminuoit rien de l'estime & de l'affection de la noblesse & du peuple. Sa douceur, sa politesse, ses liberalitez, ses manieres prévenantes, & les bons offices qu'il rendoit

volontiers à toutes ſortes de perſonnes, lui attachoient les grands & les petits. Jamais homme ne prit plus de plaiſir à faire du bien. Ses liberalitez n'avoient point de bornes. Il prodiguoit ſon argent & pour les beſoins de l'Etat & pour ceux des particuliers. Il cherchoit toutes les occaſions de ſervir les Citoyens, il les prévenoit même dans leurs beſoins, de ſorte qu'on lui avoit double obligation des bons offices qu'il rendoit. Un de ſes premiers ſoins étoit d'éviter toute apparence d'orgueil, de fierté, de hauteur; plus il ſe voyoit élevé, plus il étoit modeſte, & tout le monde étoit perſuadé qu'il n'étoit le favori du Roi que parce qu'il n'avoit en vûe que le bien public. Il gagnoit l'amitié des Nobles & des Sénateurs par ſes politeſſes, celle du ſimple peuple par des faveurs réelles, par ſa douceur, par ſon affabilité, & par ſes promeſſes obligeantes qu'il ne manquoit jamais d'exécuter. Il ne faut donc pas s'étonner ſi à la mort d'Ancus, qui ne laiſſoit que deux fils qui étoient en bas âge, il fut élû Roi avec l'applaudiſſement de toute la ville.

Je ſçai que l'Hiſtorien Romain rapporte les moyens par leſquels Tarquin parvint à la couronne, d'une façon très-injurieuſe à ſa mémoire. Il dit qu'Ancus avoit nommé Tarquin pour tuteur de ſes enfans: mais que celui-ci abuſa du pouvoir qu'il avoit ſur eux; qu'il les fit ſortir de la ville, ſous prétexte de les envoyer à la chaſſe,

vers le tems que se devoient tenir les assemblées pour l'élection d'un roi; qu'alors il fit un discours au peuple par lequel il lui demanda la couronne d'une maniere tout-à-fait insinuante, & qu'en effet il fut aussi-tôt élu. Mais le silence de Denys d'Halicarnasse, Historien éxact & diligent, est pour moi d'un grand poids contre ce prétendu fait qui n'a par lui-même aucune probabilité. C'est faire injure à la sagesse de Tarquin & à celle des Romains, que de supposer ou que l'un craignît la concurence de deux jeunes enfans, ou que les autres pensassent à les élire: un homme d'une réputation aussi bien établie & d'une vertu aussi connue, n'avoit pas besoin de pareils artifices pour parvenir au thrône.

La premiere action qu'il fit après son élection, étoit très-juste, & déceloit en même-tems un grand Politique. La ville de Rome avoit été aggrandie sous chacun de ses prédecesseurs, mais le nombre des Sénateurs étoit toûjours le même que du tems de Romulus. Il n'étoit pas raisonnable qu'on ne fît point de changement dans le Senat à proportion que le nombre des Citoyens s'augmentoit, ni qu'une constitution faite dans les commencemens d'une ville encore foible & peu étenduë, empêchât tant de gens de mérite d'avoir part à des honneurs qui ne leur étoient pas moins dûs qu'aux anciens Patriciens, puisqu'ils avoient contribué à les augmenter. C'est ce qui porta le Roi à choisir cent nouveaux Senateurs

nateurs parmi les Plebeiens qui s'étoient signalez ou par leur valeur dans la guerre, ou par leur prudence dans la paix. Mais outre les raisons publiques qui l'engageoient à faire cette promotion, il y trouvoit aussi son intérêt particulier. Par ce moyen le Senat étoit augmenté d'un tiers, & l'autorité du Roi en devenoit d'autant plus grande qu'il n'étoit pas probable que ceux qui lui avoient des obligations personelles, voulussent s'opposer à ses intentions. Nous ne voyons pas néanmoins qu'il ait abusé de sa puissance pour engager ses sujets dans des desseins & des entreprises injustes. On applaudit au choix qu'il avoit fait de ces nouveaux Senateurs, & on les distingua des autres par le nom de *Patres Minorum Gentium*.

Il fit aussi une autre action, qu'on peut appeller un acte de devotion, & par laquelle il gagna de plus en plus l'affection du peuple. Les vierges Vestales pour qui les Romains avoient une extrême vénération, se trouvoient trop fatiguées des cérémonies publiques & des sacrifices qu'elles étoient obligées de faire. Pour rendre leur fardeau plus leger, Tarquin en ajoûta deux aux quatre que Numa avoit instituées. Ce nombre parut suffisant, & jamais on ne l'augmenta dans la suite. Il eut le chagrin de se voir obligé d'en punir une. C'étoit Pinaria, fille de Publius; elle se trouva coupable de quelque faute considérable contre la chasteté, & fut enterrée

toute vive. On dit que ce fut lui qui détermina ce genre de punition & toutes les formalitez qu'on y obſervoit. Quelques Hiſtoriens aſſûrent qu'il en reçut des ordres exprès dans un ſonge, & il eſt très probable qu'il n'étoit pas fâché qu'on le crût ainſi.

Auſſi-tôt après ces differentes inſtitutions, il fut obligé de faire la guerre aux Apiolains. Apiole étoit une ville conſidérable dans le païs des Latins. Les habitans de cette ville, ſuivant une façon de penſer qui paroît n'avoir été que trop commune dans ce tems-là, ne ſe croyoient obligez à garder les traitez qu'ils avoient faits avec les Romains que tant que vivoit le Prince avec lequel ils les avoient conclus. Sur ce principe, à la premiere nouvelle de la mort d'Ancus ils entrerent ſur les terres des Romains, & en emporterent un gros butin. Comme il y avoit beaucoup d'apparence que pluſieurs autres villes ne manqueroient pas d'imiter leur conduite ſi elle demeuroit impunie, Tarquin reſolut de châtier cette inſolence avec la derniere ſeverité. Il leva une armée, entra dans leur païs, & le ravagea à ſon tour. Les Apiolains ayant enfin reçu quelques troupes auxiliaires des autres villes Latines, prirent le parti de haſarder une bataille : mais ils furent défaits. Ils en haſarderent enſuite une ſeconde, & n'y ayant pas eu un meilleur ſuccès que dans la premiere, ils furent contraints de ſe retirer dans leur ville, où Tarquin les aſſiégea.

Il pressa le siége avec une vigueur extraordinaire. Comme les forces des Romains étoient beaucoup plus nombreuses que celles de la ville, elles donnoient des assauts continuels; & roulant tour à tour, elles avoient le tems de se reposer, tandis que les assiégez n'avoient aucun relâche ni jour ni nuit, étant obligez de combattre sans cesse pour répousser les assiégeans. La ville fut emportée d'assaut, & la plûpart des Apiolains périrent dans les combats. Quelques autres, mais en petit nombre, rendirent les armes, & on leur laissa la vie: mais on les mena tous à Rome avec leurs femmes & leurs enfans, & ils furent réduits en servitude ou vendus. La ville fut mise au pillage, puis réduite en cendres, & on en rasa les murailles jusqu'aux fondemens. Tarquin en punissant ces peuples avec tant de severité, de même que dans la suite il punit en pareil cas ceux de Cornicule, agissoit plûtôt comme un juge qui exécute une sentence contre des traîtres & des rebelles opiniâtres, que comme un Prince engagé dans une guerre contre un ennemi qui a de l'honneur & qui se conduit selon les regles; & quelque dur que paroisse le traitement qu'il leur fit, on ne peut pas dire qu'il fût injuste. La conduite differente qu'il tint à l'égard des Crustumeriens & d'autres peuples, dont le crime étoit le même, mais dont la soumission le desarma, fit assez voir que la cruauté n'avoit point eu de part à la punition

exemplaire des Apiolains & des Corniculains.

Cruſtumerie étoit originairement une colonie des Latins, mais depuis le regne de Romulus elle avoit toûjours été ſoumiſe aux Romains. Tarquin étant parvenu à la couronne, les Cruſtumeriens ſe revolterent, dans l'eſpérance d'être ſecourus par les Latins. Le Roi leva une armée formidable, marcha contr'eux, & aucune des villes Latines ne leur ayant envoyé du ſecours, ils furent obligez de ſe rendre à la merci des Romains. Quand l'armée approcha de leurs murailles, ils ouvrirent leurs portes, & envoyerent à Tarquin les plus vénerables de leurs Citoyens pour lui rendre la ville & pour implorer ſa clemence. Tarquin les traita avec plus de douceur qu'ils n'avoient eſpéré; il n'en mit pas un ſeul à mort, ſe contentant d'impoſer une amende à quelques-uns qui étoient notoirement les plus coupables & auteurs de la revolte; quant aux autres, il les laiſſa dans leur premier état, ſans leur ôter aucun de leurs privileges. Mais pour empêcher qu'ils ne remuaſſent à l'avenir, il mit dans la ville une garniſon Romaine; & par ce moyen il s'aſſura de leur fidelité. Les Nomentins eurent le même ſort. Se fiant ſur le ſecours des villes Latines, ils prirent les armes, & ſe mirent à ravager les terres des Romains. Tarquin marcha contr'eux pour les faire rentrer dans leur devoir. Le ſecours qu'ils attendoient, tardant trop à venir, & n'étant pas en état par eux-mêmes de reſiſter à l'armée

Romaine, ils se soumirent comme avoient fait les Crustumeriens, & furent traitez avec la même douceur.

Les habitans de Collatie eurent aussi la temerité de se soulever contre les Romains. Tarquin, après avoir réduit Nomente, marcha contr'eux. Ils comptoient tellement sur leurs forces, qu'ils sortirent à sa rencontre. Mais ils furent punis de leur revolte, & sans en venir à une action générale, Tarquin les défit dans plusieurs escarmouches; de sorte que convaincus de leur propre foiblesse, ils se refugierent dans l'enceinte de leurs murs. Ils envoyerent demander des troupes aux villes Latines: mais comme ces secours tardoient trop, & que le roi pressoit vivement le siége, ils furent enfin obligez de se rendre à la discretion du vainqueur. L'Historien Romain nous donne la formule dont on se servit en cette occasion. Par cette formule les habitans de Collatie, se donnent au Roi & au peuple Romain, eux & leur ville, leurs terres, eaux, temples, & biens, & généralement toutes choses, tant divines qu'humaines. Ils ne furent pas traitez si doucement que les Nomentins & les Crustumeriens. Tarquin les desarma tous; il leur imposa une amende pécuniaire; & pour les contenir dans le devoir, il mit dans la ville une garnison Romaine, sous le commandement d'Egerius son neveu, auquel il donna la Souveraineté de cette place pour toute sa vie, ce qui lui tint

lieu de la part de la ſucceſſion de ſon pere dont les circonſtances malheureuſes de ſa naiſſance l'avoient privé. Egerius établi à perpetuité gouverneur de Collatie, prit la ſurnom de Collatinus que ſes deſcendans porterent après lui.

Après la réduction de Collatie, Tarquin tourna ſes armes contre Cornicule, qui étoit une autre ville des Latins. Il commença par ravager les terres, ſans trouver d'oppoſition; & quand il vit qu'il ne venoit point de troupes pour défendre le païs, il s'approcha de la ville. Il fit d'abord pluſieurs tentatives pour engager les habitans à faire amitié avec lui à des conditions raiſonnables. Mais ils regarderent ces offres comme des marques de foibleſſe, & ne voulurent point entendre parler de paix. Leur ville étoit bien fortifiée, leurs affaires étoient en bon état, & ils comptoient ſur les ſecours qu'ils attendoient de toutes parts. C'eſt ce qui les détermina à rejetter toute propoſition & à ſe laiſſer aſſiéger. Tarquin fit donc ranger ſon armée autour de la ville, & leur donna l'aſſaut. Il trouva d'abord une vigoureuſe réſiſtance, & perdit beaucoup de monde dans les fréquentes attaques. Les aſſiégez firent pluſieurs ſorties qui leur réüſſirent: mais leurs réüſſites mêmes les épuiſoient. Enfin accablez de fatigues, ils commencerent à ſe diviſer. Les uns vouloient qu'on ſe rendît, & les autres qu'on tînt ferme juſqu'à la derniere extremité; & quoique ce dernier avis l'emportât, la diſcorde les

mettoit de plus en plus hors d'état de se défendre. Tarquin sçut en profiter ; il redoubla les assauts, & la ville fut emportée de force. Cette conquête fut très-sanglante. Tout ce qu'il y avoit de braves Citoyens périt les armes à la main. Les lâches & la populace survecurent à la ruine de leur Patrie, mais on les vendit comme esclaves avec leurs femmes & leurs enfans. Leur ville fut pillée, & réduite en cendres.

Les Latins irritez de la rigueur avec laquelle Tarquin avoit traité la ville de Cornicule, & étonnez du succès de ses armes, resolurent de joindre toutes leurs forces contre un si dangereux voisin. Dans ce dessein ils leverent une nombreuse armée; ils se jetterent sur les meilleures terres des Romains; & après les avoir ravagées, ils se retirerent chargez de butin dans une forteresse qu'ils avoient bâtie pour leur sûreté. Tarquin de son côté alla à leur rencontre avec ses plus lestes troupes, & n'ayant pû les attirer au combat, il fut obligé de se jetter sur leurs terres pour leur rendre la pareille. Les differentes courses qu'il y fit, eurent l'effet qu'il en attendoit, & les Latins ne reculerent plus. Il se donna une action générale auprès de Fidenes, où il périt beaucoup de monde de part & d'autre. Les Romains cependant demeurerent maîtres du champ de bataille. La nuit les empêcha de remporter une victoire complette, & facilita aux ennemis les moyens d'abandonner leur camp pour se retirer dans leurs villes.

Après cette victoire, le Roi envoya à toutes les villes ſeparément, pour leur offrir la paix à des conditions raiſonnables. Elles reçurent ſes envoyez bien differemment. Quelques-uns conſiderant le traittement qu'il avoit fait aux villes qui lui avoient reſiſté juſqu'à l'extremité, & la clemence dont il avoit uſé envers celles qui s'étoient renduës par capitulation, crurent qu'il étoit dangereux d'irriter un conquerant que la victoire accompagnoit par tout. Les Fidenates furent les premiers qui ſe ſoumirent ; les habitans de Camerie firent la même choſe, & quelques autres villes moins conſidérables, avec pluſieurs châteaux, ſuivirent leur exemple. Les autres Latins voyant que la plûpart des villes avoient abandonné la cauſe commune, en furent fort allarmés ; & pour empêcher que la contagion ne ſe répandît plus loin, ils convoquerent promptement une aſſemblée de la nation à Ferente pour déliberer ſur les moyens d'arrêter les conquêtes des Romains. Là il fut reſolu que chaque ville fourniroit autant de troupes qu'elle pourroit pour défendre la liberté de la Patrie contre les entrepriſes de Rome, & qu'on enverroit des Ambaſſadeurs aux peuples voiſins, particulierement aux Etruriens & aux Sabins, pour leur demander des ſecours. Les Sabins promirent que dès qu'ils ſçauroient que les troupes Latines auroient commencé à ravager les terres des Romains, ils prendroient les armes de leur côté, & que pour

faire

faire diversion ils fourageroient les terres voisines. Quant aux Etruriens, ils furent partagez de sentimens. La plûpart étoient d'avis de ne prendre aucune part à cette guerre. Il n'y eut que cinq de leurs villes qui s'engagerent à envoyer des troupes au secours des Latins, sçavoir Clusium, Arezzo, Volaterre, Russelle, & Vetulone.

Ranimez par cette espérance, les Latins leverent dans toutes leurs villes autant de troupes qu'elles pouvoient leur en fournir, & s'étant joints à celles que les Etruriens leur avoient envoyées, ils fondirent sur les terres de Rome. Dans le même-tems les Sabins qui leur avoient promis leur secours, entrerent dans le païs voisin pour y faire le dégât. Tarquin qui pendant leurs préparatifs avoit levé une nombreuse armée, étoit tout prêt à se remettre en campagne. Mais ayant fait réflexion que ce seroit affoiblir ses troupes que de les partager en deux corps, il resolut de laisser faire aux Sabins tout le mal qu'ils pourroient, & de marcher à la tête de toutes ses forces contre les Latins & les Etruriens. Quand les deux armées furent en présence, elles s'observerent pendant quelques jours sans oser hazarder une action générale. Mais de tems en tems la cavalerie légere se détachoit de part & d'autre, & livroit quelquefois des combats très-sanglans. Les troupes enfin se lasserent de ces escarmouches, & on en vint bien-tôt à une action

générale. Les escarmoucheurs s'étant animez au combat, ceux qui étoient restez dans les retranchemens, en sortirent d'abord en petit nombre pour secourir les leurs, & tous enfin se trouverent engagez dans une bataille. Les deux armées presqu'égales en nombre tant pour la cavalerie que pour l'infanterie, se disputerent la victoire avec une valeur incroyable; tous les soldats également exercez dans le metier de la guerre, & également animez les uns contre les autres, étoient persuadez que cette journée devoit décider du salut & de la liberté des deux nations. L'action dura tout le reste du jour, & la nuit étant venuë on se separa sans sçavoir de quel côté étoit l'avantage. Mais le lendemain la differente contenance des deux armées fit assez voir pour qui la victoire s'étoit déclarée. Car Tarquin pour montrer qu'il étoit prêt à livrer un second combat, fit avancer ses troupes dans la plaine, où il les retint quelque tems rangées en bataille. Les Latins au contraire n'osoient remuer ni sortir de leurs lignes. Quand il vit qu'ils ne faisoient aucun mouvement, il fit enterrer honorablement ses morts & dépouiller ceux des ennemis, après quoi il rentra dans son camp avec un air triomphant.

Quelques jours après, les Latins ayant reçu des Etruriens un nouveau renfort, hazarderent une seconde bataille. Elle fut beaucoup plus sanglante que la premiere. D'abord les Romains

plierent, & leur aîle gauche fut mise en désordre. Mais Tarquin qui combattoit avec succès à l'aîle droite, étant informé que ses troupes avoient lâché pied, courut à leur secours avec les meilleurs escadrons de sa cavalerie. Il attaque l'ennemi avec fureur, & jette la terreur par tous les rangs. En même tems l'infanterie Romaine revient de sa premiere épouvante, elle se rallie, met à son tour les ennemis en déroute, & les taille en pieces sans leur donner de quartier. Le Roi laisse le corps de son armée pour achever la victoire, & ordonne cependant à son infanterie de le suivre au petit pas en ordre de bataille. Il court lui-même à bride abbatue au camp des Latins avec sa cavalerie, il y arrive avant que les fuyars y ayent porté la nouvelle de leur défaite, & le prend du premiere assaut. D'un côté les fuyars y accourent en foule, & de l'autre la Garnison en sort pour se jetter dans la plaine. Les Romains tombent sur les uns & sur les autres, & en font une sanglante boucherie. Les uns meurent les armes à la main, les autres poussez & culbutez dans leurs lignes, périssent misérablement. Quelques-uns, mais en petit nombre, échappent à la mort, & se rendent à la merci du vainqueur. De l'aveu de toutes les troupes on fut redevable à Tarquin du succès de cette journée. Il trouva de grosses sommes d'argent dans le camp des Latins & quantité d'autres effets; il s'en reserva une partie, & abandonna le reste au pillage.

Après une expédition si glorieuse, il marcha contre les villes des Latins, resolu d'emporter de force celles qui refuseroient de se soumettre. Mais il ne fut point obligé de les assieger. Elles eurent toutes recours à sa clemence, & n'employant pour armes que les prieres, elles lui demanderent la paix à telles conditions qu'il voudroit, & lui ouvrirent leurs portes. Tarquin dans cette occasion donna des marques de sa moderation & de sa clemence. Il ne fit mourir personne, il ne condamna aucun Citoyen ni à l'exil ni à l'amende; il ne changea rien à leurs Loix, à leur Gouvernement, à leurs Privileges; & sans leur faire payer de contributions, il leur laissa la joüissance entiere de leurs terres & autres biens. Il leur ordonna seulement de rendre aux Romains les transfuges & les prisonniers sans rançon, de remettre à leurs maîtres tous les esclaves qu'ils avoient enlevez dans leurs courses, de restituer ou payer aux gens de la campagne ce qu'ils leur avoient emporté, en un mot de reparer tous les torts qu'ils avoient faits sur les terres de la République; leur promettant que s'ils remplissoient exactement ces conditions, ils seroient toûjours amis & alliez des Romains, pourvû que dans la suite ils les regardassent comme leurs protecteurs, qu'ils eussent toûjours une parfaite déference pour leurs ordres, & que jamais ils n'entrassent dans aucune intrigue contre leurs interêts.

La guerre des Latins étant si heureusement & si glorieusement terminée, Tarquin revint à Rome, & y reçut les honneurs du triomphe. Il ajoûta plusieurs choses aux ornemens & à la pompe de cette solennité. L'Histoire nous apprend qu'il reçut les honneurs du triomphe en robe d'or; & quelques Auteurs d'une autorité plus douteuse, disent qu'il les reçut dans un char d'or. Quoi qu'il en soit, il ajoûta tant de nouveaux ornemens à la magnificence du Triomphe, qu'il y a des Auteurs qui disent qu'il fut le premier qui institua cette auguste cérémonie. Il célébra aussi des jeux avec une pompe & une dépense qui jusqu'alors avoient été inconnues à Rome. Les dépoüilles qu'il avoit enlevées aux ennemis, étoient plus que suffisantes pour fournir à toutes ces dépenses. Ce fut à cette occasion qu'il fit bâtir le grand cirque entre le mont Palatin & le mont Aventin. Avant ce tems-là, tous les spectateurs qui assistoient à ces sortes de solennitez étoient debout. Tarquin fut le premier qui fit faire autour de ce cirque des sieges couverts, qu'il partagea en trente parties, assignant à chaque Curie ses places particulieres, afin que tout le monde fût assis en son rang. Dans le tems que Denys d'Halicarnasse étoit à Rome, ce cirque avoit trois stades & demi de longueur, sur quatre Plethres ou arpens de largeur, & il y tenoit 150000. hommes fort à l'aise. Mais il n'étoit pas si grand du tems de Tarquin; on l'avoit augmen-

té depuis ſon regne, & on y avoit ajoûté beaucoup d'ornemens. Les jeux que ce Prince fit célébrer pour le divertiſſement du peuple, conſiſtoient principalement en courſes de chevaux & en lutteurs qu'il avoit fait venir d'Etrurie. Depuis ce tems-là ces jeux ſe célébrerent tous les ans, & on les appella les Jeux Romains ou les Grands Jeux.

Tarquin fit en même tems orner le *Forum Romanum*, c'eſt-à-dire, la place publique de Rome, où l'on rendoit la juſtice, où ſe faiſoient les aſſemblées, & où l'on traittoit des affaires; il fit bâtir des boutiques & pluſieurs autres édifices autour de cette place. Mais ce qu'il fit de plus important, c'eſt qu'il rétablit les murs de Rome, qui auparavant n'étoient que de pierres brutes, mal polies, poſées les unes ſur les autres ſans aucun art. Quelque fabuleux que ſoit ce que l'on dit de Remus, ſçavoir, qu'il franchit d'un ſaut les murs dont ſon frere avoit fortifié ſa nouvelle ville, il eſt certain que ſes fortifications étoient peu de choſe. Quand on ajoûta une nouvelle colline à la ville de Rome, on la fortifia de murailles. Mais ces murailles étoient faites à la hâte; de ſorte qu'elles n'étoient pas aſſez fortes pour mettre la ville en ſûreté; & d'ailleurs elles étoient ſi mal bâties qu'elles ne ſervoient pas même d'ornement. Tarquin crut qu'il ne pouvoit mieux occuper le peuple qu'à fortifier toute la ville de nouvelles murailles de pierres de taille quarrées.

Mais à peine eut-il fait commencer l'ouvrage, qu'il fut obligé de l'interrompre à l'occasion des excursions que faisoient les Sabins sur les terres de la République.

Cette nation sçavoit combien elle avoit offensé les Romains, & que Tarquin ne differoit à se venger que pour le faire plus sûrement. C'est pourquoi elle resolut de le prévenir, & fit passer le Teverone à son armée avant que les Romains eussent des troupes en campagne. Mais Tarquin avoit fait des préparatifs de loin ; & quelque diligence que fissent les ennemis, il fut aussi-tôt prêt qu'eux. Les deux armées se rencontrerent sur les frontieres, & en vinrent aux mains. Le combat fut très-sanglant, & dura jusqu'à la nuit sans que la victoire se déclarât. Les jours suivans ils ne sortirent point de leurs lignes ni les uns ni les autres. Au contraire ils reculerent leurs camps, & à la fin chacun se retira comme de concert, sans piller le païs ennemi. Car le Général des Sabins & le Roi des Romains avoient le même dessein de mettre sur pié une armée plus nombreuse pour rentrer en campagne au commencement du printems.

Les deux nations ayant fait de nouveaux préparatifs, recommencerent leurs hostilitez dès que la belle saison fut venuë. Les Sabins qui avoient reçu des Etruriens un renfort considérable, parurent les premiers en campagne. Ils vinrent se poster près de Fidenes, au confluent du Teve-

rone & du Tibre, où ils établirent deux camps sur une même ligne. Le lit commun des deux fleuves étoit entre deux. Mais ils y firent un pont de bois sur des batteaux pour avoir communication de l'un à l'autre; de sorte que ce n'étoit, pour ainsi dire, qu'un seul & même camp. Sur la nouvelle de leur marche, Tarquin se mit aussi en campagne avec son armée, & alla se camper auprès du Teverone, un peu au-dessus des Sabins. Il se saisit d'une colline où il n'étoit pas possible aux ennemis de l'attaquer, & à la faveur de ce poste avantageux il differa de livrer bataille jusqu'à ce qu'il fût sûr du succès. Quelqu'envie qu'eussent les deux armées d'en venir aux mains, il n'y eut cependant aucune action générale. Mais Tarquin sans donner bataille, ruina entierement les affaires des Sabins par un stratageme qui est un des plus remarquables de l'antiquité. Voici de quelle maniere il s'y prit. Il jetta sur le Teverone, auprès duquel il s'étoit campé, quantité de petits batteaux, qu'il remplit de poix, de souffre, de bois sec, & d'autres matieres combustibles; & vers la quatriéme veille il y fit mettre le feu & les laissa aller au courant de l'eau. Le vent favorisant son dessein, ces brulots gagnerent bien-tôt le pont, & y causerent un grand embrasement. Les Sabins apperçoivent des tourbillons de flamme, ils accourent au pont, & font tous leurs efforts pour arrêter l'incendie. Pendant ce tems-là Tarquin fait marcher

cher son armée en ordre de bataille, attaque un des deux camps qui etoit du même côté de la riviere que ses troupes, & s'en empare d'autant plus facilement que la plûpart des ennemis l'avoient abandonné pour courir au feu. Tandis que cela se passoit, un détachement de l'armée Romaine, que le Roi avoit envoyé la nuit d'auparavant, & qui avoit passé le fleuve, partie sur des batteaux, partie sur des radeaux, sortit de son embuscade dès qu'il vit le pont en feu, & se rendit maître de l'autre camp avec la même facilité. Les Sabins qui s'étoient mis en défense, furent taillez en piéces par les Romains; d'autres se jetterent dans le fleuve pour se sauver à la nage, mais ne pouvant resister à la rapidité de son cours, ils furent engloutis; & la plûpart de ceux qui étoient allez éteindre l'incendie du pont, périrent miserablement par le feu. On fit aussi un grand nombre de prisonniers; & afin qu'il ne manquât rien à la gloire de cette journée, les Romains perdirent très-peu de monde.

On dit qu'on apprit à Rome cette importante victoire par les armes des ennemis qu'on vit flotter sur le fleuve, avant que personne pût y en porter la nouvelle. Le Roi envoya à la ville les dépouilles qu'il avoit enlevées dans les deux camps. On les mit toutes en pile, & on en fit un sacrifice au Dieu Vulcain, à qui Tarquin les avoit vouées en cas que ses entreprises eussent un heureux succès. Le Roi profitant de sa victoire, con-

fallut qu'ils ne fussent défaits à platte couture; Car la Garnison de Fidenes qui avoit fait venir secretement des secours d'Etrurie, fit sur eux une sortie si à propos, que du premier effort elle emporta leurs retranchemens qui étoient mal gardez, & que tombant sur les fourageurs elle en fit un grand carnage.

Pendant ce tems-là, le Roi à la tête de l'armée Romaine entra sur les terres des Veiens, & y fit le dégât, jusqu'à ce que les Etruriens fussent venus à leur secours, & qu'il les eût attirez à un combat dont le succès fut entiérement à son avantage. Après ce combat, les Veiens s'étant retirez dans leurs murailles, les campagnes lui furent ouvertes; il les parcourut sans trouver de resistance, y fit un grand nombre de prisonniers, & avant la fin du Printems il s'en retourna à Rome chargé de butin. Ce pays étant très-riche & très-abondant, il resolut enfin d'en tirer ce qui lui étoit nécessaire pour faire subsister & pour entretenir son armée. Il y fit trois courses consécutives, & désola tellement les terres les plus fertiles qu'il mit ces pauvres peuples hors d'état de recueillir ni bled, ni vin, ni fruits pendant trois ans. Il ravagea de la même maniere les campagnes de Céré, qui étoit une des plus grandes villes, des plus peuplées, & des plus riches de l'Etrurie. Il en sortit des troupes pour défendre les terres, mais elles furent battues & obligées de se retirer sous leurs murailles. Les Romains

s'étant rendu maîtres de ces campagnes qui fournissoient abondamment à toutes les nécessitez de la vie, y vêcurent plusieurs jours aux dépens de l'ennemi; & quand il fut tems de se retirer, ils en emporterent tout ce qu'ils purent. De si heureux succès animerent Tarquin à poursuivre ses conquêtes. Il marcha vers Fidenes dans le dessein d'en chasser la garnison & de punir severement ceux qui avoient livré la ville aux Etruriens. La garnison fit une sortie pour l'empêcher d'en faire le siege. Mais les Romains la défirent dans un combat, & prirent la ville d'assaut. Quelques-uns des Citoyens qui s'étoient distinguez dans la revolte, furent décolez, & d'autres moins coupables furent ou bannis à perpetuité ou condamnez à de grosses amendes. Le Roi donna tous les biens des coupables à ceux de l'ancienne colonie Romaine qui lui avoient toûjours été fidéles, ou il les distribua à la nouvelle garnison qu'il y laissoit.

Nous n'avons pas beaucoup de particularitez d'une guerre si glorieuse & à Tarquin & à la ville de Rome. Nous sçavons seulement en général qu'elle fut très fatale aux Etruriens, & qu'après avoir duré neuf ans, elle se termina par la bataille d'Erete dans le pays des Sabins. Les Etruriens avoient pris leur marche par cette ville, sur la parole qu'on leur avoit donnée que les Sabins leur fourniroient quelques secours, parce que la treve de six ans qu'ils avoient obtenue de Tar-

quin, étoit expirée, & qu'ils n'avoient rien tant à cœur que de reparer leurs pertes. Ils comptoient d'autant plus sur ces secours que les villes Sabines pouvoient leur donner une florissante jeunesse, qui avoit eu le tems de croître & de se fortifier pendant la tréve. Mais leurs esperances s'évanouirent. Car il ne leur vint point de secours; excepté quelques volontaires à qui ils donnoient une grosse paye. D'ailleurs l'armée Romaine ayant fait prompte diligence, parut beaucoup plûtôt qu'ils ne s'y attendoient, & il fallut en venir aux mains. Les Romains remporterent en cette journée une victoire complete, qui leur couta peu de monde. Les Etruriens au contraire y firent des pertes irreparables. La plûpart se défendirent jusqu'à l'extrémité, & resterent sur le champ de bataille; les autres cherchant à s'échapper par des routes inconnues, tomberent dans des défilez impraticables, où il ne leur restoit point d'autre ressource que de se laisser tailler en piéces ou de se rendre à la disertion du vainqueur. Cette affreuse déroute leur fit perdre toute esperance, sur-tout lorsqu'ils virent que d'une si nombreuse armée, il ne revenoit presque personne. Les Chefs de la nation informez que Tarquin se préparoit à continuer la guerre, prirent un parti que la prudence seule pouvoit leur suggerer. Ils convoquerent les Etats généraux, & il fut resolu qu'on demanderoit la paix. Aussi-tôt on envoya à Rome une ambassade com-

posée des personnes les plus distinguées de chaque ville & par leur âge & par leur rang, avec plein pouvoir de conclure un traitté aux conditions qu'il plairoit au Roi.

La nouvelle de la victoire que Tarquin venoit de remporter, étant arrivée à Rome, le Senat & le peuple d'un commun consentement lui décernerent les honneurs du triomphe. Il étoit de retour, & avoit déja fait son entrée triomphante, lorsque les députez des villes d'Etrurie arriverent. Il les reçut avec beaucoup d'humanité; il écouta même avec patience un long discours dans lequel ils s'étendirent sur la moderation & la clemence dont ils tâchoient de lui inspirer les sentimens, & sur les anciennes alliances qui les unissoient avec les Romains. Quand ils eurent fini, il leur dit qu'il n'avoit qu'une question à leur faire, sçavoir, s'ils venoient disputer avec lui de l'égalité, & si les villes qui les avoient envoyez, se regardoient encore comme souveraines & indépendantes, ou si elles se reconnoissoient vaincues & vouloient se soumettre au vainqueur? Les Ambassadeurs déclarerent hautement qu'ils venoient pour lui remettre leurs villes, & qu'ils se trouveroient trop heureux de recevoir la paix aux conditions qu'il voudroit. Tarquin ravi de les voir soumis: « Ecoutez,
» maintenant, leur dit-il, à quelles conditions je
» vous accorde la paix, & de quelle maniere je
» veux récompenser votre soumission. Mon des-

» sein n'est point de faire mourir, ni d'exiler,
» ni de dépouiller de ses biens aucun des Etru-
» riens. Je laisse à toutes vos villes la liberté de
» vivre selon leurs loix & de garder leur ancien-
» ne forme de gouvernement, sans les obliger
» ni à recevoir garnison ni a payer aucun tribut.
» Pour récompense de toutes ces graces, je ne de-
» mande qu'une seule chose que je croi que vous
» ne devez pas me refuser, c'est que vous me re-
» connoissiez pour votre souverain; je puis bien
» l'être malgré vous, tant que je serai le plus fort;
» mais j'aime mieux que vous m'accordiez ce ti-
» tre de bonne grace, que de le prendre sans vo-
» tre consentement. Allez porter cette nouvelle
» à vos villes, je vous promets une suspension de
» tout acte d'hostilité jusqu'à ce que vous soyez
» de retour.

Sur ces promesses, les Ambassadeurs partirent pour porter en Etrurie les propositions du Roi. Quelques jours après, non seulement ils lui rapporterent pour réponse que leurs villes le reconnoissoient pour leur souverain, mais ils lui présenterent toutes les marques de souveraineté dont leurs Rois étoient revêtus; elles consistoient en une couronne d'or, un thrône d'ivoire, un sceptre au bout duquel il y avoit une aigle, & en riches habits royaux tels qu'en portoient les Rois de Perse & de Lydie. On croit aussi généralement qu'ils lui présenterent en même tems douze faisceaux, avec autant de haches, dont chacune appartenoit

appartenoit au Roi ou ſouverain magiſtrat de chaque ville, & qu'on donnoit toutes à un ſeul & même général d'armée dans toutes les expéditions que les villes d'Etrurie entreprenoient en commun. Mais ce fait n'eſt pas ſi certain que les autres; car quelques Auteurs diſent que long-tems avant le regne de Tarquin on portoit douze haches devant les Rois, & que dès le tems de la fondation de Rome Romulus avoit pris cette coûtume des Etruriens. Si nous en croyons les Hiſtoriens Romains, Tarquin ne ſe ſervit pas des ces marques d'honneur auſſi-tôt qu'il les eut reçues, quoiqu'elles convinſſent fort à ſon caractére. Il demanda auparavant au Senat & au peuple s'il pouvoit en faire uſage, & ſur leur conſentement il commença dès lors & continua le reſte de ſa vie à porter une couronne d'or, un habit de pourpre bigarré de diverſes couleurs, un ſceptre d'ivoire, à s'aſſeoir ſur un thrône auſſi d'ivoire, & à faire marcher devant lui douze Licteurs avec des haches & des faiſceaux lorſqu'il paroiſſoit en public ou qu'il rendoit la juſtice. Les Rois qui lui ſuccederent, ſe ſervirent des mêmes ornemens. Les conſuls qu'on créoit tous les ans après qu'on eut chaſſé les rois, les conſerverent tous, excepté la couronne & la robe de diverſes couleurs, qu'on leur retrancha comme des ornemens odieux & contraires à la liberté. Cependant on ne leur ôta pas pour toûjours ces deux dernieres marques de la puiſſance ſouve-

raine, puisque quand le Senat leur avoit décerné les honneurs du triomphe pour quelque grande victoire remportée sur les ennemis, ils paroissoient en public avec tout cet appareil de la royauté.

La guerre des Etruriens étant heureusement terminée, il ne restoit plus que les Sabins qui disputassent aux Romains la superiorité. C'étoit une nation belliqueuse, riche, puissante, & fameuse par sa haine héreditaire contre Rome. Tarquin avoit envie de les réduire, comme il avoit réduit les autres peuples voisins. Il ne lui fut pas difficile de trouver un prétexte pour leur déclarer la guerre. Il les somma de lui livrer ceux qui avoient engagé les Etruriens à entrer sur les terres de Rome en leur promettant de faire soulever les villes Sabines en leur faveur. Les Sabins ne purent se resoudre à livrer leurs meilleurs Citoyens, car c'étoient les plus éminens de chaque ville qui avoient ainsi attiré les Etruriens sur les terres des Romains; & pour ne pas donner à Tarquin le tems de les prevenir, ils se mirent au plus vite en campagne. D'abord ils passerent le Teverone sans trouver de resistance, & ravagerent les campagnes en toute sûreté. Le Roi mit sur pied la fleur de la jeunesse Romaine, & marcha à grandes journées pour attaquer les fourageurs. Il les trouva dispersez au pillage, en tua un grand nombre, & leur ayant enlevé leur butin, il alla se camper à la vûe de leurs

lignes. Il laiſſa paſſer quelques jours, juſqu'à ce que le reſte de ſon armée & les troupes auxiliaires qu'il attendoit, vinſſent le joindre ; après quoi il ſortit dans la plaine pour engager le combat. Les Sabins ſans s'étonner de l'ardeur que les Romains faiſoient paroître, ſortirent auſſi de leurs retranchemens. Ils ne cédoient à leurs ennemis ni en nombre ni en valeur. Ils ſe battirent avec un courage extraordinaire, tant qu'ils n'eurent à ſoutenir que ceux qui étoient rangez en bataille devant eux. Mais quand ils virent qu'un corps de troupes toutes fraiches venoit en bon ordre les charger en queue, ils abandonnerent leurs rangs & prirent la fuite. Ces nouvelles troupes étoient compoſées de la fleur de la cavalerie & de l'infanterie Romaine ; Tarquin la nuit précedente les avoit placées en embuſcade dans un poſte avantageux, avec ordre d'attaquer l'ennemi par derriere quand le combat ſeroit engagé. Les Sabins les voyant venir à eux, furent tellement ſaiſis d'épouvante, qu'ils perdirent courage & n'eurent plus la force de ſe défendre. Ils firent néanmoins quelques efforts pour s'enfuir. Mais la cavalerie Romaine leur ferma le paſſage & les inveſtit de toutes parts. Il ne s'en ſauva qu'un très-petit nombre qui ſe retirerent dans quelques villes voiſines ; les autres furent taillez en piéces, ou faits priſonniers. Ceux qui étoient reſtez dans le camp pour le garder, furent ſi conſternez de cette affreuſe déroute, que ſans

oser même se mettre en défense, ils se livrerent aux ennemis & leur abandonnerent leurs retranchemens.

Cette perte néanmoins les irrita beaucoup plus qu'elle ne les abbattit. Persuadez que la victoire qu'on avoit remportée sur eux, étoit plûtôt l'effet de l'artifice que de la force & du courage, ils se flattoient de mieux réüssir dans la suite & d'étonner les Romains par leur valeur. Dans cette espérance, ils leverent une armée plus nombreuse que la premiere, & élurent un Général d'une grande réputation & d'une expérience consommée. Tarquin resolut de les prévenir à son tour; il rassembla ses troupes en diligence, & passa le Teverone avant que les ennemis pussent se joindre en un corps. Sur la nouvelle de sa marche, le Général des Sabins prend une partie de ses troupes, & va au-devant de lui. Comme il se sentoit trop foible pour hasarder une bataille, il se campe à la vûe des Romains sur une colline haute & escarpée, où il étoit presque certain qu'on ne pourroit pas le forcer à combattre; de là il envoyoit continuellement des partis pour harceler les fourageurs & pour empêcher les Romains de faire des courses dans la campagne. Il y eut de fréquentes escarmouches de la cavalerie & de l'infanterie légere, mais le Général des Sabins évita toûjours une action générale, & quelques tentatives qu'on fît, il ne fut pas possible de l'y attirer. Tarquin ennuyé de

ces retardemens, resolut de forcer le camp des ennemis. Il leur livra plusieurs assauts; mais le poste étant trop difficile à emporter, il prit le parti de leur couper les vivres afin de les réduire par la famine. Il mit des troupes dans toutes les avenues, pour les empêcher de sortir dans la campagne, & d'aller chercher du bois, du fourrage, & autres provisions nécessaires; & par ce moyen il les réduisit à la derniere extremité. Les Sabins ainsi réduits, prirent l'occasion d'une nuit obscure & orageuse pour décamper honteusement. Ils sortirent de leur poste sans beaucoup de perte; mais ils furent obligez d'abandonner leurs malades, leurs blessez, leurs chevaux, leurs tentes, & toutes leurs munitions de guerre. Le lendemain les Romains pillerent le camp, enleverent les tentes, les bêtes de charge, l'argent & autres effets, & revinrent à Rome, suivis d'un grand nombre de prisonniers.

La guerre des Sabins dura cinq ans sans discontinuer. Pendant ce tems-là, on ne cessa de faire des courses de part & d'autre pour ruiner le païs ennemi. Il se donna plusieurs combats entre les deux nations; & la fortune se déclara tantôt pour les uns, tantôt pour les autres : mais si les Sabins remporterent quelquefois l'avantage dans les petits combats, les Romains gagnerent les plus grandes batailles & les victoires signalées. La derniere année les Sabins ayant resolu de faire un dernier effort, armerent tout ce qu'ils

avoient d'hommes en état de porter les armes. Les Romains de leur côté mirent en campagne toutes leurs troupes, celles des Etruriens, & généralement toutes les forces de leurs sujets & de leurs alliez. Le Général des Sabins divisa son armée en deux corps qu'il posta dans deux differens camps. Tarquin partagea la sienne en trois: le Roi en personne commandoit les Romains; Aruns son neveu conduisoit les Etruriens; & Servius Tullius son gendre, homme courageux & d'une prudence consommée, étoit à la tête des Latins & des autres alliez. Tous les préparatifs étant faits de part & d'autre, on en vint aux mains. L'action commença du matin, & dura un jour entier. Mais à la fin les Romains remporterent la victoire, & ayant fait un grand carnage, ils prirent plusieurs prisonniers, & se saisirent des deux camps. Maîtres de la campagne ils ruinerent tout le païs par le fer & par le feu, & sur la fin de l'été ils revinrent à Rome avec de grandes richesses.

Tarquin reçut alors pour la troisiéme fois les honneurs du triomphe. Au printems suivant il leva une nouvelle armée, & se mit en campagne. Son dessein étoit d'assiéger quelques villes des Sabins, mais ils le prévinrent par une prompte soumission. Leur courage étoit tellement abbatu par leurs pertes précedentes, qu'ils ne pouvoient attendre d'une plus longue guerre que leur ruine entiere & une honteuse servitude. Dans une

ſi facheuſe ſituation il ne leur reſtoit point d'autre parti que d'avoir recours à la clemence du vainqueur qui leur étoit connuë; ils le firent, & ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Ils envoyerent les principaux de chaque ville à Tarquin pour ſe rendre à lui & pour le prier de leur accorder la paix à des conditions raiſonnables. Le Roi ravi de pouvoir réduire cette nation ſans aucun danger, reçut favorablement l'ambaſſade; il leur accorda la paix aux mêmes conditions qu'il l'avoit accordée auparavant aux Etruriens; & pour cimenter la nouvelle alliance, il leur renvoya tous leurs priſonniers ſans rançon.

Toutes les guerres étant terminées, Tarquin reprit les travaux qu'il avoit interrompus. Il y exerça les Romains avec autant de peines & de fatigues qu'il les avoit exercez dans les travaux militaires, & le peuple ne fut pas plus en repos dans la paix qu'il l'avoit été dans la guerre. D'abord il fit achever les murs & les fortifications de Rome. Enſuite il commença les immenſes travaux de ces égouts par où les eaux & les immondices de la ville s'écoulent dans le fleuve; ouvrage qui dans le tems même de la plus grande ſplendeur de Rome, a toûjours été regardé comme une des plus éclatantes preuves de ſa magnificence. Ne croiroit-on pas, comme remarque judicieuſement l'Hiſtorien Romain, que ce Prince prévoyoit dès lors que Rome devoit être un jour la maîtreſſe du monde, & que ce fut

dans cette vûe qu'il l'orna d'ouvrages si superbes? On creusa de vastes montagnes d'un bout à l'autre, & on détourna des rivieres de leurs lits pour faire ces magnifiques égouts, qui étoient si larges qu'on pouvoit y aller presque par tout en batteau comme sur un grand fleuve. Une quantité prodigieuse de décombres & d'immondices, les maisons qui étoient tombées, les incendies, les tremblemens de terre, ruinerent considérablement ces égouts dans l'espace de sept cens ans; ils étoient bouchez en plusieurs endroits, & les eaux ne pouvoient plus s'écouler. Agrippa étant Edile, on les fit nettoyer & reparer; on y fit même entrer sept nouvelles rivieres dont on détourna le cours; & la dépense de cet ouvrage seul monta à mille talens. De-là on peut juger qu'il en couta prodigieusement pour les faire d'abord, & que ce fut un travail immense. Nous voyons dans plusieurs Auteurs que ceux qu'on y employoit, étoient tellement saisis d'horreur en considérant la difficulté de l'entreprise & les dangers qui en étoient inséparables, qu'il y en eut un grand nombre qui se tuerent eux-mêmes, & qu'on ne trouva point d'autre moyen pour arrêter une si pernicieuse manie que de crucifier les corps de ceux qui s'étoient défaits, afin qu'ils servissent d'exemple aux autres. On suppose que cela arriva sous le regne de Tarquin le jeune, qui continua les travaux que son ayeul avoit laissé imparfaits, & qui est noté d'infamie dans l'Histoire

toire

toire comme un Tyran qui se faisoit un plaisir de fatiguer & de consumer le peuple par les travaux les plus serviles.

Vers le même tems, Tarquin entreprit un ouvrage d'une autre nature. Ce fut de bâtir un Temple à Jupiter, à Junon & à Minerve, comme il s'y étoit obligé par un vœu dans la derniere bataille contre les Sabins. L'entreprise étoit digne d'un Prince si religieux. Comme il n'avoit point encore désigné de place pour l'édifice, il assembla les Augures & leur demanda leur avis. Ceux-ci consulterent les regles de leur art, & lui dirent qu'ils ne voyoient point d'endroit qui pût être & plus agréable aux Dieux & plus propre pour un Temple que le mont Tarpeïen qui commandoit sur la place publique. Mais il y avoit deux difficultez qui paroissoient invincibles. La colline étoit roide, escarpée, & presqu'inaccessible. D'ailleurs il y avoit déja plusieurs autels & plusieurs petites chapelles consacrées aux Dieux; il auroit fallu les ôter pour faire place au nouvel édifice, & s'exposer à commettre un sacrilege. Cette derniere difficulté n'étoit pas la plus grande; les Augures la leverent facilement. Ils resolurent de consulter les Dieux l'un après l'autre, & de ne point transporter leurs autels qu'ils ne donnassent des marques visibles de leur consentement. Tous les autres Dieux ou Genies leur permirent d'ôter leurs autels & de les mettre ailleurs. Il n'y eut que le Dieu Terme & la Jeunesse

qui furent sourds à leurs prieres, & qui ne voulurent jamais ceder leurs places, quelques instances qu'on leur fît. On fut donc obligé d'enfermer leurs autels dans l'enceinte du Temple; l'un dans le vestibule de Minerve, l'autre dans le Temple même, proche le Sanctuaire. Les Augures conjecturerent de là que jamais les bornes de Rome ne changeroient, & que cette ville seroit toûjours florissante; prédictions qui se sont verifiées pendant une longue suite de siecles. L'autre difficulté étoit beaucoup plus importante. Le Roi cependant en vint à bout. On pratiqua par des travaux immenses un chemin plus facile pour monter au haut de la colline; & en remplissant les creux & applanissant les éminences, on fit sur le mont Tarpeïen dont le sommet étoit inégal & escarpé, une grande place assez unie pour y bâtir un vaste & magnifique Temple. Mais il n'eut pas le bonheur de jetter les fondemens de l'édifice; car il ne vêcut que quatre ans après avoir terminé la guerre des Sabins, & tout ce tems-là fut employé à faire la place & les autres préparatifs.

De tous les Augures que Tarquin consulta sur cette pieuse entreprise, le principal & le plus célébre étoit Attius Nevius; ce fut lui qui désigna la place où l'on devoit bâtir le Temple, & qui prédit à cette occasion la durée de l'Empire Romain. Nevius étoit né en Etrurie, d'un homme de la campagne, qui gagnoit sa vie à la-

bourer un petit champ. Son pere l'envoya à la ville pour apprendre les lettres ; & quand il fut suffisamment instruit dans les sciences communes, il le mit sous la discipline d'un docteur Etrurien, sous lequel il fit de si grands progrès dans l'art de déviner qu'il surpassa bien-tôt tous ses collegues. Nevius s'établit à Rome, & quoiqu'il ne fût pas membre du college des Augures Romains, il s'y acquit tant de réputation, qu'il étoit continuellement consulté, non seulement par le peuple, mais encore par les Augures. De si heureux succès lui inspirerent la hardiesse de s'opposer au Roi même dans une entreprise très-innocente. Tarquin étant obligé dans la guerre des Sabins d'augmenter sa cavalerie, avoit dessein d'ajoûter trois nouvelles Centuries à celles que Romulus avoit établies d'abord, & vouloit leur faire porter son nom & ceux de deux de ses amis. Attius s'y opposa fortement, & appuia son opposition de raisons plausibles : » Romulus, lui dit-» il, a donné des noms à ses Centuries, il en a fixé » le nombre, & cet établissement a été confir-» mé par des Augures ; il ne vous est donc pas » permis d'y rien ajoûter ni d'y rien changer sans » consulter les oiseaux.

Tarquin qui ne souffroit pas volontiers qu'on traversât ses desseins, ne pouvoit le pardonner à Nevius ; il ne cherchoit que l'occasion de le décrediter & de faire voir qu'il n'y avoit rien de certain dans sa science. Un jour qu'il étoit sur

son tribunal, il fit venir Nevius en présence d'une nombreuse assemblée, qu'il eut soin de prévenir sur le piege qu'il alloit lui tendre pour faire voir la vanité de son art. Le Devin vient ; Tarquin le reçoit d'un air doux & honnête : « Voici, lui » dit-il, l'occasion de donner des preuves de votre » habileté dans l'art de déviner. Je roule un grand » dessein dans mon esprit, & je voudrois sçavoir » si je puis l'exécuter. Allez donc consulter les oi- » seaux, & revenez au plus vite. » Le Devin part ; il revient peu après ; il dit au Roi que les auspices sont favorables, & que ce qu'il médite peut s'exécuter. Sur cette réponse Tarquin se prend à rire ; & tirant de dessous sa robe un rasoir & une pierre à aiguiser : « Vous voilà, lui dit-il, con- » vaincu d'imposture ; il est clair que votre pré- » tenduë science n'est que fourberie, dès que vous » osez assûrer que je puis faire une chose qui est » évidemment impossible. Je voulois sçavoir si » d'un coup de rasoir je pourrois couper cette » pierre en deux ; les oiseaux que vous avez con- » sultez, vous ont-ils montré que cela soit pos- » sible ? » Toute l'assemblée applaudit par un éclat de rire, & se mocqua du Devin. Nevius sans s'étonner du bruit : « Frappez, dit-il au Roi, frap- » pez sur la pierre : vous la couperez en deux, » ou je suis prêt à tout souffrir ». Tarquin surpris de la confiance de l'Augure, donne un coup sur la pierre, & le rasoir la coupe en deux avec un morceau de la main qui la tenoit. Cette mer-

veille étonne les ſpectateurs, il s'éleve un cri général, & on applaudit au Devin.

Confus d'avoir éprouvé à ſes dépens la ſcience de l'Augure, Tarquin abandonna ſon deſſein, & diſtribua ſa nouvelle cavalerie dans les anciens corps. Après cela il rendit à Nevius les plus grands reſpects, & tâcha de le gagner par toutes ſortes de marques d'eſtime & d'amitié. Il lui érigea lui-même une ſtatuë de bronze dans la place publique, vers l'endroit où s'étoit operé le miracle, ou du moins il permit au peuple de la lui ériger. Cette ſtatuë étoit devant la chambre où ſe tenoient les aſſemblées du Senat, où elle ſubſiſta pendant pluſieurs ſiecles; elle étoit au-deſſous de la moienne taille, & repréſentoit Nevius la tête couverte du pan de ſa robe. On dit auſſi que la pierre & le raſoir furent enterrez ſous un autel, pas loin de la ſtatuë; mais ce fait n'eſt appuyé que ſur une Tradition aſſez incertaine. Quoi qu'il en ſoit, le bruit du prodige qui étoit arrivé, ſe répandit par toute la ville. Nevius devint en même tems le plus célébre & le plus illuſtre de tous les Augures. Mais dans le plus haut dégré de ſa gloire il diſparut tout d'un coup; & quelques recherches qu'on fît, on ne put jamais ni ſçavoir ce qu'il étoit devenu, ni même retrouver ſon corps. Au reſte, je ne voi rien en cela de ſi extraordinaire. Dans des ſiecles moins fameux pour les miracles, combien d'illuſtres perſonages qui avoient eu le malheur de déplaire aux Princes,

ont eu le même ſort ? Dans le ſiecle même de Nevius où les miracles étoient ſi communs, il y eut des incrédules qui chercherent des cauſes naturelles de ſa mort. On ſoupçonna avec raiſon ſes Collegues de s'être défaits de lui par jalouſie. Le Roi lui-même fut accuſé par ſes ennemis d'avoir eu part à ſa mort, & il paroît que rien ne contribua plus à ſa perte que cette accuſation; bel exemple qui fait voir combien il eſt dangereux d'être ſoupçonné d'avoir touché aux choſes ſacrées !

Tarquin étoit déja dans un âge fort avancé; & par un malheur commun à cet âge, il avoit perdu ſon fils unique, jeune prince d'un rare mérite, qui avoit donné des preuves extraordinaires d'une valeur prématurée, & qui à treize ans ayant combattu ſeul à ſeul & tué un des ennemis, avoit mérité que le Roi ſon pere lui donnât la robe prétexte & la bulle, qui depuis ce tems-là furent les ornemens des enfans des Romains. Il eſt vrai que ce fils de Tarquin avoit laiſſé deux fils, mais ils étoient encore enfans. Le Roi qui ne pouvoit pas raiſonnablement ſe flatter de vivre juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint l'âge viril, jetta les yeux ſur Servius Tullius ſon gendre pour en faire ſon ſucceſſeur, & commença à ſe ſervir de lui pour l'adminiſtration des affaires qu'il étoit hors d'état de gouverner lui ſeul. Les fils d'Ancus Marcius vivoient encore, & ſe flattoient toûjours de ſucceder à Tarquin. L'occaſion de la

mort de l'Augure qui avoit disparu tout d'un coup, étoit trop favorable pour la laisser échapper. Ils sçurent en profiter contre Tarquin & Servius, & ils commencerent à accuser le Roi de l'avoir fait tuer. » Il est évident, disoient-ils, » que dans le dessein qu'il avoit d'introduire des » nouveautez dans la République, il a voulu se » défaire d'un homme qui s'opposoit constam- » ment à ses procedez arbitraires. Il n'a pris au- » cune part à la perte que faisoit le public, il n'a » pas fait la moindre information, & n'a point » interposé son autorité pour découvrir les Au- » teurs d'un crime si énorme; c'est une preuve » que nul autre que lui n'en est l'auteur. Il vit » cependant, il regne, & les mains souillées du » sang du Prophete il offre aux Dieux des sacri- » fices publics. N'est-il pas assez honteux pour » nous qu'une ville fondée par un Heros qui a été » mis au rang des Dieux, soit maintenant gou- » vernée par un tel Roi? Faut-il encore qu'a- » près un étranger les Romains ayent pour mo- » narque un homme inconnu, un vil esclave! » N'en doutez point, Romains, Tarquin veut » laisser la couronne à Servius, il lui a déja don- » né toute l'autorité, il ne lui manque plus que » le titre de Roi.

Ces discours semez artificieusement par les partisans des Marcius, gens habiles & capables d'en imposer, firent quelque impression. D'abord ils les débitoient tout bas; ensuite dévenus

plus hardis & ſe croïant déja aſſez forts pour parler ouvertement, ils les débiterent dans la place publique, & un jour ils voulurent chaſſer le Roi de ſon tribunal. Mais la vérité fut plus forte que leurs calomnies, & jamais ils ne purent perſuader au plus grand nombre de le déthrôner. Ils ne parloient pas moins contre Tullius que contre le Roi. Mais le crédit de ce miniſtre étoit ſi bien établi, que tout ce qu'ils pouvoient dire, ne faiſoit point d'impreſſion. Quant à Tarquin, il fit lui-même ſon apologie devant le peuple, & ſe juſtifia pleinement. Tullius ſon gendre ne lui fut pas inutile en cette occaſion. Il prouva l'injuſtice & la fauſſeté des accuſations qu'on faiſoit contre lui; & comme il avoit beaucoup d'aſcendant ſur l'eſprit des Romains, il excita la compaſſion & l'indignation du plus grand nombre, couvrit de confuſion ceux qui calomnioient le Roi, & les fit chaſſer de la place publique avec ignominie.

Les Marcius ayant échoué dans leur entrepriſe; employerent leurs amis pour ſe réconcilier. Tarquin ſacrifia volontiers ſes reſſentimens au ſouvenir des obligations qu'il avoit à leur pere; & les croïant aſſez punis de leur témerité par la confuſion qu'ils s'étoient attirée, il leur rendit ſon amitié. Cette feinte réconciliation dura trois ans, pendant leſquels ils continuerent comme auparavant à faire leur cour. Mais dès qu'ils trouverent l'occaſion de ſatisfaire leur haine dont ils

conſervoient

conſervoient toûjours le venin dans le cœur, ils ne la laiſſerent pas échapper. Ils délibererent auparavant s'il falloit tuer le Roi ou Servius. Ils voyoient bien que s'ils laiſſoient vivre le Roi, ils ne pourroient échapper au ſupplice, & que ſon nom ſeul aſſureroit leur punition; ou qu'au moins il choiſiroit entre les principaux Citoyens de Rome un autre gendre qui leur ôteroit toute eſperance de parvenir à la couronne: au lieu que s'ils ſe défaiſoient de Tarquin, Servius qui n'étoit qu'un homme privé, n'auroit jamais aſſez d'autorité pour les faire punir. Sur ces raiſons ils ſe déterminent à faire tuer le Roi. Mais il n'étoit pas ſûr pour eux de l'attaquer ouvertement: ils avoient déja tenté cette voie, & elle leur avoit mal réüſſi. Il fallut donc agir ſous main & tenter des voies ſecrettes. Cette réſolution priſe, ils aſſemblent les conjurez, ils en choiſiſſent deux des plus déterminez, les habillent en païſans, & les envoyent au palais en plein midi, armez de coignées, & bien inſtruits de ce qu'ils doivent faire. Ceux-ci arrivent devant le palais en ſe querellant pour des torts prétendus, les termes les plus groſſiers ne ſont point épargnez; des injures ils paſſent bien-tôt aux coups, ils crient à pleine tête, & réclament la Juſtice du Roi: les autres conjurez déguiſez auſſi en païſans, entrent dans leur querelle, & s'offrent à rendre témoignage. Quelques Officiers du Roi ſortent au bruit, & les menent devant lui. Il leur ordonne de parler, &

leur demande quel est le sujet de leur querelle. Il s'agit, lui dirent-ils, de nos chevres; & en même tems ils continuent à se quereller, criant à pleine tête, parlant tous deux ensemble, sans rien dire qui revienne au sujet de leur contestation. Les spectateurs en rient, & personne n'a le moindre soupçon de leur dessein. Les gardes du Roi les obligent enfin à s'expliquer: Un des deux commence un ennuieux discours; & tandis que le Roi l'écoute patiemment, l'autre lui décharge un coup de coignée sur la tête; celui qui parloit lui donne en même tems un autre coup; & profitant tous deux de la surprise où l'on étoit, ils trouvent moien de s'échapper de la sale où ils avoient fait le coup.

Tanaquil quoique troublée par ce coup imprévu, conserva néanmoins assez de présence d'esprit pour envoyer les Licteurs après les assassins, & pour faire fermer les portes du palais. On se saisit de ces malheureux, on leur donna la question, & par la force des tourmens on les obligea à déclarer les auteurs de la conjuration; ensuite on les punit de mort. Cependant elle fit porter le Roi dans sa chambre: mais un moment après il expira, dans la trente-huitiéme année de son regne, qui étoit la quatre-vingtiéme de son âge; Prince né pour la grandeur, qui avoit un esprit de Roi, un esprit de gouvernement dans un plus haut dégré qu'aucun de ses prédecesseurs. Il étoit d'un temperament vigoureux, il avoit

encore un esprit actif & propre pour les affaires dans un âge très-avancé; brave de sa personne, mais plus célébre encore par ses stratagemes que par les victoires qu'il remportoit en bataille rangée. Maître parfait dans l'art de la guerre, il sçavoit si bien profiter de ses conquêtes, qu'elles tournoient toûjours à l'avantage du public. Il employoit tantôt la clemence, tantôt la rigueur; & jamais il ne se trompoit dans l'usage qu'il faisoit de l'une ou de l'autre. Jaloux de sa puissance, il aimoit la pompe, l'éclat, la domination, la magnificence, peut-être même jusqu'à l'excès; mais il n'entreprit jamais sur la liberté de son peuple. S'il désiroit des honneurs, il tâchoit d'y parvenir par des voies douces & honnêtes, il les demandoit à ses sujets, & ne vouloit les tenir que d'eux, presque toûjours sûr de les obtenir, mais toûjours disposé à souffrir patiemment un refus. L'esprit de politesse, de grandeur, & de magnificence, qu'il introduisit le premier à Rome, & qui lui acquit tant de réputation dans les siécles suivans, étoit le seul défaut qu'on trouvât en lui dans le siécle où il vivoit. Il est vrai que les ouvrages où il faisoit travailler le peuple, n'étoient pas pour lui, mais pour l'ornement de Rome & pour l'avantage du public; rare exemple & trop peu suivi par les princes: mais ils étoient trop grands, trop vastes, trop superbes pour la ville de Rome & pour ses habitans. Ces travaux d'ailleurs étoient trop difficiles, il y avoit trop de

danger pour ceux qu'il y employoit, & il y employoit trop de monde; c'est ce qui excitoit de si grands murmures. Son successeur, Prince après Numa, le plus populaire qui jamais ait été sur le thrône de Rome, interrompit prudemment ces superbes travaux & les laissa imparfaits: mais son petit-fils les fit continuer; & ce ne fut pas un des moindres crimes de son regne si détesté, d'avoir forcé le peuple à réprendre un ouvrage si bas & si servile.

Tarquin ne laissa point d'enfans mâles. Il avoit eu un fils, qui étoit mort, & dont il lui restoit deux petits-fils. Le plus jeune fut dans la suite assassiné par son frere & par sa femme. L'aîné succeda à Servius: mais il ne parvint à la couronne que par le meurtre & par usurpation; crimes jusqu'alors inconnus à Rome. Cependant tous les crimes & toute la Tyrannie de ce Prince n'empêcherent pas que dans les siécles suivans les Romains ne respectassent la mémoire de Tarquin l'ancien, sur tout lorsqu'ils reconnurent qu'ils lui devoient aussi leur liberateur. Car il avoit deux filles, celle qu'il maria à Servius Tullius, & une autre qu'il donna à Junius pere du grand Brutus. Les obligations que Rome avoit à ce généreux liberateur de la Patrie, étoient plus que suffisantes pour assurer à Tarquin une véneration & une reconnoissance éternelles, quand même il n'auroit point eu d'autre mérite que d'être son grand pere.

Tanaquil & Servius cacherent quelque tems la mort de Tarquin. On s'étoit saisi des assassins, on les avoit mis à la torture, & ils avoient avoüé dans les tourmens que les Marcius les avoient engagez à assassiner le Roi. Après qu'on eut fait une punition exemplaire de ces malheureux, Servius agissant au nom du roi, escorté de gardes & precedé des Licteurs, parut dans la place publique au milieu d'une nombreuse assemblée, & cita les Marcius par un heraut pour leur faire rendre compte de leur conduite. Ceux-ci ayant refusé de comparoître, il ne lui fut pas difficile de les faire condanner par contumace, eux & tous leurs adherans, à un éxil perpetuel, & de faire confisquer tous leurs biens au profit du public. En vengeant ainsi la mort de son beaupere, il mérita de lui succéder. Il le fit enterrer honorablement, lui marquant après sa mort, comme pendant sa vie, une vive reconnoissance, & donnant dans toutes les occasions les preuves les plus éclatantes de la plus profonde véneration pour sa mémoire. Tullius avoit deux filles, c'étoit tout ce qu'il avoit d'enfans; il les donna en mariage aux jeunes Tarquins. Prince malheureux dans ces dernieres marques de pieté! Une alliance si funeste lui couta la vie, & à Rome la liberté.



L. JUNIUS BRUTUS.

DANS les vies des Hommes Illuſtres qui ſe ſont diſtinguez en affranchiſſant leur Patrie du joug de la ſervitude, il ne faut pas s'attendre à trouver de ces faits rares & frappans qui font le plus grand agrément de l'Hiſtoire. Ces Heros ont été généralement perſécutez par la fortune ; leur vie n'a été qu'un tiſſu de malheurs ; ſouvent même une mort violente & précipitée a mis obſtacle à l'exécution de leurs deſſeins : & c'eſt ce qui fait que les Hiſtoriens ne nous ont conſervé la mémoire que d'un petit

nombre de leurs actions. Il ne faut donc pas s'étonner si les vies des fameux conquerans qui mettoient toute leur gloire à reduire les hommes sous une dure servitude, sont ordinairement des sujets plus attirans. Elles sont pleines de faits qui charment & le Lecteur & l'Historien, & qui assurent à l'Auteur & à ses écrits l'admiration d'une posterité peu capable de faire de serieuses réflexions. Ce préjugé quoiqu'assez général, n'en est pas moins injuste. Un Thrasybule exilé & errant de tous côtez, un Brutus qui sous une folie apparente cache le plus grand rolle & les plus nobles desseins, sont dans leur humiliation même infiniment au-dessus d'un Philippe ou d'un César, lorsque par mille actions mémorables ils cherchent à détruire la liberté que les autres ont acquise à leur Patrie. Un homme qui estime la liberté, lorsqu'il considere les desseins du monarque & du conquerant, doit naturellement être en garde pour ne pas loüer des actions qui conduisent à une fin si odieuse. Mais quand il s'agit de parler des généreux Défenseurs de la Patrie, il lui est difficile de ne pas se persuader que l'Histoire n'a point d'expressions assez énergiques pour les loüer avec dignité; il est violemment tenté de faire leur panégyrique au lieu d'écrire leurs vies; il exaggere leurs vertus; il diminue leurs vices, il ne croit pas même qu'ils en ayent jamais eu aucun. Qu'il me soit permis de le dire, c'est une partialité que je ne puis excuser dans

un historien. Mais d'un autre côté je ne doute point que ceux qui aiment la liberté ne souhaitent, du moins autant que moi, qu'un caractére aussi aimable & aussi estimable que celui d'un liberateur de la Patrie, soit autant exempt de taches qu'il le peut être.

Du côté de la naissance & de la fortune Lucius Junius Brutus (*a*) avoit tous les avantages qui peuvent se trouver rëünis dans un sujet. M. Junius son pere qui descendoit en ligne droite d'un des compagnons d'Enée, faisoit une figure considérable à Rome sous le regne de Tarquin l'Ancien, & étoit un des plus illustres de cette ville, tant par sa vertu, que par ses richesses; Tarquin qui connoissoit parfaitement le vrai mérite, l'avoit uni par les nœuds du mariage avec Tarquinia sa seconde fille, après avoir donné son aînée à Servius Tullius qu'il désignoit pour être son successeur. Brutus reçut une bonne éducation, & fut instruit dans toutes les Sciences des Romains. Comme il avoit beaucoup d'esprit & qu'il se portoit au bien, il y fit de grands progrès. Tarquin le Superbe (*b*) étant monté sur le thrône par la mort de Tullius qu'il avoit fait assassiner, crut que pour sa sûreté il devoit commencer son regne par se défaire des plus dis-

(a) *Dion. Hal. l.* 4. *p.* 195.

(b) *Dion. Liv. l.* 1. *c.* 56; *Val. Max.* 7. §. 2, *&* *Aurel. Vict. c.* 10. in *Brut.* ne font mention que de la mort de son frere.

tinguez d'entre les Citoyens qui pouvoient le troubler dans la possession d'une couronne dont il s'étoit emparé par des voies si criminelles. M. Junius étoit allié du feu Roi, il étoit riche, il avoit du crédit, & haïssoit le vice ; il n'en falloit pas davantage pour lui faire perdre la vie. Le Tyran néanmoins eut la précaution de le faire assassiner secretement ; c'étoit le mari de sa tante, & il ne vouloit pas passer pour auteur de sa mort. Le fils aîné de Junius subit le même sort : ce jeune Romain étoit plein de sentimens, il paroissoit trop bien né pour laisser impunie la mort de son pere ; il falloit qu'il mourût pour la sûreté de l'usurpateur.

L. Junius, lorsqu'il perdit son pere & son frere, étoit encore trop jeune (a) pour être formidable au Tyran. Cependant il comprit qu'il ne pouvoit mettre sa vie en sureté, qu'autant qu'il ne seroit point suspect & que Tarquin ne le croiroit point dangereux. Dans un âge où tout autre que lui eût à peine été capable de concevoir un pareil dessein, & encore moins de l'exécuter avec succès, il resolut de contrefaire l'insensé, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable pour vanger sa Patrie & sa famille. Il en affecta l'air & en conserva si parfaitement les manieres, que tout le monde le croyoit véritablement stupide. C'est ce qui lui fit donner d'un consentement

(a) *Dion. Liv. Aur. Vict. Ovid. Fast.* II. 717.

général le surnom de Brutus ; surnom qui en soi-même étoit réellement le plus honteux qu'on pût imaginer, mais qui devint dans la suite le plus honorable & le plus glorieux de toute l'antiquité. Ce fut le seul rempart qu'il put trouver contre les fureurs d'un Tyran qui sacrifioit à son ambition tout ce qu'il y avoit de gens de mérite.

Le vice qui distinguoit Tarquin, étoit l'ambition & l'envie de dominer. Il fit voir pendant toute sa vie qu'il n'y avoit point de crime, quelque barbare qu'il fût, qu'il se fît scrupule de commettre pour acquérir une autorité absoluë ou pour se maintenir dans celle qu'il avoit acquise. Quand il ne s'agissoit point de la puissance souveraine, il n'étoit pas excessivement cruel ; il aimoit même assez à paroître débonnaire & à éviter les meurtres qu'il ne croyoit pas nécessaires pour sa sûreté. Persuadé que Brutus étoit véritablement hebeté & imbecille, il se contenta de s'emparer de ses biens (a), ne lui en laissant qu'une très-petite partie pour son entretien. Il sembloit que c'étoit une action de charité, de prendre soin du patrimoine d'un jeune homme qui étoit son proche parent & qu'on regardoit comme incapable d'administrer ses biens par lui-même. Après cela il lui permit de vivre à la Cour avec ses fils, non pas pour lui faire hon-

(a) *Liv. l. 1. c. 56. & 59 ; Dion. l. 4. p. 195 & 197.*

neur en qualité de parent, comme il vouloit le persuader à ceux qui l'approchoient, mais pour servir de joüet à ces jeunes Princes qui prenoient plaisir à mille extravagances qu'il affectoit devant eux. Enfin il étoit si convaincu de la réalité de sa folie, qu'il le fit Commandant de ses gardes du corps; preuve certaine qu'il ne l'appréhendoit pas, & qu'il ne le soupçonnoit d'aucun artifice.

Plusieurs années après (a), Tarquin fut obligé d'envoyer deux de ses fils, Aruns & Titus, pour consulter l'Oracle de Delphes. L'occasion de ce voyage fut une maladie contagieuse qui causoit d'étranges ravages & enlevoit un nombre prodigieux de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe; elle attaquoit sur-tout les femmes enceintes, & elles tomboient mortes avec leur fruit, sans que rien pût arrêter la violence du mal. On esperoit que les Dieux découvriroient la cause d'un fleau si terrible, & qu'ils feroient connoître les remedes qu'on pouvoit y apporter. Titus & Aruns obtinrent du Roi que Brutus allât avec eux pour leur servir de jouet & de divertissement parmi les fatigues d'un voyage si ennuieux. Etant arrivez à Delphes, après avoir fait de magnifiques présens au Dieu & reçu la réponse de l'Oracle sur le sujet qui les amenoit, ils plaisanterent fort

(a) *Liv. l.* 1. *c.* 56; *Dion. l.* 4. *p.* 196; *Aur. Vict. c.* 10; *Ovid. Fast.* II, 713; *Plin. l.* 15. *c.* 40; *Val. Max.* 7, 3, 2.

sur Brutus qui n'avoit offert qu'un bâton : mais ce bâton étoit creux, & il y avoit enfermé une baguete d'or; image, dit Tite-Live (*a*), du caractére de celui qui faisoit ce présent. Quand ils se furent acquittez de leur commission, il leur prit envie de sçavoir à qui l'Empire des Romains étoit destiné. Le Dieu leur répondit que c'étoit à celui qui baiseroit sa mere le premier. Les fils de Tarquin qui ne comprenoient pas le sens de cette réponse, convinrent entr'eux de baiser leur mere tous deux en même tems, afin de regner aussi tous deux ensemble. Mais Brutus considérant que les Oracles en général étoient obscurs, & que quand ils sembloient présenter un sens clair & facile, ce sens n'étoit presque jamais le véritable, se laissa tomber exprès pour baiser la terre qui est nôtre mere commune. Si cette Histoire est vraie, elle n'en paroît pas moins puerile; il semble même qu'elle ait été faite à plaisir : mais les meilleurs Historiens que Rome ou le monde entier ayent jamais connus, n'ont pas cru qu'entre toutes les actions de Brutus il y en eût aucune qui fût trop peu importante pour trouver place dans leurs annales.

Cependant toute la prudence de Brutus auroit été inutile & n'auroit servi qu'à lui conserver la vie qu'il n'estimoit qu'autant qu'elle pouvoit contribuer au bien de l'état, s'il ne se fût présen-

(a) *L.* 1.

té une occasion favorable de déthrôner le Tyran. Quelque haï que fût Tarquin, il étoit encore plus craint. Il s'étoit défait des plus puissans d'entre les Romains ou par la mort ou par l'éxil; & s'il en restoit encore quelques-uns, ils se tenoient cachez & ne se connoissoient pas les uns les autres. Affermi de plus en plus sur le thrône par les alliances qu'il avoit faites avec les Latins & autres nations voisines, il regna en Tyran l'espace de vingt-cinq ans, & probablement il fût mort roi s'il n'eût pas eu Sextus pour fils. Ce Prince étoit né avec un esprit de tyrannie, mais d'une tyrannie qui étoit à peine connuë dans ces premiers siécles de Rome, & que jamais les nations les plus accoutumées à la servitude n'auroient pû souffrir long-tems; rusé, fourbe, dissimulé, perfide, traître dès sa jeunesse, mais à un point où ne peuvent atteindre les plus grands scelerats lors même qu'ils ont blanchi dans le crime; d'une ambition démesurée, d'un naturel farouche, capable des plus grandes cruautez, fougueux dans ses passions, sans foi & sans loi.

Le tems marqué pour la délivrance de Rome, étoit proche (*a*). Tarquin cependant se croyoit paisible possesseur de la couronne, & ne craignoit plus rien. Il faisoit alors la guerre aux Rutules, sous prétexte qu'ils avoient donné retraite aux Romains éxilez ou fugitifs, & qu'ils s'em-

(a) *Dion. Liv. l. 1. c. 57.*

ployoient pour leur rétablissement. Mais la véritable raison qui le faisoit agir, c'est que leur république étoit florissante, & qu'ils habitoient un païs riche & abondant en toutes choses; deux puissans motifs pour armer contr'eux un Tyran insatiable & dont l'ambition ne connoissoit point de bornes. On assiégeoit actuellement Ardée, la plus opulente ville de l'Italie. Tarquin s'étoit attendu à forcer cette place en peu de jours, mais il y fut trompé; les assiégez défendirent opiniâtrement leur liberté, & le siége fut long. Leur vigoureuse resistance, la durée de cette guerre qui fatiguoit extrémement les troupes, & les impôts exorbitans qu'il faisoit payer aux Romains, avoient fort indisposé les esprits; de sorte qu'on étoit prêt à se revolter pour peu que quelqu'un commençât à lever l'étendard de la Rebellion. Un soir (*a*), tandis que le siége duroit encore, les fils de Tarquin souperent avec Collatinus, jeune Prince qui étoit leur parent, & qui descendoit d'Egerius neveu de Tarquin l'ancien. Pendant le repas, la conversation tomba sur le sexe; chacun vanta sa femme, & épuisa toutes les expressions pour louer sa beauté. Enfin la dispute s'étant échauffée, Collatinus leur dit qu'une dispute de cette nature se decideroit beaucoup mieux par les faits: « Nos femmes, ajoûta-t-il, ne

(a) *Liv. l.* 1. *c.* 57; *Aur. Vict. c.* 9; *Ovid. Fast. lib.* 11, 721-760; *Dion. in exc. Val. p.* 574.

» ſont pas loin d'ici, montons à cheval, allons leur » rendre viſite, & voyons comment elles ſupportent notre abſence ». Comme ils étoient tous échauffez de vin, ils accepterent la propoſition. Ils montent à cheval, & arrivent à Rome au commencement de la nuit. Les fils de Tarquin trouvent leurs femmes en bonne compagnie, dans les feſtins, dans les jeux & les divertiſſemens; c'étoit ainſi qu'elles charmoient leurs ennuis, & que chacune ſe conſoloit de l'abſence de ſon mari. De-là, Collatin les mene à Collatie. La nuit étoit déja fort avancée lorſqu'ils y arriverent. Ils trouvent Lucrece occupée à filer avec ſes femmes; ſans atours & ſans parure; mais d'une beauté charmante dans ſon négligé. Elle fut agréablement ſurpriſe de voir ſon mari; elle le reçut avec beaucoup de tendreſſe, & les Princes avec toute la politeſſe poſſible. Ils paſſerent le reſte de la nuit à Collatie, & le lendemain matin ils s'en retournerent au camp avec Collatinus, lui cédant la victoire & admirant ſon bonheur.

Sextus ne s'en tint pas là (*a*). Admirer les beautez de Lucrece, en être épris, & vouloir en joüir, ce fut en lui la même choſe. Quelques jours après il retourna à Collatie, n'ayant qu'un

(a) *Liv. l.* 1. *c.* 58; *Dion. Hal. l.* 4. *p.* 194; *Ovid. Faſt.* 11, 761-812; *Diod. in exc. Val. p.* 253; *Dion. ibid. p.* 574. 577; *Val. Max.* 6, 1, 1.

ſeul

ſeul domeſtique avec lui. Il y fut reçu & traité avec tout le reſpect qui étoit dû à un Prince & à un parent. Comme il avoit conçu depuis quelque tems le deſſein criminel d'attenter à l'honneur de Lucrece, il crut alors avoir la plus belle occaſion de ſatisfaire ſes deſirs. S'étant retiré après le repas pour ſe coucher, tout occupé de ſon amour il paſſa une partie de la nuit ſans fermer l'œil. Lorſqu'il croit tout le monde endormi, il ſe leve, il entre l'épée à la main dans la chambre de Lucrece, ſans que ceux qui dormoient à la porte de l'appartement s'en apperçoivent; il va droit à ſon lit, elle s'éveille, elle demande qui c'eſt; Sextus ſe nomme, il lui défend ſous peine de la vie de parler & d'appeller à ſon ſecours. L'ayant intimidée par ſes ménaces, il lui donne le choix ou d'une mort ignominieuſe ou d'une vie comblée de bonheur. » Si vous voulez, lui dit-il, condeſcendre à mes deſirs, je » vous épouſerai; tant que mon pere vivra, vous » regnerez avec moi dans la ville qu'il m'a don- » née, & après ſa mort vous ſerez maîtreſſe de » Rome, du païs Latin, de l'Etrurie, & de tou- » tes les autres nations qui vivent ſous ſes loix: » je ſuis l'aîné de ſes fils; en cette qualité ſa cou- » ronne m'eſt aſſurée, & perſonne ne peut me la » diſputer. Que ſi trop jalouſe de votre honneur, » vous oſez me reſiſter, je vous tuë dans le mo- » ment; & pour couvrir votre mort d'une éter- » nelle ignominie, je percerai de cette même » épée un de vos domeſtiques, je mettrai ſon

» corps auprès de vous, & je dirai par tout que
» vous ayant surpris ensemble, j'ai lavé dans vo-
» tre sang l'affront que vous faisiez à Collati-
» nus mon cousin. Une mort si honteuse vous
» rendra éternellement infame; & privée de la
» sepulture, vous serez à jamais un objet d'hor-
» reur. » Ces menances mêlées de prieres & confirmées par serment, ne laisserent à Lucrece aucune espérance de lui échaper; elle céda enfin à la violence; & le lendemain matin le ravisseur triomphant s'en retourna au camp.

Aussi-tôt qu'il fut parti (a), Lucrece envoya un exprès à Rome où son pere étoit gouverneur, & un autre au camp devant Ardée où étoit son mari, pour leur dire de se rendre en diligence à Collatie, qu'il étoit arrivé une avanture des plus tragiques qui demandoit absolument leur présence, & qu'ils amenassent avec eux chacun un de leurs intimes amis. Collatinus prend avec lui Brutus, & Sp. Lucretius prend P. Valerius; ils se rendent promptement chez Lucrece; ils la trouvent seule, plongée dans la douleur, baignée de larmes, & toute occupée de son desespoir. Elle se jette aux pieds de son pere & de son mari, elle embrasse leurs genoux, & les arrose de ses pleurs sans pouvoir dire une parole. Son pere la releve, il la presse, il la conjure de s'expliquer. » J'ai recours à vous, leur dit-elle

(a) *Dion. l. 4. p. 194 & 195; Liv. Ovid. Fast.* 11, 813-834.

» enfin, faites moi justice du plus cruel affront » que vous puissiez vous imaginer, vangez moi » d'un outrage plus honteux & plus insupportable » ble que la mort même. » Surpris de ce discours, ils lui demandent quel est donc cet outrage & qui en est l'auteur. Lucrece leur raconte ce qui s'étoit passé, & les conjure de s'armer à sa défense. Ils lui promettent de la vanger; ils l'exhortent à ne pas s'abandonner au desespoir, mais à se consoler sur son innocence. « Non, leur » dit-elle, jamais femme ne s'autorisera de mon » exemple pour survivre à son honneur; je sçai » que je suis innocente, mais afin qu'on en soit » persuadé & que vous rendiez justice à ma mé» moire, je veux me punir moi-même comme si » j'étois coupable. » En disant ces paroles, elle tire un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe, elle se l'enfonce jusqu'au cœur, & tombe morte à leurs pieds.

Tandis que le pere & le mari de Lucrece (a) accablez de douleur, la tenoient entre leurs bras, Brutus tire de sa blessure le poignard tout fumant, & d'une voix plus qu'humaine: « Je jure, » dit-il, par ce sang le plus noble & le plus chaste » qui fût au monde avant que Sextus, ce monstre » abominable, digne fils du plus cruel de tous » les Tyrans, l'eût deshonoré; je jure une éter-

(a) *Liv. l. 1. c. 59; Dion. l. 4. p. 196 & 197; Aur. Vict. c. 9 & 10; Ovid. Fast. 11, 835-846.*

» nelle inimitié contre Tarquin le superbe, con» tre sa femme impie & toute leur race maudite: » Tant que j'aurai un souffle de vie, je les pour» suivrai à feu & à sang; je ferai usage de toute » la force que m'inspire une juste vengeance, je » m'opposerai jusqu'au dernier soupir à la tyran» nie, & jamais je ne souffrirai qu'aucun de cette » maison, ni même que qui que ce soit, regne » sur les Romains. Grand Jupiter, Mars protec» teur de Rome, & tous les Dieux, soyez té» moins de mes sermens! Si jamais je deviens » parjure, punissez-moi d'une mort aussi violente » que celle de Lucrece, mais d'une mort aussi » honteuse que la sienne est glorieuse. » Alors se tournant vers les autres que la surprise & la douleur avoient rendu muets: « Balancez-vous en» core, leur dit-il, à suivre mon exemple? Lais» sez aux femmes les cris, les larmes, les gemis» semens; si vous êtes hommes, ne pensez qu'à » vous venger, & cherchez les moyens les plus » efficaces & les plus prompts pour y parvenir. Ayant parlé de la sorte, il donne le poignard à Collatinus, puis au pere de Lucrece, & à Valerius; il les exhorte à s'engager par les mêmes sermens: ils le font; & une plus noble passion leur faisant oublier leurs douleurs, ils conjurent Brutus de leur servir de conseil & de guide dans leurs entreprises contre le Tyran, protestant qu'ils ne veulent se conduire que par lui, & que par tout ils marcheront sur ses traces.

Brutus commence par leur rendre compte de sa conduite (a); il les détrompe sur la stupidité qu'il avoit affectée jusqu'alors; il leur explique les raisons qu'il a eues de contrefaire l'insensé; il laisse, pour ainsi dire, tomber le masque; & se montrant à découvert, il leur fait voir que sous une folie apparente il cachoit un fond infini de sagesse. Il leur dit, que depuis long-tems il s'est principalement occupé à considérer quelle seroit la forme de gouvernement la plus propre à rendre la ville de Rome heureuse, en cas qu'il se présentât quelque occasion de la délivrer de la tyrannie sous laquelle elle gemissoit depuis tant d'années. » Pouvons-nous dit-il, imaginer » une forme de gouvernement plus avantageuse, » que celle que Romulus, Numa, & leurs suc- » cesseurs nous ont laissée? C'est à la faveur de » leur sage politique & de leurs loix que Rome » est devenuë si florissante & qu'elle a subjugué » tant de nations. Mais il faut remedier aux abus » les plus ordinaires de la royauté; abus qui la » font souvent dégenérer en tyrannie, & qui » la rendent presque toûjours odieuse. Premie- » rement, si l'on ne considére que le nom des » choses, on desire quelquefois ce qui est nuisi- » ble, & on rejette ce qui est utile. La Monar- » chie est de cette nature; elle est bonne & utile, » mais le nom de Roi est odieux. Si vous m'en-

(a) Dion. Hal. l. 4. p. 197, 198, 199.

» croyez, nous exterminerons ce nom, & ceux » qui seront revêtus de l'autorité souveraine nous » ne les appellerons plus ni Monarques ni Rois, » mais nous leur donnerons un autre nom plus » modeste & plus populaire. En second lieu, je » croi qu'il n'est point expédient que toute la » puissance reside dans un seul, mais qu'il faut » la partager entre deux personnes, à l'exemple » des Lacedémoniens, qui en usent ainsi depuis » long-tems, & dont l'Etat est devenu par cette » sage politique le mieux reglé & le plus florissant » de toute la Grece. L'autorité royale ainsi par» tagée également, les deux Magistrats qu'on en » sera dépositaires, seront moins en état d'en abu» ser pour vexer leurs sujets; ils s'observeront » mutuellement, ils auront un certain respect » l'un pour l'autre, & l'égalité de leurs pouvoirs » leur inspirera une noble émulation pour la ver» tu. Mais toute puissance qui n'a point de bor» nes, devient enfin insupportable & degenére » en tyrannie. Je voudrois donc qu'on ne don» nât l'autorité souveraine que pour un an, com» me font les Atheniens. Pour retenir un esprit » hautain dans les bornes du devoir, il n'est point » de moyen plus sûr que de ne lui point donner » le tems de s'enivrer de sa grandeur ; un magis» trat est moins sujet à abuser de son autorité, » quand il sçait que s'il commande aujourd'hui, » il obéïra demain : avec ce temperament nous » joüirons des avantages du gouvernement Mo-

» narchique ſans en reſſentir les inconveniens.
» Les marques d'honneur que nous avons accor-
» dées à nos Rois, ſont en trop grand nombre;
» il y en a même quelques-unes qui choquent le
» peuple. Je voudrois qu'on en diminuât le faſte,
» & qu'on en abolît une partie, ſur tout ces ſcep-
» tres, ces couronnes d'or, ces robes de pourpre
» chargées de broderie, qu'il ne faudroit permet-
» tre que dans certains jours de fêtes & dans les
» pompes triomphales; dès qu'on ſe ſerviroit ra-
» rement de ces ornemens, ils ceſſeroient d'être
» un objet odieux. Cependant pour ne pas abolir
» entierement le nom de la puiſſance royale in-
» troduit dans cette ville par des augures favora-
» bles & confirmé par des ſignes de la volonté
» des Dieux, nous pourrions avoir toûjours un
» Roi parmi nous, mais un Roi ſeulement de
» nom, un Roi des choſes ſacrées, qui ſeroit re-
» vêtu de cette dignité pour toute ſa vie, mais
» qui n'auroit point d'autre emploi que l'inten-
» dance de ſacrifices, ſans ſe mêler des affaires
» de la guerre ou de l'Etat. Si vous approuvez ce
» projet en général, on pourra dans la ſuite
» vous l'expliquer plus en détail, & même y re-
» former quelque choſe. Mais il n'eſt pas tems
» maintenant de l'exécuter: il faut attendre que
» nous ayons ſecoué le joug des Tyrans; entre-
» priſe dont nous viendrons facilement à bout,
» ſi vous voulez ſuivre mes conſeils.

Ce diſcours de Brutus fut approuvé avec ac-

clamation. On prit le corps de Lucrece (*a*) tout ensanglanté, & on le porta dans la place publique de Collatie; il étoit suivi de son pere & de son mari. Lucretius & Collatinus, avec toute l'éloquence naturelle que leur inspiroit leur affliction, firent le rapport de ce qui s'étoit passé, & tirerent les larmes des yeux de tout le peuple. Pendant ce tems-là Brutus, étouffant, pour ainsi dire, tout sentiment de douleur & de tristesse, excitoit l'assemblée à de plus nobles sentimens, & l'exhortoit à prendre les armes pour recouvrer la liberté & se venger des Tyrans. Toute la jeunesse de Collatie promit de le suivre, & la plûpart coururent aux armes. On laissa quelques gardes aux portes de la ville pour empêcher qu'il n'en sortît personne qui pût donner avis au Tyran de ce qui se passoit; & le reste conduit par Brutus, accompagna le corps de Lucrece jusqu'à Rome.

Pendant que cette triste pompe passoit par les rues (*b*), il s'assembla une foule de peuple, & Brutus envoya ses Herauts par toute la ville pour convoquer le reste à la place publique. Il fait exposer le corps sur un lieu élevé devant la porte du Senat; il monte sur un tribunal, d'où l'on avoit coûtume de haranguer, & d'où lui-même, comme capitaine des gardes, avoit sou-

(a) *Liv. l.* 1. *c.* 59.

(b) *Dion. l.* 4. *p.* 200; *Liv. l.* 1. *c.* 59; *Ovid. Fast.* II, 847.

vent

vent auparavant donné les ordres du Tyran. Son air & ses manieres le faisoient (a) assez connoître, & il n'étoit pas nécessaire qu'il avertît le peuple que sa folie n'avoit été que feinte. Cependant il commença par là, & après avoir expliqué en peu de mots sa conduite passée, il s'étendit sur celle de Tarquin. Il remonta jusqu'aux crimes de sa vie privée; il rappella le triste souvenir de ses actions les plus criantes, de ses adulteres avec la femme de son frere, du meurtre de sa propre femme, de celui de son frere: qu'aussitôt après ce double parricide, impatient de joüir du fruit de ses crimes, sans même attendre que les buchers qui avoient consumé ces infortunées victimes de sa cruauté, fussent entierement éteints, il avoit fait passer cette infame adultere au lit de sa sœur, exemple jusqu'alors inconnu dans Rome & détesté universellement de toutes les nations. « Quels crimes n'a-t'il pas « commis à l'égard de son beau-pere & de sa bel- « le-mere; le seul souvenir en fait horreur. Il fit « massacrer ce bon Roi à qui il avoit de si gran- « des obligations, & aima mieux s'emparer du « thrône par la plus horrible barbarie, que d'at- « tendre qu'il le pût posseder sans crime par la « mort de ce Prince déja fort avancé en âge. Il « n'eut pas plus d'indulgence pour Tarquinie « femme de Tullius: sans respecter en elle une

(a) *Dion. l.* 4. *p.* 200, 201, 202, 203.

» belle-mere & une tante qui lui avoit servi de
» mere, il la fit impitoiablement étrangler lors-
» qu'elle avoit à peine rendu les derniers dévoirs
» au Roi son mari. Mais sans m'arrêter à des cri-
» mes particuliers, comment est-il parvenu à la
» royauté ? C'est par les armes, par la violence,
» par la conspiration d'une troupe de scelerats,
» comme un usurpateur. Depuis qu'il occupe le
» thrône, par quelque voie qu'il y soit monté,
» quelle conduite a-t'il tenue ? S'est-il compor-
» té en Roi ? Quels maux n'a-t'il pas fait souffrir
» aux Patriciens ? Les uns ont été assassinez, les
» autres ont été bannis de Rome ou se sont con-
» dannez eux-mêmes à l'exil pour éviter la cruau-
» té du Tyran ; d'un grand nombre que nous é-
» tions, il n'en reste aujourd'hui que très-peu,
» encore sommes-nous dans l'humiliation, dans
» la pauvreté, dans l'abbaissement, de sorte que
» nos ennemis mêmes en seroient touchez. Et
» vous, Plebeiens, dans quelle situation êtes-
» vous ? Que sont devenues vos Loix ? Vous est-
» il permis de vous assembler ? Le Tyran vous trai-
» te-t'il avec plus de ménagement que de vils es-
» claves ? Ne vous a-t'il pas condannez aux plus ru-
» des travaux, à tailler des pierres, à scier du
» bois, à porter des fardeaux, à remuer les plus
» sales immondices aux dépens de votre vie,
» sans vous donner un moment de relâche ? Ne
» verrons-nous donc jamais la fin de nos maux ?
» Jusqu'à quel tems souffrirons-nous ? Nos cala-

» mitez, quelque grandes qu'elles soient, ne se» roient pas tout-à-fait intolerables si nous avions » espérance de les voir finir à la mort du Tyran » qui n'est pas fort éloignée. Mais quel avantage » peut nous apporter sa mort, ou plûtôt, ne se» rions-nous pas encore pis, puisqu'au lieu d'un » Tarquin, nous en aurions trois encore plus mé» chans que leur pere? Si de particulier il est de» venu Tyran, s'il a exercé sur nous toutes sortes » de cruautez quoiqu'il n'ait commencé que tard » à se livrer au crime, que devons-nous attendre » de ses enfans qui ont été élevez dans une Cour » où ils n'ont jamais eu aucun exemple de vertu » & où ils se sont familiarisez avec la cruauté & » la violence? Jugez par ce que vous voiez main» tenant, de quoi seront capables ces dignes fils » d'un pere qui est le plus cruel de tous les Tyrans » & d'une mere qui a fait passer son char sur le » corps de son pere. Les sacrez liens du mariage, » les droits de l'hospitalité respectez par les nations » les plus barbares, la qualité de fille de celui à » qui le Tyran avoit confié le gouvernement de » la ville en son absence, celle de femme d'un » proche parent, n'ont pu défendre Lucrece con» tre la passion de Sextus; elle a été contrainte » de se soumettre comme une esclave aux der» nieres indignitez, & ne pouvant survivre à son » honneur elle s'est plongé le poignard dans le » sein.

En parlant de la mort de Lucrece, transporté

d'une noble fureur : « O la plus généreuse de tou-
» tes les femmes, s'écria-t'il, ô femme digne de
» notre admiration & de nos louanges ! Vous
» nous avez abandonnez, Lucrece ; vous vous
» êtes donné la mort ; Ni la foiblesse de votre sexe,
» ni les douceurs de la vie, ni les agréemens de la
» jeunesse & de la beauté, ni les prieres ni les lar-
» mes de vos plus chers amis, n'ont pu vous fai-
» re resoudre à survivre à votre honte. Après un
» si bel exemple, Romains, nous qui sommes des
» hommes, sera-t'il dit que nous aurons moins
» de cœur qu'une femme ? Chaste Lucrece, fai-
» tes-nous part de votre courage. Vous n'avez
» éprouvé qu'une seule nuit les rigueurs de la ty-
» rannie par la violence que Sextus a faite à votre
» chasteté jusqu'alors inviolable ; il n'en a pas fal-
» lu davantage pour vous faire préferer la mort
» à tous les charmes de la vie. Et nous qui gemis-
» sons depuis vingt-cinq ans sous la tyrannie de
» Tarquin, nous qui avons perdu notre liberté
» sans esperance de jamais rompre nos liens, es-
» claves, insensibles à nos maux, nous ne profi-
» terons pas d'un si bel exemple, nous ne nous
» reveillerons pas de cette profonde létargie,
» nous n'aurons pas la fermeté de prendre les
» mêmes sentimens ! Quand nous vous voyons,
» illustre Heroine, nous est-il permis de nous ap-
» peller Romains ? Nous est-il même permis de
» nous appeller hommes ? Pouvons-nous nous
» vanter de descendre de ces Heros qui ont por-

» té la terreur dans toutes les villes voisines, de » ces Heros accoûtumez à vaincre, faits aux dan- » gers, & qui ne redoutoient rien tant que le des- » honneur, nous qui avons si long-tems traîné une » malheureuse vie dans une honteuse servitude? » Livrons-nous, Romains, à une généreuse con- » fusion, & que la honte de notre stupidité nous » porte à oser tout pour la reparer! N'êtes-vous » pas tous convaincus qu'une mort honorable est » mille fois préferable à notre condition présen- » te? Mais ce n'est pas à la mort que je vous invite, » c'est à la vie, c'est à la liberté, c'est à votre bonheur. » Qu'avons-nous à craindre? Le Tyran est absent, la » ville est à nous, elle est fournie de tout, les plus » illustres du Senat sont à notre tête. Quel fond » ne devons-nous pas faire sur nos propres forces, » sur notre grand nombre, sur notre expérience. » Nos Alliez d'ailleurs ne nous laisseront pas » sans secours: s'ils n'osent se soulever tant qu'ils » ne voïent aucun mouvement de notre part, » dès que nous leverons l'étendard ils viendront » se joindre à nous; la liberté a trop de charmes » pour ne pas trouver des défenseurs. Quant à l'ar- » mée de Tarquin, nous ne devons point la crain- » dre. Elle est pleine de soldats qui ont souvent » rougi d'employer leurs armes à rendre les autres » aussi miserables qu'eux-mêmes. Ils ne sont pas » moins ennemis de la tyrannie que nous, ils » n'aspirent pas moins à recouvrer leur liberté; » pour peu qu'ils voïent de jour à se tirer de la ser-

» vitude où la nécessité des tems les a reduits,
» ils profiteront de l'occasion pour secouer le
» joug, & tourneront avec joie leurs armes con-
» tre le Tyran : si vous les appellez au secours de
» la Patrie par un décret, ni la crainte, ni l'espe-
» rance ne pourront les retenir auprès des Tar-
» quins. Que s'il s'en trouve quelques-uns qui par
» leur mauvais naturel ou par le malheur de leur
» éducation, ayent du penchant pour la tyrannie,
» ils ne sont qu'en petit nombre, & quelque mé-
» chans qu'ils soient, nous trouverons bien les
» moiens de les reduire à la raison. Nous avons
» entre les mains leurs femmes, leurs enfans, leurs
» peres, qui leur sont plus chers que la vie mê-
» me : en leur promettant de leur rendre ces ga-
» ges prétieux pourvû qu'ils abandonnent les Ty-
» rans, & en leur accordant par un décret solen-
» nel une amnistie générale, nous les attirerons
» infailliblement dans notre parti. Sur-tout, Ro-
» mains, mettons notre confiance dans les Dieux
» immortels, vengeurs des meurtres, des sacri-
» leges, des parricides ; irritez contre Tarquin
» qui a tant de fois souillé les Sacrifices, profané
» les Temples & les Autels, ils seront pour nous,
» & nous pouvons compter sur leur secours. Nous
» vous invoquons, Dieux tutelaires de Rome ;
» nous vous invoquons avec une ferme assûrance
» que vous exaucerez nos justes prieres : aidez-
» nous dans cette occasion favorable que vous
» nous présentez vous mêmes ; faites que nous

» soions les instrumens de votre Justice; donnez
» les plus visibles marques de votre faveur à une
» cause qui mérite votre protection, inspirez-nous
» des sentimens qui puissent nous rendre dignes
» des benedictions que vous nous avez préparées.

Le peuple écouta ce discours de Brutus dans des dispositions qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer (*a*); la douleur, la colere, la rage, la honte, l'indignation, les desirs ardens, l'espérance de se venger & de recouvrer la liberté, mais une espérance chancelante & mêlée de doutes, se succedoient tour à tour. Il n'eut pas plûtôt cessé de parler, que réünis tous dans les mêmes sentimens, ils s'écrierent d'une commune voix qu'il leur mît les armes à la main & qu'il les menât contre le Tyran. Brutus au comble de sa joie, « J'approuve, leur dit-il, votre
» génereuse résolution. Mais avant que de l'exé-
» cuter, il faut que vous confirmiez par vos suf-
» frages le décret du Senat dont je vais vous faire
» part: ce décret bannit de Rome & de toutes
» les terres de la République, les Tarquins, leur
» famille, & toute leur posterité, avec défense
» sous peine de la vie d'entreprendre & même
» de parler de les rétablir. Si vous êtes prêts d'y
» souscrire, retirez vous chacun dans vos Curies
» pour donner vos suffrages, & que ce droit que
» nous vous rendons aujourd'hui, soit comme les

(a) *Dion. l. 4. p. 203 & 204; Liv. l. 1. c. 59 & 60.*

» prémices de votre liberté. » Le peuple se retira aussi-tôt, on récueillit les voix, & toutes les Curies opinerent à chasser les Tyrans. Alors Brutus proposa une nouvelle forme de gouvernement, qui fut généralement approuvée. Sp. Lucretius fut fait Entreroi. Il renvoya le peuple, avec ordre de se rendre incessamment sous les armes dans le champ de Mars où se tenoient ordinairement les Comices. Dans cette assemblée solennelle, il nomma Brutus & Collatinus pour exercer l'autorité souveraine sous le nom de *Consuls*, titre qu'on étoit convenu de donner aux nouveaux Magistrats, comme étant chargez du soin des affaires publiques. Leur élection fut confirmée dans les mêmes Comices par les suffrages de chaque Centurie.

Pendant ce tems-là, Tarquin (a) reçut avis par des couriers qui étoient sortis de la ville avant qu'on eût fermé les portes, que Brutus haranguoit le peuple & sollicitoit les Romains à se mettre en liberté. Il part aussi-tôt du camp, sans en dire rien à personne, excepté ses fils & ses amis les plus afidez. Il court à toute bride, & arrive à Rome, avec un petit nombre d'amis qui le suivoient. Il trouve les portes fermées, & les remparts garnis de troupes, qui lui refusent l'entrée, & qui lui annoncent l'arrêt par lequel le peuple l'a condanné à un bannissement

(a) *Liv. l. 1. c. 60; Dion. l. 4. p. 204 & 205.*

perpetuel.

perpetuel. Plein de rage & de desespoir, il rebrousse vers le camp plus vite qu'il n'étoit venu: Mais il y trouve toutes choses en aussi mauvais état qu'à la ville. Brutus s'y étoit transporté pendant qu'il étoit absent; on l'y avoit reçu avec joie, & il n'avoit pas eu grand' peine à engager les troupes dans la cause commune de la liberté. Tarquin exclus de toutes parts, se retira à Gabies avec ses fils qu'on avoit chassez du camp par le conseil de Brutus; c'étoit dans cette ville qu'il avoit établi Roi Sextus (*a*) son fils aîné. L'impie Tullia étoit pour lors à Rome: après cette surprenante révolution, elle sortit de son palais pour s'enfuir; le peuple la suivoit en foule par toutes les rues, la chargeant d'imprécations, & invoquant les furies de ses parens contre cette fille dénaturée qui avoit mérité les plus cruels tourmens.

Brutus s'étant rendu maître (*b*) du camp, fit une trêve de quinze ans avec les Ardéates, & ramena les troupes à Rome. Peu de jours après, les deux Consuls convoquerent une nouvelle assemblée du peuple. Brutus fit un discours sur la concorde, & par un second décret il confirma l'arrêt qui condannoit les Tarquins à un éxil perpetuel. Ce décret étant passé avec la même unanimité que le précedent, les Consuls jurerent de-

(a) *Liv. l. 1. c. 59.*
(b) *Dion. l. 4 & 5. p. 205; Liv. l. 2. c. 1; Plut. in Pop.*

vant les autels, avec les plus grandes solennitez, tant pour eux, que pour leurs enfans & toute leur parenté, que jamais ils ne rappelleroient le Roi, ni ses enfans, ni leur posterité, qu'ils n'établiroient point de Rois à Rome, & qu'ils s'opposeroient de toutes leurs forces à tous ceux qui entreprendroient de rétablir l'autorité royale. Le peuple suivit leur exemple, & s'engagea avec joie par les mêmes sermens.

En établissant une nouvelle forme de gouvernement, les Liberateurs de la patrie (a) commencerent par la Religion. Comme les Rois prédecesseurs de Tarquin avoient procuré de grands avantages à l'Etat, on étoit convenu de conserver dans Rome quelqu'image de la royauté. Il fut donc ordonné aux Pontifes & aux Augures de choisir parmi les anciens celui qu'ils jugeroient le plus digne pour présider seulement aux sacrifices & aux cérémonies du culte divin. On regla qu'il porteroit le nom de Roi des choses sacrées, mais qu'il borneroit ses soins à la Religion, sans se mêler ni des affaires civiles, ni du gouvernement, ni des affaires militaires. Manius Papirius, de famille Patricienne, homme d'un mérite distingué, & respectable par son âge, fut le premier qu'on éleva à cette dignité. Quant aux affaires civiles, les consuls crurent qu'ils ne pouvoient faire un plus grand plaisir au peuple, que

(a) *Dion. l. 5. p. 205; Liv. l. 2. c. 1.*

de rétablir les Loix équitables de Servius, dont la plûpart avoient été abolies par Tarquin. Ils firent revivre celles qui regardoient les Contrats que les Plebeiens étoient obligez de passer avec la Noblesse. Ils ordonnerent qu'on renouvelleroit, tant à la ville qu'à la campagne, l'usage des sacrifices où tous ceux d'une même Tribu ou d'un même canton avoient coûtume de se trouver; sacrifices instituez pour entretenir l'amitié & l'union entre tous les membres de la République. Enfin ils rendirent aux Plebeiens le droit de tenir des assemblées pour les affaires les plus importantes, la liberté d'y donner leurs suffrages, & toute l'autorité que Servius leur avoit accordée. Tandis qu'ils employoient ainsi la puissance royale à rendre le peuple heureux, afin que cette puissance fût moins odieuse ils firent un autre reglement, par lequel il fut arrêté que l'un des Consuls feroit porter devant lui les douze haches, & que l'autre seroit précedé de douze Licteurs qui porteroient des faisceaux sans haches, en sorte néanmoins que pour éviter toute superiorité ils auroient les haches tour à tour & chacun son mois. Une conduite si moderée étoit d'autant plus agréable aux Romains; qu'après de longues épreuves d'une rigoureuse servitude, ils joüissoient des douceurs de leur ancienne liberté. Il s'en trouva néanmoins, même parmi les plus distinguez, qui par des motifs d'avarice ou d'ambition, se liguerent pour trahir la ville, pour rap-

peller les Tyrans, & pour ſe défaire des Conſuls.

Tarquin (a) chaſſé de ſes Etats, demeura quelque tems à Gabies, où pluſieurs Romains, moins ſenſibles aux douceurs de la liberté qu'aux avantages qu'ils ſe promettoient de la Tyrannie, allerent ſe joindre à lui & groſſir ſa faction. Du lieu de ſa retraite il envoya des Ambaſſadeurs aux villes des Latins pour les faire entrer dans ſes intérêts : mais ces peuples inflexibles à ſes vives ſollicitations, ne purent ſe reſoudre à entreprendre pour l'amour d'un Tyran une guerre injuſte contre les Romains. Deſeſperant de réüſſir de ce côté-là, il alla à Tarquinie, ville où avoit autrefois demeuré ſon grand pere, & il y fut bien reçu. A force de préſens qu'il répandit à pleines mains, il gagna les Citoyens, qui le préſenterent à toute la Nation. Il les fit ſouvenir des bienfaits dont ſon ayeul avoit comblé toutes les villes d'Etrurie, & de l'ancienne alliance qu'ils avoient faite avec lui : de-là paſſant à ſes malheurs, il leur fit une vive peinture de l'étrange revers de ſa fortune ; il les conjura de ne ſe pas rendre inſenſibles à l'état d'un ſouverain qui étoit tombé en un ſeul jour du faîte de la grandeur, ſans appui, ſans ſecours, errant avec ſes trois fils, obligé d'implorer la protection de ceux qui avoient été autrefois ſes ſujets. Par ces diſcours

(a) *Dion. l. 5. p. 206.*

accompagnez de larmes, il engagea les Etruriens à envoyer des Ambassadeurs à Rome. On choisit pour cette Ambassade ceux qu'il nomma lui-même : il les instruisit de tout ce qu'ils avoient à dire & de ce qu'ils devoient faire ; il leur donna même de grandes sommes d'argent pour faciliter la réüssite de leur négociation, & quelques lettres que les compagnons de son éxil écrivoient à leurs parens & à leurs amis pour les prier de travailler à leur rappel.

Les Ambassadeurs (a) étant arrivez à Rome, le Senat leur donna audiance. Ils demanderent un sauf-conduit pour le roi, par lequel il lui fût permis de venir justifier sa conduite devant les Senateurs, & de paroître ensuite sous leur bon plaisir dans une assemblée des Plebeiens, afin que s'il pouvoit les convaincre qu'il n'avoit rien fait qui méritât l'éxil, ils le reconnussent pour leur Roi aux conditions qu'ils jugeroient à propos, ou que, s'ils avoient resolu d'abolir pour toûjours la puissance royale, il passât du moins le reste de sa vie avec sa famille, dans le lieu de sa naissance, en simple particulier & sans se mêler des affaires. Après s'être acquittez de leur commission, ils ajoûterent que la ville de Tarquinie demandoit cela aux Romains comme une chose qu'ils lui devoient en considération de leur ancienne alliance avec elle ; que le Droit des

(a) *Dion. l. 5. p. 206, 207 & 208 ; Plut. Vit. Pop. Liv. l. 2. c. 3.*

Gens ne permettoit pas de condanner personne sans l'entendre; que Tarquin les reconnoissoit pour Juges, & qu'ils ne hazarderoient rien en lui accordant la permission de venir lui-même défendre sa cause. Brutus les écoutoit avec une extrême impatience. Quand ils eurent fini leurs remontrances, il leur répondit en peu de mots, qu'il étoit inutile de solliciter le rappel des Tarquins, que les Romains les avoient déja condannez par plusieurs décrets à un exil perpetuel, qu'ils avoient fait serment de ne jamais les rappeller, & qu'ils ne souffriroient jamais qu'on les rétablît; qu'envain les Tarquiniens feroient de plus vives instances, & qu'ils n'obtiendroient point de grace pour les Tyrans; qu'au reste s'ils demandoient quelqu'autre chose qu'on pût leur accorder sans violer les loix & les engagemens qu'on avoit pris, ils trouveroient toujours la ville de Rome disposée à leur faire plaisir.

Les Tarquiniens affecterent de paroître surpris de cette réponse, à laquelle néanmoins ils s'étoient attendus. « Il est étonnant, dirent-ils, » qu'étant venus vous présenter les soumissions » de votre Roi qui veut vous rendre compte de » sa conduite, & que demandant comme une » grace ce qui est du Droit des Gens, nous ne » puissions rien obtenir. Mais puisque vous avez » pris votre parti, nous n'insisterons pas davanta» ge sur son rappel. Cependant nous avons ordre

» de notre ville de vous faire une autre priere
» que ni vos loix ni vos sermens ne peuvent vous
» dispenser d'écouter. C'est de rendre à votre
» Prince les biens que possedoit son ayeul avant
» que de monter sur le thrône. Ces biens ne vous
» appartiennent point. Tarquin l'ancien ne les
» avoit point acquis parmi vous, & vous ne pou-
» vez pas dire qu'ils soient le fruit de la violence
» & de l'injustice. Rendez les donc à votre Roi,
» puisqu'ils lui appartiennent. Tarquin dans son
» malheur se contentera de son Patrimoine ; &
» pour ne pas vous être à charge, il ira s'établir dans
» quelqu'autre païs, où il pourra goûter les dou-
» ceurs d'une vie tranquille ». Après ce discours
ils se retirerent, & on délibera sur leur demande.

Brutus parla avec force contre cette requête. Il dit qu'il étoit d'avis qu'on retînt les biens des Tarquins pour dédommager en quelque façon la République des maux qu'elle avoit soufferts sous une si longue Tyrannie ; que les Tarquins ne se contenteroient jamais d'une vie privée ; qu'ils se serviroient infailliblement des richesses qu'on leur restitueroit, pour ruiner la Patrie ; & que c'étoit le comble de la folie de vouloir fournir des armes à un Tyran. Mais Collatinus l'autre Consul fut d'un sentiment tout contraire : c'étoit un homme foible, élevé à la cour, & qui ne connoissoit pas assez le prix de la liberté ; on l'avoit élû Consul contre le sentiment de Brutus ; il n'avoit pour tout mérite que

la qualité de mari de Lucrece ; & malgré l'affront que Sextus lui avoit fait, il n'étoit pas encore des plus déclarez ennemis des Tarquins. Il représenta que, si les Romains retenoient les biens du Roi, ils feroient deshonneur à leur cause; qu'on croiroit qu'ils n'auroient banni les Tyrans, que pour s'emparer de leurs richesses; qu'ils fourniroient aux Tarquins un prétexte légitime de prendre les armes pour rentrer en possession de leurs biens, & que par ce moyen ils leur procureroient peut-être de puissans secours pour remonter sur le thrône : qu'au contraire si Tarquin vouloit leur faire la guerre après qu'on lui auroit rendu son Patrimoine, il lui seroit difficile de trouver des alliez dans une si injuste entreprise.

Le Senat délibera pendant plusieurs jours sur la proposition des Ambassadeurs. On tint differentes séances sur cette affaire, sans sçavoir à quoi se déterminer; & à la fin on résolut d'en remettre la décision au jugement du peuple. Le peuple assemblé, chaque consul exposa ses raisons & soutint son sentiment avec beaucoup de force. L'avis de Brutus étoit le plus conforme à la raison & le plus utile pour le bien public. Mais plusieurs trouvoient celui de Collatinus plus équitable & en même tems plus honorable ; ils se flattoient même qu'en le suivant ils préviendroient une guerre qui les menaçoit. On balança long-tems la décision : enfin les Curies donnerent

rent leurs ſuffrages, & on trouva que celles qui opinoient à rendre les biens aux Tarquins, l'emportoient d'une voix ſur celles qui étoient d'avis qu'on les retint.

On annonça cette déciſion (a) du peuple aux Ambaſſadeurs. Ils firent de grands éloges des Romains ſur ce qu'ils avoient préferé la juſtice à leurs interêts, & ſur le champ ils écrivirent à Tarquin qu'il envoyât des perſonnes ſûres à qui on pût remettre les richeſſes qui lui appartenoient. Cependant ils reſtoient toûjours à Rome, ſous prétexte qu'ils attendoient des voitures pour les tranſporter: mais c'étoit en effet pour examiner la ſituation des affaires, pour rendre les lettres des éxilez à leurs amis, & pour menager des intrigues en faveur du Tyran. Ils ſonderent artificieuſement les eſprits, & n'oublierent rien pour les ſéduire, les uns par l'eſpérance d'une meilleure deſtinée, les autres à force d'argent. Ils trouverent que le Roi avoit à Rome un grand nombre d'amis qui n'attendoient que l'occaſion pour ſe déclarer hautement. Pluſieurs jeunes gens, particulierement des plus nobles familles, ne pouvoient ſouffrir la ſeverité du nouveau gouvernement. Sous un Prince abſolu les graces s'obtenoient plus aiſément, les requêtes étoient plûtôt répondues. Un Roi connoiſſoit mieux dans quel cas il falloit uſer de ſeverité, dans quelle

(a) *Dion. l. 5 p. 208; Plut. Vit. Pop. Liv. l. 2 c. 3.*

occasion il falloit pardonner; il sçavoit distinguer à propos entre un ami & un ennemi; il pouvoit, quand il lui plaisoit, imposer silence à la justice, ou lui donner un tour favorable. Les loix étoient sourdes & inéxorables, plus avantageuses aux pauvres qu'aux riches. Il n'étoit ni agréable, ni sûr, de vivre sous un gouvernement, qui sans avoir égard à la fragilité humaine, ne pardonnoit aucun dérangement, & sous lequel ceux même de la premiere condition ne trouvoient de protection que dans leur innocence. Tel étoit le sujet de leurs entretiens ordinaires depuis que Rome avoit secoué le joug de la Tyrannie. Ces favorables conjonctures faciliterent aux Ambassadeurs les moyens de former une conspiration. Les chefs des conjurez étoient les Vitellius dont la sœur avoit épousé Brutus, & les Aquilius neveux de Collatinus: ils avoient communiqué leur dessein à plusieurs autres jeunes gens des premiers familles, du nombre desquels étoient Titus & Tiberius fils de Brutus, qui s'étoient aussi engagez dans la conspiration.

Les conjurez s'assembloient (a) ordinairement chez les Aquilius, dont le pere étoit mort; leur maison étoit retirée, & propre par conséquent à tenir ces assemblées secrettes. Les Ambassadeurs donnerent avis à Tarquin des mesures

(a) *Liv. l. 2. c. 4. Dion. l. 5 p. 208 & 209; Plut. Vit. Pop.*

qu'ils avoient prises pour menager son rétablissement. Il leur manda qu'il souhaittoit que les chefs de la conspiration lui écrivissent en détail le nombre des conjurez, leurs vues, leurs noms, leurs qualitez, & qu'ils signassent leurs lettres, afin que sçachant à qui il avoit obligation, il pût reconnoître leurs services quand il seroit remonté sur le thrône. Jamais la providence à laquelle les Romains ont été redevables de leurs prodigieux accroissemens, ne veilla plus visiblement à leur conservation que dans cette occasion. Les chefs des conjurez furent assez dépourvus de sens pour consentir à tout ce que Tarquin leur demandoit. Un soir, ils s'assemblerent au rendez-vous ordinaire pour lui donner satisfaction. Après le repas ils firent retirer les domestiques de la salle où ils avoient mangé. Là, se croyant sans témoins, ils parlerent ouvertement de leurs projets, & écrivirent de leurs mains une lettre à Tarquin, que les Aquilius furent chargez de remettre aux Ambassadeurs. Un de leurs gens, nommé Vindicius, qui avoit été fait esclave à la prise de Cénine & qui leur servoit d'Echanson, eut quelque soupçon que ces fréquentes assemblées se tenoient pour de mauvais desseins. Lorsqu'ils eurent renvoyé leurs domestiques, il se cacha dans un endroit d'où il pouvoit entendre leurs déliberations; il fut témoin de la résolution qu'ils avoient prise de faire tuer les Consuls & de rétablir le Roi; réso-

lution qu'ils avoient confirmée par ſerment ; & même, ſelon quelques Auteurs, par la plus horrible de toutes les cérémonies, qui conſiſtoit à boire du ſang d'un homme & à toucher ſes entrailles. Dès qu'il leur eut vû ſigner la lettre au Roi, il ſortit de la maiſon pour en avertir. Il n'oſe cependant s'adreſſer aux Conſuls, de peur que pour étouffer la conjuration où pluſieurs perſonnes de leurs parens étoient impliquez, ils ne fiſſent mourir le dénonciateur. Il va droit chez P. Valerius, qui étoit un des quatre qui avoient le plus contribué à délivrer Rome de la Tyrannie, & lui dit tout ce qu'il a vû & entendu. Valerius s'aſſure de cet eſclave, & le fait garder : il prend avec lui quelques-uns de ſes gens & de ſes amis, il ſe tranſporte dès le grand matin chez les Aquilius, il y entre ſans peine, il ſe ſaiſit de la lettre & fait prendre les conjurez.

Pendant ce tems-là les Conſuls informez de ce qui s'étoit paſſé (*a*), montent ſur leur tribunal, & ordonnent qu'on leur amene les coupables. On les leur préſente pieds & mains liez, on fait la lecture de leur lettre, & on examine l'eſclave. Tous les coupables étoient des meilleures familles de Rome. Cependant le peuple n'avoit les yeux que ſur les fils du Conſul. Leur ſort, quelque malheureux qu'il fût, ne méritoit point de

(a) *Liv. l. 2. c. 5 ; Dion. l. 5. p.* 209 & 210 ; *Plut. Vit. Pop. Aur. Vict. c.* 10 ; *Flor. l.* 1.

compaſſion. L'aſſemblée n'avoit aucun ſentiment de tendreſſe pour des traîtres, pour des ingrats envers la Patrie, pour des enfans indignes d'un tel pere; il n'y avoit point de ſupplice aſſez grand pour eux. Mais ſi l'on n'étoit touché de compaſſion pour ces jeunes gens, on gemiſſoit ſur le ſort du Conſul. Tout le peuple joignit ſes larmes à celles des coupables, les uns vouloient qu'on leur pardonnât, les plus ſeveres ne les condamnoient qu'à un banniſſement. Brutus ayant fait faire ſilence, demanda à ſes enfans s'ils avoient quelque choſe à dire pour leur défenſe: il leur demanda la même choſe juſqu'à trois fois; & voïant qu'ils ne répondoient rien, il prononça lui-même leur ſentence. Enſuite ſe tournant vers ſes Officiers: « Licteurs, dit-il, faites votre de- » voir. » Il fut témoin lui-même de l'exécution, il les vit battre de verges, il vit tomber leurs têtes ſous les coups; ſeul inſenſible au ſupplice de ſes enfans!

Après cette ſanglante exécution (a), on fit venir les Aquilius, & on leur permit de ſe juſtifier. N'ayant rien à dire pour leur défenſe, ſoit de leur propre mouvement, ſoit par le conſeil de leurs amis, ils ſe jetterent aux pieds de leur oncle dans l'eſperance d'obtenir la grace. Brutus donne ordre aux Licteurs de les mener au ſupplice. Collatinus arrête les Licteurs & leur défend de

(a) *Dion. l. 5. p. 210.*

passer outre ; il s'approche de son Collegue, il le prend en particulier, il le prie d'avoir compassion de ses neveux, il lui représente leur faute comme l'effet d'une jeunesse inconsidérée, il le conjure d'épargner leurs vies, & de souffrir qu'en cela seul il lui fasse violence, resolu de souscrire dans la suite à toutes ses décisions. Brutus étonné de son empressement à sauver des traîtres, refuse non seulement de leur pardonner ou de commuer la peine, mais encore de differer l'exécution. Collatinus voïant qu'il ne pouvoit rien obtenir : » Et moi, lui dit-il d'un ton de maître, puisque » vous étes si dur & si inexorable, j'absous les cou» pables par le pouvoir qui m'est commun avec » vous. Il n'en sera pas ainsi, reprit Brutus tout » en colere : ne vous y trompez pas, Collatinus ; » jamais de mon vivant vous n'aurez le pouvoir » d'accorder l'impunité à des traîtres ; & vous» même, avant qu'il soit peu vous paierez la peine » que mérite un pareil attentât.

Ayant ainsi parlé (a), il donne des gardes aux Aquilius, & convoque une assemblée générale. En un instant la place publique est remplie d'un nombre infini de Citoyens que la nouvelle du supplice des fils du Consul y avoit attirez de tous les quartiers de la ville. Brutus accompagné des principaux Senateurs, se leve au milieu de l'assemblée, & leur parle en ces termes. » Romains,

(a) *Dion. l. 5. p. 310, 311 & 312.*

» votre trop gande facilité à consentir qu'on ren-
» dît aux Tyrans les biens qu'ils possedoient au-
» trefois, a donné occasion à la plus dangereuse
» conspiration. Mes deux fils, les freres de ma
» femme, & d'autres jeunes gens des meilleures
» familles, s'étoient assemblez chez les Aquilius,
» & avoient fait complot de m'assassiner & de rap-
» peller Tarquin. Quelque Dieu favorable nous a
» découvert leur pernicieuse entreprise par cet es-
» clave que vous voyez, & on a arrêté les com-
» plices. Pour moi j'ai fait le devoir de Consul,
» j'ai ordonné qu'on punît mes deux fils du der-
» nier supplice, j'ai été moi-même spectateur de
» l'exécution, & j'ai fait voir que je n'ai rien de
» plus cher que le salut de la Patrie. Mais mon
» Collegue arrête le cours de la Justice, il m'en-
» leve les Aquilius ses neveux, & il ose dire qu'il
» ne souffrira jamais qu'ils subissent le même châ-
» timent que mes enfans, quoiqu'ils ne soient
» pas moins coupables. En voulant sauver les
» Aquilius, n'accorde-t'il pas, autant qu'il est en
» lui, l'impunité au reste des conjurez ? Sous quel
» prétexte en effet pourroit-on les condamner au
» supplice si l'on pardonnoit à ceux-ci qui ont
» trempé dans le même crime ? Que pensez-vous,
» Romains, de son procedé ? Sont ce-là des ac-
» tions d'un Consul devoüé à la Patrie, ou d'une
» ame vendue aux Tyrans ? Est-ce-là garder les
» sermens qu'il a faits, ou se rendre coupable de la
» plus noire perfidie ? S'il insista si fort il y a quel-

» ques jours pour faire rendre les biens aux Tar-
» quins, c'est qu'il aimeroit mieux qu'ils pussent
» s'en servir pour nous faire la guerre, que de
» nous les laisser pour les combattre par leurs
» propres armes. Que prétend-il aujourd'hui en
» voulant absoudre ceux qui se sont liguez pour
» rappeller les tyrans, si-non de gagner leurs
» bonnes graces par cette trahison, afin que re-
» tablis un jour sur le thrône, ils lui accordent
» tout ce qui peut flatter son ambition? Allez,
» Collatinus, allez vous joindre aux Tarquins,
» vous qui n'étes ici que de corps, perfide Con-
» sul, toûjours uni d'esprit à nos plus mortels en-
» nemis. Esperez-vous donc que je vous épargne-
» rai, moi qui n'ai pas épargné mes propres en-
» fans? Non je n'aurai jamais aucun ménagement
» pour vous, & afin de nous mettre à couvert de
» vos pernicieuses intrigues, je vous dépose dès à
» présent. C'est à vous, Romains, à voir main-
» tenant ce que vous voulez faire de cet indigne
» Magistrat; c'est à vous à voir si vous voulez con-
» firmer l'arrêt que j'ai prononcé: je vais vous
» assembler par Centuries afin que vous donniez
» vos suffrages. Je ne sçai pas quel sera le resultat
» de vos déliberations: mais je vous avertis d'a-
» vance que jamais vous n'aurez pour Consuls
» Brutus & Collatinus ensemble, voyez lequel
» des deux vous voulez conserver.

Collatinus voulut se justifier des crimes dont on l'accusoit; tantôt il reprochoit à son Collegue de

de tendre des pieges à son innocence, tantôt il demandoit grace pour ses neveux, tantôt il empêchoit qu'on n'allât aux voix. Mais plus il se donnoit de mouvemens, plus il aigrissoit les esprits, & plus le peuple étoit impatient de donner ses suffrages pour le bannir. Dans la disposition où paroissoit l'assemblée, Sp. Lucretius, homme populaire, craignit qu'on ne chassât honteusement son gendre. Comme il avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du peuple, il demanda la permission de parler, & elle lui fut accordée. Il s'addresse d'abord à Collatinus: il lui conseille de ne point s'entêter à conserver malgré les Citoyens une dignité qu'il ne tenoit que d'eux; que puisqu'ils la lui redemandoient, c'étoit à lui à s'en demettre de bonne grace; qu'il falloit céder à la nécessité, & qu'il ne pouvoit mieux faire que de prévenir un décret de bannissement en se retirant dans une autre ville jusqu'à ce que les troubles fussent appaisez. Ensuite se tournant vers Brutus, il le conjura de ne point augmenter le malheur de son Collegue, de lui épargner l'infamie d'une déposition forcée & d'un exil involontaire, de lui donner le tems de transporter ses meubles & ses effets, & de lui faire présent de quelque somme du Trésor public, afin que cette liberalité lui servît de consolation dans sa disgrace.

Les deux Consuls & toute l'assemblée applaudirent à ces sages Conseils. Collatinus se demit

du Consulat, & promit de sortir incessamment de Rome. Brutus ne put lui refuser des marques publiques de son éstime. Il lui parla avec douceur, il loua la généreuse résolution qu'il avoit prise de sacrifier ses interêts à ceux de la République : il l'exhorta à regarder son exil, non comme un bannissement forcé, mais comme une absence volontaire que l'état présent des affaires, demandoit absolument de lui ; que tout éloigné qu'il seroit de Rome, il devoit toûjours l'aimer comme sa Patrie, sans jamais entrer dans aucune liaison avec ceux qui cherchoient sa ruine ; & qu'enfin on se flattoit que quoiqu'uni de corps avec ceux qui lui accorderoient l'hospitalité, il ne cesseroit d'être d'esprit & de cœur avec ses Citoyens : que dans cette assûrance & pour reconnoître les obligations que la République lui avoit, il lui promettoit au nom des Romains un présent de vingt talens, ausquels il en ajoûtoit cinq autres de son bien. Le peuple approuva le discours du Consul ; & Collatinus, sans differer plus longtems, se retira à Lavinium, où il passa tranquillement le reste de ses jours, & mourut dans une extrême vieillesse.

Après cela Brutus (a) qui ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher de n'avoir déposé son Collegue que pour gouverner lui seul, convoqua une nouvelle assemblée du peuple dans le champ de

(a) *Dion. l. 5. p. 112. Plut. Vit. Pop.*

Mars. Valerius y fut élu Consul. Il étoit Sabin d'origine; c'étoit un homme recommandable par mille belles qualitez, mais admirable sur-tout par sa frugalité; il avoit un fond de sagesse dont il donna des preuves dans plusieurs occasions; Son zêle pour le bien public le rendoit digne de la magistrature. Son élection fit plaisir à Brutus qui avoit toûjours désiré de l'avoir pour Collegue. Etant parfaitement d'accord avec le nouveau Consul, Brutus fit punir de mort le reste des conjurez. L'esclave (*a*) qui avoit découvert la conspiration, fut récompensé de cet important service; les Consuls lui accorderent la liberté, il fut mis au nombre des Citoyens Romains, & reçut pour gratification une somme considérable du Trésor public; il s'appelloit *Vindicius* ou *Vindex*; & c'est, dit-on, de son nom que la cérémonie par laquelle on tiroit un esclave de l'état de servitude, fut dans la suite appellée *Vindicta*. Par respect pour le Droit des Gens on renvoya les Ambassadeurs (*b*) des Tarquiniens sans leur faire aucun mal, quoique par leur trahison ils eussent perdu leur qualité sacrée, & par conséquent tout droit de franchise.

Le premier acte public que firent les nouveaux Consuls, fut d'augmenter le Senat (*c*), qui avoit été presque entierement épuisé par les san-

(a) *Liv. l.* 2. *c.* 5; *Plut. in Pop. Dion. l.* 5. *p.* 282.

(b) *Liv. l.* 2. *c.* 4.

(c) *Liv. l.* 2. *c.* 1; *Dion. l.* 5. *p.* 283; *Plut. in Pop.*

glantes & tyranniques exécutions de Tarquin ; ils remplirent l'ancien nombre de trois cens Senateurs, en incorporant les principaux d'entre les Plebeiens dans l'ordre des Patriciens. Les biens du Roi furent partagez entre le petit peuple, ou selon d'autres, on les lui abandonna à piller, & chacun en prit ce qu'il voulut. On détruisit aussi le palais. La recolte d'un champ qui avoit été consacré à Mars, mais dont le Tyran s'étoit emparé par une usurpation sacrilege & qu'il avoit fait semer cette année, fut jettée dans le Tibre ; les Consuls avoient défendu qu'on l'emportât dans les greniers, ou qu'on en reservât la moindre portion ; c'étoit un grain impur, un fruit digne d'horreur, un objet de l'exécration publique. Comme l'eau étoit alors très-basse, le grain, les gerbes & la paille qu'on y avoit jettez, s'amasserent ensemble, & formerent avec la vase & le limon une petite isle appellée *Insula Sacra* : cette isle s'étant aggrandie dans la suite, on y fit plusieurs beaux édifices, & entr'autres de superbes Temples. Les Consuls après cela publierent un ordre par lequel ils accordoient une amnistie générale à tous les Citoyens qui avoient suivi le Roi : on leur donnoit vingt jours pour se rendre à Rome, s'ils vouloient obtenir le pardon de leurs crimes ; & faute d'y revenir dans le tems marqué, on les condannoit à un bannissement perpetuel, & leurs biens étoient déclarez confiscables au profit de la République.

Pendant ce tems-là on eut avis (*a*) que les Tarquiniens & les Veiens s'étoient déclarez ouvertement pour le Roi, qu'ils levoient une nombreuse armée pour le rétablir par la force; que la plûpart des villes d'Etrurie le favorisoient secretement, qu'elles avoient permis à leurs sujets de s'enrôler sous ses étendards; & qu'un grand nombre de volontaires, attirez par les amis des Tarquins ou par l'apas d'une grosse paye, se rangeoient sous ses enseignes. Sur cette nouvelle, les Consuls ayant levé autant de troupes qu'ils en purent trouver, les exerçoient tous les jours hors de la ville; & quand ils apprirent que les ennemis étoient en campagne, ils marcherent à leur rencontre. Les deux armées étoient à peu près égales en nombre, elles avoient l'une & l'autre la même ardeur pour le combat. Dès qu'elles furent en présence, avant même que l'infanterie eût pris son quartier dans le camp, il y eut une legere escarmouche. Peu de tems après on se rangea en bataille dans le même ordre. Valerius commandoit l'aîle droite des Romains, & étoit opposé aux Veiens; Brutus à la tête de l'aîle gauche étoit posté contre les Tarquiniens commandez par Aruns fils du Roi Tarquin. Lorsqu'on fut prêt d'en venir aux mains, ce jeune Prince appercevant Brutus, poussa son cheval à travers les escadrons, & s'approcha si près des

(a) *Liv. l. 2. c. 6; Dion. l. 5. p. 213 & 214; Plut. in Pop.*

Romains qu'on pouvoit aisément le reconnoître & l'entendre : Là il vomit mille injures contre le Consul ; il le traite de bête feroce, de bourreau souillé du sang de ses propres fils, de lâche, de timide ; & sort enfin des rangs pour l'attaquer. Brutus pousse son cheval à toutes jambes, & va, malgré les remontrances de ses amis, se jetter entre les bras d'une mort certaine. Tous deux transportez de rage, ils n'envisagent que la vengeance, sans penser au péril ; ils se jettent l'un sur l'autre, ils se percent mutuellement de leurs lances ; leurs chevaux s'entrechoquent, se cabrent, & les renversent sur la poussiere ; le sang coule de leurs blessures, & leurs ames trouvant un libre passage abandonnent leurs corps.

Ainsi finit Brutus, le second & le principal fondateur de Rome. Si l'on en excepte sa derniere action dans laquelle il s'exposa trop témerairement, toute sa vie est le plus parfait modelle qu'un bon Citoyen, un Magistrat, un zêlé défenseur de la Patrie, puissent se proposer à imiter. Il étoit à l'épreuve de tout, il osoit tout, il entreprenoit tout, il sacrifioit tout pour sa Patrie. Une des preuves les plus convaincantes de sa prudence admirable, c'est que Rome fut longtems libre, grande, & florissante, sous le gouvernement dont il jetta les fondemens ; & on ne peut pas douter raisonnablement, que si les changemens des siécles suivans se fussent faits avec autant de jugement, la liberté Romaine

n'eût duré beaucoup plus long-tems, ou que du moins elle n'eût pas été si facilement détruite. Dans le caractére de Brutus on remarque au souverain degré cette dureté, cette rudesse qui étoit si naturelle aux anciens Romains. Il étoit rigide & severe, mais il n'exerça sa severité que sur les ennemis de la République & de la liberté. Ses passions étoient naturellement violentes, mais il sçavoit leur lâcher la bride ou les moderer selon que l'intérêt de la Patrie le demandoit. Lorsque changé en un autre homme, & transporté, pour ainsi dire, hors de lui-même, il harangue le peuple, qu'il lui rend compte de cette glorieuse folie sous laquelle il avoit si long-tems caché la plus rare prudence, & qu'il l'exhorte à recouvrer sa liberté; lorsqu'il paroît si vehement, si emporté, si acharné à la ruine d'un indigne collegue pour prévenir celle de la République: il n'est pas moins grand que quand il souffre avec une extrême patience les railleries & les insultes d'un Tyran qui avoit fait assassiner son pere & son frere, jusqu'à ce qu'il trouve une occasion favorable pour se venger lui-même & pour venger Rome en même tems; ou lorsque maître des mouvemens de son cœur, renonçant aux sentimens de la nature & à la tendresse paternelle, il prononce la sentence de mort contre ses deux fils l'unique ressource de sa maison, & qu'il est lui-même témoin & spectateur de l'exécution.

Il est fâcheux qu'il se trouve aujourd'hui des personnes qui condannent comme feroce la derniere action dont je viens de parler. Pour moi je croi qu'elle n'a pas besoin d'apologie, & qu'elle mérite au contraire les plus grands éloges. Il est certain que l'intérêt de la Patrie & toutes les regles de la bonne politique demandoient de Brutus cette généreuse exécution. Il étoit de la derniere conséquence pour maintenir & pour affermir la nouvelle forme du gouvernement, de convaincre le peuple par un exemple si éclattant & par une si severe punition, que les crimes odieux, dès qu'ils étoient contre la Patrie, ne pouvoient échapper aux plus rigoureux châtimens, & qu'on n'avoit aucun égard à la condition des coupables. Si l'on eût épargné les Junius, les Romains n'auroient-ils pas eu raison de croire qu'ils n'avoient fait que changer de Tyrans? Un pardon accordé mal à propos, une compassion mal placée, une grace hors de saison, auroient attiré de nouvelles conspirations, & Brutus auroit fait dans l'Histoire le même personage qu'y fait aujourd'hui son collegue.

Ce n'est que depuis que le monde a appris ce que c'est que la servitude, qu'on a disputé sur le mérite de cette action. Tandis que Rome conserva la liberté que Brutus lui avoit acquise, la mémoire de ce Heros fut toûjours respectée & toûjours inviolable. Dans ces heureux tems jamais

mais poëte (*a*) n'osa ſuppoſer que la vaine gloire, l'oſtentation, l'envie de s'attirer des loüanges, euſſent eu part à la punition exemplaire qu'il fit faire de tous les coupables ſans en excepter ſes propres fils: jamais Philoſophe ne douta (*a*) que l'action la plus vantée dans l'Hiſtoire, & qui a toûjours été regardée comme la preuve la plus éclatante qu'un Magiſtrat puiſſe donner de ſon amour pour la Patrie, ne vînt plûtôt d'un courage heroique, d'un cœur tout devoüé aux intérêts de l'Etat, & d'une ame toute divine, que d'un cœur brutal, d'un naturel ſauvage, & d'une ame feroce. Ceux qui vêcurent immédiatement après l'établiſſement de la nouvelle forme de gouvernement & qui eurent le bonheur d'en goûter les douceurs, crurent qu'ils ne pouvoient jamais trop honorer leur liberateur.

Les deux armées voyant leurs chefs ſans vie, jettent un cri effroyable; le combat s'engage, & on fait de part & d'autre des prodiges de valeur. D'un côté l'aîle droite des Romains commandée par le conſul Valerius, enfonce les Veiens, & les repouſſe juſque dans leur camp avec un hor-

(a) *Virgil. Æneid. 6. v. 822.*
Infelix! utcumque ferent ea fata nepotes,
Vincet amor patriæ, laudumque immenſa cupido.
Pere infortuné! pour maintenir la liberté il mettra à mort ſes deux fils, ſans ſe mettre en peine que la poſtérité blâme cette conduite, pourvû que l'amour de la Patrie l'emporte dans ſon cœur, & qu'il ſe procure par-là une gloire immortelle.

(b) *Plut.* dans la vie de *Publ. Valerius.*

rible carnage. De l'autre les Etruriens animez par Titus & Sextus fils de Tarquin, ébranlent l'aîle gauche de l'armée Romaine, la mettent en desordre, & la menent battant jusque dans ses lignes ; ils osent même attaquer le camp, mais le corps de reserve fait une vigoureuse resistance, & les oblige de se refugier dans leurs rétranchemens avec beaucoup de perte. L'armée ennemie s'étant retirée pendant la nuit (*a*), Valerius retourna à Rome, & y fit son entrée en triomphe. Les plus distinguez d'entre les Chevaliers portoient devant lui le corps de Brutus sur leurs épaules, orné de couronnes qui étoient autant de trophées de sa valeur. Le Senat & le peuple allerent au-devant de l'armée, fondant en larmes, & portant néanmoins toutes sortes de réfraichissemens pour les troupes. Le lendemain on célébra les funerailles de Brutus avec beaucoup d'appareil & de pompe ; & le Consul ayant assemblé le peuple, fit du haut de la Tribune l'oraison funebre de son collegue. Les Dames Romaines porterent le deuil du vengeur de leur honneur, un an entier, comme pour un pere. Peu de tems après, on lui érigea (*b*) une statue dans le Capitole, avec un poignard à la main.

On prétend que Brutus ne laissa (*c*) point d'enfans, ni garçons, ni filles. Les meilleurs Histo-

(*a*) *Liv. l. 2. c. 7; Plut. Vit. Pop. Dion. l. 5. p. 215.*

(*b*) *Plut. in M. Brut.*

(*c*) *Dion. l. 5. p. 216.*

riens conviennent en effet qu'il n'en eut jamais d'autres que ceux qu'il fit décoller. Il eſt vrai qu'il y avoit à Rome une famille qu'on appelloit les Junius, qui ſe diſoient deſcendus de ce Brutus. Mais ce qui prouve la vanité de leurs prétentions, c'éſt qu'ils étoient de famille Plebeïenne, & qu'ils n'eurent point d'autres charges que celles d'Edile & de Tribun, les ſeules que les loix permiſſent au peuple d'exercer, le Conſulat n'étant que pour les Patriciens. Brutus le jeune, qui délivra Rome avec autant de valeur & de courage que le premier, quoi qu'avec un ſuccès bien different, étoit de cette derniere maiſon. Digne héritier de l'eſprit de l'ancien Brutus dont il portoit le nom, il n'avoit pas beſoin de le compter au nombre de ſes ancêtres: il ſe rendit aſſez illuſtre d'ailleurs, & fut ſi grand par lui-même, que l'honneur de deſcendre du premier Brutus, qui auroit été ſi avantageux à tout autre, n'auroit fait que la moindre partie de ſon éloge.



GELON.



A Peine trouvons-nous, non ſeulement parmi les Grecs, mais encore parmi les Barbares, un ſeul exemple d'une nation qui ait autant de fois perdu ſa liberté, & ſouffert autant de maux, que les Siciliens ſous leurs Tyrans. Ils ſecouerent ſouvent le joug de la ſervitude ; & quand ils n'étoient pas en état de le faire par eux-mêmes, ils en furent plus d'une fois délivrez par les nations voiſines. Mais leur liberté ne manquoit jamais d'être accompagnée de factions & de diviſions. Ainſi il étoit toûjours

facile à un homme artificieux & plein d'ambition, de ruiner les uns & les autres, & de les reduire sous l'esclavage, en se mettant à la tête d'un des deux partis: & comme il y avoit toûjours parmi eux des esprits remuans & entreprenans à qui il ne manquoit ni le pouvoir ni la volonté de profiter de leur foiblesse, il ne faut pas s'étonner si toute leur Histoire n'est qu'une suite de longues tyrannies, où l'on ne voit que de très-courts intervalles de liberté.

Rien ne peut excuser la stupidité de ces peuples. S'ils ne furent pas toûjours aussi malheureux qu'ils le méritoient, s'ils furent gouvernez par quelques Tyrans d'un grand mérite & à qui ils avoient d'assez grandes obligations pour leur faire oublier presque sans crime la perte de leur liberté, il est certain néanmoins que la plûpart de ceux à qui ils se soumettoient si lâchement, étoient des hommes du plus noir caractére, & que les avantages que leur procuroient les premiers, n'étoient pas comparables aux maux qu'ils souffroient sous ces grands scelerats, dont les regnes furent si durs & si cruels, que dans tous les siecles la tyrannie Sicilienne a passé en proverbe. C'est une chose reconnue de tout le monde, qu'entre tous ceux qui gouvernerent la Sicile, il n'y en eut aucun qui leur donnât moins de sujet de se repentir de leur soumission, que Gelon tyran de Syracuse. Jamais prince ne repandit du haut du thrône plus de graces sur son peu-

ple ; jamais prince n'eut plus à cœur de faire oublier à ses sujets les voies irregulieres par lesquelles il étoit parvenu à la couronne ; & jamais Tyran, après s'être emparé de la puissance souveraine par des moiens illegitimes, ne sçut mieux reparer sa faute lorsqu'il en fut en possession, puisqu'il mérita qu'un peuple qui étoit né libre, l'affermît sur le thrône & le choisît pour son Roi.

Gelon descendoit d'une famille originaire de de l'isle de Telos. Ses Ancêtres passerent en Sicile lorsque la ville de Gela (*a*) fut fondée par une Colonie qui étoit venue de Rhodes. Telines un de leurs descendans, étoit Prêtre des Divinitez infernales. On dit que c'étoit un homme naturellement mou & peu capable de grands desseins. Cependant quelques Citoyens de Gela, qui dans une sédition avoient été chassez de la ville, l'ayant mis dans leurs interêts ; quoiqu'il n'eût point de troupes, il entreprit de les rétablir dans leur Patrie, & il y réussit par la seule autorité que lui donnoit sa qualité de sacrificateur. En reconnoissance d'un service si important, on lui confirma la dignité de ministre des Dieux, & on la rendit hereditaire dans sa maison.

Dinomenes avoit quatre fils, Gelon, Hieron, Thrasybule, & Polyzele. Si l'Histoire qui suit, est véritable, & qu'elle n'ait pas été inventée après les évenemens qui y sont prédits, il paroît que

(a) *Herod. l. 7. c. 153.*

c'étoit un homme qui avoit des sentimens élevez, & qu'il n'eut point de part aux crimes de ses enfans. On dit qu'il consulta l'Oracle (a) sur la fortune de ses fils, & que l'Oracle lui ayant répondu qu'il y en avoit trois qui deviendroient Tyrans, il s'écria dans un noble transport : *Grand Dieu ! S'ils doivent être un jour si criminels, puissent-ils être aussi malheureux qu'ils seront élevez !* Que l'Oracle l'assûra qu'ils auroient assez de traverses & de maux à souffrir pour rendre très-imparfaite la joüissance de leur grandeur ; & que la prédiction fut réellement accomplie par les continuelles maladies de deux d'entr'eux, & par le bannissement du troisiéme après un regne difficile & de courte durée.

Il paroît que Gelon qui étoit le second des fils de Dinomenes, n'avoit pas eu une bonne éducation. Il est certain qu'il ne se picqua jamais de politesse, & que tant qu'il vêcut, il eut quelque chose de rude dans ses manieres. Il n'avoit ni science ni érudition, & même il ne les estimoit pas dans les autres. Il étoit plus qu'indifferent pour les arts les plus estimez des personnes polies. Un jour (b) qu'il étoit à un festin, on apporta une lyre, & selon l'usage de ce tems-là, on la présenta de main en main à tous les conviez. On la présenta aussi à Gelon à son tour, mais il la refusa : en même tems il demanda son

(a) *Plut. de Pyth. Orac. p.* 403. | (b) *Plut. Apophtheg. p.* 175.

cheval

cheval qu'il avoit fait venir, monta dessus, & le mania avec beaucoup d'adresse & de vigueur, témoignant un grand mépris pour les divertissemens de l'assemblée, & donnant des preuves d'une habileté parfaite dans les exercices les plus dignes d'un homme de cœur.

Gelon (*a*) trouva bien-tôt une occasion favorable pour faire paroître son mérite. Hippocrate Tyran de Gela étoit un Prince qui avoit plusieurs bonnes qualitez, mais la valeur & l'ambition faisoient sur-tout son caractére. Il augmenta considérablement l'empire que son frere lui avoit laissé, & en peu de tems il se rendit maître des plus grandes villes de la Sicile, excepté Syracuse. Les habitans de cette ville mirent obstacle à ses conquêtes & en arrêterent le cours pour quelque tems, mais à la fin ils en augmenterent le nombre. D'abord Hippocrate défit leur armée: & les Corinthiens leur ayant envoyé des secours, il fit la paix avec eux: mais il ne la fit qu'en obligeant les Syracusains à lui abandonner la ville de Camarine, qu'ils avoient défenduë quelque tems contre lui. Gelon suivit toûjours ce Prince dans ses expéditions; il étoit auprès de sa personne dans tous les combats, & eut beaucoup de part à la gloire de ses conquêtes.

Le Tyran (*b*) ayant entrepris une nouvelle guerre, fut tué dans une bataille devant la ville

(a) *Herod. l.* 7. *c.* 154. | (b) *Herod. ibid. c.* 155.

d'Hybla. Il laissa deux fils, Euclide & Cleandre, qui voulurent succeder à leur pere & firent tous leurs efforts pour monter sur le thrône. Mais les habitans de Gela, qui se croyoient en état de secoüer le joug & qui trouvoient l'occasion de recouvrer leur liberté, refuserent de les reconnoître. Gelon se mit à la tête de quelques troupes, & réduisit bien-tôt les Citoïens à la soumission. Mais cette réüssite lui ayant fait connoître son pouvoir, il résolut de ne pas laisser sa conquête à d'autres, & par une ingratitude qu'on ne peut excuser, il dépossеda les fils de son bien-faicteur, & se mit en possession de la Tyrannie.

Ce n'étoit là que le commencement de la bonne fortune (a) de Gelon. Il se présenta bien-tôt d'heureuses circonstances qui lui fournirent une occasion favorable pour augmenter sans crime la puissance dont il n'avoit encore jetté que les premiers fondemens. Quelques Syracusains des premiers de la ville avoient été bannis par la faction du petit peuple & de plusieurs de leurs esclaves. Ils s'adresserent à Gelon, & le prierent de les rétablir. Le Tyran prit volontiers leur parti, & à la tête de ses troupes il alla se présenter devant Syracuse. Mais il n'eut pas la peine de l'assiéger. Le peuple sortit au-devant de lui, & lui ayant remis les clefs de la ville, il

(a) *Herod. ibid.*

se soumit à sa puissance. Aussi-tôt Gelon entra dans Syracuse; & préferant cette ville à Gela, il y établit le siége de son Empire.

Quand il se vit en possession de Syracuse, il négligea (a) le reste de ses Etats, & s'appliqua uniquement à agrandir, embellir, & fortifier cette importante place. Quant à Gela qui étoit sa Patrie, il la céda à Hieron son frere: mais auparavant il en fit sortir plus de la moitié des habitans pour les transporter dans sa nouvelle conquête. La ville de Camarine eut un sort bien different; il la fit entierement raser, & donna à tous les habitans un meilleur établissement, en les faisant Citoyens de Syracuse.

Gelon dans les guerres qu'il fit, eut toûjours les mêmes vues, qui étoient d'agrandir cette ville, & de lui procurer toutes sortes d'avantages. Les Megariens s'étoient imprudemment soulevez contre Gelon, & lui avoient déclaré la guerre. Ces peuples étoient une ancienne & puissante Colonie de Megare ville de l'Attique (b), mais il s'en falloit beaucoup que leurs forces fussent assez grandes pour lui resister. Il les vainquit, il s'empara de leurs terres, assiégea leur ville, & les força bien-tôt à se rendre. Dès qu'il fut maître de Mégare (c), il voulut engager les Citoyens à aller demeurer à Syracuse, & fit les

(a) *Herod. ibid. c.* 156.
(b) *Thuc. l.* 6. *p.* 198.
(c) *Polyæn. l.* 27.

plus belles offres à ceux qui voudroient s'y transferer; mais voyant qu'ils avoient tous beaucoup plus d'inclination à rester dans leur ville, il imposa un tribut excessif à Diognete leur Prince. Il voulut aussi lever un semblable tribut sur les habitans: mais ils n'étoient pas en état de fournir une si grosse somme, ou bien ils ne vouloient pas la payer; de sorte qu'ils accepterent les propositions qu'il leur avoit faites d'abord.

Je croi que c'est là ce qu'il y a de plus vraisemblable à l'égard du traitement que Gelon fit au Megariens. Herodote dit que lorsqu'il eut réduit la ville sous sa puissance, il traita avec une extrême douceur les plus puissans & les plus riches Citoyens, qui ayant eu le plus de part à la guerre, s'attendoient aux plus rigoureux châtimens, & que pour comble de bienfaits il les établit avantageusement à Syracuse: que quant au petit peuple qui n'étoit point coupable, & qui par conséquent ne méritoit point de punition, il fut à la vérité conduit à Syracuse, mais qu'ensuite il fut vendu, réduit sous l'esclavage, & transporté hors de Sicile. Herodote ajoute que Gelon traita de la même maniere la Noblesse & le peuple d'Eubée. Il attribuë la raison d'une injustice si manifeste à une certaine haine que Gelon avoit naturellement contre le peuple, étant persuadé qu'il n'est pas facile à un Tyran de vivre tranquille au milieu d'une populace toûjours inquiete, toûjours prête à remuer, toû-

jours prête à troubler le bon ordre. Cette raison qui s'accorde si peu avec le caractére de Gelon, qui vouloit passer pour populaire & qui l'étoit en effet autant qu'aucun des Tyrans de l'antiquité, suffit pour rendre suspects des faits de cette nature, sur tout quand ils viennent d'un Auteur qui a coûtume de parler desavantageusement de ce Prince.

Quoique Gelon par les moyens que nous avons dit, eût prodigieusement accru & agrandi la ville de Syracuse, elle lui eut encore de plus grandes obligations du soin qu'il prit de réformer les mœurs de ses habitans. Les Syracusains étoient naturellement paresseux (a) & aimoient l'oisiveté; ils passoient leur tems dans de petits divertissemens, où la démangeaison de parler & de railler produisoient souvent des effets très-fâcheux. Gelon corrigea tous ces vices, du moins pour son tems. Pendant la plus grande partie de son regne il eut assez de guerres pour tenir ses sujets dans un exercice continuel. Quand il avoit la paix, & que ses ennemis lui laissoient quelque repos, il faisoit sortir les Syracusains en grand nombre, & les occupoit à cultiver, labourer, & fumer les terres. Par ce moyen il prévenoit les pernicieuses suites de l'oisiveté, & rendoit son peuple aussi remarquable par sa conduite mo-

(a) *Plut. Apopht. p. 175. &c. De iis qui serò à numine puniuntur pag. 551 & 552.*

deste, par son industrie, par son application au travail, qu'il l'avoit été auparavant par les vices contraires. En même tems il faisoit cultiver un fonds qui ne demandoit que des soins pour devenir le plus fertile qui fût au monde. De sorte qu'il se vit bientôt (*a*) en état de faire aux Romains un généreux présent d'une grande quantité de bled, dans un tems où leur ville étoit presque ruinée par la famine & par les séditions qui en sont une suite inévitable.

Une si grande attention à procurer le bien de ses sujets, ne pouvoit manquer de lui concilier l'affection de tous ceux qui avoient assez d'esprit pour connoître leurs véritables interêts; & cette attention jointe (*b*) à quelques autres actions de son regne, le fit regarder comme un Prince populaire, comme un Prince uniquement appliqué à rendre son Royaume florissant & son peuple heureux. Dans quelques-unes des guerres qu'il entreprit, il eut besoin d'une plus grande somme d'argent que les Syracusains ne vouloient lui en fournir. Quand il la leur demanda, ils en murmurerent; & au lieu de la lui accorder, ils exciterent du tumulte. Mais bien loin de leur témoigner qu'il étoit mécontent de leur conduite, & de leur faire sentir le poids de son autorité, il les pria seulement d'être plus traitables;

(a) *Plut. in Coriol. Dion. Hal. l. 8.*

(b) *Plut. Apophth. p. 175.*

que son intention n'étoit que de leur emprunter cet argent, & qu'il le leur rendroit aussi-tôt que la guerre seroit terminée. Il tint parole, & ayant heureusement exécuté son entreprise, il leur rendit tout ce qu'ils lui avoient prêté.

Cependant, tout bien considéré, il crut qu'il n'étoit pas de la bonne politique de se rendre trop dépendant de la volonté d'un peuple qui n'avoit pas grande réputation du côté de la constance. Il lui parut qu'une alliance stable avec un puissant voisin, ne contribueroit pas peu à le rendre maître absolu de ses sujets & à lui procurer les sûretez dont il avoit besoin. Theron (*a*) Tyran d'Agrigente étoit un Prince d'une grande valeur & d'un mérite distingué. Il n'étoit gueres moins puissant que le Tyran de Syracuse qui étoit sans contredit le plus puissant de toute la Sicile. Gelon fit avec lui une étroite alliance; & pour la confirmer il épousa Damarete sa fille, & lui fit épouser la fille de Polyzele son frere cadet. Par ce moïen il étoit plus en état de disposer de toutes les forces de la Sicile; & ce n'est pas sans raison que quelques Auteurs l'appellent non seulement le Tyran de Syracuse, mais encore celui de toute l'Isle.

Aux premiers jeux Olympiques (*b*) qui se célébrerent après qu'il se fut rendu maître de Syracuse, c'est-à-dire, la troisiéme année de son

(a) *Schol. Pind. Olymp. 2. init.* l. (b) *Pauf. l. 7. p. 699.*

regne, il remporta le prix à la course du chariot; honneur que les Tyrans de ce tems-là ne rougissoient point de disputer; honneur dont joüirent aussi Theron son beau-pere & Hieron son frere. Plusieurs siecles après on voyoit encore à Olympie son chariot & sa statuë, ouvrages de Glaucias, avec cette inscription, *Le présent de Gelon, fils de Dinomenes, de la ville de Gela.* Il est tout-à-fait surprenant que l'Auteur qui parle de ce présent & de cette inscription, ait mieux aimé supposer qu'il y avoit un autre Gelon du même siecle & du même pays, dont le pere s'appelloit du même nom que le pere du Tyran, que de croire que le présent fût de lui; & cela sur la seule supposition que le Tyran se seroit appellé Syracusain, du nom de la ville où il avoit établi le siege de sa tyrannie. L'autre inscription étoit en effet & plus juste & plus modeste. L'usage étoit que les conquerans se fissent connoître par le nom de la ville où ils étoient nez: il n'y avoit point de raison qui pût obliger Gelon à passer pardessus cette regle & à rappeller dans l'esprit des Grecs l'idée de sa tyrannie, idée qui dans ce tems-là n'étoit pas si agréable qu'elle le fut dans la suite.

Peu de tems après ce que je viens de dire, Gelon (a) demanda du secours aux Grecs dans la guerre qu'il eut avec les Carthaginois, qui

(a) *Herod. l. 7. c. 158.*

étoient

étoient les anciens ennemis, les ennemis héréditaires de la Sicile, & qui dans ce tems-là étoient très-puissans. Pour en obtenir plus facilement ce qu'il désiroit, il leur promit qu'il vengeroit la mort de Doricus, Prince Lacedémonien, sur les Egestains qui l'avoient assassiné, & qu'il aideroit aux Grecs à rendre libres les ports de mer pour l'avantage & la commodité de leur commerce. Toutes ces offres furent sans effet. Les Grecs qui croyoient Gelon déja assez grand, & qui ne vouloient point contribuer à augmenter sa puissance, reçurent assez mal ses Ambassadeurs, sans leur donner ni troupes ni aucune esperance. Mais Gelon n'eut pas besoin de leur secours; il se trouva assez fort par lui-même pour resister à ses ennemis, & eut un heureux succès dans tout ce qu'il entreprit.

Les Grecs furent bientôt (a) obligez de demander à Gelon la même grace qu'ils lui avoient refusée; & ce fut pour eux une grande mortification. Xerxès Roi de Perse, avoit mis sur pié une armée innombrable: l'ambition qui lui étoit si naturelle, & l'impatience de venger la honte que son pere & toute la nation avoient reçuë à la bataille de Marathon, la lui avoient fait lever. Déja il étoit en marche à la tête de cette prodigieuse multitude, & venoit fondre sur la Grece pour s'en emparer & pour la reduire sous une

(a) *Herod. ibid. c.* 157.

honteuse servitude. Toutes les forces que les Grecs pouvoient lever, n'avoient pas la moindre proportion avec celles de l'ennemi. C'étoit donc une nécessité pour eux ou de se laisser écraser ou de chercher des secours de toutes parts. Il n'y avoit point de Prince plus en état de les secourir, que Gelon; il étoit même le seul qui pût leur aider à repousser un ennemi si puissant. Les Lacedémoniens, les Athéniens, & les autres Grecs confederez lui envoyerent des Ambassadeurs pour l'informer du triste état où ils étoient, pour lui demander un puissant secours, & pour le conjurer par sa gloire & par son propre interêt, de délivrer un pays qu'il devoit regarder comme sa Patrie, & dont la ruine ne pouvoit manquer d'entraîner celle de son Royaume ou du moins d'y préparer les voies.

Ils devoient bien s'attendre (a) que Gelon leur feroit quelques reproches sur la façon dont ils en avoient auparavant usé à son égard: il n'avoit en effet rien à craindre de leur remettre devant les yeux, qu'eux-mêmes qui pour lors appréhendoient si fort l'invasion des Barbares, avoient refusé de le secourir contre ces mêmes Barbares. « Grecs, leur dit-il, il n'a pas tenu à « vous que tout ce que je possede aujourd'hui, « n'ait passé il y a long-tems entre les mains des « Perses: & maintenant qu'ils portent la guerre

(a) *Herod. ibid. c.* 158.

» jusque dans votre pays & qu'ils s'adressent di-
» rectement à vous, vous vous souvenez de Ge-
» lon. Mais je ne veux pas imiter une conduite
» qui m'a paru en vous si criminelle. Enfin,
» ajoûta-t'il, je suis prêt de vous envoyer
» deux cens vaisseaux, vingt mille hommes
» de pié, deux mille chevaux, & autant de
» chevaux legers, outre deux mille frondeurs &
» archers; je veux même vous les mener en per-
» sonne. Mais je croi qu'il n'est que trop juste
» qu'en considération d'un si puissant secours, je
» sois déclaré Général de la Grece.

L'Ambassadeur de Sparte qui avoit eu bien de la peine à l'écouter jusqu'au bout (a), l'assura que les Lacedémoniens, bien loin de demander son secours aux conditions qu'il proposoit, ne pourroient jamais se resoudre à l'accepter, à moins qu'on ne reconnût leur superiorité, dont ils avoient toujours été en possession dans les expéditions que les Grecs avoient entreprises. « Ne
» nous parlez donc plus, ajouta-t'il, de vous cé-
» der le commandement. Si vous avez envie de
» secourir la Grece, il faut vous resoudre à ser-
» vir sous nos enseignes: ou si vous ne voulez pas
» avoir les Lacedémoniens pour Commandans,
» nous ne voulons point de votre secours. » Le Lacedémonien ayant parlé de la sorte avec chaleur, Gelon qui voyoit bien qu'on étoit fort

(a) *Herod. ibid, c. 159 & 160.*

éloigné de lui accorder sa demande, prit doucement la parole, & fit une autre proposition. » Commandez, dit-il, Lacedémoniens, puisque » vous voulez absolument commander. Il me » semble que j'ai un droit incontestable à la su» periorité, puisque j'ai beaucoup plus de trou» pes & de vaisseaux que vous : mais je veux bien » relâcher quelque chose de mes droits pour vous » faire plaisir. Je consens donc que vous com» mandiez sur terre, pourvû que vous me cé» diez le commandement de l'armée navale; ou » si vous aimez mieux commander sur mer, je » commanderai sur terre. C'est tout ce que je » puis faire que de vous laisser le choix. Optez, » ou ne comptez pas de m'avoir pour allié.

» Ne nous y trompez pas, reprit l'Ambassa» deur d'Athenes (a) transporté de colere : jamais » les Athéniens ne consentiront à l'alternative » que vous proposez. Ils ont toujours été les plus » puissans de toute la Grece sur mer; & s'ils ont » reconnu les Lacedémoniens pour leurs supe» rieurs dans quelques guerres où tous les Grecs » étoient interessez, ils ne céderont jamais le droit » de commander sur mer si les Lacedémoniens se » désistent de leurs prétentions. » A ces paroles Gelon sourit, & dit aux Ambassadeurs qu'il voyoit bien que les Grecs avoient assez de commandans, mais qu'il craignoit qu'ils ne fussent

(a) *Herod. ibid. c. 161.*

en danger de manquer de soldats.

C'est ainsi qu'Herodote raconte ce qui se passa dans l'Ambassade des Grecs vers le Tyran de Syracuse: & si l'on peut compter sur ce recit, il est certain que le zêle avec lequel les Ambassadeurs soutinrent l'honneur & la prééminence de leur Patrie, zêle très loüable par lui-même, les porta à des excès qui tenoient un peu de l'insolence; Gelon n'auroit pas mérité beaucoup de blâme, s'il eût refusé de s'interesser à la fortune d'un peuple qui ne l'auroit pas traitté avec honnêteté & politesse dans le tems même qu'il lui demandoit du secours. Le même Historien ajoute que quand Xerxès eut passé l'Hellespont, Gelon donna (*a*) à un certain Cadmus trois vaisseaux avec de grosses sommes d'or & d'argent, & qu'il l'envoya à Delphes, avec ordre de ne parler que de paix, & d'observer cependant quel seroit l'évenement du combat, afin que si le Roi de Perse remportoit la victoire, il lui présentât les Trésors dont ses galeres étoient chargées, & qu'il lui rendît hommage au nom de son Prince, & qu'au contraire si les Grecs avoient le dessus, il revînt en Sicile avec ses Trésors, comme il fit lorsque les Grecs eurent gagné la victoire dans un combat naval & que Xerxès se fut retiré. Herodote reconnoît cependant que les Historiens de Sicile contredisent ces dernieres particularitez;

(a) *Herod. ibid. c. 163 & 164.*

que, si on les en croit, Gelon malgré la repugnance qu'il avoit à reconnoître les Lacedémoniens pour chefs dans la guerre contre les Perses, promit de donner des secours aux Grecs, & qu'il leur auroit tenu parole, s'il n'en eût été empêché par une guerre qu'on lui déclara dans ses Etats, guerre aussi dangereuse dans ses commencemens que celle que les Grecs avoient avec le Perse, guerre enfin qui dans l'évenement fut aussi glorieuse pour lui que la leur le devint dans la suite. Il y a plusieurs raisons de croire que ce que disent les Siciliens est plus vrai que ce que rapporte Herodote, qui n'a été suivi en cela par aucun Auteur dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous.

Ainsi, selon ces Auteurs, vers le même tems que Gelon reçut l'Ambassade des Grecs & qu'il promit de leur envoyer un puissant secours, les Carthaginois reçurent aussi (a) des Ambassadeurs de Perse & de Phenicie. Ces Ambassadeurs venoient leur apporter des ordres particuliers; premierement, qu'ils partissent incessamment avec la plus puissante flotte qu'ils pourroient mettre en mer eux & leurs alliez, pour attaquer les Grecs en Sicile; secondement, qu'après qu'ils auroient conquis cette isle, qu'on supposoit qu'ils ne seroient pas long-tems à réduire, parce qu'ils avoient une armée très-nombreuse, ils fissent

(a) *Ephor. apud Schol. Pind. Pyth. 1. ad γ. ἐπαδ' ἐξέλχων. Diod. Sic. Olymp. 75. 1. p. 252. Edit. H. Steph.*

voile vers le Peloponnese pour joindre la flotte des Perses. Les Carthaginois reçurent avec joie des ordres si conformes à leur ambition & à la haine qu'ils avoient contre les Siciliens. Ils envoyerent de tous côtez pour lever des troupes; ils demanderent même du secours aux Etruriens, & ils en obtinrent. Herodote (a) dit aussi que les Isles de Sardaigne & de Corse, les Pheniciens, les Iberiens, & plusieurs autres nations leur fournirent une partie des forces dont ils avoient besoin.

D'ailleurs ils étoient assurez d'un parti dans la Sicile même. Theron qui étoit Tyran d'Agrigente, ayant chassé Terille Tyran d'Himere de ses Etats, celui-ci se refugia à Carthage; & pour engager les Carthaginois dans sa cause, il leur promit non seulement qu'il les aideroit de tout le crédit & de toute la puissance qu'il avoit en Sicile, mais encore qu'il leur procureroit un secours considérable de la part d'Anaxilas Tyran de Rhegium qui étoit son gendre. Anaxilas pour convaincre les Carthaginois qu'il approuvoit & ratifioit tout ce que son beau-pere leur avoit promis en son nom, donna ses deux fils à Amilcar pour ôtages. Amilcar étoit un Prince qui avoit dans Carthage la réputation d'un grand Général; c'étoit outre cela le plus propre pour commander dans cette expédition (b), parce que

(a) *Herod. ibid. c.* 165. | (b) *Herod. ibid. p.* 166.

sa mere étoit Silicienne, & qu'il ne pouvoit manquer de trouver un grand nombre d'amis en Sicile.

Amilcar se mit donc à la tête d'une armée de terre de trois cens mille (a) hommes, de deux mille vaisseaux longs, & de plus de 3000 vaisseaux de moindre grandeur qui portoient des munitions & des vivres. Aussi-tôt qu'il fut sorti de la mer de Libye, il s'éleva une violente tempête dans laquelle il perdit la plûpart des vaisseaux qui portoient sa cavalerie & ses chariots. Ensuite il aborda à Panorme sans qu'il lui arrivât d'autre perte, & en trois jours de tems il débarqua toute son armée: Le débarquement fait, il harangua ses soldats, & leur dit que la guerre étoit déja finie; qu'il avoit extrémement apprehendé que la mer se déclarant en faveur des Siciliens, ne combattît pour eux, & qu'elle ne les sauvât par cette voie qui étoit la seule qui fût possible. Il y fit un court séjour, jusqu'à ce qu'il eût reparé les pertes que sa flotte avoit souffertes; après quoi il se mit en marche pour aller à Himere, & sa flotte y fit voile en même tems.

Theron s'étoit jetté dans cette place avec un gros corps de troupes. Aussi-tôt que les Carthaginois s'en furent approchez, il fit une sortie, & les attaqua avec vigueur. Les Siciliens, ne réüssirent point dans cette sortie, ils furent ré-

(a) *Diod. Sic. p.* 253.

poussez

poussez avec beaucoup de perte, & Amilcar assiégea la ville dans les regles. Il avoit deux camps, l'un pour son armée de terre, l'autre pour ses grands vaisseaux qu'il avoit fait tirer à terre. Le camp où il avoit fait retirer sa flotte, étoit environné d'un fossé & d'un mur de bois: celui de ses troupes de terre joignoit ce mur; de-là il s'étendoit jusqu'à quelques collines qui étoient proche, & du côté de la ville il étoit fortifié de retranchemens. Le Général Carthaginois fit après cela décharger tous les petits vaisseaux, & en envoïa la plus grande partie chercher de nouvelles troupes en Libye & en Sardaigne. Alors il pressa le siége avec une extrême vigueur, défit la garnison dans toutes les sorties qu'elle osoit tenter, & réduisit bien tôt les Himeriens au desespoir. Theron lui-même, lorsqu'il vit ses troupes dans un si pitoyable état, perdit entieremenr courage, & envoya à Syracuse les lettres les plus pressantes pour demander à son gendre un prompt secours.

Gelon avoit déja fait de grands préparatifs pour donner à son beau-pere les secours dont il avoit besoin. Les lettres qu'il reçut lui firent faire diligence, & il partit aussi-tôt à la tête de son armée. On est partagé sur le nombre de ses troupes, & les Auteurs en parlent avec une grande varieté. Ceux qui les font monter le plus haut, disent qu'il mit en campagne cinquante mille hommes de pié (a) & cinq mille chevaux;

(a) *Diod. Sic.*

desorte que quand on considére & la grande superiorité des ennemis & l'heureux succès qu'eut Gelon, on est porté à croire qu'il n'étoit pas possible qu'il réüssît si bien avec si peu de troupes. Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que ceux qui ne lui donnent tout au plus que la troisiéme ou quatriéme partie de ce nombre, se sont trompez grossierement. Il fit marcher son armée avec toute la diligence possible; & quand il fut arrivé à Himere, sa présence inspira aux assiégez un nouveau courage.

Gelon ne frustra pas leurs espérances. Il se campa auprès de la ville dans un poste avantageux, & ayant fortifié son camp de maniere qu'il n'avoit rien à craindre des attaques de l'ennemi, il envoya toute sa cavalerie dans la campagne. Une partie des Carthaginois étoient alors occupez à piller le païs. Il étoit facile à des troupes Siciliennes qui connoissoient parfaitement les lieux, de surprendre des étrangers qui ne les attendoient point, & qui ne s'étoient nullement préparez à faire résistance. Gelon en fit un grand carnage, avec peu de perte de son côté. Mais outre ceux qui furent tuez, sa cavalerie fit dix mille prisonniers, qu'elle conduisit à Himere.

Ces troupes qu'il défit si facilement, étoient sans doute ce qu'il y avoit de plus foible dans l'armée Carthaginoise; & je ne voi pas qu'on puisse rapporter à une autre occasion qu'à celle-ci ce que l'Histoire nous apprend, qui est que

Gelon ayant fait un grand nombre de prisonniers, en choisit les plus foibles, qui étoient les auxiliaires, la plûpart halez & basanez & d'une mine très-méprisable (a), & les exposa tout nuds devant ses soldats, afin de leur inspirer du mépris pour leurs ennemis.

Il est certain que par ces heureux succès les habitans d'Himere (a) revinrent entierement de leur premiere frayeur, & qu'ils commencerent à concevoir un parfait mépris pour des troupes qu'ils avoient défaites si facilement. Gelon profitant de l'idée que les siens s'étoient formée de leurs ennemis, fit ouvrir quelques portes que Theron dans la premiere épouvante du peuple avoit été obligé de faire condanner : il fit aussi plusieurs nouvelles portes dans les endroits des murailles les plus propres pour faire entrer les choses dont la ville pouvoit avoir besoin. Malgré ces avantages, il s'en falloit encore beaucoup que Gelon fût en état de livrer bataille à un ennemi qui lui étoit si superieur. Il attendoit avec impatience l'occasion d'entreprendre quelque chose à coup sûr, lorsque sa cavalerie qu'il continuoit toûjours d'envoyer dans la campagne, lui amena un courier des Selinuntins, qui étoit chargé de quelques lettres pour Amilcar, par lesquelles ils lui donnoient avis qu'ils ne manqueroient pas de lui envoyer la cavalerie qu'il

(a) *Frontin. l.* II. | (b) *Diod. Sic.*

demandoit, précisément à tel jour qu'il leur avoit marqué. Gelon apprit aussi par la même voie, qu'Amilcar devoit employer ce jour-là avec sa flotte à faire des sacrifices solennels à Neptune. Il ne fut pas long-tems sans se déterminer en conséquence à user d'un stratageme dont il se promettoit un heureux succès par la connoissance & l'occasion que lui donnoient ces lettres interceptées.

Il envoya de bon matin (a) sa cavalerie pour courir la campagne, afin qu'on pût la recevoir dans le camp comme venant de la part des Selinuntins. Elle avoit ordre, en cas qu'on l'y reçût, d'aller droit au quartier où le Général étoit occupé à faire des sacrifices, pour le tuer & mettre le feu aux vaisseaux. Gelon fit mettre toutes ses troupes sous les armes, & plaça dans certains postes des espions qui devoient lui donner un signal aussi-tôt qu'ils verroient la cavalerie Sicilienne reçuë dans le camp des ennemis. Ce projet lui réüssiit selon son espérance. La cavalerie arriva au camp de la flotte à soleil levant, les sentinelles l'y reçûrent comme venant de la part des alliez; elle alla en diligence trouver le Général qui étoit déja occupé aux sacrifices, elle le tua, & dans la confusion qu'excita par tout le camp un coup si hardi, elle mit le feu aux vaisseaux sans aucune difficulté.

(a) *Diod. Sic. p.* 254.

Pendant ce tems-là Gelon averti par le ſignal que lui donnerent ſes eſpions, que la cavalerie étoit dans le camp de la flotte, fit ſortir le reſte de ſes troupes, & y courut promptement. Les Pheniciens qui commandoient dans le quartier qu'il alla attaquer d'abord, ſortirent de leurs lignes & vinrent à ſa rencontre. Comme ils ne ſçavoient point encore qu'on avoit tué Amilcar & mis le feu à la flotte, ils combattirent avec tant de courage que le ſuccès de la bataille fut douteux pendant quelque tems. Mais bien-tôt après, la flâme que jettoient les vaiſſaux embraſez, paroiſſant tout à coup, & quelques couriers étant venus avertir les Pheniciens de la mort de leur Général, la face du combat changea ſubitement, & les Carthaginois prirent la fuite de tous côtez. Gelon ne cherchoit pas tant à répandre le ſang qu'à remporter la victoire. Mais conſiderant que les ennemis étoient en ſi grand nombre, que s'ils revenoient de leur premiere terreur & qu'ils euſſent le tems de ſe rallier, il pourroit bien lui-même ſuccomber ſous les derniers efforts d'une ſi prodigieuſe multitude, il commanda aux ſiens de ne faire aucun quartier.

Il périt dans ce combat au moins cent cinquante mille hommes. Le reſte s'échappa ſur une éminence, où ils ſe défendirent avec tant de valeur que les Siciliens ne purent les forcer. Mais ne trouvant point d'eau ſur cette colline,

bien-tôt ils furent obligez d'en descendre pour se livrer eux-mêmes à la discretion des vainqueurs.

Jamais il n'y eut de déroute plus complette, & jamais (a) jusqu'alors aucun Général Grec n'avoit tué plus de Barbares en un jour ou fait tant de prisonniers. Si l'on compare cette action avec celles de Platée & de Salamine, comme on l'a en effet comparée, on trouvera que la victoire de l'une ou de l'autre de ces deux journées ne fut jamais si complette. Les Siciliens croient qu'on peut à juste titre mettre les stratagemes de leur monarque en parallele avec ceux de Themistocle, & sa valeur avec celle de Pausanias; & qu'à bien examiner les caractéres de ces généraux, le mérite de Gelon étoit de beaucoup superieur à celui de chacun des deux autres, & sa fortune à celle de tous les deux.

Ce qu'il y a de remarquable dans la déroute des Carthaginois, c'est que le même jour que Gelon remporta sur eux une si grande victoire, les Grecs défirent aussi les Perses. Mais il est un peu surprenant qu'on ne puisse pas sçavoir au juste si la bataille d'Himere se donna le même jour que celle de Salamine, ou le même jour que celle des Thermopyles. Les Auteurs Siciliens la rapportent au même jour que la bataille des Thermopyles, & Herodote (a) au même jour que le combat de Salamine. S'il falloit absolument se

(a) *Diod. Sic.* | (b) *Herod. l. 7. c. 166.*

déterminer à ſuivre l'un de ces deux ſentimens ; on ſe déclareroit ſans doute pour celui des Siciliens. Herodote eſt le plus ancien Hiſtorien que nous ayons, il a du être mieux informé que tout autre de ce qui s'étoit paſſé preſque de ſon tems. Mais il eſt manifeſte par les fautes qu'il a faites dans cette hiſtoire, fautes que ſes contemporains ont corrigées eux-mêmes : il eſt manifeſte, dis-je, qu'il ne croyoit pas qu'il fût néceſſaire de s'informer plus exactement de la vérité, ni que la choſe en valût la peine, ou, ce qui eſt beaucoup plus blâmable, qu'il ne cherchoit pas à ſçavoir la vérité & qu'il s'embaraſſoit peu de la ſuivre. Le récit des Siciliens a du moins cet avantage, que Gelon paroît avoir plus long-tems ignoré le ſuccès des Grecs à Salamine, qu'on ne peut ſuppoſer qu'il l'eût ignoré s'il fût arrivé le même jour qu'il avoit vaincu les Carthaginois à Himere.

De tous les grands vaiſſeaux avec leſquels les Carthaginois avoient fait voile en Sicile (a), il n'y en eut que vingt qui échapperent à l'incendie. Ils ſervirent de retraite à un grand nombre de ſoldats qui s'étoient échappez du combat : mais étant trop chargez, ils périrent preſque tous dans une tempête ; quelques-uns des vaincus, mais en petit nombre, ſe jetterent dans un long batteau, & arriverent à bon port à Carthage, avec la triſte

(a) *Diod. Sic.*

nouvelle de la défaite de leur armée. Un revers de fortune si peu attendu, déconcerta entierement les Carthaginois: la colere, l'indignation, & la peur se succedoient dans leurs cœurs: hors d'état de résister à Gelon s'il eût entrepris de faire voile en Afrique, ils trembloient pour la ville de Carthage, & toutes les nuits ils faisoient la garde aux portes avec autant de soin que si le vainqueur eût déja été devant la ville.

Après avoir récompensé la cavalerie qui avoit tué Amilcar, & les autres soldats qui s'étoient distinguez dans la bataille, Gelon reserva les plus riches dépoüilles pour les placer dans quelques-uns des Temples de Syracuse; il en fit mettre une partie dans ceux d'Himere, & le reste il le partagea à ses troupes, & à celles de ses Alliez, à proportion de leur nombre. Par cette distribution toute la Sicile profita des esclaves; on les occupa tous à des travaux publics, & particulierement à bâtir. Les Agrigentins en eurent le plus; car outre la part qu'ils devoient avoir au butin commun, ils firent prisonniers plusieurs soldats, qui ayant pris la fuite après la perte de la bataille, s'étoient retirez sur leurs terres. Les Historiens assurent que quelques particuliers eurent pour leur part jusqu'à cinq cens esclaves. Leur ville s'en ressentit, aussi-bien que tout le païs des environs; car ils y firent ajoûter quantité de bâtimens & d'ornemens de toute espéce par les mains de leurs ennemis.

Gelon

Gelon ayant congedié ſes Alliez, s'en retourna à Syracuſe (a) avec ſes troupes & les priſonniers qui lui étoient échus en partage. Il y fut ſuivi par des Ambaſſadeurs de pluſieurs villes & de pluſieurs Princes de Sicile, qui ayant embraſſé le parti des ennemis, envoyoient alors demander pardon de leur crime & promettre pour l'avenir une parfaite obéïſſance à Gelon en tout ce qu'il leur commanderoit. Il les reçut comme un Prince qui méritoit toute ſa bonne fortune par la modération & par la douceur avec leſquelles il uſoit de ſes victoires. Bien-tôt après il trouva une occaſion de faire paroître ces vertus dans tout leur luſtre, lorſqu'il lui vint de Carthage une Ambaſſade ſolennelle.

Les Ambaſſadeurs Carthaginois s'adreſſerent à lui avec la plus parfaite ſoumiſſion, verſant des torrens de larmes, lui demandant la paix, & le conjurant de ne pas abuſer de ſon pouvoir pour achever la ruine d'une ville infortunée qui n'étoit plus en état de ſe défendre. Il ne tenoit qu'à lui de pourſuivre ſa vengeance, il ne manquoit pas de raiſons pour la juſtifier. Cependant il n'en uſa point : au contraire il ne fit paroître que de la compaſſion pour les Carthaginois. La ſeule réparation qu'il leur demanda, fut qu'ils lui rendiſſent les frais de la guerre qui montoient à deux mille talens, & qu'ils bâtiſſent deux chapelles pour y mettre le traité. A ces articles

(a) *Diod. Sic. p.* 256.

il en ajoûta un autre (*a*) qu'il regardoit comme aussi important qu'aucun des deux premiers : cet article étoit que les Carthaginois aboliroient ces barbares sacrifices de jeunes Gens, qu'ils avoient accoûtumé d'offrir à Saturne au moins une fois par an ; bel exemple du plus noble amour & de la plus tendre affection pour le genre humain, & qui seul mérite toutes les loüanges que la posterité a si justement rendues à sa mémoire.

Les Carthaginois qui s'étoient attendus à un plus rigoureux traitement, furent surpris de la douceur des conditions qu'il leur imposoit, & firent toute la diligence possible pour exécuter le traité. On crut que la Reine n'avoit pas peu contribué à inspirer à Gelon la pensée de faire un usage si moderé de sa victoire. Les Ambassadeurs qui en étoient persuadez, lui apporterent pour présent une couronne d'or de cent talens. Elle en fit faire une nouvelle monoie, qui de son nom fut appellée *Damaretion*.

Après avoir reglé si heureusement toutes choses dans ses Etats, Gelon se disposa à mettre une flotte en mer pour secourir la Grece. Tout étoit prêt pour cette expédition, lorsqu'il arriva des vaisseaux de Corinthe, qui lui donnerent avis que les Perses avoient été défaits à Salamine, & que leur Roi étoit sorti de l'Europe avec la plûpart des troupes qui lui restoient. Ces nou-

(a) *Plut. Apophth.* 175, *& de his qui serò à num. puniuntur p.* 552.

velles arrêterent l'exécution de son dessein. Mais avant que de congedier ses troupes, il les convoqua toutes à une assemblée, avec ordre de s'y trouver sous les armes.

Quand elles furent ainsi assemblées (a), Gelon parut au milieu, non seulement sans armes, mais encore sans habit de guerre, n'ayant qu'une robbe flottantte & sans ceinture. Le peuple étant surpris de le voir en cet état, il leur fit un long discours, dans lequel il leur rendit compte de toute sa vie, & particulierement de la conduite qu'il avoit tenuë envers les Syracusains. Il entra dans le détail des actions qu'il avoit faites en qualité de Général, il répondit à toutes les objections qu'on pouvoit lui faire, & à tout ce qu'il avoit entendu dire contre quelques-unes de ses actions; qu'il étoit venu sans armes & sans défense dans cette assemblée pour subir le plus rigoureux examen; qu'il se livroit entre les mains de ses sujets; qu'il ne demandoit point qu'on lui continuât la puissance dont il avoit joüi jusqu'alors; qu'il ne souhaittoit pas même de joüir plus long-tems de la vie, s'ils croyoient que sa déposition pût leur procurer quelqu'avantage.

Pour moi je croi que c'est là ce qu'il y a de plus vrai dans l'Histoire de Gelon, que les Auteurs rapportent avec quelque varieté. Ce noble & généreux artifice eut tout le succès que le

(a) *Diod. Sic. p. 256. voyez Polyan. Strat. l. 27; Ælian. 13. 37. & 6. 11.*

Tyran en pouvoit attendre. Le peuple revenu de ſon étonnement, fit une acclamation générale : il l'appella ſon Bienfaicteur, ſon Sauveur, ſon Liberateur, ſon Roi ; & le conjura de punir tous ſes ennemis comme il jugeroit à propos ; liberté dont il uſa en effet. Pour conſerver la mémoire de cette action, les Syracuſains lui érigerent une ſtatuë dans le Temple de Junon, où il étoit repréſenté avec cette robe flottante qu'il portoit lorſqu'il parut au milieu de ſes troupes aſſemblées.

Après cela Gelon (*a*) bâtit deux ſuperbes Temples des dépoüilles des Carthaginois, l'un à Cerès, & l'autre à Proſerpine. Il fit faire auſſi de ces mêmes dépoüilles un Trépié d'or de ſeize talens, & l'envoya au Temple de Delphes comme une marque de ſa réconnoiſſance envers le Dieu qui y étoit adoré.

Si l'inſcription ſuivante eſt véritable, il y eut plus d'un Trépié envoyé à Delphes au nom de Gelon & de ſes freres, qui tous avoient eu grande part à l'heureux ſuccès pour lequel ils rendoient graces au Dieu.

» Gelon, Hieron, Polyzele, & Thraſybule, » race illuſtre de Dinomene (*b*), unis maintenant dans leur devotion comme autrefois dans » leurs grands exploits, offrent ces Trépiés à Apollon & aux puiſſances protectrices de la Grece, après avoir vaincu des nations Barbares,

(a) *Diod. Sic. p. 256.*

(b) *Schol. Pind. ad Pyth. l. 5.* τὸν ἐδέξατο.

» & assuré la liberté des Grecs par les puissans se-
» cours qu'ils leur ont fournis.

Gelon commença à bâtir un Temple de Cerés au Mont Etna (*a*), mais la mort qui l'enleva deux ans après sa victoire, dans le tems où sa gloire étoit au plus haut degré, & lorsqu'il étoit le plus aimé de ses sujets, l'empêcha d'achever cet édifice. Une des dernieres actions de sa vie fut de faire des Loix pour réprimer la magnificence & les dépenses excessives des funerailles parmi les Syracusains. Il donna lui-même l'exemple de ce qu'il avoit prescrit à ses sujets, en ordonnant qu'on fît ses funerailles conformément aux nouveaux reglemens. Il fut long-tems malade d'une hydropisie; & quand il vit qu'il approchoit de sa derniere heure, il fit Hieron son frere aîné son successeur.

Son corps fut enterré dans un champ de sa femme, qu'on appella dans la suite *les neuf Tours*, parce qu'on y bâtit neuf Tours d'une grandeur considérable. Ce champ étoit à deux cens stades de Syracuse. Toute la ville y suivit le corps de Gelon, & chacun voulut rendre ses derniers devoirs à la mémoire d'un Prince si généralement aimé. On lui érigea un superbe tombeau, & il fut honoré comme un Heros. Dans la suite les Carthaginois, par une basse venqeance, détruisirent le tombeau de leur vainqueur; & Agathocle lui enviant des ver-

(a) *Diod. Sic. Olymp.* 75 *an.* 3, *p.* 262.

tus qu'il n'étoit pas diſpoſé à imiter, fit raſer les Tours qu'on lui avoit érigées. Mais les Siciliens n'avoient pas beſoin de ces monumens pour conſerver des ſentimens de reconnoiſſance des obligations infinies qu'ils avoient à Gelon. Ils en donnerent des marques éclatantes dans le tems que Timoleon les délivra (a) de la tyrannie de Denys le jeune. Quoique les maux que leurs Princes leur avoient fait ſouffrir, fuſſent encore tout recens, & qu'ils n'euſſent jamais mieux connu le prix de la liberté, ils abbatirent les ſtatues de tous leurs autres Tyrans, & ne conſerverent que celle de Gelon.

Timée nous apprend (a) que Gelon laiſſa ſa femme Damarete à Polyzele ſon frere. Je ne ſçai ſi le ſilence de Diodore de Sicile n'eſt pas une plus forte preuve contre ce fait, que l'autorité de Timée n'eſt capable de l'établir. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que Polyzele étoit un homme du premier mérite, que de tous les freres de Gelon il n'y en avoit aucun qui lui reſſemblât plus que lui, & qu'il étoit tellement aimé à Syracuſe, qu'Hieron ne pouvoit ſe croire en ſûreté tandis qu'il vivoit. C'eſt pourquoi celui-ci lui donna une commiſſion, après avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour qu'elle lui fût fatale. Mais Polyzele découvrit ſon deſſein, &

(a) *Plut. in Timol.*

(b) *Apud. Schol. in Pind. Olyp. 2. v. τῶν ἀρχαιων. Diod. Sic. Olymp. 76. an. 1, p. 267.*

ſe refugia auprès de Theron qu'il le protegea généreuſement & entreprit même à cette occaſion une guerre contre le Tyran. Cette guerre ne fut pas de longue durée, car les deux freres ſe reconcilierent bien tôt.

Hieron étoit un Prince d'une grande réputation. Il fit la guerre en Sicile & en Italie avec beaucoup de ſuccès. Il remporta pluſieurs fois la victoire aux jeux Olympiques & aux jeux Iſthmiens. Mais ce qui le diſtingua plus particulierement des autres Tyrans, fut ſon amour pour les ſciences & la protection dont il honora les ſçavans. Sa cour fut toûjours la retraite de tout ce qu'il y avoit de grands eſprits; & tant qu'on connoîtra les noms de Pindare & de Simonide, Hieron ſera connu comme le plus généreux protecteur des Muſes. Pindare ne ſe laſſe jamais de le loüer; & ſi les éloges qu'il fait de ce Tyran étoient moins ſuſpects, il faudroit avoüer qu'Hieron fut un plus grand & un meilleur Prince, non ſeulement que ſon frere, mais encore que la plûpart des Rois de l'antiquité. L'Hiſtoire moins partiale à l'égard du mérite, rend juſtice à ſes freres, & nous apprend qu'Hieron étoit autant inferieur à Gelon en toute autre choſe, qu'il lui étoit ſuperieur en politeſſe (*a*). Liberal envers les Auteurs, parce qu'il ſe flattoit que leurs plumes lui acquereroient de la répu-

(a) *Diod. Sic. p.* 276, *Olymp.* 78. *an.* 3.

tation & qu'il ſeroit immortaliſé par leurs écrits, dans toute autre choſe il ſe livroit à l'avarice qui lui étoit naturelle. Ce vice lui fit commettre pluſieurs actions où l'injuſtice & la violence n'étoient que trop viſibles; les Syracuſains penſerent ſouvent à s'en venger, & ce ne fut que le reſpect qu'ils avoient pour la mémoire de Gelon, qui conſerva ſon frere ſur le thrône.

Cependant, quelque véneration qu'eût le peuple pour la mémoire de Gelon (*a*), elle ne put tenir contre la tyrannie de Thraſybule frere & ſucceſſeur d'Hieron, qui n'avoit point d'autre qualité ſupportable qu'une valeur brutale & feroce. Thraſybule commença ſon regne par faire mourir & éxiler quelques-uns des principaux Citoyens de Syracuſe, dont il confiſqua les biens à ſon profit, & prit à ſa ſolde un corps conſidérable d'étrangers pour lui ſervir de gardes. D'abord on le chaſſa de la ville, & après quelques foibles efforts il ſe vit obligé de ſortir de l'Iſle même, avant que d'avoir achevé la premiere année de ſon regne.

La liberté des Siciliens ne fut pas de longue durée. Ils ſouffrirent ſous Agathocle & ſous Denys tout ce qu'ils avoient apprehendé de la part de Thraſybule. Ce ne fut que deux ſiécles après cela qu'ils ſe trouverent heureux, lorſqu'ils eurent un Prince deſcendu de la famille de Gelon

(a) *Diod. Sic. p.* 277.

&

& héritier de ſes vertus. Ils retrouverent dans Hieron ce qu'ils avoient perdu dans ſon prédeceſſeur; &, ſi les malheurs de ſon tems, & la puiſſance de ſes voiſins qui s'étoit trop accrue, l'empêcherent de devenir plus grand, du moins il diſputa à Gelon la gloire d'être le meilleur Roi de Sicile.



CYRUS.



EUX qui ſont portez à croire qu'il y a très-peu de faits certains dans l'Hiſtoire, ne peuvent jamais trouver un exemple plus propre à les confirmer dans leur ſentiment que la vie de Cyrus. Les actions de cet illuſtre conquerant ſont une matiere ſi abondante, elles fourniſſent aux Ecrivains un ſi beau champ pour exercer leur art, & ſes ſucceſſeurs eurent tant de part aux affaires de la Grece dans le tems même qu'elle abondoit en excellens Hiſtoriens, qu'à peine on peut croire qu'il nous manque

une Hiſtoire de ce Heros auſſi complette que certaine. Il eſt vrai que les Anciens ne nous ont pas laiſſez dans une entiere ignorance de ſes conquêtes: mais l'ordre, le tems, les motifs de ſes actions, ſa naiſſance, ſa famille, ſa parenté & ſa mort, ſont preſqu'auſſi incertaines que celles des Heros les pus fabuleux. Herodote, Xenophon, & Cteſias qui vivoient tout au plus cent ans après la mort de Cyrus, nous ont donné chacun une ample Hiſtoire de ſa vie & de ſes actions: mais il eſt étonnant combien ils ſont differens l'un de l'autre. Ceux qui ſont venus après, ont ſuivi l'un ou l'autre de ces Auteurs: mais il paroît qu'ils ſe ſont conduits en cela plûtôt par leur inclination que par la raiſon, & que dans une ſi grande obſcurité ils ont cru que leur fantaiſie étoit pour eux un guide ſuffiſant.

Herodote qui écrivoit un peu avant les deux autres, ſemble n'avoir eu en vûë que l'Hiſtoire de Perſe. S'il parle des autres nations, ce n'eſt que par digreſſion & pour mettre dans un plus grand jour ce qu'il dit des Perſes. Court ſur tout autre ſujet, lorſqu'il s'agit des Princes qui ont gouverné le vaſte Empire de la Perſe, il deſcend dans le détail le plus particulier & le plus exact. Malheureuſement pour nous, toute ſon Hiſtoire eſt écrite d'une façon qui ne nous fournit que trop de raiſons de douter de ſa ſincerité. Herodote n'eſt pas ſeulement le pere des Hiſtoriens, il eſt auſſi le pere des Romans & des fables, &

dans tous les siecles on l'a accusé avec justice d'avoir employé les ornemens du plus beau stile & de la plus agréable maniere d'écrire, à embellir & à orner la fausseté. Il abandonne continuellement le vrai pour s'attacher au merveilleux; &, si les accusations de Plutarque (a) sont bien fondées, dans ses derniers livres même, qui roulent sur des choses qu'il ne pouvoit ignorer, il s'est donné une liberté qui ne peut jamais être excusée. L'Histoire de la naissance & de l'éducation de Cyrus en particulier, est entiérement Romanesque dans quelques-unes de ses parties, & celle de sa mort n'est pas plus vraisemblable. La singularité des fables qui auroit dû les rendre suspectes, a été justement la cause pourquoi les Historiens des siecles suivans les ont si généralement rapportées. Ces sortes d'Histoires fabuleuses ont je ne sçai quoi de merveilleux qui flatte également la foiblesse du Lecteur & celle de l'Auteur; l'un prend plaisir à lire des choses qui le surprennent, l'autre est charmé de pouvoir exciter l'admiration dans l'esprit du Lecteur.

Xenophon étoit beaucoup plus à portée qu'Herodote de sçavoir les affaires des Perses. La part qu'il eut dans l'expédition du jeune Cyrus, & la glorieuse retraitte des dix mille Grecs qu'il conduisit avec tant de réputation à travers le Royaume des Perses, ne pouvoient manquer de l'in-

(a) *Dans son traitté* de la malignité d'*Herodote*.

ſtruire de pluſieurs particularitez, ou entiérement inconnues aux autres Hiſtoriens, ou que ceux-ci ne connoiſſoient qu'imparfaitement. D'ailleurs l'Hiſtoire fut un peu reformée dans le long eſpace de tems qui s'écoula entre le ſiecle où Herodote écrivoit & celui où vivoit Xenophon. Thucydide fit voir qu'une relation pouvoit être agréable ſans être fauſſe, & ſur la lecture de ſes écrits on fut pleinement convaincu que la vérité étoit une qualité néceſſaire dans un Hiſtorien. Xenophon lui-même dans la continuation qu'il fit des ouvrages de cet excellent Auteur, s'attacha inviolablement à la vérité, & jamais aucune Hiſtoire n'a été écrite avec plus de fidélité apparente que les faits qu'il rapporte dans ſon Hiſtoire de Grece & dans ſa retraite des dix mille. S'il eût écrit la vie de Cyrus avec une fidélité auſſi viſible, la poſterité auroit eu une parfaite connoiſſance des actions de ce fameux conquerant, & il ne lui reſteroit rien à déſirer. Mais outre qu'il fait continuellement l'éloge de ſon Heros, il deſcend dans un trop grand détail, &, ſi j'oſe le dire, il eſt un peu ennuieux dans les longues converſations & dans les longs entretiens qu'il lui fait faire. C'eſt pour cette raiſon qu'on a cru preſque généralement que ſon intention n'étoit pas tant d'écrire une Hiſtoire véritable (*b*), que de donner dans le portrait de Cyrus qui eſt fait d'imagination & auquel il ne

(a) Voyez *Cic. ad Q. Frat. l. 1. Ep. 1. §. 8.*

manque rien, un parfait modele pour tous les Princes des siecles suivans.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ni Xenophon ni Herodote n'avoient pas la moitié des avantages qu'avoit Ctesias. C'étoit un medecin qui avoit suivi Cyrus le jeune dans son expédition, aussi bien que Xenophon. Ayant été fait prisonnier dans la bataille où son maître perdit la vie & la couronne, il employa son art & sa science à guérir une playe d'Artaxerxès Roi de Perse. Il y réussit, & ce succès lui valut un établissement honorable à la cour de Perse, où il demeura dix-sept ans auprès de la personne du Prince. Ce fut pendant ce tems-là qu'il écrivit l'Histoire de Perse. Soit que son long séjour dans l'Orient lui eût gâté le goût & qu'il fût devenu admirateur des fables qui y étoient si fort à la mode, soit qu'il aimât naturellement le faux, il est certain que les fables elles-mêmes ne furent jamais la moitié si fabuleuses que ses Histoires. Il semble qu'il n'ait suivi dans ses écrits d'autre guide que le merveilleux; s'il trouve quelque chose d'extraordinaire ou de contraire à ce qu'ont dit les autres Historiens, il ne manque jamais de le rapporter. C'est ce qui fait qu'on le suit si peu dans son Histoire de Perse. Mais il paroît un peu étrange que dans ce qui regarde les Medes & les Assyriens, dont l'Histoire est plus ancienne, & où il pouvoit donner plus de liberté à son genie, il ait été si généralement suivi; & qu'on

ait regardé comme un crime en fait d'Histoire de ne pas ajoûter foi à ce qu'il dit, & comme une infidélité inexcusable de douter des faits que rapporte un si fidéle Historien.

C'est donc principalement d'Herodote & de Xenophon que nous devons recueillir ce que nous avons à dire de Cyrus. Ce sont les seuls Auteurs sur lesquels on puisse s'appuyer, lorsqu'il s'agit de l'Histoire de ce Heros. Quand ils s'accordent ensemble sur un fait, comme il leur arrive souvent, il n'y a aucune raison de douter de ce qu'ils rapportent. Quand ils ne s'accordent pas, si c'est dans des choses purement indifferentes & qui ne tendent en aucune maniere à faire l'éloge de Cyrus, la raison veut qu'on suive plûtôt Xenophon qu'Herodote, puisqu'on est sûr qu'il a été plus à portée de s'instruire de l'Histoire de Perse, & que ce qu'il en dit, approche moins du fabuleux. C'est de ce même Auteur qu'il faut prendre l'ordre des guerres de Cyrus qui paroît évidemment négligé dans Herodote; c'est dans ses écrits qu'il faut chercher certaines additions nécessaires à la vie de ce Conquerant, dont les autres Auteurs n'ont pas prétendu donner une Histoire complette. Quoiqu'il ne soit gueres possible de distinguer avec certitude dans les écrits de Xenophon tout ce qu'il a ajoûté pour embellir le portrait de son Heros d'avec ce qu'il avoit trouvé dans l'Histoire, il n'est pas difficile néanmoins de le distinguer

guer avec quelque probabilité; & si une vie écrite de cette façon n'est pas absolument vraie dans tous ses points, elle est du moins la plus vraisemblable qu'on puisse attendre lorsqu'il s'agit d'un Heros qui vivoit dans un siécle si éloigné.

Tous les Auteurs qui méritent quelque créance, conviennent (*a*) qu'Astyage Roi des Medes étoit l'ayeul de Cyrus le Grand. Ce Prince maria sa fille Mandane à Cambyse Roi de Perse. Il paroît que Cambyse, quoique Roi, étoit soûmis au Roi des Medes, & qu'il rendoit quelqu'hommage à ce Prince qui étoit beaucoup plus puissant que lui. Mais sa noblesse étoit assez considérable pour faire désirer son alliance. Il étoit descendu d'Achemene, comme nous l'apprennent les Historiens (*b*) de Perse; les Grecs au contraire, pour se faire honneur à eux-mêmes, disent qu'il descendoit de Persée. Cyrus étoit (*c*) né de ce mariage, & fut élevé d'une maniere convenable à sa naissance. L'éducation qu'on donoit en Perse aux jeunes gens étoit tout-à-fait propre à former des Heros. Les Perses du tems de Cyrus étoient aussi célébres par leur sobrieté, qu'ils furent fameux par les vices contraires, lorsqu'après avoir ajoûté à leur domination le Royaume des Medes & ces vastes Monarchies que con-

(a) *Xenoph. Cyrop. l. 1. c. 2. Ctesias Exc. Ph.* dit cependant le contraire.

(b) *Herod.*

(c) *Xenoph. ibid. Diod. Sic. in Exc. Peir. p. 237. & 238.*

quirent Cyrus & ses successeurs, ils s'abandonnerent à un luxe effrené. Les Spartiates n'étoient pas plus severes ni plus reguliers qu'eux. Il y avoit même beaucoup de ressemblance dans les constitutions de ces deux nations. Mais dans la suite les Perses changerent entierement, & jamais on n'a vû une plus énorme difference entre deux peuples quant aux mœurs & à la maniere de vivre, qu'il y en eut entr'eux & les Lacedémoniens.

Les Perses étoient partagez en quatre classes, sçavoir, la classe des enfans, celles des jeunes gens, des hommes faits, & des vieillards. Ils avoient une place publique (a) divisée aussi en quatre parties pour les quatre differentes classes; & ils étoient obligez de s'y assembler dans certains jours & à certaines heures marquées. Chaque classe avoit douze Gouverneurs. Ceux qui présidoient entre les enfans, étoient choisis d'entre les vieillards, & les Gouverneurs de la classe des jeunes gens étoient pris ordinairement de celle des hommes faits. Ces derniers, de même que les vieillards, avoient des Présidens de leur propre classe. On enseignoit aux enfans, non pas les regles de la Grammaire, quoiqu'on ne les négligeât pas entierement, mais les regles les plus exactes de la justice. Leurs Gouverneurs employoient la plûpart de leur tems à décider leurs

(a) *Xenoph. l. 1. c. 2.*

petites querelles. Ils examinoient & jugeoient ceux qui étoient accusez de vol, de violence, de fraude, de calomnie, & leur imposoient des peines proportionnées à la nature de leurs crimes. Les punitions qu'ils imposoient aux faux accusateurs n'étoient pas les plus legeres. Ils abhorroient sur-tout le vice de l'ingratitude, c'étoit le crime le plus odieux chez les Perses: on accoûtumoit les enfans dès leurs premieres années à regarder les ingrats comme des hommes qui ne se soucioient ni des Dieux, ni de leur Patrie, ni de leurs amis, ni de leurs parens. Par ce moien les jeunes Perses se rendoient familiers les principes de la morale la plus exacte, que les hommes chez les autres nations apprennent avec tant de difficulté dans un âge avancé, & qu'ils ont tant de peine à pratiquer lorsqu'ils ont contracté des habitudes entierement contraires; ces principes leur devenoient pour ainsi dire naturels, & ils ne s'en écartoient presque jamais. En même tems qu'on leur donnoit de si bons préceptes de morale, on s'appliquoit à les rendre modestes & temperans, à leur apprendre la soumission aux Magistrats, & la sobrieté dans le boire & le manger: l'exemple de leurs Gouverneurs n'y contribuoit pas moins que les préceptes: du pain, quelques herbes, & un peu d'eau faisoient toutes les délices de leurs repas. Leurs principaux exercices consistoient à tirer de l'arc & à lancer des dards. Telle étoit leur vie jusqu'à

ſeize ou dix-ſept ans; après quoi ils paſſoient dans la claſſe des jeunes hommes, où ils reſtoient dix ans, à compter du jour qu'ils ſortoient de l'enfance. Les jeunes hommes étoient occupez le jour à ſuivre & à ſervir les Magiſtrats ou le Roi, à exécuter leurs ordres, à chercher les criminels, à arrêter les voleurs, & à d'autres ſemblables emplois qui demandoient de la force & de l'expédition. La nuit ils couchoient autour du Palais & dans les places publiques, & faiſoient la garde dans la ville. Quand le Roi alloit à la chaſſe, ce qui arrivoit ordinairement une fois le mois, il y étoit ſuivi de la moitié des jeunes hommes. Pendant tout ce tems-là ils vivoient durement, & s'accoutumoient de bonne heure à ſoutenir les fatigues de la guerre, la chaſſe étant un exercice très-propre pour y former les jeunes gens. Dans la ville ils continuoient leurs exercices ordinaires, qui conſiſtoient à tirer de l'arc & à lancer des dards; ils avoient même de tems en tems des jeux publics, où l'on propoſoit des prix pour les vainqueurs. Tels étoient leurs exercices pendant dix ans. Au bout des dix ans on les mettoit dans la claſſe des hommes faits. Ils continuoient dans cette claſſe à ſervir les Magiſtrats & à exécuter leurs ordres. Mais s'ils avoient les qualitez néceſſaires, ils devenoient bientôt Magiſtrats ou Gouverneurs des autres. S'il falloit aller à la guerre, ils quittoient les arcs & les javelots, & prenoient des armes propres à combattre de près. Ils de-

meuroient vingt-cinq ans dans cette classe, toûjours occupez à des exercices honorables, mais laborieux. Leurs vingt-cinq ans faits & lorsqu'ils avoient plus de cinquante ans, ils passoient au rang des vieillards. Après cela ils n'alloient plus à la guerre & ne sortoient plus de leur pays, mais ils demeuroient chez eux & passoient le reste de leur vie dans un repos honorable. Ils ne laissoient pas néanmoins de s'occuper à des exercices convenables à leur âge. Ils étoient Juges dans les causes, tant civiles que criminelles, & instruisoient les jeunes gens. Si quelqu'un, non seulement de la classe des jeunes gens, mais encore des hommes faits, étoit accusé devant eux par les chefs des Tribus, ils examinoient mûrement l'affaire, & s'ils le condannoient, il étoit pour toute sa vie exclus des charges & dignitez. C'étoit aussi à eux qu'il appartenoit d'élire les Magistrats. Ils étoient principalement attentifs à s'attirer & à se conserver les respects qui sont si justement dus à la vieillesse, mais qu'on lui rend si rarement. Le nombre des Perses du tems de Cyrus ne passoit pas six-vingt mille. Nul n'étoit exclus des honneurs & des charges publiques, même des plus élevées, excepté ceux qui ne s'étoient pas fait instruire par les Maîtres & par les Gouverneurs publics, ou qui ne s'étoient pas bien acquittez de leur devoir dans les differentes classes par où ils avoient passé.

Cyrus fut élevé (*a*) ſelon ces excellentes regles juſqu'à l'âge de douze ans. Il ſurpaſſoit tous les autres enfans, ſoit par la facilité avec laquelle il comprenoit & retenoit tout ce que les gouverneurs lui montroient, ſoit par ſon adreſſe à faire les exercices. Quand il eut atteint ſa douziéme année, Aſtyage ſon grand pere voulut voir ſa fille, & lui manda de le venir trouver avec ſon fils. Elle le fit (*b*), & après avoir demeuré quelque tems à la cour d'Aſtyage, elle s'en retourna auprès de Cambyſe, laiſſant Cyrus en Medie. L'Hiſtoire nous a conſervé peu de choſe des premieres années de la vie de Cyrus. Elle nous apprend ſeulement qu'il témoignoit une grande indifference & un grand mépris pour le luxe & la magnificence de la cour de Medie (*c*), & que de tous les divertiſſemens qui y étoient en uſage, il n'y avoit que la chaſſe qui lui fit plaiſir. Il s'y occupoit ſouvent : & ce fut dans un ſi noble exercice qu'il donna les premieres preuves de cette valeur Heroique qu'il employa dans la ſuite à conquerir tout l'Orient.

A l'âge de quinze ou ſeize ans Cyrus commença à faire voir de quoi il étoit capable. Le fils du Roi d'Aſſyrie (*d*) étant ſur le point de ſe marier, eut beſoin d'un certain nombre de

(a) *Xenoph. l.* 1. *c.* 3. §. 1.
(b) *Xenoph. l.* 1. *c.* 4. §. 1.
(c) *Id. ibid.* §. 6. *&c.*
(d) *Id. ibid.* §. 16 *&* 17.

victimes pour les sacrifices qu'il étoit obligé de faire à la solennité de ses nôces. Ce jeune Prince apprit qu'il y avoit quantité de bêtes sur les frontieres d'Assyrie & de Medie parce qu'on avoit long-tems négligé de leur donner la chasse à cause des guerres trop fréquentes entre les deux nations; il résolut d'y aller & d'y rester quelque têms pour son plaisir. Dans ce dessein il assembla ses amis, & les engagea à être de la partie. Mais afin de s'assurer contre toutes sortes de dangers, il prit aussi avec lui une nombreuse suite de Gens de cheval & de Gens de pié, tous bien équippez; de sorte qu'il se vit à la tête d'une petite armée. Quand il fut arrivé sur les frontieres où étoient ses forteresses & ses garnisons, il y soupa, & prit un peu de repos afin de commencer sa chasse le lendemain. On lui envoya de la ville la plus proche quelques détachemens de cavalerie & d'infanterie pour relever ses sentinelles. Renforcé de ces nouvelles troupes, il fit réflexion qu'il se feroit beaucoup plus d'honneur, si au lieu de s'amuser à la chasse des bêtes, il profitoit de l'occasion favorable pour ravager les frontieres des Medes & en enlever quelque butin. Il laissa ses Gens de pié rangez en bataille sur les frontieres, & s'avança avec sa cavalerie vers les Forts & les Garnisons des Medes. Il garda auprès de lui la meilleure & la plus grande partie de ses troupes pour tenir les ennemis en échec & pour les em-

pêcher de troubler ses divertissemens par leurs sorties, & envoya des détachemens de sa cavalerie dans le païs ennemi, avec ordre de piller & de lui amener tout ce qu'on trouveroit.

Aussi-tôt qu'Astyage (a) fut informé que les Assyriens étoient entrez sur ses terres, il se mit à la tête de tout ce qu'il avoit de troupes autour de lui, & courut sur ses frontieres pour répousser les pillars. Il prit avec lui Cyrus qui n'avoit pas encore dix-sept ans & qui fit en cette occasion son premier essai. Quand les Medes furent en présence des ennemis, ils les trouverent rangez en si bon ordre qu'ils ne parurent pas fort empressez pour les attaquer. Cyrus voïant leur ardeur rallentie, demanda au roi son ayeul la permission de prendre un détachement de la cavalerie pour fondre sur les pillars, tandis qu'Astyage avec le reste feroit face aux troupes ennemies qui étoient rangées en bataille & qu'il les empêcheroit de sortir de leur poste pour secourir celles qui étoient dispersées au pillage. Le Roi y consentit, & Cyrus courut aussi-tôt attaquer les pillars, qui ne se sentant pas en état de résister, prirent la fuite & abandonnerent leur butin. Cyrus les poursuivit jusqu'au corps de cavalerie que le Prince Assyrien commandoit en personne. Ces troupes qui étoient rangées en bon ordre, commencerent à s'ébranler pour se-

(a) *Id. ibid.* §. 18-24.

courir

courir les leur & pour arrêter ceux qui les pour-
suivoient. Mais Cyrus animé par son premier succès, continua toûjours à les mener battant ; & quoique son détachement se fût débandé dans la poursuite précipitée, les fugitifs s'étant jettez au milieu de leur cavalerie qui s'étoit ébranlée pour les secourir, il résolut de charger aussi les troupes qui marchoient en rang & serrées. Il les enfonça avec une facilité incroyable. Astyage s'ébranla en même-tems, & ne perdit point les ennemis de vûe, étant toûjours prêt à secourir son petit-fils par tout où il auroit besoin de lui. Les Assyriens pressez de toutes parts, prirent la fuite & ne songerent plus à se défendre. Cyrus les poursuivit jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint leur infanterie qu'ils avoient laissée sur les frontieres, & en fit un grand carnage. Il n'étoit pas en état d'attaquer un corps de troupes si considérable, & n'osa passer outre, de peur de tomber dans quelque embuscade. Il en avoit assez fait pour humilier les ennemis & pour déconcerter leurs projets.

Cambyse (a) apprit avec une joie extrême, la nouvelle de la valeur prématurée de son fils & ne put souffrir plus long-tems son absence. Il écrivit à Astyage pour le prier de le lui renvoyer, afin qu'il se perfectionnât dans la connoissance des Loix des Perses. Astyage ne pou-

(a) *Id. ibid.* §. 25.

voit le lui refuser, quelqu'envie qu'il eût de le retenir encore quelque tems auprès de lui. Cyrus étant retourné en Perse, passa encore un an dans la classe de ses compagnons, c'est-à-dire, dans la classe des enfans; il se soumit à toute leur discipline, & reprit ses anciens exercices dont il n'avoit jamais perdu le goût. Après cela il fut admis dans la (*a*) classe des jeunes Gens: il y resta dix ans selon la coûtume, & se distingua dans toutes les occasions. Il étoit entré (*b*) dans celle des hommes faits, lorsqu'il fut envoyé par son oncle à la guerre contre les Assyriens qui se termina par la conquête de toute l'Asie.

Astyage étant mort (*c*), Cyaxare son fils unique, frere de Mandane mere de Cyrus, lui succeda sur le thrône des Medes. Dès le commencement de son regne il fut mencacé d'une longue guerre par les Assyriens. Le Roi d'Assyrie étoit un Prince également puissant & ambitieux. Il avoit déja conquis toute la Syrie; les Rois des Arabes & des Hyrcaniens étoient ses tributaires; il faisoit la guerre aux Bactriens, & il s'en promettoit un succès fatal à la liberté de tous ses voisins si les Medes ne mettoient point d'obstacle à l'exécution de ses desseins. Pour rendre (*d*) tous leurs efforts inutiles, il envoya des Ambassadeurs à Crésus Roi de Lydie,

(a) *Xenoph. l.* 1. *c.* 5. §. 1.
(b) *Id. ibid.* §. 4.
(c) *Ibid.* §. 2.
(d) *Ibid.* §. 3.

dans la Carie, dans la Paphlagonie, dans la Cilicie, dans la Phrygie, & dans l'Inde même, afin d'engager les puissances de tous ces païs dans une guerre contre les Medes & les Perses. Les Ambassadeurs avoient ordre de leur représenter que ces deux nations très-puissantes par elles mêmes, étoient unies par les mariages & par les plus étroites alliances; que cette union ne pouvoit manquer d'être pernicieuse à tous leurs voisins si on ne pensoit de bonne heure à les affoiblir; qu'elles étoient déja trop fortes pour qu'un des Princes voisins pût seul s'opposer à leurs entreprises; qu'enfin il étoit nécessaire que plusieurs puissances fissent ensemble une alliance étroite pour leur resister, & que c'étoit l'unique moyen de diminuer leurs forces & de détourner le péril dont on étoit menacé.

L'évenement fit voir que les ordres dont on avoit chargé ces Ambassadeurs, étoient fondez sur la verité & sur la justice. Pour rendre leurs raisons plus efficaces, ils portoient avec eux des présens qui gagnerent les Princes les plus opiniâtres & les convainquirent de la nécessité d'entrer dans l'alliance. Les Indiens furent les seuls qui ne voulurent point y acceder & qui parurent n'y prendre aucun intérêt. Tous les autres Princes & toutes les autres nations chez qui on envoya, entrerent dans la ligue, & firent de si belles promesses qu'il n'y avoit pas eu lieu de douter du succès si ces promesses eussent été ac-

complies. Cyaxare (*a*) ayant appris qu'on formoit contre lui une puissante ligue, en fut épouvanté. Il envoya à Cambyse son beau-frere pour le prier de le secourir de toutes ses forces dans une guerre où il étoit lui-même si fort interessé. Il écrivit en même-tems une lettre à Cyrus, par laquelle il le conjuroit de s'employer pour être à la tête de toutes ses forces dans une guerre où il étoit lui-même si fort interessé. Il écrivit en même tems une lettre à Cyrus, par laquelle il le conjuroit de s'employer pour être à la tête de toutes les forces que le Conseil des Perses jugeroit à propos de lui envoyer. Cyrus le fit, & le Conseil le nomma Général des troupes qui devoient marcher au secours de la Medie (*b*). Pour lever cette armée, on lui permit de choisir deux cens hommes d'entre les Homotimes, c'est-à-dire, d'entre les gentils-hommes qui étoient tous égaux. Chacun de ces gentils-hommes en choisit quatre autres du même ordre, & on leur ordonna à tous de choisir parmi le peuple dix hommes armez de boucliers, dix frondeurs, & autant d'archers, ce qui fit un corps de trente mille hommes, sans compter les mille gentils-hommes. Cette armée n'étoit pas fort nombreuse, mais c'étoient tous hommes d'élite, qui valoient beaucoup mieux qu'un plus grand nombre de soldats communs.

(a) *Id. Ibid.* §. 4. | (b) *Ibid.* §. 5.

Cyrus trouva ſon oncle (*c*) déja en campagne à la tête de ſon armée, qui, quoique très-nombreuſe, étoit de beaucoup inferieure à celle qu'on diſoit que ſes ennemis amenoient contre lui. Sur le bruit qui ſe répandit que les Aſſyriens avoient mis ſur pié une armée formidable (*a*), le Roi d'Armenie qui étoit obligé de payer tribut & d'envoyer des troupes aux Medes, ne fit ni l'un ni l'autre. Cyrus crut qu'il étoit important de ne pas laiſſer impunie une trahiſon ſi manifeſte. Les ennemis n'étoient point encore aſſemblez, & il falloit un tems conſidérable pour réunir les forces de differentes nations éloignées. Il réſolut de profiter de ce tems-là, & de commencer la guerre par un acte de juſtice exemplaire. Les Armeniens (*b*) n'avoient point de places fortes, mais ils avoient des montagnes preſqu'inacceſſibles. Ils pouvoient aiſément s'y retirer à la premiere nouvelle d'une invaſion, & il étoit impoſſible de les y forcer en auſſi peu de tems qu'il en falloit pour que les troupes des Alliez s'aſſemblaſſent. Cyrus (*c*) fit publier qu'il vouloit faire une grande chaſſe ſur les frontieres d'Armenie, tandis que Cyaxare s'avançoit lentement derriere lui avec ſon armée, comme s'il n'eût eu d'autre intention que de viſiter ſes garniſons vers les frontieres d'Aſſyrie. Il prit avec lui un petit corps de cavalerie, chaſſa pendant

(c) *Xenoph. l.* 2 *c.* 1 §. 2.
(a) *Ibid. c.* 4. §. 8.
(b) *Ibid.* §. 9.
(c) *Ibid.* §. 13.

deux jours, & s'approcha de plus en plus des montagnes. Alors ayant appris que l'armée de Cyaxare n'étoit pas loin de lui, il découvrit son dessein aux officiers, & ordonna à un corps de troupes de marcher à petit bruit pour s'emparer des passages des montagnes. Ensuite (*a*) il envoya un Heraut au Roi d'Armenie pour le sommer de payer le tribut & de fournir les troupes qu'il étoit obligé de donner; & pendant ce tems-là il fit avancer son armée. Le Roi (*b*) ayant appris que Cyrus en personne s'avançoit contre lui, envoya ses enfans & ses thrésors dans les montagnes, tandis qu'il levoit des troupes pour les suivre & pour les défendre. Mais ils tomberent tous entre les mains des ennemis, & pas un n'échappa. Le Roi surpris de cette nouvelle & ne sçachant que faire, gagna vite une montagne, où il fut aussi-tôt investi. Les troupes que Cyrus avoit envoyées dans les avenues des montagnes, étoient revenues se joindre à lui après avoir exécuté les ordres qu'il leur avoit donnez.

Après avoir rassemblé toutes ses forces dans la plaine (*c*), il envoya un Heraut pour sommer le Roi ou de combattre ou de se rendre. L'Armenien comprit qu'il n'étoit pas en état de résister. Il descendit de la montagne, mit bas les armes, & se rendit à la discrétion du vainqueur. Cyrus n'abusa point de la confiance (*d*) de ce

(a) *Ibid.* §. 18 & 19.
(b) *Xenoph. l.* 3. *c.* 1. §. 1 & 2.
(c) *Ibid.* §. 3.
(d) *Ibid.* §. 19.

Prince ; il se contenta de le condanner à payer le double du tribut qu'il payoit auparavant, & lui emprunta cent talens. Les Armeniens avoient alors une guerre dangereuse avec les Caldéens leurs ennemis héreditaires. Cyrus ayant appris cette nouvelle, ne leur demanda que la moitié de leur armée, persuadé que le reste leur suffiroit pour défendre leur païs. En même tems il renvoya sans rançon la famille royale & tous ses autres prisonniers. Le Roi d'Armenie fut surpris d'un traittement si généreux ; il leva avec toute la diligence possible les forces que le vainqueur lui avoit demandées, & lui envoya le double de l'argent qu'il souhaitoit, avec de riches présens, tant pour Cyrus, que pour son armée.

Les Caldéens (a) habitoient les païs montagneux de l'Armenie. C'étoient des peuples naturellement courageux, mais grossiers & mal disciplinez. Leur maniere de faire la guerre étoit de descendre de leurs montagnes dans les tems où les Armeniens se croyoient le plus en sureté, pour piller & ravager le plat païs ; & quand ils étoient fatiguez de courir & de faire le dégât, ou en danger d'être forcez à combattre, ils se retiroient avec leur butin dans leurs forteresses naturelles que les Armeniens avoient toûjours trouvées imprenables. Cyrus s'étant in-

(a) *Ibid. c.* 2. §. 1.

formé de toutes ces choses (a), considera que s'il pouvoit se saisir de quelqu'important passage des montagnes où se retiroient les Caldéens, & y bâtir une forteresse, il tiendroit en échec les Caldéens & les Armeniens en y laissant une bonne garnison. Dans ce dessein, dès que les troupes Armeniennes furent arrivées, il marcha droit aux Caldéens (b), & attaqua une de leurs plus fortes montagnes. Les ennemis n'y avoient laissé que peu de troupes. Ils avoient cru qu'il suffisoit de donner ordre à la garnison d'envoyer avertir dans les autres places si on l'attaquoit, & de se défendre courageusement jusqu'à ce qu'il lui vint du secours. La garnison suivit les ordres qu'elle avoit reçus. Elle envoya dans les autres places pour avertir qu'on venoit l'attaquer, & fit une sortie sur les Armeniens, qu'elle méprisoit comme trop foibles pour lui résister, & dont elle regardoit les dépoüilles comme une proie assurée. Les Caldéens, selon leur coûtume, mirent les Armeniens en fuite, & les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils eussent réjoint les Perses. Ceux-ci ayant Cyrus à leur tête, reçurent les ennemis en bon ordre, soutinrent leur choc, & les ébranlerent à leur tour ; ils en tuerent un grand nombre, & firent prisonniers la plûpart de ceux qui avoient échappé au carnage. Il leur fut facile après cela de se saisir des monta-

(a) *Ibid.* §. 2.

(b) *Ibid.* §. 3, 4 & 5.

gnes. Aussi-tôt que Cyrus y eut trouvé une place propre à bâtir, il commença (a) à la fortifier. Il traita les prisonniers avec beaucoup de douceur, & les envoya offrir la paix à leurs compatriotes. Les Caldéens apprenant que les ennemis s'étoient emparez des plus fortes avenues de leurs montagnes & qu'ils les fortifioient contr'eux, consentirent à faire un traité. Les conditions en furent très-raisonnables. Cyrus leur proposa de payer le même tribut que les Armeniens; il mit ces deux nations de niveau en toutes choses, & les unit par la plus étroite alliance. La paix étant conclue, ils lui aiderent les uns & les autres à achever sa forteresse, & il en prit un grand nombre à sa solde. Il laissa un Mede (b) pour gouverneur de la garnison, & s'en retourna vers Cyaxares (c) avec ses nouvelles forces & ses trésors. Après avoir donné un peu de repos à ses troupes, il fit irruption sur les terres d'Assyrie.

Cyrus marcha doucement & à petites journées avec le corps de son armée (d), ayant envoyé sa cavalerie de tous côtez pour ravager le pays. Peu de tems après, il eut avis que les Assyriens & leurs Alliez venoient à lui. Quand il fut arrivé proche l'armée ennemie, il la trouva retirée dans un camp fortifié de retranchemens. Il fit

(a) *Ibid.* §. 6-11.
(b) *Xenoph. l.* 3. *c.* 3. §. 1.
(c) *Id. ibid.* §. 9-11.
(d) §. 12.

marcher ſes troupes en ordre de bataille pour en venir aux mains. Les Aſſyriens (*a*) n'attendirent pas qu'on les attaquât. Ils ſortirent de leurs lignes, & commencerent le combat avec furie. Les Perſes les laiſſerent tirer leurs fleches ſans s'ébranler, mais les Aſſyriens tiroient de trop loin, & leur firent peu de mal. Les ennemis ayant jetté leur premier feu, Cyrus commanda à ſes troupes d'avancer pour combattre de plus près. Les Perſes obéïrent, & commencerent l'action avec tant de chaleur qu'ils eurent bientôt enfoncé les ennemis. Ils les pourſuivirent juſques dans leurs retranchemens, ils y firent même une brêche, & pluſieurs y entrerent avec les fuiars. Le trouble & la confuſion ſe répandirent bientôt par tout le camp. Mais les Princes qui commandoient l'armée, ayant peu à peu rallié leurs troupes & s'étant mis à leur tête, Cyrus vit qu'il n'étoit pas à propos de tenter un ſecond combat, & content de l'avantage qu'il avoit remporté, il fit ſonner la retraitte.

Cyrus (*b*) tint quelque-tems ſes troupes en ordre de bataille pour voir ſi les ennemis oſeroient ſe hazarder à ſortir de leurs lignes. Mais ils avoient fait une perte trop conſidérable pour penſer à livrer un autre combat ; ils avoient perdu dans la bataille pluſieurs Officiers généraux, & toutes les nuits il déſertoit un grand nombre

(a) *Ibid.* §. 26-30.

(b) *Xenoph. l.* 4. *c.* 1. §. 1-3.

de soldats. Dans de si fâcheuses conjonctures ils tinrent un Conseil de guerre de tous les Princes alliez, & ils resolurent de ne pas demeurer plus long-tems exposez à une seconde attaque, persuadez que dans l'abbattement général où étoient leurs troupes, elle ne pouvoit manquer de leur être fatale. Leur résolution prise, cette même nuit ils abandonnerent le camp. Cyrus informé de leur marche, y entra le lendemain matin. Il y trouva (*a*) une grande quantité de provisions & une infinité de richesses. Il prit une partie de sa cavalerie & quelques déserteurs Hyrcaniens, & poursuivit (*b*) les fuiars. Sur le bruit de sa marche ils précipiterent leur retraite, & fuirent en desordre. Cyrus les pressa de près, & augmenta le desordre & la confusion par l'horrible carnage qu'il en fit.

Après une si heureuse réussite, tout le pays ennemi lui fut (*c*) ouvert, & il y trouva un libre passage. Il resta long-tems en Assyrie sans qu'il se présentât personne pour le repousser. Un grand nombre d'Assyriens des premieres familles, ravis de trouver l'occasion de se venger de leur Prince qui les avoit beaucoup fait souffrir par sa dureté & par son humeur hautaine & cruelle, vinrent le trouver & se joignirent à lui. Il prit plusieurs châteaux dans le pays ennemi, & marcha enfin vers Babylone même. Il défia (*d*) le Roi

(a) *Ibid.* §. 4.
(b) *Ibid. c.* 2.
(c) *Xenoph. l.* 4 & 5.
(d) Xenoph. *l.* 5. *c.* 3. §. 4.

d'Assyrie à un combat singulier (*a*); mais ce Prince loin d'accepter le défi, laissa son pays à la merci (*b*) des ennemis, & prenant avec lui de grandes sommes d'argent & ce qu'il y avoit de plus précieux parmi ses Trésors, il se retira à la Cour de Crésus Roi de Lydie. Cyrus prévit les suites que pouvoit avoir cette démarche, il en sentit les consequences, & étant certain que l'Assyrien n'avoit envie que de lui susciter des ennemis plus formidables, au lieu de fatiguer ses troupes au siege de la Capitale il retourna vers les frontieres de Medie, d'où il étoit parti d'abord pour attaquer l'Assyrie. Là il discipline son armée, augmenta sa cavalerie, & attendit que ses espions l'instruisissent des mouvemens des ennemis.

L'Assyrien (*b*) ne pouvoit trouver un Allié plus puissant que Crésus. A un vaste Empire que ses Ancêtres lui avoient laissé, le Lydien avoit ajoûté de grandes conquêtes qu'il avoit faites par la force de ses armes. Il s'étoit rendu maître de toutes les villes que les Grecs avoient fondées en Asie; il avoit conquis la Cilicie & la Phrygie, & se voyoit souverain de presque toute l'Asie Mineure. Il étoit prodigieusemet riche, & également ambitieux. C'étoit aussi un Prince très-religieux. Il consulta tous les Oracles des pays voisins qui avoient quelque réputation; & comme celui

(a) *Ibid. l. 6. c. 1. §. 15.* | (b) *Herod. l. 1. c. 26.*

de Delphes étoit le plus renommé, il y envoya des présens d'une valeur inestimable. L'Oracle ne fut pas méconnoissant; il fit des réponses favorables aux demandes de Crésus, mais des réponses générales, qui étoient susceptibles d'une double interprétation, & qui pouvoient mettre à couvert le crédit & l'autorité du Dieu s'il arrivoit que le Prince fût malheureux dans ses entreprises. Crésus n'avoit souffert de perte considérable dans la derniere ligue, que par rapport à sa réputation. Il vouloit s'en venger, & cette disposition facilita au Roi d'Assyrie les moiens de l'engager à faire une nouvelle alliance, plus forte que la premiere, contre celui qui l'avoit vaincu.

Crésus, avant que de s'engager dans l'alliance du Roi d'Assyrie, consulta son Oracle favori. Le Dieu lui répondit que quand il auroit passé le fleuve du Halys qui séparoit ses terres de la Cappadoce, il détruiroit un vaste Empire. Sur ces assurances, il se promettoit un succès infaillible, dont l'étendue de sa puissance sembloit lui répondre autant que les prédictions du Dieu de Delphes. Il fit entrer dans sa ligue tous les Grecs (*a*) de son obéïssance, il envoya même à Sparte pour demander du secours. Les Egyptiens lui fournirent aussi environ six-vingt mille hommes. Il se mit donc à la tête d'une nombreuse (*d*) armée. Après avoir passé le fleuve du Halys, il alla

(a) *Xenoph. l. 6. c. 2. §. 5.* | (b) *Herod. l. 1. c. 75.*

ſe camper à Pterie; & de là il ravagea toutes les Provinces voiſines.

Au bruit de la marche des ennemis, les troupes de Cyrus furent (c) d'abord un peu découragées; mais il les ranima par une harangue, où il leur fit voir qu'elles marchoient contre un ennemi qui étoit à moitié défait puiſqu'il leur avoit tourné le dos dans la premiere bataille. Les richeſſes de Lydie étoient un puiſſant motif pour exciter leur valeur; & quand elles conſidéroient d'un côté qu'elles ne hazardoient rien & qu'elles n'avoient pour ainſi dire rien à perdre, & que de l'autre elles enviſagoient ce qu'elles pouvoient gagner ſi elles remportoient la victoire, leur courage renaiſſoit, & elles témoignoient une extrême impatience de marcher aux ennemis. Cyrus laiſſa la troiſiéme partie des Medes à Cyaxare, & ſe mit en marche avec le reſte de ſes troupes. Il envoya des exprès aux Ioniens pour les ſolliciter à ſe revolter contre leur vainqueur (b); mais ils furent mal reçus: les forces de Créſus étoient ſi grandes, que les Ioniens n'oſoient faire aucune tentative pour recouvrer leur liberté, dans un tems où tous leurs efforts n'auroient fait que tourner à leur honte & qu'appéſantir le joug de leur ſervitude.

Dans la diſpoſition où étoient les deux armées, elles ne pouvoient differer long-tems à

(a) *Xenoph. ibid. §. 6.* | (b) *Herodot.*

en venir aux mains. La cavalerie Lydienne étoit (a) très-nombreuse, mais Cyrus fut assez heureux pour faire servir ce grand nombre à son avantage. Il avoit plusieurs chameaux dans son armée: il ordonna qu'on les rangeât contre la cavalerie ennemie. Aussi-tôt que les chevaux des Lydiens virent ces chameaux à une certaine distance, ils rompirent leurs rangs, entrerent en fureur, renverserent les cavaliers & les foulerent aux pieds, & repandirent par toute l'armée une affreuse confusion, que Cyrus augmentoit encore en portant la terreur de ses armes par tout où le désordre étoit le plus grand. L'armée des Lydiens fut entierement défaite en peu de tems. Il n'y eut que les Egyptiens (b) qui se défendirent avec un noble courage. Abandonnez par leurs amis, ils se réunirent en un corps, & soûtinrent toute la fureur des vainqueurs. Cyrus fut touché de voir de si braves troupes devoüées à la mort; il leur envoya offrir des conditions honorables, s'ils vouloient mettre les armes bas & se rendre. Ils demanderent seulement qu'on ne les obligeât jamais à combattre contre Crésus, & promirent de servir les Perses contre tout autre ennemi. Cyrus consentit à ces conditions, & les prit tous à son service. Dans la suite ils s'établi-

(a) *Xenophon. l. 7. c. 1. Herodote* dit que le succès du premier combat fut douteux, & donne une description de la seconde bataille très-semblable à celle que *Xenophon* fait de celle-ci, *l. 1. c.* 20; *Polyen. l. 7. c. 6. §. 7.*

(b) *Xenoph. l. 7. c. 1. §. 16-21.*

rent en Perse, où le Roi leur donna plusieurs villes, dont leur posterité demeura en possession après eux.

Crésus rassembla les débris de son armée (*a*), & se retira à Sardis. La plûpart des troupes des autres nations s'en retournerent dans leurs pays, le Roi leur en ayant donné la permission après leur avoir fait promettre qu'elles reviendroient à son secours dans cinq mois. Le Prince Lydien fut extrémement surpris lorsque Cyrus, au lieu de faire reposer ses troupes après la bataille, se mit en marche pour l'assieger dans sa Capitale. Il arma en diligence tout ce qu'il put lever de troupes dans les terres de son obéissance, & alla au-devant des Perses. Mais il fut défait sans beaucoup de résistance, & immédiatement après, le vainqueur mit le siege devant la ville. Crésus envoya des Ambassadeurs à ses Alliez pour leur demander un prompt secours (*b*). Mais la ville de Sardis fut prise le quatorziéme jour du siege, avant que ses Alliez pussent la secourir. Cyrus voyant que cette place (*c*) étoit très-forte, l'attaqua par un endroit qu'on regardoit comme inaccessible & où l'on n'avoit presque point mis de troupes pour le défendre. Un soldat Perse vit un des soldats de la garnison qui ayant laissé tomber son casque, descendit, quoiqu'avec quel-

(a) *Xenoph. l.* 7. *c.* 2. §. 13; *Herodot. l.* 1. *c.* 77.

(b) *Herodot. l.* 1. *c.* 81.

(c) *Herodot. l.* 1. *c.* 85.

que

que difficulté, par cet endroit pour le ramasser, & remonta par le même chemin. Le lendemain il profita de cette découverte, il monta par le même endroit, & fut suivi d'abord par quelques Perses, ensuite par un plus grand nombre. Ainsi fut prise la ville de Sardis. Cyrus avoit défendu de la piller. Mais nonobstant ses ordres, les soldats avides du butin coururent d'abord au pillage.

L'infortuné Prince (a) fut pris dans sa Capitale. Il étoit si fort abbatu de tristesse, qu'il se soucioit peu de la vie, & ne pensoit nullement à se mettre en sureté. Un soldat alloit le tuer sans le connoître, lorsqu'un de ses fils qui jusqu'alors avoit été muet, fit un si grand effort, que, sa langue se déliant dans le moment, il cria au Perse de ne pas tuer le Roi. Ces paroles sauverent la vie à Crésus; on se saisit de lui, & on le mena à Cyrus. Xenophon dit que Cyrus le reçut d'abord avec beaucoup d'humanité. Mais le plus grand nombre des Historiens rapportent sur l'autorité d'Herodote, qu'il ordonna qu'il fût brûlé vif avec quatorze jeunes Lydiens, soit pour les offrir, comme les premices de sa victoire, à quelque Dieu à qui il eût fait vœu de les sacrifier par une religion barbare qui étoit peu en usage parmi les Anciens, ou peut-être, comme ajoute Herodote, pour voir s'il se présenteroit quelque

---

(a) *Herod. l. 1. c. 86; Aul. Gell. l. 5; Valer. Max. l. 5. c. 4. Ex. 6.*

Dieu pour délivrer un Prince qui étoit si célébre par sa pieté. Quand Crésus (a) fut sur le bucher, quoiqu'il dût être tout occupé de son malheur, il se souvint du sage Athénien qui lui avoit dit qu'il n'y avoit point d'homme qu'on pût appeller heureux pendant qu'il vivoit, & par trois fois il appella Solon à haute voix. Cyrus qui l'avoit entendu, ordonna à ses interprêtes de lui demander qui étoit celui qu'il appelloit. Ils s'approcherent du bucher pour lui parler, mais Crésus garda d'abord un profond silence. Enfin les interprêtes le pressant de répondre: « J'appelle, dit-il, » un homme pour qui j'ai une grande vénération, » un sage que je voudrois que tous les Rois puissent avoir toûjours auprès d'eux pour s'instruire » par sa conversation, & dont je préfererois la » compagnie à tous les Trésors du monde. Solon » Philosophe d'Athénes vînt autrefois à ma Cour. » Il vit ma gloire, mes richesses, & ma puissance, dans le tems que j'étois au comble de la » prospérité. Il en fit peu de cas, & avec une généreuse liberté il me fit voir la vanité & l'incertitude de tous les biens qu'on peut posseder » ici bas. Je comprens maintenant ce que me disoit ce grand Philosophe, & je l'éprouve par » moi-même. » Tandis qu'il parloit de la sorte, le feu étoit déja allumé. Cyrus ayant appris de ses interprêtes ce que Crésus leur avoit dit, se sou-

(b) *Herodot. Plut. in Solone*; *Cic. de Fin. l.* 3. *c.* 22.

vint qu'il étoit homme. La crainte d'être un jour puni de la rigueur avec laquelle il traittoit cet infortuné Prince, lui inspira des sentimens plus modérez. Il commanda qu'on éteignît le feu, & & qu'on descendît du bûcher Crésus & les jeunes Lydiens. Le feu étoit déja trop allumé, & on fit de vains efforts pour en arrêter la violence. Mais le Ciel qui étoit serain, se couvrit tout d'un coup d'un nuage épais, & il tomba une grosse pluye qui fit ce que les Perses n'avoient pu faire. Cyrus demanda au Roi des Lydiens les raisons qui l'avoient engagé à déclarer la guerre aux Perses qui ne lui avoient jamais fait aucune injure. Crésus en rejetta tout le blâme sur sa malheureuse destinée & sur le Dieu des Grecs qui l'avoit précipité dans sa ruine lorsqu'il ne s'attendoit à rien moins. Cyrus prit cette réponse en bonne part; il ordonna qu'on lui ôtât ses fers, il le fit asseoir auprès de lui, & depuis ce tems-là il eut toûjours une grande vénération pour son prisonnier, lui demandant avis, & suivant ses conseils dans les affaires les plus importantes & les plus difficiles.

Crésus peu de tems après la prise de Sardis, lui donna un avis (a) dont il se trouva bien. Voyant les troupes de Cyrus empressées à piller la ville, il lui demanda la permission de parler, & Cyrus lui ordonna de dire librement ce qu'il pensoit. Seigneur, lui dit Crésus, que veut

(a) *Herodot. l. 1. c. 88 & 89.*

» donc cette multitude de Gens de guerre, &
» pourquoi marquent-ils tant d'empressement?
» Ils ruinent votre ville, lui répondit Cyrus, &
» pillent vos thrésors. Non, Seigneur, reprit
» Crésus, ce n'est pas ma ville qu'ils ruinent,
» puisque je n'y ai plus rien; dites plûtôt qu'ils
» pillent, emportent, & dissipent ce qui est à
» vous. Les Perses sont naturellement fiers, mais
» ils sont pauvres. Si vous leur abandonnez cette
» ville & que vous leur laissiez piller les thrésors
» qu'elle renferme, vous devez vous attendre
» que plus ils auront amassé de richesses, plus
» ils seront disposez à se revolter. Mettez donc
» des gardes à toutes les portes pour empêcher vos
» troupes d'emporter un si riche butin. Ces thré-
» sors, si vous voulez les conserver, sont un
» fond sûr qui vous sera d'un grand secours le
» reste de votre regne. Si au contraire vous souf-
» frez qu'on ruine entierement la ville de Sar-
» dis; vous y perdrez vous seul, & vous senti-
» rez un jour la grandeur de cette perte ». Cy-
rus écouta ce discours avec joie, il approuva
l'avis que Crésus lui donnoit, il lui en témoigna
même sa réconnoissance, & fit cesser le pillage.
Pour recouvrer une partie du butin que ses trou-
pes avoient déja enlevé, il plaça, suivant l'avis
de Crésus, quelques gardes aux portes, qui em-
pêcherent les soldats d'emporter hors de la ville
ce qu'ils avoient pris, afin d'en consacrer la
dixiéme partie à quelque Dieu.

Aussi-tôt que les Ioniens & les Eoliens (*a*) eurent appris que Cyrus avoit conquis la Lydie, ils lui envoyerent des Ambassadeurs pour le prier de les recevoir au nombre de ses sujets aux mêmes conditions que Crésus leur avoit accordées. Mais comme ils avoient auparavant refusé ses offres, il ne se crut pas obligé d'accepter les leurs. Il fit seulement une exception en faveur des Milesiens. Les autres Ioniens s'assemblerent pour lever des troupes afin d'être en état de se défendre si on les attaquoit. Ils députerent même à Sparte pour demander du secours. Mais les Lacedémoniens (*b*) ne purent se resoudre à entreprendre une guerre contre un Prince si puissant. Ils lui envoyerent, seulement pour la forme, un Ambassadeur pour lui dire de leur part de ne pas faire de mal à aucune ville Grecque, que Sparte ne le souffriroit point, & qu'elle regarderoit l'injure qu'il feroit à toute autre ville Grecque comme faite à elle-même. Cyrus fut surpris du discours que lui tint l'Ambassadeur, il méprisa sa fierté insolente, & lui dit que si les Dieux lui conservoient la vie & qu'il eût le tems, il donneroit aux Lacedémoniens matiere à parler, non des maux de leurs Alliez, mais de leurs propres malheurs. Regardant la conquête des Ioniens comme une entreprise trop peu considérable pour l'occuper lui-même, il en laissa le

(a) *Herodot. l.* 1. *c.* 141. | (b) *Herodot. l.* 1. *c.* 152. & 153.

ſoin au Gouverneur qu'il avoit établi à Sardis, & ſe mit en marche avec ſon armée pour retourner en Orient.

Il n'étoit pas encore loin de Sardis (*a*) lorſque les Lydiens ſe revolterent. Pactyas qui étoit d'une des premieres familles de Lydie, étoit à leur tête. Cyrus lui avoit confié la garde des thréſors qu'il avoit trouvez dans cette ville opulente. Ces thréſors contenoient des richeſſes immenſes. Pactyas en employa une partie à ſoudoyer des troupes auxiliaires, outre les Lydiens à qui il avoit fait prendre les armes; & avec ces ſecours il aſſiégea le Gouverneur dans la capitale. Cyrus fut extrêmement irrité lorſqu'il apprit que les Lydiens avoient abuſé de ſa clemence. Sa colere eût ſans doute été fatale à toute la nation, ſi Créſus ne ſe fût trouvé auprès de lui pour l'appaiſer. » Seigneur, lui dit cet illuſtre priſonnier, tournez toute votre vengeance contre ceux qui ont été les premiers auteurs » de la revolte. Pactyas à qui vous avez confié la » garde des thréſors, eſt la cauſe des troubles qui » vous irritent ſi juſtement; il a commis le cri» me; qu'il en reçoive la punition. Quant aux » Lydiens, contentez-vous de les mettre hors d'é» tat de ſe ſoulever à l'avenir. Envoyez quel» qu'un pour leur défendre d'avoir des armes, & » pour leur ordonner de porter des habits ma-

(a) *Herodot. ibid. c.* 154-156.

» gnifiques & sans ceinture, de chausser des bro-
» dequins, de faire apprendre à leurs enfans à
» joüer des instrumens, à chanter, & à se livrer
» à toutes sortes de débauches. Vous verrez bien-
» tôt des hommes changez en femmes, & vous
» n'aurez plus à craindre, ni vous, ni vos Suc-
» cesseurs, qu'ils ne se revoltent dans la suite.
Cyrus naturellement porté à la clemence, suivit volontiers le conseil de Crésus. Il fit venir Mazares, & l'envoya en Lydie avec de nouvelles troupes pour exécuter ses ordres. Quand Pactyas vit que ces troupes approchoient de Sardis, il prit l'épouvante, & son armée se dispersa bien-tôt. Mazares fit sçavoir aux Lydiens les ordres de Cyrus. Ils furent obligez de se soumettre à tout (*a*), & en peu de tems ils se plongerent tellement dans la mollesse que jamais ils ne s'en releverent; de sorte qu'on peut dire qu'ils se rendirent plus remarquables par leur vie effeminée qu'ils n'avoient jamais été par leur grandeur.

Mazares fit la guerre aux peuples des côtes maritimes qui avoient aidé Pactyas dans sa revolte; il fit des courses dans toute la vaste plaine qu'arrose le Meandre, & subjugua les Prieniens (*b*) & les Magnesiens. Mais il tomba malade au commencement de cette guere, & mou-

(a) *Herodot. l. 1. c. 157; Polyæn. l. 7. c. 6. §. 4; Justin. l. 1. c. 7.*

(b) *Herodot. l. 1. c. 60.*

rut ſans la pouvoir terminer. Il eut pour ſucceſſeur le fameux Harpage (*a*), qui continua ſon entrepriſe & qui acheva en peu de tems la conquête de l'Ionie. Les Cariens furent auſſi ſubjuguez ſans beaucoup de réſiſtance. Les forces que Cyrus envoya contr'eux, les trouverent diviſez en pluſieurs factions & acharnez les uns contre les autres. Au lieu de s'unir tous enſemble contre l'ennemi commun, chaque faction en particulier envoya ſolliciter l'armée des Perſes de lui donner du ſecours pour réduire ſes adverſaires. Le Général leur donna à tous de bonnes eſpérances. Quand ils l'eurent reçu dans leur ville, il ne fit uſage de ſa puiſſance que pour leur avantage commun, en mettant fin à leur diviſion. Il ſe fit même tellement aimer de tous, que lorſque Cyrus lui envoya demander s'il avoit beſoin d'un plus grand nombre de Gens de guerre pour achever ou pour aſſurer ſa conquête, il fit réponſe qu'il n'avoit pas même beſoin des troupes qu'il avoit actuellement; & lorſqu'il fut rappellé de Carie, les habitans du païs envoyerent demander en grace à Cyrus de le continuer dans ſon gouvernement.

Pendant ce tems-là Cyrus, après avoir ſubjugué le royaume de Phrygie par ſes Lieutenans (*b*), continua en perſonne la conquête de la

(a) Voyez dans *Herodote* les particularitez de cette guerre; *Xenoph. l.* 7. *c.* 4. §. 1-4.

(b) *Xenoph. l.* 7. *c.* 4. §. 5.

haute

haute Aſie. Il prit avec lui des troupes des differentes nations qu'il avoit réduites ſous ſon obéïſſance, non pas de toutes, mais ſeulement de celles dont il avoit ſujet de croire qu'elles ne lui étoient ſoumiſes que par contrainte, & qu'elles profiteroient volontiers de l'occaſion de ſe revolter ſi elle ſe préſentoit, & il eut ſoin de ne leur donner pour armes que des frondes. Avec ces troupes (*a*) il conquit la Phrygie ſuperieure, la Cappadoce, & l'Arabie. Nous n'avons point de rélation particuliere de ce qui ſe paſſa dans cette guerre. Le grand nombre des victoires de Cyrus a fait négliger aux Hiſtoriens de rapporter les plus aiſées; Herodote (*b*) dit expreſſément que c'eſt pour cette raiſon qu'il les a paſſées ſous ſilence. Il n'y a que celles qui lui couterent plus de peines & qui furent accompagnées de circonſtances plus conſidérables, qui ont été rapportées un peu plus au long. Cyrus arma quarante mille cavaliers Perſes avec les armes des nations qu'il avoit ſubjuguées, & de la cavalerie qu'il prit ſur elles il augmenta conſidérablement ſes anciennes troupes. Après cela il marcha contre Babylone avec une armée preſqu'innombrable.

Herodote (*c*) parle d'une action de Cyrus, qui ne lui fait pas d'honneur ſi elle eſt vraie.

(a) *Ibid.* §. 9.
(b) *Herod. l.* 1. *c.* 177.
(c) *Id. ibid. c.* 189.

En marchant vers Babylone, lorsqu'il fut arrivé à la riviere de Gyndes, il fit de vains efforts pour la passer, elle n'étoit point gueable. Tandis qu'il attendoit quelques batteaux, un de ces chevaux blancs qu'on appelle sacrez, sauta brusquement à l'eau pour gagner l'autre côté; mais la rapidité du fleuve l'emporta & il fut englouti dans les eaux. Cyrus fut si irrité de cette perte, qu'il dit publiquement qu'il le rendroit si petit que dans la suite on le pourroit passer sans se mouiller les genous. Pour effectuer cette importante menace, il occupa toute son armée pendant tout l'été à faire trois cens soixante canaux pour partager le fleuve en autant de lits, & le printems suivant il continua sa marche vers Babylone. Les plus grands hommes sont (a) capables des actions les plus petites; & quoique celle-ci s'accorde peu avec le reste de la vie de Cyrus, nous n'aurions aucun prétexte pour la revoquer en doute, si elle étoit rapportée par un Auteur plus digne de foi qu'Herodote, d'après qui tous les autres l'ont copiée.

Les Babyloniens avoient mis une armée en campagne (b) pour aller au-devant de Cyrus. Mais après un combat qui ne dura pas longtems, ils se retirerent dans leur ville. Comme ils sçavoient depuis long-tems que le Roi des

(a) Voyez *Senec. de Ira l.* 3. c. 21.

(b) *Herodot. l.* 1. *c.* 190.

Perses ne pouvoit demeurer en repos & qu'il attaquoit également toutes les nations l'une après l'autre, ils avoient fait des provisions de vivres pour plusieurs années. Ainsi ils se croyoient en sureté dans leurs murailles, & un siége ne les épouvantoit pas. La déscription que les Anciens nous donnent de cette ville, ressemble si fort à un Roman, qu'il n'y a que leur accord dans la plûpart des circonstances de cette description qui puisse nous porter à la croire. Il est certain que la grandeur & la force de Babylone, aussi bien que la hauteur & l'épaisseur de ses murailles, sont extrémement surprenantes, & que le fleuve de l'Euphrate sur lequel elle étoit bâtie, étoit si profond & si large, qu'il faisoit sa principale sureté. En effet ce fleuve avoit deux stades de (*a*) largeur. D'ailleurs, comme nous avons déja dit, les Babyloniens avoient eu le tems de faire toutes sortes de provisions; l'Histoire nous apprend qu'ils en avoient pour vingt ans (*b*). Par ce moien ils s'étoient mis hors de danger d'être obligez par la famine de se rendre. C'étoit néanmoins, à ce qu'ils croyoient, le seul moien de prendre Babylone.

Quand Cyrus eut visité les murailles & les fortifications (*c*) de Babylone, il fut convaincu qu'il n'étoit pas possible de reduire cette ville par la

(a) *Xenoph. l.7.c.5.§.5.*
(b) *Id. ibid.* §.7.
(c) *Ibid.* §. 4.

force des armes ; il comprit en même tems qu'il n'y avoit pas plus d'esperance de la réduire par la famine. On dit qu'il se trouva alors dans une grande perplexité, & qu'il ne sçavoit quel parti prendre. Mais la honte d'abandonner son entreprise & l'envie d'augmenter le nombre de ses victoires le firent resoudre à continuer le siege. Son esprit dont la pénétration répondoit à l'étendue de ses projets, lui fournit enfin un stratagéme qui fut fatal aux assiegez. Il investit la ville, & fit faire autour des murs une large & profonde tranchée. Il en fit jetter la terre sur le bord, du côté de Babylone (*a*); il y bâtit des tours, & y mit des sentinelles. Tandis que les Perses s'occupoient à ces travaux, les assiegez paroissoient sur leurs remparts, & se mocquoient de leurs efforts. Cyrus souffroit patiemment leurs railleries & leurs insultes, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de s'en venger. Enfin il apprit que les Babyloniens se disposoient à célébrer une fête (*b*) solennelle, & qu'ils devoient passer toute la nuit dans les plaisirs & dans les divertissemens. L'occasion étoit trop belle pour n'en pas profiter. Dès que le soir fut venu, il ordonna à une partie de ses troupes d'ouvrir des fossez depuis la tranchée jusqu'au fleuve. L'eau entra dans ces fossez, & le fleuve qui couloit au travers de la ville & qui auparavant étoit plus profond que la hauteur

(a) *Ibid.* §. 6. (b) *Dan.* 5.

de deux hommes, devint en peu de tems gueable.

Cyrus (a) envoya un détachement de cavalerie & d'infanterie pour en examiner la profondeur, & voyant que les eaux étoient assez basses, il entra dans la ville à la tête de ses troupes. Il n'y trouva pas la moindre résistance. On étoit accoûtumé à entendre du bruit cette nuit-là parce qu'on ne pensoit qu'à se réjoüir. Ainsi on ne distinguoit point le bruit que faisoient les Perses en entrant, d'avec celui des assiegez qui se divertissoient. D'ailleurs Cyrus avoit ordonné à ses troupes d'imiter autant qu'ils pourroient les cris des Babyloniens & le bruit qu'ils faisoient au milieu de leurs rejouissances. Il fit marcher les Perses droit au palais du Roi. Les portes en étoient déja fermées. Il y avoit encore quelques gardes, mais ils ne pensoient qu'à se rejoüir, & n'étoient pas en état de faire resistance. Le Roi qui étoit dans son palais, ayant entendu quelque tumulte, ordonna qu'on ouvrît les portes pour voir ce que c'étoit. Sans sçavoir ce qu'il faisoit, il sortit lui-même le cimeterre à la main, & se mit à la tête de ses gardes; mais il ne resista pas long-tems: il fut tué tout d'abord avec la plûpart de ceux qui combattoient auprès de lui, & le reste fut bientôt dispersé. Cyrus étant maître du palais, envoya des troupes par la ville,

---

(a) *Xenoph. ibid.* §. 8 & 11; *Polyæn. l.* 7. *c.* 6. §. 6.

avec ordre de passer au fil de l'épée tous ceux qu'elles trouveroient dans les rues, & fit publier que tous les Babyloniens eussent à rester dans leurs maisons sur peine de la vie. La ville étoit si grande (a), que ceux qui en habitoient les extrémitez, étoient déja pris, pendant que ceux qui demeuroient au milieu ignoroient que les ennemis s'en fussent rendus maîtres. Quand le jour fut venu, & que ceux qui gardoient les remparts, eurent appris que le Roi avoit été tué (b) & que les Perses s'étoient emparez & du palais & de la ville, ils mirent tous les armes bas & se rendirent à la discretion du vainqueur.

La Conquête de Babylone fut également glorieuse & avantageuse à Cyrus; elle lui assura l'Empire de l'Orient sans aucune opposition. Il désarma tous les Citoyens, & fit mettre leurs armes dans les Forteresses; de sorte qu'on sçavoit où les trouver au besoin. La plus grande partie des dépoüilles de cette ville opulente furent employées à bâtir des Temples & à établir des revenus pour le service des Dieux. Cyrus ordonna aux Babyloniens de s'occuper (c) à labourer la terre, & de payer des tributs. Ces tributs étoient si considérables, à cause de la fertilité du pays où étoit située (d) Babylone, que dans la division de l'Empire des Perses en Provinces

(a) *Herodot. l.* 1. *c.* 191.
(b) *Xenoph. l.* 7. *c.* 5. §. 12.
(c) *Ibid.* . 13.
(d) *Herodot. l.* 1. *c.* 192.

qui devoient fournir au Roi & à ses armées tout ce qui leur étoit nécessaire, Babylone & le pays d'alentour le leur fournissoient quatre mois de l'année, & le reste de l'Asie pour les huit autres mois.

Xenophon (*a*) nous apprend qu'après la Conquête de Babylone Cyrus commença à prendre un air de majesté, à avoir une Cour, & des gardes, appareil nécessaire dans une si grande ville, qui n'avoit pas encore goûté le Gouvernement de ce nouveau maître & dont la fidélité n'étoit pas encore sûre. Ses premiers gardes étoient des Eunuques (*b*), mais outre cela il avoit dix mille Perses qui veilloient continuellement dans son palais. Pour empêcher que le reste des Perses, qui étoient la partie la plus considérable de son armée, quoique la moins nombreuse, ne s'abandonnassent à l'oisiveté & à la paresse qui n'est que trop ordinaire à ceux qui ont fait de grandes Conquêtes, il voulut que les Perses des premieres familles fussent auprès de lui & le suivissent tous les jours. » Par ce moien, leur dit-il, vous » serez témoins de la conduite de votre Prince » (*c*). Vous verrez si je m'applique avec soin à » regler les affaires, ou si je me rends coupable » de quelque négligence ; & tandis que vous » remarquerez que je ferai mon devoir, vous ne » manquerez point au vôtre. Le bien que vous

(a) *Xenoph. l.* 7. §. 20.
(b) *Ibid.* §. 24.
(c) §. 26.

» ferez ne sera point sans récompense. J'hono-
» rerai ceux qui rempliront bien leurs devoirs,
» je leur donnerai des marques de mon affection,
» & les récompenserai selon leur mérite ; quant
» à ceux qui sont d'un rang inferieur, je les en-
» couragerai aussi à bien employer leur tems &
» à s'appliquer aux devoirs de leur état, & ils
» n'auront pas sujet de se répentir d'avoir bien
» fait. Appliquons-nous aussi à bien élever les
» enfans qui nous naîtront dans ce pays, mais
» sur tout à leur donner bon exemple. Notre po-
» sterité édifiée par notre conduite, deviendra
» infailliblement vertueuse, elle renoncera au
» vice, reprimera ses mauvaises inclinations, & ne
» cherchera qu'à se distinguer dans les plus no-
» bles exercices qui sont l'unique moien de
» s'avancer. C'est ainsi que Xenophon fait parler
fort à porpos ce sage Conquerant.

Suivant ces reglemens, tandis que Cyrus vê-
cut, la noblesse Persane se rendoit tous les jours
auprès de lui à cheval & armée de lances ; elle
le suivoit par tout, & attendoit qu'il l'employât
à quelque chose ou qu'il la renvoyât. Rien ne
pouvoit avoir de plus heureuses suites pour la
postérité, si les successeurs de Cyrus eussent été
comme lui. Mais quoique les Rois suivans eussent
soin d'observer une coûtume qui leur faisoit tant
d'honneur, & qu'ils obligeassent toûjours les
Nobles à venir prendre l'ordre chaque jour & à
les

les accompagner par tout, cependant lorsque le Prince ne donna plus lui-même de bons exemples & qu'il n'eut plus soin de récompenser ceux qui le méritoient, les Nobles devinrent bientôt negligens à remplir leurs devoirs; cette negligence se communiqua à ceux qui étoient au-dessous d'eux, & elle causa peu à peu la ruine de l'Empire des Perses.

Une si longue suite de prospéritez ne fit point oublier à Cyrus ce qu'il devoit aux Dieux: au contraire, sa pieté augmentoit à proportion de son (*a*) bonheur. Les Mages étoient un ordre de Prêtres fort considérable dans l'Orient. Si ce ne fut pas Cyrus (*b*) qui les établit dans l'Empire de Perse où nous voïons en effet qu'ils étoient établis avant son regne, il est certain au moins qu'il les mit sur un meilleur pié. Il fit des constitutions & des reglemens pour eux: il leur ordonna de chanter les hymnes tous les matins, & d'offrir tous les jours des sacrifices aux Dieux qu'ils jugeroient à propos d'adorer. Les sujets imitant la pieté de leur Prince, l'autorité des Mages devint très-grande; mais par une noire ingratitude ils abuserent de leur pouvoir pour se soulever contre le fils de leur bienfaicteur, & pour mettre un imposteur de leur ordre sur le thrône. Cette entreprise leur fut fatale, leur fourberie fut découver-

(a) *Xenoph. l.* 8. *c.* 1. §. 8.

(b) Voyez *Herodot. l.* 1. *c.* 140; *Cic. de Divin. l.* 1. *c.* 23.

té, & ils tomberent dans un mépris général; d'où la sainteté de leur caractére ne put jamais les relever.

Cyrus ne réussit pas de même dans l'établissement d'une autre coûtume (a) qu'il introduisit à sa Cour. Il prit lui-même l'habit Mede, & ordonna à la Noblesse Persane qui frequentoit la Cour, de le porter comme lui. L'habit des Medes avoit beaucoup plus de grace que celui des Perses; il cachoit parfaitement les défauts du corps, & la hauteur de leur chaussure donnoit une certaine majesté qu'on regardoit dans tout l'Orient comme essentielle à la grandeur. C'étoit en imposer à la multitude, qui a ordinairement une grande vénération pour une certaine pompe extérieure, & qui se laisse prendre à un beau dehors; c'étoit un moien court & certain pour mettre les superieurs à couvert du mépris du peuple. Ce fut dans cette même vûë qu'il permit à ceux qui n'avoient pas d'assez beaux traits ni un air assez majestueux pour s'attirer les respects du peuple, de chercher des ornemens extérieurs & de se peindre pour paroître plus vénérables. Quoiqu'il lui fut facile de prévenir pendant sa vie les mauvaises suites que pouvoient avoir ces dangereuses coûtumes, on ne peut nier qu'elles ne tendissent à rendre les Princes & les Nobles, sinon trop hauts & trop fiers à l'égard de leurs in-

(a) *Xenoph. l.* 8. *c.* 1. §. 14.

ferieurs, du moins trop effeminez & luxurieux. On ſçait aſſez qu'elles produiſirent ces triſtes effets dans un dégré éminent. Le luxe & la molleſſe ſont un poiſon qui ſe communique avec autant de ſubtilité que de promptitude, & on ne peut en éviter trop ſoigneuſement les premieres approches.

Cyrus fit un fort long ſéjour à Babylone (*a*). Quand il vit qu'il s'étoit ſuffiſamment aſſuré cette importante conquête, il réſolut de faire un voyage en Perſe. Ses troupes s'étant rendues vers les frontieres, il partit pour aller trouver Cyaxares ſon oncle (*b*), & lui fit pluſieurs préſens. Cyaxares le reçut avec beaucoup d'amitié, & lui offrit en mariage ſa fille unique, héritiere de l'Empire de Medie. Cyrus accepta ces offres avec reconnoiſſance. Mais comme ſon pere & ſa mere étoient encore vivans, il pria ſon oncle de lui permettre d'attendre leur conſentement, qu'il étoit ſûr d'obtenir (*c*) dès qu'il le demanderoit. Qui pourroit exprimer quelle fut la joie de ſon pere lorſqu'il le revit après une ſi longe abſence ? Cambyſe fit auſſi-tôt convoquer une aſſemblée de la Nation (*d*). Il exhorta ſon fils qui étoit alors à la tête d'un vaſte Empire, à faire une alliance ſolennelle avec les Perſes, par laquelle il s'engageroit à les défendre contre quiconque viendroit

(a) *Xenoph. l.* 8. *c.* 5. §. 1.
(b) *Ibid.* §. 9.
(c) §. 11.
(d) §. 12 *&* 13.

les attaquer ou feroit quelqu'entreprise sur leurs libertez, les Perses s'engageant de leur côté à secourir Cyrus contre tous ses ennemis, soit étrangers, soit domestiques; à condition que Cyrus, lorsqu'il auroit succedé à la couronne de Perse par la mort de son pere, feroit toûjours des sacrifices pour son peuple tandis qu'il demeureroit en Perse, & que quand il seroit absent dans quelqu'autre partie de son Empire, quelqu'un de la famille royale feroit ces sacrifices à sa place & en son nom. Les Gouverneurs, Magistrats, & principaux Officiers de Perse consentirent à ces conditions, ils confirmerent le traitté par des sermens solennels, & Xenophon dit que ce traité s'observoit encore inviolablement de son tems.

Cyrus ne fit pas un long séjour en Perse. Dès qu'il eut obtenu le consentement (*a*) de ses parens pour son mariage, il s'en retourna en Medie pour le célébrer. On dit que la fille de Cyaxares qu'il épousa, étoit une Princesse d'une admirable beauté. Il ne demeura pas plus de tems dans cette Province qu'il n'en falloit pour la solennité de ses nôces, & aussi-tôt après la célébration de son mariage il mena sa nouvelle épouse avec lui à Babylone. Il avoit dessein de faire de cette ville le siege de son Empire tandis que son pere & son oncle vivroient; ils étoient l'un & l'autre,

(a) *Ibid.* §. 13.

fort avancez en âge lorſqu'il ſe maria.

Pour affermir ſes ſujets dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée (*a*), il crut qu'il étoit néceſſaire d'envoyer des Gouverneurs avec des troupes dans les Provinces qu'il avoit conquiſes. Il avoit déja mis des Gouverneurs dans pluſieurs villes fortifiées ; il les y continua, & leur laiſſa toûjours la même autorité ; de ſorte qu'ils dépendoient de lui immédiatement, & n'étoient comptables de leur conduite qu'à lui ſeul. Ces Officiers étoient un puiſſant moien pour prévenir les revoltes des Gouverneurs de Province, dont le pouvoir, d'ailleurs très-grand, étoit limité par celui des Gouverneurs des villes, qui pouvoient mettre obſtacle à leurs pernicieux deſſeins ; & s'ils oſoient ſe ſoulever & prendre les armes, ceux-ci avoient des troupes toutes prêtes pour leur oppoſer. Les ſucceſſeurs de Cyrus (*b*) eurent ſoin d'obſerver la même choſe, & eurent toujours des Gouverneurs de villes indépendans de ceux des Provinces. Ils avoient ſoin auſſi d'envoyer tous les ans dans les Provinces quelques-uns de leurs parens ou des premiers de leur Cour, pour éclairer la conduite des Gouverneurs (*c*) & pour punir par la dépoſition ceux qui ſe trouvoient en faute. La Cilicie, Chypre, & la Paphlagonie, étant des Provinces qui de leur propre mouvement

(a) *Xenoph. l.* 8. *c.* 6. §. 1 & 5.
(b) *Ibid.* §. 8.
(c) *Ibid.* §. 4.

s'étoient jointes à Cyrus contre les Babyloniens, furent exemptes d'avoir des Gouverneurs Perses; le Roi leur imposoit seulement un tribut moderé.

Une autre invention de Cyrus (a) qui ne contribua pas peu à affermir sa puissance, fut l'établissement des postes dans toute l'étendue de son empire. Les Princes moins puissans & les Républiques moins étenduës n'avoient besoin que de couriers ordinaires; & s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire dans leurs Etats, il suffisoit que leurs couriers fissent un peu plus prompte diligence que de coûtume. Mais l'étenduë des Etats de Cyrus étoit si grande, qu'il lui étoit important de prendre des mesures pour être promptement informé de ce qui se passoit dans les Provinces les plus éloignées. C'est pourquoi considérant combien de chemin un bon cheval pouvoit faire en un jour sans se trop fatiguer, il fit bâtir des écuries à égale distance, c'est-à-dire à la distance du chemin que pouvoit faire un cheval en un jour, & dans chaque il entretenoit des chevaux & un maître de poste qui recevoit les lettres & les faisoit tenir à la poste suivante. Chaque maître de poste fournissoit des chevaux frais aux couriers; & s'il s'agissoit de quelqu'affaire qui demandât une prompte expédition; les couriers marchoient jour & nuit. Cette excellente

(a) *Ibid.* §. 9.

invention, inconnue jusqu'alors, fut admirée de tout le monde, & fit autant d'honneur à Cyrus qu'elle lui fut avantageuse.

Quand Cyrus envoya (a) les principaux d'entre les Nobles & ses amis dans les Gouvernemens des differentes Provinces de son Empire, ce fut à condition qu'ils reviendroient l'année suivante à Babylone avec les troupes qu'ils avoient. Ils s'y rendirent au bout de l'an selon ses ordres, & il mit sur pié une armée de six-vingt mille chevaux, de deux mille chariots armez de faux, & de six cens mille hommes d'infanterie. Avec cette armée il subjugua toutes les nations depuis la Syrie jusqu'à la mer Rouge. L'Histoire ne nous apprend point les particularitez de cette guerre, & il n'est gueres vraisemblable qu'il s'y soit fait aucune action mémorable. La terreur du nom de Cyrus & de si prodigieuses forces étoient plus que suffisantes ou pour empêcher les Nations qu'il attaquoit de lui resister, ou pour rendre tous leurs efforts inutiles. A la vaste étenduë de pays qu'il conquit dans cette expédition, il ajoûta bientôt après l'Empire de la Perse & celui de la Medie, par la mort de son pere & par celle de son oncle, qu'on croit être morts tous deux vers ce tems-là, dans un âge fort avancé.

Une des premieres choses que fit Cyrus au commencement de son regne (b) fut une action

(a) *Ibid.* §. 10. | (b) 2 *Paralipp.* 36. *Esdr.* 1.

fort généreuſe. Les Juifs, qui étoient un peuple très-ancien & le plus puiſſant de la Paleſtine de Syrie, avoient été ſubjuguez par le dernier Roi des Aſſyriens qui les avoit traittez avec barbarie. Leur Capitale étoit ruinée ; leur Temple qui étoit un édifice également riche & ſuperbe, avoit été d'abord pillé, enſuite brûlé ; & on avoit tranſféré tout le peuple à Babylone & dans les pays voiſins. Les Juifs avoient dans les livres de leur Religion certaines prophéties, écrites long-tems avant la naiſſance de Cyrus ; ce Monarque y étoit nommé par ſon nom, l'Ecriture en faiſoit un portrait magnifique, & le leur repréſentoit comme le futur Liberateur de leur Nation opprimée. Il n'eſt peut-être pas certain qu'on eût fait voir ces prophéties à Cyrus la premiere année de ſon Empire. Mais on ſçait que dès cette premiere année il publia un édit ſolennel par lequel il permit aux Juifs de retourner à Jeruſalem & de rebâtir leur Temple. Les peuples de chaque pays par où ils devoient paſſer, avoient ordre de leur rendre toutes ſortes de bons offices, & de contribuer autant qu'ils pourroient à fournir ce qui leur étoit néceſſaire pour leur retour & pour l'édifice qu'ils vouloient rétablir. Pour ſurcroît de bonté, Cyrus fit rendre aux Juifs tous les vaſes du Temple que les Rois d'Aſſyrie avoient placez dans quelques-uns des Temples de Babylone. Selon les Auteurs de cette Nation, c'étoient des vaſes d'un prix immenſe & preſque incroiable :

le présent étoit si considérable qu'entre tous les Princes il ne pouvoit y avoir que Cyrus qui eût une ame assez grande pour le faire.

On dit qu'après cela Cyrus marcha contre l'Egypte (*a*), & qu'il ajoûta ce vaste roïaume à son empire. Nous ne sçavons point les particularitez de cette expédition. Mais comme nous voyons qu'Amasis étoit Roi de cette nation avant ce tems-là & qu'il resta sur le thrône jusqu'après la mort de Cyrus, il est très-vraisemblable que ce Prince se soumit d'abord au vainqueur, & que par ce moyen il obtint de sa clemence d'être continué sur le thrône, en se reconnoissant dépendant, & en païant un tribut. Quoi qu'il en soit, ce fait n'est appuyé que sur des conjectures: mais il est certain que ce Prince par une fausse politique donna occasion au Successeur de Cyrus de subjuguer toute l'Egypte, & qu'il fut cause de la ruine totale de sa propre famille.

Amasis avoit une fille d'une rare beauté (*b*). Cyrus en entendit parler, & envoya la demander. Le Roi d'Egypte ne pouvoit se resoudre à envoyer en Perse cette Princesse qu'il aimoit tendrement, sur tout étant bien informé que Cyrus ne la demandoit que pour augmenter le

(a) *Xenoph. l. 8. c. 6. §. 10.*

(b) *Polyæn. l. 8. c. 29; Herodot. l. 3. c. 1.* raconte ce fait de *Cambyse*, mais il reconnoit que les *Egyptiens* le rapportoient à *Cyrus.*

nombre de ses concubines. Mais d'un autre côté il craignoit d'encourir par un refus l'indignation d'un si puissant monarque. Il avoit à sa cour une fille d'Apriès son Prédecesseur contre lequel il s'étoit revolté & à qui il avoit enlevé la couronne. Cette Princesse s'appelloit Nitetis, sa beauté n'étoit point au-dessous de celle de la fille du Roi. Amasis la présenta aux Ambassadeurs de Perse comme étant celle qu'ils demandoient, & l'envoya en cette qualité à Cyrus. Le Roi de Perse l'aima beaucoup, & elle fut mere de Cambyse. Elle se servit du crédit qu'elle avoit à la Cour pour se venger d'Amasis; elle découvrit la fourberie dont il avoit usé, quoiqu'elle eût tourné entierement à son avantage, & inspira à son fils tant de haine contre l'Egyptien, qu'aussi-tôt qu'il se vit sur le thrône de Perse, il entreprit une expédition contre l'Egypte, & vengea l'injure de sa mere par la destruction de toute la posterité d'Amasis.

L'Empire de Cyrus (a), qui après cela ne fut plus augmenté, avoit pour bornes, du côté de l'Orient la mer Rouge, au Septentrion le Pont Euxin, à l'occident l'Isle de Chypre & l'Egypte, & au midi l'Ethiopie. Les extrémitez de ce vaste empire étoient presqu'inhabitables pour differentes raisons, les unes par la chaleur excessive, les autres par le trop grand froid, d'autres

(a) *Xenoph. l.* 8. *c.* 6. §. 11.

enfin par la secheresse ou par la trop grande quantité d'eaux. Cyrus vêcut presque toûjours dans les provinces qui étoient au milieu de son royaume. Il passoit ordinairement l'hyver & l'Autonne à Babylone qui étoit dans un païs chaud; il y demeuroit sept mois de l'année. Les trois mois du printems il les passoit à Suse, & les deux mois les plus chauds de l'année à Ecbatane. Par ce moyen toute l'année étoit pour lui un printems perpetuel, il joüissoit toûjours de l'agréable temperature de la chaleur & du froid moderé qui regnent dans cette belle saison, & ne ressentoit jamais les incommoditez ni d'un froid excessif ni des chaleurs brûlantes. Mais quoiqu'il ne visitât que très-rarement les provinces de son Empire les plus éloignées, il joüissoit néanmoins de tout ce qu'elles produisoient de plus beau & de plus délicieux: Charmez du bonheur qu'ils goûtoient sous le gouvernement d'un si bon Prince, les peuples de toutes les provinces de son empire se faisoient un plaisir de lui marquer leur vive reconnoissance en lui envoyant tout ce que leur païs produisoit de plus beau & de plus exquis, & se trouvoient trop heureux lorsque ce Prince vouloit bien accepter leurs présens.

La plûpart des Auteurs qui ont parlé des exploits de Cyrus, mettent au nombre de ces exploits une guerre contre les peuples de la Scythie. Mais ils conviennent généralement que cet

te guerre lui réüssit très-mal, ou du moins ils conviennent qu'elle ne se termina pas aussi heureusement que les autres par l'entiere conquête de la nation contre laquelle il l'avoit entreprise. C'est peut-être pour cette raison que Xenophon n'a point parlé de cette expédition également dangereuse & temeraire ; expédition d'ailleurs dont l'Histoire ne nous apprend aucune circonstance particuliere sur laquelle nous puissions absolument compter, sinon que Cyrus en entreprit une de cette nature. Les Historiens parlent de la situation du païs & des noms de ses habitans, avec une difference tout-à-fait surprenante ; ils ne s'accordent point sur le nom du Prince contre lequel il fit cette guerre, on ne sçait pas même bien surement si c'étoit un Roi ou une Reine ; le tems, les évenemens, & la fin de cette expédition sont rapportez par les Auteurs avec la même diversité.

Dans toute l'Histoire de cette guerre je ne sçai qu'un seul fait sur lequel on puisse compter, parce qu'il est rapporté par des Auteurs qui ne s'accordent point dans les autres circonstances, & qu'il est si conforme au caractére de Cyrus qu'il paroît vraisemblable par lui-même. Le Général des Barbares s'étant avancé avec une nombreuse armée, Cyrus se retira avec une précipitation qui sembloit marquer qu'il avoit peur ; il sortit de son camp qui étoit fourni de toutes

ſortes de proviſions, & l'abandonna (a) à la merci des ennemis. Les Scythes s'en emparerent auſſi-tôt, & ce fut là la cauſe de leur perte ; car ſe voïant maîtres d'un camp ſi riche, ils ne penſerent qu'à le piller, & à profiter de l'occaſion pour ſe livrer au plaiſir & à la bonne chere ; de ſorte que Cyrus revenant ſur ſes pas, les ſurprit enſevelis dans la débauche, les défit entierement, & les fit paſſer preſque tous au fil de l'épée.

Quelqu'incertains que nous ſoyons de ce qui arriva de fâcheux à Cyrus dans une guerre qu'il avoit ſi heureuſement commencée, je ne voi pas qu'on puiſſe beaucoup compter ſur le témoignage d'Herodote (b) qui dit qu'elle ſe termina par ſa mort. L'Hiſtoire, vraie ou fauſſe, eſt aſſez connuë. Une bataille des plus ſanglantes dont on ait jamais oüi parler ; Cyrus tué dans cette bataille, & toute ſon armée taillée en pieces ; la Reine (car pour mettre le comble à la honte de Cyrus, Herodote veut qu'il ait été vaincu par une femme) la Reine, dis-je, qui le fait chercher parmi les morts, qui lui fait couper la tête, qui la plonge dans une grande outre remplie de ſang humain, & qui inſulte barbarement à ce monarque après ſa mort, en diſant qu'elle veut le ſaouler de ſang dont il a été in-

(a) *Juſtin. l. 1. c. 8 ; Strab. l. 11. p. 253.*

(b) *Herodot. l. 1. c. 214.*

satiable : ce sont des faits si communs, qu'il ne peut y avoir de raison de les rapporter dans un plus grand détail, à moins qu'on ne soit un peu plus certain de leur verité. Mais quand on considére le genie d'Herodote, quand on fait réflexion sur la fable qu'il rapporte touchant la naissance de Cyrus, fable qui sembloit demander que sa mort eût aussi quelque chose de surprenant, on est assez bien fondé pour rejetter un conte qui manque de vraisemblance, quand même le consentement unanime des Historiens de Perse & celui de plusieurs Auteurs Grecs ne fourniroient pas des preuves invincibles de sa fausseté (*a*). On sçait en effet combien ceux qui ont suivi Herodote, ont fait de changemens dans son Histoire, & en général on est porté à croire que ces mêmes Auteurs l'ont regardée comme un Roman qu'ils pouvoient changer & embellir comme il leur plaisoit.

Selon Xenophon & plusieurs autres Grecs qui se sont appuyez sur l'autorité des Annales des Perses, Cyrus (*b*) mourut en paix dans sa Patrie, c'est-à-dire, dans la Perse, qu'il visitoit alors pour la septiéme fois depuis qu'il en étoit Roi. Il mourut dans une heureuse vieillesse. Ceux qui lui donnent le moins d'années, disent qu'il avoit alors soixante & dix ans, d'autres le

(a) Voyez *Val. Max. l.* 9 *c.* 10 ; *Just. l.* 1. *c.* 8.

(b) *Xenoph. l.* 8. *c.* 7. §. 1. Voyez *Lucian. de Macrob.*

sont beaucoup plus âgé. On dit que sa mort lui avoit été prédite d'abord dans (*a*) un songe trente ans auparavant, & qu'une vision (*b*) qu'il eut peu de jours avant sa maladie qui ne fut pas longue, le prépara à sa derniere fin. Quelque foi qu'on ajoûte à ces sortes de prédictions, il y a quelqu'apparence que la conduite de Cambyse son fils aîné, qui donnoit déja des marques de son caractére (*c*) farouche, qui osoit, même du vivant de son pere, mettre à mort quelques-uns de ses meilleurs amis, & qui faisoit le Tyran avant que d'être sur le thrône, ne contribua pas peu à avancer sa mort.

Il est certain en effet que de toutes les vertus & bonnes qualitez de Cyrus, ce Prince n'herita que de sa valeur, mais d'une valeur mêlée d'une certaine brutalité qui lui faisoit perdre tout son mérite. Au commencement de son regne il subjugua l'Egypte, & vengea la querelle de sa mere contre la famille d'Amasis qu'il détruisit entierement. Il avoit un jeune frere nommé Smerdis, Prince d'un grand mérite, & plus digne de son pere. Cambyse devint jaloux de la réputation de Smerdis, & le fit tuer secrettement. Les Mages, dont le pouvoir étoit déja très-considérable en Perse, avoient parmi eux un certain Smerdis qui ressembloit parfaitement

(a) *Cic. de Divin. l.* 1. *c.* 24.
(b) *Xenoph. l.* 8.
(c) *Lucian.*

au Prince que Cambyse avoit fait tuer. Ils leverent l'étendard de la revolte au nom de cet imposteur, & mirent le Mage Smerdis sur le thrône. Cambyse étoit à Ecbatane (a) lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il se mit en marche pour réduire les rebelles. Mais en montant à cheval, son cimeterre sortant du fourreau le blessa mortellement à la cuisse, & il mourut en chemin. Cependant les plus distinguez d'entre les Perses ayant découvert la fourberie du Mage, conspirerent pour délivrer leur Patrie, le faux Smerdis fut tué, & un nombre infini de prêtres furent sacrifiez à la vengeance du peuple.

Outre ces deux Princes, Cyrus avoit une fille, nommée Atosse. Darius fils d'Hystaspes qui succeda au faux Smerdis, l'épousa aussi-tôt après son élection, & le fils qu'il eut de cette princesse, fut préferé à son frere aîné qui étoit fils d'une premiere femme de Darius; de sorte que le sang de Cyrus remonta sur le thrône, & sa posterité fut toûjours en possession de la couronne jusqu'à la ruine de la Monarchie. Ce ne fut que peu d'années avant l'invasion d'Alexandre le Grand, que la famille de Cyrus étant éteinte, on élut un Roi d'une autre maison. Il semble que ce Prince ne monta sur le thrône que pour perdre la couronne & afin que ce malheur ne tombât point sur les descendans de celui qui a-

(a) *Herodot. l. 3. c. 62.*

voit conquis un si vaste Empire.

Cyrus fut enterré à Pasargade (*a*) ville de Perse. On orna son tombeau de richesses immenses. Son fils en confia la garde à des Mages, qui furent continuez par ses Successeurs: tous les mois ils sacrifioient un cheval à sa mémoire. Il y avoit sur son tombeau une inscription, qui étoit conçûë en ces termes: *Je suis Cyrus, fils de Cambyse, le fondateur de l'Empire de Perse, le maître de l'Asie; ne m'envie point ce monument où réposent mes os.* Dans la conquête de Perse par Alexandre ce superbe tombeau fut pillé & détruit; on en ôta tous les ornemens; on enleva aussi le cercueil qui étoit d'or massif; & on jetta le corps de Cyrus à la voirie. Le cercueil étoit trop lourd pour qu'on pût l'emporter. Les voleurs firent tous leurs efforts pour le mettre en piéces, ils en détacherent quelques morceaux, mais ne pouvant le rompre, ils furent obligez de le laisser. Alexandre eut la curiosité d'aller voir le tombeau de Cyrus. Il le trouva en très-mauvais état, & en fut extrémement irrité. Il fit prendre les Mages qui étoient préposez pour garder ce monument, & les fit mettre à la torture pour découvrir les Auteurs d'un si horrible sacrilege. Au

(*a*) *Arrian. l. 6. p.* 144 & 145. *Ed. H. Steph. ex Aristobulo*; *Strab. l.* 5 *p.* 502, après le même Auteur, mais avec quelque difference. *Quint. Curt.* rapporte aussi la même chose, mais un peu differemment.

milieu des tourmens ils protesterent toûjours qu'ils n'avoient point eu de part à ce crime & qu'ils n'en connoissoient point les Auteurs ; de sorte qu'on fut enfin obligé de les relâcher sans avoir pû rien découvrir. L'Historien Aristobule qui étoit auprès d'Alexandre dans cette expédition, eut ordre de reparer le tombeau, d'y remettre le corps, de faire murer la porte, & d'y apposer le sceau du Roi. C'est de lui que nous tenons toutes ces circonstances, qui sont plus croyables que les circonstances differentes que rapportent quelques autres Historiens qui ne pouvoient pas être si bien informez.

Il n'est pas possible de rien concevoir de plus noble ou de plus accompli que le caractére de Cyrus. Il avoit de la valeur dans un dégré éminent : cette valeur ne consistoit pas dans une espéce de fougue & de temerité, ou dans un feu passager ; elle étoit toûjours accompagnée d'une certaine prudence qui le mettoit en garde contre toutes les fautes qu'il auroit pû commettre par trop d'ardeur, & qui ne laissoit à la fortune que la moindre part dans la gloire de ses heureux succès. Il conserva ses conquêtes avec autant de facilité qu'il les avoit faites. De toutes les provinces de son Empire il n'y en eut qu'une seule qui se revolta contre lui, mais bien-tôt après il la fit rentrer dans l'obéissance. L'ambition qui le portoit à faire des conquêtes étoit autant excusable que le peut être une passion de

cette nature; & si le désir d'acquerir une puissance sans bornes n'étoit pas essentiellement un vice, on pourroit presque le regarder comme une vertu dans un Prince qui sembloit être né pour un Empire aussi vaste que ses désirs. Ce seroit faire une grande injure à Cyrus que de le comparer aux autres conquerans de l'Antiquité. Ces Princes, pour la plûpart, étoient des pestes publiques: Cyrus au contraire sembloit être né pour le bonheur de tout le genre humain; il n'avoit en vûë que le bien de tous les peuples de son Empire; tant qu'il vêçut il le leur procura, & prit toutes les mesures que sa prudence lui suggera pour assurer leur félicité, même après sa mort. Les nations qu'il réduisit sous son obéïssance, étoient esclaves auparavant, il ne fit que changer leur servitude en une dépendance infiniment plus douce. Il trouva ses sujets libres, & il les laissa libres. Il avoit pour son peuple cette tendre affection & cet amour paternel qui font la partie la plus brillante du caractére d'un monarque. Il vouloit connoître le mérite, il l'aimoit, & ne manquoit jamais de le récompenser avec cette liberalité royale qui lui étoit naturelle & à laquellle il se livroit tellement qu'il sembloit donner dans la profusion. A ces belles qualitez de l'ame (a) il joignoit une constitution robuste & vigoureuse, un air noble, un abord gra-

(a) *Val, M. l. 8 c. 7.* dit qu'il sçavoit les noms de tous ses soldats.

cieux, une conversation agréable, un cœur bienfaisant, des manieres obligeantes. Un Prince si accompli ne pouvoit manquer de s'attirer l'affection de ses sujets. Tandis qu'il vêcut (a) ils l'appelloient leur pere. Après sa mort ils continuerent à le loüer, & sa mémoire fut toûjours en bénédiction parmi eux. Quoique plusieurs de ses Successeurs fussent très-puissans & qu'ils aimassent à être flattez, jamais cependant ils n'oserent se comparer à ce monarque; & le compliment le plus outré qu'un Perse ait jamais fait à un Perse, étoit de lui dire qu'il étoit le plus grand de son païs après Cyrus.

Dans le tems que Cyrus étoit au comble (b) de sa gloire, les Perses ses sujets le prierent de leur permettre de sortir de leur païs pour aller s'établir dans une terre plus fertile, lui représentant qu'il n'étoit pas juste qu'une nation qui avoit conquis l'Asie, habitât une province presque sterile & peu étenduë, qu'il y avoit plusieurs belles provinces qui n'étoient pas loin de la Perse, & que leur Roi en possedoit une infinité d'autres qui étoient plus éloignées; qu'il pouvoit les y transferer, qu'ils y trouveroient toutes les commoditez de la vie, & que par ce moyen il les rendroit plus rédoutables aux autres nations. Cyrus les écouta tranquillement, &

(a) *Xenoph. l.* 8 *c.* 8. §. 1; *Pausan. l.* 8 *c.* 43; *Herodot. l.* 3 *c.* 89 & 160.

(b) *Herodot. l.* 9. *c.* 121.

leur répondit qu'il ne vouloit ni s'oppoſer à leurs deſſeins ni leur rien refuſer, mais qu'il les exhortoit à faire de ſérieuſes réflexions ſur ce qu'ils demandoient. » Croyez-moi, Perſes, leur » dit-il; vous changerez de condition en chan- » geant de païs. Il faut donc vous préparer à » obéïr au lieu de commander: un climat plus » doux & une vie plus délicieuſe amolliront in- » failliblement vos cœurs, cette valeur auſtere » diſparoitra bien-tôt, & de maîtres que vous ê- » tes, vous deviendrez les plus vils eſclaves. » Sçachez, ajoûta-t-il, que les Dieux ne ſont pas » prodigues de leurs dons, & que les païs les plus » fertiles en fruits n'ont jamais produit de grands » hommes. » Ce diſcours fit impreſſion ſur les Perſes, ils ſuivirent le conſeil de Cyrus, & condannant eux-mêmes leur premiere réſolution, ils aimerent mieux reſter dans leur païs où ils commandoient aux autres, que d'aller s'établir dans des provinces fertiles & abondantes pour y être aſſujettis à une domination étrangere. Les Rois ſes Succeſſeurs ne ſuivirent pas les regles qu'il avoit ſi ſagement établies. Ils affoiblirent le courage de leurs ſujets en les portant par leur exemple à la molleſſe & à la débauche, & par ce moyen ils préparerent les voies aux Macedoniens pour conquerir la Perſe. Mais la ſervitude des Perſes ne fut pas de longue durée. Tandis que les autres provinces qui avoient été ſoumiſes à Cyrus & à ſes Succeſſeurs, reſtoient ſous

la domination des Grecs jusqu'à ce qu'elles changeassent de maîtres & qu'elles fussent assujetties aux Romains, les anciens habitans de Perse se revolterent contre les Macedoniens leurs Tyrans, & érigerent l'Empire des Parthes. Cet Empire devint bien-tôt formidable aux nations voisines: lorsque le reste de l'Orient fut subjugué, ses forces furent assez considérables pour tenir contre Rome, & même pour remporter des victoires importantes sur quelques-uns de ses plus grands Généraux, dans un tems où la puissance de cette ville étoit la plus rédoutable de l'univers. Il est vrai que les Parthes éprouverent à leur tour quelques caprices de la fortune; mais ordinairement le sort des armes se déclaroit pour eux, & les Romains n'eurent que trop de sujet de se répentir de les avoir attaquez. Du tems d'Auguste on recouvra les enseignes qu'ils avoient enlevées dans la défaite de Crassus, & ce bonheur fut vanté entre les plus glorieux évenemens du regne de ce Prince. Quoique les Romains n'ignorassent pas qu'ils devoient cette restitution à la tyrannie du Prince des Parthes, qui rechercha des secours étrangers contre ses propres sujets, cette réparation de leur honneur, qui leur coutoit si peu, leur fit un grand plaisir, & ils la regarderent comme un bonheur égal à celui de leurs plus grandes conquêtes.



JASON.



DANS les premiers ſiecles de l'Hiſtoire Grecque, il eſt parlé des Theſſaliens comme d'une nation qui faiſoit dès-lors une figure conſidérable. Ils avoient peuplé ou conquis la plûpart des provinces de la Grece : ils avoient même donné un nom aux Grecs (*a*), qui étoit originairement le nom d'un peuple de Theſſalie, mais qui dans la ſuite devint commun à tous les peuples de la Grece ; preuve con-

(a) *Hellenes.*

vaincante de la réputation de ceux qui l'avoient eu d'abord. D'ailleurs tout le monde ſçait que le Grand Achille & le Chef des Argonautes étoient nez en Theſſalie.

Tandis qu'Athénes & Sparte s'éleverent & qu'elles dévinrent de puiſſantes Républiques, la Theſſalie tomba en décadence. Lorſque ces deux célébres villes à la tête de toute la Grece reſiſtérent courageuſement aux Perſes, qu'elles combattirent en déſeſpérées pour la conſervation de leur liberté, & qu'elles mériterent les plus grands éloges par les victoires qu'elles remportoient en défendant une cauſe ſi glorieuſe, les Theſſaliens ſacrifierent lâchement leur liberté à un injuſte uſurpateur dès qu'il les eut fait ſommer de ſe rendre; & pendant une ſi longue ſuite d'années que ces deux Nations ſe diſputoient l'Empire de toute la Grece dans une ſanglante guerre qui ſe termina par la priſe d'Athénes, les Theſſaliens jouoient un ſi petit rôle qu'ils n'étoient regardez ni comme des ennemis dont on dût craindre la puiſſance, ni comme des Alliez dont l'amitié fût de quelque ſecours.

Il n'y avoit qu'un ſeul homme qui pût tirer les Theſſaliens d'un état ſi miſerable, & les rétablir dans leur ancienne grandeur. La Theſſalie, en donnant la naiſſance à Jaſon le Pheréen, recouvra par dégrez cette puiſſance dont elle étoit déchûe depuis ſi long-tems; elle devint même formidable aux peuples voiſins, & les autres

Provinces de la Grece commencerent à craindre qu'elle n'entreprît sur leur liberté. Si une mort précipitée ne l'eût pas enlevé, il auroit prévenu Philippe, la Grece se seroit soûmise à un des plus grands hommes qu'elle eût produits jusqu'alors & à un peuple qui dans les siecles précédens avoit été son appui & son ornement, & elle auroit évité le malheur d'être réduite en servitude par des Barbares qui n'auroient fait qu'une très-petite partie des Conquêtes de Jason.

Jason étoit né à Pheres, qui étoit dans ce tems-là une des principales villes de la Thessalie. Il étoit d'une des meilleures Maisons de cette ville, puissamment riche & également ambitieux. Son ambition lui inspira bientôt le dessein de faire usage de ses grands biens pour sortir d'une condition privée qui ne remplissoit pas ses désirs. Il regardoit la soûmission comme un joug insupportable, & disoit publiquement qu'il aspiroit à la puissance souveraine (*a*). Outre les avantages de la naissance qui ne sont qu'un effet du hazard, il avoit toutes les qualitez personelles qui sont nécessaires pour parvenir aux premieres dignitez (*b*), une constitution robuste & à l'épreuve des fatigues, une addresse, un courage, une resolution capables de tout entreprendre, & un mépris naturel pour les plaisirs; il possédoit à fond l'art de la guerre; sa prudence égaloit sa

---

(a) *Aristot. Politic. l. 3. c. 3.* (b) *Xenoph. Hellenic. l. 6, c. 1.*

hardiesse; il prenoit toûjours les mesures les plus justes pour l'exécution de ses desseins. Falloit-il de la force pour venir à bout de ses entreprises, il sçavoit l'employer à son avantage? Quand il n'étoit pas encore tems (*a*) d'agir, il entendoit parfaitement à cacher ses projets, à dissimuler, à tromper les ennemis, à leur inspirer une certaine securité, & à profiter de leur négligence pour les ruiner entiérement. Mais s'il étoit capable d'exécuter les plus grands desseins & les plus nobles entreprises, il n'étoit pas moins propre à descendre dans les plus petites choses; il employoit même les artifices les plus bas lorsqu'ils lui paroissoient nécessaires pour l'exécution de ses desseins; il étoit extrémement insinuant, & possedoit l'éloquence populaire au souverain dégré. Il avoit une étroite liaison avec (*b*) Isocrate, mais l'Histoire nous apprend qu'il mettoit Gorgias de Leonte (*c*) au-dessus de tous les Orateurs de son tems. L'éloquence de Gorgias, si Platon n'a point cherché à le rabbaiser dans le portrait qu'il en fait, n'étoit pas toûjours juste, mais elle étoit fort admirée, & ne manquoit presque jamais de produire son effet. Ainsi dans les vûës qu'avoit Jason, il ne pouvoit se former sur un meilleur modele.

Jason employa tout son crédit & tous ses biens.

(a) *Cicer. Offic. l.* 1.
(b) *Isocrat. Ep. ad Jasonis filios.*
(c) *Pausan. l.* 6. *c.* 18.

à lever un corps de troupes mercenaires. Mais ſes Tréſors, quelque grands qu'ils fuſſent, ne ſuffiſoient pas pour les payer. Il avoit des parens très-riches, mais ils ne ſe picquoient pas de liberalité. Il fut donc obligé d'uſer de pluſieurs artifices pour obtenir d'eux les ſecours dont il avoit beſoin. Un jour (a), ſes ſoldats étant prêts à ſe revolter pour leur paye qu'il n'étoit pas en état de leur donner, il dit à deux ou trois de ces mutins de le pourſuivre juſques dans la chambre de ſa mere; elle en fut ſi épouvantée, que pour ſauver la vie à ſon fils, elle leur donna ſur le champ tout l'argent qu'ils demanderent. Une autre fois, après avoir remporté une victoire ſignalée, il dit à ſa mere que Caſtor & Pollux en perſonnes l'avoient ſecouru dans le combat, & qu'il avoit fait vœu de les traitter s'il gagnoit la bataille. Il invita donc tous ſes Officiers à un feſtin avec les Dieux, & la pria de lui aider à leur donner un magnifique repas. Sa mere crut ce qu'il diſoit, elle fut même fort contente de la pieté de ſon fils, & lui envoya tout ce qu'elle avoit de plus précieux, vaſes, tables, vaiſſelle d'or & d'argent, & ſes meubles les plus riches: Jaſon convertit auſſi-tôt toutes ces richeſſes en monnoie pour payer ſes troupes. Dans une autre occaſion, étant entré chez ſa mere, il lui dit qu'il venoit la conſulter ſur des choſes qui

(a) *Polyæn. Stratag.* 6. §. 2, 3, 4 & 5.

regardoient l'Etat : elle avoit avec elle un grand nombre de femmes qui travailloient ſous ſes yeux; il la pria de les faire retirer, afin qu'il pût lui parler en ſecret ; pendant ce tems-là une troupe de Satellites qu'il avoit apoſtez, les enleverent, & il ne les rendit à ſa mere qu'après lui avoir fait payer une groſſe ſomme pour leur rançon.

Il en uſoit à peu près de même à l'égard de ſes freres (*a*). Il lui étoit né un fils, il s'agiſſoit de lui donner un nom. Il invita chez lui les principaux de la Theſſalie pour être préſens à la cérémonie. Meriones ſon frere, qui étoit très-riche, mais avare, ſe trouva à cette aſſemblée. Jaſon le pria de faire les honneurs de la maiſon, ſous prétexte qu'il étoit obligé d'aller à la chaſſe pour faire une partie des proviſions dont il avoit beſoin. Tandis que ſon frere étoit occupé à recevoir les conviez, Jaſon accompagné d'une troupe de gens de cheval, alla droit à Pagaſe, entra dans ſa maiſon, y prit vingt talens, revint avec un viſage gai & content à la fête qui ſe célébroit chez lui, & pria ſon frere de faire les ſacrifices accoûtumez, & de donner un nom à ſon fils. Meriones pendant ce tems-là fut informé de ce que Jaſon avoit fait, & pour s'en venger il nomma ſon fils *Porthaon*, mot Grec qui veut dire *Le Pillard.*

Un jour Jaſon étant avec Polydore ſon frere

(a) *Polyan. ibid.* §. 6.

dans le tems (*a*) qu'il prenoit le bain, il le pria familierement de le frotter. Plydore le fit. Il avoit un anneau à son doigt. Jason lui dit que cet anneau l'incommodoit, & qu'il le prioit de l'ôter. Polydore par complaisance le tira de son doigt, & le donna à garder à quelqu'un qui étoit avec eux. C'étoit un des gens de Jason qui étoit venu exprès pour joüer le tour. Cet homme reçut l'anneau, & pour exécuter les ordres que Jason lui avoit donnez, il courut en diligence à la maison de Polydore. Il y trouva sa femme, lui montra l'anneau, & lui dit qu'il venoit lui demander dix talens d'or de la part de son mari. Cette femme voyant l'anneau, ne douta point que l'Envoyé ne vînt de la part de Poydore, & lui donna la somme qu'il demandoit. Quand Jason vit que son homme étoit de retour & qu'il avoit réüssi, il dit à son frere qu'il devoit être las de cet exercice qu'il continuoit depuis si long-tems, & qu'il pouvoit finir.

Dans les commencemens de son élevation, il fut obligé d'avoir recours à de si bas artifices pour se soutenir. Il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui traittoit ainsi ses amis, pût garder quelques mesures avec des étrangers. Quand on lui reprochoit ces petits tours d'adresse, il ne se faisoit point de scrupule de dire (*b*) ouverte-

(a) *Idem. ibid.* §. 7.

(b) *Plutarch. Polit. p.* 817 & 818; & *de San. tuendâ p.* 135.

ment qu'il croyoit qu'il étoit quelquefois très-permis de commettre de petites injustices, lorsqu'elles pouvoient servir de moien pour parvenir à de grandes fins & pour exécuter des desseins importans.

En peu de tems Jason se vit (a) à la tête d'une puissante armée; elle n'étoit pas nombreuse, mais c'étoient tous hommes forts, courageux, & dont chacun en valoit plusieurs autres. Il avoit coûtume d'exercer tous les jours ses troupes: il congédioit ceux qui ne lui paroissoient pas propres à soutenir les fatigues de la guerre: ceux au contraire qu'il voyoit se comporter en gens de cœur dans quelqu'occasion que ce fût, il les récompensoit aussi-tôt par une double paye; & si quelqu'un de ses soldats se distinguoit au-dessus des autres par un mérite extraordinaire & par quelque grand exploit, il lui donnoit la paye de trois, & même de quatre. Sa maxime constante étoit qu'un Général doit distribuer à ses troupes ces sortes d'honneurs & de récompenses militaires, qui coûtent peu, & dont cependant les soldats font un grand cas. Il s'appliquoit outre cela à connoître le caractére de ceux qui servoient sous lui, & leur donnoit les récompenses qu'il croyoit les plus conformes à leurs inclinations. Les malades & les blessez faisoient l'objet le plus particulier de ses soins. Il donnoit la sépulture à ceux qui

(a) *Xenoph. l. 6. c. 1. §. 4.*

mouroient à son service, avec des marques de distinction qui inspiroient aux vivans une nouvelle ardeur.

Comme le succès de ses entreprises dépendoit beaucoup de l'expédition, il accoûtumoit ses soldats à marcher en diligence, & à être prêts à toute heure, tant de nuit que de jour. Ses troupes avoient honte de se plaindre des fatigues, quand elles voyoient que leur Général en prenoit sa part, & qu'il ne s'exposoit pas moins que le simple soldat aux plus grands périls, renonçant même aux plaisirs & se refusant le repos nécessaire lorsqu'il avoit quelque grand dessein en vûë, ne s'arrêtant point pour prendre ses repas, mais mangeant & marchant en même tems.

On dit qu'il excella sur-tout dans l'art de la surprise. En voici (a) un exemple remarquable. Ayant dessein de se saisir d'une ville de Thessalie, il ordonna à ses troupes de s'assembler bien armées & bien équippées, afin qu'il en fît la revûë & qu'il leur donnât en même tems les arrerages de leur paye. Tandis qu'elles étoient au milieu de leurs exercices, on lui vint annoncer que quelques ennemis ravageoient le pays, & qu'ils étoient à la même distance que la ville qu'il avoit dessein de prendre. Les soldats animez par cette nouvelle, prierent leur Général de les mener contr'eux dans le moment, pour punir

(a) *Polyæn. l. 6. c. 1. §. 1.*

leur insolence. Jason les prit au mot, & les fit marcher droit à la ville qui ne s'attendoit à rien moins; elle fut forcée de se rendre dès la premiere attaque, tandis que les vainqueurs sçavoient à peine ce qu'ils faisoient, & qu'ils n'étoient pas moins surpris que les vaincus.

Jason employoit tour à tour les artifices & la valeur, souvent même il se servoit de ces deux moiens tout à la fois : il étoit presque toûjours sûr du succès, & rarement il sçut ce que c'étoit que d'échoüer dans ses entreprises. Après avoir vaincu la plûpart des villes de Thessalie sans beaucoup de difficulté, il fit la guerre aux Dolopes & aux Maraques. Ces deux peuples habitoient des Provinces voisines de la Thessalie, au midi du Pinde. Ils étoient Grecs d'origine (*a*), & dans les siecles précedens ils avoient été soumis aux Thessaliens, mais depuis quelque-tems ils avoient secoué le joug : Jason (*b*) les fit bien-tôt rentrer dans l'obéïssance. L'Epire étoit alors gouvernée par Alcetas. C'étoit un homme puissant, il faisoit une figure considérable dans la Grece, & étoit allié de la ville d'Athénes : mais toute sa grandeur ne servit qu'à relever l'éclat des victoires que Jason remporta sur lui.

Dans une des batailles que livra Jason (*c*), il

(a) *Strabo l. 8. p. 299.* où il cite *Homer. Iliad. 8.*

(b) *Xenoph. l. 6.*

(c) *Cicer. de Nat. Deor. l. 3. c. 28 ; Plin. l. 7. c. 51.*

lui

lui arriva une avanture qui a toûjours été regardée comme une des merveilles les plus remarquables de l'Antiquité. Il avoit été longtems tourmenté d'un mal, qui après avoir resisté à tous les remedes imaginables, étoit enfin regardé comme incurable, lorsqu'un coup qu'il reçut dans le combat, lui fit une large blessure, perça l'abcès, & lui procura dans le moment beaucoup de soulagement & ensuite une prompte guerison. D'autres Auteurs disent que ce fut d'un assassin (*a*) particulier, & non dans une bataille, qu'il reçut cet heureux coup qui le guérit entierement.

Jason n'estimoit tous ces avantages qu'autant qu'ils pouvoient lui servir de moiens pour parvenir à d'autres infiniment plus grands. Comme il avoit besoin d'alliances étrangeres pour l'exécution de ses desseins, il fit une ligue avec Amyntas (*b*) Roi de Macedoine, le plus puissant de tous les Barbares qui étoient voisins de la Thessalie. Entre toutes les villes de la Grece il n'y en avoit aucune dont les Thessaliens eussent pris plus vivement le parti que celle de Sparte. Nous voyons même que le pere de Jason en particulier avoit entiérement épousé les interêts de cette ville. Mais les Lacedémoniens étoient alors le plus puissant peuple de toute la Grece, & il étoit

(a) *Val. Max.*

(b) *Diodor. Sic. Ol.* 102. *an.* 3. *p.* 488.

beaucoup plus de l'interêt de Jaſon d'affoiblir autant qu'il pouvoit cette trop grande puiſſance, que de la ſoûtenir. C'eſt pourquoi il rompit avec eux, & fit une étroite alliance avec les Thébains qui étoient alors en guerre avec Sparte, s'obligeant à les ſecourir par tout où ils auroient beſoin de ſes forces.

Il étoit auſſi allié des Athéniens. Mais ſi l'on peut compter ſur ce que diſent quelques (a) Auteurs, le traitté d'alliance ne ſe fit pas de bonne foi, & il paroît qu'il étoit extrémement déſavantageux à Jaſon. On dit qu'Iphicrates, Général des troupes Athéniennes en Theſſalie, & Jaſon, ſe firent des propoſitions de paix, & qu'ils ſe trouverent deſarmez au rendez-vous où devoit ſe faire le traitté; que les conditions étant arrêtées, on fit un ſacrifice afin que les deux Généraux juraſſent ſur les entrailles de la victime qu'ils obſerveroient inviolablement tous les articles dont on étoit convenu; que tandis que Jaſon étoit occupé à égorger la victime, Iphicrates lui arracha le couteau, qu'il le lui préſenta à la gorge, & que par ce moien il le força à accepter de nouveaux articles qu'il fit inſerer dans le traitté; que Jaſon pour éviter la mort dont il le menaçoit, fut obligé d'y conſentir, & qu'il fit tout ce qu'Iphicrates voulut. Mais je croi que cette Hiſtoire n'eſt qu'un conte fait à plaiſir:

(a) *Polyæn. l. 3. c. 9. §. 40.*

elle n'est rapportée que par un Auteur qui fait mille fautes; il la raconte d'une maniere fort embroüillée; & d'ailleurs elle paroît suffisamment refutée par le silence de plusieurs autres Historiens, qui ont plus d'autorité, & qui en nous donnant l'Histoire de ce tems-là, ne disent point qu'il y eût guerre entre Athénes & la Thessalie. Quoiqu'il en soit, l'alliance de Jason avec les Athéniens est très-certaine.

Jason étoit alors maître de toutes les villes considérables (a) de la Thessalie, excepté Pharsale. Polydamas étoit Gouverneur de la Citadelle de cette ville & de tout le pays qui en dépendoit. C'étoit un homme d'une grande réputation, aimé des petits & des grands, à cause de sa magnificence, de sa douceur, de son caractére bienfaisant, & de la bonté avec laquelle il recevoit chez lui ses amis & même les étrangers. Son intégrité & son zêle pour la Patrie étoient ses deux vertus les plus éminentes. C'étoit lui qui recevoit tout l'argent du Trésor public, & qui en disposoit; tous les ans il rendoit ses comptes avec la derniere exactitude: loin de profiter de l'argent qui passoit par ses mains, & d'en détourner la moindre partie à son profit, souvent il dépensoit une partie de son bien qui étoit très-considérable, lorsque les besoins de l'Etat le demandoient; & jamais il ne prenoit sur les revenus de la ville

(a) *Xenoph. l. 6, 1, 2, 3 & 4.*

ce qui lui étoit dû, que lorſqu'il le pouvoit faire ſans porter le moindre préjudice au public.

Polydamas s'étoit toûjours opposé à la puiſſance de Jaſon; avec les forces de la ville dont il étoit gouverneur & celles de quelques places moins importantes qui en dépendoient, il avoit souvent retardé ſes conquêtes, quoiqu'il ne pût pas les arrêter entierement. Jaſon ne ſouhaitroit rien tant que de gagner un homme de ce caractére: il fit d'abord une treve avec Polydamas; enſuite il alla lui-même à Pharſale pour tâcher de le mettre dans ſes intérêts. Il lui dit qu'il venoit pour conclure une alliance avec lui; & le priant de faire attention à ſes conquêtes & à ſa puiſſance: » Vous voïez, ajoûta-t-il, que » j'ai obligé les plus puiſſantes villes de la Theſ» ſalie à s'allier avec moi. Vos armes ſe ſont op» poſées à mes deſſeins: mais vous devez être » convaincu par le ſuccès qu'ont eu tous vos ef» forts joints enſemble, que vos forces ſeules » ne ſont pas capables de m'épouvanter. J'ai ſix » mille mercenaires qui ſervent ſous mes éten» dars. Il ne vous ſeroit peut-être pas impoſſible » d'en lever autant dans les villes qui dépen» dent de vôtre gouvernement. Mais croiez» vous que vos troupes ſans expérience, ſans » diſcipline, toutes compoſées de vieux ſoldats » qui ont oublié le métier de la guerre, puiſ» ſent tenir contre les miennes, qui ſont les plus » braves, les plus hardies, & les mieux diſci-

» plinées de toute la Grece? Si j'avois affaire à
» un ennemi, je ne demanderois pas une plus
» grande supériorité de forces. Mais, Polyda-
» mas, je veux être votre ami, & je veux que
» vous soïez le mien. Je préfere une alliance faite
» librement, à tous les avantages que peuvent
» me donner mes conquêtes. Je sçai que votre
» Patrie vous estime, je sçai les justes égards
» qu'elle a pour vous. Si vous voulez employer
» votre crédit en ma faveur, vous serez après
» moi le plus grand homme de la Grece; ce
» n'est qu'à ces conditions que je recherche vo-
» tre amitié. Au reste il n'y a rien d'impossible
» dans la promesse que je vous fais. Si vous me
» rendez maître de votre ville & des places qui
» en dépendent, il ne me sera pas difficile de me
» faire Général de toute la Thessalie, & ce ca-
» ractére me mettra à la tête d'une puissante ar-
» mée. Vos compatriotes sont forts & vigoureux;
» ils ont naturellement de la valeur, il ne leur
» manque que d'être disciplinez. Reposez-vous
» sur moi du soin de les former; je les accoutu-
» merai à la fatigue & à une éxacte discipline;
» après cela ils ne craindront plus aucun ennemi.
» N'apprehendez rien de la part des peuples voi-
» sins, ils ne seront pas en état de nous résister:
» Les villes de Grece qui font la guerre aux
» Lacedémoniens, sont mes alliées; elles ne de-
» manderont pas mieux que de servir sous moi,
» je serai en état de les venger & de leur assurer la

» victoire. Quand la puissance de Sparte sera rui-
» née ou affoiblie, il n'y aura plus de troupes en
» campagne qui puissent s'opposer à mes armes.
» Les Atheniens même, qui prétendent à l'em-
» pire de la mer, nous trouveront bien-tôt leurs
» Superieurs: lorsque nous serons maîtres de la
» Macedoine, comme il nous est facile de le de-
» venir quand il nous plaira, le bois qu'elle four-
» nit aux Atheniens, sera en notre disposition;
» nous pourrons faire bâtir un plus grand nom-
» bre de vaisseaux qu'ils n'en peuvent mettre en
» mer; nos esclaves rempliront ces vaisseaux,
» quelque grands que nous les puissions faire;
» vous sçavez que nous en avons plus qu'il ne
» nous en faut. Quant aux provisions, pouvons-
» nous en manquer, nous qui faisons porter une
» si grande quantité de bled dans les païs voisins?
» Quel avantage n'aurons-nous pas sur ceux qui
» sont obligèz d'en acheter? Les tributs que nous
» levons sur les peuples de la terre ferme, vien-
» nent plus aisément dans nos coffres que ceux
» que levent les Atheniens sur un grand nombre
» de petites Isles dispersées. Nous avons donc
» une infinité d'avantages sur les Grecs. D'un
» autre côté, si nous voulons tourner nos armes
» contre la Perse, la conquête en sera beaucoup
» plus facile que celle de la Grece. Les Perses
» sont des peuples esclaves; leur cœur répond à
» la bassesse de leur condition; ils ignorent ce
» que c'est que le courage & la valeur. Com-

» ment pourront-ils résister à des forces comme
» les nôtres? Jugez-en par les Grecs qui accom-
» pagnerent autrefois Cyrus & Agesilaus; ils en
» sont une preuve suffisante.

Polydamas n'avoit rien à répondre à ce discours, il ne pouvoit alleguer que l'alliance que sa Patrie avoit faite avec Sparte, & l'injustice qu'il y auroit eu à se joindre aux ennemis de cette ville qui ne lui avoit donné aucun sujet de plainte. Jason aïant entendu ces raisons, lui dit qu'il approuvoit la génerosité de ses sentimens, & qu'il en avoit d'autant plus d'envie de devenir son ami. Il le pria d'aller à Sparte pour voir quels secours il en pouvoit attendre. » Si vous
» trouvez, ajoûta-t-il, que les Lacedémoniens
» puissent vous accorder des secours assez grands
» pour me résister, au nom de tous les Dieux,
» Polydamas, acceptez-les; pour moi je sçaurai
» ce que j'aurai à faire, & je suis préparé à tous
» les évenemens de la guerre. Mais avant que
» d'accepter le secours qu'ils vous offriront, exa-
» minez bien si avec ce renfort vous serez en
» état de soutenir contre moi. Car si vous ex-
» posez sans aucune nécessité votre ville aux mal-
» heurs d'une guerre inégale, notre Patrie ne
» peut manquer d'en souffrir, & vous serez à
» votre réputation une tache ineffaçable.

Jason ne hazardoit pas beaucoup en faisant cette proposition à Polydamas. Il connoissoit

assez l'état des affaires de Sparte (a) pour être persuadé que cette ville n'enverroit aucun secours qui méritât d'être accepté par Polydamas, ou qui pût l'inquieter lui-même. Cependant Polydamas suivit l'avis de Jason, il alla droit à Sparte, & rendit au conseil de cette ville un fidéle compte des propositions qui lui avoient été faites. Il dit aux Lacedémoniens que s'ils pouvoient lui fournir un corps de troupes assez considérable pour résister avec vigueur aux entreprises de Jason, il étoit persuadé que plusieurs villes de Thessalie profiteroient de l'occasion pour se revolter contre lui, mais que s'ils n'avoient que des soldats sans expérience ou des esclaves à demi armez à lui donner, ils s'exposeroient eux-mêmes à la honte d'être vaincus & ne feroient qu'avancer les projets & les triomphes de Jason. Les Lacedémoniens ayant mûrement examiné l'état de leurs affaires, répondirent enfin à Polydamas qu'ils ne pouvoient lui donner les secours qu'il demandoit, & qu'il eût à prendre les mesures qu'il jugeroit convenables tant pour le bien de la Patrie que pour son intérêt particulier.

Polydamas (b) étant de retour en Thessalie, conjura Jason de ne le pas forcer à lui livrer la Citadelle de Pharsale, mais de lui permettre de la conserver à ceux qui lui en avoient donné le

(a) *Xenoph. l. 6. c. 1. §. 2 & 5.* | (b) *Xenoph. ibid.*

gouvernement

gouvernement. Il lui promit en même tems d'employer tout son crédit & toute son autorité pour engager les Pharsaliens à faire alliance avec lui, & à donner leur consentement pour qu'il fut élû Général de toute la Thessalie; il lui donna même ses fils en ôtage, afin de l'assurer de sa fidélité. Jason lui accorda sa demande; il fit un traité de paix avec les Pharsaliens; & bientôt après, par une Loi que toutes les villes confirmerent, il fut déclaré Général de la Thessalie.

Ce titre de Général, quelque modeste qu'il parût, renfermoit en effet toute la puissance qui est attachée à la royauté (a), & Jason est ordinairement appellé Tyran ou Monarque de Thessalie. Pour premier acte de sa puissance, il ordonna à toutes les villes de Thessalie de lui fournir chacune autant de soldats qu'elles pourroient en lever. Par ce moien il se vit bientôt à la tête d'une armée de huit mille chevaux, & de vingt mille hommes de pied pesamment armez, outre un nombreux corps de frondeurs. Il imposa aussi aux nations voisines les mêmes tributs qu'elles avoient payez dans le tems que la Thessalie étoit dans sa plus grande puissance. Les troupes qu'il commandoit, firent promptement exécuter mes ordres.

Une des premieres choses que fit Jason après

(a) *Xenoph. ibid.*

qu'il fut établi dans son Gouvernement (a) fut une action très-généreuse. Timothée, fils de Conon, qui étoit dans ce tems-là Amiral d'Athénes, étoit son intime ami. On l'avoit envoyé au secours des Corcyréens, alors assiegez par les Lacedémoniens, & réduits aux dernieres extrémitez. Le décret par lequel il fut fait Amiral, lui ordonnoit d'équipper soixante vaisseaux, mais il n'y en avoit pas un si grand nombre au port d'Athénes ; de sorte que Timothée n'osant se mesurer avec un ennemi dont la flotte étoit beaucoup plus nombreuse que la sienne, fit voile vers les Isles pour fournir le nombre de vaisseaux qu'il avoit ordre d'équipper. Ses ennemis en prirent occasion de l'accuser de négligence : les Athéniens qui voyoient qu'il laissoit écouler le tems propre à la navigation, commencerent à craindre que ce délai n'eût de mauvaises suites ; & sans examiner d'avantage les raisons qui l'obligeoient à temporiser, ils le rappellerent, & mirent Iphicrates à sa place. Timothée étant retourné à Athénes, fut poursuivi en justice avec beaucoup d'animosité ; la condamnation & l'exécution d'un Officier qui étoit son ami & qui n'avoit rien fait que par ses ordres, étoit un triste présage du jugement auquel il devoit s'attendre. Tous ses amis comparurent pour lui, & prirent sa défense, afin de le tirer d'un si pressant danger. Jason

(a) *Demost. in Timoth. p.* 1074 & 1075 ; *Corn. Nep. in Tim. c.* 4 ; *Xenoph. l.* 6. *c.* 2. §. 7 & 8.

fut un des principaux : il vint à Athénes sans gardes & sans escorte ; & dans un tems où il étoit le Tyran le plus puissant de toute la Grece, il interceda pour son ami comme simple particulier & en qualité de suppliant. Il falloit à Timothée une aussi puissante intercession pour le tirer d'affaire ; il fut enfin déclaré innocent, & il ne vêcut que pour rendre de grands services à sa Patrie. Quelques Autheurs (a) disent que dans la suite il fit la guerre à Jason, & mettent cette prétendue guerre au nombre des services qu'il rendit à la République. Mais ils se trompent lourdement. Timothée étoit un assez zêlé Défenseur de la Patrie pour ne pas lui refuser ses services contre tous & par tout où elle avoit besoin de lui ; & si Jason eût fait quelque entreprise injurieuse à la ville d'Athénes, il l'auroit sans doute défendue, quoiqu'avec regret, même contre celui à qui il devoit la vie : mais il n'eut jamais le malheur d'être reduit à une si dure nécessité.

Jason alla aussi à Thebes (b), mais pour une affaire bien differente ; c'étoit pour offrir deux mille piéces d'or à Epaminondas, afin de le mettre dans ses intérêts. Il suffit de connoître un peu le caractére d'Epaminondas, pour prévoir la réponse qu'il lui fit. Quoiqu'il fût réduit à une extrême pauvreté, il refusa l'or que Jason lui offroit, & lui dit qu'il regardoit ses offres comme

(a) *Corn. Nep.*

(b) *Plut. in Apophth. p. 193 ; & de Gen. Socr. p. 583.*

une injure atroce. Un procédé si généreux, loin de diminuer l'estime que Jason avoit pour lui, ne fit que l'augmenter. Jason eut toûjours une haute idée de lui, mais il avoit une liaison plus étroite avec Pelopidas l'autre Général des Thébains, qui étoit un homme d'une vertu plus sociable.

Quand les Thébains eurent remporté à Leuctre une victoire complette (a) sur les Lacedémoniens, ils envoyerent aussi-tôt vers Jason, pour le prier de leur aider, comme il y étoit obligé par le traité qu'il avoit fait avec eux, à profiter de leur avantage. Jason étoit alors occupé à repousser les Phocéens qui étoient entrez sur ses terres sans lui avoir déclaré la guerre. Mais il les méprisoit trop pour differer à cause d'eux de marcher au secours de ses Alliez. Il ordonna qu'on équippât quelques galeres, comme s'il eût eu dessein d'aller par mer au secours des Thébains, & presque dans le même tems il se mit en marche par terre à la tête du petit nombre de troupes qu'il avoit alors, qui ne montoient pas, dit-on, à plus de quinze cens hommes de pied, & cinq cens chevaux. Il fit une si prompte diligence, qu'il arriva à quelques villes avant même qu'on sçût qu'il en eût pris la route ; de sorte que les peuples qui avoient interêt de s'opposer à son passage, n'avoient pas encore rassemblé

(a) *Xenoph. l. 6. c. 4. §. 21 ; Diodor. Sic. Ol. 102. an. 2. p. 486.*

leurs troupes pour l'arrêter, dans le tems qu'il étoit déja bien loin au-delà de leur territoire.

Par ce moien il arriva au Camp des Thébains (*a*) sans difficulté & sans la moindre perte. Il n'y avoit pas long-tems qu'il y étoit, lorsque les Thébains croyant qu'il se présentoit une occasion favorable pour attaquer l'ennemi, lui donnerent les ordres nécessaires pour livrer bataille. Mais Jason qui étoit dans la résolution de ne point agir, leur conseilla de ne pas livrer bataille. « Les » avantages que vous avez déja remportez, leur » dit-il, sont assez considérables ; il ne faut pas » vous exposer au danger de les perdre pour » vouloir poursuivre avec trop d'ardeur vos nou- » velles Conquêtes. Ne voyez-vous pas que vos » victoires n'ont commencé que dans le tems que » vous avez été réduits aux dernieres extrémitez ? » Songez qu'il peut arriver la même chose aux » Lacedémoniens. Si vous les poussez à bout, » vous avez tout à craindre de leur valeur ; for- » cez à défendre leurs vies, ils rassembleront tou- » tes leurs troupes, ils feront leurs derniers efforts, » & combattront en désesperez. Il semble que les » Dieux prennent plaisir à rabbaisser ceux qui s'é- » levent avec insolence, & à relever ceux qui sont » accablez sous leurs ruines.

Cette maniere de raisonner n'étoit pas la plus juste du monde, & Jason étoit fort éloigné de

(*a*) *Xenoph. l. 6. c. 4. §. 22 & 23.*

croire la belle Morale qu'il prêchoit à ses Alliez. Mais il étoit persuadé qu'un nouveau combat acheveroit la ruine des Lacedémoniens, & il ne vouloit pas les perdre entierement. Il voyoit bien que tandis que Thebes & Lacedémone seroient rivales, elles s'occuperoient à se disputer la superiorité, & que pendant ce tems-là il pourroit suivre à loisir l'exécution de ses projets, au lieu que si l'une de ces deux villes devenoit maîtresse de l'autre, elle seroit en état d'arrêter ses conquêtes. Peut-être les Thebains sentoient-ils bien les véritables raisons qui le portoient à leur donner de semblables conseils; peut-être se répentoient-ils de s'être tant pressez de l'appeller à leur secours dans le tems qu'ils auroient pû soutenir la guerre par eux-mêmes. Quoiqu'il en soit, dans les conjonctures où ils étoient ils crurent qu'il valoit mieux suivre les conseils d'un allié qui étoit en état de se faire obéïr.

Après avoir détourné les Thebains de livrer bataille à leurs (a) ennemis, Jason s'adressa aux Lacedémoniens. Il leur dit que son pere avoit eu de grandes obligations à la ville de Sparte, que lui-même il ne leur en avoit pas moins, & qu'il leur étoit toûjours attaché d'une façon particuliere; que c'étoit dans cet esprit qu'il prenoit leurs intérêts & qu'il veilloit à leur conservation: Qu'il leur conseilloit de faire réflexion que leurs

(a) *Xenoph. ibid.* §. 24, 25 & 26.

troupes découragées par leur défaite, n'étoient pas en état de combattre contre une armée enflée de sa victoire : qu'il pouvoit les assurer que quelques-uns de leurs Alliez pensoient à les abandonner, qu'ils communiquoient déja avec leurs ennemis, & qu'incessamment ils se rangeroient de leur côté : qu'il n'y avoit plus d'espérance de salut pour eux que dans une treve ; qu'il ne leur seroit pas difficile de l'obtenir, & qu'il s'employeroit lui-même à la leur faire accorder, parce qu'il s'interessoit à leur conservation : qu'avec le tems ils pourroient oublier leur défaite, récouvrer leur ancienne puissance, & qu'enfin ils cesseroient de regarder les Thebains comme invincibles.

Telles furent les raisons dont se servit Jason pour engager les Lacedémoniens à demander une treve. Ils ne jugerent pas à propos d'examiner les motifs qui pouvoient le porter à leur donner ce conseil. Convaincus que c'étoit le meilleur parti qu'ils pussent prendre, ils le remercierent de l'avis qu'il leur donnoit, & le prierent de s'employer auprès de ses Alliez pour leur obtenir la treve qu'il leur avoit proposée. Les Thebains, déja préparez par Jason, consentirent si facilement à ce qu'on leur demandoit, que les Lacedémoniens étonnez de ce que leurs affaires alloient si bien, commencerent à craindre que l'ennemi ne cachât quelque mauvais dessein en leur accordant une si grande faveur avec

si peu de précaution. Dans cette crainte ils résolurent de prendre quelques mesures pour se mettre en sureté, & ne se fierent nullement à la treve : ils firent sortir toutes leurs forces en une nuit, & après une prompte marche ils se posterent à une grande distance des Thebains, afin que si ceux-ci avoient dessein de tomber sur eux pendant la treve, ou qu'ils se répentissent d'y avoir consenti si facilement, ils ne pussent pas les attaquer subitement.

Jason en retournant en Thessalie par la Phocide, prit (a) les Fauxbourgs d'Hyampolis, ravagea le terres de cette ville, & tua un grand nombre de ses Citoyens. Il paroît que les habitans d'Hyampolis avoient eu plus de part que d'autres dans l'irruption des peuples de la Phocide en Thessalie; car après en avoir fait un exemple, il traversa le reste de la Phocide sans aucun acte d'hostilité.

L'année suivante (b) Jason fit irruption dans la Locride, & assiégea Heraclée en Thrachinie. C'étoit une ville très-forte; & par sa situation auprès des Thermopyles c'étoit une des clefs de la Grece du côté de Thessalie. Jason connoissoit trop la grandeur de sa puissance pour craindre que ceux qui étoient ou seroient en possession de cette ville, ne pensassent à l'attaquer de ce

(a) *Xenoph. ibid. §. 27.*

(b) *Xenoph. ibid. Diod. Sic Ol. 102 & 103. p. 487.*

côté

côté-là ; mais il apprehendoit qu'Heraclée ne tombât en d'autres mains, & qu'il ne trouvât plus un passage si facile pour entrer dans la Grece. Dans cette crainte, lorsqu'on lui eut livré la ville, il jugea à propos d'en raser les fortifications, & donna toutes les terres d'alentour aux Oetéens & aux Meliens. Il alla de là en Perrhébie, & se rendit maître des villes de cette province, partie par la force de ses armes, partie par l'art de la persuasion.

Jason devint alors le plus grand Prince (a) de toute la Grece. Quand il fut de retour en Thessalie, sa réputation se répandit par tout, tant parce qu'il fut reconnu par les états pour Seigneur du païs, que parce qu'il avoit toûjours sur pied plusieurs compagnies d'infanterie & de cavalerie composées de gens endurcis au travail, hardis, disciplinez, & capables de tout entreprendre. On recherchoit son alliance de toutes parts, &ceux qui étoient assez heureux pour l'obtenir, faisoient voir par le respect & par les honneurs qu'ils lui rendoient combien ils estimoient la faveur qu'il leur avoit accordée. Il eut, comme remarque Xenophon, un bonheur qui ne lui fut commun avec aucun Prince de son tems ; ce bonheur consistoit en ce que jamais personne ne le méprisa & ne chercha à le blâmer. Sa

(a) *Xenoph. l. 6 ; Diod. Sic. Isocr. ad Phil. p. 251 ; Val. Max. l. 9. c. 10. § 3.*

modération, son caractére populaire, la justice & l'équité dont il observoit généralement les regles dans toutes ses actions, le faisoient aimer de ceux à qui il commandoit. Pendant qu'il flattoit l'ambition de ses compatriotes, en leur faisant esperer par les mêmes raisons dont il s'étoit servi pour gagner Polydamas, qu'un jour ils pourroient devenir maîtres de la Grece, il donnoit à entendre au reste des villes Grecques qu'il avoit dessein de faire une expédition contre les Perses. Toute la Grece applaudissoit à ce projet, elle élevoit jusqu'aux ciel la générosité de l'entreprise, & loüoit les desseins de Jason d'une maniere très-propre à lui faire perdre la pensée de réduire sa Patrie en servitude dans le tems qu'il pouvoit la venger avec tant de gloire.

Jason étoit dans la quatriéme année de son regne (*a*), lorsque la fête des jeux Pythiens étant proche il ordonna aux villes de son obéissance d'engraisser des bœufs, des agneaux, des moutons, & des porcs, & de se préparer pour la solennité des Sacrifices. Xenophon (*b*) dit qu'il seroit difficile de faire l'enumeration de toutes les villes qui lui obéïssoient : il paroit qu'il y en avoit un très-grand nombre, puisqu'on voit par le même Auteur que, quoique la taxe qu'il avoit imposée à chaque ville fût fort médiocre, on ne lui fournit pas moins de

(a) *Xenoph. l. 6. c. 4. §. 29 & 30.* | (b) *Xenoph. l. 6. c. 1. §. 7.*

mille bœufs & plus de dix mille piéces d'autre betail : Il avoit fait publier par un Heraut qu'il donneroit une couronne d'or pour récompense à la ville qui auroit fait engraisser le plus beau bœuf pour le Sacrifice. Il ordonna aussi à tous les Thessaliens de se tenir prêts dans le même-tems pour l'accompagner dans son voyage, aïant intention, comme le bruit s'en répandit alors, de présider en personne à l'assemblée & aux jeux Pythiens.

Les Delphiens & les habitans des environs de Delphes (*a*) n'approuvoient pas trop la dévotion de Jason ; ils le soupçonnoient même de vouloir enlever les thrésors de leur Dieu. On publia comme un fait certain, qu'ayant demandé à l'oracle quelles mesures ils devoient prendre si Jason touchoit aux sacrez thrésors, le Dieu leur avoit répondu qu'il y pourvoiroit lui-même. Il y a toute apparence qu'on fit cet oracle après la mort de Jason.

Ce grand homme fut assassiné (*b*) au milieu de ses vastes entreprises, d'où dépendoit le sort de la Grece ou de l'Asie. Tandis qu'il étoit occupé à faire la revuë de la cavalerie Pheréenne, s'étant assis dans un endroit commode pour donner audiance, sept jeunes hommes s'approcherent de lui sous prétexte de se soumettre à sa décision au sujet d'un differend qu'ils feignoient d'avoir ensemble ; & quand ils furent autour de

(a) *Xenoph. ibid.* §. 30. | (b) *Xenoph. ibid.* §. 31.

lui, ils l'attaquerent tous à la fois, le percerent de plusieurs coups, & le mirent presqu'en piéces.

On ne sçait pas bien ce qui porta ces assassins à un si noir (a) attentât. Quelques Auteurs disent qu'un maître d'école s'étant plaint à Jason d'avoir été maltraité & battu par quelques jeunes gens, il lui permit ou de leur faire payer une amende de trente dragmes ou de leur donner à chacun dix coups de bâton; que le maître d'école choisit cette derniere punition, & que les jeunes gens irritez d'un traittement si indgne, s'en vengerent par la mort de Jason qui avoit permis à un pedant de les traitter de la sorte. D'autres prétendent (b) que les assassins ne commirent cette action que dans la vûë de s'immortaliser en délivrant la Grece d'un homme qu'elle redoutoit & dont la puissance étoit plus grande que son mérite.

Il est certain que les Grecs en userent envers les assassins comme s'ils leur eussent eu les plus grandes obligations. Les gardes de Jason étant accourus (c) à son secours, percerent d'un coup de lance un des sept jeunes gens pendant qu'il étoit encore à poignarder leur maître. Un autre qui s'étoit déja fait jour à travers les rangs, fut arrêté & criblé de coups comme il montoit à cheval. Les cinq autres qui avoient leurs chevaux tous prêts, s'échapperent par differentes

(a) *Val. Max. l. 9 c. 10 §. 2.*
(b) *Diod. Sic.*
(c) *Xenoph. ibid. §. 32.*

routes, & chercherent un Asyle chez les Grecs. Non seulement ils y furent bien reçus, mais on leur rendit de grands honneurs, dont ils ne furent redevables qu'aux excessives frayeurs que la vûë de la tyrannie de Jason avoit jettées parmi un peuple qui avoit une si juste idée de la liberté, & qui en connoissoit si bien le prix, qu'il ne pouvoit envisager les chaines comme un objet agréable, ni se resoudre à obéïr à un Tyran, quelque doux que fût le joug de sa domination.

Polydore (a) & Polyphron, freres de Jason, lui succederent au gouvernement de Thessalie par le choix des Thessaliens. Ils ne regnerent pas long-tems ensemble. Dans un voyage qu'ils faisoient à Larisse, Polydore fut trouvé mort le matin, après avoir bien passé la nuit précedente. Polyphron son frere fut soupçonné de l'avoir étranglé dans son lit. Quelques crimes qu'il commit pendant qu'il regna seul, confirmerent ce soupçon. Il fit assassiner Polydamas dont Jason avoit recherché l'amitié avec tant d'empressement; huit des principaux Citoyens de Pharsale furent aussi égorgez par son ordre. Il bannit plusieurs Citoyens de Larisse, & se préparoit à exercer sa tyrannie d'une façon plus cruelle, lorsqu'après avoir regné un an, il fut assassiné lui-même par Alexandre de Pheres, que les Thessaliens éleverent sur le thrône par reconnoissan-

(a) *Xenoph. ibid.* §. 33. & 34; *Diod. Sic. Ol.* 102 *an.* 4 *p.* 489.

ce du ſervice qu'il leur avoit rendu en les délivrant d'un Tyran ſi cruel.

Alexandre de Pheres (*a*) étoit gendre de Jaſon, ayant épouſé Thebé ſa fille. C'étoit un Prince très-courageux : il fit la guerre contre les Thebains & les Atheniens, & tua Pelopidas Général des Thebains. Sous ſon regne la puiſſance de la Theſſalie fut toûjours formidable par mer & par terre. Il fut auſſi héritier de la plûpart des ruſes de Jaſon ſon Prédeceſſeur ; mais il n'eut aucune autre de ſes qualitez. Son avarice & ſa cruauté furent également exceſſives, de ſorte qu'il n'y eut pas une des onze années de ſon regne qui ne fût ſouillée des crimes les plus noirs. Les Theſſaliens porterent le joug de ſa tyrannie ſans jamais pouvoir le ſecouer par eux-mêmes. Ils en furent enfin délivrez par une femme ; ce fut par la femme même du Tyran. Il n'étoit pas naturel qu'ils attendiſſent leur délivrance d'une perſonne qui lui étoit ſi proche.

L'énormité (*b*) des crimes d'Alexandre lui rendoit ſuſpects tous ceux qui l'approchoient. Quoiqu'il aimât paſſionnément ſa femme, elle ne lui étoit pas moins ſuſpecte que toute autre perſonne. Il faiſoit marcher devant elle un eſclave avec une épée nuë lorſqu'elle entroit dans ſa chambre, & commandoit à

(a) *Xenoph. ibid.* §. 37; *Plut. in Pelop.*

(b) *Xenoph. ibid.* §. 35, 36 & 37; *Cic. Offic. l.* 2. *c.* 7; *Plut. in Pel. Con. Narrat.* 50; *Diod. Sic. Olr* 105. *an.* 4. *p.* 517.

quelques-uns de ſes gardes de viſiter par tout, de peur qu'elle ne portât des armes cachées ſous ſes habits. Se voyant traitée de la ſorte, & ayant appris qu'il avoit deſſein de prendre une autre femme, elle reſolut enfin de juſtifier ſes ſoupçons. Elle avoit deux freres, qui étoient nez de la même mere, mais d'un autre pere. Un jour qu'Alexandre ſe livroit aux plaiſirs & à la débauche, & qu'il étoit moins ſur ſes gardes qu'à l'ordinaire, elle les cacha (*a*) dans ſon palais. Le Tyran plein de vin, étant entré dans ſa chambre, s'endormit profondément. Elle ôta ſecretement ſon épée de deſſus ſon chevet, & fit entrer ſes freres pour l'égorger. Ils héſiterent d'abord, & voulurent même ſe retirer. Mais elle les en empêcha, en les menaçant que s'ils tardoient encore un moment à faire leur coup, elle alloit éveiller le Tyran. Enfin intimidez par ſes ménaces, ils l'égorgerent dans ſon lit, tandis que ſa femme gardoit la porte de ſa chambre.

Tiſiphone & Lycophron (c'eſt ainſi que s'appelloient les deux freres) furent faits Gouverneurs de Theſſalie (*b*). D'abord, ſe ſouvenant des maux qu'ils avoient ſoufferts ſous la tyrannie d'Alexandre, ils s'appliquerent à procurer le bien de leurs ſujets, & ne firent rien qui fût indigne du glorieux caractére de Liberateurs de la Patrie. Mais la ſouveraineté a des charmes trop puiſſans,

(a) *Conon*; *Iſocrat.* dans une lettre qu'il leur écrit, les appelle *fils de Jaſon*.

(b) *Diod. Sic. Ol.* 105. *an.* 4. *p.* 517.

qui enchantent peu à peu ceux qui la possédent. Ils commencerent à soudoier des troupes mercenaires, & à s'affermir sur le thrône par la mort de ceux qui pouvoient s'opposer à leurs ambitieux projets; & bientôt après, leur tyrannie ne parut pas moins insupportable que celle de leur prédécesseur. Les Thessaliens n'étant pas assez forts par eux-mêmes pour se délivrer d'un joug si odieux, appellerent Philippe de Macedoine à leur secours. Il y courut aussi-tôt; il défit les Tyrans sans beaucoup de peine, il les chassa de leurs Etats, & rétablit la Thessalie dans une liberté précaire.

Les Thessaliens tomberent dès-lors, & toute leur grandeur s'évanouit. Leur nouveau Protecteur, partie par la force de ses armes, partie en gagnant dans toutes les villes ceux qui avoient le plus d'autorité sur l'esprit du peuple, les réduisit sous sa domination, & ils dévinrent les sujets de Philippe. Les services importans qu'il tiroit de leurs troupes, principalement de leur cavalerie qui étoit la meilleure qu'il y eût en Grece, l'engagerent à s'assurer de leur obéïssance par la douceur & par de bons traittemens. Les Thessaliens servirent Philippe & Alexandre son fils avec une extréme sidélité, trop heureux de pouvoir mettre leur Patrie à couvert d'une entiere désolation, en aidant eux-mêmes à des Barbares à renverser sa constitution & ses libertez.

CHRONOLOGIE

CHRONOLOGIE

*POUR les vies d'*ENE'E*, de* TULLUS HOSTILIUS*, d'*ARISTOMENE*, de* TARQUIN *l'*ANCIEN*, de* L. JUNIUS BRUTUS*, de* GELON*, de* CYRUS*, & de* JASON*, omises par Plutarque.*

Ans de la Periode Julienne.	Ans de la prise de Troye.	ENE'E.	Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3530.		LA prise de Troye, l'an 33. du regne de Latinus, le 23. du mois Thargelion, selon Denys d'Hal. l. 1; il restoit encore 30. jours de cette année, pendant lesquels les Grecs reglerent les affaires, reçurent les Ambassades des Troyens qui s'étoient sauvez sous la conduite d'ENE'E, & firent des traittez avec eux. De-là à la premiere Olympiade il y a 407. ans entiers.	432.	1184.
3531.	1.	LES TROYENS se mettent en mer vers l'Equinoxe d'Autonne. Ils abordent en Thrace & y passent l'Hyver. De là, au commencement du Printems, ils vont en Sicile, où ils passent le reste de cette année, & l'Hyver suivant qui étoit celui de la seconde année après le sac de Troye, selon Den. d'Halicarn.	431.	1183.
3532.	2.	CETTE année, l'Hyver étant passé, les Troyens partent de Sicile, & abordent en Italie, vers le milieu de l'Eté; ils y bâtissent	430.	1182.

Ans de la Période Julienne.	*Ans de la prise de Troye.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		la ville de Lavinium, & la seconde année depuis la prise de Troye se trouve écoulée, selon Denys d'Halic. l. 1.		
3533.	3.	La troisiéme année après la prise de Troye, Ene'e étoit Roi des seuls Troyens, selon Denys d'Halic, *ibid.* C'est ici le troisiéme Eté depuis son depart. *Tertia dum Latio regnantem viderit æstas*, Virgil. Æneid. 1. v. 165.	429.	1181.
3534.	4.	Latinus étant mort la trente-sixiéme année de son regne, Ene'e lui succede à la couronne, tant du chef de Lavinie sa femme, que parce qu'on l'avoit choisi pour commander dans la guerre contre les Rutules, selon Den. d'Halic. *ibid.* Premiere année du regne d'Enée sur les Latins.	428.	1180.
3535.	5.	Seconde année du regne d'Ene'e.	427.	1179.
3536.	6.	Troisie'me année du regne d'Ene'e, Voilà les trois Hyvers ou les trois ans qu'Ene'e devoit regner en Italie après avoir subjugué les Rutules, selon Virgil. Æneid. 1. v. 265 & 266, *Tertia dum Latio regnantem viderit æstas,* *Ternaque transierint Rutulis hyberna subactis.*	426.	1178.
3537.	7.	Quatrie'me année du regne d'Ene'e tant sur les Troyens que sur les Latins. Il fut tué sur la fin de cette année ou au commencement de l'année suivante dans une nouvelle guerre contre les Rutules, selon Den. d'Hal. l. 1.	425.	1177.
3538.	8.	Cette année est la premiere du regne d'Ascagne qui succeda à Ene'e son pere.	424.	1176.

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.	TULLUS HOSTILIUS.	Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J.-C.
4044.	27 $\frac{2}{3}$	PREMIERE année du regne de TULLUS HOSTILIUS, troisiéme Roi des Romains. Elle commence la seconde année de la septiéme Olympiade, & finit en la troisiéme année de la même Olympiade; car Rome fut fondée aux fêtes Palilia, au Printems, & comme les Olympiades ne commençoient qu'en Eté, il s'ensuit de là que les années de la Fondation de Rome se rapportoient à deux années Olympiques. Voilà pourquoi je mets la premiere année du regne de TULLUS HOSTILIUS en la 27 Olympiade $\frac{2}{3}$, puisqu'elle comprenoit la fin de la seconde année & le commencement de la troisiéme année de ladite Olympiade; & ainsi des autres.	82.	670.
4047.	28 $\frac{1}{2}$	QUATRIE'ME année du regne d'HOSTILIUS; combat des Horaces, & des Curiaces. Premiere année de la Dictature qu'exerçoit Fufetius par concession, selon Den. d'Halic. l. 3.	85.	667.
4048.	28 $\frac{2}{3}$	CINQUIE'ME année d'HOSTILIUS, de la Fondation d'Albe 486, seconde de la Dictature de Fufetius par concession, selon Den. d'Halic. l. 3.	86.	666.
4049.	28 $\frac{3}{4}$	SIXIE'ME année d'HOSTILIUS, troisiéme de la Dictature de Fufetius par concession, Albe est détruite après avoir subsisté *cinq cent ans moins treize*, selon Den. d'Hal. l. 3, ainsi Albe fut détruite en sa	87.	665.

Ans de la Période Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		quatre cens quatre-vingt-septiéme année.		
4050.	$\frac{28}{29}$ $\frac{4}{1}$	CAMPAGNE d'Hostilius contre les Fidenates en la septiéme année de son regne, au commencement du Printems, aprés avoir passé tranquillement l'Hyver qui suivit la destruction d'Albe, selon Den. d'Hal. l. 3; d'où il est aisé de conclure qu'Albe fut détruite pendant l'Eté de l'année précédente.	88.	664.
4062.	$\frac{31}{32}$ $\frac{4}{1}$	DIX-NEUVIE'ME année d'Hostilius, premiere de la guerre contre les Sabins, puisque la troisiéme année de cette guerre tombe en la vingt&uniéme d'Hostilius & en la quinziéme de la destruction d'Albe, selon Den. d'Halic. l. 3.	100.	652.
4063.	32 $\frac{1}{2}$	VINGTIE'ME année d'Hostilius, seconde de la guerre des Sabins, *ibid.*	101.	651.
4064.	32 $\frac{2}{3}$	VINGT ET UNIE'ME année d'Hostilius, troisiéme de la guerre contre les Sabins, ranimez par les Latins, en la quinziéme année de la destruction d'Albe, selon le même, *ibid.*	102.	650.
4065.	32 $\frac{3}{4}$	VINGT-DEUXIE'ME année d'Hostilius, premiere de la guerre contre les Latins, laquelle dura cinq ans, selon le même, *ibid.*	103.	649.
4066.	$\frac{32}{33}$ $\frac{4}{1}$	VINGT-TROISIE'ME année d'Hostilius, seconde de la guerre contre les Latins, selon le même, *ibid.*	104.	648.
4067.	33 $\frac{1}{2}$	VINGT-QUATRIE'ME année	105.	647.

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		d'Hostilius, troisiéme de sa guerre contre les Latins, le même, *ibid.*		
4068.	33 $\frac{2}{3}$	Vingt-cinquiéme année d'Hostilius, quatriéme de la guerre contre les Latins.	106.	646.
4069.	33 $\frac{3}{4}$	Vingt-sixiéme année d'Hostilius, cinquiéme de la guerre des Latins qui dura cinq ans, selon Den. d'Hal. l. 3. Après cette guerre Hostilius ne fit rien de mémorable pendant six ans, depuis la vingt-sixiéme année de son regne jusqu'à la trente-deuxiéme qui fut l'année de sa mort, selon le même, *ibid.*	107.	645.
4075.	35 $\frac{1}{2}$	Trente-deuxiéme & derniere année de Tullus Hostilius, selon Den. d'Hal. l. 3. & l. 1.	113.	639.
4076.	35 $\frac{2}{3}$	Premiere année d'Angus Marcius, seconde année de la trente-cinquiéme Olympiade, selon le même l. 3.	114.	638.

ARISTOMENE.

La guerre s'allume entre les Lacedémoniens & les Messeniens. Les Lacedémoniens prennent la ville d'Amphée : *Ce fut*, dit Pausanias Messeniac. c. 5. *par la prise d'Amphée, que les Lacedemoniens donnerent le signal de la guerre, la seconde année de la neuviéme Olympiade, en laquelle Xenodocus Messenien remporta le prix de la course.*

Quatre ans après il se donna un combat où les Messeniens furent vaincus, Pausan. *ibid.* c. 6.

Ans de la Periode Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J.C.
		Ils se retirerent sur le Mont Ithome où il y avoit un Château qu'ils fortifierent, &c. La premiere année de la quatorziéme Olympiade en laquelle Damon Corinthien remporta le prix de la course, aprés avoir fait la guerre durant 20. ans, selon la Chronique d'Eusébe, Diodore de Sicile l. 15. p. 378. de l'édition Greque-Latine, & Pausanias *ibid.* c. 13, les Messeniens abandonnent Ithome, & les Lacedémoniens détruisent cette place. Ainsi finit la premiere guerre Messeniaque.		
4030.	23 4/24 1	Trente-neuf ans aprés la destruction d'Ithome, selon Pausan. Messeniac. c. 15, la quatriéme année de la vingt-troisiéme Olympiade en laquelle Icare d'Hyperesie remporta le prix de la Course du stade, la Messenie se souleve contre les Lacedémoniens.	68.	684.
4031.	24 1/2	Un an aprés leur revolte les Messeniens livrent bataille aux Lacedémoniens à Deres village de la Messenie. Aristomene fit à cette journée des prodiges de valeur. Les Messeniens aprés le combat l'élisent pour Roi; il refuse cet honneur; on le déclare Général avec une autorité absolue. Pausan. Messen. c. 15.	69.	683.
4032. ou 4033.	24 2/3 ou 24 3/4	La troisiéme année de la guerre, il y eut un combat entre les Messeniens & les Lacedémoniens auprés du Grand Fossé, Pausan. c. 17. Les Messeniens abandonnent Andanie, & se retirent	70. ou 71.	682. ou 681.

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		sur le Mont Ira, & y tiennent fermes onze ans entiers, Pausan. *ibid.* Pendant ce tems-là Aristomene fait plusieurs belles actions; il est pris deux fois & il s'échappe.		
		Prise d'Ira aprés onze ans de siege, Pausan. c. 20. Les Messeniens ayant Aristomene à leur tête, s'ouvrent un passage au travers des ennemis, c. 21. Ils s'assemblent à Cyllene pour aller chercher fortune ailleurs. Ainsi finit la seconde guerre des Messeniens.		
4046.	27/28 4/1	AUTOSTHENE étant Archonte à Athénes, la premiere année de la vingt-huitiéme Olympiade en laquelle Chionis Lacedémonien remporta le prix aux jeux Olympiques, Pausan. c. 23.	84.	668.
		La seconde guerre Messeniaque dura donc environ 16. ans, depuis la quatriéme année de la vingt-troisiéme Olympiade jusqu'à la premiere de la vingt-huitiéme, ou seulement 14. ans entiers, selon la supputation du P. Petau Ration. tempor. l. 2. c. 28, en ne comptant point cette guerre de la premiere année du soulevement des Messeniens, mais seulement de l'année qui commença à la bataille de Deres, & n'y comprenant point la derniere année de la vingt-septiéme Olympiade qui peut-être n'étoit que commencée quand on prit Ira.		
		Les Messeniens passent l'Hyver à Cyllene, s'embarquent au Printems, vont en Sicile, & habitent la ville de Zancle, qu'ils nomment *Messene*, aujourd'hui *Messine*, en la trentiéme Olympiade, la même		

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		année que Chionis Lacedémonien remporta pour la troisiéme fois le prix aux jeux Olympiques, Miltiade étant Archonte à Athénes, comme il paroît par Pausanias (Messen. c. 23.) corrigé par lui-même Arcadic. c. 39, où il dit que Miltiade fut Archonte la seconde année de la trentiéme Olympiade en laquelle Chionis remporta le prix pour la troisiéme fois.		
		Les Messeniens qui étoient restez en Messenie, & que les Lacedémoniens avoient mis au nombre de ces Serfs publics qu'ils appelloient *Hilotes*, secouerent le joug vers la soixante & dix-neuviéme Olympiade, en laquelle Xenophon de Corinthe fut couronné aux jeux Olympiques, Archimede, ou plûtôt Archidemidas, étant Archonte à Athénes, comme on le voit par Pausan. (c. 24.) comparé avec lui-même Eliac. 2, & avec Diodore de Sicile, Eusebe, & le Scholiaste de Pindare.		
		Les Messeniens qui s'étoient embarquez pour aller chercher une meilleure fortune, revinrent dans le Peloponnese, & rentrerent dans leur Patrie la troisiéme année de la cent deuxiéme Olympiade, en laquelle Damon de Thurium remporta le prix pour la seconde fois aux jeux Olympiques (Pausf. Messen. c. 27.) c'est-à-dire, 297. ans après la prise d'Ira.		

TARQUIN

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		TARQUIN L'ANCIEN.		
4055. 4056.	30 1/2 30 2/3	CE fut vers ce tems que Cypsele usurpa la tyrannie à Corinthe. Il persécute la famille des Bacchiades : Demarate sort de Corinthe & va s'établir à Tarquinie ville de Tyrrhenie.	93. 94.	659. 658.
4057. 4058.	30 3/4 30/31 4/1	NAISSANCE de TARQUIN L'ANCIEN vers la quatorze ou quinziéme année du regne de Tullus Hostilius.	95. 96.	657. 656.
4083.	37 1/2	TARQUIN vient de Tarquinie à Rome la vingt-sixiéme année de de son âge, vers le commencement de la huitiéme année du regne d'Ancus Marcius, ayant 25. ans faits, selon Den. d'Hal. l. 3. Il vêcut 17 ans avec Marcius qui en regna 24, selon le même Auteur l. 4.	121.	631.
4084.	37 2/3	TARQUIN en la neuviéme année du regne d'Ancus Marcius, la vingt septiéme de son âge, commande un corps de troupes Romaines contre les Latins, selon Den. d'Hal. l. 3 & 4.	122.	630.
4091.	39 1/2	EN la seiziéme année du regne d'Ancus Marcius, TARQUIN qui étoit dans la trente-quatriéme année de son âge, commandoit la cavalerie contre les Veiens, & donna des preuves de sa valeur, qui le firent élever au rang des Patriciens & des Senateurs. Den. d'Hal. l. 3.	129.	623.
4092.	39 2/3	DIX-SEPTIE'ME année du regne de Marcius, trente-cinquiéme de l'âge de TARQUIN.	130.	622.

Ans de la Période Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
4093.	39 $\frac{1}{4}$	DIX-HUITIE'ME année du regne de Marcius, trente-sixiéme de l'âge de Tarquin.	131.	621.
4094.	$\frac{39}{40}$ $\frac{4}{1}$	DIX-NEUVIE'ME année de Marcius, trente-septiéme de l'âge de Tarquin.	132.	620.
4095.	40 $\frac{1}{2}$	VINGTIE'ME année de Marcius, trente-huitiéme de l'âge de Tarquin.	133.	619.
4096.	40 $\frac{2}{3}$	VINGT ET UNIE'ME année de Marcius, trente-nouviéme de l'âge de Tarquin.	134.	618.
4097.	40 $\frac{3}{4}$	VINGT-DEUXIE'ME année de Marcius, quarantiéme de l'âge de Tarquin.	135.	617.
4098.	$\frac{40}{41}$ $\frac{4}{1}$	VINGT-TROISIE'ME année de Marcius, quarante & uniéme de l'âge de Tarquin.	136.	616.
4099.	41 $\frac{1}{2}$	VINGT-QUATRIE'ME & derniere année du regne d'Ancus Marcius, quarante-deuxiéme de l'âge de TARQUIN L'ANCIEN, selon Denys d'Halic. l. 3 & 4. La premiere année d'Ancus Marcius successeur de Tullus Hostilius se rapporte à l'an de la Periode Julienne 4076, Olymp. 35 $\frac{2}{3}$, de la Fondation de Rome 114, avant J. C. 638, comme on l'a vû ci-dessus: il mourut la vingt-quatriéme année de son regne, âgé d'environ 61 ans, selon Plutarque; Tarquin l'Ancien étoit alors dans la quarante-deuxiéme année de son âge, selon Den. d'Hal. l. 3. Tarquin vint à Rome la huitiéme année du regne d'An-	137.	615.

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		cus Marcius; il avoit alors environ 25 ans faits & étoit dans sa vingt-sixiéme année, selon le même Auteur, l. 3 & 4.		
4100.	41 $\frac{2}{3}$	PREMIERE année de Tarquin, quarante-troisiéme de son âge, seconde de la quarante & uniéme Olympiade, selon Den. d'Halic. l. 3; il nâquit donc sur la fin de la quatriéme année de la trentiéme Olympiade. Il prit la ville d'Apiole dès qu'il fut monté sur le Thrône, selon le même Auteur, *ibid.* & par conséquent la premiere année de son regne.	138.	614.
4101.	41 $\frac{3}{4}$	SECONDE année du regne de Tarquin, quarante quatriéme de son âge; il prend Crustumerie, Nomente, Collatie &c. selon le même, l. 3.	139.	613.
4107.	43 $\frac{1}{2}$	HUITIE'ME année de Tarquin, cinquantiéme de son âge. Il est probable qu'il prit Cornicule vers le commencement de cette année, & que Servius nâquit sur la fin de la même année, puisqu'il avoit 30 ans faits quand il prit les Rênes du Gouvernement après la mort de Tarquin qui en regna 38 & en vêcut 80, selon Den. d'Hal. l. 4.	145.	607.
4108.	43 $\frac{2}{3}$	NEUVIE'ME année du regne de Tarquin, cinquante & uniéme de son âge, premiere de l'âge de Servius Tullius, ligue des Latins, selon Den. d'Hal. l. 3 & 4.	146.	606.
4109.	43 $\frac{3}{4}$	DIXIE'ME année du regne de Tarquin, cinquante-deuxiéme de son âge, seconde de l'âge de Ser-	147.	605.

Ans de la Période Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		vius Tullius, selon Den. d'Halic. l. 4.		
4110.	$\frac{43}{44}$ $\frac{4}{1}$	ONZIE'ME année de Tarquin, cinquante-troisiéme de son âge, troisiéme de l'âge de Servius Tullius.	148.	604.
4111.	44 $\frac{1}{2}$	DOUZIE'ME année de Tarquin, cinquante-quatriéme de son âge, quatriéme de l'âge de Servius Tullius.	149.	603.
4112.	44 $\frac{2}{3}$	TREIZIE'ME année de Tarquin, cinquante-cinquiéme de son âge, cinquiéme de Servius Tullius.	150.	602.
4113.	44 $\frac{3}{4}$	QUATORZIE'ME année de Tarquin, cinquante-sixiéme de son âge, sixiéme de Servius Tullius.	151.	601.
4114.	$\frac{44}{45}$ $\frac{4}{1}$	QUINZIE'ME année du regne de Tarquin, cinquante-septiéme de son âge, septiéme de Servius Tullius.	152.	600.
4115.	45 $\frac{1}{2}$	SEIZIE'ME année de Tarquin, cinquante-huitiéme de son âge, huitiéme de Servius Tullius.	153.	599.
4116.	45 $\frac{2}{3}$	DIX-SEPTIE'ME année de Tarquin, cinquante-neuviéme de son âge, neuviéme de Servius Tullius.	154.	598.
4117.	45 $\frac{3}{4}$	DIX-HUITIE'ME année de Tarquin, soixantiéme de son âge, dixiéme de l'âge de Servius Tullius.	155.	597.
4118.	$\frac{45}{46}$ $\frac{4}{1}$	DIX-NEUVIE'ME année du regne de Tarquin, soixante & uniéme de son âge, onziéme de l'âge de Servius Tullius.	156.	596.

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
4119.	46 1/2	Vingtie'me année de Tarquin, soixante & deuxiéme de son âge, douziéme de l'âge de Servius Tullius; premiere année de la guerre contre les Sabins, selon Denys d'Halic. l. 3.	157.	595.
4120.	46 2/3	Vingt et unie'me année du regne de Tarquin l'Ancien, soixante & troisiéme de son âge, treiziéme de l'âge de Servius Tullius, seconde de la guerre contre les Sabins; ils sont défaits, & concluent avec les Romains une tréve de 6. ans, selon Den. d'Hal. l. 3. Cette année les Tyrrheniens ou Etruriens prennent Fidenes, & toutes leurs villes se liguent contre les Romains, selon le même, *ibid.* Premiere année de la guerre des Tyrrheniens, selon Den. d'Halic. l. 4.	158.	594.
4121.	46 3/4	Vingt-deuxie'me année de Tarquin, soixante & quatriéme de son âge, quatorziéme de l'âge de Servius Tullius. Tarquin se met en campagne au commencement du Printems contre les Tyrrheniens, selon Denys d'Halic. l. 3. Seconde année de la guerre des Etruriens, premiere année de la tréve des Sabins. Servius Tullius qui n'avoit alors que 14 ans, servoit dans la cavalerie, & se distingua dans les combats, selon le même Den. d'Halic. l. 4.	159.	593.
4122.	46/47 4/1	Vingt-troisie'me année de Tarquin, soixante & cinquiéme de de son âge, quinziéme de Servius Tullius; troisiéme de la guerre des Etruriens, seconde de la tréve de 6. ans concluë avec les Sabins.	160.	592.

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		Tarquin ravage les terres des Veiens. Den. d'Hal. l. 3.		
4123.	47 $\frac{1}{2}$	VINGT-QUATRIE'ME année de Tarquin, soixante & sixiéme de son âge, seiziéme de Servius, quatriéme de la guerre des Etruriens, troisiéme de la tréve de six ans, conclue avec les Sabins, seconde excursion de Tarquin sur les terres des Veiens. Den. d'Halic. *ibid.*	161.	591.
4124.	47 $\frac{2}{3}$	VINGT-CINQUIE'ME année de Tarquin, soixante & septiéme de son âge, dix-septiéme de l'âge de Servius, cinquiéme de la guerre des Etruriens, quatriéme de la tréve de six ans; troisiéme excursion sur les terres des Veiens.	162.	590.
4125.	47 $\frac{3}{4}$	VINGT-SIXIE'ME année du regne de Tarquin, soixante & huitiéme de son âge, dix-huitiéme de l'âge de Servius, sixiéme de la guerre des Etruriens, cinquiéme de la tréve de six ans conclue avec les Sabins.	163.	589.
4126.	$\frac{47}{48}$ $\frac{4}{1}$	VINGT-SEPTIE'ME année du regne de Tarquin l'Ancien, soixante & neuviéme de son âge, dix-neuviéme de l'âge de Servius, septiéme de la guerre des Etruriens, sixiéme & derniere de la tréve de six ans conclue avec les Sabins; Tarquin reprend Fidenes dont les Etruriens s'étoient emparez. Den. d'Hal. l. 3.	164.	588.
4127.	48 $\frac{1}{2}$	VINGT-HUITIE'ME année de Tarquin, soixante & dixiéme de son âge, vingtiéme de l'âge de Servius Tullius, huitiéme de la guerre des Etruriens. Combat con-	165.	587.

Ans de la Période Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		tre les Etruriens, ils sont défaits; Servius Tullius commandoit dans cette campagne les troupes auxiliaires des Latins, il n'avoit que 20 ans. Den. d'Hal. l. 3 & 4.		
4128.	48 $\frac{2}{3}$	Vingt-neuvie'me année du regne de Tarquin, soixante & onziéme de son âge, vingt & uniéme de l'âge de Servius Tullius, neuviéme & derniere de la guerre des Etruriens. Den. d'Hal. l. 3.	166.	586.
4129.	48 $\frac{3}{4}$	Trentie'me année de Tarquin, soixante & douziéme de son âge, vingt-deuxiéme de l'âge de Servius Tullius; guerre contre les Sabins. Den. d'Hal. l. 3.	167.	585.
4130.	$\frac{48}{49}$ $\frac{4}{1}$	Trente et unie'me année de Tarquin, soixante & treiziéme de son âge, vingt-troisiéme de l'âge de Servius Tullius, seconde de la guerre des Sabins, selon le même Den. d'Halic. l. 3.	168.	584.
4131.	49 $\frac{1}{2}$	Trente-deuxie'me année du regne de Tarquin l'Ancien, soixante & quatorziéme de son âge, vingt-quatriéme de l'âge de Servius Tullius, troisiéme de la guerre des Sabins. Den. d'Hal. l. 3.	169.	583.
4132.	49 $\frac{2}{3}$	Trente-troisie'me année de Tarquin, soixante & quinziéme de son âge, vingt-cinquiéme de l'âge de Servius Tullius, quatriéme de la guerre des Sabins. Les Sabins sont défaits. Servius Tullius commandoit les troupes des Latins & autres Alliez. Den. d'Hal. l. 3.	170.	582.
4133.	49 $\frac{3}{4}$	Trente-quatrie'me année de Tarquin, soixante & seiziéme de	171.	581.

Ans de la Periode Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		son âge, vingt-sixiéme de l'âge de Servius Tullius, cinquiéme & derniere de la guerre contre les Sabins qui dura 5 ans entiers. Den. d'Hal. l. 3.		
4134.	49/50 4/1	TRENTE-CINQUIE'ME année de Tarquin, soixante & dix-septiéme de son âge, vingt-septiéme de l'âge de Servius Tullius.	172.	580.
4137.	50 3/4	TRENTE-HUITIE'ME & derniere année du regne de Tarquin l'Ancien, quatre-vingtiéme de son âge, trentiéme de l'âge de Servius Tullius. Den. d'Hal. l. 3.	175.	577.
		L. JUNIUS BRUTUS.		
4206.	67/68 4/1	VINGT-CINQUIE'ME & derniere année du regne de Tarquin le Superbe, soixante & quinziéme de son âge. Il est détrôné & chassé de Rome. Le Gouvernement des Rois avoit duré 244 ans. Den. d'Halic. l. 4.	244.	508.
4207.	68 1/2	CONSULAT de BRUTUS, premiere année après l'expulsion des Rois, selon Tite-Live l. 2. c. 8, vers le commencement de la soixante & huitiéme Olymp. selon Den. d'Hal. l. 1. Combat singulier de BRUTUS & d'Aruns fils de Tarquin ; ils y périssent tous deux. Den. d'Halic. l. 5. BRUTUS avoit contrefait le stupide pendant environ 25 ans, c'est-à-dire, depuis la premiere année du regne de Tarquin le Superbe, jusqu'à la vingt-cinquiéme où il fut détrôné, selon Den. d'Hal. l. 4. Son pere & son frere furent	245.	507.

donc

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		donc mis à mort la premiere année du regne du Tyran, & dès lors il commença à contrefaire le stupide pour éviter le même sort. Il avoit été instruit dans toutes les Sciences des Romains, & y avoit fait de grands progrès, selon le même Auteur, *ibid.* C'étoit sans doute avant que de contrefaire le stupide. Il avoit donc entre 16 & 23 ans quand Tarquin monta sur le thrône, & entre 40 & 50 ans quand il fut tué. Voilà tout ce qu'on peut sçavoir de la Chronologie de la vie de Lucius Junius Brutus.		
		GELON.		
4315.	50 $\frac{1}{2}$	Cent huit ans après la Fondation de Gela, les habitans de Gela établissent une colonie à Agrigente, Thucyd. l. 6. n. 4. Gela fut donc fondée vers l'an de la Per. Jul. 4028, Ol. 23$\frac{2}{3}$, de la Fondation de Rome selon Caton *66*, avant J. C. *686*, du regne de Numa 28.	173.	579.
4217.	70 $\frac{3}{4}$	Commencement du regne d'Hippocrate à Gela, où il regna sept ans, selon Herodote l. 7. n. 154 & 155.	255.	497.
4224.	72 $\frac{2}{3}$	Gelon successeur d'Hippocrate sur le thrône de Gela. Cette même année il fait cultiver & engraisser les terres, & fournit des vivres aux Romains, sous le Consulat de Titus Geganius & de Publius Minucius, Hybrilide étant Archonte à Athênes, après 17. ans écoulez depuis l'expulsion des Rois de Rome, 85. ans (ou plûtôt la quatre-vingt-cinquiéme année) avant que Denys l'Ancien	262.	490.

Ans de la Periode Julienne.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		Cambyse apprend cette nouvelle avec beaucoup de joie ; il écrit à Astyage de lui renvoyer son fils.		
4131.	49 $\frac{1}{2}$	CYRUS retourne en Perse,	169.	583.
4132.	49 $\frac{2}{3}$	il reprend ses anciens exercices, & passe encore un an dans la même classe : ensuite il entre dans la classe des jeunes gens, où il reste dix ans selon la coûtume, & se distingue dans toutes les occasions, ci-dessus *Vie de Cyrus* page 522.	170.	582.
		Astyage étant mort, Cyaxare son fils unique, frere de Mandane mere de Cyrus, lui succede sur le thrône des Medes, *Vie de Cyrus* page 522.		
		Puissante ligue du Roi des Assyriens, de Crésus Roi de Lydie, & de plusieurs autres Princes contre Cyaxare, page 523 & 524. Cyrus étoit entré dans la classe des hommes faits, p. 522.		
		Les Perses envoyent des troupes à Cyaxare sous le commandement de Cyrus ; il fait rentrer le Roi d'Armenie dans l'obéissance, page 524 & 526 ; il réduit aussi les Caldéens, page 529.		
		CYRUS défait les Assyriens ; le Roi d'Assyrie se retire à la Cour de Crésus, page 530, 531, & 532.		
4170.	$\frac{58}{59}$ $\frac{4}{1}$	Il défait Crésus dans un combat, p. 534 & 535. Il l'assiege dans Sardis sa Capitale, & se rend maître de cette ville.	208.	544.

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
4176.	60 $\frac{2}{3}$	CYRUS prend Babylone, & s'assure l'Empire d'Orient, page 550. Il fait divers Reglemens, & se fait accompagner par des gardes & par la Noblesse Persane pour se mettre à couvert des embûches que pouvoient lui dresser ses nouveaux sujets dont la fidélité lui étoit suspecte, page 551.	214.	538.
		La premiere année de son regne à Babylone, il publie un édit solennel par lequel il permet aux Juifs de retourner à Jerusalem & de rebâtir leur Temple; il leur fait rendre tous les vases du Temple, vases d'un prix immense & presqu'incroyable, p. 560.		
		Il marche après cela contre l'Egypte, & ajoûte ce vaste Royaume à son Empire, p. 561.		
4185.	62 $\frac{3}{4}$	Il est tué dans la guerre contre les Scythes, selon Herodote & Justin (ci-dessus p. 565 & 566.) agé de soixante & dix ans, selon quelques Auteurs; d'autres lui donnent une plus longue vie. Xenophon & plusieurs autres disent qu'il mourut en paix dans sa Patrie qu'il visitoit alors pour la septiéme fois depuis qu'il en étoit Roi, ci-dessus p. 566.	223.	529.
		Trente ans auparavant (Periode de Jul. 4155, Olymp. 55 $\frac{1}{2}$, de la Fondation de Rome selon Caton 193, avant J. C. 559.) sa mort lui avoit été prédite, & une vision qu'il eut quelques jours		

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		avant sa maladie, se prépara à sa derniere fin, page 567.		
		JASON.		
4339.	$101\frac{1}{2}$	VERS le tems que Cleombrote se met en campagne contre les Thébains, Polydamas Gouverneur de Pharsale va à Sparte; il rend compte aux Lacedémoniens des propositions que JASON lui à faites, les Lacedémoniens ne peuvent lui donner les secours qu'il demande; Xenoph. Ἑλλην. 6. Polydamas revient en Thessalie, il fait un traitté d'alliance avec Jason; & quelque tems après, Jason est déclaré Général de la Thessalie.	377.	375.
4343.	$102\frac{1}{2}$	BATAILLE de Leuctres. Les Thébains envoient prier Jason de leur aider, comme il y étoit obligé par le traitté qu'il avoit fait avec eux, à profiter de leur avantage. Jason menage une tréve entr'eux & les Lacedémoniens. En retournant en Thessalie par la Phocide, il prend les fauxbourgs d'Hyampolis &c.	381.	371.
4344.	$102\frac{2}{3}$	L'ANNE'E d'après la bataille de Leuctres, Jason fait irruption dans la Locride, & assiege Heraclée en Trachinie, Dyscinete étant Archonte à Athénes; il la prend par intelligence, & en donne les terres aux Oetéens & aux Meliens. Au lieu de Consuls, Rome avoit alors quatre Tribuns militaires, qui étoient Quintus Servilius, Lucius Furius, Caius	382.	370.

Ans de la Période Julienne.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		Licinnius, & Publius Cœlius, Diodor. Sic. l. 15. p. 371.		
		JASON est tué cette même année par sept assassins, vers le tems de la célébration des jeux Pythiens, après avoir regné quatre ans, environ un an après qu'il eut été fait Général de toute la Thessalie, Xenoph. Ἑλληνικ. l. 6. Diodor. Sic. l. 15. pag. 373. Edit. Grec. Lat.		
4345.	102 ¾	POLYDORE & Polyphron ses freres lui succedent. Mort de Polydore. Polyphron fait tuer Polydamas : il est tué lui-même par Alexandre de Pheres après avoir regné un an. Xenoph. *ibid.*	383.	369.
		Alexandre de Pheres est élu Général des Thessaliens. Il regne onze ans. Sa femme le fait assassiner dans son lit.		
		Tisiphone & Lycophron lui succedent, Olymp. 105, 4, selon Diodore de Sicile.		
		Ils gouvernent en Tyrans, les Thessaliens appellent à leur secours Philippe de Macedoine, qui chasse les Tyrans, & remet les Thessaliens en liberté.		

Fin de la Chronologie.

ARISTIPPE.



ARISTIPPE.



ARISTIPPE étoit de Cyrene, ville de Libye : mais au rapport d'Antisthene, la réputation de Socrate, & tant de belles choses qu'il avoit oüi dire de lui, l'attirerent à Athenes.

Phanias le Peripateticien dit, que s'étant mis à professer la Philosophie, ce fut le premier des Disciples de Socrate, qui prit de l'argent de ceux qu'il instruisoit ; & que même il lui envoya un jour, une somme de quatre cens livres, ou environ, qui étoit venuë de ce gain. Mais com-

Il y a des sentimens si bizarres & si étranges dans la vie de ce Philosophe, & dans celle de Theodore, d'Hegesias & d'Annice-ris qui l'ont suivi, ou qui ont fait semblant de le suivre, qu'il seroit presque à souhaiter qu'il n'en eût jamais été parlé: Mais il y en a d'autres aussi qui me paroissent si nobles, si genéreux & si élevez que je voudrois de tout mon cœur, que cha-

me Socrate ne pouvoit souffrir qu'on enseignât la Verité pour de l'argent, il la lui renvoya bientôt ; & lui manda en même tems, que (*a*) son bon Genie ne lui permettoit pas de recevoir des présens de cette nature.

Xenophon ne goûtoit pas fort Aristippe ; &, apparemment, il y avoit quelque mes-intelligence entr'eux. C'est pour cela, disent les Auteurs qui en parlent, qu'au Traité des Choses Memorables, il a introduit Socrate refutant Aristippe, sur le sujet de la Volupté.

Théodore, au Livre des Sectes, le maltraite un peu aussi : & Platon lui a donné quelque atteinte, au Dialogue de l'Ame ; suivant la remarque que nous avons déja faite ailleurs.

Aristippe (*b*) étoit particulierement admirable en une chose, c'est qu'il s'accommodoit à tout ; & que la diversité des lieux, des tems, des personnes, & de toutes les autres circonstances qui varient presque à l'infini, ne le déconcertoit

cun en eût toûjours l'ame remplie.

Je pourrois bien marquer ici ces sentimens qui me choquent, & qui me font presque peur. Je pourrois bien marquer encore ces autres sentimens, qui me paroissent si beaux, & si dignes d'un esprit bien fait. Mais j'ai trop bonne opinion de mes Lecteurs, pour me sentir obligé d'en user ainsi. Il ne me reste donc qu'une chose à faire, ce me semble : c'est de prier des honnêtes gens de lire mon François, comme ils liroient le Grec de Diogene ; & de ne pas imputer à l'Interprête, des fautes qu'il n'a pas commises, & des opinions qu'il n'approuve point.

(a) *Son bon Genie ne lui permettoit pas de recevoir des présens de cette nature.*) C'est justement ce que Jesus-Christ disoit à ses chers amis, δωρεὰν ἐλάβετε, δωρεὰν δότε, *Ce que vous avez reçu gratuitement donnez-le de même* ; Aussi n'y a-t'il jamais eu d'homme parmi les Payens dont la Morale & les Maximes ayent plus approché de celles de l'Evangile ; & l'on sçait assez quel respect les plus anciens Auteurs Ecclesiastiques ont eu pour la mémoire de ce grand & incomparable personnage.

(b) *Aristippe étoit particulierement admirable &c.*) Mon François, en cet endroit, est un peu plus étendu que le Grec de l'Auteur ; mais j'espere qu'on me pardonnera cette liberté ; car l'Auteur est quelquefois extrémement sec.

jamais. Il étoit toûjours lui-même, quoi que tout changeât autour de lui. Enfin on n'a jamais vu de meilleur Acteur pour le Théatre, qu'Aristippe pour la Vie Civile. Aussi dit-on que ce fut principalement pour cela, que Denys Prince de Sicile, l'estima plus que pas un de ceux qu'il avoit attirez à sa Cour; voyant qu'il mettoit tout à profit, & usoit admirablement bien des choses, quelles qu'elles pussent être. En effet, il se servoit bien des occasions agréables, & les ménageoit en homme Sage: Mais comme il est vrai qu'il ne les laissoit jamais échapper, lors qu'elles se présentoient à lui; il est vrai aussi qu'il ne se mettoit pas autrement en peine de courir après les plaisirs absens. C'est pour cela sans doute, que quelqu'un ayant demandé à Diogene, ce qu'il lui sembloit d'Aristippe: je trouve, dit-il, que c'est (*a*) un fort bon Chien, pour un Roi.

(*b*) Timon lui a donné un coup de dent aussi

(a) *Un fort bon chien pour un Roi.*) J'avois d'abord traduit, *Je croi, dit-il, qu'un chien fait comme Aristippe, réussiroit admirablement bien auprès d'un Roi.* Le Grec dit seulement βασιλικὸν κύνα, *un chien Royal.* Au reste on sait assez que Diogene fut surnommé *le chien* par les Grecs, & c'est à quoi il fait allusion. Mais Diogene étoit un chien sauvage & fâcheux, si jamais il en fut; au lieu qu'Aristippe étoit le plus joli & le plus aimable chien dont on ait parle depuis la nourrice du grand Cyrus, jusques à la chienne de M. Scaron.

(b) *Timon.*) Ce Timon n'est pas ce fameux & celébre Misanthrope, *Amaro tosco del seme human*, qui vivoit à Athénes du tems d'Anaxagore & de Periclès; c'est un Poëte, c'est un Philosophe, pour qui Antigonus & Ptolemée Philadelphe eurent beaucoup d'estime.

bien que les autres, quand il a dit en quelque endroit ;

(a) Ce galant Docteur de Cyrene
Est fort friant de Volupté ;
Et, souvent, ajuste sans peine
L'erreur avec la Vérité.

Un jour il eut envie de manger d'une Perdrix à son souper, & en donna jusqu'à (*b*) une Pistole & demie. Quelqu'un de ses amis sçut cela, & ne se pût empêcher de lui en dire un mot. Aristippe l'écouta fort patiemment ; mais ensuite il lui fit cette demande : Si les Perdrix ne coûtoient qu'un Carolus la piéce, vous en acheteriez à ce prix-là ; n'est-ce pas ? Assurément, dit l'autre. Hé bien, reprit Aristippe, je n'estime pas plus une Pistole & demie, que vous (*c*) un Carolus ; Etes-vous content ?

Denys lui ayant un jour donné le choix de trois femmes qui étoient les plus belles de son

---

(a) *Ce galant Docteur de Cyrene.*
Est fort friand de Volupté &c.)
Je croi que ces quatre lignes expriment assez bien ce vers de Timon.
Οἷα τ' Ἀριςίππου τρυφερὴ φύσις ἀμφαφόωντος ψεύδη. —
Elles valent bien encore, si je ne me flatte, la version d'Aldobrandin, *Qualeque Aristippi delicatum ingenium contrectantis falsa.*

(b) *Une pistole & demie.*) Le Grec dit, *cinquante drachmes.* Or il me semble, (car je fais ces Notes sans livres) que la drachme valoit trois sols & demi du tems de M. Budé ; & cela étant, elle doit valoir aujourd'hui un peu plus de six sols ; c'est pourquoi j'ai traduit *une pistole & demie.*

(c) *Un Carolus.*) Le Grec dit, *Obole*, qui vaut environ un sol ou quinze deniers de notre monnoie.

Serrail; il les prit toutes trois, & dit qu'Alexandre Pâris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une Déesse, contre deux autres Déesses. Mais les ayant fait conduire jusqu'à la porte du Palais, il les renvoya, & leur dit, qu'elles seroient assurement mieux chez le Prince que chez lui: Faisant voir par là que s'il sçavoit bien recevoir, il sçavoit bien dédaigner aussi. Et c'est pour cela sans doute, que Straton dit un jour; là il n'y a qu'un Aristippe au monde, qui sçache porter tantôt une casaque de pourpre, & tantôt des haillons.

Denys lui ayant un jour craché au visage, il l'endura en galant homme, & n'en témoigna aucun ressentiment. Un de ses amis l'ayant rencontré le lendemain; Quoi Aristippe, lui dit-il, Souffrir de telles indignitez? Vous n'y songez pas, repartit Aristippe: Mille pauvres Pêcheurs se mouillent souvent jusqu'à la peau pour n'attrapper peut-être qu'un goujeon, ou quelque méchante sardine; & vous ne voudriez pas que je souffrisse un peu de flegme qui tombe sur mon visage, pour pêcher (*a*) un turbot ou un saumon? c'est l'entendre mal; ne vous en déplaise.

Un autre fois, comme il passoit par la ruë, Diogene qui lavoit des choux & des porreaux,

(a) *Un Turbot ou Saumon.*) J'ai accommodé cela à notre maniere. Le texte dit, *βλέννος* que les Grecs mettent au nombre des gros poissons.

s'adressa à lui, & lui dit ; Si tu avois appris à manger de ce que j'apprête, tu ne ferois point la cour aux Rois comme tu fais. Mais vous, Seigneur Diogene, lui répondit Aristippe, si vous aviez appris à vivre avec les vivans, vous ne laveriez ni choux ni porreaux, comme vous faites.

Comme on lui demandoit quel avantage il avoit tiré de la Philosophie : Quel avantage ? dit-il ; c'est que je puis converser avec tout le monde, & ne rien craindre.

Quelqu'un le reprenant de ce qu'il faisoit trop grande dépense ; Croyez-moi, dit-il, la chose ne sçauroit être si mauvaise que vous pensez ; puisque (a) les Dieux même prennent plaisir à la splendeur & à la magnificence des sacrifices qu'on leur fait.

(a) *Les Dieux même prennent plaisir à la splendeur & à la magnificence.*) Menandre dans certains vers que rapporte Clement Alexandrin, Horace dans une de ses Odes, & l'Ecriture Sainte même, condamnent ces vanitez specieuses que le peuple admire si sottement ; & je tiens pour tout assuré qu'Aristippe étoit trop éclairé pour donner là dedans ; mais c'est une addresse du personnage, qui se vouloit défaire d'un Censeur chagrin & importun, & il en usera encore de même ci-dessous. Car quand on le reprendra de l'excès de sa dépense, il ne manquera pas de demander ; *Le Prince n'est-il pas vertueux ?* (Dieu sçait si on sera assez hardi pour dire que non ;) *Hé bien, le Prince fait pourtant ce que je fais, & dont vous me blâmez si fort.* Comme qui diroit ; Vous couchez avec la femme de vôtre voisin. Ah le grand mal ! répondroit l'autre. Est-ce que Jupiter n'en fit pas autant avec Alcmene autrefois ?

At quem Deum ; Qui templa cœli summa sonitu concutit.
Terence.

Mais vous, Meſſieurs les Philoſophes, qu'avez-vous tant par deſſus les autres hommes? Au moins une choſe; c'eſt que (*a*) quand il n'y auroit point de Loix au monde, nous ne laiſſerions pas de vivre tout comme nous faiſons.

Pourquoi les Philoſophes recherchent-ils les Riches; & que les Riches ne recherchent point les Philoſophes? C'eſt que les Philoſophes connoiſſent qu'ils ont beſoin des Riches, & que les Riches ne connoiſſent pas qu'ils ont beſoin des Philoſophes. Cette demande lui fut faite par Denys.

Platon lui diſoit un jour: Vous devriez moderer l'excès de votre dépenſe, Ariſtippe. Voïons, lui dit-il; Denys n'eſt-il pas honnête homme? Sans doute. Or cet honnête homme vit encore plus ſomptueuſement que moi: On peut donc vivre ſomptueuſement & honnêtement tout enſemble.

Quelle difference y a-t'il entre un homme bien

(a) *Quand il n'y auroit point de Loix au monde, nous ne laiſſerions pas de vivre comme nous faiſons.*) C'eſt que l'homme de bien eſt ſoi-même ſa propre Loi, & qu'il n'agit point vertueuſement par la crainte des peines; parce qu'il eſt fortement perſuadé qu'on ne ſçauroit être heureux & injuſte tout enſemble. Il ſçait bien d'ailleurs *que la Loi n'a point été faite pour le juſte, mais pour le méchant.* Je dis plus, quand on pourroit faire voir démonſtrativement, qu'il n'y a point de Providence, un homme d'honneur vivra toûjours comme il a commencé, témoin Epicure, qui étoit ſans difficulté le plus homme de bien qui fut à Athénes de ſon tems, & qui pourtant ne croyoit pas ce que nous croyons aujourd'hui.

élevé, & celui qui ne l'eſt pas? La même qu'on voit entre un cheval dompté & un autre qui ne l'eſt pas.

Un jour, allant faire viſite chez une Courtiſane, il remarqua qu'un jeune homme, qui étoit avec lui, en rougiſſoit: & en même tems, Mon fils, lui dit-il, le mal n'eſt pas d'y entrer; mais de n'en pouvoir ſortir quand on y eſt.

Quelqu'un lui propoſoit une Enigme, & le preſſoit fort de lui en donner la ſolution. Il faut avouer que vous êtes un grand badin, lui dit-il: Hé pourquoi (*a*) délier une bête ſi fâcheuſe, puiſque, toute attachée qu'elle eſt, elle fait néanmoins tant de peine aux gens?

Il diſoit, qu'il n'y a pas tant de mal à être mendiant, qu'à être ignorant: parce qu'un mendiant n'a beſoin que d'être aidé d'un peu d'argent, au lieu qu'un ignorant (*b*) a beſoin d'être humaniſé.

On lui diſoit des injures; & il ſe retiroit tout doucement, ſans y répondre. Mais pourquoi t'enfuis-tu, Ariſtippe? C'eſt que comme vous avez le pouvoir de me dire des injures, j'ai celui de ne les pas entendre auſſi.

On voit toûjours ces Philoſophes chez ceux qui ſont riches. Et on voit toûjours auſſi les Me-

(a) *Délier une bête ſi fâcheuſe.*) C'eſt que le mot Grec qui ſignifie *expliquer* ou *donner la ſolution d'une difficulté* ſignifie auſſi *délier*.

(b) *A beſoin d'être humaniſé.*) Le terme Grec, *ἀνθρωπισμὸς* dit la même choſe que le François.

decins

decins chez les malades; mais on ne met pas en question s'il vaut mieux être le malade que le Medecin.

Allant un jour par mer à Corinthe, le vaisseau sur lequel il étoit, fut battu de la tempête; ce qui fit paroître quelque désordre sur son visage. Mais, dit quelqu'un, d'où vient que nous autres qui ne sommes nullement savans, n'avons point de peur, pendant que les Philosophes tremblent? Parce que le risque n'est pas pareil; & que l'ame d'une bête ne vaut pas celle d'un homme.

Quelqu'un se vantant de savoir une infinité de choses: Hé quoi? dit Aristippe, ceux qui mangent davantage, & qui sont perpetuellement au parc des exercices; sont-ils pour cela plus sains que les autres qui mangent avec mesure, & qui s'exercent sans excès? Non, sans doute. On peut donc dire avec raison, que pour être véritablement savant, il suffit de lire des choses utiles, sans s'attacher à celles qui sont vaines & superfluës.

Un Avocat ayant plaidé une cause pour lui, & l'ayant gagnée, lui demanda; Hé bien, dans cette affaire, à quoi vous à servi votre Socrate? A ceci, dit-il, c'est que tout ce que vous avez dit pour ma défense, est véritable depuis un bout jusqu'à l'autre.

(a) Il disoit que le plus important précepte,

(a) *Il disoit que le plus important précepte.*) Je croi qu'il y a une

qu'il donnât à Arete sa fille, étoit de ne faire aucun cas de tout ce qui alloit au-delà du nécessaire.

Quand j'aurai fait étudier mon fils, en vaudra-t'il beaucoup mieux pour cela? Au moins quand il sera (*a*) au théatre, où se tient l'assemblée du peuple, on ne dira pas que c'est (*b*) pierre sur pierre.

Quelqu'un lui ayant amené son fils, & le priant d'en avoir soin, il lui demanda (*c*) quinze pistoles. Mais, dit l'autre, j'aurois un esclave pour ce prix-là. Vous avez raison, répondit Aristippe: Achetez-en un, mon ami, & vous en aurez deux.

Il disoit, qu'il prenoit de l'argent de ses disciples, pour leur apprendre à quoi ils s'en devoient servir.

On lui reprochoit un jour; qu'ayant un procès il avoit donné un écu à un Avocat, pour plaider; Cela est vrai, dit-il; & (*d*) quand je

---

fautte dans le Grec; Je lis, τὰ ἀεί-σα ἔρανον ὑποτίθεσθαι.

(a) *Au théatre, où se tiennent les assemblées du peuple.*) J'ai ajoûté ces dernieres paroles. C'est qu'en ce pays-là les assemblées de ville se tenoient au théatre.

(b) *Pierre sur pierre.*) λίθος, qui est employé dans le Grec, signifie *une pierre* & *un sot*, Et *lapis* en Latin tout de même, Terence. *Quid stas, lapis?* „ lourdaut, gros sot.

(c) *Quinze pistoles.*) Six cens drachmes. V. la Note *b*. p. 636.

(d) *Quand je donne à manger &c.*) Anciennement quand on vouloit traiter ses amis, & ne pas aller au cabaret, on prenoit des Cuisiniers à qui on donnoit tant par jour pour apprêter les viandes. Les Fragmens des Comiques Grecs que cite Athenée, font foi de cela, comme aussi plusieurs Comedies de Plaute. Il y a même des Savans qui croient que le paf-

donné à manger à quelques-uns de mes amis chez moi, j'en use de même avec le Cuisinier qui vient apprêter nos viandes.

Denys voulut un jour qu'Aristippe l'entretînt de quelque point de Philosophie, quoi que ce ne fût ni le tems, ni le lieu d'en parler; car on étoit en débauche. Je vous admire, lui dit-il; c'est moi qui vous apprens comment il faut que vous parliez, & aujourd'hui vous voulez m'apprendre quand il faut que je parle. Le Prince se sentant piqué de cette réponse; C'est donc ainsi que vous en usez, lui dit-il? Hé bien; vous n'avez qu'à descendre tout à cette heure au bas bout, Aristippe.

De tout mon cœur: car vous voulez sans doute, que (*a*) cette place devienne plus honorable qu'elle n'est.

Quelqu'un se vantoit de bien nager. Si est-ce, pourtant, qu'un (*b*) Marsouïn nagera toûjours aussi bien que vous pour le moins.

Quelle difference y a-t'il entre un homme bien fait, & celui qui ne l'est pas?

Il est fort aisé de prononcer là-dessus: envoyez-les l'un & l'autre en un lieu où ils n'ayent

sage de Terence, où il est dit, *manipulus furum*, s'entend de ces sortes de gens; mais d'autres l'entendent comme celui où Virgile dit,

Furta parv belli.

(a) *Cette place devienne plus honorable.*) On donne encore ce mot à un certain Lacedémonien.

(b) *Marsouin.*) Le Grec dit Dauphin; mais il me plaît davantage ainsi.

aucune connoissance, & vous le sçaurez bientôt.

Je bois autant que je veux, Aristippe, & je ne m'enyvre pourtant jamais.

Un Mulet boit tout de même, répondit-il; & un Mulet ne s'enyvre pourtant jamais, non plus que vous.

Il aimoit une certaine Dame, qui en avoit bien vu d'autres que lui; & quelqu'un de ses amis lui ayant dit : Je m'étonne, Aristippe, du choix que vous avez fait de cette personne-là; n'y en a-t'il point d'autre en ville? Ah! pauvre homme, lui répondit-il; Feriez-vous difficulté de loger en une maison, où quelque autre auroit logé avant vous? Nullement. Et si un vaisseau avoit servi au passage de mille ou dix mille hommes, & qu'un autre vaisseau n'eût jamais été en mer; vous serviriez vous plûtôt de l'un que de l'autre? Point du tout. Il n'y a donc point de difference considérable entre une femme qui a vu plusieurs hommes, & celle qui n'en a vu aucun.

Quoi? Vous êtes disciple de Socrate; & vous prenez de l'argent pour enseigner la Philosophie? Il n'y a pas là de quoi s'étonner si fort, répondit-il: Socrate en avoit de reste; & moi, je n'ai tout juste que ce qu'il me faut : Quand ses amis lui envoyoient sa provision de bled & de vin, il en renvoyoit une partie; mais il retenoit l'autre. Aussi les plus grands Seigneurs d'Athénes lui servoient-ils de Pourvoyeurs & de Maîtres-d'hôtel;

Et moi, par malheur, je n'ai point de Pourvoyeurs de cette importance ; je n'en ai qu'un, qui est un esclave, que j'ai acheté à la place.

Il voyoit souvent Laïs, cette belle Corinthienne ; & quelques-uns en parloient. Cela n'est rien, dit-il ; Je possede Laïs ; mais elle ne me possede pas : Et la Vertu ne nous défend pas l'usage de la volupté ; pourvu qu'on y tienne une mesure honnête, & qu'on ne se laisse pas emporter aux plaisirs, cela n'est que bien.

Une autre fois, que quelqu'un lui reprochoit la délicatesse de sa table ; Pour vous, lui dit-il, vous ne donneriez pas deux sols de tout cela ? Non, sans doute. Il ne faut donc pas dire que j'aime la volupté ; mais que vous aimez furieusement l'argent, & redoutez terriblement la dépense.

(a) Simus Maître-d'Hôtel chez Denys, faisoit voir à Aristippe sa maison toute pavée à compartimens de marbre, & meublée magnifiquement ; quoi qu'au reste Simus ne fût qu'un miserable esclave (b) de Phrygie, & de plus grand faquin. Aristippe lui cracha au visage, & cet honnête-homme en demeura un peu interdit. Mais pardon, Seigneur Simus, lui dit-il. Tout est si beau

(a) *Simus Maître-d'Hôtel.*) Ce que dit ici nôtre Auteur me semble mieux convenir à Diogene qu'à Aristippe, & je doute fort de cette histoire. Notre Philosophe étoit trop galant homme pour en user de la sorte.

(b) *De Phrygie.*) Ce pays, aussi bien que la Mysie, qui en étoit proche, fournissoit la Grece d'esclaves.

ceans, tout y eſt ſi bien paré, ſi bien ajuſté, que, pour ne rien gâter, j'ai crû qu'il valoit mieux cracher ſur vous, que de ſalir la place.

Carondas (quelques Auteurs diſent Phedon) ayant deſſein de le joüer, dit un jour en ſa préſence: Mais qui eſt un certain Docteur, qu'on rencontre toûjours ſi bien peigné, ſi bien parfumé? Helas, répondit-il, c'eſt moi, malheureux que je ſuis: Si faut-il néanmoins ſe conſoler; car, tout de bon, je trouve que le Roi de Perſe eſt encore plus heureux que le Docteur qui aime tant les parfums, & qui eſt ſi propre. Mais cependant, pourquoi eſtimera-t'on moins un homme, pour ſentir bon, puis qu'on eſtime davantage les autres animaux, quand ils ne ſentent pas mauvais? Que le Ciel donc confonde ces effeminez, qui ſont cauſe que des choſes, & ſi bonnes & ſi agréables, ſont décriées; & qu'on en fait des reproches aux honnêtes gens.

De quelle façon mourut Socrate? Comme je voudrois mourir moi-même.

Polyxene le Sophiſte l'étant allé viſiter un jour, & ayant vû dans la ſalle quantité de belles Eſclaves, & des viandes exquiſes & rares, qu'on ſervoit ſur table; il en demeura tout ſurpris, & lui témoigna qu'il y avoit là-dedans quelque choſe, qui, ſelon ſon ſens, ne convenoit pas autrement à la profeſſion d'un Philoſophe. Ariſtippe le laiſſa dire; & après avoir écouté ſa cenſure ſans émotion; Seigneur Polyxene, faites-

nous une grace; soyez des nôtres ce soir, je vous en supplie. Vous m'obligez trop, dit Polyxene: il n'y a pas moyen de vous refuser. Je vois donc bien, Polyxene: ce n'étoit pas la qualité des viandes qui vous choquoit tantôt: c'étoit la dépense, peut-être, que tout le monde ne voudroit pas faire pour un souper tel que celui-là.

Bion dit de lui en quelque endroit de ses (a) Entretiens, qu'un jour, comme il faisoit voyage, l'Esclave qui portoit son argent, lui dit qu'il n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit impossible d'en porter tant. Jette ce qui t'incommode, lui dit-il; & porte le reste, si tu peux.

Il s'étoit embarqué pour aller en son pays; mais il ne s'étoit pas apperçu que le vaisseau sur lequel il s'étoit mis, étoit un vaisseau de Corsaires. Il le reconnut à la fin, & commanda en même tems à son valet de chambre, de lui apporter la cassette où étoit son argent. Il se mit à le compter, & l'ayant remis dedans, il la laissa tomber en la mer, comme par mégarde, & ne manqua pas de faire l'affligé comme il faut. Cette adresse le sauva; & l'on rapporte que depuis, étant en lieu de sureté, il dit à ceux qui lui en parloient: J'ai perdu mon argent, il est vrai; mais mon argent m'eût perdu, si je ne l'eusse perdu; & Aristippe vaut un peu mieux que son argent.

Lors qu'il arriva à la Cour de Syracuse, Denys

(a) *Entretiens*) ou *Dissertations*.

lui demanda ce qu'il y étoit venu faire ? Pour donner de ce que j'ai, dit-il, & recevoir ce que je n'ai pas.

Quelques-uns disent qu'il répondit autrement: Lors que j'avois besoin de sagesse, je me retirai auprès de Socrate ; & maintenant que j'ai besoin d'argent, je me retire auprès de vous.

La plûpart des hommes sont bien étranges, disoit-il : Car s'ils veulent acheter quelques meubles, ils apportent toutes les précautions imaginables, pour n'y être pas trompez : Mais s'il s'agit de sçavoir quel genre de vie ils doivent choisir, ils n'y songent nullement ; tout leur est bon. Il y en a qui attribuent ce mot à Diogene, & non pas à Aristippe.

Un jour dans une débauche qui se faisoit à la Cour, Denys voulut que tous ceux qui étoient à table dansassent avec des robes de pourpre : Pour moi, dit Platon, je ne sçaurois faire cela ; & en même tems il prononça ce vers d'Euripide :

Je ne sçaurois porter une robe de femme.

Mais comme on eut présenté la même robe à Aristippe, il la prit sans façon ; & recita un passage du même Poëte, qui dit ailleurs,

Celle dont les pensers sont pleins d'honnêteté,
En tous lieux sçaura bien garder sa pureté.

Il demandoit un jour je ne sçai quoi à Denys, pour un de ses meilleurs amis ; & voyant qu'il ne pouvoit

pouvoit rien obtenir, il se jetta à ses pieds, le visage contre terre. Quelqu'un l'en railla, car c'étoit une espece d'adoration, & les Grecs ne pouvoient souffrir une soûmission si honteuse. Cela est fâcheux, dit-il, je l'avouë: mais vous ne sçavez pas que le bon Prince a souvent les oreilles aux pieds; & je n'en suis pas cause.

Pendant le séjour qu'il fit en Asie, Artapherne Lieutenant du Roi de Perse, le fit arrêter, & commanda qu'on le lui amenât. Aristippe y allant sans paroître aucunement étonné, quelqu'un lui dit, Quoi, vous êtes si assuré que cela?

Et (*a*) que dois-je craindre, répondit-il, puis qu'on me méne à un Satrape du grand Roi?

Il disoit, que ceux qui laissoient l'étude de la sagesse, pour s'attacher aux autres Sciences, faisoient comme les galans de Penelope, qui au lieu de s'attacher à la maîtresse, s'amusoient après les Suivantes.

(a) *Que dois je craindre, répondit-il, puis qu'on me méne à un Satrape du grand Roi?*) Satrape est un ancien mot Persan, qui signifie Gouverneur de Province; & par le *Grand Roi*, les Grecs entendent toûjours le Roi de Perse. Or on sçait qu'il y avoit en ce pays-là des Ecoles où l'on apprenoit aux enfans ce que c'est que Justice & Injustice. Xenophon le dit assez. Quand donc Aristippe répond, *Que dois-je craindre &c.* c'est comme s'il disoit; Rien ne doit allarmer mon innocence, puisque je me vai présenter devant Artapherne, le plus juste de tous les Lieutenans du Grand Roi. Il ne faut pas oublier que les vieux Rois de Perse étoient fort rigoureux à l'endroit des Juges, lorsqu'ils manquoient à leur devoir, & qu'ils oublioient leur caractére; Il n'y avoit point d'asyle pour eux; Et la regle de ce pays-là, c'étoit,

Aut peccare nefas, aut pretium est mori.

Il y a un mot d'Ariston qui ressemble fort à celui-là ; car il disoit, Que telles gens faisoient comme Ulysse, qui avoit vu presque tous les morts qui étoient aux enfers, mais qui n'avoit point parlé à la Reine.

On lui demandoit ce qu'il falloit apprendre à un enfant ? (*a*) Apprenez-lui, dit-il, de bonne heure, ce qui lui doit servir quand il sera grand.

On lui disoit, comme par reproche ; Vous vous attachiez autrefois à Socrate ; & à présent vous vous attachez auprès de Denys. Cela est vrai, répondit-il : mais en ce tems là, j'avois besoin de m'instruire, & maintenant je cherche à me divertir.

S'étant enrichi par les discours qu'il faisoit à ceux qui le venoient voir, Socrate lui demanda ; (*b*) D'où est venu tant de bien que vous avez Aristippe ? De la même source, lui dit-il,

(a) *Apprenez-lui de bonne heure ; ce qui lui pourra servir quand il sera grand.*) Hé plût à Dieu donc que quelque nouvel Aristippe parût aujourd'hui au monde pour repurger notre siecle, & reformer par la force & les graces de son Eloquence, les abus où tombent presque tous les peres, quand il s'agit de l'instruction de leurs enfans. Il ne seroit pas d'avis que cette jeunesse passât ses plus belles années à disputer sur la Theogonie d'Hesiode, sur la Metaphysique de Parmenide, sur les Idées de Platon, ou sur les syllogismes de Chrysippe ; Rien de tout cela. Il leur diroit plûtôt, si je ne me trompe, Que vos enfans étudient ce que j'ai appris autrefois, & qui me fait tant d'honneur aujourd'hui : Qu'ils s'attachent bien à la Morale & à la Politique ; Qu'ils lisent avec soin les bons Historiens & les bons Poëtes ; qu'ils apprennent à bien parler & à bien écrire.

(b) *D'où vous est venu tant de bien &c.*) *D'où vous est venu le peu que vous avez, Socrate.* Il y a là dedans une souplesse d'Aristippe ;

d'où vous est venu le peu que vous avez, Socrate.

Une Courtisane l'ayant rencontré un jour, lui dit; Sçavez-vous bien, Aristippe, que je suis grosse de vous? Bagatelle, lui dit-il; Est-ce que vous pourriez courir par un champ couvert de chardons, & me dire précisément quel chardon vous auroit piquée?

Il avoit une fille admirablement bien faite, & capable des plus hautes contemplations; mais il avoit un fils fort brutal, & qui n'avoit aucun goût pour les belles choses. Si bien qu'Aristippe n'en pouvant rien faire, fut contraint de l'éloigner d'auprès de lui. Un de ses amis sut cela; & l'étant venu voir, il lui dit entr'autres choses; Mais après tout, Aristippe, ce garçon-là est venu de vous: C'est votre fils, c'est tout dire. Ah! vous raisonnez donc ainsi, dit Aristippe: La vermine vient de nous aussi; le flegme & plusieurs autres saletez viennent de nous encore; nous ne les voudrions pas tenir près de nous pourtant.

Il avoit reçu en argent quelque liberalité du Prince; & Platon en avoit reçu une aussi, mais en livres. On dit à Aristippe, qu'on s'étonnoit de cela. Bon Dieu, répondit-il, que les gens sont

car Socrate lui demandoit d'où étoient venuës tant de richesses, & Aristippe lui répond; D'où vous est venuë la moderation que vous avez? J'ai gagné beaucoup de bien par la Philosophie; & cette même Philosophie vous a inspiré l'amour d'une pauvreté honnête, que vous préferez aux richesses.

donc aisez à étonner! (a) Platon a besoin de livres, & il en prend; & moi, j'ai besoin d'argent, & j'en prens : trouve-t'on cela si étrange?

On lui demandoit ; Dequoi Denys vous reprend-il quelquefois? (b) De la même chose, dit-il, dont les autres me reprennent quelquefois aussi.

Il dit un jour à Denys ; Si vous vouliez me faire donner cent pistoles, je vous serois infiniment obligé. DE. Ha, ha, vous m'aviez dit tant de fois que le Sage ne manquoit de rien! AR. Il est vrai, Seigneur : Mais donnez toûjours ; & puis nous metterons l'affaire en question. Il lui fit donc délivrer ce qu'il demandoit ; & Aristippe l'en remerciant lui dit; Hé bien, Seigneur, vous le voyez : (c) Le Sage ne manque de rien.

Denys lui ayant un jour allegué ces deux vers de Sophocle, pour lui faire peur,

Quiconque vient à la Cour d'un grand Roi,
S'il y vient libre, il y demeure esclave.

Disons mieux, Seigneur,

Quiconque vient à la Cour d'un grand Roi,
S'il y vient libre, il n'est jamais esclave.

(a) *Platon a besoin de livres &c.*) Il y a quelque apparence qu'Aristippe raille Platon, & qu'il le traite d'homme d'Ecole.

(b) *De la même chose, dit-il, dont les autres me reprennent aussi.*) Je crois que c'étoit quelque importun qui lui vouloit parler de la somtuosité de sa table, & du luxe de ses habits.

(c) *Le Sage ne manque de rien.*) C'est une équivoque sur le mot

Quelques-uns donnent ce mot à Platon : mais Dioclès, au Livre de la Vie des Philosophes, le donne à Aristippe.

Il y avoit eu quelque froideur entre lui & Eschine. Aristippe donc l'ayant rencontré un jour, lui dit ; Quoi donc, n'y a-t'il point moyen de nous remettre jamais bien ensemble ? Ne cesserons-nous point de badiner comme des enfans ? & faut-il attendre que quelque discoureur qui fera l'homme d'importance, nous vienne réconcilier entre les verres ?

Eschine lui dit, qu'il seroit ravi de vivre bien avec lui. Souvenez-vous donc Eschine, que quoi que plus âgé que vous, je vous suis pourtant venu trouver le premier. Par Junon, vous dites bien, Aristippe : Aussi êtes-vous beaucoup meilleur que moi ; car j'ai commencé la brouillerie, & vous recommencez l'amitié.

VOILA à peu-près, tous les bons mots qu'on lui attribuë, & que j'ai recueillis de plusieurs Auteurs. Or je trouve quatre Aristippes, remarquables entre les autres : Celui dont nous parlons : Celui qui a fait une Histoire d'Arcadie ; Un autre surnommé * Metrodidacte ; & le quatriéme fut un Philosophe de la nouvelle Academie.

* C'est-à-dire, *Instruit par sa Mere* ; & cette mere étoit fille de notre Aristippe.

Outre les ouvrages que le premier Aristippe

ἀπορεῖν, qui signifie *manquer de bien*, & *manquer de moyens & d'addresse pour faire réüssir quelque chose*. C'est sur cette seconde signification qu'est fondée la réponse d'Aristippe.

avoit faits, quelques-uns disent qu'il avoit composé encore six livres de Dissertations; & quelques autres, du nombre desquels est Sosicrate de Rhode, disent qu'il n'a rien écrit absolument: Mais Sotion & Panætius assurent qu'il fit une partie des livres qui portent son nom, & en mettent quelques-uns en la place de quelques autres.

Il tenoit que (*a*) la fin étoit un mouvement doux, qui se distribue & s'étend (*b*) à la sensation.

(*c*) Or puisque nous avons décrit la vie d'Aristippe, il est tems de dire un mot des CYRENAIQUES qui sont venus de lui.

Ces Philosophes se partagent en trois branches: Les uns sont surnommez HEGESIAQUES; les autres ANNICERIENS; les autres THEODORIENS, ausquels on ajoûte encore certains (*d*) ERETRIAQUES, qui sont descendus de Phedon.

(a) *La Fin.*) *La Fin des biens & la fin des maux*, ce sont des termes de Philosophie, pour dire, *Le souverain bien*; *Le souverain mal*.

(b) *A la sensation.*) Terme de Philosophie encore, qui ne se peut changer.

(c) *Or puis que nous avons décrit la vie d'Aristippe.*) Il n'a parlé ni de sa maison, ni de son éducation, ni de ses premieres études, ni de sa femme, ni de sa mort &c. Et cependant il appelle cela décrire la vie d'Aristippe. C'est donc à dire que les deux ou trois remarques que j'ai faites sur la Préface de Diogene & sur la vie de Thalès sont très-véritables. En effet ce livre n'est autre chose que l'extrait d'un ouvrage très-ample qu'on a perdu il y a déja long-tems. Et si cela n'étoit pas ainsi, on n'y trouveroit pas tant de bévuës qu'on y en trouve, & qu'on impute à Diogene très-injustement.

(d) *Eretriaques*,) ou Eretriques. Diogene en parle ailleurs.

Voici leur suite, ou leur succession, telle qu'on la trouve dans les anciens Auteurs.

Aristippe, dont nous venons de parler, fut suivi d'Arete sa fille; (a) d'Ethiope, de la ville de Ptolemaïde, & d'Antipater de Cyrene.

A Arete succeda Aristippe son fils, surnommé le * Disciple de sa mere.

* Metrodidacte.

Cet Aristippe fut suivi de Theodore qui fut au commencement surnommé l'Athée, & ensuite Dieu.

A Antipater succederent ceux-ci: Epitimédés de Cyrene, Paræbatés, Hegesias, surnommé (b) l'Orateur de la Mort, (c) & Anniceris.

OPINIONS DES CYRENAIQUES.

CEux qui suivoient la discipline d'Aristippe, & qu'on appelle simplement Cyrenaïques, bâtissoient sur ce fondement; Qu'il n'y a que deux

(a) *D'Ethiope de la ville de Ptolemaïde.*) M. Vossius en son livre posthume des Philosophes, a traduit Ptolemée l'Ethiopien; mais je n'ai pas son livre ici. On y prendra garde si on veut.

(b) *L'Orateur de la Mort.*) C'est ainsi que j'ai traduit *πεισιθάνατος* qui est dans le Grec. Ce mot signifie un homme *qui persuade de mourir.* Au reste on lui donna ce nom à cause d'un certain livre homicide qu'il avoit fait; car ceux qui l'avoient lu avec un peu d'application, * renonçoient au boire & au manger, quoi qu'on leur pût dire; après quoi ils *devenoient morts sans ressource.* Ciceron en parle en ses déclamations philosophiques, autrement, en ses Tusculanes.

* ἀποκαρτερεῖν.

(c) *Et Anniceris.*) M. Casaubon le fait successeur d'Hegesias, & il a raison. M. Menage a raison aussi de croire que ces mots, *ὁ καὶ Πλάτωνα λυτρωσάμενος, qui délivra autrefois Platon de l'esclavage* ont été ajoûtez par quelque ignorant. Car la chronologie ne s'accorde pas avec cela.

passions, la Douleur & la Volupté: Que la Volupté est un mouvement doux & agréable; & la Douleur un mouvement âpre & fâcheux.

(*a*) Qu'une Volupté ne differe point d'une autre Volupté, & qu'il n'y a point plus de douceur en celle-ci, qu'en celle-là.

Que tous les animaux reçoivent la Volupté avec joie, & rejettent la Douleur avec aversion.

Que la Volupté du corps est la Fin: mais que par cette Volupté, ils n'entendent pas celle que se propose Epicure, & qui n'est Volupté, qu'entant que l'animal ne sent ni peine ni douleur.

Que la Fin & la Felicité ne sont pas même chose: car chaque Volupté particuliere est Fin; & la Felicité est l'assemblage de toutes les Voluptez particulieres; parmi lesquelles on range celles qui sont passées, & celles qui sont à venir.

Que chaque Plaisir particulier est souhaitable de soi-même; & que la Felicité n'est souhaitable qu'à cause des Plaisirs particuliers qui la composent.

Pour prouver que la Volupté est la Fin, ils disent que dès notre plus tendre enfance, nous nous y attachons même sans aucun raisonnement; & que quand nous l'avons obtenuë, nous ne cherchons plus rien: mais qu'au contraire,

(a) *Qu'une Volupté ne differe point d'une autre Volupté,*) ou *qu'une Volupté n'est pas plus Volupté qu'une autre.* Au reste j'ai suivi la correction de M. Casaubon, qui est absolument nécessaire.

nous

nous fuyons de toute notre force, la douleur qui est son ennemie; & faisons toutes choses pour nous en délivrer.

Que la Volupté est un bien, quoi qu'elle vienne quelquefois d'une chose vilaine : Que l'action voluptueuse peut être ou deshonnête, ou indécente; mais que cela n'empêche pas que cette action ne soit un bien, & que d'elle-même elle ne soit désirable.

Pour l'éloignement de la douleur, dont parle tant Epicure; & qu'il propose comme fin; ils tiennent que ce n'est ni Volupté, ni douleur: parce que, comme ils disent, la Volupté & la douleur consistent en mouvement; & que de la maniere dont Epicure propose son opinion, il n'y peut avoir de mouvement : si bien que sa Volupté n'est après tout, que ce qui se voit en un homme qui dort.

(a) Il se peut faire, disent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la Volupté: & que la raison de cela est, que telles gens ont l'esprit mal tourné, & le jugement perverti.

(a) *Il se peut faire, disent-ils encore; qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la Volupté.*) Je croi qu'ils disoient cela pour aller au-devant d'une objection qu'on leur faisoit, & la voici. *Si la Volupté est la seule fin, que l'homme se doit proposer, d'où vient donc qu'il y a des gens qui n'en ont aucun sentiment?* Ils répondoient, *Les hommes dont vous nous parlez, n'ont que la forme extérieure de l'homme, ou pour mieux dire, les hommes de cette sorte sont de vrayes bêtes.*

Qu'au reste, tous les plaisirs, & toutes les douleurs de l'ame, ne viennent pas des plaisirs ou des douleurs du corps; puisque le simple bonheur d'un ami, ou l'heureux succès de nos affaires font naître la Volupté dans nos cœurs.

Que ni le simple souvenir, ni la simple esperance des biens qu'on se représente, ne fait point la Volupté comme estime Epicure; parce que le moment de l'ame cesse, & se détruit avec le tems.

Que l'ouïe simplement, & la vûë simplement, n'engendrent point la Volupté: par exemple, disent-ils, nous prenons plaisir à ouïr ceux (a) qui contrefont les pleureux & les pleureuses; mais nous oyons avec douleur & avec peine ceux qui pleurent & se lamentent effectivement & tout-de-bon.

Pour l'indolence & l'éloignement du plaisir, ils appelloient cela un Etat moyen, ou une Constitution moyenne.

(b) Ils disoient que les Voluptez du corps valent mieux que celles de l'esprit; & que la pei-

---

(a) *Qui contrefont les pleureux & les pleureuses.*) Le Grec dit, *qui imitent les lamentations*, mais j'ai crû qu'ils entendoient parler de ces gens qui alloient autrefois pleurer aux funerailles pour de l'argent.

(b) *Ils disoient que les Voluptez du corps valent mieux que celles de l'esprit.*) C'est une grande question. Pour moi il me semble que toutes voluptez du corps ne sont point capables de faire oublier un déplaisir vif & sensible, dont un cœur est outré; comme vous diriez la perte d'un ami genéreux, la perte de son honneur &c. Il n'y a point de festins, point de

ne d'un corps qui souffre, est pire que celle d'un esprit outré de douleur, C'est pour cela, ajoûtent-ils, que les Loix employent les peines corporelles contre les scelerats, plûtôt que celles qui s'addressent à l'ame.

(*a*) *Car ils croyoient que la douleur étoit plus fâcheuse, & que la volupté étoit plus naturelle à l'homme.* C'est pourquoi, *aussi, ils apportoient beaucoup plus de soin à ménager l'une que l'autre, & que* c'est pourquoi *la volupté étant désirable d'elle-même, il y avoit des choses fâcheuses qui produisoient certains plaisirs, & qui se contrarioient souvent. De sorte que cet assemblage de voluptez qui constitué la felicité, leur paroissoit très-difficile.*

Ils estimoient que tous les Sages ne vivent pas avec volupté; & que tous les fous ne vivent pas avec douleur: mais que l'un arrivera toûjours plûtôt que l'autre. Car il suffit d'avoir l'usage de quelque plaisir particulier, (*b*) qui peut tout seul

---

Musique, point de partie de chasse qui puissent guerir de telles blessures. De plus comme les plaisirs de l'ame, quand ils sont extrêmes, nous ôtent le sentiment de tout ce qui touchoit nos sens auparavant, l'on peut dire aussi, ce me semble, que les peines de l'ame quand elles sont extrêmes, l'emportent de beaucoup sur celles du corps. Mais, dira-t'on, les Loix en ont pourtant jugé autrement; Il est vrai; Mais le jugement que je fais sur cette maniere, est conforme à celui de Jule César, qui avoit bien autant d'esprit que ceux qui avoient fait des Loix & des Ordonnances avant lui.

(a) *Car ils croyoient* &c.) Je suis entiérement persuadé que les lignes suivantes que j'ai fait imprimer en Italique, n'ont point été tirées de Diogene; & cela ne se peut. Elles sont du crû de quelque ignorant, qui avoit mis cela à la marge de son exemplaire. Cet avertissement suffira, si je ne me trompe pour justifier ce que je dis.

(b) *Qui peut, tout seul, re-*

remettre une ame abbatuë & qui languit.

Que la Prudence est un bien; & que pourtant, elle ne doit pas être recherchée pour elle-même, mais pour les commoditez qui en viennent.

Qu'on doit cherir un ami pour l'utilité, comme nous cherissons les parties de notre corps, tant que nous en tirons quelque service.

(*a*) Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoi qu'il soit d'ailleurs très-vicieux.

(*b*) Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu.

Que le sage ne sera jamais atteint ni d'envie,

---

mettre une ame abbatuë & qui languit.) Comme par exemple, le plaisir des festins, l'entretien d'une belle personne, la satisfaction qui se trouve à entendre une excellente voix, ou un lut bien touché, témoin Saül, Achille, Sappho, Pindare & Horace, qui appelle sa lyre, *curarum dulce lenimen*, pour dire, que c'est elle *qui charme ses inquiétudes, & calme tous ses déplaisirs.* Car il est certain qu'un tel plaisir, quoi que seul, peut servir à faire diversion, & à suspendre les peines que sent l'ame, pourvu qu'on s'y attache bien. Il me semble même que la mémoire des occasions agréables où nous nous sommes trouvez autrefois, est capable d'adoucir une partie de nos amertumes. Mais ce remede n'est pas bon pour toutes sortes d'ames; il faut pour cela être sage comme Epicure, qui en recommandoit si fort l'usage, & qui s'en trouvoit si bien. Pour les foux & les emportez, un tel remede produiroit en eux un effet tout contraire.

(a) *Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoi qu'il soit d'ailleurs très-vicieux.*) C'est que beaucoup de Philosophes ont tenu qu'on ne pouvoit avoir une vertu qu'on ne les eut toutes.

(b) *Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu.*) Socrate en jugeoit ainsi, & on ne peut douter qu'une ame ne fasse ses fonctions bien plus noblement, & plus aisément en un corps bien disposé, que dans un qui ne l'est pas; & il n'y a que l'exercice pris à propos qui mette nos corps en cet état.

ni de superstition ; parce que l'une & l'autre ne viennent que d'une opinion vaine & folle ; mais qu'à la vérité, il pourra quelquefois sentir de la tristesse & de la crainte ; parce que l'une & l'autre arrivent naturellement.

Que les richesses produisent des plaisirs ; mais qu'elles ne doivent pas être recherchées pour elles-mêmes.

Qu'on peut comprendre les passions ; mais non pas leur origine.

Pour la Physique, ils ne s'y attachoient point ; d'autant, disoient-ils, (a) qu'on n'en sçauroit avoir de pleine & entiere connoissance.

Ils faisoient cas de la Logique à ce que quelques-uns tiennent, à cause de l'utilité de cet art : mais Meleagre & Clitomaque assurent, qu'ils n'estimoient ni la Physique, ni la Logique ; croïant, comme ils faisoient, qu'un homme qui a une fois connu parfaitement ce que c'est que bien, & ce

(a) *On n'en sçauroit avoir de pleine & entiere connoissance.*) La raison de cela, (mais il n'y a que très-peu de gens qui songent à ces importantes véritez) c'est que nous ne connoissons les choses que par certaines convenances, qu'elles ont avec notre goût, avec notre odorat. &c. Nous sentons la vérité, les effets, & cela suffit pour notre miserable mortalité ; mais un même effet peut venir de plusieurs causes. D'ailleurs qui nous assurera que nous avons tout ce qui nous est nécessaire pour la compréhension des choses ? Au moins est-il bien constant, que certains animaux qui ont les mêmes sens que nous, voient mieux, flairent mieux & entendent mieux que nous ne faisons. Et peut-être que si nous avions ce que ces animaux ont par-dessus nous, nous verrions bien des choses qui nous sont cachées.

que c'est que mal, parlera toûjours comme il faut, aura le cœur net de superstition, & ne craindra point la mort.

(*a*) Que ce qu'on appelle Juste, Honnête, & Deshonnête, n'est point tel naturellement; mais parce que la coûtume & la Loi le veulent ainsi.

Qu'un homme de bien, pourtant, ne fera rien qui choque l'usage établi; parce qu'il ne veut pas tomber dans les peines portées par la Loi, ni donner mauvaise opinion de sa conduite: & ils ajoûtent, qu'en faisant ainsi, il est sage.

Ils sont aussi de l'opinion de ceux qui tiennent; (*b*) Qu'on peut faire progrès dans les Sciences & dans les Arts, Qu'un homme peut s'attrister plus qu'un autre; Que les Sens ne nous rapportent pas toûjours la vérité.

LES HEGESIAQUES.

CEux qu'on appelle Hegesiaques, avoient les mêmes principes, la volupté, & la douleur.

Ils tenoient que la (*c*) Courtoisie, l'Amitié,

(a) *Que ce qu'on appelle juste, honnête & deshonnête n'est point tel naturellement.*) Il y a encore aujourd'hui des gens qui soûtiennent cette opinion. Il y a sujet de s'en étonner.

(b) *Qu'on peut faire progrès dans les Sciences.*) C'est encore une question fort agitée parmi les Philosophes Grecs, & M. Casaubon en a touché quelque chose dans ses Notes.

(c) *Courtoisie.*) Il y a dans le texte, χάρις qui signifie grâce, courtoisie & reconnoissance; on peut choisir.

& la Beneficence, ne sont rien; parce qu'on ne les recherche point pour elles-mêmes, mais pour les avantages qui en reviennent; & que ces avantages étant une fois ôtez, ces choses-là ne sont plus qu'un pur néant.

Que la parfaite Felicité étoit entiérement impossible; & ils le prouvoient ainsi : Notre corps est rempli d'une infinité de désordres & de passions; or notre ame participe à tous les désordres de ce corps; & d'ailleurs la Fortune traverse souvent les esperances que nous concevons; Quelle est donc cette souveraine felicité, & où la trouverons-nous?

Que la vie est souhaitable; mais que la mort l'est aussi.

Que rien n'est agréable, ni desagréable de sa propre nature.

Que les choses nous plaisent, (a) à cause de la rareté & de la nouveauté; & qu'elles cessent de nous plaire par la satieté.

Que les Richesses & la Pauvreté, à l'égard du plaisir, ne sont rien; puisque la volupté du Riche, n'est point differente de celle du Pauvre.

Que la Liberté, la Haute naissance, & la Gloire, ne sont pas plus pour la mesure de la volupté,

(a.) *A cause de la rareté.*) Le mot Grec [illegible], qui est employé dans le texte, peut signifier aussi, petite quantité, & disette; & le mot [illegible] que j'ai traduit par celui de nouveauté, peut aussi signifier inaccoûtumance.

que la Servitude, l'Obſcurité, & la Baſſeſſe d'extraction.

Qu'il eſt utile à celui qui n'eſt pas prudent, de vivre; mais qu'à celui qui eſt ſage & bien-aviſé, c'eſt une choſe indifferente.

(*a*) Que le Sage fera tout pour ſoi-même; croyant que les autres ne le valent pas: & que s'il ſemble tirer d'eux des avantages, très-conſidérables, ces avantages, pourtant, ne ſeront rien au prix de ce qu'ils reçoivent de lui.

(*b*) Ils n'admettoient point le témoignage des

(a) *Que le Sage fera tout pour ſoi-même, croyant que les autres ne le valent pas &c.*) Je connois un galant homme qui croit que toutes ces grandes ames, que les Chroniques & les Hiſtoires ont tant chantées, devoient avoir ce ſentiment; Il ajoûte même que le magnanime des Philoſophes, ne ſçauroit être tel, s'il ne penſe de ſoi-même ce que les Hegeſiaques diſoient de leur Sage; Et il en pourroit bien être quelque choſe.

(b) *Ils n'admettoient point le témoignage des Sens comme un témoignage certain.*) Le Grec dit, ἀνήρουν. Et moi j'ai ajoûté ὡς (comme) avant cette particule οὐκ. Et il faut lire ainſi. Mais il y a plus encore, & ce paſſage eſt bien plus corrompu qu'il ne paroît. Voici comme il ſe trouve dans le Grec. ἀνήρουν ὡς αἰσθήσεις οὐκ ἀκριβούσας τὴν ἐπίγνωσιν, τῶν τε εὐλόγως φαινομένων πάντα πράττειν. Or il n'y a point d'homme qui puiſſe entendre cela, ni trouver même la moindre couleur pour excuſer ce langage. Car ſi l'on traduit le Grec mot pour mot, voici ce qu'il dira, *Ils ôtoient les Sens qui ne rendent point la connoiſſance exacte, & qu'ils font tout des choſes qui paroiſſent raiſonnablement.* Voilà un fort bon galimatias, comme vous voyez. Je dis donc premierement, qu'il faut ôter ces deux mots πάντα πράττειν, qui ont été tirez du paſſage qui précéde celui-ci, & où il eſt dit que le Sage fera tout &c. πάντα πράξειν: En ſecond lieu il faut ôter la virgule qui eſt après ἐπίγνωσιν. comme auſſi la particule τε qui eſt devant εὐλόγως: après quoi le ſens ſera net & inconteſtable. C'eſt celui que vous trouverez dans ma verſion. Au reſte la note eſt un peu longue, mais ſi j'en demandois pardon, elle le ſeroit encore d'avantage.

Ses,

Sens, comme un témoignage certain; parce que les Sens ne peuvent avoir de connoissance distincte & exacte, & qu'ils suivent simplement les apparences, sans être aidez de la raison.

Ils tenoient que celui qui a commis une faute est digne de pardon; parce que quiconque fait mal, ne le fait point volontairement; mais qu'il y est forcé par la violence de sa passion.

(*a*) Qu'on ne doit point haïr un tel homme, mais plûtôt l'instruire, & le corriger.

Que le Sage n'a jamais tant d'avantage dans le choix des biens, que dans la fuite des maux, ne se proposant autre chose, que de vivre sans douleur & sans chagrin: ce qui arrivera toûjours à ceux qui sont indifferens pour tout ce qui produit la Volupté.

LES ANNICERIENS.

LES Anniceriens avoient presque les mêmes maximes que les Hegesiaques; mais ils ne ruinoient pas l'amitié, la courtoisie, & l'honneur qu'on porte à Pere & à Mere; non plus que l'affection tendre qu'on doit avoir pour sa Patrie.

(a) *Qu'on ne doit point haïr un tel homme.*) L'Empereur Antonin dit la même chose dans ses Mémoires, & d'autres l'avoient dit avant lui. Je croi vous devoir avertir en passant, (quoi que cela ne fasse rien pour ma version) qu'au lieu de *οὐ γὰρ ἑκόντα ἁμαρτάνειν*, il faut lire, *οὐ γὰρ ἁμαρτάνοντα ἑκόντα ἁμαρτάνειν*. Si on considére ce qui précede dans l'original, on n'aura pas de peine à recevoir cette correction.

Ils tenoient même que si ces choses faisoient quelquefois de la peine au sage, il ne laissoit pas pour cela d'être heureux; dût-il avoir très-peu de plaisirs.

Que la Félicité d'un ami n'est pas souhaitable d'elle-même; parce que nous ne sentons point la Félicité d'un autre.

Que la raison ne suffit pas pour nous affermir, & nous mettre au-dessus des sentimens du vulgaire; mais qu'on a besoin encore pour cela, de faire une habitude (a) contraire à celle qui s'est formée & nourrie en nous, depuis le moment de notre naissance.

Que ce n'est pas à cause de l'interêt seulement, que nous devons cherir nos amis; parce que cet interêt venant à cesser, nous ne nous soucierions plus d'eux: mais qu'il les faut aimer à cause de la bien-veillance qu'on a l'un pour l'autre. Que cette bien-veillance, au reste, est si considérable dans la vie, qu'un homme d'honneur, pour ne pas manquer à un si juste & si raisonnable devoir, ne fera point difficulté de souffrir de la peine; encore qu'il se propose la Volupté pour fin. Ils ajoûtent à cela, Quoi que la privation de la Volupté soit douloureuse à cet honnête homme, il la souffrira néanmoins volontiers, & s'y exposera en homme de bien, parce que la tendresse qu'il a pour son ami le veut ainsi.

(a) *Contraire à celle qui s'est formée & nourrie en nous.*) Le Grec dit, Disposition qui s'est nourrie avec nous.

LES THEODORIENS.

LEs Theodoriens ont tiré leur nom de ce Theodore, dont nous avons dit quelque chose ci-dessus; & ils s'attachent à ses maximes.

Ce Philosophe renversoit entiérement toutes les opinions qu'on a des Dieux; comme il paroît par un Livre qu'il a écrit sur ce sujet, & qui n'est pas un ouvrage à mépriser; car la plûpart tiennent qu'Epicure en a tiré beaucoup de choses.

Antisthene au livre qu'il a fait de la suite, ou de la succession des Philosophes, dit qu'il fut auditeur d'Anniceris, & de Denys le Dialecticien.

Il tenoit que la joye & la tristesse sont la fin des biens & des maux.

Que la Joye vient de la Prudence, & la Tristesse de l'Imprudence.

Que les seuls & uniques biens de la vie sont la Justice & la Prudence, & que les deux maux souverains & extrêmes, sont l'Imprudence & l'Injustice: mais que la Douleur & la Volupté ne sont d'elles-mêmes ni maux ni biens.

Il disoit que l'Amitié n'est rien, parce qu'elle ne se rencontre ni parmi les fous, ni parmi les sages. Car les fous, disoit-il, ne reconnoissent point d'Amitié, sitôt que l'utilité en est ôtée; & les sages se contentent d'eux-mêmes, sans se soucier d'être aimez de qui que ce soit.

Qu'il n'étoit nullement raisonnable qu'un honnête homme s'exposât à la mort pour sa Patrie;

Car à quoi bon perdre la Prudence, & une heureuse constitution d'ame, pour des ignorans & des fous? Que d'ailleurs, la Patrie du Sage, est tout le monde universellement; & non pas quelque ville, quelque bourg, ou quelque village.

(a) Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, baiser la femme de son voisin, & n'épargner pas même les Temples, s'il le falloit: parce qu'il n'y a aucune de ces choses qui soit vilaine naturellement, si l'on en ôte l'opinion, qui n'a été établie que pour arrêter la brutalité des fous.

Que le Sage satisferoit ouvertement, & sans scrupule, ses désirs amoureux: & là-dessus, il n'y aura point de danger de faire voir ici un échantillon de certaines demandes qu'il faisoit quelquefois; car c'étoit-là son fort, à ce que l'on dit. Une femme sçavante, ne seroit elle pas utile à quelque chose, entant que sçavante? Oui. Et une femme qui seroit belle, seroit aussi utile à quelque chose, entant que belle? Oui. Et cette utilité qu'on en peut tirer va à coucher avec elle?

(a) *Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, baiser la femme de son voisin, & n'épargner pas même les Temples s'il le falloit.*) Je ne doute point qu'une si étrange proposition, ne donne d'abord de l'horreur à ceux qui l'entendront. Pour moi, je tiens que Theodore ne peut avoir soutenu cela, à moins que d'avoir renoncé à la These dont il faisoit le fondement de sa Morale, QUE LES SEULS ET UNIQUES BIENS DE LA VIE, SONT LA JUSTICE ET LA PRUDENCE, ET QUE LES DEUX MAUX SOUVERAINS ET EXTREMES, SONT L'IMPRUDENCE ET L'INJUSTICE.

Oui encore. Donc si quelqu'un se servoit d'une personne, pour la fin à laquelle cette personne peut être utile, ce quelqu'un ne feroit point de mal ? Non. Il n'en fera donc point non plus, s'il se sert de la beauté de cette personne; pour la fin qui est proposée à la beauté.

Nous avons dit ci-dessus que Theodore fut surnommé Théos ou Dieu; & on croit que cela arriva à cause d'une demande que lui fit Stilpon, pour le surprendre. (*a*) Ce que tu dis que tu es, Theodore, ne l'es tu pas aussi? Oui, Stilpon. Et tu dis que tu es Dieu ? Je le dis. Tu l'es donc ? Sans doute, dit Theodore. Et alors Stilpon s'étant pris à rire de toute sa force; Méchant & détestable, lui dit-il, ne vois-tu pas que par la même raison, tu pourrois être geai, merle, perroquet; & cent autres choses.

S'entretenant un jour avec Euryclide, (*b*) Hierophante (*c*) de la sainte Religion d'Eleusine, il lui fit cette demande; Qui sont ceux qui commettent impieté contre les divins mysteres? Ce

(a) *Ce que tu dis que tu es, Theodore &c.*) Le nom de Theodore est composé de θεὸς, qui signifie *Dieu*, & de δῶρον, qui signifie *don*. Mais il me semble que cette demande qui n'est qu'un jeu de paroles, devoit être conçuë autrement: & je ne vois rien là dedans qui mérite qu'on s'y arrête davantage.

(b) *Hierophante.*) Celui qui montroit les mysteres à ceux qui se faisoient initier.

(c) *De la sainte Religion d'Eleusine.*) Il n'y avoit rien de plus auguste en toute la Grece, que cette Religion où l'on montroit les mysteres de Cerès, de Proserpine, & de Bacchus. Meursius a fait un très-joli livre sur ce sujet, & c'est un des meilleurs & des plus utiles qu'il ait faits.

ſont ceux, lui dit Euryclide, qui les revelent aux perſonnes qui ne ſont pas encore initiées. Vous êtes donc impié vous-même, Euriclyde; car vous les expliquez à ceux qui ne ſont pas encore initiés.

Mais ce trait d'eſprit penſa lui couter bien cher; car peu s'en fallut qu'on ne le traînât (a) devant les Areopagites: Et cela ne lui eût pas manqué, ſi Demetrius le Phalerien, qui en ce tems-là étoit le tout-puiſſant dans Athénes, ne l'eût tiré d'affaire; quoiqu'Amphicrate au livre des Hommes Illuſtres, ait dit qu'il fut condamné à la mort & qu'il but la Ciguë.

S'étant retiré en Egypte, auprès de Ptolemée fils de Lagus, ce Prince l'envoya en ambaſſade vers Lyſimaque; & comme Theodore lui parloit un peu librement; Dites-moi, lui dit Lyſimaque, n'êtes-vous pas ce Theodore qui a été chaſſé d'Athénes? Oui, Seigneur: Et la ville d'Athénes m'a fait ce que Semele fit autrefois à Bacchus; Elle m'a pouſſé dehors par une fauſſe couche, ne me pouvant pas porter davantage.

Une autre fois, Lyſimaque lui ayant dit, Donnez-vous garde de revenir jamais ici; Je

---

(a) *Devant les Areopagites.*) C'étoit le Conſeil d'Etat d'Athénes, & ceux qui étoient accuſez d'impieté, étoient citez devant eux. Budé en a parlé aſſez amplement en ſes annotations ſur les Pandectes.

n'y reviendrai pas, Seigneur; lui répondit-il, à moins que Ptolemée m'y renvoye. Là-dessus, Mythras Intendant de Lysimaque, lui ayant dit; Il me semble, à vous entendre parler si librement, que vous ne croyez pas qu'il y ait aucuns Rois sur la terre, comme vous ne croyez pas qu'il y ait des Dieux au Ciel. Comment cela, Seigneur Mythras, repartit Theodore? Il faut bien que je croye qu'il y ait des Dieux au Ciel, puis que je suis persuadé qu'ils détestent & ont en abomination ceux qui vous ressemblent.

On dit qu'un jour étant à Corinthe, & se promenant avec une foule de Disciples qui l'accompagnoient, Metroclès le Cynique, qui par hazard lavoit des herbes sauvages pour son dîner, lui tint le même discours que Diogene avoit autrefois tenu à Aristippe; & que Theodore lui fit une réponse pareille à celle dont Aristippe avoit payé Diogene. Car Metroclès lui ayant dit, Si tu pouvois te contenter d'un dîner tel que le mien, tu n'aurois que faire de tant de Disciples: L'autre lui repliqua; Et vous, Metroclès, si vous n'étiez pas sauvage & farouche, comme vous êtes, vous mangeriez de ce que mangent les honnêtes gens.

Sur la fin de ses jours, s'étant retiré à Cyréne, (*a*) le Prince qui y regnoit alors lui don-

(a) *Le Prince qui y regnoit.*) Le mot de Prince n'est point dans le

na plusieurs marques de son amitié, & de son estime. Et voilà tout ce qu'on trouve de Theodore chez les Anciens. Mais avant que de finir, il ne faut pas oublier un mot, qu'il dit étant encore jeune, & lors que les Cyreniens le bannirent. Il se présenta à l'Assemblée des bourgeois, & leur dit; Bien loin de me plaindre, Messieurs, je me louë de votre procédé : Vous me bannissez (a) de la Libye, & me releguez en Grece.

Grec; je l'ai ajoûté. Le texte nomme Μάριος celui chez qui se retira Theodore; or comme je sçai bien que *Marion* étoit un nom Cyrenien, & qu'on le peut prouver par l'Histoire; je croi qu'au lieu de Μαρίῳ, il faut lire Μαρίωνι. Il se peut faire même que Μαρίῳ est bon, car Μαρίων en vient. On pourroit encore, au lieu de Μαρίῳ lire Μάρκῳ. Car ce nom d'homme étoit usité chez les Grecs, avant que les Romains fussent fort connus en Grece: & on le prouveroit bien, s'il en étoit besoin. Monsieur de Grentemesnil croit qu'il faut lire Μάργα.

(a) *De la Libye en Grece.*) C'est que la Grece étoit un pays très-agréable, & le séjour de la politesse & de la galanterie; mais la Libye n'étoit pas de même.

FIN.

CATALOGUE

CATALOGUE DES LIVRES
Qu'on attribuë à Aristippe.

TRois Livres de l'Histoire de Libye, dédiez à Denys.

Un autre Livre contenant * vingt-cinq Dialogues, les uns en Attique, les autres en Dorien, savoir, Artabaze,

A ceux qui avoient fait naufrage.

Aux bannis.

Aux pauvres.

A Laïs.

A Porus.

A Laïs, touchant le miroir.

Hermias.

Le songe.

A l'Echanson.

Philomelus.

A ses domestiques, *ou* à ses familiers.

A ceux qui le reprenoient de ce qu'il avoit des vins rares, & tenoit des femmes chez lui.

A ceux qui lui reprochoient la dépense excessive de sa table.

Une Lettre à Arete sa fille.

A un qui se préparoit pour les jeux Olympiques.

Deux demandes.

Une Chreïe; *ou* petit Discours à Denys.

Une autre touchant l'image.

Une autre sur la fille de Denys.

A un qui croyoit qu'on lui faisoit tort.

Mais selon Sotion & Panetius, il n'avoit écrit que ce qui suit: De la vertu. De la discipline. Une exhortation. Artabase. Pour les bannis. A ceux qui avoient fait naufrage. Six livres d'Entretiens. Trois livres de Chreïes. A Laïs. A Porus. A Socrate. De la Fortune.

Il se trouve plusieurs Théodores, dont l'Histoire ancienne fait mention. Voici ceux qui ont été remarquez par Diogene.

CATALOGUE.

1. Théodore de Samos, fils de Rhoccus : ce fut lui qui conſeilla de mettre grande quantité de charbon bien cuit ſous les fondemens du fameux Temple d'Epheſe, diſant que par-là on conſumeroit l'humidité du terrain, & qu'ainſi il deviendroit ferme & ſolide.
2. Théodore le Cyrénien, maître de Platon en Géometrie.
3. Théodore, dont la Vie a été décrite ci-deſſus.
4. Théodore Auteur du beau livre intitulé Φωνασκικὸν (C'eſt-à-dire, *la maniere de conduire & d'exercer la voix.*)
5. Théodore Auteur du livre *Touchant ceux qui ont inventé les* divers Modes *de la Muſique* (νομοποιῶν, qui ne ſignifie pas *Legiſlateurs*, comme diſent les Interprétes) *commençant à Terpandre.*
6. Théodore le Stoïcien.
7. Théodore Auteur d'une Hiſtoire Romaine.
8. Théodore de Syracuſe, qui a écrit des Tactiques, ou, *de l'art de ranger des troupes en bataille.*
9. Théodore de Byzance, qui a écrit des diſcours politiques.
10. Théodore. Celui dont parle Ariſtote, en l'abregé des Rheteurs.
11. Théodore de Thebes, Statuaire.
12. Théodore Peintre, dont Polemon fait mention.
13. Théodore Peintre encore, mais Athenien, dont parle Menodote.
14. Théodore d'Epheſe, dont parle Théophanés, au livre de la Peinture.
15. Théodore qui a fait des Epigrammes.
16. Théodore qui a fait un livre des Poëtes.
17. Théodore le Médecin, diſciple d'Athenée.
18. Théodore Philoſophe Stoïcien, de Chios.
19. Théodore de Milet, Philoſophe Stoïcien encore.
20. Théodore Poëte Tragique.

FIN.

Fautes à Corriger dans le Tome Neuviéme.

Pag. 280. *lig.* 26. de la suite, *lisez* de sa suite.
Pag. 310. *lig.* 17. jounée, *lisez* journée.
Pag. 315. *lig.* 7. leurs païs, *lisez* leur païs.
Pag. 317. *lig.* 26. d'Alentour, *lisez* d'alentour.
Pag. 336. *lig.* 2. favorisa, *lisez* favoriserent.
Pag. 356. *lig.* 7. famile, *lisez* famille.
Pag. 374. *lig.* 4. la, *lisez* le.
Pag. 426. *lig.* 7. menances, *lisez* menaces.
Pag. 501. *lig.* 27. venqeance, *lisez* vengeance.
Pag. 523. *lig.* 29. qu'il n'y avoit pas eu, *lisez* qu'il n'y auroit pas eu.
Pag. 524. *Effacez depuis la cinquieme ligne juqu'à la neuvieme, la phrase étant repetée.*
Pag. 532. *lig.* 25. prodigieusemet, *lisez* prodigieusement.
Pag. 625. *de la Chronolog. Col.* 1. 4315. *lisez* 4135.





